EXPÉDITION

SCIENTIFIQUE

EN MÉSOPOTAMIE

EXPÉDITION

SCIENTIFIQUE

EN MÉSOPOTAMIE

EXÉCUTÉE PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT

DE 1851 A 1854

PAR MM. FULGENCE FRESNEL, FÉLIX THOMAS ET JULES OPPERT

PUBLIÉE, SOUS LES AUSPICES DE SON EXCELLENCE M. LE MINISTRE D'ÉTAT

PAR JULES OPPERT

TOME I

RELATION DU VOYAGE ET RÉSULTATS DE L'EXPÉDITION

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

PARIS

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXIII

A SON EXCELLENCE

M. ACHILLE FOULD,

SÉNATEUR,

MEMBRE DU CONSEIL PRIVÉ

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES BEAUX ARTS)

MINISTRE DES FINANCES,

ANCIEN MINISTRE D'ÉTAT ET DE LA MAISON DE L'EMPEREUR

QUI, PENDANT SON MINISTÈRE, ORDONNA DE PUBLIER LES RÉSULTATS

DE

L'EXPÉDITION SCIENTIFIQUE EN MÉSOPOTAMIE

PRÉFACE.

Sur un rapport de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, S. E. M. Achille Fould, alors ministre d'État et de la Maison de l'Empereur, aujourd'hui ministre des finances, autorisa, en 1856, l'auteur de ce travail à porter à la connaissance du monde savant les résultats de l'expédition scientifique de France en Mésopotamie. Je dus, par des motifs exposés dans la préface du second volume, faire paraître la fin de l'ouvrage avant le commencement. Je viens maintenant combler cette lacune, et soumettre au public le premier volume de l'œuvre, qui contient la relation du voyage et le compte rendu des découvertes de l'expédition.

Malheureusement les résultats matériels, d'une importance considérable, n'ont pu être, jusqu'ici, mis à la disposition des érudits. Un désastre scientifique, arrivé le 23 mai 1855, fit disparaître dans les ondes du Tigre la collection précieuse d'antiquités babyloniennes que M. Fresnel, aidé de ses deux collaborateurs, M. Félix Thomas et l'auteur de cette publication, avait réunie pendant plus de deux ans. Mais nous n'abandonnons pas l'espoir que, dans un laps de temps plus ou moins éloigné, on retrouvera, à la place du sinistre même, les objets dont le fleuve s'est fait le dépositaire.

La collection de l'expédition de Mésopotamie ne se distinguait pas tant par de grands objets de sculpture, que par des antiquités d'une dimension moins considérable et cependant fort curieuses. Aux briques et aux inscriptions en caractères cunéiformes, nous avions pu joindre une quantité assez grande de très-beaux cylindres, des statues de toutes matières, des objets en or et en argent, des urnes cinéraires, des verres, probablement phéniciens, de toute dimension, entre autres un d'une hauteur fort considérable; des vases d'albâtre avec et sans inscriptions, des vases peints intacts ou fragmentaires, des objets d'un usage journalier chez

les Babyloniens, tels que des peignes, des miroirs, des burins en ivoire pour tracer les signes cunéiformes dans l'argile, et beaucoup d'autres antiquités diverses.

Mais, si l'expédition de Mésopotamie a, jusqu'ici, fourni peu de ces objets qu'on puisse mettre dans un musée, elle n'aura pas été sans résultats pour la science. L'exploration de la Mésopotamie, au point de vue de l'histoire et de la géographie, et surtout la reconstruction, déjà acceptée par les savants, de Babylone, auront été les fruits des fouilles et des relèvements trigonométriques, combinés, tantôt avec les données transmises par les anciens auteurs, tantôt avec des notions récemment portées à notre connaissance par le déchiffrement des textes cunéiformes.

Aussi, après avoir prouvé, dans le second volume, la légitimité des interprétations des documents des rois chaldéens, nous avons pu nous servir de ces données nouvelles pour attribuer leur place respective à chacun des grands monuments dont jadis s'enorgueillit Babylone. Mais, fidèle au programme qui nous avait été tracé par la nature même de notre publication, nous avons dû suivre pas à pas l'itinéraire de l'expédition avant d'arriver au terme de notre voyage. Nous avons donc consacré à la traversée jusqu'à Alexandrette quelques pages d'introduction, et nous avons constitué le premier livre par l'exposition de notre voyage d'Issus à Babylone.

Après le second livre, qui est entièrement rempli par les découvertes babyloniennes, il nous restait à rendre compte des villes antiques de la Chaldée, et surtout à exposer la topographie de Ninive. La lecture des textes cunéiformes présentant, surtout pour l'histoire de la capitale assyrienne, des détails aussi neufs que riches, il nous a semblé opportun de rehausser l'intérêt assez restreint d'une discussion topographique par la traduction des proclamations royales qui primitivement ornèrent les lieux. Ainsi le lecteur, en parcourant les salles de Ninive, lira ce que jadis enseignèrent au visiteur de leur palais les Sennachérib et les Sardanapale, et nous avons, en exposant la topographie de Calach, jugé utile de faire connaître le contenu du plus grand texte assyrien, comme celui des obélisques de Salmanassar III et de Samas-Hou, sans oublier les documents de Tiglatpileser IV, arrachés à un martèlement inévitable par la destruction précipitée de la puissance assyrienne. Ce n'est que dans la description de Khorsabad que nous avons restreint à une seule le nombre des inscriptions traduites, parce que la plupart des textes de Sargon ont déjà trouvé leur place dans d'autres travaux.

C'est par Khorsabad et un récit très-succinct du retour en Europe que nous avons fini notre ouvrage.

Parmi les devoirs que j'ai encore à remplir envers ceux qui se sont intéressés à la naissance et au développement de cette œuvre, il me reste un douloureux hommage à rendre à la mémoire des hommes auxquels ce travail doit surtout d'être publié et achevé. Depuis la composition de la commission de surveillance par le ministre d'État, MM. de Mercey et Charles Lenormant, membres de l'Institut, sont décédés, l'un succombant aux fatigues d'une vie remplie par des devoirs administratifs et des occupations artistiques, l'autre, victime, dans la force de l'âge, de son dévouement pour la science.

Je suis heureux de pouvoir exprimer à MM. Guigniaut, Mohl, de Saulcy et de Longpérier, membres de la même commission, ma reconnaissance pour le concours bienveillant qu'ils n'ont pas cessé d'assurer à cette œuvre.

L'Imprimerie impériale m'a continué l'appui que j'y ai trouvé lors de la publication du second volume, et a donné à cette partie la perfection typographique qui distingue ce grand établissement national.

J. OPPERT.

Paris, janvier 1863

EXPÉDITION

SCIENTIFIQUE

EN MÉSOPOTAMIE.

INTRODUCTION.

VOYAGE EN SYRIE.

Le 8 août 1851, le Ministre de l'intérieur, M. Léon Faucher, proposa à la sanction de l'Assemblée nationale un projet de loi autorisant le Gouvernement à envoyer en Mésopotamie et en Médie une expédition scientifique et artistique, destinée à l'exploration de ces contrées lointaines. La loi fut votée d'urgence, et un crédit de 70,000 francs affecté aux besoins de la mission.

Après avoir proposé la direction de cette expédition à plusieurs hommes éminents, qui ne purent accepter l'offre honorable que le Ministre leur faisait, le Gouvernement arrêta son choix sur M. Fulgence Fresnel, ancien consul de France à Djeddah, apprécié dans le monde savant pour sa connaissance profonde de la langue arabe littérale et vulgaire. On lui adjoignit comme collaborateurs M. Félix Thomas, grand prix de Rome pour l'architecture, ainsi que l'auteur de ces pages.

Le 1er octobre, l'expédition ainsi composée quitta Paris. Des circonstances particulières ne lui permirent pas de s'embarquer, à Marseille, avant le 9 octobre, époque où elle prit passage sur le bateau des Messageries nationales, *l'Hellespont*, qui la transporta à Malte.

MALTE.

Il n'entre pas dans l'intention de l'auteur de consigner dans ce livre ses impressions personnelles sur les villes d'Italie où il toucha dans sa route. Seulement nous remarquons que

l'expédition fut retenue pendant douze jours à Malte pour attendre le départ d'un bateau destiné pour la Syrie.

Le voyage devant être principalement archéologique, puisqu'il était entrepris dans le but spécial d'agrandir le domaine de l'archéologie asiatique, l'expédition dut profiter de son séjour forcé sur l'ancienne île de Mélité pour visiter les ruines remarquables que plusieurs auteurs ont assignées à la domination des Phéniciens, mais qui, à plus juste titre, doivent être considérées comme libyques. Il existe peu d'endroits où l'art naissant de l'architecture (si toutefois il est permis de prendre ces ruines pour des œuvres d'art) se soit conservé dans une forme si grossièrement primitive.

Le vaste rocher qu'on nomme l'île de Malte, un des points de la terre où la population est le plus agglomérée sur un moindre espace, dut probablement sa première colonisation aux aborigènes libyens, et fut ensuite conquis par les Phéniciens. Encore aujourd'hui on trouve des monnaies remontant à l'époque de cette première colonisation, et qui présentent un nom complétement différent[1] de celui qui fut connu des Grecs, et que l'île a conservé depuis. Les Phéniciens, maîtres des mers jusqu'à l'époque de la suprématie maritime de Carthage, avaient reconnu l'importance de la possession de Mélité, qui, placée au milieu de la Méditerranée, formait le trait d'union entre l'Europe et l'Afrique. Ils y avaient fondé des centres d'habitation et des temples, et, si aucune ruine ne s'en est conservée, les médailles et les inscriptions recueillies à Malte attestent suffisamment l'importance de la population sémitique d'origine phénicienne. Quant aux temples antérieurs à cette prise de possession, les ruines en ont survécu à la dernière trace de ceux qui les bâtirent. Je ne parlerai pas ici du temple des Géants sur l'île de Gozzo, l'antique *Gaulos*, que nous n'avons pu visiter à cause du danger de la traversée à cette époque de l'année. Je citerai un temple récemment découvert à Malte, et connu dans la population maltaise sous le nom de *Hadjar kim*, qui, je crois, veut dire *pierre élevée*. Quelques savants ont voulu y reconnaître le nom de *Cham*, mais je regrette de ne pouvoir accéder à cette opinion.

Le 18 octobre 1851, nous quittâmes La Valette, où nous étions établis, pour visiter les ruines de l'île. Un médecin d'une des premières familles maltaises, M. Casolani, avait bien voulu nous servir de guide et nous offrir dans sa villa une cordiale hospitalité. Nous nous dirigeâmes vers la ruine de *Hadjar kim*, composée de trois sanctuaires d'une forme elliptique, mais d'une grandeur inégale. Ils sont construits d'énormes pierres qui paraissent à peine taillées, et qui n'en indiquent aujourd'hui que l'enceinte. Dans l'abside du compartiment principal se trouve un autel fait d'un bloc de grès à moitié dégrossi. Derrière cet autel, on voit dans le mur un grand trou donnant accès dans un réduit assez grand pour cacher un homme; cette ouverture servait probablement à faire parvenir dans l'intérieur du bâtiment la voix d'une personne chargée d'énoncer la volonté divine, soit pour intimer des ordres aux

[1] Les légendes attribuées à l'île de Malte portent אגן, peut-être אי־דגן «île du poisson;» probablement le prototype du grec Œnone, nom antique d'Égine.

croyants, soit pour rendre des oracles. Dans une autre partie de ce sanctuaire, nous vîmes un autel mieux travaillé, ayant la forme d'un prisme à trois faces posé sur sa base, et d'un mètre de hauteur : la surface supérieure, qui débordait sur le corps du monument, était assez régulièrement taillée. Nous constatâmes une cassure faite très-récemment, et un individu qui était avec nous exprima l'opinion que ces mutilations devaient être l'œuvre de quelque Anglais, qui avait voulu se procurer un morceau de ce monument. Partout, en Orient, on rencontre des traces de ces actes de vandalisme, occasionnés par la manie des collectionneurs britanniques.

Ce monument, comme les autres de même espèce, est bâti de grandes pierres superposées sans mortier; le poids seul des blocs en empêche la chute. A peu de distance du *Hadjar kim*, mais plus rapproché de la mer, en face d'une île formée d'un seul rocher, et nommé *Filfil*, se trouve un monument du même genre, construit avec plus d'art, mais moins grand : son nom est *Mnaidra*. Il est connu depuis longtemps et a été décrit plusieurs fois.

Deux jours avant cette excursion, nous avions visité quelques autres débris de la civilisation antique de l'île de Malte, situés près de Marsa-Scirocco, dans le nord de l'île. Il s'y trouve une ruine d'un aspect très-peu intéressant, s'élevant à deux mètres au-dessus du sol, et formée, comme les autres, de pierres à peine taillées et posées l'une sur l'autre sans mortier. La porte de ce sanctuaire, qu'on décore du nom de temple d'Hercule, est si basse et tellement obstruée par des pierres, qu'il faut se courber pour y pouvoir entrer. Parmi les antiquités les plus intéressantes, nous citons les restes d'anciennes citernes, peut-être phéniciennes, formées de pierres rectangulaires bien taillées. C'est, je crois, de tous les monuments de Malte, celui qui est le plus soigné, et dont l'aspect blesse le moins les yeux habitués à une régularité symétrique. Ces citernes sont évidemment le point de départ de la construction des citernes antiques, et peuvent passer, pour ainsi dire, pour des embryons de cette architecture, dont les citernes byzantines connues sous le nom de *mille et une colonnes* de Constantinople, nous offrent un si magnifique spécimen.

Il serait très-hasardé de vouloir reconnaître dans ces ruines celles des sanctuaires dont les écrivains de l'antiquité ont parlé. Ptolémée cite à Malte deux temples, consacrés, l'un à Hercule, l'autre à Junon; ce dernier était, selon le géographe d'Alexandrie, cinq minutes de latitude plus au nord que le temple d'Hercule. Mais la structure des monuments ne nous autorise guère à supposer que la ruine de *Hadjar kim* nous représente les restes du célèbre *fanum Junonis*, dont parle Cicéron dans le quatrième discours contre Verrès; et tout au plus pourrait-on admettre que le temple d'Hercule des Phéniciens fût celui dont nous venons de donner la description.

Bien que la population primitive de Malte ait été phénicienne, il paraît que peu de vestiges en restent aujourd'hui. Presque partout ailleurs, les invasions étrangères ont été absorbées par la population primitive : il en est ainsi en Égypte, en Syrie, en Mésopotamie.

Digitized by Google

Mais Malte formait à elle seule un territoire trop restreint, et possédait une population trop peu considérable, par rapport aux nouveaux éléments introduits depuis la première colonisation, pour nous offrir ce phénomène. Grecs, Romains, Arabes, Italiens, tous sont venus, à tour de rôle, s'imposer comme maîtres, et ils se sont réellement fondus avec l'antique élément phénicien, en constituant un type particulier et une race distincte, qui se reconnaît facilement parmi les habitants des côtes de la Méditerranée.

Leur figure bouffie, leur nez épaté, leur taille trapue, leurs gros yeux sortant de la figure, ne font ressembler les Maltais ni aux Chananéens, ni aux Arabes, et encore moins aux Grecs; ils proviennent d'un mélange de tous ces peuples, produit dans des circonstances exceptionnelles.

C'est certainement l'élément arabe qui prédomine dans cette combinaison; le plus concluant des indices qui dénotent cette prépondérance, c'est la langue arabe qui se parle actuellement à Malte : l'idiome corrompu, dans lequel on s'était flatté naguère de rencontrer le seul débris existant de la langue punique, n'a, examiné de plus près, donné à l'analyse qu'un résidu de la langue du Koran, défigurée par une prononciation barbare. Et, quoique les habitants de Malte soient tellement fanatiques, que les Anglais n'avaient pas même un temple protestant il y a quelques années, ils parlent la langue de ceux qu'ils regardent comme les plus abjects des mécréants. La ville de Citta-Vecchia, pleine des souvenirs et des reliques de l'apôtre saint Paul, et où ce dernier, à entendre les Maltais, fit le plus grand nombre de conversions, s'appelle, dans leur langage, comme la cité sainte de l'Arabie, Médinah.

Cette vieille ville Médinah fut la capitale de l'île avant que le grand-maître de l'ordre de Malte, La Valette, eût transporté le siége du gouvernement dans la ville qu'il fonda et qui porte son nom. Sans donner une grande valeur aux prétentions, d'ailleurs respectables, des Maltais, il y a néanmoins des preuves certaines que l'île fut de très-bonne heure habitée par un grand nombre de chrétiens, témoin les catacombes très-intéressantes et fort étendues qui en recèlent les restes; ces lieux de réunion souterrains abritaient les sectateurs de la foi nouvelle contre la fureur désespérée du paganisme mourant.

La belle église de Saint-Paul est bâtie au-dessus d'une crypte dans laquelle se trouve la grotte où Saint-Paul se cacha, selon la légende, pour se soustraire aux persécutions de Publius. Dans la sacristie on voit, à côté d'un portrait du roi Roger de Sicile, l'image de l'apôtre; mais on aurait tort d'y chercher une figure de saint telle qu'on les présente généralement, pleine d'une humilité profonde; au contraire, ce portrait remarquable nous présente l'apôtre comme il a pu être réellement : d'une petite taille assez fortement constituée, d'une figure spirituelle, ironique même, d'un type judaïque bien prononcé, ainsi qu'il convenait au fils de Benjamin, des traits qui n'excluent ni la passion, ni la finesse, mais qui ne dénotent pas la bonté, incompatible, en effet, avec la fougue meurtrière de Saulus et la fermeté inébranlable de saint Paul.

Malte est pour l'Européen le seuil de l'Orient; ici déjà se montrent les différences qui

Digitized by Google

existent entre la vie de l'Occident et celle du Levant. Le voyageur voit, à sa grande surprise, des mœurs et des coutumes séculaires, qui sont diamétralement opposées aux siennes. Les femmes, si elles ne sortent pas complétement voilées comme les Levantines, ont dans leur mantelet, appelé *faldetta*, un moyen pour se soustraire aux regards des étrangers indiscrets; contrairement à nos habitudes, les Maltaises tiennent à marcher les pieds nus et la tête couverte; elles ne connaissent plus la vie de société européenne, à laquelle elles préfèrent l'isolement oriental. Le ciel même, montrant Canopus et des constellations inconnues des Européens, nous initie au monde méridional.

Mais, comme Malte est la porte de l'Orient pour l'Européen, elle forme l'entrée de l'Occident pour l'Oriental. C'est à ce point de vue que les Phéniciens attachaient une grande importance à la possession de Malte, circonstance qui n'a pas échappé à Diodore, quand il s'exprime ainsi :

« Malte est une île colonisée par les Phéniciens qui, lorsqu'ils étendirent leur commerce « jusqu'à l'ouest de l'Océan, y établirent une station parce qu'elle a de bons ports et est « située au milieu de la mer. »

D'antiques légendes ont illustré cette île et ses dépendances. Une ancienne opinion, sauvée de l'oubli par l'*Etymologicum magnum*, nous apprend que Gaulos, actuellement Gozzo, avait renfermé un sanctuaire de la Vénus Calypso; on l'assimilait à l'île d'Ogygie, si célèbre par le séjour du héros d'Ithaque. Une autre légende, conservée par Ovide[1], nous rappelle le mythe de la romantique Didon. Selon cet auteur, Anna, sœur de Didon, obligée d'éviter la fureur d'Iarbas, se serait réfugiée à Mélité, où elle aurait vécu trois ans sous l'égide du roi Battus.

Sans faire remonter l'importance de Malte jusqu'au XVIe siècle avant notre ère, comme le font les écrivains indigènes, nous sommes bien obligé de reconnaître la célébrité dont l'île jouissait dans l'antiquité. Si aujourd'hui elle envoie ses fils dans tous les parages de la Méditerranée, elle fondait autrefois des colonies, comme, entre autres, Acholla dans la Zeugitane en Afrique, qui, encore de notre temps, est remplie de Maltais.

Les Romains, aspirant à la domination de la Méditerranée, comprirent de bonne heure l'importance de la possession de Malte, et leur règne sur les mers ne date réellement que de la prise définitive de cette île par le consul Sempronius, en l'an de Rome 535, au commencement de la seconde guerre punique. Malte eut à se plaindre, comme tant de pays conquis, de la cupidité des gouverneurs romains; nous connaissons les détails de la spoliation de l'île par Verrès. Pendant plus de cinq siècles, l'île resta sous la domination des Romains; elle passa successivement, à des époques plus rapprochées, sous la domination de maîtres barbares; devenue vandale (454), gothique (464), elle fut réunie à l'empire de Byzance en 533. Cette conquête, accomplie par Bélisaire, soumit Malte, pendant trois siècles, au sceptre des empereurs d'Orient, jusqu'au temps où les Arabes s'y établirent, et y introduisirent la langue qui s'y parle encore. Leur domination ne dura que deux cents ans (jusqu'en 1090); mais leur

[1] Ovide, *Fastes*, liv. III, v. 567 et suiv.

Digitized by Google

influence s'y est perpétuée. La domination des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (de 1530 jusqu'à 1798), l'occupation passagère des Français (1798-1800) et le règne des Anglais, qui date du commencement de notre siècle, n'ont pas pu effacer l'empreinte profonde qu'y a laissée la conquête musulmane.

L'île acquiert chaque jour une plus grande importance; la nouvelle pentapole, qui en vérité, ne forme qu'une ville, bien qu'elle se compose de cinq bourgs portant des noms sonores (La Valetta, Floriana, Senglia, Burmola et Vittoriosa), présente un ensemble de fortifications des plus redoutables. Ce nouvel essor est dû aux institutions que la sagesse britannique a octroyées à la population ingrate; car celle-ci ne voit qu'avec haine ses bienfaiteurs hautains, qu'elle appelle des *judaïsants*, à cause de leur rigide observation du dimanche. Ces institutions libérales n'auraient pu prospérer sous la férule des chevaliers de Saint-Jean, moralement gangrénés; les sciences y fleurissent aussi bien que le commerce, et Malte possède une université où l'on fait de bonnes études, une belle bibliothèque, et un musée remarquable.

C'est ce dernier qui renferme l'inscription célèbre en grec et en phénicien, dont l'étude, commencée par Barthélemy, a inauguré la découverte, aujourd'hui si avancée, de la paléographie phénicienne. Comme cette dernière forme le point de départ pour le déchiffrement des autres documents sémitiques parvenus jusqu'à nous, et qu'elle se lie étroitement aux recherches sur les écritures de la Babylonie et de l'Assyrie, on conçoit l'intérêt que nous a inspiré l'ancienne colonie phénicienne, dont les vestiges ont jeté un jour si éclatant sur la connaissance de l'Asie antique tout entière.

Le bateau à vapeur des Messageries nationales était attendu pour le 26 octobre; mais une tempête violente l'avait arrêté. Il n'arriva que le lendemain, et nous pûmes enfin quitter La Valette. Le bateau *le Caire* nous accueillit pour nous mener directement à Alexandrie. Notre traversée fut assez heureuse; malgré la saison avancée, nous n'eûmes à essuyer qu'une fois une tempête, et nous mouillâmes en vue de la cité des Ptolémées le 31 novembre 1851.

ALEXANDRIE.

Le voyageur qui pour la première fois visite une cité d'Orient sera complétement désillusionné, s'il arrive avec des idées préconçues sur la splendeur orientale. Et encore ni Alexandrie, ni Smyrne, ni Constantinople, ni Beyrout, ne peuvent donner une exacte idée du Levant, ni faire comprendre en quoi la vie orientale diffère de celle de l'Occident. Toute échelle de la Méditerranée, comparée avec une localité de l'intérieur, a encore un aspect qui rappelle l'Europe; à chaque pas on y rencontre l'influence puissante de la civilisation occidentale. Quand je lisais les enseignes de marchands ou de cabarets, écrites simultanément en français, en italien et en arabe, je me figurais encore que la proximité de l'Europe se révélait dans la coexistence des langues; mais bientôt nos pérégrinations ultérieures me devaient faire connaître que le fait de l'existence d'une enseigne rappelait seul le pays des

Francs. Quand je voyais les noms des rues écrits sur les murs, ou les numéros des maisons barbouillés en ocre rouge au-dessus des portes, je ne comprenais pas non plus que, bien que quittant l'Europe, je n'étais pas encore en Orient. Dans une grande rue médiocrement pavée, que nous dûmes traverser pour arriver à l'hôtel d'Angleterre, j'aperçus un équipage ; c'était celui de Saïd-Pacha, actuellement vice-roi d'Égypte. La simplicité du carrosse de ce haut personnage ne me plut guère; car je ne me doutais pas que je ne verrais plus d'autre véhicule de cette nature avant d'arriver, deux ans et demi plus tard, dans la ville européenne des sultans.

Mais, si, d'un côté, je croyais reconnaître l'Orient là où j'aurais dû reconnaître l'influence européenne, je l'apercevais bien, d'autre part, dans tous les éléments qui constituent la vie orientale. En posant le pied sur le sol de l'Égypte, nous nous vîmes entourés par des gens de toutes les couleurs, de toutes les races; car Alexandrie n'est pas seulement le point de contact de l'Europe et de l'Inde, elle relie l'Orient à l'Occident arabe (Maghreb). et l'on y remarque, les uns à côté des autres, les costumes du Maroc et ceux du Hadramaut.

En débarquant, le voyageur est assailli par des porte-faix, guides, commissionnaires, serviteurs de places, agents d'hôtels, tels qu'on les rencontre généralement dans les échelles de la Méditerranée; mais en aucun lieu on ne rencontre autant de races diverses qu'à Alexandrie. En débouchant sur la grande place, et même avant d'y arriver, on est abordé par une foule de jeunes garçons qui offrent leurs baudets pour visiter la colonne de Pompée ou les aiguilles de Cléopâtre; ils parlent généralement un langage qui n'appartient à aucun idiome, bien qu'il ait l'avantage d'être assez clair. D'après la nationalité qu'ils attribuent à l'étranger, ils l'abordent ou par *mossiou*, ou par *signor*, ou par *sir*, ou par *khaouadja*, et à cette interpellation ils ajoutent: *baudé Bombé billar*. Pour comprendre cette offre de service, il faut savoir que, par une étrangeté bizarre, mais générale, aucun Arabe ne peut prononcer la lettre *p*. Le *Bombé billar* n'est autre chose que la prétendue colonne de Pompée, nommée *Pompey pillar* par les Anglais qui, à leur passage pour l'Inde, ne manquent jamais de visiter ce monument curieux.

La nouvelle ville d'Alexandrie occupe à peu près l'emplacement de l'ancienne cité [1]. L'importance journellement croissante d'Alexandrie ne date que de l'avénement de Mohammed Ali, et cette ville s'est développée précisément dans la direction de l'antique capitale des Lagides. Les anciens quartiers qui s'étendirent jadis vers l'est, vers l'ouest et vers le midi, et qui couvraient un immense espace, sont encore déserts; mais tout porte à croire qu'ils seront bientôt habités, car il semble réservé à l'influence croissante de la civilisation européenne sur l'Égypte, de rendre à la cité d'Alexandre son antique splendeur, que lui avaient enlevée le glaive des Arabes, en transportant le chef-lieu du gouvernement au Caire, et la hardiesse des navigateurs portugais, en déplaçant la voie des Indes.

C'est dans la partie est de la ville, le long du port qui jadis s'appelait Eunoste, entre le

[1] Le môle du *Heptastadium*, qui joignait l'île du Phare au Sérapéum, forme aujourd'hui un isthme assez large.

Digitized by Google

Phare et le Sérapéum, qu'a été bâti le nouveau quartier franc. Les notabilités européennes habitent toutes aux abords d'une grande place, nommée *place des Consuls;* elle est d'une régularité assez froide, qui ne rappelle que trop celle des places modernes de l'Occident, sans en offrir en même temps ni la beauté ni la propreté. Toutefois c'est encore une place telle que nous n'en devrons plus voir dans notre voyage en Asie; car un caractère distinctif de la ville orientale réside justement dans le cachet particulier que lui donne son *meidan*, la place publique, destinée aux *fantasias* équestres; mais on péchorait ou par ignorance ou par ironie, si l'on voulait appliquer au *meidan* oriental (celui de Constantinople, qui date des Grecs, seul excepté) la désignation pompeuse d'hippodrome.

Il ne reste rien de la ville antique, sauf la prétendue colonne de Pompée et les aiguilles de Cléopâtre. Ces aiguilles de Cléopâtre (traduction de l'arabe مسلة) ne sont autre chose que des obélisques du roi Touthmosis III.

De même, le monument attribué à tort à Pompée, et qu'on a si souvent décrit, n'est pas non plus consacré à l'adversaire de Jules-César, ou, du moins, rien ne prouve qu'il le fut jamais. Cependant il est peut-être d'une époque plus ancienne que ne l'a fait supposer l'inscription qui, gravée sous le règne de Dioclétion (284-304), a été lue en premier lieu par Wilkinson; elle est ainsi conçue :

Τὸν τιμιώτατον αὐτοκράτορα
Τὸν πολιοῦχον Ἀλεξανδρείας,
Διοκλητιανὸν τὸν ἀνίκητον,
Πούβλιος, ἔπαρχος Αἰγύπτου,
ἐπ' ἀγαθῷ.

Cette inscription semble avoir trait à une statue de Dioclétien, posée sur la colonne par Publius, gouverneur d'Égypte.

La ville des Ptolémées, déchue de sa première grandeur, depuis la soumission de l'Égypte à Auguste, a dû se souvenir longtemps de la catastrophe arrivée sous le règne de Caracalla, qui massacra les habitants parce qu'ils s'étaient permis une plaisanterie à son égard. Les Alexandrins avaient surnommé cet empereur *Geticus*, vainqueur des Gètes, parce qu'il avait assassiné son frère Géta; mais ils durent cruellement expier le crime d'avoir donné cours à leur indignation comprimée.

J'ai nommé les deux monuments qui se trouvent à la surface de la terre; mais le sol recèle encore beaucoup de débris de sculpture et d'architecture helléniques. Ce terrain, qui n'a jamais été exploité au point de vue de l'histoire et de l'art, sera une mine féconde pour celui qui aura le courage d'y faire des fouilles. Plus d'une fois on m'a dit, à Alexandrie, qu'on ne bâtissait pas en dehors de la ville moderne sans rencontrer des constructions antiques.

Ces fouilles devraient s'effectuer avant que l'agrandissement de la ville actuelle recouvrît pour longtemps les débris qui se trouvent profondément ensevelis.

Les découvertes de cette nature ne sauraient que stimuler le zèle des habitants actuels et

leur inspirer le désir dont on n'aperçoit que trop le manque absolu, de se rendre dignes, sous le rapport de l'architecture, de leurs illustres devanciers. Un théâtre antique, s'il était découvert, ferait rougir les Alexandrins de nos jours, si jaloux de leur prospérité naissante, et les déterminerait probablement à abandonner le bouge ignoble où aujourd'hui on représente des opéras italiens. Dans une sale rue, mal famée et mal peuplée, un escalier étroit et dérobé, tels qu'on les voyait naguère dans la Cité de Paris, conduit au temple de Melpomène et de Thalie; l'entrée n'est pas en désaccord avec la salle, et la troupe d'acteurs semble être favorisée aussi peu des Muses que de la fortune. Poussé par le désir de voir une pièce de théâtre européenne dans la cité des Lagides, j'assistai à une représentation de *Lucia di Lamermoor;* mais j'en sortis plein de pitié et pour les acteurs et pour la ville d'Alexandrie.

Après avoir séjourné à Alexandrie pendant trois jours, nous nous rembarquâmes sur le bateau qui nous y avait conduits. Parmi nos compagnons de voyage se trouvait un témoin oculaire de la découverte de Ninive, et qui avait participé à toutes les difficultés avec lesquelles M. Botta avait eu à lutter. C'était Mgr Valerga, alors coadjuteur de l'archevêque de Babylone en résidence à Mossoul, actuellement patriarche latin à Jérusalem.

BEYROUT ET SES ENVIRONS.

Comme nous venions d'Alexandrie, il nous était interdit de débarquer à Beyrout, et nous dûmes d'abord purger notre quarantaine. Nous dûmes nous rendre au lazaret, qui se trouve à une demi-heure au nord de la ville même. Cette première entrée en Asie ne fut pas très-encourageante; car il n'est pas certain si les lazarets de l'Asie ont été établis pour désinfecter ou pour infecter le voyageur qu'ils hébergent. Malheur au touriste qui y entre sans avoir pris la précaution de s'approvisionner de tout ce qui est nécessaire à la vie, car il est enfermé sans trouver autre chose que les murs nus et de la vermine. Grâce à la prévoyance du consul général de France, M. de Lesparda, que son dévouement héroïque pendant l'épidémie terrible de Gènes a enlevé trop tôt à l'État et aux siens, notre captivité fut moins dure que celle de beaucoup d'autres voyageurs. Nous fûmes cependant bien aises de quitter notre prison après cinq jours. Ces journées quarantenaires se comptent fort heureusement d'une autre manière que la journée de l'année civile et de l'observatoire; d'après la coutume des Romains, on porte au bénéfice du voyageur le premier et le dernier jour, qu'ils soient pleins ou non, de sorte que, étant entrés mercredi soir, nous fûmes élargis le dimanche matin.

Nous fîmes le trajet à la ville par mer et débarquâmes au port de Beyrout; l'autorité consulaire avait pris tous les soins pour que ce voyage se fît sans trop d'entraves. J'ai parlé du port de Beyrout, et j'ai hâte de rectifier cette expression. Il mérite tout au plus le nom de lieu de débarquement, d'échelle; car, à l'exception d'Alexandrette et de Séleucie, Suédieh aujourd'hui, la côte de Syrie est complétement dépourvue de port; et encore ceux que je

viens de citer ne sont guère dans des conditions bien satisfaisantes. Toutefois, et en ceci l'échelle de Beyrout devait nous inspirer de l'intérêt, le lieu du débarquement est sur l'emplacement d'un ancien édifice orné de colonnes, que la mer a englouti.

Nous reviendrons sur Beyrout et les objets remarquables que cette ville contient; nous rendrons d'abord compte d'une excursion faite à Baalbek.

BAALBEK.

Nous ne nous ferons pas l'écho de ce qui a déjà été dit sur les merveilles de l'antique Héliopolis, car, à coup sûr, nous donnerions moins d'indications que plusieurs d'entre nos devanciers. Robert Wood, dans son magnifique ouvrage, a sur nos contemporains et, à plus forte raison, sur nos successeurs, le précieux avantage de parler de choses qui existaient encore de son temps dans un état de conservation bien différent de celui qu'on observe aujourd'hui.

La conviction de notre infériorité s'explique par les faits dont nous avons été, en quelque sorte, témoins oculaires. Nous croyions que l'ère du vandalisme était finie, même en Turquie; mais nous comptions sans la cupidité de ceux qui gouvernent ces contrées au nom des sultans. Des corniches gigantesques étaient tombées d'en haut; on nous dit qu'un certain pacha était l'auteur de cette dégradation; il avait, selon nos guides, volé le plomb qui attachait cette partie à l'édifice. Comme à Malte, nous avons également vu des traces non équivoques de mutilations récentes faites par des amis forcenés de l'art antique.

Nous partîmes, M. Thomas et moi, le 11 novembre, de Beyrout. Dans le commencement de notre voyage nous suivîmes la grande route de Damas. Ce n'est pas une route, dans le sens que nous attachons à ce mot. Les chemins de l'Orient ne sont pas les œuvres des hommes, mais celles des chevaux, des mulets, des ânes et des chameaux, qui, depuis des temps immémoriaux, ont creusé dans le sentier les empreintes de leurs sabots. La route de Damas à Bérytus était, du temps d'Éliéser, dans l'état où elle se trouve aujourd'hui. Le mot arabe *dherb* de *dharab*, frapper, semble bien indiquer une origine à laquelle les ingénieurs des ponts et chaussées sont parfaitement étrangers.

Aussi longtemps que nous étions au pied du Liban, on voyait encore les sillons innombrables dont l'ensemble compose une route orientale; mais, une fois entrés dans la montagne, nous ne pouvions plus rien distinguer. La route devenait de plus en plus périlleuse; très-souvent on se trouvait au bord d'un abîme, et je frémissais en pensant qu'un simple faux pas de mon cheval pouvait me précipiter dans le gouffre. Depuis, plus d'une personne m'a assuré que les accidents sont très-rares; les chevaux de ce pays ont, surtout dans les endroits les plus périlleux, le pas tellement sûr, qu'ils suppléent à l'incurie des Turcs, qui négligent une des principales voies de leur empire d'une manière impardonnable.

Plus nous montions, plus l'aspect devenait désolé; une seule récréation nous était ménagée toutes les fois que le chemin tournait de manière à nous faire voir la mer. Après quatre heures

nous arrivâmes à *Bek-Faya*, où nous fîmes une petite halte. Nous allâmes vers l'après-midi sur la hauteur de la montagne, et nous commençâmes à redescendre; une fois arrivés sur le versant, nous trouvâmes le chemin moins mauvais. A sept heures nous atteignîmes un khan où nous passâmes la moitié seulement de la nuit, car, souhaitant d'arriver au but de notre excursion de bonne heure, nous nous mîmes en route dès deux heures du matin. Heureusement la nuit était éclairée par la lune, car, sans cette circonstance, nous aurions difficilement évité un marais qui nous barrait le passage. Arrivés enfin à sept heures, au lever du soleil, dans un village assez propre, nous traversâmes la plaine de la Cœlésyrie, la *Buḳ'ah* des Arabes. A onze heures nous aperçûmes les murs de Baalbek, où nous entrâmes à une heure, après avoir parcouru une distance évaluée à vingt et une heures de chemin (dix myriamètres) dans un temps de vingt-huit heures.

Après une petite trêve que nécessitait notre fatigue, nous commençâmes immédiatement à explorer les ruines magnifiques qui y existent encore, et qui sont mieux conservées que la plupart de celles qui nous restent de l'antiquité. Elles remontent à une époque qui n'est pas très-ancienne, c'est-à-dire au temps des Antonins, et probablement même à celui des derniers empereurs qui s'appelèrent de ce nom; mais, tout en trahissant déjà un commencement de décadence, elles n'en attestent pas moins, par leur masse gigantesque, la grande puissance des auteurs de ces monuments.

En dehors des grandes cours, dont nous parlerons plus tard, il existe encore deux temples; le plus petit, situé au midi, est bien conservé. Il était orné d'un péristyle de huit colonnes corinthiennes dans sa largeur, et de treize dans sa longueur; un *pronaos*, également de huit colonnes, était précédé d'une attique. Mais ce qui distinguait réellement ce magnifique pourtour, c'est la beauté des caissons du plafond, formés d'un gracieux système d'hexagones, de losanges et de triangles, et remplis d'une ornementation d'une extrême richesse. Dans les hexagones, qui en constituaient l'élément principal, il y avait des hauts-reliefs représentant des sujets mythologiques, ayant surtout trait aux légendes gréco-phéniciennes de Baal et de la déesse syrienne. Les débris qui existent sur la colonnade du nord en laissent deviner l'antique splendeur; on voit aussi des traces à l'est et à l'ouest, mais, vers le côté sud, le plafond du péristyle est tombé entièrement. Vers les extrémités de la colonnade méridionale, les énormes pilastres sont toujours debout; au milieu il y a encore plusieurs fûts de colonne, arrêtés dans leur chute par le mur de la cella contre lequel ils se trouvent appuyés. On voit rarement, et peut-être nulle part ailleurs, des fûts de colonne de cette dimension; il y a des monolithes de vingt mètres de longueur sur près de deux de diamètre.

Rien n'est plus gracieux que les chapiteaux corinthiens; on ne peut se plaindre que de la facilité avec laquelle on les examine, car une grande partie de ces œuvres d'art a été jetée sur le sol.

On pénètre difficilement dans l'intérieur du monument; il faut se glisser par un trou du mur extérieur du côté est, et on se trouve alors devant l'entrée de la cella; celle-ci est

actuellement obstruée par les masses de pierre tombées d'en haut. La porte de la cella était encore, au siècle dernier, dans son état primitif, et les trois blocs qui la forment étaient alors dans leur position première; maintenant, la pierre du milieu s'est abaissée environ d'un mètre, et est tenue en suspension par les deux autres des extrémités. L'aspect de cette pierre suspendue dans l'espace a quelque chose de très-singulier et même d'effrayant, car le moindre écart d'un des blocs des côtés suffirait pour la faire tomber.

Dans mon humble opinion je place cette porte en tête des merveilles de Baalbek, et, comme ailleurs, nous croyons y remarquer une influence des idées phéniciennes et syriennes que l'architecte romain a su utiliser. Les consoles élégantes qui flanquent l'architrave et la frise sont probablement une réminiscence de la porte à crosse égyptienne; l'ornementation très-riche de l'architrave, qui se continue à droite et à gauche de la porte, révèle également un élément égyptien. La guirlande de grappes de raisin, les ornementations de feuilles et de fruits de figuier, rappellent l'art judaïque, tandis que les figures d'enfants qui se trouvent là et dans la frise annoncent une influence gréco-romaine. Le suffite de la porte est très-surchargé, mais travaillé avec soin; deux enfants ailés tiennent les extrémités d'une guirlande de fruits et de fleurs; le milieu est soutenu en haut par un aigle aux ailes éployées qui tient un caducée dans ses serres.

On pénètre par cette porte dans l'intérieur même du temple. La cella peut nous donner encore une idée exacte de ce qu'était l'édifice alors qu'il était bien conservé. Huit demi-colonnes romaines en soutiennent la corniche à gauche et à droite; dans les intervalles se trouvent deux rangées de niches superposées. Le rang inférieur est en plein cintre; celui d'en haut est formé par des colonnes corinthiennes qui supportent un fronton.

Dans le fond on peut encore distinguer le commencement de l'opisthodome; à côté on aperçoit la partie supérieure d'une porte qui conduisait au souterrain. Ce dernier pourrait être antérieur à la construction romaine; M. de Saulcy a remarqué que son axe ne correspond pas exactement à celui du temple; ce serait une raison pour croire que le sanctuaire actuel a été fondé sur l'emplacement d'un autre, chose très-admissible, puisque la ville de Baalbek a été, pendant de longs siècles qui précédèrent les Antonins, le siége d'un culte particulier.

Le second temple était plus grand que celui dont nous avons parlé tout à l'heure; mais il n'est pas aussi bien conservé que le premier. Il n'en reste aujourd'hui que six colonnes du grand côté sud, et quelques tronçons de fûts du côté nord. Lorsqu'il était dans son intégrité, il y avait aux côtés est et ouest dix colonnes, aux autres côtés dix colonnes corintho-romaines; en avant se trouve un grand vestibule, dallé de grandes pierres.

Le plan général de Baalbek montre suffisamment que ce temple, actuellement en ruines, était le vrai sanctuaire qui donna son nom à Héliopolis de Cœlésyrie; aussi je n'hésite pas à le désigner par le nom de *temple du Soleil*. L'édifice si bien conservé dont nous venons de donner la description est situé en dehors de ce grand sanctuaire, qui se compose, en allant de l'est vers l'ouest, des parties suivantes:

Un escalier qui a disparu presque entièrement aujourd'hui;

Un portique de 80 mètres de longueur sur 72 de largeur;

Une grande cour hexagone, d'où l'on pénètre dans la grande cour qui a, à peu près, 120 mètres de largeur sur autant de longueur, et qui, à son côté ouest, s'approche par ses extrémités au sud et au nord du temple du Soleil.

Il en reste si peu, que nous devons nous contenter de constater l'existence de six colonnes seulement, tandis qu'au siècle dernier huit existaient encore. Ces magnifiques colonnes rappellent dans leur ensemble et dans leur aspect pittoresque, sans en avoir la beauté colossale, les restes du temple de Jupiter Olympien d'Athènes; mais les détails architectoniques de ces deux chefs-d'œuvre sont assez différents les uns des autres.

Du côté est de ce grand temple du Soleil on aperçoit encore dix piédestaux; une colonne ou plutôt un amas de tronçons montre l'emplacement de l'antique escalier. Figurons-nous que nous descendons pour entrer dans la cour quadrangulaire, qui couvre un espace de près d'un hectare et demi.

Dans les quatre coins se trouvent des chambres; les côtés nord et sud de cette cour sont munis d'un système d'exèdres rectangulaires et circulaires, celles-ci au nombre de deux, entourées, de chaque côté, de ces exèdres rectangulaires, à l'entrée desquelles s'élevaient jadis quatre colonnes. Aucune de ces dernières n'est debout; on ne voit plus que les trois côtés du réduit et l'origine de la voûte qui le couvrait jadis. L'ornementation intérieure de ces oxèdres, rappelle celle de la cella du premier temple, quoiqu'elle soit un peu plus surchargée.

Le vaste espace que renferme ce mur est couvert de débris de toute nature, surtout au milieu, où il y avait peut-être un monument qui a aujourd'hui entièrement disparu.

Tournant le dos au temple du Soleil, nous entrons dans la cour hexagone, beaucoup moins étendue que celle dont nous venons de parler. Au nord et au sud il y a quatre exèdres, presque identiques, pour la grandeur et pour le style, à celles de la cour; la cinquième est à l'est et donne passage au portique, qui est dans un très-mauvais état, mais dont les ruines gigantesques attestent la splendeur passée.

Un grand escalier, aujourd'hui détruit, conduisait au portique; son existence est prouvée par les mounaies de l'empereur Philippe (248). La façade du portique y est représentée avec les douze colonnes et l'escalier devant lequel se trouvait un autel. Le renseignement le plus curieux que fournissent ces médailles, c'est la présence d'un cyprès au milieu de la colonnade; l'arbre consacré à la Vénus orientale se trouvait sans doute dans la cour hexagone, qui, peut-être, était construite dans cette forme pour lui servir d'enclos.

Ce grand escalier, qui devait conduire dans le portique, est donc complétement détruit, et il a été démoli à dessein. Cette partie du sanctuaire de l'ancienne Héliopolis a, comme d'autres temples, servi de forteresse, et les habitants ont tout fait pour s'abriter, contre une attaque, derrière les constructions des Antonins. Pour rendre l'accès du portique encore plus difficile, les habitants ont construit un mur crénelé derrière les piédestaux des colonnes qui

Digitized by Google

ornaient jadis l'entrée du portique, et ont ainsi presque réussi à rendre méconnaissable la construction primitive.

Ce portique est bâti dans le style des autres édifices, autant qu'on peut en juger d'après ce qui reste de l'ornementation. L'emploi qu'on en a fait a encore singulièrement changé son aspect; car, sur les constructions massives qui bordaient le portique au nord et au midi, on a élevé des tours crénelées.

Tous les restes curieux ne se remarquent pas à la surface du sol; c'est aussi dans la ville souterraine qu'il faut les chercher, car au-dessous des sanctuaires se trouvent des galeries voûtées, que nous n'avons pas pu explorer comme elles l'auraient mérité. La plus grande des voûtes court au-dessous du portique, elle était en communication avec d'autres souterrains pratiqués sous tous les édifices composant le sanctuaire du Soleil; mais malheureusement leur obstruction ne nous a pas permis de reconnaître toutes leurs communications.

Quelle était la destination de ces voûtes? Je crois qu'elles avaient un but religieux et qu'elles servaient à des réunions mystiques, à des mystères dont la religion syro-romaine ne manquait pas. Aussi ces voûtes grandioses nous montrent-elles de nombreuses traces d'inscriptions latines, qui aujourd'hui sont presque effacées. Il se peut que les voûtes soient plus anciennes que les temples syro-romains et qu'elles aient servi à ces derniers comme aux temples antiques.

Mais la plus grande curiosité de ce sanctuaire, ce sont les trois énormes pierres qui en forment le soubassement; elles ont été remarquées par tous les voyageurs, et ont déjà joui, dans l'antiquité, d'une certaine célébrité. Le *Chronicon paschale*, en parlant des temples d'Héliopolis transformés par Théodose en églises chrétiennes, mentionne le *ἱερὸν τριλιθον*, le sanctuaire aux trois pierres. Une d'elles a 18 mètres de longueur, et l'on se demande par quels moyens les architectes ont pu manier ces masses étonnantes. Il ne me semble pas probable qu'au temps d'Antonin le Pieux on ait encore bâti avec des pierres aussi énormes; car, quelle que soit la grandeur des colonnes du petit temple, le volume n'en approche pas des pierres du soubassement du grand sanctuaire. Je croirais plutôt qu'elles appartiennent à une époque antérieure, car, quoiqu'on ne puisse nier l'origine romaine des monuments d'Héliopolis, le nom actuel de cette ville est aussi le plus ancien qu'elle ait porté, et démontre son existence du temps des Phéniciens. Antonin élevait des temples modernes sur l'emplacement des bâtiments orientaux, et il a pu se servir des matériaux dont étaient construits ces derniers.

Une circonstance, dont il faut rendre compte, milite en faveur de cette thèse. Tous les voyageurs ont vu la carrière d'où sont tirés ces énormes blocs; elle est située au midi de la ville, et, chose curieuse, on y trouve encore plusieurs pierres d'une dimension énorme, complétement taillées, mais abandonnées par les constructeurs mêmes de Baalbek. Généralement on voit, dans la présence de ces pierres dans la carrière, la preuve que ces bâtiments n'ont pas été achevés; mais ce fait n'est nullement constaté. Au contraire, les monuments de l'antique Héliopolis sont tous terminés, et, quand même Antonin le Pieux n'y aurait pas mis la

dernière main, l'intérêt qu'inspira la ville du Soleil à ses successeurs, jusqu'à Théodose, a dû engager ces derniers, qui, en partie, étaient d'origine syrienne, à continuer l'œuvre de leur prédécesseur. Cette carrière a servi aux Romains, elle a pu servir aux Phéniciens, et rien ne nous force à admettre que les blocs mentionnés, dont l'un contient jusqu'à 40 mètres cubes, aient été détachés du roc par les Occidentaux plutôt que par les premiers habitants. Leur présence dans la carrière n'a pas sa raison, selon notre avis, dans le non-achèvement des bâtiments, mais elle peut s'expliquer par l'impossibilité de remuer ces masses; les Phéniciens n'auront pu la vaincre, et les Romains ne l'auront pas essayé. Ces derniers avaient, du reste, l'esprit trop pratique pour tenter des entreprises dépourvues d'une grande utilité.

Au sud-est de ce grand groupe il y a une autre ruine intéressante, c'est un petit temple circulaire d'une rare élégance. Aujourd'hui, les maisons turques qui ont été construites du côté de l'ancien escalier en défigurent singulièrement la forme, qu'un examen attentif fait pourtant bientôt reconnaître. Sa cella formait un cercle de 10 mètres de diamètre environ; elle était décorée en dedans par un système de colonnes corinthiennes superposées de l'ordre ionique. On voit encore au-dessus des entablements la naissance de la coupole qui la couvrait jadis. On pénétrait dans l'intérieur par une porte qui avait à peu près 4 mètres de largeur.

Le véritable intérêt de ce monument réside dans son aspect extérieur. On y voit d'abord six grandes et belles colonnes romaines disposées en heptagone, de 10 mètres de rayon. La septième, qui aurait complété cette figure, serait à la place de l'escalier. Ces six colonnes sont l'élément constitutif de cinq niches circulaires; le stylobate, au lieu d'être concentrique à la cella, rentre en dedans.

L'extérieur du mur de cette dernière est ainsi disposé : dans la ligne qui va de chacune des colonnes vers le centre du temple se trouve un pilastre corinthien; ces six proéminences divisent donc le mur de la cella en cinq parties correspondant aux cinq niches ou rentrées. Ces pilastres interrompent la continuité d'un cordon qui règne autour du bâtiment. Au-dessus de celui-là se trouvent dans le mur cinq niches, qui, flanquées de deux petits pilastres corinthiens, sont gracieusement décorées de feuilles et terminées en haut par une coquille. Ces niches servaient apparemment à recevoir des statues, dont en effet on voit encore les piédestaux. Au-dessus de ces niches, immédiatement au-dessous de l'architrave du pourtour et correspondant à la hauteur des chapiteaux des pilastres, se trouvent des génies qui tiennent des festons de fleurs et de fruits, comparables à ceux qu'on voit au sommet de la porte du petit temple.

Le haut des grandes colonnes est bien conservé, la frise est convexe et sans ornementation; la corniche est très-simple, mais exécutée avec goût. Entre la première et la sixième colonne, c'est-à-dire du côté de la porte, se trouvent de très-grandes colonnes érigées dans la direction de ces deux soutiens extérieurs. Sans doute un entablement plus fastueux distingua jadis l'entrée principale; mais nous n'en pouvons plus juger, car il est entièrement tombé, et de ses débris on a construit les maisonnettes qui défigurent aujourd'hui le temple.

Digitized by Google

Il se trouve au milieu du village, quoique les habitations soient éloignées des grands sanctuaires que nous avons décrits plus haut. Pour achever la description des ruines antiques d'Héliopolis, il suffit de mentionner une colonne solitaire d'ordre dorique placée sur une colline du côté sud, et près des carrières d'où sont tirés les matériaux des temples. On voit encore à vingt minutes à peu près avant d'arriver à Baalbek, du côté de Beyrout, la ruine d'un édifice qui pourrait ne pas être antique, mais construit de matériaux romains. Il rappelle la forme d'un baptistère chrétien.

D'autres vestiges de bâtiments se montrent à différents endroits; on reconnaît même des angles d'édifices antiques; mais ces traces sont trop peu considérables pour mériter un examen sérieux. Une mention spéciale est due aux restes d'architecture arabe qui se trouvent annexés aux grands monuments.

On rencontre à Baalbek beaucoup d'inscriptions arabes, surtout dans le portique du grand temple. Une mosquée musulmane se voit au sud-est du petit sanctuaire: elle est évidemment moderne. La couleur noire des matériaux de construction nous le prouve. On y descend par quelques marches; on se trouve devant une petite façade arabe, et on pénètre par une porte dans plusieurs voûtes, qui, d'après les renseignements recueillis, ont servi d'église grecque.

Le nom moderne de Baalbek est aussi le plus ancien que cette ville ait porté et elle ne le perdit jamais, même pendant la domination romaine. Le nom grec d'Héliopolis de Cœlésyrie n'en est pas la traduction, mais il indique que Baal était considéré comme Dieu.

La Cœlésyrie s'appelait déjà, du temps du prophète Amos, comme aujourd'hui, la *vallée* tout court, بقعة en arabe, בקעה, en hébreu. On pourrait donc penser à identifier Baal Bek avec בעל־בקעה. Cette dérivation est possible, et il se peut que des découvertes phéniciennes, pour lesquelles semble s'ouvrir une ère nouvelle, la confirment un jour; mais il y a aussi des difficultés que je ne saurais passer sous silence. Tel est le fait qu'on écrit le nom Baalbek avec un כ *k*, tandis que l'étymologie proposée nous donnerait un *q*; on pourrait, à cause de cela, penser au בעל־בכי, Baal des pleurs. D'autre part, il est possible que notre Baalbek soit identique au *Bik'at aven* du prophète Amos (I, 3), nom qui se traduit en français par vallée de l'impiété. Nous supposons que le nom que nous lisons *Balbiki* dans les textes assyriens n'est autre que celui de Baalbek, et ainsi la citation fréquente de ce nom dans l'un des titres des rois d'Assyrie s'explique à merveille par l'importance d'Héliopolis de Syrie.

Les Arabes fournissent d'autres étymologies au sujet de Baalbek; le géographe Yakout dit dans son Dictionnaire, à l'article de *Baalbek*, que le mot vient de *Baal*, qui est une idole, que le mot *bek* provient de la qualité du cou de ce dernier, parce qu'il était très-mince, de *bakk*, expliqué par *être étroit*.

Les Arabes, suivant leurs habitudes archéologiques, ont rattaché les ruines imposantes de Baalbek au grand Soleiman, fils de Daoud; la ville constitua, selon eux, les biens parapheruaux de la reine de Saba, nommée *Bilkis* par les musulmans[1].

[1] Ce nom, on le sait, n'est qu'une fausse transcription arabe du grec *Nicaule*

Mais le caractère général des ruines de Baalbek a pour nous encore un autre attrait; l'ancien art de la Syrie occidentale n'a pas été sans exercer une influence marquée sur l'art assyrien proprement dit. Nous croyons que les escaliers tournants, tels que nous les avons vus dans les temples de Baalbek, ont été imaginés par les artistes de la Syrie, auxquels les Assyriens les empruntèrent. Une donnée très-curieuse à ce sujet se trouve dans les inscriptions de Sargon et de Sennachérib : ces rois parlent du *bit appâti* qui s'appelait, dans la langue du pays d'*Akharri* (de la Phénicie), *bit ḫilanni*, et qu'ils avaient bâti dans l'intérieur des portes de Koyoundjik et de Khorsabad[1]. Ils ajoutent que cette construction était faite d'après une autre qui se trouvait dans le grand temple de la Syrie, et ils attestent par ce fait l'influence incontestable de la civilisation occidentale sur les peuples de l'Euphrate et du Tigre. En même temps le passage mentionné offre le plus ancien exemple d'une citation linguistique dans un document du genre de ceux dont nous avons parlé; il s'écarte un peu de la rédaction aride qu'on doit s'attendre à trouver dans un document sur pierre.

La population du village se compose surtout de chrétiens et de *Moutawali*, secte d'adhérents d'Ali. Les chrétiens catholiques romains sont sous la garde de l'évêque d'Héliopolis, qui, du temps de notre passage, n'était représenté que par un simple curé peu instruit, dont toute la bibliothèque se composait d'un Évangile et d'un bréviaire arabes. Les écrivains musulmans disent encore que Baalbek était célèbre pour son fromage et ses raisins secs, ainsi que pour son lait caillé; Yakout dit que dans le monde on n'en trouvait pas de comparables.

Nous quittâmes Baalbek sans avoir apprécié ces qualités, le 14 novembre, et prîmes la route de Zahleh. Peu à peu, en entrant dans la montagne, nous perdions Baalbek de vue; en longeant, autant que cela fut possible, le fleuve *Litâni* (Léontès), nous arrivâmes, à deux heures de l'après-midi, à Temmâm el-Tahta, et vers le soir à Zahleh, qui se distingue parmi les villages du Liban par un site des plus pittoresques et par son vin généreux. Les maisons ne sont pas malpropres, et une école des Jésuites répand dans ce pays une instruction relativement très-respectable. Nous fûmes étonnés d'entendre de jeunes garçons nous adresser la parole en français; c'étaient les élèves du père L. que nous revîmes dans d'autres circonstances à Diarbekr. La veuve d'un médecin nous fournit un souper et un gîte très-convenables; le lendemain, à sept heures du matin, nous quittâmes le village du Liban.

Notre cawas, qui, à tort, s'était cru un guide suffisant, nous conduisit pendant quelques temps dans des sentiers rocailleux, sans dévier cependant du droit chemin; mais bientôt il avait perdu la route. Après avoir erré longtemps, nous vîmes de loin, séparée de nous par un gouffre, Antourah, où est une école célèbre parmi les chrétiens orientaux. Pour arriver à ce village, situé en haut de la colline, nous dûmes gravir à pied une sorte d'échelle de sentiers, ménagés dans une montagne s'élevant à pic. Non sans danger nous atteignîmes Antourah, et, après nous y être reposés, nous continuâmes notre route. Mais le cawas, qui ne savait pas plus le chemin d'Antourah à Beyrout qu'il n'avait pu trouver celui de Zahleh à Antourah,

[1] Voyez t. II, p. 347.

s'égara pour la seconde fois, et, au lieu de nous conduire vers le sud-ouest, il nous dirigea vers le nord-est. Une vallée très-pittoresque, une petite forêt de pins, qu'il reconnut, le convainquirent de son erreur, et je lui imposai ma propre direction, qui n'était déterminée que par la disposition géographique du terrain. Malgré les protestations du cawas, qui fit valoir le grand danger de la route que nous prîmes dès lors, et la probabilité de trouver des abîmes qui nous empêcheraient d'aller en avant, nous aperçûmes après quelque temps la mer. Je pouvais, par mes propres impressions, comprendre la joie qui anima les compagnons de Xénophon, dans une circonstance analogue, et leur cri : Θάλατία, Θάλατία. A travers maintes difficultés nous atteignîmes un petit village d'un site très-pittoresque, habité par des chrétiens, et, après y être restés une heure, nous suivîmes le chemin qui nous avait été indiqué. Mais, en descendant la montagne, qui s'abaisse en forme de gradins, la nuit nous surprit, et, sans nos chevaux, qui savaient marcher dans ces sentiers, nous aurions été dans une position très-pénible. A la fin, attirés par la lueur des feux allumés aux bords de la mer, nous atteignîmes la plage entre Nahr-el-Kelb et Beyrout, où nous arrivâmes à une heure avancée de la nuit.

NAHR-EL-KELB (FLEUVE DU CHIEN).

Une autre excursion, commandée par la nature même de notre expédition, fut faite aux embouchures du Nahr-el-Kelb, ou fleuve du Chien, à deux ou trois heures au nord de Beyrout. Ce fleuve est connu des anciens sous le nom de Lycus, et son nom actuel lui a été donné par les Arabes à cause d'une légende dont quelques gens lettrés du pays ont gardé le souvenir[1]. On prétend que, dans les temps de *l'ignorance*, c'est-à-dire avant l'islamisme, un énorme chien de pierre avait été mis là comme gardien du pays, et, chaque fois que des ennemis s'approchaient, il aboyait si fort, qu'on pouvait l'entendre jusqu'à l'île de Chypre.

L'intérêt qu'offre le Nahr-el-Kelb, au point de vue historique, réside dans les inscriptions gravées sur des rochers à l'embouchure de cette rivière; elles datent de toutes les époques, depuis celle de Sésostris jusqu'à celle de Suleiman II. La route qu'on suit maintenant a été frayée par les Romains; c'est ce que nous apprennent plusieurs inscriptions de l'empereur Caracalla. On lit non loin de l'embouchure du fleuve, sur le bord de la mer, l'inscription suivante :

Imp. Cæs. M. Aurelius Antoninus Pius Felix Augustus, Parthicus Maximus, Britannicus Maximus, Germanicus Maximus, Pontifex Maximus, montibus imminentibus Lico flumini cæsis, viam dilatavit (suivait un passage évidemment martelé) Antoninianam suam.

Il est probable que le passage effacé contenait le nom de Géta, le frère de Caracalla. De l'autre côté du rocher, le long du fleuve, on trouve écrit :

Invicte Imp. Antonine P. Felix Auguste,
multis annis impera.

[1] Yakout, Soyouti, et d'autres géographes arabes, placent, assez singulièrement, le Nahr-el-Kelb entre Beyrout et Saidâ, ce qui est une erreur. Saidâ est au midi de Beyrout, tandis que le fleuve du Chien est au nord; et il n'est guère probable que ce nom ait été appliqué à un cours d'eau autre que le Lycus des Grecs.

Quelques voyageurs ont conclu de cette inscription qoe l'ancienne route, suivie par les conquérants égyptiens et assyriens, se serait trouvée au-dessus de la route romaine, à côté des neuf bas-reliefs orientaux dont nous aurons à parler. Rien ne nous paraît confirmer cette hypothèse. Le chemin des Sésostris et des Sennachérib conduisait le long de la mer; seulement il était moins large et peut-être même trop étroit, sans compter qu'il pouvait être impraticable à la moindre élévation da niveau de la mer. Mais le mot *dilatavit*, élargit, indique clairement de quello nature fut l'ouvrage de Caracalla. Pour qui a tenté d'escalader les rochers où se trouvent les inscriptions hiéroglyphiques et cunéiformes, il est évident qu'un endroit où il est difficile de se tenir sur ses jambes, pourrait, à la rigueur, être traversé par uu Annibal à la tête d'une armée, mais ne mériterait pas d'être appelé une route. Et jamais, d'ailleurs, on ne fit les bas-reliefs et les inscriptions tout près du chemin, mais on les plaça à une hauteur très-considérable et tellement inaccessible, qu'on ne dut pas s'attendre à ce qu'elles fussent lues par les passants. Ces inscriptions étaient faites pour être vues de la mer et pour propager le nom et la gloire des conqoérants, sans permettre aux curieux d'en lire facilement les détails. Une idée conservatrice n'était pas étrangère à cet usage, et il est constant que la plupart de ces textes ont beaucoup moins souffert de la main des hommes que de l'intempérie des saisons. L'Asie abonde en faits qui militent en faveur de notre opinion : a-t-on, par exemple, jamais cru qu'un chemin passât au pied de l'inscription de Bisoutoun?

Le premier qui inscrivit son nom à cette place mémorable fut Rhamsès II. On voit encore les trois cadres, assez éloignés les uns des autres, et jadis munis de textes, qui aujourd'hui sont tellement effacés qu'il nous fut impossible d'en rien apercevoir, peut-être parce que la lumière n'était pas favorable. Avant nous plusieurs voyageurs, entre autres MM. Lepsius et de Bertou, avaient pu recueillir quelqnes caractères, tandis que d'autres savants très-consciencieux n'ont pas été plus heureux quo nous.

Sept cents ans plus tard, le roi d'Assyrie, Sennachérib, envahit la Phénicie, la Judée et la Syrie. Ce fut, ainsi qu'il le dit lui-même, la troisième année de son règne; il avait conquis Tyr, Sidon, Joppé, Acco, et allait attaquer la Judée. C'est alors qu'il fit tailler à côté de chacune des deux tables des Sésostris, une table assyrienne, terminée en plein cintre et montrant le profil du roi dans l'attitude connue des antiquaires. Deux de ces sculptures flanquent celles du héros égyptien, de manière à ce que celles-ci soient en dehors; auprès du cadre à droite se trouve la table à gauche, et auprès du cadre à gauche se trouve la table à droite. Entre ces systèmes il y a une autre table isolée, et plus bas, non loin de l'embouchure du fleuve, presque sur le coin des rochers, on voit trois autres sculptures assyriennes. Deux de ces bas-reliefs ont un cadre carré. Mais de toutes ces œuvres d'art il n'en est qu'aue seule qui soit dans un état encore reconnaissable; les autres ne présentent plus que de faibles vestiges des bas-reliefs et des inscriptions qui les ornaient jadis. La seule table dont l'état permette de tirer quelques conclusions sur son auteur, la première, a été estampée, et des moulages de ce monument

se trouvent au Musée britannique et à la Bibliothèque impériale de Paris. La facture, ainsi que quelques mots de l'inscription, confirment l'opinion de M. Layard, qui le premier a attribué la table conservée à Sennachérib[1] (704-676), à ce roi si connu par l'Écriture et par Hérodote comme guerrier et conquérant de la Judée. Il me paraît pourtant possible, d'après l'impression qui m'est restée des trois tables les plus rapprochées de l'embouchure de la rivière, que celles-ci ne représentent pas Sennachérib, mais qu'elles doivent être attribuées à Sardanapale III, qui vivait plus de deux siècles auparavant. Ce roi avait, lui aussi, soumis la Phénicie, et il semble l'avoir maintenue sous sa domination avec plus de succès que ne le fit l'adversaire d'Ézéchias. On pourrait s'étonner de ne pas rencontrer ici un souvenir du constructeur de Khorsabad, Sargon, dont une stèle a été trouvée en Chypre, et qui avait conquis la Phénicie pendant la campagne dans laquelle il détruisit Samarie et mit fin au royaume d'Israël; il serait donc possible qu'un des six bas-reliefs eût été réellement sculpté par le roi Sargon.

Et pourquoi tant de conquérants, à commencer par Rhamsès l'Égyptien, ont-ils laissé ici les marques de leur passage? Il est très-probable que cet endroit était, dès l'antiquité la plus reculée, un des lieux sacrés de la Phénicie, et qu'il y avait ici un sanctuaire dédié à une des divinités de Bérytus ou de Byblus. C'était à Bérytus surtout que florissait le culte d'*El*, le *Il* des Babyloniens, assimilé au *Κρόνος* des Grecs.

LA VILLE DE BEYROUT.

Après notre retour à Beyrout, nous continuâmes les préparatifs nécessaires pour notre voyage à l'intérieur. Cette ville, l'échelle la plus florissante de la Syrie moderne, a été souvent décrite; il y afflue, d'ailleurs, un nombre si considérable de voyageurs européens, qu'un récit détaillé sur tout ce qu'elle contient est du ressort du touriste plutôt que du voyageur scientifique. Néanmoins, il faut dire quelques mots d'une ville qui, en dehors de son importance actuelle, au point de vue commercial et international, a pour l'archéologie un intérêt indubitable. Elle est, hormis Damas, la seule ville du globe dont l'importance n'ait pas diminué pendant près de quatre mille ans. Elle a été une des plus anciennes cités du commerce phénicien; c'est là, comme nous l'avons déjà dit, que se forma le culte antique de El. Son nom retrace une des qualités de son sol; Bérytus, *Βήρυτος* des Grecs, provient du phénicien בארות, les puits, et les Hellènes mêmes nous disent que ce nom avait été donné à la ville à cause de l'excellence de ses puits d'eau douce (*τὰ φρέατα*)[2]. C'est d'elle que se sont détachées les villes de Tyr et de Sidon, auxquelles, plus heureuse que ses cadettes célèbres dans l'antiquité, elle a trouvé moyen de survivre. Pendant l'époque de la plus grande splendeur de Sidon et de Tyr, elle paraît avoir eu une moindre importance; aussi la cherchons-nous en vain dans les textes sacrés, ainsi que dans les annales des rois assyriens, à moins que, sous un autre nom, ne se cache la ville de Bérytus. Nous ne sommes, en effet, pas sûr que

[1] Le nom se trouve à la fin de la sixième ligne. — [2] Voyez Étienne de Byzance. V. *Βήρυτος*.

Digitized by Google

l'un des noms, non identifié jusqu'ici, n'appartienne véritablement à la ville d'El; et cela est d'autant plus probable, qu'il se trouve dans la Bible deux endroits appelés tous les deux *Bérôt*, les puits, l'un dans la tribu de Benjamin, l'autre, *Bérôt Bené Yaakan*, comme nom d'une station du désert. La cité de Bérytus peut avoir eu une désignation spéciale, qui nous est encore inconnue, mais sous laquelle elle figure dans les textes originaux dont nous parlons.

La ville actuelle ne contient plus de ruines antiques; et, s'il y en a, elles appartiennent certainement à l'époque romaine, alors que les premiers empereurs avaient transformé la ville des puits en *Colonia Felix Julia Berytus*, nom sous lequel elle apparaît dans Pline[1]. Quelques débris de colonnes, maintenant engloutis par la mer toujours envahissante, quelques restes d'un quai annoncent la place d'un abordage antique. L'art semble avoir suppléé à la nature, qui n'a pas gratifié Beyrout d'un port dans lequel les vaisseaux pussent trouver un refuge. Une autre ruine est ce qu'on appelle le Théâtre; c'est une construction qui, d'après M. de Saulcy, malgré sa destruction presque entière, trahit, encore les formes d'une basilique romaine. La ville antique s'étendait surtout vers le sud-ouest, vers la pointe qui, à une distance très-rapprochée de la ville, porte aujourd'hui le nom de *Ras-Beirout;* tous ces endroits, naguère presque déserts et qui maintenant se peuplent à cause de la prospérité toujours croissante de la ville, sont couverts de débris de constructions; assez souvent on découvre des inscriptions romaines et grecques. Les textes phéniciens sont jusqu'ici rares. Les inscriptions grecques sont souvent très-intéressantes; ainsi les Jésuites de Beyrout possèdent une pierre qu'ils ont découverte, portant la mention d'un Juif Samuel, et datant certainement des premiers siècles de l'ère chrétienne.

Il est un point, trop éloigné pour avoir pu être dans la dépendance directe de l'antique cité, un endroit nommé *Beit-Miry*, où se trouve un sanctuaire antique, déjà visité et décrit par d'autres voyageurs. Les ruines en elles-mêmes ne nous inspireraient pas un intérêt bien vif, s'il n'y avait pas parmi elles une inscription bilingue en grec et en latin, offrant le nom de M. Octavius, et qui nous révèle le dieu auquel était consacré ce temple; c'est le *Baal Markod*, en latin *Jovi Bal Marcodi*, en grec Βαλ Μαρκωδ. Il serait téméraire de vouloir formuler une opinion précise sur ce nom nouveau, au sujet duquel nous n'avons absolument aucune autre indication; on pourrait croire que le mot syriaque *Mar* seigneur, se cache ici, ou que *Marcod* signifie la danse, de רקד, danser, ce qui serait également possible. Si l'on voulait pousser bien loin la hardiesse, on penserait au passage du psaume 113, où l'on voit ce verbe employé pour exprimer la puissance de Dieu, qui fait danser des montagnes comme des brebis, et on traduirait *Baal Markod* par « Dieu des tremblements de terre. » Mais aucune de ces hypothèses ne repose sur une base bien sûre.

Notre séjour à Beyrout se prolongea plus que nous ne l'aurions désiré; mais la nécessité d'attendre nos livres, retenus à Marseille d'abord, à la quarantaine de Beyrout ensuite, nous

[1] Pline, *Hist. nat.* liv. V, ch. XVII, et sur les médailles de beaucoup d'empereurs.

força à différer notre départ. Le steamer anglais qui devait venir de Liverpool pour nous conduire à Alexandrette n'arrivait pas, et pourtant l'attente continuelle de cette bonne occasion ne nous permettait pas de faire de longues absences de Beyrout même. Mais le temps que nous perdions en apparence ne pouvait pas être consacré à des études plus utiles pour la science et plus indispensables au point de vue matériel. Nous pûmes nous préparer à notre expédition à l'intérieur par des recherches nécessaires, tant géographiques que topographiques et surtout historiques, et, ce qui est encore plus important, acquérir une connaissance provisoirement suffisante de l'idiome moderne des pays arabes. C'est dans cette tâche que M. Fresnel était un guide et un maître dans toute la force du terme. Doué d'un talent linguistique peu commun, réunissant à son aptitude philologique une connaissance pratique des langues européennes et asiatiques, sachant reproduire avec une grande finesse les nuances d'articulations qui distinguent la prononciation des peuples vivants, et qui leur donnent un cachet propre et indélébile, M. Fresnel, qui n'avait jamais mis le pied en Angleterre, étonnait les Anglais par la pureté de son accent. Il savait s'exprimer en italien avec une égale perfection. Un long séjour à Djeddah, des études spéciales impossibles à faire en Europe, l'avaient mis à même de se faire admirer par les Arabes lettrés, qui avaient recours à son autorité quand ils se trouvaient embarrassés. On peut dire, sans blesser l'amour-propre de qui que ce soit, que peu de personnes vivantes ont égalé M. Fresnel dans la connaissance soit pratique, soit littéraire de la langue arabe.

J'avais personnellement fait d'assez bonnes études de l'arabe littéral; mais je me trouvais immédiatement désappointé, à cause de la prononciation, qui m'étonnait et m'ahurissait, parce que je n'avais pas eu une idée du véritable son de l'articulation asiatique. Une très-grande difficulté encore, c'est de se faire comprendre par les gens du peuple avec lesquels on entre en relations. Je me rappelle que, dans les premiers temps de notre séjour à Beyrout, ayant demandé à un homme le nom d'une rue, il me répondit à une phrase arabe, qui, écrite, aurait été intelligible : « Pardonnez-moi, je n'entends pas le turc. »

Dans tous les voyages dans des pays lointains, les exigences matérielles priment toutes les autres, et celui qui s'embarque sans s'être suffisamment instruit dans la langue du pays où il doit se rendre se prive de beaucoup de renseignements intéressants qu'il aurait pu recueillir, et s'expose à des dangers que la connaissance de la langue aurait pu lui épargner.

Notre séjour à Beyrout prépara utilement de toutes manières notre entrée en campagne, et nous mit, en outre, à même de profiter des conseils de nos amis de cette ville, qui pouvaient se prévaloir d'une connaissance plus approfondie du pays et de ses mœurs.

Parmi eux, je dois avant tout citer M. de Lesparda, alors consul général de France en Syrie, qu'une mort prématurée a enlevé à sa famille et à ses nombreux amis. Tous les voyageurs qui ont passé à Beyrout pendant le temps de sa gestion consulaire se joindront à nous pour rendre hommage à la mémoire de cet homme de bien, à sa loyauté inaltérable et à son affabilité sincère. Quand, quelques années plus tard, je le revis à Gênes, je ne pensais pas

Digitized by Google

que; peu de jours après cette entrevue, M. de Lesparda tomberait victime de son dévouement dans un temps de calamité publique. Lors du choléra qui ravagea Gênes, en 1854, il resta à son poste avec une constance et un courage qu'il paya de sa vie.

La collection dont M. Peretié nous fit les honneurs avec une grande complaisance ne fut pas un des moindres agréments de notre séjour à Beyrout. Je n'entrerai pas dans une description détaillée de ces trésors scientifiques, dont une partie se trouve à Paris, soit au Louvre, soit à la Bibliothèque impériale, soit dans quelques collections particulières. Je ne mentionne qu'une petite tablette en or, qui, portant une formule d'exorcisme, écrite en grec, attira mon attention; je la déchiffrai, et fus assez surpris de la voir, à mon retour, dans les montres du cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale[1]. De belles coupes ciselées, en argent, rappelant le travail assyrien, ont été acquises par le Musée du Louvre[2].

En dehors de la colonie française, la plus importante sous le rapport du nombre, est celle d'Amérique. Les Américains sont, de tous les Francs (je ne dirai pas des Européens), ceux qui sont le plus solidement établis dans toute l'Asie occidentale jusqu'au lac Ouroumiah en Perse. Là où on désespère de voir des Européens, on peut s'attendre à trouver encore les fils du Nouveau Monde ou de *Yengui Dunya*, comme disent les Orientaux. Personne n'ignore les grands services que des Américains, Robinson et Smith, ont rendus à la géographie de la Syrie et de la Palestine, et le nom du capitaine Lynch rattache l'Amérique à l'histoire de l'exploration du lac Asphaltite. Ce sont eux qui les premiers ont établi à Beyrout une imprimerie arabe, d'où des livres de toute sorte se répandent dans le pays pour l'instruire, au point de vue de la religion protestante. Leur activité est éminemment civilisatrice, parce qu'elle ne porte pas avec elle ce caractère de *cant* hypocrite, qui ne signale que trop souvent d'autres tentatives entreprises à l'égard, soit des israélites, soit des catholiques orientaux.

L'imprimerie arabe des Américains avait déjà acquis, en 1851, une extension considérable: leurs livres non religieux traitent des notions élémentaires de la grammaire arabe, de l'histoire sacrée et profane, de la grammaire française et anglaise, des connaissances astronomiques, zoologiques, botaniques, enfin de toutes les notions qui rentrent dans la catégorie de nos livres d'instruction primaire; aussi se sont-ils répandus au loin dans la Syrie. A côté des Américains, les Jésuites ont également à Beyrout un grand établissement d'éducation qui, quoique consacré spécialement aux catholiques, travaille avec une louable ardeur à la civilisation des chrétiens de toutes les confessions. Il existe entre ces deux centres d'enseignement une salutaire rivalité, qui mitige le caractère trop exclusif qui, sans cette émulation, nuirait au développement de l'instruction des masses. Les Américains, disposant de moyens matériels plus considérables, ont, grâce à leur imprimerie, gagné du terrain au détriment

[1] M. François Lenormant l'a publiée et interprétée.

[2] Une de ces coupes a été donnée au Musée par M. de Saulcy. Elles ont été décrites par M. de Longpérier dans le *Journal asiatique* 1855, t. VI, p. 411, et dans la *Notice des Monuments assyriens et phéniciens exposés dans les galeries du Louvre*, 1854.

des Jésuites, et le P. Prunières, l'un des chefs de l'institution, se plaignait que les chrétiens catholiques se fussent déjà tellement habitués à la forme typographique des lettres arabes sorties des presses américaines, qu'on aurait de la peine à leur faire agréer des livres provenant d'une autre source. Mais les Jésuites n'entravaient aucune des publications protestantes, pourvu qu'elles n'empiétassent en rien sur le domaine de leur enseignement religieux.

Les Jésuites, surtout le P. Prunières que j'ai déjà cité, s'occupent également avec succès des antiquités des environs de Beyrout, et l'ecclésiastique dont je parle avait une collection de copies d'inscriptions des plus intéressantes, parmi lesquelles je viens de mentionner une inscription grecque relative à un Juif Samuel.

La population de Beyrout se compose, sans compter les Francs de toutes les nations, de musulmans, de chrétiens syriens, de Grecs unis, de quelques schismatiques, de Juifs en assez petit nombre et de quelques Druses. Ce qui frappe le voyageur en arrivant, c'est la masse de chrétiens pauvres, surtout la quantité de femmes déguenillées, qui demandent l'aumône aux étrangers. On est abasourdi par le cri الله يطوّل عمرك, *Allah yeṭawwal omrek*, « Dieu prolonge ta vie! » dont on est poursuivi à Beyrout. En effet, l'œuvre de la moralisation a encore beaucoup à faire; et son activité doit se diriger moins peut-être sur la classe infime des chrétiens que sur celle des domestiques et ouvriers. J'ai eu, à Beyrout et ailleurs, trop à souffrir de l'insigne mauvaise foi et du manque de tout sens moral chez les serviteurs chrétiens, pour ne pas souhaiter que l'œuvre de la civilisation s'applique plus encore à l'éducation qu'à l'instruction, qui, dans l'état des choses, ne saurait occuper qu'un rang secondaire. Un serviteur grec catholique, dont j'avais à me plaindre, me dit, pour s'excuser, qu'il irait se confesser le lendemain. Il ne comprit pas trop bien quand je lui dis que l'absolution qu'il sollicitait impliquait aussi l'obligation d'éviter, à l'avenir, les écarts dont il s'était rendu coupable. Il est juste de rappeler que le contact des voyageurs européens n'est pas très-propre à éveiller chez ces gens les sentiments de délicatesse et de dignité; car les services qu'on leur demande, et que leur engagement comporte tacitement, ne doivent pas toujours contribuer à leur inspirer l'estime de leurs maîtres; mais même ces circonstances sont loin d'expliquer la profonde dépravation de cette classe de serviteurs chrétiens. Le mal est dans le fond même de la population, et ne cédera que lentement à l'œuvre civilisatrice commencée d'une manière aussi énergique que multipliée.

Quant aux musulmans, nos impressions ont été quelque peu différentes. Sans doute l'exemple le plus exécrable vient trop souvent d'en haut, et surtout la domination de pachas tarés sous tous les rapports a corrompu une grande partie de leurs administrés. Les habitudes des gouverneurs, qui offensent nos mœurs même dans leurs amusements publics, ne peuvent pas exercer une salutaire influence sur la moralité de leurs justiciables; mais il subsiste toujours chez l'Arabe de Syrie un faible reste de dignité. Les spectacles autorisés par le pacha sont souvent d'une révoltante obscénité; mais, quoique joués devant ce fonctionnaire, ils abordent fréquemment, avec une verve satirique des plus mordantes, les faits les plus atten-

tatoires à l'honneur même de l'administration et de la justice. On contrefait, dans ces scènes dramatiques, des histoires scandaleuses très-connues de tous les assistants, et le pacha, malgré sa mauvaise humeur, est obligé d'écouter et d'applaudir pour faire croire que la représentation ne le touebe en aucune manière. Autrefois, il est vrai, le sentiment blessé de l'autorité avait assez de pouvoir pour faire un fort mauvais parti au sujet imprudent qui s'était permis de plaisanter sur elle; mais aujourd'hui ce danger extrême n'est pas à craindre, et un sentiment d'indépendance, qui résulte de la croyance fataliste de l'Arabe, lui inspire, même vis-à-vis de ses maîtres, une certaine dignité, qui manque presque complétement au chrétien.

Les Juifs ne sont pas aussi nombreux que dans d'autres villes d'Orient, et ils jouent, à Beyrout, un rôle moins considérable que presque partout ailleurs en Syrie. Ils vaquent à leurs affaires, qu'ils mènent avec habileté, et quelques-uns d'entre eux sont fort considérés. Quoique, chez les Juifs du Levant, le sentiment de la délicatesse, au point de vue financier, ne soit pas toujours poussé aux dernières limites, ils doivent à leur intelligence et à leur union une supériorité qu'ils font valoir au désavantage des chrétiens et des musulmans. Il n'y a presque pas de Juifs qui ne sachent lire et écrire, et leurs écoles sont en assez bon état. On ne remarque pas chez eux, malgré l'oppression cruelle qui a affligé les Juifs pendant des siècles, l'abjection morale des chrétiens d'Orient, et cela provient, d'une part, de l'esprit national qui a toujours animé les enfants d'Israël, de l'autre, de ce qu'ils ne sont pas partagés en tant de sectes hostiles les unes aux autres.

L'hostilité qui divise les chrétiens se dessine plus vivement encore dans l'intérieur de la Syrie et de la Mésopotamie, et elle nous occupera encore souvent; malheureusement les querelles qui s'élèvent au sein des communautés chrétiennes ne sont pas toujours étouffées dans l'intérieur même des églises, mais elles sont fréquemment portées devant l'autorité turque, qui ne manque jamais de les exploiter à son profit. Heureux encore quand un magistrat européen peut réussir à aplanir les difficultés et éviter que les scandales ne deviennent plus retentissants. C'est là la lourde et ingrate tâche des consuls généraux de France, que leur devoir oblige souvent à intervenir dans ces circonstances. Ainsi, le dimanche 16 novembre 1851, une communauté tomba, à l'église, pendant l'office, sur son évêque, et le maltraita, sous prétexte qu'il avait abusé de ses pouvoirs de directeur. Les accusations n'étaient pas bien avérées; mais, quand même les preuves auraient été écrasantes, de telles violences parleraient assez haut pour justifier les efforts tentés dans ce sens par les missionnaires de tous les rites. Ce fut encore M. de Lesparda qui réussit, par son équité conciliatrice, à étouffer le scandale et à prévenir la répétition de semblables indignités.

La ville actuelle de Beyrout tient le milieu entre une ville européenne et une ville orientale. L'architecture des maisons présente déjà un caractère oriental; mais il leur manque généralement la division principale en deux corps de bâtiment, le *divan-khaneh* et le *harem*, dont nous aurons plus tard à entretenir nos lecteurs. Quoique la ville soit située sous une latitude

assez méridionale, la chaleur est mitigée par le voisinage de la mer, ce qui permet aux habitants de se dispenser des *serdabs* ou *sous-sols* de la Mésopotamie. En général il y a peu de belles maisons dans la cité même; mais, en sortant de la ville et en foulant les chemins sablonneux entourés de hautes haies de *cactus ficus indica*, on aperçoit de temps à autre de spacieux édifices; presque toutes les grandes demeures qui bordent ces sentiers sont occupées par des Européens. Derrière ces haies, s'abrite, dans des agglomérations de misérables taudis, une partie de la population chrétienne de Beyrout, tandis que les musulmans et les Juifs habitent surtout la ville intérieure.

Celle-ci est entourée de murs du côté de la terre; la partie la mieux conservée se trouve du côté de la porte Yakoub. Le long de l'enceinte on aperçoit des tas de ruines. En dehors de la porte que nous venons de nommer, une grande place sablonneuse, garnie de magnifiques sycomores, sert, comme meidan, aux amusements publics. En entrant dans la ville, on voit des enseignes en arabe, en français et en italien, qui forment un contraste avec l'aspect généralement oriental des rues ou ruelles. Les bazars sont assez mal tenus, mais on trouve à Beyrout beaucoup d'articles de commerce que l'on chercherait en vain dans l'intérieur des terres. Je parle surtout des marchandises françaises, allemandes, anglaises; quoiqu'elles se composent généralement de pacotille, elles se vendent très-cher à Beyrout. Aussi un employé du consulat avait-il raison de nous engager à faire le plus d'emplettes possible, et de donner pour motif que Beyrout était un petit Paris en comparaison de ce qui nous attendait. Mais, à Paris ou à Londres, les mêmes objets européens coûtent la cinquième partie de ce qu'on demande dans les bazars de Beyrout, à l'exception de quelques articles pour lesquels la Syrie fait déjà à l'Europe une concurrence, à la vérité assez faible. Même les objets orientaux ne sont pas à bon compte, sauf les comestibles, qui se vendent à un prix raisonnable. La viande est assez succulente; les dattes qui viennent du sud (car les palmiers au nord de Saint-Jean d'Acre ne produisent plus de fruits) sont bonnes, les figues excellentes, et les bananes importées d'Égypte ne manquent pas. Une partie de la population s'est déjà conformée aux usages européens, et l'habileté avec laquelle les Orientaux s'accommodent aux habitudes des autres peuples, tout en les façonnant à leur manière, a donné naissance à une école culinaire spéciale. Des serviteurs musulmans et chrétiens s'acquittent très-bien de leurs obligations à cet égard, et connaissent, pour l'appliquer dans la pratique, la différence qui distingue la vie anglaise de celle du continent.

ALEXANDRETTE ET ISSUS.

A la fin, le 28 décembre, arriva le vaisseau *le Nil* de Liverpool. Ce navire faisait ordinairement le voyage de Liverpool à Alexandrette en passant par Gibraltar, Malte, Alexandrie, Beyrout, et nous avions eu l'espoir d'y aller avec lui, la route de terre étant devenue impraticable. Mais, lorsque je me présentai au bureau pour demander les conditions du

Digitized by Google

trajet, le capitaine me déclara net qu'il avait ordre de retourner à Liverpool et qu'il n'irait pas à Alexandrette. Notre embarras fut grand, et nous désespérions déjà de quitter Beyrout de sitôt, quand, tentant un dernier effort, je lui montrai nos bagages et lui demandai s'il ne pouvait pas faire le voyage pour nous tout seuls. En effet, l'Anglais convint que, dans ce bagage, il y avait de quoi remplir entièrement la cabine de *passenger goods*. Mais il demanda le prix de 7,000 piastres; on lui en offrit 3,000; à la fin il accepta la somme de 3,500, et le lendemain, le 29 décembre, nous partîmes de Beyrout pour Alexandrette.

La mer était mauvaise, et la côte de Syrie est très-dure en temps d'orage; l'aspect du rivage, qui nous montrait successivement le Liban, le Rhosus et l'Amanus déjà couverts de neige, n'était pas propre à nous promettre beaucoup d'agrément pour notre entrée en campagne. A la fin, nous atteignîmes le golfe d'Issus, et nous nous préparâmes au débarquement. Mais le temps assez orageux ne permettait pas qu'on se risquât sur des embarcations avec un bagage tel que le nôtre, surtout quand nous étions en rade à une heure de distance de la terre. Nous différâmes notre débarquement jusqu'au lendemain, et l'effectuâmes alors. Seulement, en approchant de la planche de débarquement, une vague aurait brisé notre barque sans le courage et la force herculéenne d'un des matelots anglais, qui d'un coup de pied repoussa le bateau de la planche contre laquelle les vagues allaient le jeter. Enfin, sains et saufs, nous mîmes pied à terre.

Mais il ne nous était pas permis d'entrer immédiatement dans le village. Nous avions purgé notre quarantaine dans ce qu'on appelle le lazaret de Beyrout, et nous étions en règle pour la Syrie. Le steamer anglais qui nous avait amenés était aussi venu d'Alexandrie; mais il n'avait pas observé les formalités nécessaires. Donc nous étions redevenus impurs, et personne ne devait nous toucher avant notre purification. Nous entrâmes en quarantaine, et le bouge où l'on nous logea n'était pas moins ignoble que celui de Beyrout. C'était une écurie qui avait une estrade au bout; mais cette construction ne pouvait en atténuer le très-mauvais effet. Le médecin nous déclara que nous allions être délivrés au bout des cinq jours ordinaires; mais il nous permit plus de liberté que nous n'en avions eu auparavant. Il s'approcha même de nous et nous tint compagnie, car, pour ce pauvre Grec, le séjour de quelques Européens dans ces parages était chose peu commune. Nous eûmes aussi la visite du vice-consul de France, M. Geoffroy, déjà octogénaire, et de son fils, l'agent actuel, M. Marius Geoffroy. Ce vieillard vénérable, dont le père était venu de France pour s'établir en Orient, nous racontait les événements qui avaient marqué dans sa vie et qui souvent n'étaient pas restés sans importance pour l'histoire de la Syrie. Il avait vécu longtemps à Saint-Jean d'Acre, où son père était connu du fameux pacha boucher, Djezzar-Pacha; il racontait de ce personnage des histoires qui jettent une vive lumière sur les abus horribles de l'ancienne administration arbitraire. Un fait des plus étranges est celui-ci : un jour Djezzar-Pacha ordonna à ses cawas de lui amener toutes les personnes qu'ils trouveraient dans la rue. Les sbires obéirent et présentèrent au maître une cinquantaine de personnes. Quand la salle fut remplie, il dit :

« Maintenant, qu'une partie se range à droite et que l'autre aille à gauche. » Lorsque l'ordre fut exécuté par ces gens, il ajouta : « Qu'on coupe une oreille à ceux qui sont à droite et « qu'on donne une pelisse à ceux qui sont à gauche. » Naturellement les malheureux qui s'étaient rangés à droite se récrièrent qu'ils n'avaient rien fait de criminel; le monstre leur dit : « Est-ce que ceux qui sont à gauche ont mérité la pelisse? » Il ajouta, au scandale de tous les bons musulmans, que Dieu n'agissait pas autrement, et que tout était *nasîb*, sort, aveugle destinée.

Il n'y avait pas, selon les récits de ce vieillard, cinquante personnes de la population mâle de Saint-Jean d'Acre qui ne fussent mutilées d'une manière quelconque; parmi les rares individus qui avaient su échapper à ces violences, se trouvait un Juif nommé Salomon, dont le pacha avait besoin pour ses affaires financières. Mais celui-ci, sans le mutiler, avait blessé son factotum, qui, du reste, devait partager l'animadversion générale, et attendait pour se venger une occasion qui se trouva bientôt. Le pacha était très-vaniteux, et avait la manie de plaire aux Européens; il estimait les Anglais, qu'il redoutait. Un haut fonctionnaire de la marine anglaise était en rade de Saint-Jean d'Acre; le pacha résolut de lui faire les honneurs d'un dîner européen. Il s'adressa à ce sujet à Salomon, qui, prétendant connaître les usages européens, fit tout servir dans des vases d'une utilité incontestable. Le jour venu, Djezzar assembla, selon l'usage européen, les officiers anglais dans le salon pour les mener ensuite dans la salle à manger où le potage était servi, conformément au programme de Salomon. Les Anglais, entrant fièrement avec leur dignité habituelle, furent d'abord stupéfaits, mais finirent par éclater d'un rire inextinguible; le pacha, interdit, apprit bientôt la cause de cette hilarité. Il aurait déchiré Salomon, s'il l'eût eu sous la main; mais le Juif, qui méditait son coup depuis longtemps, avait mis sa fortune et sa personne en sûreté sur un vaisseau français.

M. Geoffroy avait vu les temps de Mohammed-Ali et d'Ibrahim-Pacha, et ses récits sur ce sujet n'étaient pas sans intérêt. Ces études de mœurs, ainsi que d'autres que le régime peu sévère de la quarantaine nous permettait, firent passer rapidement les jours de notre emprisonnement sanitaire. Sans entrer dans la ville, nous pouvions nous promener dans les environs illustrés par l'histoire, car, à deux heures au midi du village d'Alexandrette, était la ville de Myriandrus, connue par l'expédition de Cyrus le jeune. Ce fut là que se réunirent les troupes grecques qui devaient combattre dans la lutte fratricide de Cunaxa. On verra plus tard que nous suivîmes les traces de l'armée des Grecs. Quant à Myriandrus, sa position exceptionnelle attira de bonne heure l'attention des géographes sur elle; on calcula, pour mesurer la terre, la distance de Myriandrus à Gadès.

En traversant une plaine, maintenant remplie de myrtes, de lauriers roses, d'ilex et d'autres plantes très-variées, on trouve d'abord les ruines d'une route romaine pavée, et plus au nord encore, au golfe de Bayæ, sur les bords du fleuve Issus ou Pinarus, le lieu mémorable dans l'histoire du monde où Alexandre défit Darius Codoman, et s'ouvrit par cette victoire le chemin de la Syrie, de la Palestine, de l'Égypte; c'est là qu'il substitua, dans l'Asie occidentale,

à la civilisation indigène celle des Grecs et conquit la gloire de fonder une ville qui perpétue son nom.

Je n'obtins pas de l'autorité quarantenaire la permission d'infecter par ma présence les habitants des villages qui aujourd'hui peuplent le champ de bataille d'Issus; néanmoins, j'en approchai assez près pour pouvoir suivre, Arrien à la main, les évolutions des armées ennemies.

Darius avait pris possession de Myriandrus au midi d'Alexandrette; la plaine au nord et au midi du village lui avait permis de faire camper toute sa formidable armée. Alexandre était encore à Tarsus, et, selon les prévisions du roi des Perses, il ne pouvait pas, sans se compromettre, quitter les pays au nord et s'exposer au choc de la cavalerie perse. Un déserteur, Amyntas, fils d'Antiochus, conseilla même au roi de garder sa position; mais Darius croyait pouvoir soutenir par sa masse seule le choc d'Alexandre, s'il osait l'attaquer. Malgré les conseils d'Amyntas, il abandonna sa position dans la plaine, occupa le passage de Beylan, à trois heures d'Alexandrette, traversa la plaine jusqu'au pied des montagnes, et prit la ville d'Issus, en faisant front vers l'ouest. Il s'avança vers le fleuve Pinarus, et prit là une position qui ne lui permettait pas de déployer sa cavalerie, et gêna les manœuvres de ses fantassins. Alexandre envoya dans une galère, vers le golfe d'Issus, des espions, qui lui annoncèrent que Darius se livrait lui-même entre ses mains (*ἀπαγγέλλουσιν Ἀλεξάνδρῳ ἐν χερσὶν εἶναι Δαρεῖον*). Alexandre tint un conseil de guerre, et, dans un discours qui nous a été conservé et qui est certainement authentique, il énuméra tous les avantages que lui abandonnait le roi des Perses. Il mit en présence l'ardeur des bataillons victorieux du Granique et le découragement de l'armée déjà vaincue de Darius; il fit avec un admirable à-propos l'histoire de Xénophon et de ses dix mille braves, qui, partis de ces contrées mêmes, sans être secondés par une armée telle que celle d'Alexandre, avaient pu combattre le roi près de Babylone et se frayer la route jusqu'au Pont-Euxin. Le soir, après le souper, le roi de Macédoine partit avec son armée; fit d'abord occuper les hauteurs par les sagittaires, déploya sa phalange dans la plaine, de manière à occuper toujours l'espace entier entre la mer et la montagne, tantôt en repliant ses troupes (*ἀναπλύσσων*), tantôt en les étendant. Il ordonna à l'aile droite d'appuyer toujours vers la mer, pour ne pas permettre aux Perses de la prendre en flanc.

Darius s'avance, il traverse le fleuve Pinarus (aujourd'hui *Delli-Tchai* ou fleuve du Fou) avec trente mille cavaliers et vingt mille fantassins, pour disposer tranquillement, sur l'autre rive, le reste de son armée de six cent mille hommes. Alors Alexandre donne l'ordre à la cavalerie thessalienne d'attaquer tout le front des cavaliers perses, tandis qu'il engage lui-même le combat du côté de la montagne, repousse la droite, tombe sur le flanc du centre et le rejette de l'autre côté de la rivière. D'autre part, la cavalerie perse se replie en repassant le fleuve; les Thessaliens la poursuivent, mais alors les Orientaux soutiennent le choc, une terrible mêlée s'engage, les Thessaliens sont décimés et sur le point d'être défaits, lorsque Darius prend subitement le parti de se retirer. Les Perses se lassent, fuient dans les montagnes,

Digitized by Google

mais sont atteints et anéantis par les cavaliers grecs, plus légèrement montés. Quand Darius voit flétrir les siens et le désordre se propager dans les rangs de l'infanterie, il quitte soudain, au moment où la bataille pouvait encore être gagnée, le théâtre du combat, monte sur son char, et s'enfuit au plus vite. Mais les plaines d'Alexandrette sont déjà occupées par la cavalerie et l'infanterie macédoniennes; il se tourne vers les montagnes, descend de son char, devenu inutile, se démet de sa *randys* royale et de son arc, emblèmes de sa souveraineté, monte à cheval, et, à la faveur de la nuit, il se dérobe aux poursuites d'Alexandre, qui occupe le champ de bataille, et s'empare des trésors, des insignes royaux, des femmes de la famille de Darius et des riefs de la Syrie et de l'Égypte.

Tout le récit d'Arrien pourrait être suivi sur le terrain même, et est empreint d'une clarté qui fait supposer que l'historien de Niromédie avait vu de ses yeux le champ de bataille, et qu'il avait pu étudier le traité de cette mémorable victoire remportée au mois de Mæmactérion de l'archontat de Nicostrate (septembre 333 av. J. C.). Si l'on pouvait faire des fouilles dans les environs d'Alexandrette et de Payas, on trouverait certainement plus d'une relique tombée des mains des guerriers dans cette lutte, et, quoique Alexandrette n'ait par elle-même aucun attrait, l'intérêt que l'histoire a attaché à cette contrée n'en est pas moins vivace.

Plus de cinq siècles après cette grande bataille, le golfe d'Issus fut encore une fois le théâtre d'un combat qui décida de l'empire du monde. Après la mort de Didius Julianus, le sénat avait proclamé empereur Septime Sévère, accouru de la Péonie, qu'il avait gouvernée. Mais les acclamations des prétoriens de Rome ne lui avaient pas livré l'empire romain; car presque toute l'Asie était entre les mains de Pescennius Niger, à qui sa grande célébrité, son caractère droit et équitable avaient concilié un parti puissant à Rome même. Sévère marcha contre son compétiteur, qui lui opposa, à Cyzique, une partie des légions orientales sous les ordres d'Émilien, légat de Pescennius. Mais les troupes de ce dernier sont battues, sa cause est trahie, et le vainqueur s'avance par la Cappadoce sur Antioche et Laodicée. La première de ces cités surtout était très-dévouée à la cause de Pescennius, et presque toute la ville se souleva pour défendre la couronne future de son gouverneur. Les deux armées se rencontrèrent à Issus, près d'Alexandrie. On peut, suivant la remarque d'Hérodien, comparer l'une à l'autre ces deux batailles, non-seulement parce qu'elles furent livrées sur le même terrain, mais encore parce qu'elles eurent une même issue. Ce fut sur les bords du même fleuve que la victoire se décida deux fois contre les Orientaux; Pescennius s'enfuit à Antioche, où il périt traîtreusement assassiné. Encore de nos jours, on trouve, dans ces contrées, des médailles de Pescennius Niger et d'autres antiquités, qui rappellent la seconde bataille, tandis que, jusqu'ici, aucun monument de la lutte entre Darius et Alexandre n'a été mis au jour.

Déjà, au temps des Assyriens, les portes du mont Amanus avaient joué un grand rôle, pour pénétrer en Cilicie, contrée nommée *Hilukka* dans les inscriptions cunéiformes.

Alexandre fonda ici une ville qu'il appela de son nom *Alexandrie* (Ἀλεξάνδρεια ἡ κατ' Ἴσσον, *Alexandria minor, Alexandreta*), désignée spécialement par l'épithète *ad Issum;* ce

nom s'est aussi perpétué jusqu'à nous dans celui d'*Iscenderoun*[1]. Le village n'a plus que l'importance de sa situation, et cette importance s'accroîtra avec la civilisation du pays; mais le séjour y est actuellement bien dangereux, à cause de la fièvre, qui a décimé la population. Quatre cents âmes, voilà tout ce qui constitue maintenant l'ancienne Alexandrie, et même ce chiffre s'amoindrit en été, parce que la plupart des habitants se retirent alors dans les montagnes voisines pour échapper aux miasmes. La population se compose de chrétiens et d'ansariens; il y a peu de musulmans. Les ansariens professent un culte peu connu, où des idées chrétiennes se mêlent à des croyances musulmanes et païennes; nous y reviendrons plus tard. Ils n'ont pas fort bonne réputation en ce qui touche la moralité.

A l'exception des demeures des agents français, anglais et sarde, on ne peut guère parler de maisons à Alexandrette. Le village est administré par un *mutesellem* dépendant du pachs d'Antioche, auquel nous eûmes affaire dès notre entrée; car notre sortie de quarantaine commença par une dispute entre notre cawas, Hassan Agha, et le douanier ou *gumrukdji* turc, et qui aboutit à des voies de fait commises sur la personne de ce dernier. Le gouverneur turc voulait retenir notre serviteur; mais nous lui fîmes savoir par le conciliant agent consulaire de France que Hassan nous était nécessaire, et que l'expédition de Mésopotamie n'avait pas eu l'intention de signaler son entrée en campagne en battant le douanier du pays qu'elle allait parcourir. Du reste, le cawas se disculpa aussi bien qu'il put, et l'affaire fut arrangée.

Dimanche, le 4 janvier, nous quittâmes la quarantaine et trouvâmes un accueil des plus aimables dans la famille patriarcale de M. Geoffroy, dont nous avons déjà parlé; il était de Latakieh, où son père s'était réfugié pour éviter Djezzar-Pacha.

Nous passâmes le dimanche chez le consul, louâmes pour nos bagages vingt chameaux barbus, qui venaient d'effectuer leur retour d'Alep, et le lundi, 5 janvier, nous quittâmes nos hôtes pour commencer notre voyage.

[1] Les Arabes écrivent *Iskenderouneh*. Yakout parle de cette ville; mais il ajoute : «Pourtant j'ai trouvé dans quelques histoires de Syrie, qu'Iskenderouneh était située entre Akka et Sour.»

LIVRE PREMIER.

VOYAGE D'ISSUS A BABYLONE.

CHAPITRE PREMIER.

D'ALEXANDRETTE A ALEP.

En quittant Alexandrette, nous traversâmes la plaine pendant une heure; peu à peu le chemin s'éleva doucement, nous entrâmes dans les premiers contre-forts du mont Amanus. La route est bordée par une végétation ravissante, même à l'époque d'hiver; partout on voit des myrtes, des lauriers roses, des nabouks, enfin, après quelques heures, on s'approche du défilé de Beylan.

Ce village, connu par une bataille que livra Ibrahim-Pacha aux Turcs, est situé le long du chemin même, et habité par des Arnautes, des Turkomans et par quelques Arabes. Nous y restâmes peu de temps pour prendre des rafraîchissements; on nous offrit, entre autres, une sorte de pâte sucrée, élastique comme celle de jujube, faite de figues, de raisins, et farcie d'amandes et de pistaches.

En pénétrant dans la montagne, nous souffrîmes du froid. Le temps s'adoucit vers midi, et alors nous partîmes du village pour nous engager dans le défilé qu'avait jadis traversé Cyrus le jeune. Nous nous arrêtâmes bientôt dans une vallée assez rapprochée de Beylan pour dresser nos tentes et pour faire notre ménage. C'est ainsi que le veut l'usage pratique des Orientaux, qui ne précipitent rien, mais qui, avant d'aller plus loin, inaugurent le voyage par une station d'essai. Car nous entrons dans un pays où les points intermédiaires n'offrent aucune ressource; l'on fait même mieux souvent d'éviter les villages à cause de leur malpropreté. Il faut porter avec soi tout ce qui est nécessaire aux premiers besoins de la vie, si multipliés pour nous, quelque aguerris que nous soyons; mais surtout il faut se bien nourrir pour supporter les fatigues. M. Fresnel avait appris l'art de voyager en Orient pendant un séjour de vingt ans en Arabie et en Égypte, et acquis une expérience peu commune des moyens efficaces pour diminuer les ennuis de la route. Par cette habitude, qui

paraissait faire bon marché de nos idées sur le prix du temps, il rachetait largement la lenteur du voyage en garantissant la santé et les forces de ses collaborateurs.

La première nuit de notre campement, celle des Rois de l'an 1852, fut très-froide. Nous levâmes le camp de bonne heure pour atteindre le versant du mont Amanus. En arrivant en haut, nous aperçûmes avec enchantement à notre gauche le lac d'Antioche, situé profondément au-dessous de notre route. Le lac, qui n'est pas d'une étendue bien grande, semble avoir une origine volcanique, et est alimenté souterrainement par l'eau de l'Oronte, dans le bassin duquel nous entrions dès lors. Le chemin fut beau jusqu'à notre arrivée dans la plaine. Alors la marche devint plus pénible; nous eûmes à traverser une grande quantité de ruisseaux sur lesquels on ne trouve pas toujours des ponts ou même des poutres. Mais une chose qui nous frappa, ce fut la grande quantité de tumulus qui s'élevaient dans cette plaine couverte d'herbe. La circonstance que ces collines ne se trouvaient jamais groupées ensemble, mais généralement isolées, nous fit supposer qu'elles pouvaient n'être pas naturelles; et cette pensée nous fit regretter de ne pouvoir les fouiller. Partout la plaine était couverte de tentes de Turcomans qui, révoltés dernièrement, avaient été bientôt pacifiés; la conscription avait été la cause d'un mécontentement qui leur avait coûté assez cher. A la fin nous arrivâmes au bord d'une rivière nommée *Kara-Sou* par les Turcs, ou *fleuve noir*, l'un des cours d'eau qui se jettent dans le lac d'Antioche ou dans l'Oronte. Nous y campâmes.

Le lendemain, le 7 janvier, nous suivîmes d'abord les bords du Kara-Sou pendant deux heures, pour le traverser ensuite sur un pont de pierre d'une construction remarquable, selon le témoignage de notre collègue, M. Thomas, qui nous fit voir la forme ogivale de ses arches. Le voisinage d'une capitale du monde, telle que fut Antioche pendant près de mille ans, d'une ville qui florissait surtout du temps des Romains, devait faire supposer l'existence de centres d'habitation considérables dans ses environs. Aussi, très-fréquemment, en parcourant les plaines, nous trouvâmes des tronçons de colonnes et même un reste très-bien conservé d'une route romaine. Les matériaux qui formaient cette construction interrompaient comme un ruisseau de pierre la végétation de graminées et d'autres plantes analogues dont le sol était couvert; il y avait surtout une grande quantité de *glycyrrhiza*. Après avoir traversé la plaine, nous prîmes notre déjeuner au pied de la montagne que nous allions franchir, et ensuite nous entrâmes, par des chemins passables, dans la seconde rangée de montagnes, parallèle à la mer. A partir de là, nous vîmes la terre jonchée de pierres poreuses, noires, d'une origine volcanique certaine; ensuite nous passâmes des cours d'eau fortement chargés de soufre. Quelques heures plus tard, nous eûmes une surprise très-agréable; en arrivant à l'endroit nommé *Al-Hammâm*, le bain, nous trouvâmes une occasion très-facile de prendre à très-peu de frais, un bain sulfureux. Au-dessus d'une source d'une abondance extrême, la charité musulmane a bâti, comme *waqf* ou œuvre pie, une salle de bain très-commode, construite comme nos écoles de natation. Le bassin a cinq pieds de profondeur et dix pieds de long sur autant de large, et est rempli d'une eau assez chaude.

Digitized by Google

Ayant établi nos tentes dans le voisinage de cet endroit, nous nous avançâmes, le 8 janvier, vers la seconde rivière nommée *Sou-Afrin*, dont la direction n'est pas indiquée avec une exactitude suffisante sur la carte, d'ailleurs excellente, du colonel Chesney. De l'autre côté du fleuve la nature du sol changea, et nous marchâmes dans une terre rouge et argileuse, détrempée encore par une pluie récente. Les chameaux, les chevaux, notre chien, pouvaient à peine marcher; leurs pieds se chaussaient, à des intervalles rapprochés, d'une sorte de sabot d'argile qui grossissait progressivement, jusqu'à ce qu'il tombât par sa propre pesanteur pour permettre la formation d'un second, qui, au bout de quelque temps, subissait le même sort. De l'un et de l'autre côté de ce chemin s'élevaient des montagnes rocailleuses, sans végétation, de l'aspect le plus désolé. De temps en temps on apercevait les tentes des Arabes, car, après avoir traversé la seconde montagne, nous nous trouvions déjà en pays arabe, tandis que l'idiome d'Alexandrette jusqu'au Kara-Sou est encore celui de l'Asie Mineure, le turc. Ensuite on voyait quelquefois, sur des hauteurs, des ruines qui ajoutaient encore à la désolation du pays. La plupart de ces restes provenaient de monuments byzantins. A la fin, la terre argileuse de la vallée disparut elle-même, et nous franchîmes des collines nombreuses, toujours montant et descendant des chemins parsemés de cailloux de toutes les grandeurs, de pierres volcaniques, et nous n'eûmes, pendant quelques heures, chaque fois que nous arrivions au haut d'une montée, pour perspective qu'une route interminable. Ce trajet a laissé dans mon esprit une des impressions les plus pénibles. Enfin nous arrivâmes au pied du versant; le chemin devint meilleur, et nous nous trouvâmes en présence d'un phénomène qui nous avait déjà étonnés à Malte. Au nord du chemin nous vîmes un enfoncement d'un terrain entier avec toute sa végétation à une profondeur peut-être de soixante pieds pour le point le plus bas; mais ce qui caractérisait cet enfoncement ou *makloubeh* (nom que nous rencontrerons encore souvent), c'est qu'il ressemble beaucoup à un amphithéâtre. L'étendue du terrain enfoncé n'est pas très-considérable; mais, en tout cas, le fait est peu rassurant pour ceux qui tenteraient de s'établir dans ces parages.

Et pourtant tout ce pays avait été habité auparavant, si désert qu'il soit aujourd'hui. Non loin de la *makloubeh*, nous vîmes des ruines très-considérables et évidemment chrétiennes. Nous trouvâmes des rues, une église, un couvent, des armoiries méconnaissables, mais on y distinguait encore le signe de la croix. L'église était dans le style byzantin, d'ailleurs assez moderne, peut-être même d'origine franque et du temps des croisades. J'avais cru y retrouver la ville ancienne d'Artésia; en tout cas, ces ruines, si elles occupent l'emplacement de cette ville, ne peuvent pas être considérées comme des restes de la cité antique.

A une heure de distance de là se trouve un village nommé *Tourmanieh;* c'est là que nous nous arrêtâmes, et, le 9 janvier, nous continuâmes notre route vers Alep, à travers une plaine déserte, mais sans subir ces déceptions continuelles d'une montée derrière laquelle on espère trouver un chemin moins fatigant. Après sept heures de chemin, nous arrivâmes à un endroit rempli de cavernes qu'on pouvait prendre pour des catacombes; quelques-unes avaient été

arrangées pour servir de citernes. Cet emplacement, dépourvu de population, mais assez convenable pour un campement, fut le lieu que nous choisîmes pour y attendre le lendemain; car il vaut mieux s'établir en un endroit peu distant de la ville, afin d'y entrer dans la matinée et de pouvoir préparer son installation dans la journée même.

Après avoir levé le camp, nous nous arrêtâmes près d'un établissement de citernes assez bien construites; et vers onze heures nous approchâmes d'Alep, traversâmes les ponts des rivières environnantes et entrâmes dans la ville. L'agent consulaire, M. Geoffroy, de la famille issue de Latakich dont nous avons parlé, gérant le consulat en l'absence du titulaire, avait, prévenu de notre arrivée, loué pour nous une maison qui appartenait à un certain M. Corneille; notre propriétaire se disait descendant du grand poëte. Nous fîmes quelques excursions dans la ville, et fûmes, en soupant chez le consul, instruits de ce qui s'était passé pendant la grande révolte qui avait désolé Alep, le 15 octobre 1850, et qui faisait encore le sujet de toutes les conversations.

CHAPITRE II.

ALEP.

Avant d'entrer dans une description archéologique d'Alep, nous nous permettrons de parler de l'impression générale que nous fit cette cité. Parmi toutes les places d'Orient, on peut dire qu'Alep remporte la palme de la propreté; la ville a des trottoirs, elle est bien pavée, et les chemins sont proprement tenus. Au centre même de la ville se voit, sur un monticule assez élevé, la citadelle, qui, sans aucun doute, en est pourtant la partie la moins forte; elle tombe en ruines, et ne résisterait peut-être pas à une émeute populaire. Néanmoins elle est si bien située, que, si elle était en meilleur état, elle pourrait anéantir tout Alep en cas de révolution. Cette citadelle, qui paraît déjà dater de l'ancienne *Berœa*, fut, au dire des Juifs, fondée par Joab, capitaine du roi David, et une inscription hébraïque, trouvée dans les ruines d'une ancienne construction, disait : « Moi, Joab, fils de Serouiah, j'ai soumis ce fort. » J'eus assez de peine à convaincre du contraire ceux qui croyaient à l'authenticité de cette inscription; car ils insistèrent surtout sur cet argument, que leurs pères avaient tous vu et lu cette précieuse indication. Je leur expliquai pourtant que le fait même que leurs pères avaient pu lire l'inscription prouvait qu'elle était apocryphe, parce que Joab n'écrivait pas en caractères hébraïques dits *assyriens*, ou *carrés*, comme nous les nommons.

Autour de cette citadelle se groupe la ville d'Alep proprement dite, habitée par des musulmans, des chrétiens, des Juifs, des Druses et des Ansariens peu nombreux. Dans la par-

Digitized by Google

tie moderne, qui, à cause de cela, se nomme la *neuve*, *Djédideh*, demeurent les chrétiens; au dehors de la ville se trouve, comme faubourg ou campagne, le *ketab*, où réside l'aristocratie des Levantins et des Francs.

Dans la Djédideh, ou quartier des chrétiens, se trouvent les constructions les plus belles que j'aie vues en Orient. Je me souviens surtout de deux maisons où il y avait un *divan-khaneh* et un harem, décorés de la manière la plus splendide. En entrant de la rue, et après avoir traversé une cour assez ordinaire, on était étonné d'en voir une autre pavée de marbres de diverses couleurs, plantée d'orangers, de grenadiers et de figuiers, et animée par des fontaines et des bassins d'eau. L'*iwan* était orné de rosaces de marbre. En montant un escalier de buis, longeant la maison à l'extérieur, on entrait dans un *divan* décoré à l'indienne de différentes couleurs, parmi lesquelles l'or et l'azur dominaient toutes les autres. Cette ornementation, purement orientale, donne peut-être une idée de la véritable splendeur de ces contrées lors de la haute puissance de l'islamisme; mais les chambres semblaient n'être plus habitées; on sentait la poussière, devancière de la décadence. Une autre chambre, très-belle, quoique moins riche, faisait un meilleur effet parce qu'elle était occupée et proprement tenue.

Le quartier dans lequel vivent les chrétiens avait été le plus maltraité lors de l'émeute de 1850; les scènes d'horreur qui ensanglantèrent Alep et affligèrent l'Europe avaient encore, pendant plusieurs années, laissé des traces trop visibles. Il ne m'appartient pas d'examiner ici quelles furent les causes du soulèvement de la population musulmane; la conscription en fut le prétexte, mais le motif était tout autre, et une grande responsabilité pèse sur la conduite inconsidérée de personnes qui n'étaient ni musulmanes ni laïques. L'autorité ottomane ne peut encourir aucun reproche, car elle était alors représentée par les plus illustres champions de la nationalité hongroise, et, sans l'intervention aussi efficace que courageuse du consul de France, ainsi que de quelques personnes attachées au consulat, l'affaire se serait terminée par le bombardement entier de la cité musulmane, œuvre de destruction qui était déjà commencée. Malheureusement les chrétiens, quoique avertis depuis plusieurs jours d'un mouvement imminent, n'avaient pris aucune précaution et ne s'étaient pas même armés, quoiqu'ils fussent en nombre suffisant pour se défendre; puis ils ne se conduisirent pas avec le courage nécessaire contre des forcenés, dont la lâcheté ne s'explique que par celle des victimes.

Il est vrai que nulle part en Orient les chrétiens ne sont plus divisés qu'à Alep. On m'assura qu'il y avait quatorze évêques de différents rites chrétiens et catholiques schismatiques qui ne vivaient pas toujours dans la meilleure entente; on peut même dire que l'aversion réciproque manifestée par les chrétiens dont les rites différents constituent autant de nationalités est assez forte. Mais l'influence des consuls, et surtout du consul de France, a déjà salutairement agi dans le sens d'un rapprochement entre les diverses communions chrétiennes.

Les Juifs sont, à Alep, beaucoup moins nombreux que les chrétiens, les évaluations variant de 4,000 à 7,000. Ils ne manquent pas d'une efficace protection, que leur accorde leur coreligionnaire, M. Pigeotto, à la fois consul de Russie et d'Autriche. Les gens riches forment

une petite minorité; la plupart sont assez pauvres. Lors de la révolte, les émeutiers demandèrent aux Juifs de se racheter par une sorte de rançon; les Juifs payèrent, et il n'y eut pas de désordre à déplorer dans le quartier des Israélites. Ils parlent, du reste, un jargon à part, et ont introduit dans leur langue une certaine quantité de mots hébreux arabisés. Le plus ancien monument de leur quartier, et probablement même d'Alep tout entier, c'est la synagogue, dont ils font remonter la construction jusqu'aux Séleucides. En effet, une inscription assez étendue déclare que le roi Antiochus a fait bâtir cet édifice. Mais la même raison qui s'oppose à l'authenticité de l'inscription attribuée à Joab dépose aussi contre l'antiquité de ce texte, auquel il est très-difficile d'assigner une date à peu près sûre. Il se trouve tout autour de la synagogue des inscriptions encastrées dans le mur; il y en a de très-belles, mais toutes sont relativement modernes. La synagogue est, du reste, une sorte de bourse des Juifs d'Alep, pendant les heures où elle n'est pas consacrée au culte; j'en vis quelques-uns qui y écrivaient des lettres, d'autres conversaient, un autre encore prenait tranquillement son repas. On trouve parmi eux des hommes versés dans la science talmudique, mais malheureusement exclusifs; ils dédaignent tout savoir extra-judaïque comme le pourrait faire un imitateur d'Omar parmi les musulmans.

La population musulmane se compose d'abord de la colonie turque, qui domine, quoiqu'elle soit la moins nombreuse, de quelques Turcomans des environs, qui sont venus se fixer à Alep, et ensuite de la population arabe. Celle-ci provient en partie de l'ancienne population syrienne, qui, assez longtemps après la conquête des musulmans, changea sa langue et sa religion, qui, jusqu'alors, avait été chrétienne. Autrefois la langue des cités de la Syrie était le dialecte araméen, connu sous le nom de syriaque; c'est encore la langue sacrée des chrétiens catholiques de Syrie fidèles au Saint-Siége, des Maronites, aussi bien que celle des Jacobites, qui, après le schisme de leur saint, Jacques de Nisibin, ont accepté la croyance monophysite. Mais cette langue syriaque, qui, par sa riche littérature, est d'une si haute importance pour l'histoire de la religion chrétienne et même pour l'antiquité orientale, ne paraît être usitée nulle part comme langue populaire, et a cédé partout à l'idiome du Coran. Quant à l'arabe, on le parle en général mieux qu'à Beyrout; on ne prononce pas à Alep le *ā* comme *ē*, et on se sert de formes plus rapprochées de l'arabe littéral; mais, outre beaucoup de mots particuliers, on remarque surtout, plus qu'ailleurs, la tendance à substituer au ق *ḳaf* un *hamza*. Ainsi l'on ne dira pas *Ia'ḳoub elḳahwedji*, Jacques le cafetier, mais *Ia'oub el-'ahwedji;* au lieu de *ēch-tekoul*, que dis-tu? on entend souvent *ēch-te'oul*.

On me parla aussi de la présence à Alep d'autres sectes, qui n'appartiennent à aucune des trois grandes religions monothéistes, mais qui ont accepté dans leurs croyances des idées de toutes les trois; tels sont les Druses, les Ansariens, les Harraniens, dont le berceau n'est pas éloigné de la ville d'Alep. Cependant je n'ai rencontré aucun membre de ces communautés religieuses, et ne puis dire par quel nombre elles sont représentées dans la capitale de la Syrie septentrionale.

Digitized by Google

J'ai déjà mentionné les Ansariens, qui se trouvent surtout autour de Latakieh (l'antique Laodicée), et dont le nombre total était porté par les gens d'Alep à 140,000 âmes. Dans toute la Syrie, on parle de l'immoralité de leurs rites, qui rappelleraient certaines festivités de l'Océanie. Mais rien de tout cela n'est prouvé, d'autant plus que leur culte et leurs croyances sont un mystère. Il y a quelques années, M. Catafago, de Beyrout, a publié des fragments d'un catéchisme ansarien dans le *Journal asiatique;* mais il doit exister des parties de la doctrine qui sont inconnues encore. Dans ce catéchisme, Moïse, Jésus, Mohammed, la vierge Marie, et d'autres, jouent un rôle considérable. Néanmoins, si les Arabes disent vrai, le fond de leurs croyances est tenu tellement secret, que même les femmes ne le pénètrent point, et que les hommes doivent jurer de s'exposer aux plus affreux tourments plutôt que de divulguer leurs mystères. On prétend aussi qu'ils sacrifient la mâchoire d'un âne, en commémoration de ce qu'un âne aurait mangé la feuille d'*arum colocasia* (*kulkas*), sur laquelle étaient gravées leurs premières lois. Ils ont beaucoup de superstitions qui rappellent les religions païennes de l'Asie; l'âme sort de la bouche du mourant, selon eux, et, par cette raison, ils préfèrent la mort par le pal à la pendaison; il va sans dire que les Turcs, qui connaissent cette circonstance, les punissent justement de ce dernier supplice.

On signale aussi à Alep la présence de quelques Ismaéliens, quoiqu'elle me paraisse très-peu sûre; du moins on n'en connaît pas d'avoués. Ce sont les restes des anciens sectaires du Vieux de la Montagne, le *Hachichi*, d'où est venu le mot européen *assassin*. Ils ont joué un rôle du temps des croisades, surtout comme ennemis des Ayoubites, auxquels appartient le grand Saladin, ainsi qu'à l'époque de saint Louis, et mirent en péril les jours d'un prince qui a marqué au premier rang dans l'histoire d'Angleterre, d'Édouard Ier. J'aurais été assez content de voir un véritable *Assassin;* mais je n'ai pas pu y parvenir.

Quant à la population européenne, qui pourrait comprendre tout ce qui est levantin, je n'en dirai que fort peu de chose, si ce n'est qu'elle est tout aussi affable et hospitalière que les Arabes de la ville, qui ne sont dépassés en urbanité que par ceux de Bagdad. Une animation particulière régnait dans la colonie européenne, à cause de la présence des réfugiés hongrois internés à Alep.

La ville d'Alep est célèbre par ses lévriers et ses pistaches; et cette dernière circonstance, futile en apparence, est d'une grande importance pour la géographie antique. Ce n'est qu'à Alep même, ou à très-peu de distance de la ville, que se trouvent les pistachiers, et Galien[1] dit que c'est surtout à Bérœa en Syrie que croissent ces arbres. On avait toujours soutenu, avec les auteurs arabes, l'identité de Bérœa et d'Alep; quelques voyageurs, il est vrai, ont voulu la contester et porter la première ville à une grande distance de la cité actuelle; mais quelle est la vérité scientifique que l'on n'ose pas attaquer? Or le passage du grand médecin est d'une importance capitale, et ne permet pas de dédaigner l'autorité des auteurs byzantins qui ont déjà reconnu l'identité de ces deux noms. Les

[1] Galien, *De alimentorum facultatibus*, lib. II, cap. xxx; comparez, *De medicamentorum temperamentis*, l. VIII, c. xx

Orientaux, de leur côté, prétendent qu'Alep était une colonie de *Kinnesrin*, dont nous parlerons plus tard et qui est l'ancienne Chalcis de Syrie, et se nomme *Eski Haleb*, Vieux Haleb. Mais il n'y a pas de grande ville, en Orient, qui n'ait, à quelque distance d'elle, son homonyme précédé du mot turc *eski*, vieux; ainsi nous connaissons *Eski Mossoul*, *Eski Bagdad*, ce qui signifie simplement que la ville ainsi nommée était florissante avant la grandeur de l'autre, à l'élévation de laquelle elle devait sa décadence.

Mais, si les géographes byzantins parlent de Βέρροια τὸ νῦν Χάλεπε, Bérœa, actuellement Halep, ils se trompent. Le nom d'Alep, *Haleb*, حلب, est, comme nom de ville, l'un des plus anciens de la Syrie et se trouve déjà chez le prophète Ézéchiel (chap. xxvii, 18) sous la forme de *Helbon* (חלבון), quoique ce *Helbon* ne fût pas le même qui, plus tard, devint Bérœa et Alep. L'écrivain sacré parle de Helbon comme d'un endroit d'où Tyr recevait, par l'entremise de Damas, son vin et sa laine, et cette désignation se rapporte probablement au Helbon près de Damas, qui, comme aujourd'hui, est un pays vignoble et connu par sa fabrication de mèches. Benjamin de Tudèle, qui voyagea à la fin du xiie siècle, et qui ne trouva à Alep que 1500 Juifs, assimile cette ville à l'*Aram Soba* de la Bible, et cette identification est soutenue par beaucoup d'Israélites d'Alep. Le voyageur espagnol croit que Hadadeser, fils de Rehub, dont parle la Bible (Sam. II, viii, 12), trônait à Alep, et il se peut que la légende de Joab, fils de Serouïa, ne doive son origine qu'à cette identification.

Il n'y aurait pas eu de raison suffisante pour Séleucus Nicator d'établir ses colons macédoniens sur un terrain aussi peu favorisé par la nature, s'il n'y avait pas existé une ville antérieure dans un état de décadence; il lui imposa le nom macédonien de Bérœa. Kounseroun ou Chalcis, mieux située, quoique à une plus grande distance de la mer, avait, dans toute l'antiquité, une importance plus grande, et était la capitale de la Chalcidène. Depuis le ier siècle, Bérœa, qui revendiqua bientôt son nom antique d'Alep, dépassa peu à peu sa rivale, et gagna en importance, malgré les terribles tremblements de terre qu'elle eut à subir en 1163 et 1170. La fin de la véritable civilisation musulmane s'approchait; deux ans après la destruction de Bagdad, en 1260, Houlaghou mena ses hordes mongoles contre Alep et lui fit partager le sort de toutes les autres cités. La ville entière fut, au dire des historiens arabes, incendiée et saccagée; la synagogue et deux maisons échappèrent seules aux flammes. A peine renaissante de ses ruines, elle fut de nouveau dévastée par les Mongols en 1280. Mais telle était la séve et la vitalité des cités musulmanes du moyen âge, que la ville ainsi éprouvée se releva bientôt, pour subir, comme Bagdad, une nouvelle atteinte par les armes de Tamerlan. En l'an 1400, Alep fut attaquée par ce barbare, et tous ses habitants furent massacrés, sans distinction d'âge ni de sexe. Le fort fut pris après une défense opiniâtre, et le Mongol fit ériger des pyramides de 20,000 têtes coupées. Quelque dur que fût le joug des Mamlouks, ces princes permirent à la ville de renaître de ses cendres. Une nouvelle ère de prospérité s'ouvrit quand le sultan Sélim Ier eut pris, en 1516, Alep, qui depuis ce temps-là, est restée sous la domination ottomane.

Peu de villes d'Orient ont eu tant d'historiens parmi les Arabes, et M. Freytag, de Bonn, a publié à Paris, en 1819, un volume intitulé : *Selecta ex historia Halebi*. Il est remarquable que les Arabes, qui attribuent la fondation d'Alep à Baluk, roi d'Assyrie, nomment Séleucus Nicator comme le restaurateur de la ville. Quelques Arabes d'aujourd'hui prétendent, et cette croyance se retrouve même dans les historiens, que la forteresse repose sur des colonnes, et il est possible qu'il y ait eu, ou qu'il y ait même encore des souterrains servant de citernes, semblables aux *mille et une colonnes* de Constantinople.

En tout cas, Alep est sans doute plus riche en antiquités grecques et romaines qu'on ne l'a soupçonné jusqu'ici. Des fouilles pratiquées dans la citadelle produiraient peut-être quelques résultats. Presque nulle autre part on ne voit tant de médailles des Séleucides et des Arsacides, surtout des premiers. Il n'est pas rare de trouver, encastrées dans le mur des bazars et des rues, des inscriptions grecques bien conservées. Plusieurs de celles que j'ai copiées, mais qui n'avaient pas une grande importance, se lisaient sur des pierres tumulaires et finissaient par ἄλυπε χαῖρε. Le docteur L., Bavarois, demeurant à Alep depuis près de trente ans, me montra une pierre qui n'avait jamais été copiée, et qui contenait des caractères liés les uns aux autres, tels que je n'en ai jamais vu depuis. Il y voyait des hiéroglyphes; les lettres sont horizontales, mais je crois qu'il faut placer la pierre de manière à obtenir des lignes verticales; il pourrait y avoir là une inscription mongole. Non loin d'une porte nommée *Bab-en-nasr* باب النصر, porte de la victoire, on voit une inscription grecque; mais le texte est illisible, parce que les musulmans, qui snpposent à la pierre une vertu magique, la détruisent en la frottant avec le doigt. Beaucoup de restes antiques ont péri dans les deux derniers tremblements de terre, pendant celui de 1822, au mois d'août, comme pendant un autre moins horrible, qui eut lieu en 1830. Souvent on aperçoit dans les constructions musulmanes des restes d'architecture antique; ainsi, l'une des mosquées contient des fragments de colonnes de marbre jaune, qui peuvent appartenir à l'époque romaine.

Quelqnes Européens ont des collections précieuses d'antiquités; mais ce qui s'y trouve est rarement de provenance alépine. Ainsi, une pierre phénicienne de la collection de M. Tomasini, et une inscription palmyrénienne conservée dans celle de M. Pigeotto, ont été apportées à Alep de la Phénicie et de Palmyre. Il serait pourtant possible qu'en fonillant dans la citadelle, ainsi que dans les environs des grottes situées en dehors de la ville, on trouvât des inscriptions, peut-être même des monnaies avec le nom sémitique d'Alep, חלבן, qui se voit déjà dans les inscriptions cunéiformes. La terminaison *n* s'est effacée, probablement comme dans quelques autres noms antiques, par exemple celui de *Sidon*, qui est devenu aujourd'hui *Saïda*. L'étymologie des Alépins mêmes ne peut pas nous snrprendre, car il est conforme à l'habitude de rattacher les noms de villes aux patriarches. Le nom arabe *Haleb*[1], حلب, veut dire *lait*, et les Arabes nous assurent qu'il perpétue le souvenir de la piété du premier musulman, Ibrahim el-Khalil (Abraham), qui, en se rendant d'Orfa en Palestine, se serait

[1] Voyez Yakout, Ibn-Batoutah, Ibn el-Djobaïr.

arrêté sur la colline du château, et aurait abreuvé, avec le lait de ses troupeaux, les pauvres des environs. Plus nous avançons vers la Mésopotamie, plus nous sommes exposés à entendre employer fréquemment les noms d'Ibrahim et de Nemrod.

Nous restâmes pour acheter nos provisions quelques jours à Alep, logés dans la maison de M. Corneille, accueillis avec bienveillance par les autorités, ainsi que par plusieurs Européens, parmi lesquels je me plais à citer MM. Émerat père et fils; on sait que ce dernier s'est signalé par son courage dans la journée désastreuse de Djeddah. Enfin nous fûmes prêts, et le matin du 19 janvier nous effectuâmes notre départ d'Alep avec une caravane de quarante mulets, qui portaient nos bagages.

CHAPITRE III.

D'ALEP A L'EUPHRATE.

Après nous être tournés d'abord vers l'orient, nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest. La plaine était stérile; dans le lointain nous aperçûmes la petite forêt de pistachiers, si célèbre en Orient. Nous longeâmes la rivière de Chalus (Koueik) qui traverse la ville d'Alep, et y forme des sites très-pittoresques. Selon l'usage déjà mentionné, nous nous arrêtâmes à un endroit nommé *Heilân*, à trois heures seulement de la ville, où nous campâmes. Ainsi le voulurent les trois bachi-bouzouks qui formaient notre escorte jusqu'à l'Euphrate.

Le lendemain nous levâmes notre établissement passager de bonne heure, et prîmes la direction du nord-ouest, vers Biredjik. A deux heures seulement, après une marche qui n'offrait pas le moindre intérêt, nous aperçûmes le village d'*Akhterîn*, où nous dressâmes nos tentes; car, quoiqu'il y eût des gîtes dans le village même, ces refuges étaient tellement malpropres, étroits et fermés à l'accès de l'air, que, malgré la température assez froide, nous préférions camper dans nos demeures portatives. Un voyageur anglais, qui venait de Diarbekr, nous encouragea dans cette résolution, quoique le pays d'Akhterin fût connu comme un repaire de voleurs. Armés jusqu'aux dents, nous nous couchâmes et passâmes la nuit tranquillement; seulement le lendemain une botte nous manquait, ainsi qu'une *zamzamîya*, c'est-à-dire une gourde de cuir pour tenir l'eau fraîche. Les gardiens, auxquels nous fîmes des reproches, accusèrent les chiens de ce larcin, chose peu croyable, attendu que ces animaux se passent facilement des objets dérobés. Le fait du vol d'une seule botte aurait pu militer en faveur de leur allégation, si nous n'avions pas remarqué que la chaussure de l'un d'entre eux était en assez mauvais état.

La plaine, coupée seulement par quelques ondulations du terrain, se penche déjà doucement vers le bassin de l'Euphrate. Rien ne distingua la marche du 21 janvier, pendant toute la durée de la route. Enfin le soir nous arrivâmes à *Kounseroun*, village misérable, mais intéressant pour nous.

Le pluie qui était tombée pendant la nuit avait détrempé les chemins et nous força de rester pendant une journée à Kounseroun, où ordinairement les caravanes ne passent pas; quand je revins plus tard, nous prîmes en effet la route ordinaire qui conduit de Akhterîn à *Mazâr*, par *Dachli Baikar* et *Tell Bachir*. La circonstance que cette route est moins fréquentée par les voyageurs a donné naissance à une erreur géographique que je dois signaler. La localité de *Kinnesrin*, car c'est le même nom, est mise sur la carte de Chesney au midi d'Alep, probablement sur l'autorité de Ptolémée, qui place Chalcis à vingt minutes de chemin au midi de Bérœa, mais mes investigations me font croire qu'une localité de ce nom ne se trouve pas à l'endroit indiqué. La véritable Chalcis des anciens semble occuper la place où nous campions.

Une chose qui nous frappa fut le nombre des restes antiques. Ce village misérable contenait des maisons bâties en pierres, et la perfection avec laquelle celles-ci étaient taillées contrastait singulièrement avec la pauvreté de la localité. Nous vîmes un puits tout entier construit de pierres antiques et une stèle portant une inscription grecque, surmontée d'une aigle romaine. Cette inscription, très-courte, n'avait de bien lisible que la date ΗΑΥ, c'est-à-dire 438 de l'ère des Séleucides, 126 après J. C.; elle était donc du règne d'Adrien. On trouve aussi des médailles avec la tête de Trajan et l'inscription Χαλκιδέων. Pococke avait trouvé une ville de Kinnesrin, qu'on a mise au midi d'Alep; mais rien ne prouve que le Kinnesrin de Pococke ne soit pas notre Kounseroun. Quand même le Kinnesrin des auteurs Arabes aurait été une autre ville, rien n'est moins sûr que l'identification de cette ville avec la Chalcis des anciens, quoique le voyageur anglais parle de restes d'antiquité qui sont si fréquents à Kounseroun. Et ce qui me frappe, c'est que j'ai justement remarqué dans notre Kounseroun la même figure d'aigle romaine que Pococke a vue dans le sien, ce qui pourtant ne serait pas une preuve.

Quoi qu'il en soit, la coïncidence des lieux et des circonstances est assez surprenante. Quelle est la ville aussi remarquable qui fut jadis ici, si ce n'était Chalcis? Procope parle de Chalcis dans son *Histoire de la guerre persique* (l. II, c. XII), mais ne tranche pas la difficulté que présente le récit de la campagne de Chosroès Ier; car le roi sassanide va d'Hiérapolis à Bérœa, qu'il détruit, de là à Antioche et Séleucie, et prend Chalcis en revenant. Cela ne prouve pas la position méridionale de cette dernière ville, comme quelques voyageurs l'ont pu croire.

Nous partîmes le lendemain de Kounseroun par un froid assez vif. Le sol, trempé par une pluie battante, entrava notre marche, qui n'offrit rien de particulier. Après sept heures de voyage nous atteignîmes la ville de *Mazâr*, située d'une manière fort pittoresque dans une vallée peuplée de Kurdes et de Turcs. Notre demeure, car nous avions loué une maison, était d'une propreté suffisante, et nous trouvâmes même assez de comestibles pour compléter

Digitized by Google

nos provisions. Plusieurs minarets dominent la ville, ce qui en augmente encore l'aspect agréable, et fait de Mazâr l'un des plus jolis endroits de la Syrie en deçà de l'Euphrate.

La contrée, qui avait, jusqu'ici, été très-inhospitalière, devint plus riante. Malgré la température assez fraîche, qui était même descendue au-dessous de zéro pendant la nuit, les chemins étaient difficilement praticables à cause de la pluie qui était tombée depuis plusieurs jours. Nous arrivâmes après quelques heures à Nizib, célèbre par le simulacre de bataille que les Turcs livrèrent à Ibrahim-Pacha, avant de se retirer en Asie Mineure. Quand nous passâmes par la vallée, un bachi-bouzouk, qui avait assisté à la bataille, nous expliqua comment les Turcs avaient permis à Ibrahim-Pacha de les mettre en fuite malgré leur supériorité numérique. Les officiers prussiens attachés à l'armée avaient conseillé à Hafiz-Pacha, commandant en chef de l'armée ottomane, d'occuper les hauteurs qui environnent tout autour la vallée de Nizib; malgré ces conseils, le pacha indolent n'en fit rien, laissa Ibrahim-Pacha arriver et exécuter une manœuvre qui aurait dû être faite par les Turcs plutôt que par les Égyptiens. Le fils de Mohammed-Ali n'eut pas une grande peine à repousser les Turcs et à les chasser jusque dans l'Anatolie.

A mon retour, je restai plus longtemps à Nizib, et je pus encore mieux me rendre compte de l'immense faute qu'avaient commise les Turcs en laissant une place inexpugnable sans défense. Nous traversâmes rapidement une contrée fertile, plantée de beaux oliviers, et nous nous approchâmes de l'Euphrate en descendant le terrain, accidenté toujours, mais qui va toujours en s'aplanissant. Enfin nous aperçûmes le grand fleuve, comme il est nommé dans la Bible, l'Euphrate.

Quelques heures plus tard nous étions à Biredjik, ou plutôt dans la quarantaine de cette ville; car une nouvelle surprise nous était ménagée. Après avoir fait quarantaine à Beyrout, pour être arrivés d'Alexandrie; après avoir subi le même désagrément, pour être venus à Alexandrette avec un bateau qui n'avait pas purgé sa quarantaine, nous fûmes conduits dans le lazaret de Biredjik, parce que nous venions d'Alexandrette. Cet établissement s'appelle la quarantaine de Syrie; le but avoué de l'institution est de préserver la Mésopotamie de la peste; le but réel se réduit tout simplement à une question d'argent. Du reste, notre séquestration n'était pas bien sérieuse; le médecin de santé, M. P., un Vénitien réfugié, en nous souhaitant la bienvenue, nous donna même des poignées de main, familiarité difficilement conciliable avec les rigueurs quarantenaires. Rien, en outre, n'était préparé pour donner au *khan* qui nous servait de demeure l'aspect d'un établissement sanitaire; au contraire, dans une saison plus chaude, il devait réunir toutes les conditions d'insalubrité. Un édifice à deux étages, dont toutes les chambres donnent sur une cour carrée, voilà la quarantaine, du toit de laquelle on découvrait une partie assez étendue du cours de l'Euphrate. Ce spectacle était magnifique au coucher du soleil; alors, à droite les montagnes grisâtres, comme à gauche le castel de Biredjik, étaient teints d'une couleur rose, qui tranchait d'une manière saisissante sur la nuance sombre du ciel et la couleur foncée du fleuve.

Digitized by Google

Entrés en quarantaine le 24 janvier, nous n'en sortîmes que le 28; pendant ce temps nous pouvions faire des excursions, très-limitées par la force des choses, car rien ne se trouve de bien remarquable du côté oriental de l'Euphrate. Notre seule distraction était la société de quelques hadjis persans; et je pouvais, pour la première fois, appliquer dans la pratique ma connaissance de la langue persane. C'étaient des pèlerins attardés venant de la Mecque; et, si quelqu'un trouve que le chemin de la Mecque à Schiraz ne passe pas par Biredjik, nous lui dirons que la caravane du *Hadj*, de Damas à Bagdad par le désert, ne fait le voyage que deux fois par an, et à d'autres époques de l'année toute occasion fait défaut. Il est vrai que la route directe conduit à travers le Hedjaz et le Nedjd, Couët et ensuite la Susiane; mais le voyage à travers l'immense presqu'île arabique est en vérité inexécutable. Et, si l'on veut aller de Damas à Bagdad, il ne reste que le chemin qui longe tout autour le désert de Syrie; car s'aventurer comme simple particulier jusqu'à Palmyre, quand on n'est pas archéologue, ne peut être exigé de personne ayant l'instinct de sa conservation.

CHAPITRE IV.

DE L'EUPHRATE A DIARBEKR.

Enfin le 28, le bateau qui sert de bac pour traverser l'Euphrate nous porta à Biredjik, et nous foulâmes la terre de Mésopotamie. La ville nouvelle de Biredjik ou petit *Bir*, car c'est ainsi qu'on la nomme également, s'élève par gradins le long de l'Euphrate, et a à peu près l'aspect d'un amphithéâtre. La ville est assez propre, et la position de Biredjik, qui, aujourd'hui, est presque le seul point où l'on franchit l'Euphrate, lui donne un air d'animation assez peu commun parmi les villes d'Orient; je dis presque le seul point, et c'est vrai. La caravane de Damas à Bagdad traverse le fleuve à Hit; mais ce n'est que deux fois par an, tandis que le passage de Biredjik est continuel. Du reste, rien ne peint mieux la décadence de cette contrée, autrefois si florissante, que le fait de cette unique traversée de l'Euphrate; car les autres places, surtout Hillah, plus considérable comme ville que Biredjik, ne conduisent à aucune issue, et l'on ne passe par Hillah que pour aller à Kerbelah et à Mechhed-Ali ou pour en revenir.

Du reste, dès l'antiquité, ce fut ici l'une des principales places où l'on traversa l'Euphrate. Tout près au nord de Biredjik était, selon quelques auteurs, la ville de *Zeugma*, dont le nom même indique le bac ou le pont qui joignait les deux rives. Biredjik même est mentionné par les géographes sous le nom de *Birtha*, ce qui retrace parfaitement l'araméen בִּירְתָא, le fort, mot peut-être identique au nom de la célèbre Byrsa de Carthage. On trouve dans les

Digitized by Google

textes cunéiformes, déjà cités, une ville de Syrie de ce nom, près de Dabug ou Hiérapolis. La ville était florissante dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. On pourrait supposer que, si la ville actuelle de Biredjik ne correspond pas à Zeugma, identifié ordinairement à *Roum-Kaleh*, Birtha serait identique avec la ville d'Europus; mais nous penchons à ne voir dans Biredjik que le célèbre point de *Zeugma*, où Bacchus fit, selon la légende transmise par Pausanias (*Phoc.* c. XXIX), le premier pont sur l'Euphrate, en allant dans l'Inde.

Biredjik a un château très-fort et très-bien situé; sa position rappelle celle du château de Heidelberg, sauf le charme de la contrée qui distingue ce dernier; mais il semble inexpugnable, et il n'y a que des tremblements de terre qui l'aient pu entamer. Nous montâmes dans l'après-midi pour visiter cette immense construction, qui, restaurée et dans d'autres mains, aurait une grande importance stratégique. On ne sait combien de soldats on pourrait y loger, si tout était en bon état. Des antiquités s'y trouvent aussi; par exemple, quelques bas-reliefs. On nous disait que M. Layard avait enlevé d'ici quelques sculptures assyriennes trouvées dans ce fort même; nous vîmes dans un couloir sombre, à une hauteur considérable, d'autres bas-reliefs, qui paraissent être d'origine sassanide.

En général, ce lieu n'est pas riche en antiquités, car, jusqu'au moyen âge, le chemin de la civilisation passait par des points plus méridionaux. C'est dans cette direction qu'étaient situées Hiérapolis ou Bambycé, Thapsacus, Anatho, Babylone, et Biredjik n'a pris la place de Thapsacus qu'après la chute de Babylone. Cette ville, dont le nom même signifie *traversée*, מעבר (ainsi cité dans la Bible), semble avoir perdu de son importance, lorsque, par la décadence de Babylone et de Ctésiphon, comme par la prospérité toujours croissante d'Amida ou Diarbekr, les relations commerciales se déplacèrent.

Le médecin de la quarantaine avait réuni une collection fort curieuse de médailles dont il nous fit les honneurs. C'était la seule distraction de cet homme, qui souffrait doublement de l'exil, confiné qu'il était dans un séjour assez triste. Sa femme, une belle Vénitienne, nous racontait avec un accent émouvant tous les détails de leur fuite et des aventures nombreuses qu'ils avaient éprouvées jusqu'à leur arrivée à Biredjik.

Le lendemain, de bonne heure, nous partîmes pour traverser la Mésopotamie dans le sens du nord-est. Nous cheminâmes dans cette direction à travers une plaine rocheuse, montant toujours, mais lentement. On dit que cette plaine se nommait *Berâsi;* mais, n'ayant rencontré ce nom nulle part, je ne sais pas jusqu'à quel point il peut être regardé comme authentique. A la fin, après avoir marché huit heures, nous arrivâmes à un misérable village appelé *Tcharmelik*, qui se trouve aussi sur les cartes. Ce qui nous frappa surtout, ce fut la construction des cabanes qui composaient ce village; elles étaient surmontées de coupoles, et ressemblaient aux huttes des nègres de l'Afrique centrale. Le temps était tellement mauvais, qu'une de ces constructions nous parut encore préférable à notre tente, et nous nous résolûmes hardiment à braver les conséquences de l'hospitalité que nous acceptâmes.

Non loin de là, au midi, et seulement à quelques lieues de Tcharmelik, est situé *Harran*,

le Haran de la Bible, le *Carræ* des Romains, si connu par plusieurs batailles, dont la plus célèbre est celle où M. Crassus perdit la vie en combattant contre les Parthes. Nous traversâmes le lendemain la plaine qui fut le théâtre du désastre des Romains; cependant il est difficile de désigner exactement le véritable endroit des batailles antiques, à moins d'avoir des indices aussi précis que nous en possédons, par exemple, au sujet de la bataille d'Issus. Peu à peu nous aperçûmes le Taurus et les contre-forts du mont Masius, que nous allions franchir; ce qui ne nous encourageait guère, c'était la neige qui couvrait les montagnes. Mais plus nous avançâmes, plus le terrain s'améliorait, et nous fûmes agréablement surpris de trouver, en arrivant de bonne heure à *Hawa-Khan*, une petite localité habitée par des Kurdes, entourée de jardins et de plantations d'arbres, et arrosée par des ruisseaux artificiels. Les maisons n'étaient pas malpropres, mais les habitants avaient un air assez menaçant. Une compagnie de danseurs, habillés à la kurde avec des vêtements rouges, offrit ses services que nous refusâmes, après leur avoir donné un *bakhchich* pour nous en débarrasser.

Le chemin qu'on choisit ordinairement conduit de Hawa-Khan à Orfa et de là à Severek; mais je ne sais quelle crainte, qui peut-être était fondée, détermina les muletiers à laisser Orfa à droite pour tirer directement sur Severek. Le chemin de Birecljik à Orfa est de ceux qui offrent le plus de dangers, et, lors de notre retour, un voyageur, que nous rencontrâmes à Tcharmelik, avait été attaqué par des Kurdes. Nous passâmes donc par une plaine interminable, pendant onze heures; la nuit commença, les muletiers n'étaient plus sûrs de la route, ce qui arrive assez rarement, et se laissaient guider par leurs mules, qui savent toujours le chemin. A la fin, nous arrivâmes à un village nommé *Kara-Gheroun*, dont nous ne vîmes presque rien; car, très-fatigués par le voyage et transis par la pluie froide de janvier, nous fîmes nos préparatifs d'installation pour gagner le lendemain la ville de Severek, qui nous avait été signalée comme la capitale de tout ce pays, à l'est d'Orfa.

Le lendemain, 1er février, nous continuâmes notre route en passant au sud-ouest de *Sumeisat*, l'ancienne Samosate, célèbre comme patrie de Lucien et comme capitale de la Commagène. Nous traversâmes un pays très-accidenté et présentant de très-beaux sites, jusqu'à ce qu'au loin nous aperçûmes le fort de Severek, où nous entrâmes après une marche de sept heures.

Nous fûmes casernés dans un khan, dans une petite chambre semblable à une prison, et où il n'y avait de place que pour nos quatre lits. Toute la journée il fallait brûler des bougies, et nous attendions avec impatience le lendemain pour quitter un tel séjour. Mais le sort en avait autrement décidé. Le temps s'obscurcissait, et une pluie battante ne devait pas rendre les sentiers plus praticables. Nous fûmes retenus à Severek depuis le 1er jusqu'au 9 février.

SEVEREK.

Ce séjour nous donna du loisir pour voir la ville et tout ce qu'elle pouvait contenir de remarquable. Elle est habitée en grande partie par des Kurdes et par quelques Turcs; car

Digitized by Google

nous ne sommes plus en pays arabe. Le nombre des chrétiens est assez considérable; ce sont des catholiques placés sous la surveillance d'un délégat d'Édesse. Ce vieillard, dont nous espérions tirer quelques détails sur l'histoire de la ville, était malheureusement si peu instruit, qu'il confondait les Romains et les croisés. Car, au temps du royaume d'Édesse, Severek était au pouvoir des Francs, et une légende populaire nous dit que ces derniers fondèrent le fort. Comme Kerkouk, Arbèles et Alep, la ville de Severek est bâtie autour d'une colline; celle-ci a 100 pieds de hauteur, et est revêtue de pierres de basalte noir et couronnée d'un plateau assez large pour contenir une forteresse très-considérable.

La population est assez agglomérée; on peut l'évaluer à 6,000 âmes; le commerce est florissant, et les bazars de Severek sont munis de toute sorte de pacotille européenne. J'y achetai même un coutean de Solingen et différents objets de ce genre, qui, bien que de qualité inférieure, étaient d'un prix assez élevé; mais on est très-heureux de pouvoir subvenir à ses besoins là où on ne s'attendait à aucun genre de ressources. Une boutique étalait de la pommade de Marseille et de Paris, d'assez mauvaise qualité, puisqu'elle avait perdu son parfum. Une marchandise qu'on voit partout, et qui s'est frayé, par la force des choses, un chemin jusque chez les Arabes du désert, ce sont les allumettes chimiques, provenant surtout de Vienne.

La ville de Severek, nom corrompu du syriaque *Subaberik*, ne semble pas très-ancienne; d'Anville y voit le site de *Saura*, où il y avait un évêché jacobite, mais on ne trouve presque pas de ruines dans les alentours. Aussi les huit jours que nous y passâmes ne pouvaient être employés d'une manière bien utile; d'abord parce que nous n'avions pas de place dans notre bonge affreux, ensuite, parce que la localité même n'offrait aucun objet à notre investigation. Si, du moins, nous avions trouvé quelques indigènes instruits, dont on aurait pu apprendre quelque chose! mais cet espoir même nous fut enlevé. La seule distraction que nous eûmes pendant cette semaine, fut une soirée donnée en notre honneur par le kaïmakam de l'endroit, Mehemed-Bey. Depuis plusieurs jours ce fonctionnaire ture avait fait des tentatives pour nous inviter; mais il prétendit qu'il ne pouvait nous faire le premier une visite. M. Fresnel regardait ce point comme la condition *sine qua non* de son acceptation, et le Ture allait se fâcher, quand je proposai de laisser aller seuls mon collègue et moi. Cette demande nous fut accordée, les chevaux du serai vinrent nous chercher à notre khan, suivis d'un grand cortége, à la lueur des flambeaux, nous fîmes notre entrée dans l'hôtel du gouverneur. Notre amphitryon, vêtu de la manière la plus fantastique, nous reçut avec une grande affabilité, nous complimentant en français, très-content de lui-même par : « oui, monsieur; » pour nous inviter à nous asseoir il nous dit : « non, monsieur. » Il croyait cette phrase équivalente au ture *bouyouroun effendim*, qu'évidemment on emploie quelquefois, comme l'italien *favorisca*, ou le grec ὁρίσατε, dans les cas où en français on pourrait répondre par *oui* ou par *non*. Il s'informa ensuite du but de notre expédition, et loua les Francs qui s'occupaient des antiquités; les Turcs, disait-il avec raison, ne font que laisser tomber les monuments qui, une fois tombés,

n'ont plus d'intérêt pour eux. Il fit approcher des chanteurs et des danseurs. Un des premiers chantait quelques chansons russes, et, quand je lui exprimai ma surprise, il me dit qu'il était Arménien et qu'il avait longtemps habité la Russie. Après quelques heures, pendant lesquelles les danses, les chants, les libations et les collations avaient alterné, nous prîmes congé de l'aimable kaïmakam, qui nous pria de lui donner de nos nouvelles à l'avenir. Nous entendîmes dire que la population qui était sous ses ordres était assez satisfaite de son administration, quoiqu'il ne paraisse pas l'avoir exercée longtemps après notre départ.

LE MONT MASIUS.

Le lendemain, 9 février, nous nous mîmes en route; en commençant, nous dûmes nous traîner par des sentiers détrempés, mais bientôt la boue fut remplacée par le chemin le plus pierreux que j'aie rencontré de ma vie. Il ne peut être parcouru en quelques heures comme celui qui relie Alexandrette et Alep; nous suivîmes, pendant trois longues journées, une route que même les voyageurs orientaux, qui pourtant sont peu gâtés à cet égard, ont surnommée *Djehennem*, ou enfer. De *Severek* jusqu'à Khoïda on traverse le *mont Masius* des anciens, qu'on est obligé de franchir encore une fois quand on va de Diarbekr à Nisibin. Toute la route est couverte de gros moellons de pierre noire, entre lesquels les pauvres bêtes sont obligées de poser leurs pieds à chaque pas, de manière que la nature du terrain retarde beaucoup le voyageur impatienté. Après sept heures d'une marche pénible, nous arrivâmes à Koï-Nar, petit village ruiné, où nous campâmes jusqu'au matin.

La route fut encore plus désagréable le lendemain; les pierres étaient couvertes de neige, et au terrain plat que nous avions parcouru la veille succéda un terrain très-accidenté. A trois heures, nous arrivâmes à *Karabaghtcha*, «jardin noir,» en turc; nous cherchâmes en vain le motif de cette dénomination. L'endroit où nous campions ne contenait qu'une seule maison adossée à une colline, et devant laquelle nous dressâmes nos tentes.

Le 11 février nous entrâmes dans les montagnes; d'abord nous marchions dans des chemins meilleurs que ceux des derniers jours, bordés des deux côtés par des monticules de neige déjà fondante; mais, arrivés sur la hauteur du versant du nord, nous ne cheminions plus que dans la neige. De là nous aperçûmes le Tigre et la ville de Diarbekr, éloignée de sept heures. Nous descendîmes lentement, heureux de voir devant nous le fleuve majestueux, et nous arrivâmes le soir dans la plaine, à un endroit excellent pour y dresser nos tentes, et qui nous fut désigné sous le nom de *Koï-Dar*.

Après quelques démêlés, que des voleurs kurdes avaient provoqués, nous arrangeâmes notre gîte. Le lendemain, les chemins, déjà plus fréquentés, mieux tenus, nous annonçaient le voisinage de la grande ville, qui apparaissait et disparaissait alternativement pendant notre route vers la vallée du Tigre. Enfin, à midi, nous nous trouvâmes face à face, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec les murs célèbres de Diarbekr. Il fallait en faire le tour

en partie, pour gagner la seule porte en communication avec la route rochense que nous suivions, et que nous franchîmes sans encombre, au milieu d'une population curieuse, le 12 février 1852.

CHAPITRE V.

DIARBEKR OU AMIDA.

La ville de Diarbekr, d'un aspect imposant, quand on la voit du dehors, cause une désillusion au voyageur qui y entre. L'aspect à l'intérieur, dans les rues principales, n'est pas seulement triste, il est lugubre, car la plupart des maisons sont bâties d'une pierre noire poreuse, qui donne à la cité l'air d'une ville en deuil. Dans les quartiers plus pauvres, les maisons en pierre sont remplacées par des constructions en terre argileuse, et la teinte blafarde de ces demeures chétives ne peut guère améliorer la première impression. Nous entrâmes dans la belle maison du khodja Bedouch, qui nous reçut très-hospitalièrement; c'était un vieillard arménien, du rite uni, octogénaire, qui avait survécu à sa fille et à sa petite-fille, pour terminer ses jours en compagnie d'une arrière-petite-fille, confiée à la garde d'une vieille servante. Le khodja Bedouch passait pour être très-riche, et son unique héritière formait déjà le point de mire de bien des ambitions. La maison se ressentait de cette aisance; on voyait partout des glaces vénitiennes, dont les facettes avaient, pendant longtemps, disparu de nos miroirs par le développement de l'industrie verrière; mais, en Orient, bien des choses passent encore pour les dernières modes du Frankistan, quand des siècles les séparent de nos usages.

Après notre installation, nous commençâmes à visiter les curiosités de la ville; elle contient moins de choses remarquables qu'on ne le devrait croire quand on parcourt son histoire, l'une des plus curieuses des villes d'Orient; et pourtant les traces de toutes les péripéties par lesquelles elle a passé ne sont pas effacées.

Le nom de Diarbekr ne désigne même pas la ville seulement. Le mot veut dire demeure de Bekr, et a son origine dans une légende arabe. L'antique Mésopotamie échut en partage à trois personnes, Madhar et Rebi'a, fils de Nasar, et Bekr, fils de Wail. Les deux frères s'arrangèrent du midi; Rebi'a, qui avait pris les chevaux de son frère, choisit le Tigre; Madhar, s'étant contenté des ânes, se fixa sur l'Euphrate. Le nord de la Mésopotamie, à partir du Sindjar, échut à Bekr, de sorte que toute cette vaste contrée, la Djezireh ou l'île des Arabes, fut divisée en *Diar Rebi'a*, *Diar Madhar* et *Diar Bekr*.

Les Arabes d'aujourd'hui[1] ont généralement substitué aux noms des villes antiques la

[1] Aboulféda (éd. Reinaud, p. 287) et d'autres nomment toujours la ville *Amid*.

dénomination des contrées dont elles sont les capitales. En France, une chose analogue a eu lieu, et la plupart de nos cités ont échangé le nom de la localité contre celui de la peuplade. En Orient, personne ne dit plus, pour désigner le Caire, *Elkahira*, mais on dit *Masr*, l'Égypte; on ne dit pas *Dimischk*, pour Damas, mais *Schâm*, la Syrie; la ville de Iatrib s'appelle *Medinah*. Ainsi *Diar-Bekr* s'est substitué au nom antique de la célèbre cité d'*Amida*[1].

Ce nom porte en lui-même un cachet d'antiquité irrécusable, et on le trouve déjà dans les inscriptions assyriennes de Nimroud, quoiqu'il n'apparaisse dans les auteurs classiques que nous pouvons encore consulter qu'à partir du milieu du IIe siècle. Il rappelle trop les noms de l'antique Arménie pour ne pas accorder aux Persans, quand ils en font remonter l'origine fabuleuse à Thamuras, l'antique vainqueur des démons, que cette légende a sa raison d'être dans l'antiquité de la ville. Les habitants turcs, qui nomment encore Diarbekr *Kara Amid*, Amida la Noire, et les Kurdes, qui, dans leurs chansons, en parlent comme d'une de leurs grandes villes, citent aussi une reine Amid, qui aurait jadis régné dans le pays et donné son nom à la cité. Car, quoique la domination arabe ait imposé à l'Asie et à l'Europe le nom de Diarbekr, il ne faut pas oublier que la langue du pays n'est pas arabe; à peine la langue du Koran est-elle comprise par quelques personnes, et le nom arabe n'a pu faire oublier dans le pays l'ancien nom d'Amida.

Le plus ancien témoignage classique, jusqu'ici connu, de l'existence d'Amida, est, selon Saint-Martin[2], la légende d'une monnaie d'Alexandre-Sévère (222-235, Bayer, *De numo Amideno*, où Amida est désignée comme colonie métropole de la Mésopotamie). Ce témoignage devrait faire conclure à une existence plus antique, quand même le nom d'Amida ne se trouverait pas dans les textes de Ninive. Mais même la fondation de la colonie romaine pourrait remonter plus haut. Les Romains n'eurent guère le temps de fonder des villes pendant les campagnes de Trajan, et probablement la qualification de colonie date déjà des temps de Lucullus et de Pompée. Les temps étaient encore moins propices à la fondation de cités pendant le IIe siècle de l'ère chrétienne. Pendant quarante ans la Mésopotamie appartint aux Parthes, sous les Vologèse, et la guerre dévastatrice de Lucius Vérus fit accroître le respect envers les Romains, augmenté encore par les expéditions heureuses de Septime-Sévère et la chute de l'empire parthe. Et, à cette époque, Amida était déjà un avant-poste de la civilisation romaine.

L'avénement des Sassanides, réveillant la religion et les prétentions des anciens Perses, dont ils se dirent les descendants, exposa toute la Mésopotamie aux empiétements de cette jeune dynastie. Déjà le fils du fondateur, Sapor I, conquit jusqu'à Antioche, et ce ne fut que l'empereur Gordien qui repoussa les Zoroastriens de l'autre côté du Tigre. L'empereur Galère dirigea son attention sur ces contrées lointaines, extrêmes limites de l'empire, et fortifia Amida, qui, pendant plus de soixante ans, put résister à l'avidité des Sassanides.

[1] Le nom d'*Amida* se trouve sur la stèle de *Samsi Hou II*, ainsi que sur les inscriptions des Sardanapale. — [2] *Histoire de l'Arménie*, p. 543. Des indications nombreuses ont été empruntées, ici comme ailleurs, à la Géographie de Ritter.

Mais Sapor II, fils d'Ormisdas, l'un des plus grands rois parmi les descendants de Sassan, résolut de venger l'affront fait à son aïeul Narsès, et de réduire Amida, réputée inexpugnable depuis sa réédification par Constantin le Grand, restauration qui nous fait encore aujourd'hui admirer comme des merveilles les murs de Diarbekr. Il assiégea Amida, et ce siége (en 359), un des plus mémorables qui aient eu lieu pendant les derniers temps de l'empire romain, gagne d'autant plus en intérêt, qu'il a été décrit, dans tous ses détails, par un témoin oculaire, Ammien-Marcellin, le dernier grand historien de l'antiquité.

Sept légions, soutenues par la population d'Amida, défendirent la ville solidement fortifiée. Peut-être la cité ne se serait-elle pas rendue, si la peste n'avait pas décimé les habitants. La défense fut terrible; les tours de siége, comparables à l'hélépolis de Démétrius, furent incendiées par la garnison; les travaux de circonvallation, construits selon le système poliorcétique des anciens, furent plusieurs fois détruits, jusqu'à ce que le roi des Perses, déployant le tablier de Caveh, le drapeau *Direfsh-i-Kaveianeh*, et coiffé de la tête de bélier, après avoir pratiqué une brèche, prit d'assaut la ville. La garnison fut massacrée, quelques-uns des défenseurs parvinrent à s'échapper, et, heureusement pour nous, parmi ceux-ci se trouvait Ammien-Marcellin, dont la description s'applique encore à la localité actuelle de Diarbekr.

Le roi Sapor ménagea la ville, qui se releva bientôt par les colonies chrétiennes que l'empereur Jovien eut le temps de rassembler à Amida, après la cession aux Perses de Nisibis, qui avait été la métropole du christianisme en Mésopotamie. Les auteurs syriaques nous rendent compte de plusieurs dévastations commises par les Huns; mais la prospérité croissante d'Amida engagea le roi sassanide Cobad à imiter l'exemple de son aïeul Sapor. En guerre avec l'empereur Anastase, qui lui avait refusé un emprunt, le roi des Perses paraît devant la ville, et alors commence le second siége d'Amida, décrit avec les détails les plus intéressants par Procope, dans le premier livre de la Guerre persique[1]. Cobad entoura la ville d'un rempart plus haut que le mur de Constantin, pour assiéger de là la ville défendue par les murailles; mais les Grecs pratiquèrent une mine sous ce rempart, qui s'effondra et ensevelit dans son éboulement une grande partie des assiégeants. Enfin Amida, qui ne céda pas à la force, fut prise par une ruse. Les Perses pénétrèrent par un conduit souterrain dans la ville, ouvrirent les portes, et entrèrent tous après un siége de quatre-vingt-treize jours (janvier 503). Les habitants furent massacrés; quatre-vingt mille personnes avaient péri, jusqu'au moment où le roi, cédant à la prière d'un prêtre, ordonna d'épargner le reste. Les Perses, en possession de la ville, se virent à leur tour attaqués et assiégés par les armées d'Anastase pendant plus d'un an; ce fut alors que l'empereur de Byzance détermina les Perses, déjà manquant de vivres, à lui céder la ville moyennant 30 talents d'or. La métropole resta ainsi sous la domination chrétienne pendant plus d'un siècle, jusqu'en 640, époque à laquelle les Arabes conquirent la Mésopotamie, et Amida, sous le nom de Diar-

[1] D'après Procope, I, VII, Cobad vit un augure propice dans l'impudence des courtisanes d'Amida.

bekr, tomba au pouvoir du califat. C'est sous Justinien que vivait à Amida un célèbre martyr jacobite, le stylite Zoara, qui fut jeté en bas de sa colonne par ses adversaires synodites.

Quelques antiquités byzantines sont encore conservées, et avant tout il faut compter la grande mosquée, qui fixa immédiatement l'attention de notre collègue, M. Thomas. Il se mit à la dessiner, et, bien qu'il fût d'abord dérangé dans son travail par la curiosité des Kurdes, qui affluaient en masse, quelques paroles énergiques lui suffirent pour s'en débarrasser. M. Thomas déclare cette ruine purement byzantine, et la croit du temps de Justinien ou un peu plus tard; c'est peut-être la grande église d'Amida, qui, d'après la Chronique de Denis (Assemani, II, p. 102, 114), fut bâtie par ordre d'Héraclius, sous le patriarcat de Jean d'Amida. La cour de la mosquée est ornée de colonnades de marbre jaune en deux rangées, et qui en entourent une partie; le côté gauche est mieux conservé que l'autre. Les mosulmans nomment cet édifice la mosquée de Khaled, l'un des conquérants musulmans, et lui en attribuent la construction, tandis que les chrétiens semblent avoir plus de droit de revendiquer cette construction comme leur œuvre.

A partir de 640, Diarbekr fut une possession musulmane, à l'exception de quelques années du xe siècle, pendant lesquelles l'empereur grec Tzimitzès l'occupa. Au pouvoir des Merwanides et surtout des Ortokides (1084 à 1408), Diarbekr parvint à l'apogée de son importance commerciale, et ses tapisseries surtout (Quatremère, *Rachid-Eddin*, I, p. 331) étaient connues par tout l'Orient; mais, quoiqu'elle eût échappé à la fureur d'Houlaghou-Khan, elle subit le sort qui fut réservé à Alep et à Bagdad par Tamerlan. Ces murs, qui jadis avaient si longtemps bravé Sapor et Cobad, cédèrent, après un siége de trois jours, à la fureur des Mongols. Schérif-Eddin, l'historien de Tamerlan, raconte des merveilles des murs de Diarbekr, qui résistèrent à la démolition tentée par le chef tatare après la prise de la ville.

Échue aux Turcomans et ensuite aux Persans, sous schah Ismaïl le Soufi, elle fut, par Sélim I, le conquérant de la Mésopotamie, réunie à l'empire de Constantinople, et elle est restée depuis sous la domination des Turcs. Diarbekr est regardée comme une des villes les plus dévouées à la Turquie, dont la langue est celle du pays; il en est tout autrement de Mossoul, de Bagdad et de Bassora, dont les habitants ne peuvent oublier qu'ils parlent arabe.

Aussi les chrétiens de Diarbekr ont-ils toujours été protégés par les sultans. Une famille, quoique étant chrétienne, portait le nom de *Tchélébi*, qui, chez les Turcs, n'est pas un nom, mais un appellatif mis après les noms pour indiquer la noblesse. On me raconta, au sujet de l'origine de ce surnom, que Mourad IV, en revenant de Bagdad, qu'il conquit sur les Perses, s'arrêta à Diarbekr, et fut accueilli par un chrétien du pays nommé *Fathallah*. Le sultan aimait beaucoup les légumes apprêtés au beurre, et détestait l'huile d'olive; il demanda donc pour lui et sa suite un repas ainsi apprêté. Malheureusement, c'était pendant le temps du carême, où le beurre était interdit au chrétien pieux; quant à l'huile d'olive, Fathallah était prévenu qu'il n'avait pas à s'en servir. Néanmoins, le sultan fut pleinement satisfait de la réception et

Digitized by Google

croyait avoir mangé du beurre. Mais un des serviteurs lui fit observer que cela ne pouvait pas être, à cause de la religion de l'amphitryon. Mourad le fit appeler et le remercia de son beurre. « Non, sultan, répondit Fathallah, ma religion me défend le beurre, c'est de l'huile « d'amendes. » L'huile d'amandes est très-rare et très-chère. Alors le sultan dit : « Quel homme « religieux que Fathallah, à qui sa croyance a fait trouver cet expédient. Je te félicite, Fath- « allah Tchélébi! » La famille avait, depuis ce temps-là, conservé ce nom honorifique.

De tout temps, les pachas favorisèrent les chrétiens et les protégèrent contre les violences des Kurdes, ennemis jurés des Turcs. L'exemple le plus frappant est celui que donna le vieux As'ed-Pacha, prédécesseur d'Abdi-Pacha, qui nous reçut. Toutes les fois qu'une émeute contre les chrétiens avait lieu dans un endroit, une sorte d'épidémie gagnait aussi les pays voisins, comme du temps des persécutions des Juifs, qui, à la honte de l'Allemagne, ont attristé, il n'y a pas bien longtemps, les esprits sérieux de ce pays. As'ad-Pacha eut le premier la nouvelle des troubles d'Alep, et craignit qu'un pareil message n'allumât la haine des Kurdes sauvages, qui habitent en grand nombre la ville de Diarbekr. Il fit donc inviter les chefs de ces Kurdes à dîner, et, après les avoir traités, il leur tint ce langage : « Je vous ai fait « appeler, savez-vous pourquoi ? — Non. — Alors je vais vous le faire savoir. Avez-vous en- « tendu parler des troubles qui ont eu lieu à Alep au sujet des chrétiens? — On en parle va- « guement dans le peuple. — C'est pour cela que je vous ai fait venir, mais je ne vous laisserai « pas vous en aller. A la moindre hostilité qui se manifestera de la part de vos Kurdes, je vous « ferai couper la tête. Il est vrai que le *tanzimat* me défend de le faire, car la vie des sujets « appartient au sultan, et je n'empêche pas non plus vos parents de se plaindre après; mais « je commencerai par là. J'ai quatre-vingt-cinq ans; avant que le message de votre mort aille « à Constantinople, qu'il soit discuté et que la sentence du padischah en revienne, je serai « peut-être mort moi-même. » Personne ne toucha aux chrétiens à Diarbekr, quoique le terrain fût tout aussi favorable à ces horreurs qu'à Alep.

Diarbekr compte, si l'on en croit les habitants, vingt mille chrétiens, arméniens, catholiques grecs, tout compris; mais le chiffre me paraît devoir être réduit de moitié. La difficulté de vérifier avec sûreté une évaluation numérique est grande; mais on ne se trompe ordinairement pas, en réduisant les chiffres, car les Orientaux aiment les nombres très-ronds. La population musulmane est supérieure sous le rapport numérique; néanmoins la proportion se pose à Diarbekr d'une manière très-favorable pour les chrétiens. L'évaluation des musulmans, qui sont composés de Turcs, de Kurdes et d'Arabes, est plus précaire encore, car une partie de la population kurde campe aux environs, quoique, dans ces derniers temps, elle ait de plus en plus envahi la ville même; je ne crois pas me tromper de beaucoup en évaluant le nombre actuel des musulmans de Diarbekr à vingt mille.

Les Juifs font peu parler d'eux; leur nombre n'excède pas cinquante familles, et il y en a peu d'aisés. En dehors des catholiques, il y a des Jacobites, et les relations entre les Syriens et ces derniers ne sont pas des meilleures. Les catholiques, du reste, sont surveillés par des capu-

cins, généralement Espagnols, qui font assez de bien au pays, en instruisant les enfants et en s'occupant de la guérison des malades.

Les missionnaires à poste fixe peuvent beaucoup mieux travailler à la civilisation des populations chrétiennes que ceux qui viennent du dehors, et qui compromettent souvent leur succès par une intempérance dogmatique très-déplacée. J'eus moi-même, par ordre de M. Fresnel, à faire une demande au gouverneur, pendant l'audience que nous eûmes d'Abdi-Pacha. Nous nous étions rencontrés à Diarbekr avec Mgr T..... archevêque de Babylone, qui, en vertu d'une permission qu'il avait obtenue de Rome, avait quitté son diocèse pour se fixer à Constantinople. Il présenta à M. Fresnel un jeune père jésuite, à qui le pacha de Diarbekr avait refusé le *bouyourouldou* pour aller à M..... où se trouvaient beaucoup de Jacobites hérétiques, qu'il voulait convertir. M. Fresnel devait se charger de déterminer le pacha à revenir sur sa première décision. Dans une visite que nous lui fîmes, je fus chargé de lui exposer, entre autres, la demande de l'archevêque; car Abdi-Pacha, élevé à Vienne, ne savait parler que l'allemand et le turc. Je lui soumis, avec beaucoup d'instance, le souhait de mon chef. Abdi-Pacha m'écouta tranquillement, et me dit avec fermeté : « Cela ne se peut pas. Le jeune homme, à qui « je prends de l'intérêt, a déjà été à M..... les Jacobites, qu'il voulait convertir, l'ont maltraité « et chassé. S'il y retourne, ils le tueront. Je n'ai pas de troupes en cet endroit désert, à « cinq jours d'ici; je ne puis le protéger, et, s'il lui arrive quelque chose, le consul et l'am- « bassadeur de France tomberont sur moi. Il a dit qu'il voulait convertir ces gens au catholi- « cisme ou mourir martyr; je ne l'en empêche pas, mais ce ne sera pas dans mon pachalik. » Aussi notre démarche resta-t-elle infructueuse, le prêtre fut obligé d'aller à Mossoul et de revenir à M..... avec un *bouyourouldou* du pacha de cette ville. Il éprouva encore des difficultés, et s'en alla sans avoir converti les Jacobites; le refus du pacha me parut très-fondé en présence de l'expression des dominicains de Mossoul, qui dirent de cette expédition : *forse ha fatto qualche imprudenza.* Du reste les Jacobites des contrées situées entre Diarbekr et Mossoul sont fort mal renommés; ils vivent armés comme les Kurdes et les Yézidis, avec lesquels ils habitent les villages, et l'on excuse aisément la férocité de leurs mœurs par celle de leurs voisins.

J'ai parlé tout à l'heure d'Abdi-Pacha, dont les chrétiens ne se plaignaient pas; du reste, il était presque toujours à la chasse, qu'il aimait passionnément. Plus tard, lors de la déclaration de guerre contre la Russie, Abdi-Pacha fut investi du commandement de l'armée du nord de l'Anatolie, mais dut bientôt quitter ce poste, qui était au-dessus de ses capacités.

Le séraï de Diarbekr est indigne du siége d'un grand gouvernement provincial : il ressemble, sous tous les rapports, aux autres bâtiments de la ville. On peut dire que les édifices qui ont un aspect moins prononcé de caducité sont néanmoins les plus anciens. Ainsi les murs, quoique les plus antiques constructions de la ville, paraissent les moins vieux, et, si l'on n'y remarquait mainte sculpture sassanide, comme, par exemple, les lions debout et entrelacés, et si l'on n'y lisait pas les noms des empereurs Gratien et Justinien, on ne leur

attribuerait pas un âge plus considérable qu'aux constructions de la ville. La même remarque pourrait se faire au sujet d'un escalier qui conduit du fleuve dans l'intérieur de la ville à travers des voûtes taillées dans le roc, et dont Ammien-Marcellin (XVIII, IX, 2) fait déjà mention.

La ville de Diarbekr a une situation privilégiée par la nature à l'égard des relations commerciales et stratégiques; en communication directe avec la Syrie, avec l'Arménie et le golfe Persique par le Tigre, elle sera appelée à un bel avenir quand ces pays renaîtront à une ère nouvelle. Le fait même de notre passage le prouve; on ne peut la laisser de côté, quelque septentrionale qu'elle soit, et nous nous étonnâmes d'avoir dû pousser jusqu'à une latitude que nous n'avons pas atteinte dans tout notre voyage en Asie.

Le climat de Diarbekr est très-froid en hiver; en été la chaleur est affreuse, augmentée encore par les pierres noires de la noire Amida. Aussi les épidémies sévissent-elles toujours ici avec une cruelle intensité, et le mal qu'on appelle *bouton d'Alep* pourrait mieux s'appeler *mal de Diarbekr*.

Cette maladie, connue en Europe sous ce nom, a été peu étudiée, que nous sachions, par les hommes spéciaux. On la rencontre, à partir d'Alexandrette et de Latakieh, suivant le chemin de Diarbekr, le cours du Tigre, passant par Mossoul, Bagdad et Bassora; mais, arrivée à ce fleuve, elle perd graduellement de son intensité. Les bords de l'Euphrate la montrent également, mais avec une force de destruction décroissante. On a cru longtemps que l'eau d'Alep était la cause de cette maladie, qui apparaît dans des contrées complétement différentes du plateau de Bassora, sous le rapport de la nature des eaux. La qualité spéciale de l'eau du Tigre ne peut y être pour rien, et, jusqu'ici, la raison de l'existence et de l'absence de l'affection est très-mystérieuse.

Le mal débute par des boutons, qui s'ulcèrent, et finissent par former une croûte assez large, noirâtre, de l'étendue d'un demi-centimètre jusqu'à près d'un décimètre. Pendant assez longtemps il reste stationnaire et est complétement indolent, jusqu'à ce que, après un délai de trois à neuf mois, un an même, les croûtes se détachent, pour mettre à nu une peau nouvelle profondément cicatrisée.

A cause de sa durée moyenne, les Arabes appellent ce mal *ḥabb senet*, حب سنة, ulcère d'une année, ou *ḥabb tamar*, حب تمر, ulcère des dattes, parce que le mal se montre surtout vers la fin de l'été, quand les dattes mûrissent, et qu'une opinion range au nombre de ses causes l'emploi exclusif de ce fruit comme nourriture. Mais ni l'Européen ni l'indigène n'échappent à ce mal, qu'ils mangent de ces fruits ou non; celui-ci l'a surtout à la figure à un âge très-tendre. A six mois, beaucoup de jolis enfants sont défigurés par ces ulcères, qui laissent des cicatrices profondes et visibles pendant toute leur vie. Il y a peu de personnes, surtout à Diarbekr, qui ne portent pas cette marque à leur front, à leur joue, ou à leur menton. Les Européens en sont affectés aux extrémités, aux mains, aux pieds et aux jambes, en un mot à toutes les parties du corps autres que la figure. A Alep, on croit qu'il suffit de passer un

Digitized by Google

séul jour dans cette ville pour que le germe du bouton s'introduise dans l'économie; cela ne me paraît pas prouvé. Mais ce qui semble certain, c'est que, de retour en Europe, on n'échappe pas à cette maladie, quand même on ne l'aurait pas eue en Orient. On me racontait qu'une Anglaise, ayant habité ces pays, fut atteinte du bouton après dix ans de séjour en Angleterre. Je relate le fait sans en garantir l'authenticité.

Toutes les fièvres ont plus d'intensité à Diarbekr qu'à Mossoul et à Bagdad, et ce qui rendait, du moins de mon temps, la position plus pénible, c'était le manque presque absolu de médecins dans cette ville. Les capucins, de très-braves gens, soignaient des malades autant qu'ils pouvaient, et partageaient la besogne avec un docteur polonais, qui avait rendu des services réels à plusieurs Européens.

Nos préparatifs étaient enfin faits, et il fallait partir de Diarbekr. Nous devions nous décider entre la route du Tigre par *kelek* (radeau à outres), ou celle de terre par Mardin, Nisibin et Djezireth-ibn-Omar. Nous avions pris les muletiers jusqu'à Diarbekr, ils voulaient aller jusqu'à Mossoul; d'autre part les constructeurs des keleks nous firent des offres acceptables; quoique le voyage par eau nous exposât à une moindre fatigue, nous optâmes pour le chemin de terre, hérissé de difficultés, mais plus intéressant au point de vue archéologique.

CHAPITRE VI.

DE DIARBEKR A DJEZIREH.

Nous partîmes donc de Diarbekr, le mercredi 18 février, reprenant d'abord la route par laquelle nous étions entrés, et suivant les bords du Tigre pendant plusieurs heures, bien entendu sur la rive mésopotamienne. Plusieurs ponts, en très-mauvais état, durent être franchis; ces passages abrégent le chemin en coupant à différentes reprises le fleuve *Nahr-el-Hawâli*, le Mygdonius des anciens. Mainte aventure signala cette première étape. Nous avions pris avec nous, pour le consul de France, des lévriers de Diarbekr, qui sont réputés d'excellents chiens de chasse. Ces animaux aperçurent à l'horizon une gazelle, s'élancèrent et firent fuir une partie de nos mules, qui se débarrassèrent de leur fardeau et jetèrent par terre les caisses qui contenaient les bouteilles d'eau-de-vie et d'huile; ainsi la plus grande partie de nos provisions fut perdue.

Enfin, après huit heures de marche, nous arrivâmes à une petite localité nommée *Akpuar*. L'eau était excellente, car il y avait une source très-abondante. Une cabane en terre nous abrita, et nous épargna la peine de dresser nos tentes.

Mais nous devions nous repentir de cet expédient. Pendant la nuit, une pluie intense

commença à tomber. Les toits, probablement bâtis en vue d'un ciel toujours serein, permirent à l'eau d'inonder nos lits, de manière que nous nagions en pleine eau. Dans cette attitude, couverts par nos parapluies, nous attendîmes le matin.

Nous partîmes de bonne heure, par un chemin très-pittoresque; nous commencions à entrer dans le mont Masius, *Karadagh*, pour le traverser une seconde fois. Longeant un torrent rempli d'eau, à cause de la fonte des neiges, nous parcourûmes une contrée qui devient de plus en plus belle, jusqu'à un village kurde, nommé *Gundeh-Khan*, situé, d'une manière pittoresque, au versant d'une rangée de collines. Y étant arrivés quelques heures avant le coucher du soleil, nous eûmes le temps de faire des promenades sur cette montagne, d'où on découvrait une partie des environs.

Le lendemain, le 20 février, nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes, à travers des chemins de montagne peu pénibles et très-pittoresques, à un endroit nommé *Scheikh-Khan*, habité par des Turcs et des Kurdes. Le site était des plus gracieux : une vallée charmante, coupée par une quantité de ruisseaux qui arrosaient des arbres d'espèces variées, et déjà très-verts pour la saison. L'air était dur, et nous nous arrêtâmes, pour déjeuner, auprès d'un moulin. Je ne sais plus quelles raisons décidèrent M. Fresnel à terminer là le voyage de la journée; en tout cas, nous eûmes pour demeure une voûte bien construite qui, au moins, nous mettait à l'abri de la pluie. Près de quelques maisons très-proprement tenues que contient ce village, il y a une autre grotte, à laquelle se rattachent des légendes religieuses. On disait que *Scheikh-Khan* hébergeait autrefois un poisson sacré, qui, du temps de l'ignorance, était en grande vénération, et les gens du pays nous assurèrent même que le tombeau de Daoud, père de Suleiman, se trouvait dans ces lieux. Une inscription arabe nous apprit que la voûte avait été restaurée dans le milieu du dernier siècle.

Nous continuâmes notre route le lendemain dans la direction de Mardin. Le chemin devint plus rocailleux quand nous arrivâmes sur le versant du Karadagh ou mont Masius. Après sept heures de chemin, nous passâmes au-dessous de Mardin sans nous y arrêter.

Mardin (non Merdin), en arabe ماردين, est une des forteresses les plus inexpugnables de l'Asie. Connue déjà de Ptolémée sous le nom de *Marde*, elle est mentionnée par Ammien-Marcellin comme l'un des deux forts situés entre Amida et Nisibis. Vu d'en bas, Mardin a une ressemblance frappante avec Alger; tous ceux qui ont vu ces deux villes les comparent pour leur teinte blanche et le respect qu'inspire leur position élevée. Aussi Mardin, où nous n'entrâmes pas, cette fois du moins, n'avait-elle cédé à la force ni de Houlaghou-Khan, le dévastateur de l'Asie, ni de Tamerlan, le fléau de Dieu. Il est vrai que le khan mongol entra avec le consentement du maître d'alors, qui fut maintenu dans sa possession; mais Tamerlan assiégea le fort deux fois, sans pouvoir le réduire. Mardin est du nombre des forteresses qui pourraient être nommées vierges, si la trahison et l'or n'en avaient pas ouvert les portes aux Turcs.

Mardin est le centre des Jacobites syriens, quoiqu'il y en ait également à Nisibin; toute la secte pourrait encore compter cinquante mille âmes. Le patriarche demeure ou à Mardin, ou,

Digitized by Google

pendant l'été, dans un couvent, éloigné d'une heure et demie de la ville; on l'appelle *Deir-es-Safrân*, دير الصفران. Mais, outre les Syriens jacobites, on y trouve des Arméniens, des Juifs et aussi des Yézidis.

Nous continuâmes notre route, et laissâmes la ville aérienne sans la toucher. Après quelques heures, nous arrivâmes à *Harin* ou *Gul-harîn*, et là nous étions déjà plus à notre aise, car nous nous trouvions en pays arabe. Le mont Masius forme la limite linguistique, et aux personnes habitant à quatre heures de Mardin, le turc est aussi étranger que l'est l'arabe à la grande majorité de la population de Diarbekr. M. Fresnel pouvait donner ses ordres directement aux indigènes, sans passer par l'intermédiaire des cawas turcs, qui souvent les transmettaient mal. Aussi cet avantage se montra bientôt. L'Arabe qui nous avait donné l'hospitalité crut pouvoir entrer chez nous, c'est-à-dire chez lui, sans nous saluer; M. Fresnel le mit à la porte, mais, lorsque l'Arabe eut demandé ensuite à présenter ses respects, on le reçut, et ensuite on le renvoya enchanté de la conversation de notre chef.

Le lendemain, nous cheminâmes droit sur Djezireh, en laissant à gauche, à une distance de plus en plus croissante, le mont Masius. Nisibin, que nous voulions atteindre le jour même, était loin; neuf heures d'une marche accélérée suffisaient à peine pour y arriver. C'est à notre grand regret que nous fûmes forcés de passer à trois heures de distance de Dara, ruines d'une ville célèbre sous l'empire byzantin.

Dara ou *Anastasiopolis*, dont nous pouvions contempler de loin les restes teints de rose, avait été bâtie par l'empereur Anastase[1], nonobstant les protestations des Perses, qui ne voulaient pas souffrir la construction d'une forteresse si près de Nisibin. Dara joue un grand rôle dans la guerre des Perses contre Justinien, et a été illustrée par Bélisaire. Prise par Chosrew Anusbirvan, Dara fut rendue par le second Chosrew à l'empereur Maurice; occupée de nouveau par les Perses, Omar la réduisit en 641 après J. C.

Le village de Dara contient beaucoup de ruines et de sculptures du temps de Justinien et des Chosroès; malgré l'antiquité peu considérable de ses ruines, nous ne l'aurions pas laissé de côté, si les chemins, à ce que nous assurèrent nos gens, n'avaient pas été très-peu sûrs. Quelque suspectes que pussent paraître ces allégations, nous ne pouvions pas nous cacher que déjà à Diarbekr des personnes désintéressées nous avaient signalé les approches de Dara comme très-dangereuses, et M. Fresnel dit avec raison que, pour y aller, et faire mieux que les voyageurs avant nous, il fallait faire des fouilles, ce qui n'était pas possible dans les circonstances données.

Nous passâmes Dara, et, à travers des villages arabes, nous arrivâmes, le dimanche 22 février, à Nisibin. Avant d'y entrer, nous rencontrâmes un envoyé de Keuan-Pacha, alors commandant la place de Nisibin, qui mit à notre disposition une partie de la caserne ottomane; nous fûmes mieux campés que probablement nous ne l'aurions été dans ce misérable village, qui emprunte le nom de la grande Nisibis de Mésopotamie.

[1] Procope, *Bell. pers.* l. II. c. III. donne la description de sa double enceinte.

Digitized by Google

NISIBIN.

Le nom de Nisibin (نصيبين) est très-ancien; il se trouve déjà dans les inscriptions cunéiformes sous le nom de *Nasibin* (נצבין), qui, comme c'est souvent le cas, est le nom que la ville porte encore aujourd'hui. Le pays se nomme *Gulzan* (גלזן), et j'y vois la Γαυζανῖτις ancienne, les Gozan de la Bible. Ce nom de *Gozan* est allié à la forme araméisante *Mugdan*, d'où est provenu le nom de Mygdonie, donné à la province entière. Nisibin reçut, sous les Séleucides, le nom d'Antioche de Mygdonie; Séleucus Nicator la rebâtit, et la nomma en l'honneur de son père ou de son fils, et l'identité de cette Antioche et de Nisibis est attestée par Strabon (XVI, p. 747) et par Plutarque, qui, dans le livre sur la vengeance tardive des dieux, c. XXI, la cite comme ayant été d'abord habitée par les descendants de Cadmus (Σπαρτοί). Les Séleucides, après la fondation de l'empire des Parthes, perdirent une partie de ces contrées; mais, du temps de la puissance romaine, les Arsacides étaient déjà supplantés par les Arméniens, et Nisibin resta sous la puissance de ces derniers depuis 149 jusqu'à 14. Moyse de Chorène, comme il le fait ordinairement, attribue trop tôt Nisibin aux rois de sa race; mais il est certain que, du temps de Tigrane, elle avait la réputation d'être inexpugnable. Tigrane, dit Plutarque, avait une telle confiance dans Nisibis, qu'il ne lui envoya pas de secours quand Lucullus l'assiégea. Néanmoins les Romains la prirent après un très-long siége, mais seulement par suite de la négligence des gardes. Tombée entre les mains des Parthes, probablement après la défaite de Crassus, Nisibis fut occupée par Trajan, à qui ce fait d'armes valut le titre de *Parthicus*.

Nisibis passait, au IIIe siècle, comme le plus fort bonlevard du christianisme contre la puissance toujours croissante des sectateurs de Zoroastre. Colonie romaine, depuis Septime-Sévère, Nisibis fut délivrée de l'éphémère occupation perse par l'empereur Gordien III, et réunie ensuite par Odénath au royaume de Palmyre, dont elle partagea le sort. Les ouvrages de Dioclétien et de Maximien lui firent une réputation d'inexpugnabilité que les événements ne démentirent pas[1]. Trois fois dans l'espace de douze ans, en 338, 348 et 350, Nisibin soutint trois siéges de cinquante, quatre-vingts et cent jours sans être prise. Le dernier surtout, qui eut lieu en 350, fut glorieux pour les défenseurs et désastreux pour les assiégeants; car vingt mille Perses tombèrent sous les flèches des Romains. L'empereur Julien lui-même a glorifié cette défense heureuse de Nisibin, pour laquelle malheureusement Ammien-Marcellin nous fait défaut.

Julien entreprit de porter encore plus loin vers l'orient les limites de l'empire romain. Parti d'Antioche de Syrie, le 5 mai 365, il traverse la Mésopotamie; un mois après il paraît devant Ctésiphon, et repousse les conditions honorables de Sapor, franchit le Tigre pour

[1] Assem. *Bibl syr.* t. I, p. 262. «Anno Græcorum 609 (298), Romani Nisibin instaurarunt, quæ in ipsorum potestate permansit annos 65.»

Digitized by Google

attaquer la Médie; mais, avant qu'il puisse porter un coup terrible aux Perses, il est tué par une flèche chrétienne. Son successeur, Jovien, loin d'avoir l'énergie du dernier empereur païen, se retire, au lieu de marcher en avant; il reste à *Doura*, sur les bords du Tigre, et y signe un traité, qui, en rendant aux Perses tout le pays au delà du fleuve, leur livre toutes les places fortes de la Mésopotamie. Jovien se trouvait alors assez loin de Nisibis; c'est en vain, quand la nouvelle de cet événement leur fut notifiée, que les citoyens chrétiens de Nisibis offrirent de se défendre seuls contre le roi Sapor; l'empereur, exécutant les traités, transféra à Amida les mécontents, qui y fondèrent un faubourg portant le nom de leur ville natale. Ammien[1] peint dans les termes les plus vifs le désespoir de Nisibis, qui, à partir de cette époque, fut perdue pour l'empire. Selon les auteurs syriens, il fut stipulé que la ville ne devait rester que cent vingt ans entre les mains des Perses.

Et tellement vivace fut le sentiment de cette perte dans l'empire romain, que, fort de ces conventions, cent vingt ans plus tard, l'empereur Zénon (474-492) réclama au roi Piroz la possession de la cité mygdonienne; mais les Sassanides y tenaient tant, qu'ils repoussèrent la demande et qu'ils fortifièrent encore la ville. Bélisaire (Proc. *Bell. Pers.* II, XIX) la trouva tellement défendue (ἐχυρὰν ὑπερφυῶς), qu'il n'osa pas l'assiéger, et elle ne céda qu'aux armes du calife Omar.

Prise par les musulmans, Nisibis n'en continua pas moins de renfermer une colonie chrétienne; d'autre part, Benjamin de Tudèle nous dit que, lors de son passage, mille familles juives formaient une des grandes communautés orientales. Les géographes arabes parlent de Nisibin comme d'une ville importante; le Dictionnaire de Yakout[2] fait mention de quarante mille jardins cultivés autour de la ville.

Plus tard Nisibin perdit son éclat, surtout après les guerres de Tamerlan; car aujourd'hui il ne reste presque rien d'une ville jadis si considérable. Il ne se voit aucune trace de ses grandes murailles, triples comme celles de Babylone, de ses palais, dont parlent les Arabes, nul vestige des jardins qui l'entouraient.

A une distance assez considérable du village qui porte aujourd'hui le nom de Nisibin, on trouve un pont ancien, d'autre part cinq colonnes, et la seule ruine digne de mention dans cette contrée désolée est l'église de Saint-Jacques de Nisibin, édifice qui remonte aux Byzantins.

Ce saint Jacques, connu comme précepteur et maître de saint Éphraïm, le Syrien, et qui assista au concile de Nicée, fut un des plus grands évêques de l'Église orientale[3]. Évêque de Nisibin, il travailla toute sa vie à la propagation de la foi nouvelle; il ne se contenta pourtant pas de la partie spirituelle de son ministère; car, lors du premier siége de sa ville natale par Sapor, en 338, il se signala par son courage, et les fatigues de la lutte abrégèrent ses jours.

L'église, telle qu'elle subsiste aujourd'hui, se compose de deux corps de bâtiments, l'un ancien, l'autre nouveau, et qui sont unis ensemble. Une partie semble très-ancienne; elle

[1] Ammian. Marcel. liv. XXV, VIII, IX. — [2] Yakout, Nisibin. — [3] Assemani, *Bibl. orient.* t. II, p. 17.

Digitized by Google

est bâtie en forme de croix, avec une coupole au milieu, formée par des pendentifs. La décoration, composée de pampres et de guirlandes de vigne ne manque pas de goût. Malheureusement le niveau du sol, à l'extérieur, est plus élevé que celui de l'intérieur, de sorte qu'une grande partie du dehors est cachée par la terre. D'un côté, on voit une inscription grecque d'origine chrétienne. A l'intérieur, les murs sont barbouillés d'inscriptions syriaques de peu d'importance, ainsi que de légendes arabes très-modernes. On ne célèbre pas de service dans ce temple; mais, à mon retour à Nisibin, un prêtre me disait que le sultan avait envoyé un firman pour permettre la reconstruction de l'église de Saint-Jacques de Nisibin; il déplora pourtant que le sultan n'eût pas envoyé de l'argent en même temps que l'autorisation. Il est douteux que la restauration d'une église, assez belle en effet, fût opportune dans un endroit où il y a à peine cinquante familles pour assister au culte, d'autant plus que, selon l'usage, la possession de ce temple est contestée aux catholiques par les Jacobites.

Le Talmud parle aussi de Nisibin (aux traités *Pesachin* et *Kidouschin*), et un rabbin connu, Juda ben Pethera, dit le Talmud, alla jusqu'à Nisibin.

Nous y passâmes le lundi et continuâmes le chemin de Djezireh le 24 février. Il existe un chemin direct de Nisibin à Mossoul, à travers le Sindjar; c'est la route la plus courte et la plus intéressante, en ce sens qu'elle est la moins fréquentée. Néanmoins, les circonstances ne nous permirent pas d'aller directement à la capitale de l'Assyrie, car le chemin par le Sindjar offre très-peu de sécurité. Nous allâmes donc ce jour-là dans la direction de Djezireth-ibn-Omar, jusqu'à un village nommé *Kubbeki*, habité par des chrétiens chaldéens, qui parlent la langue néo-chaldaïque, le seul reste de la branche araméenne qui se soit conservé dans la bouche d'un peuple. Je me fis comprendre par des mots chaldaïques, mais je ne pouvais pas saisir ce qu'ils disaient entre eux.

Arrivés de bonne heure à notre camp, nous eûmes le temps d'explorer un peu les environs. Nous allâmes visiter un tumulus, qui était à une heure et demie, sans y rencontrer quelque chose de remarquable.

Comme nous avions fait moins de chemin le lundi, il fallait nous dédommager le mardi; nous nous mîmes donc en route de bonne heure, pour continuer, à travers des villages ruinés, la route vers notre gîte. Nous passâmes par des endroits nommés *Hadji lok*, *Djedda* et des ruines plus récentes à Kargho, le premier village habité par des Yézidis. Ces gens-là, qu'on nous avait dépeints comme le *nec plus ultra* de la férocité, nous reçurent très-bien, quoique avec une curiosité marquée, sans nous molester plus que ne le faisaient les Arabes et les Kurdes.

Nous reviendrons plus tard sur cette population, connue surtout par les travaux de M. Layard, et dont les Arabes nous avaient raconté des choses assez étranges. On nous dit, avec raison, qu'ils adorent le mauvais principe, le *Schaitân*, le diable, qui peut, selon eux, faire du bien, et laissent de côté Dieu, qui ne peut faire de mal. Mais, selon les Arabes, ils évitent tout ce qui pourrait irriter leur terrible génie; même ils ne prononcent pas de ش, *ch* français en le remplaçant toujours par س *s*, parce que le nom du diable commence

Digitized by Google

par cette lettre. On nous donnait donc le conseil de ne jamais dire *ech ḫalek*, « comment te « portes-tu, » mais *es ḫalek*, et de ne pas prononcer *bakhchich*, mais *bakhsis*. Cette précaution se trouva être parfaitement inutile.

Je m'étais adressé à quelques-uns d'entre eux pour avoir des renseignements sur leur religion, leurs mœurs; mais ils dirigèrent adroitement la conversation de manière à recueillir de moi des notions sur notre vie européenne. Ils écoutèrent ce que je leur exposai avec une attention marquée; puis l'un d'eux me dit qu'il ne fallait pas écouter ce que les Juifs, les chrétiens et les musulmans, ainsi que les Schemsiyehs disaient d'eux. Les Arabes ayant confondu souvent les Yézidis avec les Schemsiyehs, je lui demandai s'ils n'étaient pas eux-mêmes de cette secte. Il répondit qu'au contraire les Schemsiyehs de Mardin étaient des chrétiens; mais ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'ils se donnent comme Jacobites en apparence, sans abandonner leurs croyances, qui se rapprochent de celles des Sabéens. On peut comparer leur conduite à celle des anciens Juifs d'Espagne qui, quoiqu'ils se montrassent catholiques zélés, n'en continuaient pas moins de professer réellement la foi de leurs pères.

Nous quittâmes Kargho le lendemain, mais, à peine sortis de notre camp, nous fûmes surpris par une pluie battante, qui, avec quelques interruptions, continua pendant toute la journée. Ce ne fut que vers le soir que l'orage cessa; et alors nous vîmes paraître les cimes du Djebel-Ararat. Après un trajet de dix heures, nous arrivâmes au but de cette étape, à Djezireth-ibn-Omar.

CHAPITRE VII.

DJEZIRETH-IBN-OMAR.

Jamais une ville ne fut saluée par nous avec plus d'empressement que Djezireh. Mais nous entrâmes dans un endroit dont presque toutes les maisons étaient ruinées. La demeure d'un chrétien fut mise à notre disposition, et l'aimable hôte nous donna tous les renseignements que nous désirions. Peu de temps après notre arrivée, nous reçûmes la visite de l'évêque, qui nous entretint de la position fâcheuse de ses ouailles. La ville de Djezireh, tombée au pouvoir des Kurdes pillards, avait été prise et presque réduite en cendres par Réchid-Pacha en 1836, et nous entendîmes longtemps encore, par les gouverneurs de Mossoul et de Bagdad, parler de Djezireh, qui était pour eux l'un des points les plus embarrassants de l'empire d'Asie.

Nous restâmes un jour à Djezireh, et nous pouvions à l'aise contempler les quelques restes antiques qui subsistent encore dans cette ville. Une porte noire en rappelle l'origine romaine;

un vieux pont de pierre, bâti par les Atabegs, est en partie détruit, mais le passage y est rétabli par des poutres de bois qui relient les arches aujourd'hui séparées. Les Arabes nous disent que Djezireth-ibn-Omar tire son nom de sa position d'île (ce que signifie ܓܙܝܪܬ, *Djezireth*), car, située entre le Tigre et un fleuve qui s'y jette à une demi-heure en aval de la ville, elle se trouve sur une île, grâce à un canal fait en amont par un émir kurde. Nous ne croyons pas à l'étymologie de notre hôte; car le nom de Djezireh est beaucoup plus ancien que l'invasion arabe, et se trouve chez les auteurs syriaques sous la forme de *Gozartha-Zabdi*.

Ces mots syriaques sont très-importants en ce qu'ils nous fournissent le moyen de reconnaître le nom antique de la localité, à laquelle une secte rattache même la légende du déluge. Je ne doute pas que la ville de *Zabatâni* des inscriptions de Ninive ne se rapporte au même endroit que Ptolémée (XV, xviii,) nomme Σαφῆ, et qui semble identique au Χώριον Σαφὰ de Plutarque (dans la Vie de Lucullus). La province tout entière s'appelait *Zabdicène*, et figure parmi les pays (Amm. Marc. XXV, vii, 9) qui furent cédés aux Perses après la mort de l'empereur Julien. L'historien romain parle de Bézabdé, nommée aussi *Phœnica*, habitée par des chrétiens sous un évêque qui fut soupçonné d'avoir livré la ville à Sapor. (Am. XX, vii.) Ce Bézabdé semble être estropié de *Beth-Zabd;* comme dans beaucoup d'autres noms propres chaldéens, le mot *beth*, maison, s'est détérioré en *be*. La ville, qui existait avec son ancien nom depuis longtemps, semble être la capitale de l'Adiabène, où régnèrent, vers le commencement de l'ère chrétienne, des rois convertis au judaïsme. Une femme de cette race, Hélène d'Adiabène, est assez connue, même du public non savant, par la discussion sur le tombeau des rois de Juda; on sait que quelques personnes ont voulu à tort, selon nous, voir dans le monument du Louvre le sarcophage de cette princesse.

Non loin de Djezireh se trouve le Djebel-Ararat, où, si l'on en croit une légende, s'est arrêtée l'arche de Noé. Ce lieu est appelé *Djebel Djoudi* par les Arabes. Les Juifs des environs admettent l'opinion dont nous parlons.

Il est clair que la ville antique de Bézabdé s'étendait à l'aval du Tigre; c'est peut-être même à quelques kilomètres de la ville actuelle qu'Alexandre effectua le passage du Tigre (Arrien, III, vii). D'abord Djezireh est réellement à quatre jours de marche des environs de Mossoul, où Alexandre a dû s'arrêter avant d'attaquer Darius à Gaugamèles. Ensuite il n'y a qu'à partir de Djezireh qu'Alexandre pouvait, selon l'expression d'Arrien, avoir à gauche les montagnes des Gordyens, et à droite le Tigre, et tout ce pays appartient à l'Assyrie, ou, comme le nomme Arrien dans la forme araméisante, Ἀτουρία. Il est probable qu'Alexandre suivit, avec son armée, exactement le chemin des caravanes qui vont de Djezireh à Mossoul.

L'existence d'une ville, en aval de Djezireh, qui, peut-être, fut Bézabdé, ou la ville double dont parlent les textes cunéiformes, a été constatée par la découverte d'un pont qui, malgré son aspect imposant, n'avait pas été jusque-là remarqué par les voyageurs. M. Thomas en a fait un dessin qui fait partie de l'atlas de notre ouvrage.

Ce pont, dont une arche subsiste encore dans les proportions les plus hardies, tandis

qu'une autre s'est effoudrée, pourrait bien être du temps des Sassanides. Du moins M. Thomas trouva une grande analogie entre la construction du Tak de Ctésiphon et celle de la voûte de ce pont. Au premier pilier se trouvent huit bas-reliefs, qui rappellent également l'art des Sassanides; le premier, en allant de gauche à droite, représente un centaure avec un serpent; le second, la lune avec un taureau; le troisième, une figure mâle avec un poisson; le quatrième, une femme avec un poisson; le cinquième, le soleil avec un lion; le sixième, un homme avec un bouc; le septième, un homme avec un crabe; le huitième, un homme avec une balance.

A côté de ces bas-reliefs, en haut de chaque figure, se lisaient des noms arabes, évidemment gravés longtemps après, car ces mots sont sculptés en relief sur un creux fait dans le fond, et le travail en est beaucoup plus grossier que l'exécution des figures elles-mêmes. Quelques noms étaient à peine visibles, d'autres pouvaient se lire *Moutchtari*, مشتری, *Zohal*, زحل, qui désignent Jupiter et Saturne. Le premier mot, جوزهر, *Djauzehar*, me mit sur la voie; car ce terme est la dénomination du dragon, personnification du nœud luuaire; le bas-relief indique que le point d'intersection entre le plan de l'orbite de la lune et celui de l'écliptique a lieu à l'époque indiquée par la position des planètes dans le Sagittaire. Le reste avait une signification analogue, et, en combinant les huit bas-reliefs, à une exception près, on trouve, à l'aide de ces huit données, la position que le *Modjmel-et-Tawârikh* assigne aux planètes lors du règne de Kayomors, premier homme selon les croyances des Persans. Le signe du Sagittaire avec le *Djauzehar* est figuré sur les monnaies des Atabegs et des Ortocides; mais ce ne serait pas une raison suffisante pour attribuer la construction du pont à l'époque où vécurent ces princes; de même que la présence du soleil accompagné d'un lion ne peut prouver que cette construction date du règne de la dynastie actuelle des Kadjars, bien que les souverains de la Perse appartenant à cette famille aient adopté ce symbole.

Ce monument important d'astrologie nous fait supposer, avec beaucoup de chances de vérité, l'existence d'une ville en cet endroit. Cette découverte récompensait largement notre séjour à Djezireh, d'où nous partîmes le lendemain. Le pont de bateaux sur le Tigre avait été défait à cause de la saison; l'autorité le fit rétablir pour nous faire passer le fleuve, et, pour la première fois, nous foulâmes la terre d'Assyrie.

CHAPITRE VIII.

ENTRÉE EN ASSYRIE.

Pendant une heure encore nous suivîmes la rive gauche du fleuve majestueux qui, en sortant du lit étroit dans lequel il est jusque-là engouffré, prend des proportions considérables. La

rapidité de son cours nous fit comprendre pourquoi les Perses, en voyant les ondes qui s'entrechoquent avec une grande violence, changèrent le nom indigène de *Diglat* en celui de *Tigrâ*, qui, en perse, veut dire flèche[1].

Après une marche de six heures, nous arrivâmes à un village chaldéen nommé *Nahrevda*, et habité par des chrétiens qui ne parlent que le néo-chaldaïque. Ce village, situé sur une colline, contient des maisons plus propres que celles que nous avions jusqu'alors rencontrées. Mais une chose désagréable, c'était la curiosité des habitants, dont nous dûmes réprimer les écarts à plusieurs reprises. Plus tard nous n'eûmes pas beaucoup à nous en plaindre, et nous continuâmes la route, d'abord dans la plaine; ensuite nous entrâmes dans la montagne des Kurdes. Le chemin n'était pas mauvais; mais nous dûmes descendre et monter, et traverser, entre ces deux opérations, un assez grand nombre de torrents grossis par la neige déjà fondante. Dans l'un d'eux, que j'identifie avec le Chaboras, nos chevaux entrèrent dans l'eau jusqu'au ventre, et plus d'une fois nous courûmes le danger d'être entraînés par le torrent. Plus nous avançâmes, plus la contrée devint rocailleuse, tout en ne perdant rien de son aspect pittoresque. En un certain endroit, nous vîmes parsemées le long de la route beaucoup de pierres assez grandes, au milieu desquelles s'élevait un bloc plus volumineux encore; on nous dit que ces pierres étaient un monument de la colère céleste, qui jadis, pour punir l'impiété d'un berger, le changea en pierre ainsi que son troupeau. Après dix heures de chemin, nous arrivâmes à un endroit nommé *Terkesch*, et habité par des Kurdes. Ces gens nous accueillirent avec une grande défiance; personne ne voulait nous recevoir, et plusieurs d'entre eux prétextaient, comme empêchement principal, que nous avions avec nous un grand chien, qui, du reste, était fort inoffensif. A la fin, nous trouvâmes un gîte, après l'avoir presque pris de force, aidés par le sabre menaçant de notre cawas.

Les muletiers, qui avaient désespéré de pouvoir franchir la montagne à la hauteur de Zakho, avaient choisi ce chemin, qui était plus long que la route ordinairement suivie par les voyageurs; le lendemain, ayant vaincu les plus grandes difficultés, nous nous arrêtâmes à *Guehan*, à dix heures de Terkeseh; avant d'y arriver, nous avions rencontré, à une heure et demie de Guehan, une forteresse tombant en ruines. Le village de Guehan, habité par des Yézidis et par quelques chrétiens, nous donne l'hospitalité jusqu'au lendemain.

Poursuivant notre route dans la plaine, nous passâmes auprès d'un temple yézidi tenu en grande vénération, et de là nous allâmes à *Tel-Eskof*, ou colline de l'Évêque, où nous nous arrêtâmes peu de temps. Ce village est l'un des plus considérables autour de Mossoul; les chrétiens catholiques qui l'habitent étaient autrefois, comme la plupart de leurs coreligionnaires, sectaires de Nestorius; il y a cent cinquante ans, beaucoup d'entre eux s'unirent à Rome. *Tel-Eskof* est le siége d'un évêché, et le voisinage de Mossoul, ainsi que la découverte de Ninive, a fait naître de singulières prétentions. Tout à coup quelques familles se souvinrent

[1] Il est vrai que cette altération était forcée, parce que les Perses n'avaient pas de *l*, qu'ils remplaçaient par *r*.

des anciens rois d'Assyrie, et une femme, native de ce pays, a recueilli, surtout en Angleterre, beaucoup d'argent, en se présentant comme descendante des Sennachérib et des Sardanapale. Elle avait cru pouvoir faire graver à Paris des cartes de visite, sur lesquelles on lisait en langue française : « Marie T. E. princesse d'Assyrie. » Quelque incroyable que le fait puisse paraître, elle trouva des personnes qui la reçurent en qualité de princesse assyrienne et s'intéressèrent à elle.

Nous passâmes par Tel-Eskof, et nous nous dirigeâmes sur *Batnaïa*, où nous arrivâmes après quelques heures. Nous trouvâmes un accueil hospitalier dans ce grand village chrétien, d'où l'on peut déjà apercevoir Mossoul; partis de bonne heure, nous nous approchâmes, après quatre heures de marche, en passant par *Tel-Kef*, des ruines de Ninive, connues sous le nom de *la Colline de Koyoundjik*.

CHAPITRE IX.

NINIVE ET MOSSOUL.

Ce ne fut pas sans émotion que nous laissâmes à gauche le palais des rois d'Assyrie; mais ce n'était pas le moment de s'y arrêter, d'autant plus que nous devions plus tard visiter les fouilles de nos prédécesseurs. Nous franchîmes donc immédiatement le pont du Tigre, et entrâmes dans la ville de Mossoul, le 1er mars 1852.

Le consul de France, M. Place, n'était pas en ce moment à Mossoul, car les fouilles l'avaient appelé à Khorsabad; néanmoins des ordres avaient été donnés pour recevoir l'expédition de Mésopotamie et de Médie au consulat de France. Cependant notre désir de voir les travaux entrepris par notre confrère fut tellement grand, que, dès le jour suivant, nous résolûmes de faire une excursion à Khorsabad et de saluer nos collaborateurs.

Nous traversâmes le Tigre et entrâmes dans l'enceinte de la cité royale; nous chevauchâmes entre les deux grands palais de Ninive, celui de Koyoundjik et celui de Nebi-Younès, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à l'autre bout de l'enceinte. Après quatre heures environ de marche vers le nord-est, nous aperçûmes les collines de Khorsabad, franchîmes l'enceinte de la ville, et nous nous trouvâmes en présence de M. Place et de ses compagnons.

Khorsabad, nom que les Persans ont estropié en altérant l'ancienne dénomination *Khisir-Sargon*, pour que le nom signifiât quelque chose dans leur langue (*ville aux Ours*), n'est pas Ninive. C'était un immense palais fondé dans le voisinage de la capitale, vers 710 av. J. C. par le roi Sargon, et qui, par sa destination, par sa situation, était à Ninive à peu près ce que le Versailles de Louis XIV était à Paris, ce que Hampton-Court est à Londres. C'est là

Digitized by Google

que M. Botta découvrit le premier les monuments de la civilisation assyrienne, qui a maintenant conquis la place qui lui revient de droit dans l'histoire du monde. Il se dirigea vers Khorsabad, après avoir fouillé en vain Koyoundjik, et, si l'on peut dire, avec raison, que le titre de *Monument de Ninive*, qu'on a donné à son livre, n'est pas parfaitement exact, on ne saurait nier que la découverte de cette dépendance de la capitale, découverte qui a autorisé et encouragé les fouilles exécutées sur d'autres endroits, peut, à juste titre, prendre le nom de la découverte de Ninive.

Nous vîmes les commencements des fouilles de M. Place, que je pus suivre plus tard avec un plus grand loisir, lorsqu'elles étaient déjà arrivées à un très-considérable développement. On voit aussi partout les traces des travaux de M. Botta, dont les résultats sont en partie anéantis depuis qu'ils sont abandonnés. Il est à déplorer, dans l'intérêt du Musée du Louvre, que tant d'objets de grande valeur, trouvés par suite des fouilles de M. Botta, n'aient pas été transportés à Paris, car alors le Louvre serait plus riche en monuments assyriens que la collection du Musée britannique. Les premiers objets qui arrivèrent à Londres, qui y produisirent une sensation si grande, avaient été trouvés par M. Botta; c'est un négociant anglais qui les avait pris et vendus au Musée britannique. Il aurait été préférable, dans l'intérêt de l'archéologie, que beaucoup d'objets de ce genre eussent été soustraits à la destruction.

M. Place s'était installé dans une petite cabane; la cour était pavée de briques de Ninive. Le village dans lequel était située cette modeste demeure avait d'abord été construit sur la colline même de Khorsabad; mais M. Botta, qui en croyait la présence incompatible avec les intérêts de la science, força les habitants de s'établir un peu plus loin. Un pareil acte paraîtrait violent, si l'on oubliait la rapidité avec laquelle on démolit et reconstruit les demeures, faites de mottes de terre, et si l'on ne se souvenait pas que le déménagement et l'installation nouvelle, chez ces gens, ne sont pas aussi difficiles que chez nous. En outre, on accorda aux habitants un dédommagement approprié aux circonstances.

Les ouvriers de M. Place étaient des Nestoriens, et ils avaient en partie travaillé aux fouilles de M. Botta; et ce fut surtout un contre-maître, très-intelligent et très-dévoué, Nahouchi, qui prit presque toujours le commandement des terrassiers, et sut, jusqu'à un certain point, suppléer à la direction de M. Place, quand les devoirs de sa position consulaire appelaient ce fonctionnaire à Mossoul.

Ainsi que nous l'avons dit, les travaux n'étaient pas encore poussés bien loin, néanmoins M. Place avait fait déjà quelques trouvailles, surtout de petits objets, dont il allait bientôt découvrir un si grand nombre. Malgré le temps très-restreint qui s'était écoulé depuis son arrivée, il avait déjà ouvert de profondes tranchées, quoique nous ne prévissions pas alors l'étendue des travaux qu'il a exécutés depuis.

Nous vîmes ce qu'il y avait de remarquable, et retournâmes le même soir à la ville. Le désir de nous instruire, qui nous avait menés à Khorsabad, nous conduisit aux fouilles des Anglais. M. Layard avait abandonné le théâtre de ses recherches; il avait déjà publié ses belles

Digitized by Google

découvertes, et s'était acquis, outre une popularité presque incompréhensible en France, une charge ministérielle ; plus tard, ses recherches durent lui ouvrir les portes de la représentation nationale. C'était le consul d'Angleterre, M. Charles Rassam, ancien catholique chaldéen, plus tard converti au protestantisme, qui dirigeait les fouilles. Le consul d'Angleterre était un homme très-versé dans la littérature syriaque et chaldéenne; il avait lui-même des manuscrits très-précieux, et il s'occupait surtout de l'origine des différentes sectes qui peuplent la ville et les environs de Mossoul. Il avait épousé une Anglaise, miss Badger, sœur du Rév. Badger, auquel le Musée britannique est redevable d'une belle collection, unique dans son genre, de livres syriaques et chaldéens. Sa femme, qui avait connu M. Fresnel à Malte, nous reçut avec une grande affabilité, et nous fit, sans nous y mener, les honneurs de Koyoundjik, en nous exposant tout ce que cet endroit contenait de remarquable. En vérité, c'était elle qui donnait l'impulsion aux travaux des Anglais et en a grandement préparé les splendides succès.

M. Rassam eut la bonté de nous accompagner à Koyoundjik. Nous y vîmes les dernières excavations de M. Layard, dont les détails n'étaient pas encore connus en Europe. Nous admirâmes surtout le bas-relief représentant Sennachérib[1], assis sur son trône, et recevant les hommages des Juifs captifs de Lakis. M. Thomas apprécia en artiste les détails de cette œuvre d'art, et il l'attribua à une époque postérieure à celle de Sargon. Il ne s'était pas trompé, quoiqu'elle ne soit que de quelques années plus récente; mais il se peut que le palais de Sargon fût le travail d'une ancienne école, tandis que celui de Sennachérib nous montre les efforts d'un art plus moderne, dont le développement se peut suivre jusqu'à la fin de la monarchie assyrienne.

Les travaux des Anglais exécutés au monticule de Koyoundjik avaient déjà reçu une immense extension, et ils étaient, quant à la diversité des résultats, bien supérieurs aux fouilles françaises; mais le produit des fouilles n'offrait pas l'incontestable avantage que présente un grand ensemble d'objets appartenant à une seule époque et fournissant une image plus vivante de l'état de l'art à un moment précis. Car, à Koyoundjik, se trouvent des palais de Sennachérib et de ses successeurs, contenant des débris provenant des époques beaucoup plus reculées[2], tandis que Khorsabad fut la création du seul roi Sargon, dont les successeurs ne touchèrent pas les constructions, conservées jusqu'à nous dans leur état primitif. Mais, à Kuyoundjik, on avait ouvert, quelques jours auparavant, un tombeau de femme qui contenait des bijoux et une plaque d'or représentant un masque ; ces objets, quoique très-intéressants par eux-mêmes, durent perdre, non pas de leur valeur, mais bien de leur cachet, par le fait que le même tombeau contenait également une très-belle médaille d'or de l'empereur Tibère. Les antiquités arrachées au sein de la terre n'appartenaient donc

[1] Voyez Layard, *Collect. de planches*, t. II, pl. 23. — [2] Nous savons, par les inscriptions, que les anciens rois résidaient à Ninive; mais leurs constructions n'ont pas survécu au sac de Ninive sous Sardanapale IV (788). Tous les palais de Ninive ne datent que de Sennachérib et de ses successeurs.

pas à la Ninive assyrienne, mais bien à la colonie romaine, *Claudia Ninus*, dont parlent les auteurs.

M. et Mme Rassam nous firent aussi les honneurs de la collection de petits objets trouvés dans les fouilles et achetés des Arabes. Ce petit musée était assez riche en fragments couverts d'inscriptions, de poterie de toute espèce, de verroteries et même d'ivoires. A cette occasion, l'hospitalité du consul d'Angleterre nous valut la connaissance de deux fonctionnaires de la Compagnie des Indes, habitant Bagdad, et dont nous devions faire depuis une connaissance plus ample et plus fructueuse, je veux parler du commodore Félix Jones et du docteur Hislop, médecin attaché au consulat général de Bagdad, qui étaient venus pour lever le plan de tout le territoire ninivite des deux rives du Tigre. Leur travail est une des œuvres les plus distinguées et les plus profitables qui aient jamais été faites dans ces contrées de l'Asie. Ils précédaient le colonel Henry Creswick Rawlinson, le célèbre interprète des inscriptions de Bisoutoun, qui venait de publier le texte assyrien de ces documents remarquables.

Le colonel Rawlinson devait surveiller le classement des inscriptions sur pierre et briques retrouvées par MM. Layard et Rassam. Malheureusement il n'était pas venu à temps pour assister à une découverte que sa présence aurait rendue tout autrement fructueuse pour la science qu'elle ne l'a été en réalité. Les fouilles des explorateurs anglais avaient mis au jour une collection de quelques milliers de briques, réunies dans plusieurs chambres; ces briques, couvertes de caractères aussi fins que nettement dessinés, contiennent, entre autres, des syllabaires, des textes astronomiques, des listes mythologiques, des décrets royaux et beaucoup d'autres documents d'un intérêt inappréciable. La destruction des chambres qui les contenaient jadis, effectuée par l'effondrement des étages supérieurs, avait eu pour résultat de briser ces tablettes d'argile; mais les morceaux, au moment même de leur découverte, se trouvaient réunis, et auraient pu être facilement rassemblés. Mais, au lieu d'y faire attention, les ouvriers trop zélés se contentèrent de jeter pêle-mêle dans différents paniers ces débris, qui ensuite furent mis dans des caisses, et dont une partie alla à Bagdad pour aider sir Henry Rawlinson dans ses précieuses recherches, pendant que d'autres furent envoyés directement à Londres. Ainsi il advint que les débris de la même inscription furent séparés les uns des autres, et beaucoup de données importantes sont peut-être perdues pour toujours. Admis par la grande libéralité des trustees du Musée britannique à explorer moi-même les armoires de l'établissement, je fus assez heureux pour retrouver quelques-uns des fragments et pour adapter les morceaux brisés. Pour la plupart, ces tablettes sont divisées en colonnes, dont l'une contient l'explication des signes qui se trouvent en regard; ainsi souvent la colonne de l'interprétation est conservée, mais les signes à expliquer ne se trouvent plus. D'autre part, on voit fréquemment que la tablette contenait l'explication, à l'aide de caractères phonétiques, d'un groupe fort important; mais on est très-désappointé de ne plus posséder l'interprétation, qu'il serait si nécessaire de connaître. J'ai pu reconstituer, par un hasard heureux, quelquefois après plusieurs semaines de recherches, des tablettes très-importantes dont les morceaux avaient

Digitized by Google

déjà été photographiés séparément. Tout ce désordre n'aurait pas eu lieu, si un homme intelligent avait cherché d'abord à ramasser et à réunir les débris des inscriptions brisées.

Quelques jours plus tard le colonel Rawlinson arriva de Bagdad. MM. Jones et Hislop avaient remis à M. Fresnel l'interprétation de l'inscription de Bisoutoun, dans la préface de laquelle le savant auteur avait répliqué, d'une manière un peu vive, à la critique que j'avais faite de son interprétation des textes perses. Dans mes *Inscriptions des Achéménides* j'avais combattu, avec toute la mesure et tout le respect dus à un homme qui a si grandement mérité de la science, différents points de l'interprétation de sir Henry Rawlinson; quand je le critiquais, habitant la province, à Reims, je n'avais en connaissance que des travaux faits par M. Rawlinson jusqu'en 1849. Je n'avais pas vu les écrits plus récents du savant anglais qui, dans sa préface, me reprochait de les avoir systématiquement ignorés, et s'était oublié au point de sortir de la mesure digne d'un savant tel que l'est sir Henry. M. Fresnel prouva à ce dernier, par mon livre même, que je n'avais pu connaître une partie de ses travaux, et, en s'appuyant sur les données que je lui avais fournies, il fit bientôt comprendre à M. Rawlinson que les œuvres que j'étais accusé d'avoir systématiquement ignorées ne contenaient pas, dans l'immense majorité des cas, la rectification des erreurs que j'avais eu à combattre. Enfin il lui montra que, même si j'avais connu ses travaux, je n'aurais pu changer, en beaucoup de cas, la nature de mes objections.

M. Rawlinson, du reste, avait lui-même, dans une note, exprimé l'opinion que je semblais ignorer l'existence de ses écrits publiés depuis 1849, qui se résumaient en un glossaire perse continué jusqu'à la lettre *D*. Il reconnut, en galant homme, son erreur, et, dans une entrevue dans laquelle il m'exprima ses regrets, nous fîmes une connaissance personnelle, qui a été, pendant mon séjour à Bagdad, de la plus haute importance pour mes études assyriennes, et la source de relations agréables. Dans les premiers temps surtout, le colonel Rawlinson m'aida dans mes recherches, et les encouragea en me communiquant des résultats dont, en partie, je trouvai plus tard la justification. Il me convainquit ainsi par des preuves de l'existence réelle de la polyphonie ou multiplicité de sons attribuables aux caractères assyriens, polyphonie que j'avais contestée au commencement le plus que je pouvais; mais je finis par me rendre à l'évidence.

J'ai dû m'occuper de cette première complication, parce que, dans les derniers temps, un article anonyme, inséré dans un journal d'un très-sérieux mérite[1], est revenu sur l'accusation formulée contre moi par le colonel Rawlinson, et a tiré des conclusions qui, puisqu'elles ne tiennent pas compte des rectifications faites par le savant anglais lui-même, sont dictées ou par une insigne mauvaise foi, ou par une légèreté impardonnable.

Nous nous occupâmes à Mossoul d'estamper et de copier des inscriptions assyriennes, et nous nous préparâmes par d'autres études à notre entrée en Babylonie. Nous y restâmes trois

[1] Le journal périodique allemand *Das Ausland*, 1858, numéro de janvier.

semaines pour faire construire les *keleks* ou radeaux à outres qui devaient nous transporter à Bagdad.

Quelques jours après notre arrivée à Mossoul, nous prîmes une maison, propriété d'un chrétien, le khodja Antoun, et c'est de ce quartier général que nous visitions la ville de Mossoul et ses environs.

Mossoul, en arabe موصل, *la jonction*, la patrie de la mousseline, étoffe dont le nom indique l'origine, remplace l'antique Ninive. Il n'est pas prouvé qu'une partie de la ville habitée de Ninive n'ait pas été sur l'emplacement de Mossoul, et la position du palais de Ninive rend cette opinion extrêmement vraisemblable. Pline dit expressément (VI, XIII, 16) : *Fuit et Ninus imposita Tigri, ad solis occasum spectans, quondam clarissima;* ce qui ne peut s'appliquer au palais situé à l'est du fleuve, quoique, du temps de Pline et de Tacite[1], la ville antique de Ninus fût en ruines, tandis que le fort seul subsistait encore. La position de Mossoul même est une preuve de la situation d'une partie de la ville de Ninive, car les musulmans ont de préférence choisi, pour la construction de leurs villes comme de leurs sanctuaires, des endroits habités jadis et couverts de ruines. Alexandrie, Jérusalem, Beyrout, Damas, Alep, Diarbekr, Nisibin, Bagdad, Arbèles, Hillah, peut-être Bassora, et surtout Hamadan, nous autorisent à appliquer à Mossoul un principe dont les Arabes ne se sont jamais départis. La ville de Ninive était anéantie, selon le témoignage exprès de Strabon[2], et il n'en restait que les vestiges des palais royaux. Ce sont ces ruines qui, situées presque exclusivement sur la rive orientale du Tigre, furent plus tard fortifiées par les Parthes, et peut-être la circonvallation actuellement existante ne doit-elle, comme celle de la cité royale de Babylone, sa conservation qu'à la restauration des Parthes; car, si Ninive n'avait pas été rebâtie, comment aurait-elle été désignée comme encore existante par Tacite et Ammien-Marcellin?

Je ne crois pas, contrairement à l'avis de mes devanciers, que le nom de la ville de Mespila, citée par Xénophon, ait été l'origine de celui de Mossoul. Mespila ne peut être Ninive, car Xénophon ne pouvait ignorer le nom illustre de la cité assyrienne. Au contraire, il est très-probable que Mespila n'est autre que Khorsabad, éloigné de 6 parasanges de Larissa, qui doit être Resen. Comment croire que Xénophon n'eût pas eu sur la devancière de Koyoundjik d'autres renseignements que ceux qu'il consigne dans son expédition de Cyrus? à savoir, que la femme du roi des Mèdes, c'est-à-dire d'Astyage ou de Cyaxare II, et qu'il nomme Μανδάνη, s'était réfugiée à Mespila quand les Perses entrèrent en vainqueurs à Ecbatane. D'après cette légende, qui peut avoir un fond historique, il paraîtrait que la ville de Mespila aurait été prise après un siége assez long et seulement grâce à la peur des habitants effrayés par le feu du ciel. La nature des murs de Khorsabad, sauf le chiffre énorme de 6 parasanges (33 kilomètres de circonférence), cadre avec la description que Xénophon nous transmet au sujet de Mespila; au-dessus d'une fondation d'une pierre calcaire et lisse, se

[1] Voyez Tacite, *Ann.* XII. XIII. — [2] Strabon, liv. XVI, au commencement.

Digitized by Google

trouve réellement à Khorsabad une enceinte faite avec des briques. Un indice assez grave pour l'identification de Mespila et de Khorsabad résulte encore de l'existence évidemment courte de la dernière ville. Les ruines ne contiennent absolument rien qui puisse être plus moderne que le milieu du VIe siècle; de sorte que, si notre opinion est juste, comme nous en sommes convaincu, Khorsabad n'aurait existé que pendant cent soixante ans.

Nous dirons cela pour combattre une identification, selon nous impossible; d'autant plus que nous trouvons le nom de *Muṣri* (מצרי) comme désignation d'une contrée appartenant à Ninive. Sargon, dans presque toutes les inscriptions de Khorsabad, s'exprime ainsi (voir tome II, p. 343) :

« Avec l'aide du grand Dieu, j'ai construit de l'autre côté des plaines (*muṣri*), au pied « des montagnes au-dessus de Ninive, une ville, que j'ai nommée Hiṣir-Sargon. »

Le mot de *Muṣri* ne se trouve que dans cette phrase; nous pensons qu'il retrace peut-être l'origine du nom arabe de *Mausil*, Mossoul, d'autant plus qu'une forme antique du nom arabe est الموصر, *Al-Moṣar*, alors très-semblable au nom assyrien dont nous avons parlé.

Muṣri peut donc avoir été le nom du quartier mésopotamien de Ninive, désignant *les plaines*.

Il est possible que le nom de Mossoul, que les Juifs nomment Assour, et les Chaldéens Atour, forme araméisante, provienne de la dénomination ancienne de la partie de Ninive nommée *Muṣri Ninuah*, les *Muṣri de Ninive*. La ville, telle qu'elle existe aujourd'hui, n'est pas très-ancienne, quoiqu'il paraisse qu'elle ait déjà eu quelque importance lors de la construction du nouveau Bagdad. Abulfaradj dit que le calife Almansour choisit Bagdad pour siége du califat, parce que cette ville se trouve entre Basra et Mossoul, et non loin de Koufa et de Wasit. Du reste, comme ville qui remplaçait l'antique Ninive, ce nom et les souvenirs qui s'y rattachent ont pu lui donner de bonne heure une importance morale plus que matérielle, et sa position, comme clef de l'Irak, pouvait suppléer à sa grandeur véritable.

Mossoul doit son importance actuelle au grand prince des Seldjouks Malek-Schah (1073-1093), qui la choisit pour la base des opérations qu'il pouvait diriger contre Bagdad, alors encore soumis au sceptre des Abbassides. Le développement rapide que prit Mossoul au détriment de la colonie située de l'autre côté du fleuve est d'autant plus surprenant, que le terrain autour de la ville ne peut guère favoriser une agriculture naissante. Les dominicains, qui cultivent presque seuls les légumes européens, ont dû se résigner à avoir un jardin à quelques lieues de la ville, car tout près de Mossoul aucun arbre ne semble pouvoir croître, et l'aridité du territoire voisin de la ville, sur la rive mésopotamienne, est un fait déjà reconnu par les géographes arabes.

Le XIIIe siècle, le siècle des terreurs pour l'Asie entière, qui a détruit la civilisation musulmane, comme la migration des peuples a anéanti la civilisation romaine, n'épargna pas Mossoul, dont la ruine est signalée par l'invasion des hordes mongoles. Mossoul avait été de tout temps la capitale du nestorianisme, et les Nestoriens ont encore gardé le souvenir des persécutions de cette époque.

Lorsque le terrible Houlaghou-Khan approcha des murs de Mossoul, un homme très-remarquable était au pouvoir, Bedreddin-Loulou, qui avait d'abord été tuteur d'un rejeton mineur des Atabegs à partir de 1210, et qui, plus tard, de 1222 jusqu'à 1259, prit le titre de *sultan* de Mossoul. La ville, qui, à deux reprises, avait bravé les attaques terribles de Saladin, en 1182 et 1185, ne résista pas au formidable khan des Mongols; elle fut prise, pillée, incendiée, et resta sous la domination des princes de cette race.

Tamerlan, qui sévit contre toutes les autres villes d'Asie, épargna Mossoul; il ne la détruisit ni ne la pilla, et donna deux fois des aumônes aux pauvres. Le XVIe siècle, qui est l'ère de la consolidation de la puissance ottomane en Asie, vit aussi Mossoul se plier sous le joug des nouveaux empereurs de Constantinople. Il est vrai que les idées de conquête qui animèrent les rois de Perse, au commencement du XVIIe siècle, firent que Mossoul, ainsi que Bagdad, tomba momentanément sous le sceptre des Iraniens; mais cette suprématie ne fut pas de longue durée, et finit par la conquête définitive de Mossoul par Mourad IV, dont le nom est accompagné de l'épithète *Abou fath Baghdad*, conquérant de Bagdad.

Mossoul eut encore une fois à triompher d'une attaque des Persans, sous leur roi Nadir-Schah, en 1743. Cet événement n'est pas oublié à Mossoul, car il y a des personnes très-âgées, dont les pères et grands-pères ont assisté au siége des Persans. Quoique quelques Persans auxquels j'en ai parlé soient d'accord avec l'histoire de Nadir-Schah, écrite par le khan de Masanderan, et dont il existe une traduction allemande, il n'en est pas moins vrai que Nadir-Schah ne recueillit pas de lauriers à la suite de cette affaire. On montre encore aujourd'hui, non loin de Mossoul, à l'endroit d'où partent les caravanes de Diarbekr, une place, une mosquée, où Nadir s'était retranché et attaqua la ville. Si ce que racontent les chrétiens de Mossoul est vrai, c'est surtout leur bravoure qui força le roi de Perse à lever le siége après trente jours d'inutiles efforts. On parle d'un tunnel au-dessous du Tigre que Nadir-Schah avait envie de faire creuser pour entrer dans la ville. Je ne sais jusqu'à quel point un tel travail était possible; mais les Turcs croient que Mustapha Pacha, le commandant du siége, empêcha Nadir-Schah d'exécuter son projet. Cette opinion me semble d'autant plus invraisemblable, que le roi Nadir n'avait pas besoin d'une si grande œuvre; s'il voulait attaquer, il le pouvait parfaitement du côté de la rive droite. Quoi qu'il en soit, Mossoul résista glorieusement. Un fait qui semble pouvoir appuyer les prétentions des chrétiens, c'est que, depuis ce temps-là, ils vivent avec les Turcs en meilleure harmonie que partout en Orient, si ce n'est à Bagdad. Je parle des Turcs, non des Kurdes, qui forment une grande partie de la population de Mossoul; car ceux-ci ont toujours gardé contre les chrétiens, comme contre les Turcs, une aversion invincible, qui, je crois, est parfaitement mutuelle. Lors de la révolution d'Alep en 1850, Mossoul se tint assez tranquille; mais dernièrement, quand la guerre d'Orient éclata, les Persans semblent avoir fomenté des troubles dans ces contrées, et le consul de France, M. Place, eut beaucoup de peine à protéger les chrétiens contre les Kurdes, œuvre dans laquelle les Turcs lui prêtèrent main-forte.

On évalue la population de Mossoul à soixante et dix mille âmes; mais il y pourrait vivre un nombre de personnes plus considérable. On peut porter le chiffre des chrétiens à quinze mille, quoiqu'il ne faille pas oublier que toutes ces évaluations, à moins d'être soutenues par un recensement en règle, sont très-peu sûres. Les communautés chrétiennes les plus fortement représentées sont les Églises catholiques d'Arménie, de Syrie et de Chaldée, ensuite les Arméniens non unis et les Nestoriens. Je crois qu'il y a peu de Jacobites. Quant aux Nestoriens, ils n'habitent guère Mossoul, mais ils viennent ordinairement des campagnes voisines; ce sont des gens d'une forte trempe, courageux, et se distinguant par cela des autres chrétiens d'Orient, auxquels on ne peut attribuer un courage bien déterminé.

Après les chrétiens il y a des Juifs en nombre moins considérable; ils ont plusieurs synagogues; quelques-uns parmi eux sont fort riches et estimés. Lors de mon second passage, une affaire très-grave surgit et occasionna l'intervention des consuls de France et d'Angleterre. Un Juif, accusé d'avoir blasphémé le Prophète, fut condamné à mort, après avoir été convaincu, à ce que disaient les musulmans. Il paraît que l'effervescence populaire était très-grande, quoique, chose remarquable, elle restât dans les limites d'une affaire personnelle, sans se diriger contre la communauté juive. Le peuple demanda l'exécution; mais le pacha fit publier qu'il enverrait l'accusé à Constantinople, pour qu'il y fût mis à mort. Naturellement ni le pacha, ni les fonctionnaires de la capitale n'en voulaient à ce malheureux, qui fut rendu à la liberté aussitôt qu'il fut à l'abri de ses ennemis.

Il est vrai que, dans les derniers temps, on a fait assez d'efforts pour irriter davantage l'esprit déjà trop fanatique de la populace. Pendant notre séjour à Bagdad, on nous raconta que beaucoup de pèlerins étaient venus à Mossoul, pour voir les trois poils qui devaient avoir appartenu à la barbe du Prophète, et qui étaient alors exposés dans cette dernière ville. Je ne sais pas jusqu'à quel point le fanatisme du peuple a pu être excité par ce spectacle; mais une exhibition de cette sorte contribue toujours à éveiller les instincts malveillants de la foule.

Il y a aussi à Mossoul même des Yézidis ou *Dawâssim* en assez grande quantité, quoiqu'ils n'aient généralement que des habitations au dehors de la ville. Ainsi que je l'ai dit, M. Layard, éclairé surtout par les études de M. Charles Rassam, a fourni beaucoup de renseignements sur la religion de cette petite nation. Les Juifs les appellent *Casdim*, Chaldéens; quoique ce renseignement, considéré isolément, ne puisse être d'une force très-grande, je le crois parfaitement conforme à la vérité sous un autre rapport. Je pense que ces Yézidis sont les descendants des habitants touraniens qui occupaient ce pays avant les Sémites, et qui, certainement, s'y sont encore maintenus longtemps après la conquête de la contrée par les Assyriens sémites. Leurs croyances, quoique mêlées aujourd'hui de beaucoup d'idées chrétiennes, ont beaucoup de rapport avec celles d'autres peuples tartares. Je ne parlerai pas de la crainte perpétuelle du mauvais principe et de l'oubli du bon. Cette croyance ne trouve pas d'analogue dans les autres nations, et ne peut être attribuée à la doctrine de Zoroastre, dont le

développement naturel aboutit au monothéisme des Parsis, un dieu accompagné d'un mauvais principe très-puissant, mais très-subordonné.

Selon toute vraisemblance, cette adoration intéressée du mauvais principe appartient aux Mèdes, qui, quoique, dans les derniers temps, dominés par une aristocratie et une royauté ariennes, n'ont jamais cessé, comme peuple, d'appartenir au Touran. Il faut tenir plus exactement compte des légendes persanes, qui se sont développées elles-mêmes des livres de Zoroastre que nous ne possédons plus. Mais il paraît que la croyance des Mèdes, celle à laquelle Cyrus substitua la religion de Zoroastre, celle que rétablit, sans pouvoir soutenir cet éphémère effort, Gaumatès le Mage, comme moyen de relever la puissance échappée aux Mèdes, il paraît, dis-je, que cette religion admit la direction du mauvais principe, la préférence donnée à Ahriman sur Ormuzd. Je vois dans cette religion des Yézidis le dernier reste de cette croyance primitive, qui craint le mal avant d'aimer le bien.

Les Mèdes véritables, les Mèdes des basses classes, les adeptes des Mages, formaient une population fort ancienne et parente des antiques habitants de la Chaldée. C'est par ce fait que pourrait se rattacher la religion des Mèdes, détrônée par Zoroastre, aux idées des Yézidis de nos jours.

Cette population paisible et honnête est loin de mériter la fâcheuse réputation qu'on lui a faite. Dévoués à leur culte, les Yézidis vivent en bonne intelligence avec les adhérents de toutes les autre religions. Leurs querelles intestines sont souvent soumises à l'arbitrage des étrangers. Surtout depuis quelque temps, les Turcs eux-mêmes sont revenus de quelques préjugés injustes. Ce changement a eu lieu grâce aux Anglais, qui demandaient constamment qu'on fît cesser les vexations cruelles auxquelles les Yézidis étaient exposés naguère. Ainsi j'ai entendu dire que le siége de Djezireh a coûté la vie à beaucoup d'entre eux, quoiqu'ils n'eussent pas causé les malheurs qui désolaient ces contrées; on vendit ceux qu'on ne tua pas, et l'on racontait qu'on avait pu acheter, à cette occasion, pour dix piastres, un esclave ou une fille Yézidis.

Quant à leur culte, M. Layard a donné des renseignements sur la fête du Scheikh Adi, qu'il a vue comme assistant, et à laquelle M. Rassam ne manquait jamais. Mais, à ce sujet, je suis porté à croire qu'une partie des renseignements qui nous ont été fournis ne sont pas complétement certains. J'ai interrogé à ce sujet quelques Yézidis qui me témoignèrent de la confiance; et, quoique je n'aie pu obtenir autant de détails que M. Layard nous en a transmis, j'ai, du moins, reconnu que ces personnes savaient des choses qu'elles ne voulaient pas me dire. Il est évidemment faux qu'ils adorent un paon (*taous*), ainsi que le prétendent les musulmans; mais ils n'ont pas une exacte notion de la divinité, et, quoi qu'on en dise, ils adorent le mauvais principe; car le paon semble être le symbole du bon principe, qu'ils adulettent bien, mais dont ils ne s'occupent pas. Je ne sais, d'autre part, si ces éclaircissements, que je dois à un Yézidi, m'ont été donnés pour me mettre réellement sur la bonne voie, car le contraire n'aurait rien de bien extraordinaire.

Les Yézidis s'appellent eux-mêmes *Dawâsem*, دواسم, qui semble être un pluriel arabe de داسن. On ne connaît pas l'étymologie de ce mot; je le rattache directement au médo-scythique *dassumak*, qui, dans les traductions des inscriptions trilingues des Achéménides, se met à la place du perse *kâra*, peuple, et le remplace constamment. Je laisse à d'autres le soin d'examiner la réalité d'un rapprochement qui, toutefois, repose sur une lecture à peu près sûre; néanmoins on pourrait toujours faire valoir, comme une preuve à l'appui de mon opinion, que les Yézidis d'aujourd'hui se rattachent, par leur nom de Dasem, au peuple parlant la langue qui, selon nous, est celle des Mèdes touraniens.

Quant aux Nestoriens, j'y crois également reconnaître, et cette idée ne m'appartient pas même complétement en propre, une ancienne population que l'on a tant cherchée. Il est connu que, sous le règne du roi Pékah, Tiglatpileser, IVe de ce nom, amena captifs en Assyrie les habitants du nord du royaume d'Israël (*Reg.* II, xv, 29). Quelques années plus tard (718 av. J. C.), après la prise de Samarie, le roi Sargon, qui avait, selon toute probabilité, mis fin au siége de cette ville, commencé par Salmanassar IV, transplanta le reste de la population du royaume d'Israël à Khalach et près du Chaboras, le fleuve de Gauzanitis, et dans les villages de Médie. Je crois qu'il faut chercher là où ils furent conduits les restes des peuplades emmenées par les rois d'Assyrie, et la physionomie des Nestoriens montagnards me fait croire qu'en eux s'est conservée une partie de la population israélite. Cette opinion n'a rien d'extraordinaire, car, depuis le schisme des Nestoriens jusqu'au XVIe siècle, les mêmes populations ont toujours habité les montagnes au nord et au nord-est de Mossoul. Païens pendant longtemps, ils accueillirent l'hérésie de Nestorius, qui leur présenta la vierge Marie comme mère du Christ (Χριστοτόκος), en rejetant la croyance des conciles, qui la considèrent comme la mère de Dieu (Θεοτόκος). Lorsque cette doctrine fut combattue et condamnée après le synode d'Éphèse en 433, les Nestoriens, surtout ceux qui s'étaient établis dans les montagnes, restèrent adonnés à leur foi primitive. Ce ne fut que vers le milieu du XVIIIe siècle que la plupart des communautés urbaines de la Mésopotamie, nestoriennes depuis plus de mille ans, furent ramenées dans le giron de l'Église catholique, et la majorité des Églises chaldéennes ne date que de la conversion des Nestoriens, qui avaient été puissants pendant tout le temps du califat. Aussi le nom de Chaldéens, *Kaldani*, ne s'entend, dans l'acception de Chaldéens catholiques, que depuis deux cents ans.

On comprend l'intérêt historique qui se rattache aux Nestoriens, si l'origine que nous leur attribuons est véritable, et, dans notre esprit, elle est presque certaine. Ce n'est, du reste, que dans ces montagnes inaccessibles qu'une population peut s'être conservée sans être altérée par les influences multiples qui ont changé, pendant deux mille cinq cents ans, les rapports ethnologiques de l'Asie. Des gens très-sérieux ne sont pas contraires à l'opinion qui reconnaît dans les Afghans un autre reste de la population israélite, et il est de fait que cette hypothèse trouve un appui dans la conviction même du peuple afghan. Les villes de Médie dans lesquelles furent transportées quelques fractions des dix tribus sont, de plus, très-éloignées

Digitized by Google

des habitations du peuple qui habite l'Iran oriental. Mais les commotions qui n'ont pas cessé d'inquiéter ces contrées sous les Achéménides, les Séleucides, les Parthes, les Sassanides, sans parler des catastrophes amenées par l'époque arabe et mongole, ne s'opposent pas à une translation aussi lointaine. Et, si l'on peut admettre cette dernière idée sans la trouver impossible, pourquoi n'en accueillerait-on pas avec une certaine faveur une autre, qui porte avec elle-même les conditions de son exactitude?

La ville de Mossoul, que nous pûmes visiter à notre aise, n'a pas un seul monument bien remarquable. Quelques personnes attribuent à certaines mosquées, assez peu distinguées, un âge antérieur au sac de Mossoul par Houlaghou-Khan; cela est possible, mais peu probable. Les habitations particulières sont quelquefois très-propres et commodes; elles sont en grande partie bâties en pierre et surtout en ce calcaire gris, sorte de gypse, qu'on trouve employé dans les constructions ninivites. Les salles ou chambres sont souvent très-élevées et couvertes de voûtes dont on ne peut méconnaître la hardiesse; il n'est pas impossible que cette dernière manière de construire soit un héritage que la nouvelle Ninive a reçu de son aïeule. La construction en bois est entièrement inconnue, et presque tout est bâti en pierre à Mossoul comme au dehors, où les arbres sont une véritable rareté. Sous ce rapport, l'aspect de la ville, soit qu'elle se montre à l'œil du spectateur placé en dehors et qu'elle serve au point de vue général, soit que le visiteur se trouve dans les rues, offre un caractère de tristesse que d'autres villes, telles que Bagdad, ne présentent pas. Rien, dans l'intérieur des maisons, n'est riant; tout est glacial et morne, comme si la ville actuelle, se souvenant de la splendeur ensevelie de l'Assyrie, portait le deuil de la puissance de Ninive.

Le climat de Mossoul est malsain et propre au développement des maladies fiévreuses; bien différent, à cet égard, de celui de Bagdad; la température est bien plus variable. La chaleur, à partir du mois de mai, est telle, que l'on reste dans les souterrains, ou *serdabs*, pendant le jour; l'usage de dormir sur le toit pendant la nuit n'est pas aussi général, à cause de l'humidité de l'air; en somme, on a, mais pour un temps moins long, presque tous les inconvénients de la chaleur babylonienne. Néanmoins, l'hiver y est assez froid. Quand je quittai Bagdad, au mois de février, on ne se servait plus de ses vêtements d'hiver; mais, en passant la montagne, avant d'arriver au Zab, la scène changea, et prit un aspect hivernal. Au mois de mars nous pûmes voir à Mossoul de la neige, qui est presque inconnue à Bagdad, même au mois de janvier; et je dus rester à Arbèles pendant quatre jours de pluie, tandis que, plus au midi, la sécheresse avait déjà commencé pour être rarement interrompue. Aussi les fourrures ne sont pas aussi superflues à Mossoul qu'à Bagdad, où l'on s'en sert comme objet de luxe ou pour l'installation de fonctionnaires. Mais le climat de Mossoul est, à ce qu'on dit, encore très-tempéré, quand on le compare avec celui de la Perse aux mêmes degrés de latitude.

Mossoul n'est pas fort près de la Méditerranée, et déjà trop éloignée du golfe Persique; c'est à cause de ce fait qu'elle offre peu de ressources à l'Européen qui voudrait y faire sa

provision de marchandises occidentales. Les bazars sont assez bien garnis d'objets orientaux, d'étoffes surtout, car la tisseranderie et la broderie prospèrent depuis longtemps déjà dans la patrie de la mousseline. Les articles le plus fréquemment exportés de Mossoul sont des matières chimiques, ainsi que la noix de galle. Les produits manufacturiers sont aussi envoyés de Mossoul dans l'intérieur de la Mésopotamie. Pour pourvoir aux besoins de l'Europe et de la Méditerranée, il suffit d'un seul négociant européen; et c'est probablement par suite du peu d'importance commerciale de Mossoul, que, tout dernièrement, on a supprimé le poste du consulat de France, poste créé plutôt à cause de la position archéologique qu'au point de vue politique. Le consul d'Angleterre reste donc seul chargé de la protection des Européens, dont se sépare la mission américaine, composée de plusieurs familles et exerçant également une certaine influence sur les indigènes.

Outre la mission américaine, dont les avant-postes ne se trouvent pas seulement à Mossoul, mais bien plus loin, au lac d'Ourmiah, il y existe une mission de dominicains, qui ont un établissement très-bien tenu. Ils prennent, comme les capucins de Diarbekr, un ascendant salutaire sur les populations arabes et chrétiennes, en instruisant les enfants, surtout ceux des chrétiens; ils exercent, en outre, la médecine avec une grande et louable libéralité. A cause de sa charité, cette aristocratie monacale est bien vue par les habitants musulmans; en outre, la mission des dominicains a compté dans son sein des hommes très-éminents, par exemple, le père Garzoni, qui a publié le premier écrit sur la langue kurde, ouvrage qui, quoiqu'il ne s'occupe que d'un seul dialecte, et qu'il se borne à transcrire les mots en caractères latins, n'en est pas moins très-nécessaire à ceux qui veulent étudier cet idiome.

Les dominicains ont une petite collection d'antiquités assez belle, et ils reçoivent avec une grande hospitalité les étrangers à leur table, qui est mieux servie que la plupart de celles que j'ai vues en Orient. Du reste, ils cultivent eux-mêmes leurs légumes, ainsi que je l'ai dit, et ils ont, à quelques heures de Mossoul, un jardin dont ils mettent les produits à la disposition des Européens.

CHAPITRE X.

DE MOSSOUL A BAGDAD.

Avant de partir de Diarbekr, nous avions délibéré sur la question de savoir si nous devions prendre la route de terre ou celle du Tigre. Le fleuve fait de grands circuits à partir de la ville d'Amida, et le voyage par terre n'est pas sans intérêt; ensuite les eaux du Tigre, en amont de Mossoul, ne sont pas trop sûres, et souvent le radeau y est exposé à des avaries. Mais,

Digitized by Google

entre Mossoul et Bagdad, les conditions ne sont plus les mêmes, et rarement on choisit, du moins en été, le chemin de terre par Arbèles et Kerkouk. Nous résolûmes donc de confier au Tigre nos personnes et notre fortune, fortune que plus tard le même fleuve a engloutie.

M. Charles Rassam, consul d'Angleterre, eut la bonté de nous éclairer par ses conseils. Il nous proposa, au lieu de choisir plusieurs radeaux pour nos personnes, notre suite, et nos bagages, de n'en prendre qu'un seul très-grand, sur lequel nous pourrions placer tout à la fois; il débattit pour nous le prix, et convint avec M. Fresnel de la somme de 2,100 piastres (selon le cours d'alors, près de 500 francs) pour un kelek de trois cents outres, sous la condition qu'elles fussent neuves.

Voici comment on arrange ces radeaux : on gonfle une quantité de peaux de bouc ou de chèvre, on les sous-lie fortement, on les goudronne, et on les attache alors à une sorte de natte de palmier; on les y place généralement de manière à ce que la disposition forme un carré ou un rectangle peu allongé. Notre kelek se composa ainsi de vingt rangs d'outres de quinze chacun. Quand on les a disposées de cette manière, et qu'on les a jointes au moyen d'une natte quadrangulaire, on les charge de pièces de bois posées en travers, que l'on recouvre de poutres, rangées en sens opposé, et qui forment le pont du radeau. Notre kelek avait dix mètres de longueur sur sept de large. Au milieu se trouvait un carré de deux mètres de côté; sur chacun des côtés il y avait un de nos quatre lits en bois, et couverts d'un feutre très-épais et imperméable à la pluie. Le feutre était bombé comme pour former un berceau, et fermé du côté extérieur, mais ouvert vers l'intérieur, c'est-à-dire vers l'espace carré, pour qu'on y pût entrer. Tout ce qui était autour de ces quatre berceaux, qui formaient un carré de quatre mètres de côté environ, était à la disposition de nos gens, et on y mettait nos bagages. Ainsi, dans le sens de la largeur, il y avait de chaque côté un rebord d'un mètre et demi, où couchaient les hommes qui devaient nous protéger contre les attaques que nous pouvions redouter de la part des Arabes. A chaque extrémité du radeau, où restait de chaque côté un emplacement de trois mètres de largeur sur sept de longueur, étaient installés nos bagages, la cuisine, la place des deux *kelekdji*, ou rameurs, et les couches de nos gens. Les rameurs ne dirigent pas, car le kelek tourne continuellement, et on le laisse dériver à la grâce de Dieu et du fleuve; tantôt on est tourné vers la droite et tantôt, sans qu'on ait besoin de changer de place, on regarde la gauche, en avant, en arrière. Le devoir du rameur est donc de veiller à la conservation du véhicule, ainsi que de le préserver des chocs, et de prévenir immédiatement toute avarie qui pourrait résulter de la rupture ou du dégonflement des outres.

Le radeau irait bien seul, s'il n'était pas aussi chargé; mais les outres ont, comme cela s'entend de soi-même, pour but de pouvoir décupler le poids de l'embarcation. Pourtant, la rupture de quelques peaux pourrait déterminer la perte du radeau, surtout si celles-ci étaient endommagées plus fortement d'un côté. Pour prévenir un tel désastre, on a des outres de rechange, et les *kelekdjis* se chargent même de les placer immédiatement, en

faisant amarrer le radeau pendant quelque temps. On s'expose à un danger sérieux en s'approchant trop du bord du fleuve, car les cailloux et surtout les arbrisseaux crèvent parfois une rangée d'outres, et le péril est d'autant plus redoutable, que les eaux du Tigre ont une rapidité très-grande en plusieurs endroits. A la hauteur de Mossoul, il est déjà très-impétueux. Un jour, en voulant visiter les ruines de Ninive, nous entrâmes dans une barque, mais, malgré les efforts des bateliers, elle fut entraînée vers une caserne en aval de Mossoul, et un soldat turc, qui nous voyait passer, dit en riant de notre embarras : « Vous irez « comme cela jusqu'à Bagdad, chargez-vous donc d'une commission! »

Cette manière singulière de voyager sur le Tigre était déjà connue d'Hérodote[1]; dans le passage qui a souvent été cité, il parle de radeaux à outres dont se servaient les riverains de l'Euphrate. Actuellement cette navigation semble se restreindre au Tigre, car je n'ai pas entendu dire, quoique je m'en sois enquis, que l'Euphrate, qui a beaucoup perdu de sa masse d'eau, soit encore sillonné par des keleks. On y va plutôt sur des navires connus sous le nom de *tarâdeh*. Néanmoins le passage d'Hérodote est des plus curieux, en ce qu'il atteste l'immutabilité des mœurs et usages dans ces pays, dont les hommes, les races mêmes, les idées religieuses, changent vite, tandis que les usages et les mœurs ne cèdent pas à une série de siècles. Hérodote nous parle de keleks ronds; aujourd'hui on les construit en carré, mais le renseignement fourni par le père de l'histoire a cela de fort remarquable, que la forme circulaire est mieux justifiée que toute autre, parce que le fleuve fait tourner le kelek comme une toupie. Il se peut aussi que les Babyloniens fussent plus avancés dans la pratique de fabriquer ces embarcations que ne le sont aujourd'hui les Arabes du Tigre. Nous verrons, du reste, qu'il y a encore des bateaux circulaires nommés *kouffeh*.

Hérodote raconte aussi que, lorsque le navigateur était arrivé au terme de son voyage, il détachait les outres, les palmiers et les poutres, et les ramenait sur des bêtes de somme. La même chose se fait encore aujourd'hui; arrivés à Bagdad, nous assistâmes à la démolition de notre radeau sur les bords du Tigre.

Les outres ont, de tout temps, joué, et jouent encore un rôle important dans la navigation du Tigre, même dans la natation. Sur les bas-reliefs de Ninive, on voit des hommes qui nagent en s'appuyant sur une outre, et la même chose existe encore aujourd'hui. Les Arabes attaquent en nageant dans le fleuve, la lance à la main, le fusil au bras, selon quelques-uns. J'ai vu des Arabes armés d'une lance dans cette position; mais je n'ai pas vu ceux qui se servaient de fusils, et je dois avouer qu'un pareil exercice offrirait de sérieux obstacles. Les Arabes tirent, d'ailleurs, assez bien pour rester sur le rivage et pour viser de là.

Un autre moyen de navigation dont j'ai parlé déjà, c'est un bateau rond, profond d'un mètre et large de deux à trois mètres; il ressemble à un panier fait de branches de palmier ou d'autres arbres, comme l'osier, goudronné des deux côtés, et qui tourne continuellement au gré

[1] Hérodote, l. I, ch. CXCIV.

Digitized by Google

du fleuve. Deux personnes lui donnent la direction. Ces *kouffeh*, car c'est sous ce nom que l'on les désigne à Bagdad, sont surtout en usage pour des trajets de courte durée, quoique nous nous en soyons servis pour aller de Bagdad à Ctésiphon.

Le 22 mars 1852, nous quittâmes Mossoul accompagnés et installés sur le kelek par le consul d'Angleterre. Nous nous abandonnâmes au cours du fleuve, et nous arrivâmes vers quatre heures à Nimroud, illustré par les travaux de M. Layard.

Nous visitâmes les fouilles immenses des palais de l'ancienne *Calach*, dont il est question dans la Genèse (x, 11, 12) comme étant une des trois grandes villes bâties par Nimroud :

« 11. Et de cette terre (de Sennaar) il partit pour l'Assyrie, et il y bâtit Ninive, et les rues « de la ville et Calach ;

« 12. Et Resen qui est entre Ninive et Calach, et c'est elle qui est la grande ville. »

Les inscriptions nous démontrent clairement que les ruines aujourd'hui connues sous le nom de Nimroud sont celles mêmes de Calach. Mais cette ville ne fut choisie pour résidence que par le roi Salmanassar I. Ce monarque bâtit le premier palais qui a dû subsister assez longtemps, mais sans être la demeure royale. Jusque-là Élassar, citée dans la Genèse (xiv, 1), et ensuite Ninive, avaient été habitées par les premiers rois du grand empire d'Assyrie.

Quant à Resen, elle était tombée, à des époques que nous pouvons préciser à l'aide des documents originaux. Néanmoins le nom s'était perpétué, et nous le retrouvons là où nous ne l'aurions pas cherché, dans Xénophon, qui parle de Larissa comme d'une ancienne ville ruinée et jadis habitée par les Mèdes. On a voulu identifier Larissa avec Nimroud ou Calach, et certainement les restes de Nimroud peuvent faire naître l'idée d'une pareille identification. Mais le nom de Calach n'est pas inconnu aux Grecs, puisque Strabon parle de la Chalachène comme d'un territoire de l'Assyrie. Xénophon ne nous donne ordinairement pas de noms qui ne se retrouvent pas ailleurs. Il nous parle de Babylone, de Sittacé, d'Opis, du fleuve Zabatus (le Zab), et de tant d'autres endroits encore qui tous attestent qu'il n'a pas mentionné de noms inconnus, mais qu'il a rapporté ceux qui devaient exister de son temps. Or Calach s'appelait ainsi à son époque, et pouvait bien exister encore; nous ne savons même pas si cette ville a jamais été détruite. Il ne dit pas (malgré l'expression *ἐπὶ τὸν Τίγρητα*) que Larissa fût au bord même du fleuve, et il est possible qu'il l'ait quitté non loin d'Opis. Il est constant qu'il dut éviter les habitations des Perses, et ceux-ci se trouvaient naturellement le long du fleuve. Or Larissa rappelle fidèlement le son de Resen, et, il y a longtemps, Bochart a déjà rapproché ces deux noms avec raison. Resen était situé entre Calach et Ninive, c'est-à-dire entre Nimroud et Koyounudjik ; non sur les bords du fleuve, mais à l'intérieur des terres, à six heures de Mespila ou de Khorsabad. Je crois reconnaître cette localité dans un des tumulus très-élevés qui couvrent la plaine, entre Ninive et Karamles ou Karakouch ; je penserais à Karamles même dont le tumulus convient tout aussi bien que celui de Nimroud, si cette ruine n'était située un peu trop à l'est, pour justifier l'expression de la Genèse. En outre, elle est trop éloignée du fleuve.

La ville de Calach est sûrement Nimroud; la ville de Ninive sûrement Koyoundjik; la ville de Resen, dont le nom de Larissa n'a été qu'une déformation grécisée, se trouve entre elles; donc Larissa n'est pas Nimroud. Au commencement du livre XVI de sa Géographie, Strabon parle de la Dolouène, de la Chalachène, de la Chazène et de l'Adiabène, comme formant les plaines autour de Ninive.

Mespila ne peut pas être Ninive. C'est ce que nous croyons avoir prouvé. Tout homme qui a vu ce pays, couvert de tumulus qui promettent encore une récolte archéologique aux siècles à venir, ne peut se ranger à l'avis de ceux qui, sans des preuves convaincantes, énoncent l'identité de telle ruine moderne et de telle ville antique. D'ailleurs, l'aspect des ruines se ressemble assez; ce sont toujours les mêmes monticules plus ou moins hauts, plus ou moins pyramidaux; et, quand on croit avoir trouvé l'identité d'un tumulus avec une ville, on se demande avec raison : « Pourquoi ne prendrions-nous pas plutôt tel tumulus tout aussi « grand, tout aussi puissant, au lieu de celui que nous supposons cacher les débris d'une « ville donnée? »

Larissa est la ville antique de Resen, probablement Karakouch, Mespila, la cité plus moderne de Sargonville (Hişir-Sargon), le Khorsabad d'aujourd'hui; et cette identification rend plus importantes les données de Xénophon, dont elle augmente en même temps l'autorité.

M. Rawlinson avait voulu jadis voir Resen dans Élassar, quoique les deux noms se trouvent dans la Genèse, parce que Kalah Cherghât est à une grande distance au delà de Calach, lequel est placé entre Kalah Cherghât et Ninive; il avait supposé une erreur dans le texte actuel de la Bible. Je ne sais s'il a renoncé à cette hypothèse inadmissible.

La phrase de la Genèse dit évidemment que la « grande ville » est Resen, et la rédaction de ce passage est antérieure à la fondation du premier empire chaldéen, à la fin du XXIe siècle avant J. C. et beaucoup plus antique que la splendeur de la grande Ninive.

Mais revenons à Nimroud.

Nous visitâmes les différentes fouilles des palais de Sardanapale III (vers 930), de Salmanassar III (880), au temps desquels Calach paraît avoir été à son apogée; néanmoins quelques parties de ces édifices sont bâties par les derniers monarques de Ninive, par exemple par Sardanapale V et son fils Assardanilan, le Kyniladan des Grecs.

Nous examinâmes surtout les fouilles d'un grand monticule qui cache les ruines d'une tour. M. Layard lui-même, dans son ouvrage (*Nineveh and Babylon*, p. 123), a rendu compte de ses efforts, dont nous pûmes admirer la hardiesse. Nous regrettons que M. Layard n'ait pas mesuré exactement les dimensions des côtés de la tour à étages de chaque côté; nous aurions eu ainsi une nouvelle donnée sur les mesures assyriennes. Nous sommes d'avis, avec les savants anglais, que ce monument peut être celui que les Grecs désignent sous le nom de tombeau de Sardanapale. Cette identification est admissible, et un autre monument de Ninive peut avoir donné lieu à cette tradition. Mais quant à la pyramide de Xénophon,

nous n'y voyons rien qui confirme son identité avec la tour à étages découverte par M. Layard. Il y avait partout de ces édifices à Ninive, même à Khorsabad.

Les fouilles de Nimroud ont pu être pratiquées à ciel ouvert plus fréquemment que cela n'était possible à Koyoundjik et à Khorsabad; et ce fait présente quelques avantages sérieux pour l'explorateur. Après avoir examiné avec soin tout ce qui pouvait nous instruire, nous nous dirigeâmes vers le village voisin de Selamiych, où nous étions amarrés. Nous partîmes encore le même soir, et continuâmes notre route sur le Tigre.

Nous passâmes l'embouchure du grand Zab, ensuite, près d'Hadji Ali et pendant la nuit, nous vîmes les ruines de Kalah Cherghât, l'antique Élassar, où les Anglais ont fait des fouilles très-considérables. Un autre nom que les Turcs donnent à ces ruines, c'est Toprak-Kalé (château de terre). Ce fut là que régna, du temps d'Abraham, Arioch, roi d'Élassar, et d'où sortit la grandeur de l'empire d'Assyrie. Les plus anciens rois de la Chaldée avaient établi en ces lieux le centre de leur gouvernement, et plus tard, après la chute de l'empire arabe, Ninippallukin, le premier roi que les Grecs nomment Ninus, y fixa le siége de sa domination. La nuit n'ôtait rien à l'aspect imposant qu'offrent ces restes; mais une explication plus détaillée ne saurait entrer dans le cadre de notre récit.

Il est possible que, sous le nom de Kœnæ, Xénophon ait voulu désigner ces ruines.

Nous passâmes l'embouchure du petit Zab, à la hauteur de laquelle le Tigre a déjà une largeur de 500 pieds, et nous entrâmes dans le rétrécissement du fleuve que les Arabes nomment *El-Fath*, et dans le voisinage duquel se trouvent des sources abondantes de naphte. Quelques heures plus tard nous arrivâmes à Tekrit, la ville la plus remarquable qui soit située entre Mossoul et Bagdad, sur les bords du Tigre, et qui, parmi ses enfants, compte le grand Saladin.

C'est ici que nous fîmes une halte pour examiner l'état du kelek et pour remédier aux avaries. En passant la Fatha, nous étions entrés dans la Babylonie propre, dans le pays qui, du temps des Grecs, se nommait Appolloniatis.

La ville de Tekrit, telle qu'elle est aujourd'hui, n'est qu'un simulacre de ce qu'elle fut jadis, et les ruines, en effet, sont beaucoup plus étendues que je ne l'avais pensé. Un cheik arabe, qui se lia avec moi pendant les quelques heures que nous passâmes à Tekrit, me conduisit à la forteresse, ou, comme les Arabes disent, à la *keniseh*, l'église. Car leur orgueil leur fait dire que toutes les ruines proviennent d'une ancienne ville chrétienne, anéantie depuis l'islamisme. En effet, il y a des ruines à Tekrit qui peuvent être des ruines d'église, et, selon les géographes arabes, la ville était peuplée surtout de chrétiens et de Nestoriens; mais les Arabes donnent le nom de *keniseh* à une espèce de fort au midi, et disent que toutes les ruines, même celles qui se trouvent à l'autre extrémité de la ville, portaient ce nom.

On me montrait aussi un *serdâb*, que l'on disait être un souterrain du temps des califes. C'est une espèce de voûte souterraine, semblable à celle que nous avions vue à Diarbekr, et qui était connue d'Ammien-Marcellin. Cette voûte conduisait à un escalier situé au-dessous du

fleuve, et de là on pouvait arriver au Tigre; elle servait probablement à recevoir des provisions du côté du fleuve en cas de siége.

Je montai sur le castel, d'où la vue domine le Tigre; le rocher sur lequel ces ruines sont situées est très-haut et presque inaccessible.

On me parlait aussi d'images et de chambres souterraines datant des temps antiques; mais je n'avais pas ordre de m'absenter de notre caravane si longtemps et sans escorte. Je dus me résigner à ne pas faire cette course, qui, à ce qu'on me disait, aurait été assez longue; car il ne faut pas croire, sans vérification préalable, à l'existence de toutes les merveilles que les Arabes annoncent; mais j'ai su à Bagdad que beaucoup d'antiquités, surtout du temps des califes, existaient réellement à Tekrit.

L'ancienne ville avait une très-mauvaise réputation; le château de Tekrit, construit par Sapor, était le repaire de Bédouins brigands, tels que ceux de Djezireth-ibn-Omar. La ville date probablement d'avant l'islamisme; Aboulféda lui donne pour marraine *Tekrit*, fille de Waiel. Il est certain, toutefois, que les caravanes évitaient Tekrit, comme les marchands voyageurs du moyen âge redoutaient les habitants, très-chevaleresques d'ailleurs, des châteaux du Rhin. C'est une bonne œuvre que fit cette fois Timour le Mongol, en exterminant Tekrit et ses habitants malfaisants. Quelque fort que fût le château, il ne résista pas au conquérant [1]; après sa prise, on en massacra les défenseurs, et l'on fit de leurs têtes une pyramide triomphale.

La population actuelle de la ville est toute musulmane; un seul juif y habite et me dit qu'il n'y avait pas de chrétiens.

Après quelques heures nous partîmes de Tekrit; mais nous fûmes bientôt obligés de rester amarrés à une distance considérable au sud, à cause d'une avarie, et nous passâmes la nuit sans que le kelek bougeât.

Le lendemain nous nous remîmes en route; et le nom d'*Imam Dour*, petite localité sur la rive gauche du Tigre, fixa notre attention. Ne sachant pas encore que le mot *Dour* se trouve en beaucoup d'endroits en Mésopotamie, nous pensions que ce *Dour* pouvait bien être identique au fameux Doura de Daniel, où Nabuchodonosor fit, selon la légende, la statue d'or. Nous trouvâmes plus tard le véritable emplacement de ce monument, dont la légende paraît avoir un fond historique.

Quelques heures plus loin nous arrivâmes, en franchissant un passage difficile, à une série de ruines portant le nom d'*Eski Bagdad* ou *Vieux Bagdad*. Nous avons déjà parlé de la manie qu'ont les Arabes d'appeler par le nom d'une nouvelle ville des ruines qui appartiennent à une localité qui, située à une grande distance de celle-ci, avait été puissante avant la splendeur de sa devancière. Du reste, il y a ici une raison spécieuse. Non loin de cette région qu'on désigne par le nom d'*Eski Bagdad*, existait le palais de Hira où les califes se firent acclamer comme *Emir-el-Mounenin*. La circonstance que le *Rawak*, ou salle d'où partait la puis-

[1] Aboulféda, éd. de M. Reinaud, 289, dit que, de son temps, le château était détruit.

sance du calife de Bagdad, se trouvait en cet endroit, a donné naissance au nom de *Vieux Bagdad*. Souvent les califes se retirèrent à Samarra dont nous parlerons, et cette *sécession* favorisa la dénomination dont nous cherchons à expliquer la raison d'être.

Au centre de la région d'*Eski Bagdad* se trouve la ville de Samarra. Nous y passâmes pendant la nuit, et ce que j'en raconte n'est pas basé sur des explorations personnelles. *Samarra*, *Samenraa*, est connu par une tour en spirale souvent décrite, et souvent figurée. Elle se compose de six étages, ou plutôt elle est formée par une spirale conique qui s'enroule six fois autour d'un massif, haut de près de 60 mètres. On se figure ordinairement la tour de Babel ainsi; mais rien n'est moins sûr. D'ailleurs il peut y avoir eu à Babylone des édifices de ce genre; mais il paraît certain que la tour de Babel ne fut pas ronde comme celle de Samarra.

Autrefois il y avait ici une plus grande localité dont parlent Ibn Djobeir et d'autres géographes.

Le lendemain nous vîmes les ruines nommées *Kadesiah*, et qui sont d'une époque assez ancienne. Rich, avec raison, les croit contemporaines des Sassanides. Mais le nom de *Kadesiah* n'a rien de commun avec la cité célèbre où la lutte des sectateurs de Zoroastre et de Mohammed tourna au profit de ces derniers. La ville où Iezdedjerd III fut vaincu par les troupes du calife Omar n'était pas de ce côté, ainsi que le semble croire M. Layard[1], mais se trouvait de l'autre côté de l'Euphrate, en Arabie.

Nous naviguâmes entre des ruines, et notre plus grand désir aurait été d'explorer un pays qui promettait une si riche moisson archéologique; mais notre devoir nous appelait directement à Bagdad. Déjà nous en approchions, et nous entrâmes dans la partie du Tigre dont peu de fleuves peuvent égaler la majesté. Ayant une lieue et demie de largeur, ce vaste cours d'eau ressemble à une mer, et le soleil couchant rendait le spectacle plus saisissant encore. Nous pensâmes être près de Bagdad; pendant que le ciel paraissait complétement serein, un ouragan équinoxial surgit soudain. Quelques coups de vent mirent fin à nos rêveries, car l'embarcation fut jetée d'un côté à l'autre, le vent s'engouffra dans un des berceaux comme dans une voile, et un choc nouveau menaça de nous faire sombrer. Alors M. Fresnel ordonna qu'on défît les berceaux au-dessus des lits, et nous gagnâmes, après quelques secousses, mais assez heureusement, le rivage. Au moment même où nous en approchâmes, un nouveau coup de vent jeta le radeau contre des arbrisseaux dont les branches s'étendaient au-dessous de l'eau. Quelques-unes de ces plantes crevèrent les premières outres, le vent fit glisser l'embarcation le long de cette végétation, et une vingtaine de peaux furent promptement lacérées. Fort heureusement le vent se calma bientôt; nous pûmes nous débarrasser des étreintes des plantes et gagner le large, en déchargeant du poids qu'il supportait tout le côté endommagé du kelek.

Cet accident eut lieu un peu au-dessus des ruines d'Opis, grande ville du temps d'Hérodote et de Xénophon, et dont les inscriptions cunéiformes attestent l'importance. C'est à Opis que le colonel Taylor trouva un prisme hexagonal, couvert de cinq cents lignes d'inscriptions

[1] Layard, *Ninive et Babylone*, 671.

cunéiformes, d'une importance capitale, et connu sous le nom de cylindre de Sennachérib. Parmi les restes de la Mésopotamie, les ruines d'Opis sont celles qui sont les plus dignes de l'attention des explorateurs à venir.

CHAPITRE XI.

BAGDAD.

Enfin le 27 mai, dans la matinée, nous passâmes devant les coupoles dorées d'Imâm Moussa, et, une heure plus tard, nous entrâmes dans le port de Bagdad. Notre première impression fut une désillusion mêlée d'une sorte de stupeur, quand nous vîmes, à côté d'une mosquée située au bord du fleuve, un dôme coupé par le milieu, de sorte qu'il présentait l'aspect d'une niche.

Le vice-consul de France, averti de notre arrivée, se hâta de venir à notre embarcation. C'était M. Lysimaque Caftandjioghlou Tavernier, qui, pendant toute la durée de la mission, a contribué au succès de l'entreprise et au bien-être des membres de l'expédition. Nous avons été heureux d'avoir trouvé à Bagdad un homme qui, malgré sa position, relativement modeste en présence du faste déployé par le consulat des Indes britanniques, l'avait si bien conciliée avec la dignité que lui imposaient ses fonctions de chargé d'affaires de France. En déposant sur la tombe de cet homme excellent ce souvenir de reconnaissance et d'amitié, je ne dois pas oublier de combien de luttes de toute espèce fut traversée son utile existence. M. Tavernier, je le répète, sans sacrifier rien, ni des intérêts ni de la dignité de la France, était arrivé, malgré la présence à Bagdad de la mission britannique, malgré la mauvaise volonté de Namik pacha, malgré les haineuses insinuations de quelques personnes qui incriminaient jusqu'à son caractère de Grec schismatique, malgré les efforts d'un prêtre qu'il dut éloigner, était arrivé, dis-je, à se faire respecter des Anglais, à se faire aimer des chrétiens catholiques et autres, et à obtenir du pacha ce qu'il désirait dans l'intérêt de la France. Instruit, savant même dans quelques branches de l'histoire et de l'archéologie, M. Tavernier nous donna d'excellents conseils, qui, pour fructifier, n'avaient qu'à être suivis. Du reste, une vie remplie d'événements lui avait fait acquérir la faculté de s'accommoder aux divers caractères auxquels il avait affaire.

Né en 1805, à Salonique, d'une ancienne famille, il avait passé, avec son frère puîné, Lysandre Caftandjioghlou, actuellement directeur de l'école polytechnique d'Athènes, sa première jeunesse dans la maison de son grand-père. Lorsque éclata la révolution hellénique, Lysimaque, à l'âge de seize ans, fut jeté dans une prison, et aurait été tué sans des interventions puissantes. Il perdit néanmoins une partie de la fortune qui lui restait, car une autre lui

avait été déjà enlevée par des spoliations dont une donation récente du sultan a, il y a quelques années, généreusement effacé le souvenir. Il fut transporté à Marseille, où il passa plusieurs années; il y apprit le français, et fut ensuite employé, comme attaché d'abord, plus tard comme chancelier, au consulat de Cività-Vecchia. Il y était encore quand les Français y arrivèrent, en 1849, et toutes les personnes qui y ont passé auront apprécié son inépuisable complaisance. En 1850 il fut appelé au poste de vice-consul, gérant le consulat général de Bagdad. Il avait bien des préjugés à écarter; il réussit à faire oublier le tort qu'un de ses prédécesseurs avait causé au nom de la France. Il resta à Bagdad jusqu'en 1854, à la fin de l'été, revint par Bombay en Europe, et s'arrêta à Constantinople, où il rejoignit sa femme, qui l'y avait précédé ou qui était venue à sa rencontre. Arrivé à Paris en 1856, il y demeura, en attendant une place de consul en Grèce, jusqu'à sa mort, qui le surprit, le 26 octobre 1858, à peine âgé de cinquante-trois ans.

Mais revenons à notre entrée à Bagdad.

Le consul avait loué pour nous une habitation unique dans son genre. En dehors de la porte d'amont, à l'extérieur de la ville, Nedjib pacha s'était fait bâtir une villa dans le style des maisons grecques, et qui nous ouvrit ses vastes mais délabrés emplacements. Cet immense édifice n'avait qu'un étage : dans le vestibule et au rez-de-chaussée s'installèrent les domestiques mieux que nous n'avions pu le faire nous-mêmes pendant tout le voyage; le premier étage resta à notre disposition. Toute la largeur de l'édifice était occupée par une salle très-vaste; à droite et à gauche de cette sorte de large corridor s'ouvraient nos chambres. Ces dernières avaient été décorées de tapisseries et de papiers peints; mais tout était délabré. Des lézards se promenaient aux plafonds. D'énormes fenêtres s'ouvraient dans chacune des chambres; autrefois, à peu près soixante-six croisées avaient interdit l'accès à l'air et à la pluie; des cent quarante carreaux de vitre de ma chambre, neuf seulement se trouvaient encore à leur place. Le mauvais effet que produisait cette demeure, presque inhabitable pour toute personne qui n'eût pas fait le voyage à travers l'Asie, était compensé par le jardin qui entourait l'édifice, et qui, dans ses longues allées plantées d'orangers, d'oliviers, de grenadiers et de figuiers en fleur, offrait un délicieux refuge et une promenade aux charmes de laquelle nous n'étions pas habitués.

Nous nous y installâmes pour préparer notre voyage à Babylone, et pour travailler chacun dans les différentes branches de nos spécialités. Les visites des notables de Bagdad commençaient à affluer. Ainsi, nous reçûmes, le 30 mars, la visite du gouverneur général de l'Irak et du Hedjaz, Namik pacha, maréchal de l'empire, qui était accompagné de M. Jean d'Aristarchi, alors turdjemanbey, aujourd'hui chargé d'affaires de Turquie à Berlin, et qui, par l'appui qu'il nous a prêté, a bien mérité de notre reconnaissance. Namik pacha, tout dernièrement connu du grand public d'Europe par le rôle qu'il a joué lors des troubles de Djeddah, était un homme d'une énergie et d'une volonté incontestables. Il avait été à Paris et parlait le français avec une pureté et une lenteur aristocratique qui était la conséquence de la pré-

Digitized by Google

cision avec laquelle il cherchait à s'exprimer. Mais, comme la plupart des Ottomans qui ont vécu en Europe, il se rendait compte des avantages que la civilisation occidentale peut présenter sur celle qui existe aujourd'hui en Asie. Quelque étonnants que soient les progrès que la Turquie a faits depuis trente ans, il n'échappe à aucun des Turcs éclairés que les degrés si divers de civilisation dans ce pays sont une des raisons de son infériorité incontestable, et que les améliorations possibles lui feront moins de bien que les abus presque irremédiables ne lui nuisent. De là naît une haine implacable contre l'Occident, et, quelque éclairé que fût Namik pacha, il croyait que ranimer le fanatisme musulman était le seul moyen pour donner de la force à la Turquie défaillante. De libre penseur qu'il était autrefois, il était devenu fanatique. Déguisé, comme jadis Haroun-ar-Rachid, il parcourait les rues pendant le ramazan, et, s'il rencontrait un pauvre musulman qui ne jeûnât pas, il le faisait bâtonner. A Beyrout déjà il s'était fait remarquer par sa violence, dont il donna aussi des preuves à Bagdad, et M. Tavernier dut exiger une éclatante satisfaction en faveur d'un chrétien qui avait été battu par les gens et sur les ordres de Son Excellence.

Namik pacha nous apprit que le chemin de Babylone était complétement impraticable. Le rebelle arabe Wadi dominait la Mésupotamie, et les excursions de ses bandes étaient poussées jusqu'aux portes de Bagdad. Quelques caravanes persanes avaient été attaquées par les Anazeh, qui s'étaient également fait craindre. Bref, tout semblait interdire à M. Fresnel de commencer, dès à présent, l'exploration de Babylone. Namik pacha nous déclara franchement qu'il ne pouvait pas répondre de la sûreté des routes. Cette crainte était exagérée, d'autant plus que, dans les années suivantes, ces brigandages se répétèrent sans que nous fussions dérangés. Il est vrai que l'année 1852 était exceptionnellement agitée.

Du reste, ce qui pouvait faire croire que les craintes étaient en partie fondées, c'était l'opinion du colonel Rawlinson qui connaissait le pays. Dans une visite que le consul général d'Angleterre nous fit, le 20 avril suivant, le savant britannique nous donna des renseignements précieux sur Niffar, Warkah, Senkerah; mais il déclara ces endroits moins accessibles que Hillah dans le moment actuel, et nous conseilla d'aller visiter les anciens débris médiques de Schehrizour et de Yazintépeh. Cependant, placés sur les frontières de la Perse, et sous les auspices du pacha de Soleimanyeh, nous étions plus éloignés, selon M. Fresnel, de tout secours efficace. Alors je proposai d'aller à Hamadan, pour l'explorer, malgré les difficultés qu'offre la situation de la ville actuelle, bâtie au-dessus de la cité antique d'Ecbatane; mais la France était en froid avec la Perse, et nous étions sûrs, selon le consul, d'y être mal accueillis. M. Fresnel décida qu'il fallait atteindre une occasion favorable pour sortir des murs de Bagdad et pour nous rendre à Babylone.

Pour faciliter nos relations avec les habitants de la ville, surtout avec les Européens, nous quittâmes, après un mois, la villa et le jardin de Nedjib pacha, et prîmes une maison dans la ville. M. Fresnel, captivé par l'idée qu'il a poursuivie jusqu'à sa mort, et qui ne manquait pas d'une certaine chance de succès, pensait que le gouvernement français pourrait adopter son

projet de fonder une école française à Bagdad. Cette école devait, à l'instar de celles de Rome et d'Athènes, découvrir les antiquités asiatiques, et rendre, par l'exploration de l'Asie, sous tous les rapports, de signalés services à la civilisation et à la science. Dans cette idée, M. Fresnel fonda à Bagdad un établissement central qui contenait, en dehors des nécessités premières de la vie, une bibliothèque très-complète et suffisante pour l'exploration de la Mésopotamie. Du reste, ce n'était pas la première institution de ce genre; car, sous Louis XVI, Lalande avait envoyé à Bagdad l'astronome Beauchamp, auquel nous devons des observations très-précieuses sur la météorologie et la topographie de la ville. Le savant français avait eu à sa disposition des instruments qui étaient installés dans un observatoire dont nous vîmes encore la place. Les instruments avaient été vendus par une personne que l'on nous nommait.

La maison où fut installé notre quartier général appartenait à un Français levantin, M. Ch..... qui nous la céda moyennant un loyer de 900 francs. Elle se composait, comme toutes les maisons de Bagdad, d'un divankhaneh et d'un harem. Ces deux parties forment deux corps de bâtiments; à l'intérieur de chacun il y a une grande cour; une entrée en bas et un corridor en établissent la communication. Les musulmans, comme les autres Orientaux, reçoivent les étrangers dans le divankhaneh, tandis que le harem, habitation des femmes, reste interdit aux visites masculines.

La construction de ces deux parties est presque toujours la même. Un escalier en pierre, ménagé dans le mur, conduit au premier étage. Autour de la cour règne, sur les quatre côtés, un perron dont le toit est soutenu par des colonnes de bois sculpté. C'est sur ce perron que s'ouvrent les chambres qu'on habite pendant l'hiver, et qui n'ont aucune communication entre elles. Ordinairement la longueur de ces pièces est dans le sens de la direction du perron, tandis que la profondeur du bâtiment forme la largeur des chambres. C'est par le perron qu'entre la lumière des fenêtres à vitraux coloriés, qui généralement ne peuvent s'ouvrir, parce qu'elles sont immobiles. Le plafond de ces pièces très-longues est ordinairement voûté comme à Mossoul.

D'un côté du perron se trouve une pièce *sui generis* dans les maisons orientales; c'est l'iwan ou pichkhâneh. C'est une exèdre, qui formerait une chambre, si le mur, qui la séparerait dans ce cas du perron, n'était pas abattu. Il n'y a dans les maisons européennes rien d'analogue. Cet iwan est le véritable salon de société pendant la belle saison, car, en hiver, on reçoit dans l'une des grandes chambres. Le mobilier de l'iwan est parfaitement semblable à celui des pièces fermées; on y voit un divan qui court autour de l'exèdre et qui est couvert de coussins pour s'y asseoir le jour et pour s'y coucher la nuit.

De ce premier étage un ou plusieurs escaliers montent jusqu'au toit plat qui, à Bagdad et à Mossoul déjà, a une plus grande importance qu'ailleurs. La chaleur de l'été de la Mésopotamie ne permet pas de rester dans les chambres brûlantes. Rarement la température du jour descend à 40° centigrades dans les endroits les plus frais, et, dans les pièces des maisons, j'ai vu fondre sur la table un morceau de cire à cacheter. On se retire donc, depuis

le mois de mai jusqu'au mois d'octobre dans les sous-sols qui sont ménagés dans tous les hôtels de Bagdad, et qui portent le nom de *serdâb*, littéralement « eau froide ».

Au printemps, on s'installe dans les serdabs, et l'on y transporte la partie la plus nécessaire du mobilier; on commence par poser des nattes de tous côtés, que l'on double quelquefois, à cause des scorpions qui sont très-nombreux dans les caves. Quelque temps avant le coucher du soleil, l'air se refroidit tout d'un coup; alors on sort du serdab pour prendre le frais dans la cour, où l'on dîne. L'abaissement du thermomètre est tellement considérable, qu'on croirait, en entrant dans les serdabs, ne pas pouvoir en subir la chaleur; et pourtant la température, qui a paru supportable pendant la journée, n'a pas haussé. Le soir, on monte sur le toit pour y jouir de la brise nocturne, et l'on y couche jusqu'à l'aube, car les premiers rayons du soleil ne permettent pas de continuer plus longtemps le repos de la nuit.

A Bagdad, on peut dormir en plein air sans s'exposer à la fièvre, car la température y est très-élevée et très-sèche. A Babylone aussi, le climat est sain, contrairement à ce que nous craignions. Je parle ici surtout de la ville de Hillah, quoique j'aie assez souvent couché à l'air dans les pays marécageux, sans me ressentir d'une mauvaise influence. Les émanations de la terre sont vite étouffées, pour ainsi dire, par la chaleur. Hérodote[1] avait déjà dit qu'en Assyrie *ὕεται μὲν ὀλίγῳ*, et c'est une des vérités qui m'aient le plus frappé. La haute température détermine une transpiration abondante, et l'on se porte bien quand on peut rétablir les forces par une saine alimentation. Ainsi, contrairement au préjugé européen, la chaleur n'ôte pas l'appétit; les peuples méridionaux, plus sobres et habitués à une quantité moindre de nourriture, peuvent vivre de peu; mais l'Européen, qui arrive dans ces contrées avec ses habitudes occidentales, fait bien, s'il veut résister à l'action énervante de la chaleur, de ne pas trop diminuer la quantité de nourriture à laquelle il était habitué, en présence de l'affaiblissement des forces produit par la transpiration permanente.

La nuit passée sur le toit est un des agréments de la vie bagdadéenne, surtout puisque l'on ne couche pas précisément en plein air, si l'on veut, mais qu'on trouve aussi l'occasion de se faire abriter par des palmiers. Non-seulement les arbres, plantés dans la cour et le jardin, atteignent souvent la hauteur du toit, mais ils s'élèvent encore au-dessus; et ainsi on peut réunir les deux avantages d'une position aérée et aérienne à celui d'un abri agréable. Un avantage qui, du reste, n'est pas moins grand, c'est qu'on n'est pas exposé à trouver, à cette hauteur, des serpents et des scorpions dans son lit. Aucune maison de Bagdad n'est exempte de serpents; mais ce sont des bêtes très-inoffensives et assez petites. Ces reptiles se tiennent dans les plafonds et font aux rats une guerre à mort; on ne les tue pas à cause de cette circonstance. Quant aux scorpions, ces arachnoïdes sont bien plus dangereux, et leur piqûre peut être mortelle pour les enfants. Quoique cette classe d'animaux soit d'une forma-

[1] Hérodote, liv. I, ch. cxciii.

tion supérieure aux insectes, qu'elle ait même un cœur, l'aspect n'en inspire pas moins une répulsion instinctive. On débite fréquemment une fable sur le suicide du scorpion, quand il ne peut sortir d'une impasse; il y a du vrai dans cette affaire. Nous entourâmes un scorpion d'un cercle de braise et de cendre ardente; il chercha partout une issue; à la fin il agita dans toutes les directions l'aiguillon qui est au bout de sa queue, et se frappa lui-même. Mais cela n'a rien d'étonnant, car, dans la position normale, l'aiguillon, quand il se dispose à piquer, est recourbé au-dessus du dos.

Nous nous installâmes dans la maison de M. Ch..... et continuâmes à préparer notre excursion prochaine à Babylone. Mes travaux ne furent interrompus que par une maladie dont je fus atteint pendant huit jours, et qui heureusement fut la seule perturbation sérieuse que ma santé eut à subir dans l'espace de trois ans. Une fièvre gastrique fut l'unique tribut que j'aie payé au climat d'Orient.

En tout cas, ce séjour nous fournit l'occasion de faire connaissance avec la ville actuelle de Bagdad, de cette ville qu'entoure encore dans sa ruine l'auréole civilisatrice dont elle put jadis se glorifier.

Comme la plupart des villes d'Orient, Bagdad est plus vieille que sa gloire. Amida, Mossoul et d'autres villes existaient longtemps avant d'être des capitales; on en peut prétendre autant de Bagdad, quoique l'histoire ne le dise pas : c'est le nom même qui démontre d'une manière irréfragable l'existence antique de la ville. Bagdad vient du perse *Bagadâta*, donné par Dieu, et le mot *baga*, qui est spécial à la langue de Darius et de Xerxès, et qui ne se trouve ni en zend, ni en pehlevi, ni en persan, nous montre l'origine du nom de Bagadâta : une ville qui porte cette dénomination doit dater des Achéménides. Mais elle avait été fondée longtemps auparavant, car à Bagdad même, sur la rive occidentale du Tigre, on trouve des constructions de Nabuchodonosor. Presque vis-à-vis de la place où le mur actuel de la ville rejoint le fleuve, se trouve un massif énorme et haut de cinq mètres au moins; cet ouvrage porte les caractères bien reconnaissables de la maçonnerie babylonienne, c'est-à-dire l'application du bitume et l'inscription des briques tournée en bas. Au-dessus de cette construction se trouve une *kubbeh* ou sanctuaire.

M. Rawlinson, qui le premier a observé la présence à Bagdad d'un monument babylonien, a assimilé la ville qui était jadis à cette place à la Sittacé des Grecs; cela est possible, mais loin d'être sûr. En tout cas, Bagdad doit avoir été une de ces villes dont les noms sont tracés à l'aide d'idéogrammes dans toutes les inscriptions assyriennes de Ninive, dont nous ne connaissons, jusqu'aujourd'hui, ni la prononciation ni la signification.

Dans le cours de l'été de 1853, un mur fut retrouvé au sud-ouest de Bagdad, sur la rive droite du Tigre. Auparavant toute cette contrée était couverte par les eaux de l'Euphrate, qui y étaient amenées par des canaux; mais un éboulement avait fait disparaître les eaux, et avait mis le terrain à sec. Au milieu, un ruisseau de trente pieds de largeur s'était formé et coulait avec une grande rapidité. Tout l'emplacement que je visitais, le 31 août 1853, in-

Digitized by Google

médiatement après l'effondrement, était couvert de briques de Nabuchodonosor. On voyait aussi le pied d'un pilastre; rien pourtant ne prouvait l'origine babylonienne de ces restes. En tout cas, ces ruines sont très-anciennes; certes, pendant longtemps elles ont été couvertes par des marais qui trahissaient encore leur existence antérieure par les roseaux qui croissaient partout.

Il est possible que l'effondrement du terrain ait été déterminé par la présence d'un de ces conduits souterrains tels qu'il en existe encore à Bagdad et qu'on y croit fort anciens. Puisqu'il est assez peu probable que cette ruine, située à une grande distance, ait pu faire partie de l'ancienne cité des califes, il est possible qu'il y ait eu là une maison de campagne, à laquelle on pouvait parvenir par une route souterraine.

Nous ignorons absolument toute l'histoire de Bagdad antérieure à l'islamisme, et nous n'avons que des notions faites pour rehausser l'éclat de la ville des califes, et de nature à rendre impossible la comparaison avec ses devancières.

J'ai déjà parlé des ruines d'*Eski Bagdad*, qui n'a de commun que le nom avec notre cité. Les Arabes eux-mêmes ne nient pas l'existence d'une ville, et ils racontent une légende relative à un jardin qui aurait existé jadis à cette place, en faisant allusion au persan *Bâgh*, qui veut dire jardin. Cette étymologie pèche par la base, car la ville ne s'appelle pas *Bâghdâd*, mais Baghdâd, et les Arabes, comme les Persans de notre temps, ignorent la langue des anciens Perses.

Kei Kaous, le vieux Keanieu, disent les historiens orientaux, avait bâti ici un sanctuaire à l'idole *Dâd* dans un jardin, de sorte qu'il nommait la ville *Baghdad*, idole du jardin. Il est plus croyable que, du temps des Arsacides et des Sassanides, qui habitaient Ctésiphon et Séleucie, situés à peu de distance de Bagdad, les rois de Perse auront eu là des maisons de plaisance et des enclos pour chasser, des *paradeisos*, tels qu'il en avait été établi à Babylone même. Qu'il y ait eu des jardins sur l'emplacement de Bagdad, quoi de plus vraisemblable? mais il est difficile de croire que ce soit de l'observation de ce fait qu'on ait tiré le nom d'une ville? La belle Schirin, épouse de Kosrou Parviz, peut bien avoir eu ici une villa de prédilection, dans laquelle elle se reposait des splendeurs de la *maison blanche* de Ctésiphon.

Aboulféda[1] nomme, comme étant situé sur l'emplacement de Bagdad, le marché triple, en arabe, *Suk-et-Thâlatha*, سوق الثلثة, et Ritter (*Géogr.* X, 196) a comparé avec succès ce nom à celui de Θάλαθα de Ptolémée. On nomme aussi cet antique endroit *Suk-el-Bahr*.

Quand le calife al-Mansour, le grand-père de Haroun-ar-Rachid dut choisir un siége digne de sa puissance, la vallée du Tigre s'offrit à lui comme étant bien située pour former le centre de sa vaste domination. Les anciens Orientaux, qui se rendirent mieux compte que les Romains et les Turcs des nécessités locales, établirent le siége de leur gouvernement dans l'intérieur de l'Asie. On peut, de la Mésopotamie, de la Perse même, dominer la Syrie, l'Asie

[1] Aboulféda, éd. de M. Reinaud.

Mineure et l'Égypte; mais on ne peut pas, assis sur les bords de la Méditerranée, fonder une puissance durable et affermir son autorité sur ces contrées lointaines. C'est là aussi l'erreur des Européens qui croiraient pouvoir fortifier leur puissance en Mésopotamie; tout ce qu'on a fait depuis les croisades ne pouvait être qu'éphémère. Alexandre avait mieux compris cette vérité. C'est Babylone et non Alexandrie qu'il voulait élever au rang de capitale du monde; parce qu'il savait que, de Babylone, il pouvait, comme jadis les Assyriens, agir efficacement contre la Syrie et l'Asie Mineure, tandis qu'il ne pouvait agir contre la Babylonie et la Perse quand il était à Alexandrie. Si Constantin, au lieu de choisir pour siége de gouvernement Constantinople, avait transféré le gouvernement oriental en Orient même, qui sait jusqu'où ne serait pas allée l'influence nouvelle qu'il porta au pouvoir; qui sait si l'Orient, au lieu d'avoir cédé à l'islamisme, ne serait pas resté chrétien de la Syrie jusqu'à l'Indus?

Al-Mansour aurait pu choisir une ville déjà grande, célèbre et éprouvée. Ctésiphon, la capitale des Arsacides et des Sassanides, située en aval de Séleucie, la ville double unie avec Coché, *Madaïn*, rappelait, comme Babylone, tous les souvenirs de la gloire orientale et de la civilisation hellénique. Mais telle n'était pas l'intention du chef des croyants; il fallait à la doctrine nouvelle un centre nouveau, au représentant et successeur du Prophète, une capitale qui ne fût pas entachée de l'ignorance anté-islamitique. Al-Mansour choisit le bourg de Bagdad, situé à la hauteur du plus grand rétrécissement de la Mésopotamie; car, de Bagdad sur le Tigre jusqu'à Feloudja sur l'Euphrate, il n'y a que neuf heures de marche. Ainsi fut fondée la ville des califes, le séjour du salut, *Dâr es-Salâm*, nommée *Mansouriyeh*, en honneur de son fondateur, en l'an 763 avant Jésus-Christ, 146 de l'hégire. Le nom de *Dâr es-Salâm*, que Bagdad partagea dorénavant avec Damas, a, en arabe comme en français, un double sens; c'est ou une expression emphatique pour dire la bienheureuse ou la bienfaitrice, ou bien le nom est dérivé du premier salut que le calife abbasside y reçut. C'est l'idée du célèbre orientaliste Frähn, mais je ne crois pas à cette explication; car la cérémonie de l'installation du calife ne se nomme pas *salâm*, mais *mubâya'ah*.

Aujourd'hui la ville de Bagdad est située sur la rive orientale du fleuve; mais le Bagdad des califes s'étendait aussi en Mésopotamie, et même, selon la légende populaire, la ville occidentale était plus considérable et plus peuplée que la ville de la rive assyrienne. Les géographes arabes fournissent de nombreuses descriptions de la ville de Bagdad. Elle était bâtie en forme circulaire des deux côtés du fleuve comme jadis Babylone. Deux murs entouraient la ville, comme cela eut également lieu dans la ville des Chaldéens, et, ainsi que dans l'acropole de Babylone, le mur intérieur était plus élevé que le mur extérieur. Comme aujourd'hui, il y avait des tours assez fortes et plus de portes que maintenant, où l'on n'en peut compter que trois, dont nous parlerons plus tard. Les deux murs avaient des portes qui n'étaient pas faites en ligne droite, mais disposées obliquement; de là Bagdad eut le nom de الزوراء, *Ez-Zaurâ*, l'oblique. Au milieu du mur extérieur il y avait un château et une mosquée. Cinq portes avaient été transportées de Wasit, trois de Damas et de Koufah. Mais le palais des califes, le *tâdj*, avait

son mur spécial, qui, conduisant du bord du Tigre en demi-cercle jusqu'au fleuve, entourait la cité royale et toutes ses dépendances. A ce que disent les historiens arabes, la cité royale occupait le tiers de la ville; elle portait le nom de *El-Harim*, l'inaccessible, mot qui désigne les sanctuaires musulmans. Cette cité royale avait, à elle seule, six portes. De plus, comme à Babylone, un mur spécial entourait le palais et le séparait des habitants assez nombreux de la cité royale.

Selon les récits des Orientaux, rien n'égala la splendeur de la cour des califes. Pendant près de cinq cents ans la capitale de l'empire le plus puissant et le plus vaste de son époque, le siége de la civilisation musulmane, qui était alors supérieure à celle de l'Occident, compta jusqu'à un million et demi d'habitants. L'industrie, le commerce, l'agriculture, étaient protégés par les califes; et puis, de quelle faveur ne jouissaient pas les sciences et les lettres? Que ceux qui parlent de l'incapacité complète de l'islamisme pour faire progresser la civilisation n'oublient pas que ce fut le chef des croyants musulmans qui ordonna la première mesure d'un degré terrestre, et qu'il prépara ainsi les temps des Copernic et des Galilée. L'islamisme, représenté par les branches de la race mongole, ne donne pas plus une idée de la religion musulmane que les Vandales ne peuvent faire comprendre le christianisme. C'est sous le califat qu'affluaient à Bagdad les savants de l'Orient; l'Occident ne fut pas sourd à la voix civilisatrice, quelque épaisses que fussent encore les ténèbres qui obscurcirent, après la mort de Charlemagne, pendant trois siècles, l'esprit de l'Europe en léthargie. Ce fut justement le contact de l'Orient et de l'Occident, déterminé par le pouvoir naissant de la papauté, qui mit les peuples européens, inférieurs en civilisation, en relation avec une culture alors supérieure; ce furent les croisades qui, en se ressentant de cette influence bienfaisante de la société orientale, et en donnant une nouvelle application aux idées chrétiennes, créèrent la chevalerie, dont les caractères distinctifs montrent l'influence que la noblesse spécifique de l'Arabe du califat a exercée.

Centre de la science et des lettres, Bagdad, comparable à Alexandrie, avait une bibliothèque de cent mille livres, qui furent brûlés par Houlaghou-Khan, lorsqu'il s'empara de cette capitale.

Que fut, à côté de cette grandeur matérielle et intellectuelle de la société de Bagdad, le faste féerique que déployaient les successeurs du Prophète? Faut-il répéter ou omettre les chiffres exorbitants que nous transmettent les auteurs arabes quand ils évaluent les tributs donnés aux califes, ou quand ils fixent le nombre des serviteurs employés à la cour du chef des croyants, ou quand ils rendent compte des détails d'une fête ou d'une réception d'un ambassadeur, ou de la récompense d'un poëte ou d'un vizir? Le fameux arbre à dix-huit branches d'argent et d'or qui ombrageait le trône des califes est encore aujourd'hui célèbre en Orient; mais, chose à peine croyable, le souvenir même de la place où s'élevait le *harem* est perdu à Bagdad. On ne connaît pas la place du fameux tadj du calife Mostadhi (1171-1180); on ne sait pas où trônait l'*Emir-el-Moumenin*.

Digitized by Google

C'est en 1258 que le Mongol Houlaghou-Khan attaqua le dernier des califes abbassides, Mostassim, qui, ayant refusé d'obtempérer à la demande du Mongol, de démolir les fortifications de Bagdad, avait tâché de captiver le conquérant par des présents et des flatteries. Néanmoins, Houlaghou, qui depuis longtemps avait envie de détruire la puissance des califes, donna l'ordre de prendre Bagdad, qu'il fit attaquer du côté de l'ouest par deux généraux, tandis qu'il marcha lui-même contre la ville du côté de Bakouhah et de Khanikin. Le 11 moharrem 656 (17 janvier 1257), le siége de Bagdad commença, et le 2 safar, trois semaines plus tard, Bagdad était dans les mains des Mongols. Le 9 safar, la ville fut pillée, le 14, le calife et sa famille furent assassinés [1]. Quelques parties de la ville furent brûlées, quoique la destruction complète n'en doive pas être attribuée au khan mongol.

Avec le dernier des califes finit le rôle historique de Bagdad. Après avoir été la capitale du monde pendant près de cinq cents ans, Bagdad, dépouillé de son prestige religieux, ne fut plus qu'une ville ordinaire, que son importance mettait toujours au premier rang, surtout pendant le règne des successeurs des Mongols, les Ilkhans.

Lorsque Ibn Batoutah, vers 1325, visita Bagdad, la ville était encore très-considérable, malgré la catastrophe qui l'avait frappée. Le commerce de l'Inde lui aurait rendu son antique splendour, si une seconde fois elle n'avait pas été attaquée par Timour. M. Joseph de Hammer, dans son Histoire de l'Empire ottoman [2], a dépeint, peut-être avec des couleurs trop terribles, le sac définitif de Bagdad. Timour choisit pour temps d'assaut l'heure de midi, quand la garnison se reposait. Le Mongol, si l'on peut croire à tous les rapports, n'épargna que les imâms et docteurs musulmans; mais il fit passer par les armes tout ce qui avait de huit à quatre-vingts ans. Le peuple garde encore le souvenir de ces pyramides formées de têtes humaines; on dit qu'une d'entre elles était composée de quatre-vingt-dix mille têtes bagdadéennes. Il est presque sûr que Timour n'était pas né musulman, il n'est pas avéré même qu'il se soit converti, mais au moins il affecta de l'être. C'est ainsi qu'il épargna dans la ville seulement les mosquées, les couvents et les autres monuments religieux; mais le reste périt dans les flammes.

Bagdad fut, après Tamerlan, la proie des vainqueurs temporaires de la Mésopotamie. En 1534, le sultan de Constantinople, Soleiman II, prit sans coup férir Bagdad, qui, tombé au pouvoir des Persans en 1633, fut repris par Murad IV, en 1638, et c'est ce sultan qui porte, dans l'histoire ottomane, le titre honorifique de *Abou Fath Baghdâd*, conquérant de Bagdad.

Le 31 décembre 1638 eut lieu l'assaut qui soumit définitivement Bagdad à la domination ottomane. L'occupation éphémère des Persans schiites avait été signalée par une persécution des monuments du rite sunnite, et il est à présumer que les querelles des Persans et des Turcs, au milieu du XVIIe siècle, ont causé la perte d'autant de monuments sacrés que les deux sacs de Houlaghou-Khan et de Timour. Un massacre des habitants suivit l'assaut, et trente mille Persans s'enfuirent par la porte de Bassora.

[1] Weil, *Hist. des Califes*, t. III. — [2] Tome I, p. 304.

La porte par laquelle entra le conquérant turc s'appelle *Bab ul-Fath*, mais immédiatement après l'entrée de Murad elle fut murée; de là le peuple l'appelle *Bab-Mesdoud*, la Porte Fermée. Ce fait est assez important pour l'ancienne topographie de Bagdad. On peut suivre exactement, dans la ville actuelle, le siége de Murad IV. Timour n'avait pas détruit les murailles de la ville existante, quoi qu'en disent quelques auteurs, et, depuis Soleiman, on n'avait pas eu besoin d'en bâtir de nouvelles, car il avait pris Bagdad sans assaut. Les murs qui existent encore aujourd'hui sont donc, en général, ceux qui ne résistèrent pas à Timour, et, puisque, depuis Houlaghou jusqu'à Timour, Bagdad n'avait pas supporté de siége, le tracé de l'enceinte actuelle de la cité date de la seconde Bagdad; mais, comme rarement, dans les villes musulmanes, on a changé la place des fortifications, nous sommes d'avis que le pourtour de Bagdad, tel qu'il existe, est la réparation, bien imparfaite sans doute, du second mur intérieur qui entourait entièrement la ville des califes. Le mur extérieur fut détruit par les Mongols, il resta le mur intérieur plus élevé, et précisément l'analogie de ces murailles avec les deux enceintes concentriques de Babylone dont parle Hérodote est frappante.

La ville ancienne de Bagdad était, pour sa partie la plus importante, située en Mésopotamie. Nous ne connaissons pas la grandeur de la partie de la rive droite; mais il est probable qu'elle ne s'étendait pas au delà des emplacements situés vis-à-vis de la ville actuelle. C'est en Mésopotamie probablement que fut le *harim*, la cité royale. On ne se rend pas bien compte de l'emplacement de cette cité royale, dont nous connaissons le nom et le nombre de portes, et il nous semble incertain si toute cette habitation spéciale était située en dehors des murs, ou si elle formait une ville à part comme la cité royale de Babylone. Il se peut que le mur extérieur l'ait entourée, tandis qu'elle était située en dehors de la partie intérieure. Ce qui semble le plus probable, c'est qu'elle se trouvait entre Iman Moussa et le faubourg mésopotamien de la ville de Bagdad. C'est là que beaucoup de ruines, de débris de toute espèce, de tumulus, indiquent un centre d'habitations antérieures; c'est là que se sont perpétuées les légendes des saints musulmans; c'est là aussi que s'est conservé le seul monument du temps des Abbassides, le tombeau de la Sitteh Zobéidah.

Ce monument est attribué ordinairement à Haroun ar-Rachid, qui le fit construire en l'honneur de sa cousine et femme Sitteh (c'est-à-dire maîtresse, dame) Zobéidah. La partie inférieure est une construction octogone de 5m,01 de chaque côté, et de 15 mètres de hauteur, et au-dessus de cette base s'élève en huit gradins une tour pyramidale, telle que celle de Babel. L'ornementation est très-élégante, surtout à l'entrée du sanctuaire, aujourd'hui désert. Sitteh Zobéidah étant morte en 831, l'époque de la construction serait alors assez précisée; pourtant quelques voix se sont déjà élevées contre la réalité de cette origine. Je crois qu'il est parfaitement inutile de défendre un monument contre des doutes qui ne sont nullement justifiés, quand la tradition unanime des populations n'a rien d'invraisemblable.

Du même côté, un peu plus loin en descendant le Tigre, sont plusieurs tombeaux vénérés par les Juifs et les Turcs. C'est surtout la tombe de Josué qui est célèbre. Je dois dire, une

fois pour toutes, que rien n'est plus fréquent que les tombeaux des patriarches, prophètes et rois juifs, qui se trouvent multipliés en Orient. Le tombeau de Josué, une koubbeh ordinaire, n'est pas plus authentique que celui de Job, qui se trouve à Babel, celui d'Ézéchiel, qui se voit à Kill, celui d'Ezra sur le Tigre, celui de Daniel à Suse, celui de Jonas à Ninive.

A quelques pas de là, on montre le tombeau du sultan El-Madjzoubin, du roi des fous *Bahloul Daneh*[1], dont la tradition dit qu'il avait été le fou des califes. Du même côté, mais sur les bords du Tigre, se trouve la construction babylonienne au-dessous de laquelle s'élève aujourd'hui une takkieh. Tout cela formait probablement le quartier Chounizièh, où se trouvaient, selon Ibn Batouta, les tombeaux de cinq imams. Mais voilà tout ce que Bagdad montre encore de son ancienne splendeur.

De l'autre côté, dans la ville actuelle, l'aspect est différent; il y a plus d'animation que dans la partie mésopotamienne, habitée par les Arabes. Nous entrons par le faubourg *Ruçafah*, où se trouvaient les tombeaux des califes, et où est encore le tombeau d'Abou-Hanifah, dont nous parlerons tout à l'heure. La porte en amont du fleuve est éloignée de là d'un demi-kilomètre environ, où l'on compte encore, le long du mur, plusieurs tours très-bien conservées. La première chose qui nous frappe est le *Meidân*, une place remplie de cafés, de pâtissiers, et animée par des cavaliers qui y mènent leurs chevaux, et qui y font des fantasias, quoique l'espace réservé à ces sortes de délassements soit situé dans la partie est de la ville. Des maisons anciennes, surtout des khans, bordent le *Meidân*. Un monument domine tout, c'est l'immense coupole de la mosquée de l'imam El-'Azhem (امام الاعظم) couverte de tuiles vernissées en vert bleuâtre et parsemée de dessins exécutés avec des tuiles rouges, bleues et jaunes. Cette coupole immense, qui s'élève au-dessus de la koubbeh, n'est pas une demi-sphère ou un demi-ellipsoïde, mais finit en pointe. Son aspect est magnifique, et nous frappa dès notre entrée dans la ville des califes, où nous comptions trouver enfin quelques restes de cette splendeur orientale dont on parle tant en Europe. Ce monument date, du moins dans sa fondation, du grand Malik-Schah, qui avait tellement réduit sous sa domination le chef des croyants, qu'il était maître non-seulement de Mossoul, mais du calife à Bagdad même. Admirateur du grand docteur Abou Hanifah de Koufa, mort en 767 après J. C., Malik-Schah lui consacra ce sanctuaire, qui peut-être, ainsi que le croit Niebuhr avec raison, a été la cause de la conservation du quartier. Voilà une nouvelle preuve que l'ancienne Bagdad n'a pas tellement disparu que le veulent faire accroire les historiens et les voyageurs.

Abou Hanifah fut le fondateur du rite hanéfite, l'un des quatre rites orthodoxes des Sunnites. Le plus rigoureux de tous, après le rite chaféite, est celui qui se nomme hambalite, du Bagdadéen *Ahmed ibn Hanbal* (écrit Hanbal). Ce savant docteur est peut-être la plus grande illustration dont s'enorgueillisse Bagdad. Chose remarquable, ce fut moins la science et l'intelligence que les vertus morales qui lui assurèrent une vénération extraordinaire pendant sa vie et

[1] Voyez Niebuhr, *Voyage en Arabie*.

des honneurs presque inouïs après sa mort. Jamais Bagdad ne vit de funérailles comparables à celles de Hambal en 841, et, si les chiffres ne sont pas exagérés, on peut prétendre qu'elles sont uniques dans l'histoire. Sept cent cinquante mille hommes et soixante mille femmes suivirent, selon la légende populaire, encore vivante après plus de mille ans, le cercueil du fondateur de la secte hambalite, qui, malgré le hanéfisme des Turcs et le schiisme des Persans, compte encore aujourd'hui beaucoup d'adhérents. Souvent, quand on demande à un Bagdadéen à quel rite il appartient, il répond avec orgueil : *ana Hanbal*, « je suis hamba-« lite. » Le docteur de Bagdad était lui-même élevé dans la foi chaféite, le plus fanatique des rites sunnites, dont il adoucit quelque peu les rigueurs.

Ahmed ibn Hambal avait également son tombeau vénéré à Bagdad; mais il paraît que le Tigre a tellement empiété sur l'emplacement du mausolée, qu'il n'en reste plus rien.

En poursuivant notre marche à travers le marché nommé *Meidân*, l'hippodrome, nous entrons, à côté de la mosquée, dans la première partie du bazar qui suit le fleuve, comme la rue de Rivoli suit le cours de la Seine, à travers une grande partie de la ville, pendant un parcours d'un kilomètre et demi au moins. Le bazar est divisé, par la rue du pont, en deux parties. Je n'entends pas cela au point de vue d'une division matérielle; mais le pont étant toujours encombré de monde, il s'ensuit qu'à la hauteur du pont le bazar acquiert une physionomie différente de celle qu'il a dans les parties plus éloignées.

Le bazar lui-même est construit d'une manière très-solide; des voûtes très-hautes, qui pourraient être assez anciennes, y maintiennent une fraîcheur inconnue dans toutes les autres parties de la ville, et y rendent la foule même très-supportable. Ce marché a une physionomie beaucoup plus orientale encore que la plupart de ceux que nous avions pu visiter, attendu que, si les denrées et marchandises européennes y manquent, elles sont remplacées par celles de la Perse et de l'Inde. Avec les marchandises venues de ce dernier pays, arrivent aussi celles d'Angleterre, qui sont souvent vendues comme produit de l'Inde; puis les maisons grecques de Beyrout ont, par leurs succursales, introduit beaucoup de produits de manufactures suisses. Mais les autres objets nécessaires à la vie européenne, on ne se trouvent pas à Bagdad, ou y doivent être payés au poids de l'or, et un Levantin, qui seul a débité de la pacotille franque, s'est amassé une assez jolie fortune en peu de temps. Une industrie dont Bagdad est le centre, c'est l'horlogerie, et un horloger européen a fait dans la ville un dépôt de montres qui se fabriquent à Genève avec chiffres orientaux. Un autre, venu après lui, était assez occupé, c'était un Hongrois réfugié. Les Turcs, malheureusement, faisaient sentir à cet honnête homme une défiance qu'ils expliquaient, avec raison, par la conduite d'un autre horloger franc qui, étant parti pour la Perse, avait emballé avec ses marchandises les montres qu'on lui avait confiées pour les réparer.

Des outils, instruments, armes, venus d'Europe, sont vendus ici en grande quantité; un article important, c'est celui des aiguilles anglaises et même rhénanes; quant aux armes, les Orientaux préfèrent toujours celles de leur pays. On ne peut guère compter les produits

chimiques et médicamenteux, qui viennent à Bagdad ordinairement par l'entremise de Constantinople et de Smyrne.

Ce qui a plus d'intérêt pour nous, ce sont les produits véritablement orientaux. Ce sont les mousselines turques et indiennes, comme celles de Bagdad, qui, plus grossières, s'appellent *soukary*, des étoffes bariolées (*kalawkar*) et unies, des cotons, ensuite des soieries d'Alep, de Damas, de l'Inde, de Kachan et de Yezd, du coton de l'Inde. Le drap, les lainages viennent presque toujours d'Europe ou d'Égypte ou do Maghreb, d'où l'on tire aujourd'hui les belles couvertures. Bagdad lui-même offre, comme son propre ouvrage, le *dasmal*, foulard pour couvrir la tête des femmes, le *pouchi* pour les hommes, le *fistân* ou manteau des femmes, le *keschi*, sorte de feutre, des foulards de soie et des manteaux de laine pour les Arabes, qu'on nomme *abayeh*, ainsi que des tapis grossiers et des nattes.

Des marchandises spéciales et bien recherchées dans les marchés de Bagdad sont les châles de l'Inde et de Perse, que l'on y achète souvent d'occasion à beaucoup meilleur marché qu'en Europe. On voit, dans les boutiques, des *abayeh* pour femmes, qui ont la forme d'une mantille à manches, rouges ou bleues, brodées en or de la manière la plus élégante, et qui feraient on grand effet, portées en Europe par-dessus une robe de bal.

Le règne végétal de l'Orient amène aox bazars de Bagdad les substances médicamenteuses et alimentaires ordinaires, surtout l'essence de rose, l'huile d'olive et de sésame, du henneh, du tabac persan et turc, des résines arabes, de l'opopanax, du galbanum, de la gomme arabique; l'Inde en particulier y apporte de l'indigo, de l'assa fœtida, du benjoin, de l'aloès, du bois d'aloès et de santal, du gingembre, du curcuma, de l'encens, du camphre, de la cannelle et les épices connues. En fait d'autres produits appartenant à l'Orient, on trouve à Bagdad, comme provenant de la province même, du borax, de l'ammoniaque, de la soude, du salpêtre, du bitume : l'alun vient de Perse, ainsi que le naphte blanc.

D'autres produits du règne animal, que nous offre le bazar, sont les peaux d'agneaux noirs qui, ordinairement, sont tués dans le sein de la mère même, et qui sont connus sous le nom d'astracan; puis le cuir de buffle, l'ambre gris de l'Arabie, les perles du golfe persique.

Nous oe pouvons pas donner ici des renseignements complets, ni sortout fournir des chiffres statistiques; tout ce que nous désirons, c'est de donner une idée de l'importance que Bagdad a encore conservée comme ville de commerce et d'industrie, et tout semble indiquer que la ville des califes renaîtrait bientôt à one ère plus brillante, si son sort était dans d'autres mains que celles des Turcs, et qu'on la protégeât, d'un côté, contre le mauvais vouloir des Persans, en délivrant, d'autre part, ses environs du pillage des Arabes Bédouins.

A la hauteur du pont se trouve une rue, ou plutôt un embranchement du bazar, qui conduit au fleuve. Le pont, construit avec des bateaux, est souvent détruit par la violence du Tigre. La rue du pont est un chemin très-boueux et presque impraticable pour les piétons. On appelle la porte située à l'extrémité de cette rue *Bâb-Djisr*, Porte du Pont. Autrefois un

mur courait du point où l'enceinte touche le Tigre au nord jusqu'au point correspondant au sud. Cette défense est détruite aussi en grande partie, surtout presque entièrement en aval du pont; pourtant on en voit encore des soubassements. Au nord, c'est le seraï, la maison du gouvernement, ou le *bâb*, comme le nomme aussi le peuple de Bagdad, qui occupe une grande partie de l'emplacement compris entre le Tigre d'une part, entre le *Meidân* et la partie nord du bazar de l'autre.

Ce serai est dans un fort mauvais état; on pourrait même l'appeler une ruine. Néanmoins c'est le siége du maréchal de l'empire, gouverneur général d'un pays grand comme le quart de la France. Il est impossible de se faire une idée de ce mélange de ruine orientale et de réminiscences européennes. Vous trouvez un escalier où l'on peut à peine poser les pieds; vous arrivez dans une chambre très-bien tapissée; cependant le plafond de plâtre montre des endroits dénudés. La meilleure chose, qui sans doute est la moins délabrée, ce sont les écuries. C'est le manque du besoin de confort qui distingue le Turc, le plus insouciant de tous les Orientaux. Il détruit rarement, mais il ne fait rien pour restaurer un édifice tombant en ruines. On ne peut dire qu'il soit malpropre, loin de là; mais il ne nettoie que des décombres, il époussette avec le plus grand soin l'étoffe précieuse dont les lambeaux couvrent les divans, sans penser au raccommodage des déchirures. L'état actuel du palais est en désaccord criant avec le traitement énorme du pacha, qu'on évalue à 200,000 francs au moins; mais, en général, les fonctionnaires, qui ne restent pas longtemps à Bagdad, pensent plutôt à leur intérêt pécuniaire qu'à l'utilité de leurs dépenses, qu'ils restreignent le plus possible. On me disait que le harem du serai de Bagdad était très-beau; mais je n'ai pu le voir, comme cela se comprend facilement.

En aval du pont, le bazar se continue encore sur une longueur de près d'un kilomètre; ensuite il se termine dans une rue qui suit toujours la même direction; c'est là que se trouve le consulat général de France. On passe encore par quelques rangées de boutiques pour entrer dans une rue nommée le chemin des Anglais; elle est bordée, d'une part, par des jardins et de rares maisons, entourée de l'autre par les habitations anglaises qui donnent sur le Tigre.

C'est dans cette voie publique que se trouve le consulat général d'Angleterre, occupé de notre temps par le colonel Rawlinson. Le même bâtiment où, autrefois, était le consulat général de France, avait été acquis par les Anglais depuis le départ du dernier fonctionnaire. Le représentant de l'Angleterre, payé par la Compagnie des Indes, n'était, pendant longtemps, que l'agent de cette puissante maison de marchands; mais les Turcs refusaient de traiter avec un agent d'une société particulière, et alors le gouvernement anglais donna au fonctionnaire de la Compagnie des Indes le titre de consul général de Sa Majesté Britannique. Les titulaires de ce poste se sont toujours signalés par leur mérite, et plusieurs d'entre eux portent des noms célèbres; depuis le commencement de ce siècle il y a eu sir Hartford Jones, Claudius James Rich, le colonel Taylor, sir Henry Rawlinson.

La maison du consul général est mise sur un très-grand pied; il y a une compagnie de

cipayes au service de sa personne et qui garde sa porte; l'intérieur de l'habitation est arrangé avec le plus grand luxe oriental, dans lequel les glaces de Venise ne doivent pas manquer. La table, qui, en été, est généralement servie sur le toit, est des plus somptueuses, et, comme l'Oriental ne mesure la puissance de quelqu'un que d'après ce qu'il voit [1], l'Angleterre se fait estimer et craindre par le faste orgueilleux de ses représentants. La position d'un envoyé français n'est pas facile à côté du déploiement d'un luxe qu'autorisent cent mille francs d'appointements, et il faut savoir gré à notre agent quand il ne compromet pas son pays par une vanité ridicule, mais sait, malgré l'exiguïté relative de ses ressources, acquérir et conserver l'estime des habitants, comme l'a fait M. Tavernier.

Les habitations des Anglais, toutes plus ou moins installées à l'indienne, touchent directement au Tigre. Mais rebroussons chemin pour suivre le fleuve à partir du pont. Un peu plus bas en aval se dresse un monument, dont la longue et belle inscription arabe, déjà copiée par Niebuhr, nous apprend qu'il a été bâti par le calife Mostanser Billah pour être une *medresseh*, ou école; plus tard on en fit une cuisine des gouvernants, et aujourd'hui on y a le *gumruk*, ou la douane. Cet édifice est encore très-imposant par sa masse, et c'est le seul monument civil qui date avec certitude des temps du califat. Sûrement il y en a d'autres, mais la difficulté de la recherche les a, jusqu'à présent, soustraits à notre investigation. Les habitations le long du fleuve, jusqu'au quartier des Anglais, ne sont occupées que par des pauvres.

En sortant de cette rue, on entre dans une allée assez longue, où aujourd'hui ne se trouvent que des jardins; et de là une rue assez étroite conduit à une grande maison que nous occupions après la fin du bail conclu avec M. Ch. Notre établissement central, que M. Fresnel conserva jusqu'en 1855, était une vaste habitation très-inhabitable. Le divan-khaneh, immense, était entouré de ruines que leur aspect pittoresque ne pouvait rendre plus propres à leur destination, et le harem, où nous nous installions, n'avait qu'un seul côté où l'on pût demeurer. En revanche il y avait un jardin rempli de mûriers et de palmiers, un *iwân* assez grand; mais, en général, cette nouvelle maison, dans laquelle je pris, à mon départ, congé de mon ancien chef, avait peu du confort ordinaire des habitations voisines occupées par la colonie anglaise.

A un quart d'heure de notre habitation, se trouve la porte du midi, située à environ cent cinquante mètres du point où le Tigre s'éloigne de la ville. Le mur conduit jusqu'au fleuve et bordait même le Tigre jusqu'au pont; aujourd'hui on en voit les traces surtout dans le quartier de la porte du midi.

Cette porte se nomme Porte des Ténèbres, *Karanluk-Kapou* (قرنلق قپو); c'est, du moins, le nom turc officiel, mais les Arabes ne le connaissent pas, ils la nomment *Bâb el-Wardni*, la porte de derrière, *Bâb Basra*, la porte de Basra, ou *Bâb Gherârah*, la porte de *Gherârah*. La campagne au dehors de la porte est une plaine; à quelque distance de la ville se trouvent

[1] عقلهم فى عيونهم «leur esprit est dans leurs yeux.»

les jardins de quelques riches personnages, qui les ont ouverts aux personnes qui veulent s'y promener. Car une des rares distractions des femmes, en dehors des bains, c'est la promenade et les collations de l'*aṣr* ou *ikindi* (le milieu entre le midi et le coucher du soleil); on voit toujours beaucoup de familles s'étendre sur l'herbe et y rester jusqu'à l'heure de la fermeture des portes.

Suivons le mur de Bagdad à l'extérieur. Nous avons déjà dit que, selon toute apparence, il représente en entier, sinon en toutes les parties, au moins en beaucoup de points, la seconde enceinte, qui, au dire des écrivains arabes, entourait Bagdad du temps des califes. Le mur extérieur était moins haut, et encore dans ce fait nous trouvons une tradition des anciens Assyriens; car, sur quelques bas-reliefs de Ninive, on voit une forteresse entourée de deux murs parallèles, d'une élévation très-différente. L'enceinte, à cet endroit, est endommagée en plusieurs parties; on y remarque même une immense brèche pratiquée par des assaillants, mais on ne pouvait plus me dire qui l'avait faite. Quelques-uns y voient une œuvre des Persans, peut-être du temps de Nadir-Schah, qui ne prit pas Bagdad; d'autres la font remonter seulement aux troubles qui eurent lieu lors de la dernière peste qui désola la ville des califes, en 1831.

Au coude que forme le côté méridional avec la partie orientale, se trouve la porte murée. Autrefois cette ouverture avait le nom de *Bâb et-Telsem*, Porte du Talisman; aujourd'hui on la nomme *Bâb Maqfoul*, la Porte Close, ou *Bâb Mesdoud*, la Porte Murée. C'est par là que Murad IV entra, le 23 décembre 1638, et acquit la ville des califes à la puissance ottomane. Le padichah victorieux donna ordre de fermer cette porte, pour que personne après lui n'y passât. (Voy. p. 97.) Cet usage est assez commun chez les conquérants orientaux.

Mais ce qu'il y a de plus curieux pour nous, c'est une tour construite tout près de cette porte fermée aujourd'hui, et qui nous montre une inscription datée de 1221 après Jésus-Christ, et provenant d'un des derniers califes, *Almâṣor Ledîn Allah*. Cette légende se trouve copiée par Niebuhr. Voilà donc encore une preuve que les restes du mur des califes existent dans l'enceinte actuelle, et que la dévastation des Mongols, comme celle de Timour, n'a pas changé de beaucoup le site de la ville orientale qui lui survécut, quoiqu'elle ait fait disparaître tout à fait la partie mésopotamienne de la cité.

Plus loin, vers le nord, se trouve la porte ouverte aujourd'hui, et qui se nomme Porte Blanche ou *Ak-Kapou;* les Arabes l'appellent la Porte du Milieu, *Bâb Wastâni*.

J'évalue l'étendue de la ville actuelle de Bagdad, renfermée entre le Tigre et le mur circulaire, à douze kilomètres carrés. Je ne crains pas de me tromper de beaucoup, et Bagdad est plutôt plus grand que plus petit. Douze kilomètres c'est un peu plus que le tiers de Paris compris dans les barrières anciennes. Si l'on y ajoute l'étendue de la ville occidentale, aujourd'hui détruite, on arrive à une étendue à peu près égale aux deux tiers de Paris. Cette superficie devrait s'accroître, si, comme c'est probable, le palais des califes était en dehors de l'enceinte intérieure, d'autant plus que cette évaluation de vingt-quatre kilomètres carrés

ne se rapporte qu'à la partie intérieure, et n'entre pas dans celle de la ville extérieure, plus grande.

Du côté oriental du mur, à l'intérieur, entre la porte *fermée* et celle du *milieu*, se trouve une large place qui est destinée aux fantasias des Arabes; cette partie sablonneuse de la ville longe de l'autre côté toute la partie orientale de Bagdad. Les habitations sont aussi très-rares du côté de la porte de Bassora. Dans cette bande très-large, comprise entre la place des fantasias et la ligne du bazar, demeurent les cent mille âmes que peut contenir Bagdad maintenant. Ce sont des Arabes, des Juifs et des chrétiens, qui forment aujourd'hui le gros de la population. Quelques Turcs et beaucoup de Persans, ou sédentaires ou voyageurs, augmentent le nombre des musulmans.

Les chrétiens appartiennent surtout au rite arménien et chaldéen. Il y a aussi quelques Grecs unis, des Syriens, et beaucoup de gens appartenant à d'autres communions plus nombreuses. Les chrétiens de Bagdad ont des formes agréables, comme les musulmans de cette contrée, et donnent une idée de l'urbanité proverbiale de l'ancienne ville des califes. Mais, au point de vue de la morale et de la probité, beaucoup d'entre eux laissent à désirer. Les Arméniens n'ont pas une bonne renommée, les Chaldéens manquent de dignité, et les Grecs sont souvent de mauvaise foi dans leurs transactions; l'expédition de Mésopotamie en a eu plusieurs fois les preuves les plus affligeantes. Quant aux Chaldéens, ce sont sans doute les gens les plus honnêtes parmi les chrétiens, mais malheureusement ils sont dirigés par les prêtres les plus ignorants du monde catholique, et leur superstition, comme leur faiblesse, ne connaît pas de bornes. Les ecclésiastiques eux-mêmes se sont livrés de plein gré à la merci d'un moine italien, qui les dirigeait souvent fort mal, parce que, malgré ses bonnes qualités, il ne se rendait pas assez compte de la position exceptionnelle dans laquelle se trouvent les chrétiens de Bagdad.

Un exemple peut montrer jusqu'où va quelquefois l'influence des prêtres européens et l'empire qu'ils se sont acquis.

Il faut dire d'abord que, pour le culte catholique, il n'y a pas de pays plus libre que la Turquie d'Asie. Aucun concordat, aucune restriction ne gênent l'exercice du pouvoir épiscopal, aucune défense n'entrave l'acquisition des biens de l'Église. A Bagdad surtout, où, depuis les temps du califat, on a pratiqué la plus grande tolérance, les haines religieuses n'existent pas, et le commerce entre musulmans, chrétiens et Juifs, n'est pas moins animé que celui qui existe entre les adhérents des diverses communautés chrétiennes. Mais, si les relations entre les religions sont très-suivies, chaque Église n'en forme pas moins un petit État gouverné par les ecclésiastiques, qui croient pouvoir imposer à leurs administrés des conditions parfois inacceptables.

Un Franc avait enlevé à ses parents une jeune fille fort belle du rite chaldéen. Le père avait d'abord porté plainte, mais il finit par céder sa fille moyennant un prix raisonnable. Les prêtres ne virent pas d'un bon œil cette blâmable action, et personne ne pourrait leur en vouloir.

Digitized by Google

L'Européen n'était pas catholique; mais, cédant aux instances de sa maîtresse, dont, en honnête homme, il fit depuis sa femme légitime, il fit baptiser ses enfants par le patriarche du rite chaldéen; le prélat lui-même présida à la sainte cérémonie, à cause de la position et de la haute honorabilité du père. Il advint qu'un de ses enfants mourut. Alors les prêtres chaldéens, poussés par le père D., mort depuis, et qui était peu au courant de ce qu'il devait faire et de ce dont il n'avait pas le droit, refusèrent la sépulture à l'enfant du Franc, et alléguèrent comme raison que, l'âme étant sauvée par le baptême, ils voulaient faire un exemple du corps pour punir les parents de leur conduite, brûler l'enfant ou le jeter dans un puits, bref en faire ce que bon leur semblerait. Le représentant de la puissance à laquelle appartenait l'Européen fit des remontrances; il déclara que l'Église n'avait pas à s'inquiéter de la parenté de quelqu'un pour lui donner la sépulture, mais qu'elle devait se borner à demander s'il était chrétien ou non. Le père D. voulait répondre à cette réplique, quand le représentant européen s'adressa au pacha, qui était alors Mohammed-Réchid, pour exiger de l'autorité musulmane l'ordre de la sépulture. Et l'affaire aurait eu son cours, le pacha turc serait intervenu, au nom du souverain, dans cette question, si le consul de France, avec l'esprit de conciliation qu'il poussa bien loin, n'avait pas engagé la communauté syrienne catholique à recevoir dans son cimetière le corps de l'enfant répudié par ses coreligionnaires. Les Syriens, l'évêque en tête, assistèrent à la cérémonie funèbre, et écartèrent ainsi, par leur bienveillance indulgente, un motif de grave et rare immixtion du gouvernement musulman dans les affaires de l'Église catholique.

Les prêtres chaldéens exercent une grande influence sur les familles; cependant, pour qu'elle fût plus salutaire, il faudrait qu'ils fussent moins ignorants qu'ils ne le sont. Une tactique bien commode chez eux, c'est de se servir de la jalousie orientale pour tenir les habitants loin du contact des Francs. Un Européen, quel qu'il soit, est toujours sous le coup d'une suspicion légitime, et j'ai entendu parler à un prêtre avec horreur de la mode des Franques de se montrer à tous les étrangers dans la rue. Les assistants chaldéens eurent le frisson à cette idée terrible, et l'un d'entre eux osa me demander : « Les femmes des Francs ne « sont donc pas voilées (*mestourât*)? *Neswân Frenkiydt ghair mestourât?* » Le mot *mestourât* veut dire *voilée*, mais, de plus, *honnête femme*. Les assistants rirent de cette question assez piquante; mais l'interlocuteur ne rit plus le dernier quand je lui donnai pour réponse : *Ghair mestourât bilfauk veghair mukachchefât biltaht* (غير مستورات بالفوق وغير مكشفات بالتحت), ce qui est littéralement vrai.

Il y eut à Bagdad un grand scandale, le 1er janvier 1853, quand le consul général d'Angleterre donna une fête en l'honneur du nevrouz chrétien, du premier de l'an. Tous les habitants chrétiens de quelque notoriété y avaient été conviés, et, selon les habitudes patriarcales, non-seulement le père, la mère et les enfants adultes comparurent, mais les nourrissons étaient également admis. Même les animaux domestiques, chiens et chats, étaient représentés. C'est à peu près la seule fois que je vis des dames orientales dépouillées du voile qui les cachait ordi-

nairement à nos regards, et je pus admirer leur mise à la fois riche et élégante. Il est vrai qu'il n'était pas permis aux Européens de s'en approcher, ni de lier avec elles une longue conversation sans s'attirer les regards courroucés des époux toujours en éveil; mais, au moins, le consul croyait avoir contribué à écarter le préjugé que le voile était nécessaire pour une honnête femme. Cependant on se trompait. Peu de ces dames, même parmi celles qu'on pouvait visiter quelquefois dans leurs maisons en présence de leurs maris, continuèrent à manger à la table du souper dressée avec un grand luxe, et peu d'entre elles consentirent à accepter le bras d'un Européen. Dans ce bal, les hommes, très-animés, dansaient entre eux, et les femmes regardaient, car s'exposer comme danseuses aux regards des étrangers leur paraissait, non sans raison, incompatible avec leur dignité. Elles regardaient les sauts de leurs maris, leurs danses avec des armes, et écoutaient surtout les lazzis du Juif Saleh, dont les chants, peu en rapport avec leur apparente pudirité, ne devaient manquer à aucune *azimah* ou fête bagdadéenne. Enfin, à minuit, les dames quittèrent cette fête splendide que presque rien n'égalait dans le souvenir des convives les plus âgés.

Mais, le lendemain, les prêtres intervinrent, et se servirent de la jalousie des maris pour supposer à l'hospitalité européenne des motifs qui lui avaient été étrangers. Si encore la concession de montrer les femmes avait été faite à des croyants; mais le fait de les exhiber aux regards des *Inglési*, des hérétiques, fut représenté comme une imprudence difficilement pardonnable. Ils réussirent dans leur remontrance. Quand, au 1er janvier 1854, le consul général, dans l'intention de donner une fête semblable, envoya son écrivain, selon l'usage oriental, pour inviter les familles chrétiennes, les maris acceptèrent pour eux, mais excusèrent leurs femmes par ces multiples prétextes que le beau sexe a à sa disposition. Il n'y avait qu'une seule famille dont tous les membres avaient refusé pour le motif d'un cas de mort. Alors le consul ordonna à son écrivain de recommencer la tournée, et de désinviter tout le monde, en prétextant qu'il avait à expédier son courrier. Cette occupation pourtant ne l'empêcha pas de recevoir les Européens et quelques dames mariées à des Francs, quoique par hasard il ne pût paraître lui-même à la fête, retenu qu'il était par une indisposition. Toute cette histoire causa assez de surprise parmi les chrétiens, qui, au bout du compte, s'étaient eux-mêmes attiré l'avanie dont ils étaient les victimes.

On se trompe, du reste, en croyant que, la polygamie exceptée, les Juifs et les chrétiens ont d'autres mœurs que les musulmans. Il est vrai que le contact des Européens a changé un peu les habitudes orientales des chrétiens, en rendant ceux-ci un peu moins farouches à l'égard de la reclusion des femmes; mais, sous tout autre rapport, les communautés de l'Église orientale se regardent, à Bagdad du moins, comme plus rapprochées des musulmans que des Francs. Cela est tellement vrai, que, surtout dans le peuple, un chrétien oriental ne prendra jamais le parti d'un Franc contre un Juif ou un musulman du pays, et, dans mainte occasion, je fus à même de me convaincre de ce fait dans les relations avec mes domestiques. D'autre part, cela n'empêche pas les chrétiens de rechercher la protection des consulats européens,

Digitized by Google

qui leur assure quelques avantages et même souvent l'impunité de certaines contraventions; inconvénient qui a été diminué par la restriction, nouvellement imposée aux consuls, dans la protection à accorder aux sujets du sultan. De même, les Juifs ne considèrent pas comme un des leurs un Israélite franc, à moins qu'il ne se conforme complétement à leurs usages et à leurs superstitions; aussi, pour eux, le musulman et le chrétien sont des compatriotes, des Orientaux, tandis que le Juif européen n'est qu'un *Frangui*. C'est de la conformité de vie que résulte une même manière de voir, chez les Juifs et les chrétiens, et contraire à celle des populations chrétiennes et judaïques de l'Occident.

La femme est, chez les chrétiens comme chez les Juifs et les musulmans, l'objet d'un achat de la part du mari, et c'est le père de la fiancée qui reçoit la dot du futur. La bénédiction nuptiale n'efface pas cette tache étrange. Un de mes amis de Hillah, M. T..... Napolitain de naissance, qui exerçait la médecine à Bagdad et était employé au service sanitaire de l'armée turque, me raconta le trait suivant : Il avait épousé une Bagdadéenne; ses filles furent élevées à l'orientale, tandis que ses fils reçurent leur instruction à Antourah, en Syrie. Partageant les ennuis de la vie orientale, il ne se fit pas faute de suivre les usages du pays en mariant sa fille. Après la bénédiction, il donna à tous ses amis un dîner, au début duquel il entendit beaucoup de rires et de chuchottements. Étonné de cette démonstration, il demanda ce qu'elle signifiait. On lui répondit : « On s'étonne que tu dînes avec nous. — Mais je vous donne à manger « dans ma maison, le jour du mariage de ma fille. — Cela ne convient pas; un père qui marie « sa fille doit se retirer, car il doit avoir honte de l'avoir vendue. Ce sont nos usages. »

La reclusion des femmes est pratiquée aussi bien par les chrétiens que par les musulmans. Les Juifs ont les mêmes principes sur ce point. Les Israélites de Bagdad ont de tout temps formé une grande communauté, et ils disent qu'ils représentent l'ancienne commune de Babylone. Aussi le nom de Bagdad est, en hébreu, קֹף בבל, la sainte synagogue de Babel. Ils ont huit temples; mais ces sanctuaires sont autrement construits que partout ailleurs. Les huit synagogues sont presque toutes réunies l'une à l'autre, et le *hekal*, ou armoire des tables de la loi, ressemble aux niches qu'on voit dans les khans. Dans le carré devant l'arche on se rassemble sans ordre, car l'Oriental ne s'astreint pas à une tenue régulière pendant le service divin. Un spectacle assez singulier était celui qu'offraient les femmes baisant les rôles de la loi, rangées l'une à côté de l'autre dans le sanctuaire : une file de filles et de femmes passe devant chaque rôle et l'embrasse avec effusion. Les couronnes et les autres ornements des rôles, ainsi que la main qui montre le texte à celui qui lit, étaient exécutés avec beaucoup de luxe; aussi mon cawas déclara-t-il que tout cela appartenait aux Turcs et qu'on l'avait prêté aux Juifs.

Les Israélites se distinguent des chrétiens et des musulmans par leur instruction relativement meilleure, en ce sens que presque tous savent lire et écrire; il y a de grandes fondations pour les écoles et les bet-hammidrasch. Cependant leur érudition talmudique et biblique n'atteint pas celle des Juifs d'Occident. On ne rencontre pas ici de représentants de cette étude patiente et laborieuse qui forme les jeunes Polonais à la lecture de la Mischna

et de la Gemara, en leur laissant ignorer, il est vrai, tout ce qui est peut-être plus nécessaire pour la vie et pour l'instruction. Néanmoins, le pays qui a donné naissance au Talmud babylonien, la plus grande ville de la contrée de Poumbeditha, Soura et Nehardea, compte encore quelques savants ou *lamdanim*. J'ai vu avec satisfaction que, s'ils regardaient comme des Juifs peu Israélites les Occidentaux qui mangent la viande accommodée avec de la graisse, ils reconnaissent la supériorité du Frankistan en érudition. Ils se plaignaient même du degré peu avancé de l'éducation des Juifs orientaux, et mettaient, non sans raison, ce manque de développement moral sur le compte de leur infériorité scientifique. Aussi, celui qui voudrait trouver à Bagdad, en dehors de poëmes liturgiques d'une époque moderne, ou de traités sur quelques matières d'un âge peu considérable, quelques parties de la littérature talmudique nouvelle, s'y tromperait fort. Les livres dont se servent les Juifs de Bagdad leur arrivent de Livourne ou de Vienne; les éditions du Talmud leur viennent d'Amsterdam ou de Venise, et, du moins, l'absence de persécution et la liberté dont ils jouissent ne leur défendent pas l'édition complète qui contient les passages supprimés par l'ordre des autorités européennes.

Aussi leur liturgie est presque entièrement calquée sur celle des synagogues d'Europe; seulement le service divin porte beaucoup plus le caractère judaïque, en ce que la prière individuelle prévaut. Une différence assez étrange consiste en ce que, prenant le mot *hallélouyah* « louez Dieu, jubilez, » à la lettre, ils poussent, à cette occasion, de très-singulières vociférations ou ululations, si je puis m'exprimer ainsi. Quant aux usages de la synagogue, l'introduction des livres imprimés, surtout de Livourne, semble leur avoir ôté l'originalité asiatique, et ce n'est que dans les superstitions que se montre surtout le caractère oriental.

Beaucoup de Juifs savent parler l'hébreu ancien, et presque tous se servent d'un caractère cursif qui dérive de l'alphabet carré, pour écrire ou l'arabe ou l'hébreu, et de l'idiome de la Bible, surtout en présence des Arabes, pour n'être pas compris d'eux. Leur prononciation de l'hébreu est très-harmonieuse, et je crois qu'elle ressemble à la véritable expression antique plus que les deux systèmes qui se partagent l'Occident, les prononciations allemande (*aschkendzi*) et portugaise (*sefardi*). Celle des Juifs d'Orient, et surtout de Bagdad, a cela de commun avec celle des Allemands, qu'elle fait entendre partout le manque du *dagesch lene*. Non-seulement *p* et *k* deviennent *ph* et *kh*, comme chez les Portugais, et même dans la prononciation de la langue chaldaïque moderne, non-seulement *b* et *t* deviennent, sans *dagesch*, *v* et *th* (ת ce que les Juifs prononcent comme *s*), mais aussi le *g* et le *d* subissent une altération inconnue aux écoles d'Europe, car le *g* devient une sorte de *γ* grec moderne, et le *d* un *δ* de la même langue. Le *waw* est prononcé comme le ع arabe, ou comme le *w* anglais, et la lettre sémitique *ain* se prononce complétement comme la lettre arabe, qui en retrace le son antique: en tout cas, les Orientaux évitent le son affreux et inepte que donnent à ce caractère les Juifs portugais. Quant aux voyelles, ils suivent la prononciation de ces derniers et ne connaissent pas la manière allemande ou polonaise de lire o au lieu de *a*, *au* au lieu de *o*, et *ai* au lieu de *è*. Leur manière de débiter la langue est lente, sonore, et

Digitized by Google

exempte de cette rapidité inconvenante qui se remarque dans les synagogues du rite polonais. Bagdad compte vingt mille Juifs, c'est le chiffre avoué; mais il pourrait être très-exagéré. Il est pourtant certain que les Juifs sont plus nombreux que les chrétiens, et qu'ils forment, en présence des musulmans, une minorité très-respectable et très-respectée. Aussi la profession de banquiers, qu'ils exercent ordinairement, met le commerce de Bagdad entre leurs mains. Aucun grand négociant chrétien ne fait d'affaires le samedi, parce que les boutiques des Juifs sont fermées. Ce sont aussi les Israélites qui acceptent les traites tirées sur les places européennes, et ils en tirent un profit considérable; mais cela se fait sans mauvaise foi, puisque les chrétiens prélèvent les mêmes intérêts que les Juifs, et que les Grecs et les Arméniens agissent généralement d'une manière encore plus onéreuse pour le débiteur. On dit qu'il faut deux Juifs pour tromper un Grec, deux Grecs pour tromper un Arménien, et deux Arméniens pour tromper un Persan. Ayant à négocier une traite de 20,000 francs, nous nous adressâmes au *khodja Roubil* (Rouben), qui, après de longues discussions, ne nous paya le franc qu'à raison de 160 para (4 piastres), au lieu de 170, qui est le change autorisé par le ministère des affaires étrangères. Nous dûmes en passer par là. Quand l'affaire fut conclue, Roubil nous demanda un gage ou nantissement. Je lui dis que le consul de France garantissait le payement de la somme; sur quoi il me demanda qui lui garantissait ce fonctionnaire. Sur ma réponse que c'était l'affaire du gouvernement français, le banquier me demanda : « Qui me garantit donc le gouvernement français? » L'époque à laquelle se passa ce fait explique jusqu'à un certain point cette question, qui partait de la supposition fausse que, la forme du gouvernement changeant, les dettes contractées par l'État cessaient d'exister. Cette réflexion était excusable, d'une part, par le rôle subordonné que la France jouait alors en Orient; d'autre part, par la conduite d'un fonctionnaire français, qui avait emprunté à un Juif une somme considérable et ne la lui avait pas rendue.

Les Juifs de Bagdad n'ont pas été oubliés par une de ces sociétés inutiles qui ont plus d'ardeur et d'argent que d'esprit pratique et de succès. Je veux parler de la société anglaise pour la propagation du christianisme parmi les Juifs (*society for promoting christianity among the Jews*). Elle se recrute surtout parmi des Juifs polonais, pour lesquels le baptême est la dernière ressource; ces missionnaires sont ensuite envoyés en Orient pour prêcher l'Évangile aux Juifs, car vouloir convertir des musulmans serait par trop dangereux. La communauté juive de Bagdad était ornée de deux émissaires anglais, tous les deux ex-Juifs; pendant dix ans, ils avaient réussi à faire un renégat, qui allait encore à la synagogue le samedi, pour ne pas blesser ses anciens coreligionnaires. A part la fausse position que leur donnait leur emploi actuel, ces deux missionnaires étaient des hommes très-respectables, surtout le plus jeune, qui joignait à beaucoup d'instruction talmudique une intelligence qu'on pouvait regretter de voir se perdre à un si ingrat métier. L'autre avait été, par la faillite de sa maison commerciale, changé de commis négociant en missionnaire très-zélé. Il avait été en Perse pour convertir les Juifs au protestantisme, mais, malheureusement pour lui, l'am-

bassadeur d'Angleterre était lui-même catholique, et le fit chasser de Perse; car les lois, abolies aujourd'hui, ne permettaient un changement de religion que lorsqu'on embrassait le *schiïsme;* un missionnaire de la catégorie mentionnée agissait contrairement aux lois du pays, puisque son intention n'était pas de changer les Juifs en schiites. En général, ces missionnaires ont une position difficile; contrecarrés par les prêtres catholiques, ridicules aux yeux des Juifs, indifférents aux musulmans, et peu respectés par les Anglais eux-mêmes, ils ne sont pas même dédommagés par les succès de leur mission. Le jeune missionnaire était allé à Kerkouk, pour voir s'il trouverait là un champ plus favorable; mais il rencontrait des obstacles plus grands encore. Il distribua ses Bibles et ses Nouveaux Testaments en hébreu et en arabe aux Juifs, qui les acceptèrent pour les vendre ensuite; un des Israélites montra au pacha, non pas les Bibles hébraïques, mais celles en arabe. Le pacha fit venir le missionnaire, l'accusa de vouloir pervertir les musulmans, et l'obligea, malgré toutes ses protestations, de reprendre, sous l'escorte de deux bachi-bouzouks, le chemin de Kerkouk à Bagdad.

Après dix ans de démarches de toute sorte, aidés par des moyens d'un ordre non spirituel, les deux missionnaires réussirent à baptiser un Juif nommé Abraham. On me convia à cette solennité étrange, où les litanies anglicanes faisaient une singulière mine, traduites qu'elles étaient en hébreu, car c'est par le moyen de la langue *sacrée* qu'on pense attirer les Juifs vers l'anglicanisme. Un Juif me disait avec raison : « Si nous voulons prier en hébreu, « nous avons nos synagogues. »

Le plus jeune des missionnaires, qui, comme je l'ai dit, était un compagnon agréable, se trouva avec nous à Kifl, près de Babylone, là où les Juifs et les musulmans révèrent le tombeau prétendu du prophète Ézéchiel. Il y a dans cet endroit une synagogue et une école juive, et même des gens assez instruits, pour le pays, bien entendu. Ces gens me parlaient des discussions qu'ils avaient eues ensemble, et qui avaient fini par la non-conversion de tous les Juifs : « Tu nous parles toujours de Jésus de Nazareth, mais ce n'est pas le Sauveur promis « aux Juifs. Si c'était le Sauveur, nous aurions dû nous convertir tous; or il n'en a pas con- « verti, si bien qu'il y en a aujourd'hui plus que ne peut en contenir le pays de nos pères. « D'ailleurs, le Messie doit venir à la fin des jours, et la fin des jours n'est pas encore proche. « Et pourquoi tous les Juifs, dont vous accusez l'opiniâtreté, auraient-ils donc répudié le fils « de Dieu, s'il était venu? Pourquoi tout ce peuple se serait-il trompé? Ils n'en auraient pas « eu une raison quelconque. Parlez de Jésus de Nazareth aux gentils, faites-les changer leur « idolâtrie en adoration du Dieu d'Israël, qui est le Dieu des Nazaréens et qui sera aussi le Dieu « des chrétiens véritables quand le Christ sera venu. Prêchez l'Évangile aux gentils, et vous les « ramènerez à Israël. » Le missionnaire ne savait que dire. Il leur parla de la multitude des chrétiens, à quoi ils lui dirent qu'en Chine seulement il y avait cinq mille laks de *boutperest* (cinq cents millions d'idolâtres). Un autre lui fit cette démonstration : « Voyez-vous « cette grotte (c'est une petite excavation dans l'édifice qui contient le tombeau d'Ézéchiel), « c'est là que s'assiéra Élie le prophète, l'avant-coureur du Christ. Mais, jusqu'ici, jamais Élie

Digitized by Google

« n'est venu s'asseoir ici. L'y vois-tu? Il n'y est pas; donc le Messie n'est pas encore près de « venir. » On peut trouver à la rigueur cette argumentation assez faible; néanmoins on en conclura les obstacles que rencontre en Orient l'oiseux prosélytisme des Anglais, qui ne s'évertue que là où il peut le faire sans danger personnel et sans nuire à l'influence de l'Angleterre.

Les mœurs des Juifs ressemblent à celles des chrétiens presque en tout. Les usages du mariage sont identiques dans le fond; la monogamie est la règle. Seulement, l'excommunication du rabbi Gerson, qui interdit à jamais aux Juifs d'Occident la polygamie, n'est pas acceptée en Orient. Le mari peut épouser une seconde femme, quand, pendant un laps de temps assez considérable, la première femme n'a pas eu d'enfants; mais jamais autrement. C'est à cause de la monogamie, très-féconde en enfants, et qui est la règle des Juifs, que leur vie de famille ressemble à celle des chrétiens.

Le mariage se fait dans la vieille forme, sans anneau, comme jadis en Occident, et représente la *coemptio*, l'achat fictif des Romains. Trois tasses (*findjâns*), contenant des monnaies d'or, d'argent et de cuivre, sont présentées à la fiancée par le futur, qui lui adresse les paroles sacramentelles: « Sois unie à moi par *ceci*, selon la loi du Moïse et d'Israël. » En Occident, on dit *par cet anneau-ci*. Immédiatement après la consécration religieuse du mariage, les époux s'éloignent, et, peu de temps après, le mari rejoint les convives. Quant à la mariée, les femmes seules la visitent, et elle leur montre un mouchoir ensanglanté.

Cet usage barbare est tellement enraciné dans les mœurs du pays, que les prêtres catholiques européens n'ont pu encore le bannir des mariages chrétiens, où il est également en vigueur. Les prêtres indigènes, imbus eux-mêmes des préjugés orientaux, ne font absolument rien à cet égard, si ce n'est qu'ils entravent les efforts de leurs confrères d'Europe. Ils y trouvent quelquefois leur avantage, quoiqu'il y ait un moyen connu de tromper l'assistance féminine, avide de cette preuve impure de la pureté virginale.

Après le mariage, il y a l'*azimeh*, la fête orientale avec toutes ses splendeurs, mais qui se divise avec une grande rigueur en fête des hommes et fête des femmes. On observe, à cette occasion, beaucoup d'usages, qui généralement ont une origine superstitieuse, pour augmenter la famille et pour éloigner les malheurs domestiques.

Le divorce est, ainsi que le mariage, prononcé selon les lois du Talmud; car toute la juridiction, en Orient, est judaïque pour les Juifs, de même que, pour les chrétiens, les Canons de l'Église sont en vigueur sans restriction aucune. Les catholiques ne peuvent divorcer sans dispense du pape, et la législation du sultan n'entre pas dans ces affaires, à moins qu'un crime ne vienne changer et compliquer la nature originairement civile de la transaction. Si j'ai bien compris quelques cas spéciaux, les juges juifs et ecclésiastiques peuvent même statuer sur des délits commis dans le sein de la communauté même.

Quant aux usages domestiques, ceux des Juifs, à cause de la loi judaïque, s'éloignent beaucoup de ceux des chrétiens. Leur manière de se nourrir est différente, et leur rigueur s'écarte, à cet égard, beaucoup de l'esprit du Pentateuque: ils défendent l'usage de la graisse avec la

viande, et la remplacent par l'huile de sésame, qui ressemble, pour l'odeur, à notre huile à quinquet. Aussi la cuisine des Juifs est-elle horrible et n'est-elle pas mangeable pour nous. Les Juifs consomment plus de poisson que les chrétiens, et surtout un poisson de l'Euphrate qu'on appelle *biz* et qu'ils donnent pour le poisson de Tobie; la difficulté de se procurer de la viande permise les force souvent à se contenter de la cuisine maigre.

Leur physionomie ne ressemble pas à celle des Juifs occidentaux. On reconnaît un Juif non pas seulement à sa tenue extérieure, à son mouchoir noué autour du *tarbouch*, à ses cheveux de côté tombant en boucles, à sa barbe non coupée, mais aussi à sa physionomie spécifique, à sa peau blanche et à ses cheveux blonds. C'est surtout son teint et la couleur de sa chevelure qui le distinguent de l'Arabe et du chrétien, qui se ressemblent plutôt dans tous ces détails, tandis que la race juive s'est développée indépendamment des deux autres. Il n'est pas aisé de dire d'où provient la majorité des Juifs de Bagdad; il se peut qu'elle contienne un reste de l'ancienne population de Babylone, qui quitta cette ville vers 1030 après Jésus-Christ; mais la plus grande partie de la *sainte communauté de Babel* est certainement venue de régions très-diverses, et même de très-loin, dans les temps du califat, lors de la splendeur de Bagdad, quand la facilité du gain, d'une part, et, de l'autre, l'humanité des califes envers les Juifs et les chrétiens, encourageaient les Israélites, terrifiés par les persécutions européennes, à demander un asile à la charité musulmane.

Sous le califat la communauté israélite était considérable, ce dont témoignent les voyageurs juifs Benjamin et Pethachia; quoique les Abbassides ne les protégeassent guère comme le firent les Ommiades d'Espagne, Bagdad était une des grandes métropoles du judaïsme oriental pendant le moyen âge. C'est de là que sortirent les différents *gëonim* (chefs augustes), qui y sont encore en vénération. L'un d'eux, le *gaon* Ézéchiel, fut enterré à Kifl, et sa sépulture fut transformée par la croyance populaire en celle du prophète Ézéchiel, fils de Bouzi.

La population musulmane de Bagdad est, en très-grande majorité, essentiellement arabe sédentaire, c'est-à-dire issue de l'antique nation assyrienne qui, avec l'islamisme, adopta le langage des vainqueurs. L'extension de la langue arabe, ou, pour mieux dire, de l'idiome du Hedjaz, est un des plus curieux faits dans l'histoire de la parole. La langue latine même, qui s'est déformée en dialectes différents, n'offre aucun exemple analogue : l'idiome d'une province, d'une tribu même, a supplanté ceux des peuples qui avaient possédé une littérature et une histoire. La langue du Coran, dans sa marche victorieuse, s'est substituée, en Palestine et en Syrie à l'araméen, en Babylonie à l'assyrien, en Égypte au copte, en Afrique au numidique, au phénicien et au maurétanien; elle a presque anéanti, en Espagne, toute trace du dialecte sonore des Visigoths germaniques, et a fait sentir son influence jusque dans la langue castillane. Malte se sert d'un patois arabe, et les autres îles de la Méditerranée trahissent, dans leurs idiomes populaires, des vestiges de la domination musulmane. Enfin, tous les pays du califat de Bagdad parlent l'arabe, à moins qu'ils n'aient eu une nationalité toujours vivace comme la Perse, ou qu'ils ne se soient souvenus, comme l'Espagne, de leur an-

cienne civilisation. Cette influence est encore bien plus puissante sous un autre rapport : la Perse même n'a pas échappé à l'alphabet musulman, peu conforme au génie de sa langue; les caractères arabes ont été adoptés par les Turcs, ces ennemis séculaires du génie sémitique; la langue usitée de l'Inde, celle des habitants des îles lointaines de la mer australe, ont accepté les lettres du Koran. Et ce changement fut, en grande partie, je ne dis pas commencé, mais certainement propagé de Bagdad même; car ce n'est pas dans un jour, ce n'est pas en vingt ans, que tous les peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, ont fléchi sous le joug de la langue arabe, et, bien que cette absorption des idiomes éteints se soit faite avec une rapidité sans exemple, quelques siècles ont dû passer avant qu'elle ait été accomplie.

Dans tous les dialectes arabes, des éléments de la langue devancière ne font pas défaut; c'est ainsi à Bagdad, quelque grand que soit son rôle de ville propagatrice de l'idiome et de la science des califes. Les Arabes de Bagdad et des environs ont leurs expressions sémitiques, qui ne sont pas usitées chez les Bédouins d'une même origine. Je ne parle pas, bien entendu, des mots introduits par les Persans et les Turcs, dont, chose singulière, le langage de Bagdad est plus riche que celui des autres contrées, mais des idiotismes qui se sont conservés de l'ancienne langue. *Pouvoir*, par exemple, ne se dit pas قدر, mais طاق; *jeter*, non رمى, mais دبّ; *remplir*, non ملأ, mais طرمى; le mot *voler* s'exprime, il est vrai, par le mot, aussi employé autre part, باق (يسوق), mais on en forme un terme qui signifie *clandestinement*, بالبوقة, et qui n'est pas usité ailleurs. Les pronoms et particules sont une autre catégorie de mots : ainsi *lequel* se dit ايش لون (prononcé *chlôn*), quelle couleur? par exemple, dans la phrase اشلون كيفك, « Comment te portes-tu?[1] » C'est peut-être un persianisme imité de چگونه. On dit بايش, *biéch*, « combien? » où les autres Arabes emploient *ëchkadar;* et, en fait d'*assyrianisme*[2], on peut citer le mot لخاطر, qui s'emploie, comme le syrien et l'égyptien مى شان, dans l'acception de *pour*, tandis qu'en arabe littéral cette expression a une acception beaucoup plus restreinte. Les Bagdadéens emploient le mot فرد, *ferd*, pour rendre l'adjectif *un*, que la grammaire n'exprime pas. Contrairement à l'usage de l'Ouest, le ش de l'interrogation et de la négation ne s'attache pas au verbe. On ne dit pas, avec les formes barbares de l'Égypte, *mânich âref* ou *mâni arefsch*, « je ne sais pas, » mais très-correctement ما اعرف, *mâ âarif*, ou mieux ما ادرى, *ma adri;* le peuple surtout, au lieu de dire simplement « je ne sais pas, » s'est habitué à une réponse interrogative, *èch-madrini*, ce qui est assez difficile à analyser et incorrect. Le sens en est « qui me l'a fait savoir? » et vient peut-être de *man adrem*, « qui m'a instruit? » ou de ايش مدرينى, *èch moudrini* (pour *mudriya*), « qui est mon instructeur? » Le عش *ch*, qui, en Égypte, se place à toutes les phrases interrogatives et négatives, est négligé, à Bagdad, là où il serait nécessaire au point de vue de la grammaire; par exemple, quand on demande à quelqu'un « Que veux-tu? » ايش تريد, *èch-terid*, il répond : ما اريد, *mâ erid*, « je ne veux, » au lieu de dire ما اريد شى, *ma erîd chi*, « je ne veux rien. »

[1] Littéralement : « Quel est ton comment? » — [2] Comparez l'assyrien *in libbi*, à cause de.

Un caractère assez curieux, et qui atteste une influence babylonienne, c'est l'adoucissement de certaines gutturales et aspirations, qu'on prononce dans toute la Mésopotamie méridionale avec moins de force qu'ailleurs. Ainsi le *aïn*, ع, s'amollit un peu; le *k*, ك, et le *ḳ*, ق, se confondent, et tel paraît avoir été l'usage de l'antique Babylone; les deux lettres sont quelquefois substituées les unes aux autres, ce qui ne se rencontre jamais à Ninive, où ces articulations sont toujours distinctes. Une coïncidence assez curieuse est la permutation, dans les textes de Babylone, de *ḳ* (*q*), ق, et de *g*, car la même prononciation existe encore à Bagdad et dans cette partie de la Mésopotamie. L'articulation qui prend, dans notre alphabet, la place du *q*, le ק hébreu, le ق arabe, qui, comme on se le rappellera, se prononce comme une légère aspiration (*hamza*) à Alep, se dit *g* devant *a* et *ou*, et *dj* devant *e* et *i*. Ainsi, les mots *Yaḳoub el-ḳahwedji* sonnent à Bagdad *Yagoub el-gahwedji;* et, au lieu de dire *ḳimeh*, on dit *ghimeh* ou *djimeh*. Ce changement rend quelquefois difficile l'opération de réduire les termes bagdadéens à des mots connus. Mais cela n'est pas ce qu'il y a de plus surprenant : le son *teh*, banni des langues sémitiques, s'est introduit en arabe par Bagdad et par la Babylonie. Le ك, *k*, y est souvent prononcé comme le *c* italien devant *e* et *i*. Ainsi l'on dit *betch* pour *bek*, *tchelib* pour *kelb*, chien, tandis qu'on prononce *galb* au lieu de *ḳalb*, cœur. Nous verrons que les noms propres des ruines sont très-difficiles à analyser, surtout quand leur formation se complique par l'usage abusif du diminutif, même là où le rapetissement de l'objet a quelque chose de ridicule. Les gens de la campagne surtout se servent de la forme diminutive فعيل, *fu'ail*, qu'ils changent aussi dans la prononciation : ainsi l'on ne dit guère مرّاة, *marràh*, femme, mais مرايّة, *murraiyeh;* بنت, *bint*, fille, mais بنايّة, *benayeh;* كلب, *kelb*, chien, mais كليب, *kulaib*, qu'ils prononcent *tchélèb;* فرس, *faras*, jument, mais فريس, *furais*, prononcé *feres*, et de même dans d'autres exemples. C'est aux ruines que sont largement attribués ces noms diminutifs : tel est, par exemple, le nom que les Européens ont, à tort, donné à Babil, quoiqu'il s'applique au *Kaṣr*, *Mudjellibeh*, écrit par d'autres *Mudjelibeh*. Or ce n'est ni l'un ni l'autre, car la forme arabe est مُقَيْلِبَة. *muḳailibeh*, qui est le diminutif régulier de مقلوبه, *maḳ loubeh*, participe passif de *ḳalab*, renverser. Ainsi la grande ruine de l'est, appelée *El-Heymar* par les Anglais, se nomme le *petit rouge*, الأُحَيْمِر, *Al-Oḥaimir*, diminutif de احمر, *aḥmar*, et la colline nommée *Himairà* n'est que la *petite rouge*, الحُمَيْرآ, *El-ḥumairà*, de حَمْرَا, *ḥamra*, féminin de *aḥmar*. C'est à M. Fresnel que nous devons la restitution philologique de ces noms, sur lesquels nous aurons souvent à revenir.

Malgré ces vices de prononciation, le peuple, à Bagdad, ne parle pas mal sa langue, qui paraît être, sinon correcte, au moins plus rapprochée de l'idiome écrit que n'importe quel langage populaire des pays arabes. Il est vrai que les Persans y ont introduit beaucoup d'expressions; et la domination des Turcs, malgré la distance qui sépare de Bagdad le territoire linguistique de l'idiome ottoman, a laissé dans la vie commune des traces inexplicables. La vanité des Bagdadéens ne leur permet pas de parler de leur *bet*, « maison, » bonne et antique expression sémitique; ils y substituent le mot turc *konak*, demeure, hôtel; leur domestique n'est

pas un *khâdem*, serviteur, mais un *khidmet-kâr* persan et turc; leur lit n'est pas un *serir*, mot déjà prétentieux, mais un *takht*, un trône persan. Le mot turc *oda* (d'où vient *odalik*, *odalisque*) est employé pour chambre, et on ne peut compter les expressions qui se sont introduites dans le langage du peuple de Bagdad sans nuire pour cela à l'observation assez stricte de la grammaire arabe. Ainsi l'on ne dit pas *malade*, *maridh*, le mot arabe, ou *dha'if*, mais *kéfsiz*, ou mieux encore *khastah*, et on terme surtout usité à Bagdad, et qui forme le fond de la langue, c'est le mot *qalabâlyq*, révolution, « sens dessus dessous, » qu'on emploie trop souvent. Les femmes aussi abusent des mots turcs et persans, non pas qu'elles les aient appris avec la langue, qu'elles ignorent, mais parce que ces sons étrangers flattent mieux leur oreille, et que, pour elles, un tailleur ou un cordonnier est mieux *terzi* et *condaradji* que *hayyât* et *sekkâf*.

Une autre partie de la population arabe est celle qui vient du dehors tous les jours, pour apporter du riz, du blé, de la volaille de Hillah, et pour amener des brebis, des bœufs et des buffles. Ces gens, dont les femmes sont à peine voilées, occupent les plaines de la Mésopotamie, et appartiennent aux différentes tribus arabes habitant ces contrées longtemps avant l'islamisme. Les hommes sont plus beaux que les femmes, contrairement à ce qui se voit chez les Juifs, où le sexe féminin est mieux partagé que les hommes, et cela dans tous les pays. Leur visage est très-hâlé, et les travaux auxquels les femmes sont astreintes leur donnent une expression de dureté et un teint contrastant avec celui des musulmanes sédentaires et encore davantage avec celui des Juives blanches.

Un élément qu'il ne faut pas compter pour trop peu dans la description de la population musulmane de Bagdad, ce sont les Persans, qui y entretiennent un consul et des rois fugitifs. La ville des califes est un lieu de retraite pour les mécontents d'Iran, et l'on y envoie les monarques détrônés ou indignes de l'Inde. J'y ai vu le vieil *Ali-Schah*, que l'on avait dépouillé de sa couronne. Le fils aîné de Feth-Ali-Schah, *Ali-Mirza*, était, selon les lois de Perse, après la mort de Mohammed-Ali-Mirza, et surtout d'Abbas-Mirza, héritier du trône de Féridoun. Il y monta aussi sous le nom d'Ali-Schah, et y resta pendant vingt jours, après lesquels le fils de son frère Abbas, Mohammed-Mirza, supplanta l'oncle à l'aide d'un vizir nommé Aghassi. Devenu Mohammed-Schah, le prince permit à son vizir de choisir un genre de supplice. Ali-Schah fut assez heureux pour gagner Bagdad, où il est mort il y a quelques années. Ses adhérents et ses parents y vivaient avec lui; et jamais de ma vie je n'ai vu de plus beaux types que les membres de la famille royale des Kadjars. Quelque temps avant mon départ, un tout jeune homme arriva à Bagdad; c'était le frère du roi Nasreddin-Schah. Soupçonné de menées contre ce dernier, il s'était échappé à temps; le peuple de Bagdad prétendit qu'il aurait été aveuglé, s'il ne s'était pas exilé.

Un autre prince chassé était *Ikbal-ed-daulet*, oncle du jeune roi d'Oude. C'était un homme d'une corpulence extraordinaire, portant la sensualité brutale sur sa figure, mais néanmoins assez spirituel et bon compagnon pour ceux qu'il ne pouvait tyranniser. Il avait été

tuteur et régent de son neveu, et avait essayé ensuite de se faire roi lui-même. En effet, il le fut pendant quatorze heures, mais alors le résident anglais mit fin à son règne. Il fut exilé de l'Inde avec une grande pension, et choisit Bagdad pour son séjour, où il était toujours surveillé par l'autorité britannique, sans qu'il s'en doutât, et sans que cette captivité nuisît aux relations assez amicales qui s'étaient établies entre lui et la colonie anglaise. Il avait vu Paris et Londres, mais il les avait surtout étudiés d'un côté des plus défavorables.

Quant aux Kurdes, il n'y en a presque pas dans les circonstances ordinaires; leur pays est trop loin de Bagdad pour qu'ils viennent en nombre, à moins qu'ils ne soient enrégimentés; car, de mon temps, il y avait à Hillah un détachement d'artillerie kurde, dont l'extérieur ne se distinguait en rien des soldats turcs. Pendant que j'étais à Hillah, le 24 avril 1853, une fête fut donnée en l'honneur de la circoncision de cent cinquante de ces artilleurs.

Il y eut pourtant une occasion où les Kurdes affluèrent à Bagdad. Vers la fin de 1853, Abdallah, pacha de Soleimanieh, était allé à Constantinople, y avait épousé une femme et dépensé beaucoup pour elle, et s'était dirigé sur Bagdad avec deux Européens, qu'il avait exploités en leur promettant de magnifiques places dans son pachalik. Tous arrivaient à Bagdad sans le sou, lui et ses Européens, qui furent très-surpris lorsqu'ils virent Mohammed-Réchid pacha, alors gouverneur général de la province, retentir chez lui, dans son séraï, le pacha kurde de Soleimanieh. Car le fonctionnaire turc redoutait avec raison le dévouement des compatriotes d'Abdallah, et, puisqu'il ne pouvait pas, à cause de la guerre avec la Russie, envoyer beaucoup de troupes de ce côté, il ne devait pas laisser partir un homme qui penchait du côté des Persans et des Russes. Donc Abdallah pacha fut nourri aux frais du pachalik, sans avoir vingt paras à sa disposition. On racontait les choses les plus étranges de lui et de ses Kurdes, dont quelques-uns étaient très-riches, et qu'il exploita de la manière la plus originale. Le pacha, s'ennuyant dans son palais, dit à son serviteur : « Je veux monter à « cheval ! — Très-bien, Excellence. » Le cheval ne vient pas, Abdallah réitère son ordre, et crie plus fort. Le domestique dit, « Très-bien, » mais n'amène pas de cheval. Le pacha sait bien qu'il n'en possède pas, et redouble de fureur pour ce motif. A la fin on lui en présente un, c'est celui d'un des Kurdes, qui, de cette sorte, lui fait un cadeau forcé. Une autre fois, le pacha reçoit une visite au séraï, il demande d'un ton sec et tranquille : « Apportez le thé ! » « Très-bien, Excellence. » Mais le thé ne paraît pas davantage; le maître ne peut se fâcher, à cause de la présence des étrangers. Un serviteur supérieur vient lui dire à l'oreille qu'il n'a plus de cette denrée. Le pacha répond : « Eh bien, qu'est-ce que cela fait? Il y en a « au bazar. » Un autre Kurde va acheter de ses deniers le thé demandé. On le rapporte, et l'on s'aperçoit qu'on n'a ni houilloire, ni *findjan*, ou tasse à thé. La même comédie recommence; cette fois c'est la cuisine du muchir de Bagdad qui livre les ustensiles, et l'hôte d'Abdallah peut absorber son thé depuis longtemps attendu. Les mêmes scènes se renouvelèrent pour des pipes; les pipes des grands, surtout celles qu'on offre aux personnages

distingués, sont enrichies de diamants, et on conçoit que le pacha devait faire décemment les honneurs de sa maison kurde aux frais de ses adhérents.

Abdallah pacha n'était pas, du reste, un homme sans instruction, il lisait même des ouvrages en français, et essayait de parler cette langue, quoiqu'il n'y pût réussir. Mais ces connaissances lui paraissaient tellement extraordinaires pour un Kurde, qu'il en montrait une vanité ridicule. J'allai le voir, le 30 décembre 1853, et la conversation, qu'il voulait commencer en français, dut finir, malgré ma bonne volonté, par un colloque en persan, qu'il parlait très-bien. M'ayant invité, il me fit asseoir, mais, quoiqu'il fumât son chibouk, il ne m'en offrit pas, conduite que l'on tient seulement envers des personnes inférieures. Les maréchaux de l'empire, Namik et Mohammed-Réchid, qui avaient été en France, ne se rendaient jamais coupables d'une pareille impolitesse. Mais on offre le café à tout le monde, même aux subalternes; je ne sais pas d'où il tira son moka à cette occasion, enfin, on m'en présenta. Je le refuse, ce qui équivaut à une insulte. Abdallah me regarde d'un air furieux, mais se ravise tout à coup et dit : « chibouk! » La pipe m'est apportée, et on me présenta une seconde fois le café, que j'acceptai. La conduite assez humble des Européens exploités avait rendu le Kurde fier envers les compatriotes de ceux-ci, mais, comme tous les Orientaux, il devint très-poli après la leçon que je lui avais donnée. Il me mit au courant de ses études françaises, en regrettant toutefois que les Francs possédassent si peu de connaissances en histoire orientale. Avec l'orgueil ridicule d'un homme qui, à moitié instruit, n'a aucune idée de ce qui manque à son savoir, il se mit à railler l'ignorance des historiens français qu'il avait consultés sur Alexandre le Grand, parla aussi un peu du grand Darius, que les Européens nomment fils d'Hystaspe, et d'un certain Franc *Erodot*, qu'il prit pour un Français, comme de *Course*, qu'il savait avoir composé un livre sur le conquérant macédonien. Mais, selon lui, tout cela n'était pas exact; si l'on connaissait, disait-il, en Europe le *Shahnâmeh*, on verrait que tout était apocryphe chez les Francs. Ces opinions paraissent assurément entachées d'une certaine outrecuidance; mais n'oublions pas que les Anglais Richardson et Malcolm eurent encore le même souverain mépris à l'endroit des Grecs, qu'Abdallah était moins coupable d'ignorer. Je lui répondis que les Francs connaissaient très-bien Firdousi, Mirkhond et les autres historiens, mais que les données que Son Excellence repoussait provenaient des Grecs contemporains de Dara et d'Iskender Roumi. J'ajoutai que ces récits étaient confirmés par les mêmes rois dont on lisait les exploits glorieux à Tchilminar (Persépolis), à Nakchi-Roustam et à Bisoutoun; et je donnai de plus quelques notions sur ces localités. Je lui dis : « Aujourd'hui il y a la guerre entre la Russie et la Sublime Porte : le czar s'appelle Nicolas et le « calife Abdul-Medjid. Si la même histoire est écrite après deux mille ans par un homme « sans instruction, il dira peut-être : « En ce temps, il y eut une guerre entre le czar Démé« trius et le sultan Mahmoud, et Mahmoud détruisit à Sinope les vaisseaux de Démétrius. » « L'autre, qui sera contemporain, racontera les choses telles qu'elles se sont passées. Qui des « deux croiras-tu davantage? Maintenant attribues-tu plus d'autorité aux livres des Grecs qui

« vécurent alors, ou à ceux des Persans qui naquirent mille ans plus tard? » Le Kurde me répondit : « Il n'y a plus de livres grecs, ils sont tous brûlés. » Cette réponse, donnée avec une mâle assurance, me lui fit dire en riant : « Que Votre Excellence ne les connaisse « pas, c'est possible, mais ce n'est pas ma faute. » Le pacha se tut; mais, quand je fus parti, il dit à ses Kurdes : « Voilà quelqu'un qu'on envoie ici; il veut être savant, et il ne sait « pas même parler kurde. » Et cet argument parut excellent aux yeux de ses subordonnés.

Quant aux éléments de Yézidis, Druses et autres, il ne s'en trouve que par hasard. Je ne parlerai pas non plus de la population européenne, qui est bien clair-semée : il n'y a pas de Français sédentaires, seulement, de temps à autre, apparaissent sur l'horizon quelques aventuriers venant de l'Inde; tel était un certain M. Argout, qui avait été instructeur chez les Grecs, les Persans, les Égyptiens, les Turcs; il s'était ensuite engagé chez le roi de Lahore, était allé de là dans les îles, à Pnulnu Penang, et revenait de l'Inde pour retourner à Puulou Penang, où il avait un frère, mais il mourut à Bassora avant d'y arriver. C'était un homme d'un courage, même d'une témérité fort rares, très-original, doué d'assez d'esprit naturel, mais rarement dans un état normal, toujours ivre ou près de l'être. Il se fit présenter à M. Fresnel, et, en entrant, il lui tint ce langage : « On vous envoie par ici, monsieur, pour « faire des fouilles et pour dépenser de l'argent dans les antiquités, mais le gouvernement « ferait beaucoup mieux de construire des vaisseaux et de faire la guerre à l'Angleterre. » Néanmoins il devait la vie au courage des matelots anglais qui l'avaient sauvé du naufrage. Ses impertinences vis-à-vis des Turcs et du roi de Lahore, qui le congédia à la fin, dépassent toute croyance. Il avait laissé des mémoires, qui furent détruits par une chrétienne, dont le mari, un Allemand, était mort bientôt après le décès d'Argout; cette femme voyait la cause de son veuvage dans une contagion imaginaire, introduite à Bassora par le voyageur français. La perte des papiers est regrettable, car, quelque peu civilisé qu'en fût l'auteur, il avait beaucoup vu, et aurait certainement donné de curieux détails.

En fait d'Allemands, il y avait un Autrichien fixé à Bagdad depuis très-longtemps, et qui y était devenu père de famille. C'était un brave homme, beaucoup calomnié par les musulmans, à cause de la découverte d'un trésor caché dans sa maison. Voici l'histoire : Au commencement du siècle, vivait à Bagdad un individu qui recevait en dépôt les épargnes des janissaires et autres soldats, quand ils partaient pour la guerre. Souvent les janissaires ne revenaient pas; le dépositaire gardait l'argent, car ces guerriers-là n'avaient pas de famille, et, à ce négoce peu dangereux pour lui, il amassa une fortune assez considérable. Selon l'usage de ce pays, il l'enterra en lieu sûr, car, craignant l'avidité des pachas, que personne ne contrôlait alors, les riches soustrayaient leur fortune à des descentes qu'on pouvait redouter à tout instant sous un prétexte quelconque. Il arrivait même souvent que le fils d'un homme très-riche se trouvait pauvre le lendemain de la mort subite de son père, qui n'avait pas eu le temps de lui révéler le lieu du dépôt. Or notre dépositaire s'en alla à Damas et y mourut, en laissant toutefois à deux de ses parentes le secret des trésors enfouis à Bagdad. De-

venues vieilles, elles le communiquèrent à l'héritier survivant du dépositaire. A cette époque, vers 1835, l'administration de Bagdad s'était à peine relevée des angoisses des désastres de 1831 et des perturbations des règnes de Daoud et d'Abdallah pacha; un *gumrukdji*, ou douanier, surtout, était tout-puissant, et, sous prétexte de prévenir, au nom du sultan, les fraudes au préjudice de la douane, il décachetait toutes les lettres arrivant par la poste. Ce publicain avait au séraï un ami, dont je ne me rappelle plus la position; je crois qu'il était secrétaire du pacha, mais je sais qu'il était également très-redouté. Le douanier ouvrit la lettre de l'une des dames de Damas, et fut averti de l'existence du trésor. Il sut que deux urnes remplies de sequins étaient enfouies dans la maison désignée et habitée alors par l'Autrichien. Les deux employés se rendirent chez l'Allemand et demandèrent à fouiller dans l'endroit signalé : ils essuyèrent d'abord un refus, mais une crainte par trop justifiée décida le propriétaire à consentir à la fouille à laquelle il s'était, dès le principe, opposé. Pour le tranquilliser, ils promirent de donner une part de la trouvaille à Abderrahman *Patchadji* (le marchand de pieds de mouton), l'héritier légitime, et de faire assister aux recherches son associé, le même Allemand dont la femme brûla depuis les papiers d'Argout, ainsi qu'un Italien renommé par ses connaissances et par sa probité. Les premières investigations furent infructueuses : rien ne se trouva à l'endroit indiqué. Néanmoins les deux Turcs ne se découragèrent pas, l'Allemand dut voir sa maison mise sens dessus dessous, et, à la fin, on découvrit effectivement dans la cuisine, non pas deux, mais six urnes remplies de sequins. Évidemment les vieilles dames avaient transmis le secret d'une manière très-inexacte. Les Turcs jouèrent alors les désintéressés; ils firent parvenir à Abderrahman, qui ne se doutait de rien, la lettre interceptée, et, quelques jours plus tard, avant qu'il eût eu le temps ou le bon vouloir de faire des démarches, ils lui portèrent deux des urnes pleines de monnaies d'or. Abderrahman, touché de tant de probité, leur offrit une gratification, qu'ils refusèrent par excès de délicatesse. Mais rien ne transpira des quatre autres, qui représentaient, dit-on, une valeur de 300,000 francs. La part du lion fut prélevée par les Turcs dans l'intérêt du padichah de Constantinople. Bien entendu on ne tourmenta pas les membres de la filière administrative qui se trouvent entre le douanier et le souverain. L'Autrichien en reçut une faible part, et dut promettre, sous peine de mort, de ne pas divulguer le secret; l'autre Allemand fut aussi récompensé quelque peu, et l'Italien même, qui n'avait pas assisté aux fouilles, reçut une assiette remplie de sequins, sans savoir à quel titre, toujours avec l'injonction expresse de garder le silence.

Treize ans se passèrent ainsi. Les Turcs étaient partis de Bagdad, l'un d'eux était devenu pacha dans une grande province, l'autre était mort dans l'opulence. Mais le compagnon allemand de l'Autrichien avait fait de mauvaises spéculations; il s'était fait maquignon, et ses chevaux étaient morts, sa fortune était dissipée, il se trouvait dans la misère et implora le secours de son chef. Celui-ci le soutint généreusement pendant quelque temps, mais il se trouva un jour dans l'impossibilité de favoriser ses vœux. Alors l'employé, dans un moment

Digitized by Google

de ressentiment, dénonça à Abderrahman la vérité sur la trouvaille. L'Arabe furieux se présenta chez l'Autrichien, et lui extorqua, le pistolet sur la poitrine, 40,000 *krans* (francs), dont 15,000 furent payés comptant; 25,000 devaient l'être à deux époques déterminées. En attendant, Abderrahman ne s'en tint pas là : en compagnie du délateur, il s'en alla trouver l'un des Turcs dans son pachalik, et le dénonça à Constantinople. Il attaqua également les héritiers de l'autre, mais il se ruina en voyages et en poursuites. Le pacha prétendit avoir dépensé la somme au service du sultan, les héritiers étaient des possesseurs de bonne foi du peu qui leur restait. Et, quand approcha le terme où l'Autrichien devait payer une des parties, il excipa *quod metus causa*, et prétendit ne rien devoir sur une promesse violemment extorquée. Le procès n'était pas fini quand je quittai Bagdad, mais il me semble difficile que l'Arabe ait eu raison sur tous les points, d'autant plus qu'il avait déjà reçu une somme très-considérable, dont il aurait dû se contenter.

L'Allemagne était représentée encore par trois tailleurs, dont deux étaient des Juifs associés et gagnaient leur vie très-honnêtement. L'un d'eux faisait tous les ans le fastidieux voyage de Bagdad à Constantinople, et en rapportait ce qu'il appelait les modes de l'Europe. Le troisième était un Prussien de Köpenick, près de Berlin, et séjournait en Orient parce qu'il n'avait pas trouvé de son goût l'organisation militaire de son pays. Il avait épousé à Bagdad une Arménienne catholique, dont il avait adopté la religion; mais, aussi peu content des clients de Bagdad que des législateurs prussiens, il quitta cette ville, et je fus très-agréablement surpris de le retrouver satisfait à Arbèles; il me déclara qu'il avait, dans l'intérêt de sa carrière, changé le métier de tailleur contre la profession si honorable de médecin.

Il y avait des employés quarantenaires italiens, entre autres un médecin très-habile et très-instruit; un autre était ingénieur et avait rendu des services au pays; puis quelques prêtres de naissance italienne ou espagnole. Quoique les catholiques latins ne soient pas nombreux, il se trouve à Bagdad un prélat qui porte le titre d'archevêque de Babylone et d'Ispahan; mais le titulaire actuel n'était pas à Bagdad de notre temps. Son prédécesseur, monseigneur Coupéry, avait été un saint homme; sa mémoire était entourée de respect par les musulmans et les Juifs, et, ce qui est encore plus significatif, par les chrétiens non catholiques. Il avait succombé à la peste en soignant les malades, et vingt ans n'avaient pas effacé le prestige de sa mort glorieuse.

La nation anglaise était très-bien représentée par la colonie, qui formait le centre de la société européenne. C'est à cette société aussi qu'appartenaient les deux Juifs allemands baptisés qui pourvoyaient aux besoins religieux de la communauté anglicane. On se souviendra qu'ils étaient à Bagdad pour une autre cause; en tout cas ils trouvaient un meilleur accueil chez les chrétiens britanniques que chez les Juifs orientaux, et il y avait plus de monde au service anglais qu'à celui qu'ils célébraient en hébreu pour les Israélites.

Nous en avons dit assez maintenant pour dépeindre la ville de Bagdad dans son état actuel, et la société au milieu de laquelle nous avons vécu pendant deux ans.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

SÉLEUCIE ET CTÉSIPHON.

Avant notre départ pour Babylone, nous fîmes une excursion à Ctésiphon et à Séleucie. Le 23 juin 1852, M. Thomas et moi nous partîmes en *koufah*, bateau en forme de panier circulaire dont j'ai parlé plus haut. Le cawas Hassan Agha, plusieurs autres domestiques et quatre *aghels* ou Arabes d'escorte, occupèrent nos deux embarcations. Partis le soir, nous passâmes pendant la nuit le village de Gherarah, l'embouchure du *Diyaleh* ou Gyndès des anciens, pour nous trouver le matin de bonne heure en présence du *Tak-Kesra* (arche de Chosroès), le grand monument de Ctésiphon.

Nous nous installâmes près du Tigre pour atténuer l'effet de la chaleur solsticiale, d'autant plus que je relevais à peine de maladie. Immédiatement après notre débarquement, nous nous préparâmes à visiter le *Tak-Kesra*, qui, de tous les édifices au delà du Tigre, est celui qui frappe le plus le spectateur qu'attire moins l'antiquité que la beauté imposante d'une ruine. Le *Tak-Kesra* ou salle du trône de Chosroès est le seul débris qui reste du palais des Sassanides à Ctésiphon. Ce monument avait désarmé même la fureur des soldats d'Omar; il était réservé à un Vandale artiste, le calife Al-Mansour, fondateur de Bagdad, de démolir cet édifice, dont il désirait utiliser les pierres. Malgré les conseils de Khalid, le Barméeide, l'œuvre d'anéantissement fut décrétée. Mais on raconte que la solidité de la construction fatigua le calife, qui dut laisser, comme témoignage de la haute civilisation des derniers sectateurs de Zoroastre, le monument dont le nom historique indique la forme et la destination.

Tel que se présente aujourd'hui le Tak-Kesra, il nous montre une façade interrompue par une large ouverture qui laisse voir une salle voûtée.

Nous mesurâmes l'étendue du monument, dont toute la façade est encore de 87 mètres; la largeur de la voûte en bas est de 25 mètres, les 62 mètres sont inégalement partagés des deux côtés. Cette ouverture de 25 mètres de largeur s'élève presque en chaînette jusqu'à 30 mètres de hauteur, peut-être un peu moins; elle a, en outre, une profondeur de 54 mètres. L'épaisseur des murs de la salle est encore de 8 mètres, celle de la façade est moins considérable.

Le haut de la voûte est endommagé, surtout vers le fond, où une partie du toit manque. Des trous qu'on y observe y semblent être ménagés à dessein. Dans l'étendue de la façade, il y a en bas deux portes ouvertes et six portes bâtardes. L'ornementation de cette façade est effectuée par un système de niches superposées en cinq rangs; quelques-unes de ces niches ne sont que simulées, d'autres étaient destinées à recevoir des statues. Nous vîmes,

du côté postérieur, derrière la façade et parallèlement à la voûte, les traces de la continuation du mur, des indices mêmes du plan antique. La voûte est murée par derrière, et ne formait point un passage, mais une véritable salle, qui communiquait à droite et à gauche par des portes avec l'intérieur. Il n'est pas probable que la façade que nous voyons aujourd'hui ait été celle de l'extérieur : il doit y avoir eu, et mainte trace l'indique, des constructions placées devant le Tak-Kesra actuel. Ce qui subsiste encore doit être le reste d'une cour, probablement carrée, autour de laquelle s'élevait de chaque côté une façade pareille; mais aucune d'elles ne donnait accès à une voûte semblable à celle qui existe et qui forme la salle du trône. Tout l'extérieur était plaqué de marbre, et cela s'accorde bien avec la tradition arabe, qui nomme le palais de Medain la *maison blanche;* mais, tel qu'il se présente aujourd'hui, le Tak-Kesra ne fait voir que des briques inférieures en qualité à celles de Babylone.

La contrée est couverte de ruines et de débris de construction, et atteste par là l'étendue de la ville et du palais. Entre la partie postérieure du Tak-Kesra et le Tigre, car l'ouverture de la voûte est tournée vers l'est, le terrain est extrêmement inégal. Les ondulations du vaste emplacement, où croissent aujourd'hui des câpriers et des caroubiers, s'étendent sur plusieurs kilomètres carrés, et sont bornées, vers le nord-est, par une rangée de tumulus qui se prolonge pendant une lieue, au nord du Tak-Kesra, jusqu'au fleuve, dans la direction du nord-ouest au sud-est; elle finit à un sanctuaire qui est tenu en grande vénération, et connu sous le nom de *Suleiman Pak*, Suleiman le Pur. Cette *koubbeh* est consacrée à ce saint, qui, selon la légende, fut le barbier du prophète, et à qui les poils de la barbe de Mohammed permirent de faire beaucoup de miracles. On voit dans cette circonvallation des constructions en bitume et en briques, et elle forma probablement une partie du mur de Ctésiphon. Le rempart n'atteint pas le Tigre, qui, en général, semble avoir fait un mouvement de l'est à l'ouest, car, tandis qu'on ne découvre les vestiges des ruines de Ctésiphon qu'à une faible distance du fleuve, celles de Séleucie semblent empiéter sur le lit actuel du Tigre.

Au midi du *Tak-Kesra* ou *Iwân-Kesra* se trouve une suite de tumulus qui, allant de l'ouest à l'est, s'échelonnent dans la largeur entière de la presqu'île que forme le Tigre. Le fleuve, quittant sa marche du nord au midi, tourne soudain et coule du sud au nord. La presqu'île, fermée au nord par cette rangée de tumulus, semble avoir été occupée par la ville même de Ctésiphon, qui était alors baignée par le Tigre sur une largeur de 12 kilomètres. A l'est du Tak-Kesra, mais environ à une lieue de là, on voit les restes d'un mur carré sur trois côtés, à l'est, au nord et à l'ouest; la partie sud serait parallèle au Tigre, si elle existait. Le fleuve a déjà quitté ici son cours vers le nord et coule du nord-ouest au sud-est. Ces débris ne me semblent pas être de l'époque sassanide, et pourraient bien avoir une origine babylonienne; ce fut, selon nous, la citadelle de la ville de Ctésiphon, qui se composait d'une cité royale, de la ville propre et de la forteresse. Cette citadelle avait été la partie la plus antique de la cité, et souvent on observe des faits analogues. Aujourd'hui le terrain entouré par ce mur s'appelle *El-Bostân*, le jardin. C'est dans ses environs, je crois, que fut trouvé le monument babylonien

Digitized by Google

connu sous le nom de *Caillou de Michaux*[1], et conservé à la Bibliothèque impériale de Paris. Mais on ne devra pas conclure que le lieu nommé *Kar Nabou*, dont il est question dans l'inscription cunéiforme que porte cette pierre comme étant situé sur le fleuve *Mi-Kaldan*, fût iri; car le fleuve mentionné semble être le Diyaleh, qui n'est pas loin, il est vrai, mais dont l'embouchure se trouve plus au nord.

Ayant exploré séparément la rive gauche du Tigre pendant la journée du 24, nous nous rejoignîmes dans notre tente. Les Arabes n'étaient pas tranquilles parce qu'ils entendaient des rugissements de lions; néanmoins nous ne reçûmes la visite d'aucun animal de ce genre, et nous pûmes nous reposer pour consacrer le lendemain à l'exploration de Séleucie.

Parler de Séleucie, c'est commettre une inexactitude : il ne reste que la place où cette cité fut jadis. Je franchis, au nord du Tak-Kesra, le Tigre, qui est d'une largeur respectable en cet endroit. Je parcourus tout le pays au nord et au midi sans apercevoir autre chose que des champs cultivés et produisant surtout des roloquintes. A la hauteur du Tak-Kesra se trouve une poudrière, *baroud khâneh* en turc; la carte de Chesney porte ici *Ruins of Barud*. Au nord, il y a un mur qu'on peut longer pendant trois quarts d'heure de marche; il s'élève jusqu'à 20 pieds au-dessus du niveau de l'eau. Les Arabes le nomment *Sour Zembraniyeh*, le mur de Zembraniyeh, du nom d'un canal qui y existait jadis. C'est ce que les cartes de Chesney ont appelé *Ruins of Sur*. Le mur du Zembraniyeh pourrait être une partie de celui de Séleucie, ou plutôt, car il n'est pas bien long, celui de la cité royale. En effet, si nous comprenons bien les paroles de Pline (*Hist. nat.* VI, xxx), la ville s'étendait au loin le long du Tigre, qui rentrait d'abord vers l'ouest comme il le fait vers la hauteur du *Zembraniyeh*, en décrivant une courbe vers le nord et le midi. Pline dit que l'enceinte de Séleucie a ressemblé aux ailes éployées d'un aigle (*situm mœnium aquilæ pendentis alas*). Le mur de la cité rejoignait le fleuve dans un angle très-aigu, au nord et au midi, de sorte que la ville avait une étendue énorme sur le Tigre et peu de largeur en proportion. Au nord du Zembraniyeh, il y a également les ruines d'une enceinte, mais on ne peut, sur la simple inspection de ces débris, affirmer qu'ils soient antiques.

C'est là tout ce qui reste de Séleucie, qui subsista pendant quatre siècles, après avoir dépouillé Babylone de sa splendeur. Dès l'antiquité, la chute de Babel fut attribuée à la construction de sa jeune rivale. Pline dit de la ville de Nabuchodonosor qu'épuisée par le voisinage de Séleucie, elle devint une solitude (*Babylon ad solitudinem rediit, exhausta vicinitate Seleuciæ*), et peut-être fut-elle dépassée, sous le rapport de la population, par la ville de Nicator. Car Séleucus, nommé Nicator (le Vainqueur), avait pris Babylone en 312, et ce fait d'armes eut une telle importance, qu'il devint le commencement de l'ère des Séleucides, dont l'usage s'est perpétué chez les Macédoniens, chez tous les Orientaux, et chez les Juifs même jusqu'au XIe siècle. Mais le conquérant, devenu roi d'Orient, n'éprouvait pas pour

[1] Nous avons donné une traduction de ce monument curieux dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 1856.

Babylone la piété qui avait animé Alexandre, et peut-être la ville de Sémiramis, ayant été le tombeau du grand roi, ne devait-elle pes être le berceau de la puissance syrienne. Séleucus fonda sur le Tigre une cité à laquelle il attacha son nom, et, en y choisissant par avance la place de se sépulture, il en consacra pour ainsi dire la grandeur dans l'avenir.

Tous les auteurs sont d'accord sur l'importance de la capitale nouvelle, qui, dans l'antiquité entière, n'a compté comme rivales que Syracuse et Carthage, et qui est restée, quant à la population, supérieure à Antioche et à Alexandrie. L'auteur le plus ancien qui, parvenu jusqu'à nous, nous en ait donné des détails, c'est Polybe (V, LIV), car toute cette contrée joue un grand rôle dans la guerre d'Antiochus contre le rebelle Molon. Ce grand historien nous dit que les Parthes, qui s'étaient emparés de la capitale, en respectèrent la constitution autonome et lui laissèrent l'administration des adiganes, ou de ses premiers magistrats. Pline confirme ce fait, et rapporte que Séleucie jouissait encore, de son temps, de l'autonomie et des coutumes des Macédoniens (*libera hodie ac sui juris Macedonumque moris*); de même Tacite, quand il parle dens les *Annales* (VI, XLII) des grands événements qui signalèrent la fin du règne de Tibère, loue le constitution du sénet des Trente soumis aux *adiganes* dont parle Polybe. Séleucio ne s'était pas corrompue à la mode des Barbares (*non in barbarum corrupta*), et le Perthe inspirait du mépris, lorsque les habitants n'étaient pas divisés par les factions (*quoties concordes agunt, spernitur Parthus*). Séleucie s'était développée avec une rapidité extraordineire, Ammien Mercellin (XIV, VII) dit qu'elle avait été *inde a primis auspiciis florentissima*, et le nomme l'œuvre glorieuse de Nicator (*ambitiosum opus Nicatoris Seleuci*, XXIII, VI.) Babylone avait été délaissée, et, d'autre part, la population affluait pour vivre dans cette république qui renfermait le tombeau des rois. Josèphe[1] raconte que des Juifs y demeuraient depuis la destruction de Nehardea. La concorde dont parle Tacite était parfois troublée, car, dens une révolte et une persécution contre des Juifs, cinquante mille Israélites furent tués par les habitants peiens de la ville. Ce chiffre pourrait être exagéré, quoique Pline évalue la population de Séleucie à six cent mille âmes.

Pendant longtemps, eprés Antiochus le Grand, les Parthes avaient occupé et embelli la ville de Séleucus; aussi les successeurs de ce monarque résidaient-ils de préférence à Antioche de Syrie. Les Arsacides, amis de la civilisation grecque, protégeaient surtout le développement énorme de la ville. Mais une fin violente était réservée à cette grandenr subite. Malgré la présence de l'empereur Trajan, qui se tronveit dans les eaux du golfe Persique, l'Assyrie et le Mésopotamie firent défection. Elles furent punies, et Séleucie n'échappe pas à la vindicte romaine, elle fut prise et incendiée en partie (116 après J. C.)[2].

On ne sait pas trop quel intérêt Séleucie ponvait avoir à se révolter contre les Romains, qui avaient respecté son autonomie. Il est probable que la destruction ne fut que partielle, car, lorsque Lucius Vérus, le collègue de Merc-Aurèle, prit Séleucie (162 après J. C.), il

[1] *Antiq.* XVIII, IX. — [2] Dio Cassius.

y put encore faire quatre cent mille prisonniers[1]. (V. Orose VII, xiii, qui place la ville sur l'Hydaspe.) Du reste, la prise de Séleucie est une des taches du règne de Marc-Aurèle, car les habitants de la cité avaient reçu avec empressement et hospitalité les troupes romaines qui étaient venues pour châtier le roi des Parthes[2]. Le légat impérial Avidius Cassius détruisit la ville de fond en comble, et Capitolin éprouve le besoin de justifier Lucius Vérus en disant : « Ce ne fut pas par le crime de Vérus, mais par celui de Cassius, que Séleucie, qui avait « accueilli nos soldats comme des amis, fut détruite, contrairement à la foi jurée. » Et tellement douloureux dut être l'étonnement que produisit, jusque dans les Gaules, la nouvelle de la destruction de Séleucie, qu'on considéra ce fait comme la cause d'une épidémie formidable qui désola l'Empire, du Tigre jusqu'au Rhin. Capitolin, Ammien Marcellin et Orose racontent que, lors du sac de Séleucie et du pillage du temple d'Apollon Comée, les soldats trouvèrent une porte étroite : l'espoir du gain leur en fit briser la serrure, et alors s'échappèrent les miasmes délétères que les Chaldéens y avaient renfermés (*ex adyto quodam concluso a Chaldæorum arcanis labes primordialis exsiluit*, Ammien, XXIII, vi). Capitolin parle d'une espèce de boîte de Pandore, *arcula aurea*, violée par les guerriers romains.

Mais, quelque terrible qu'ait été la vengeance céleste, qui, dans ce cas, frappa des innocents, Séleucie n'en resta pas moins un désert comme Babylone; car, lorsque, quarante ans plus tard, Septime Sévère, intervenant dans la lutte éclatée au sein de la famille des Arsacides, fit une expédition contre Vologèse V, pour placer sur le trône son frère, Séleucie était déjà abandonnée; et, quand Julien (en 360) passa par ces lieux, il n'y trouva, à l'exception du village nommé *Zochasa*, qu'une plaine couverte d'eau stagnante, telle qu'elle se présente aujourd'hui.

Le malheur de Séleucie augmenta jusqu'à un certain point la prospérité de Ctésiphon. Cette ville avait été fondée par un homme qui n'est pas connu, nommé Vardane[3], et qui, selon Ammien Marcellin (XXIII, vi), vécut dans les temps anciens (*priscis temporibus*). Cette notice est intéressante en ce qu'elle affirme la haute antiquité de Ctésiphon. Le même auteur romain nous dit que le roi Pacorus lui donna ce nom grec après l'avoir peuplée et fortifiée (*posteaque rex Pacorus incolarum viribus amplificatam et mœnibus, Græco indito nomine Persidis effecit specimen summum*). Ce roi Pacorus[4] ne peut être le fils d'Orode tué par M. Venti-

[1] Capitolin.

[2] Vologèse IV (Arsace XXXIX), qui a occupé le trône, ainsi que le montrent les médailles, de 460 à 502 de l'ère des Séleucides (148 à 190 de J. C.). (Voy. Longpérier, *Mémoire sur la chronologie des Arsacides*, 1853, p. 147.)

[3] Peut-être le zend *Vérethraghna*, le perse *Varthraghna*, *Verehran* pehlvi, et *Behram* perse, l'épithète de roi; comme *Feridoun*, auquel les Perses, dont Ammien tient directement cette notion, donnent le rôle de civilisateur. Il y a deux rois parthes nommés *Bardane* ou *Vardane* : le premier (41 à 45 de J. C.), prédécesseur de Gotarzès; le second, fils de Vologèse Ier (52 à 54 de J. C.). (Tacite, *Ann.* XI, ix, 1; — XII, vii.)

[4] Arsace XXXIII. Pacorus II a laissé un grand nombre de monnaies, sur lesquelles on lit des dates qui embrassent un espace de trente-cinq ans, 389 à 423 des Séleucides (77 à 111 de J. C.). Il était contemporain de Trajan et de Pline le Jeune, qui le cite. Il ne faut pas confondre ce second Pacorus avec Pacorus Ier, fils d'Orode, qui mourut

dius, le légat de Marc-Antoine, car Polybe (l. V, ch. XLVI) cite Ctésiphon comme le nom d'un camp. Quant à l'origine grecque du terme, je n'y crois pas beaucoup. Si ce que dit Ammien est vrai, il se pourrait que Pacorus eût appelé cette ville Ctésiphon en l'honneur d'un personnage inconnu, ou qu'il eût changé le nom oriental en un mot grec offrant une certaine ressemblance; ce serait une bizarrerie, qui trouverait cependant des analogies chez les Orientaux. D'autre part, le nom de Ctésiphon pourrait provenir de l'oriental Tisiphon, طيسفون en arabe, תסבון en hébreu, que les Grecs, peut-être Pacorus lui-même, ont prononcé Ctésiphon en se rappelant un nom si connu par la célèbre querelle entre Démosthène et Eschine. Quant à l'étymologie de ce mot, probablement sémitique, je me déclare complétement sans moyen pour en proposer une.

Ctésiphon, situé un peu en aval de Séleucie, selon Pline, à trois milles romains, n'avait d'abord été qu'un bourg au dire de Strabon; mais les Parthes y établirent leur campement d'hiver, et la ville prospéra de plus en plus[1]. Quand Avidius Cassius prit Séleucie, il brûla en même temps le grand palais du roi Vologèse à Ctésiphon, et, lors de l'expédition de Septime Sévère, en 201, la nouvelle ville fut prise, pillée, saccagée, et cent mille habitants conduits en esclavage. Cette cité a dû être là où se trouve aujourd'hui le *Bostan*.

La chute de Ctésiphon ne précéda que de quelques années la fin de l'empire des Arsacides, qui eut lieu en 226. Artaxerxès Babeghan, le premier des Sassanides, s'établit sur les mêmes lieux, et fonda la ville double, dont le nom pehlevi est inconnu, et que les Arabes ont nommée les deux villes, مدائن, *Medaïn*. Ces « deux villes » sont Ctésiphon d'un côté, et *Coché* de l'autre, non pas Ctésiphon et Séleucie, comme on l'a cru jusqu'ici. Car Coché est souvent nommée dans les auteurs, mais toujours séparément de Séleucie, et comme existant encore du temps de Julien. Tandis qu'Ammien Marcellin dit expressément que Séleucie fut détruite, il parle de Coché comme d'une ville très-grande et florissante; de même saint Grégoire de Nazianze; Eutrope dit de l'empereur Carus : *Corchen et Ctesiphontem, urbes Persarum nobilissimas, cepit.* D'après Arrien, cité par Étienne de Byzance[2], il y a eu un village du nom de *Choché* (Χωχή) en dehors de Séleucie, plus haut sur le Tigre. Grégoire de Nazianze dit : « Ctésiphon est une forteresse formidable et difficile à prendre, abritée par un mur de briques « cuites, par un fossé profond et par les eaux stagnantes qui proviennent du Tigre. Mais ce « qui la rend plus forte, c'est une autre forteresse qui est appelée *Coché* et qui est douée « d'une solidité égale. Aux points de vue de la nature et de l'art, elle est tellement unie à « l'autre, qu'on pourrait prendre pour une seule les deux villes que sépare le fleuve[3]. »

en l'an 39, après avoir conquis la Syrie. Le camp a pu précéder la ville de cent soixante et dix ans, ou même de deux cents ans. — Je dois ces indications à M. de Longpérier.

[1] Strabon dit que Ctésiphon a d'abord été un campement, pour épargner aux habitants de Séleucie la présence des troupes scythes qui étaient à la solde des rois arsacides; plus tard, le bourg se serait changé en ville très-importante, qu'on a, à tort, identifiée avec *Chalonné*.

[2] Étienne de Byzance, sous ce nom.

[3] Gregor. Nazianz. *in Julian.* — Ἡ γὰρ Κτησιφῶν φρουρίον ἐστὶ καρτερὸν καὶ δυσάλωτον, τείχει δὲ ὀπτῆς πλιν-

Coché, en syriaque *Kouka*, peut-être dans l'origine *Korche*, de *Karkh*, la forteresse, était située en aval de Séleucie, vis-à-vis du Bostan et de la partie de Ctésiphon qui était baignée par le cours du Tigre du nord au midi, à l'endroit où la rive mésopotamienne devient pour quelque temps la rive orientale du fleuve; quand on tire une ligne droite, Ctésiphon était situé entre Séleucie et Coché, et c'est probablement entre les deux villes que le canal Nahar-malcha se jetait dans le Tigre.

Ctésiphon et Coché furent encore fortifiées par les Sassanides. L'empereur Carus vengea l'injure faite au nom romain sous Gordien et Valérien, prit les deux villes dans la guerre contre le roi sassanide Bahram II, mais il ne les détruisit pas; car, lorsque, quatre-vingts ans plus tard, Julien s'approcha de Ctésiphon, il n'osa pas l'attaquer, et le conseil de guerre que tint l'empereur se décida, malgré une brillante victoire remportée sur les Perses, contre le siége d'une ville inexpugnable par sa position (*quod civitas situ ipso inexpugnabili defendebatur*). Julien se retira et trouva sa mort dans la retraite.

Sans être inquiétés, les Sassanides régnèrent à Ctésiphon pendant deux siècles et demi, et, pendant ce temps, la *cité double* devint le centre et la gloire de l'Asie. Les Sapor, les Yezdedjerd, les Behram, et surtout les Khosrou, y régnèrent en monarques fastueux, et les historiens persans sont unanimes sur la splendeur inouïe de Medaïn. Beaucoup de légendes ont survécu à la littérature et à la civilisation pehlevies, principalement un trait qui rappelle l'histoire du meunier de Sans-Souci, et qui valut à Chosroès Ier le surnom de Juste: parce qu'il ne voulut pas dépouiller une femme de son terrain, l'édifice que ce roi faisait construire eut un aspect irrégulier, dont il se glorifia comme d'une beauté [1]. A partir de *Chahpour*, Sapor II, dont le règne très-long (309-381) est, selon la fausse idée des Orientaux, l'époque de la fondation de la *cité double*, jusqu'à Khosrou Parviz, le dernier grand roi de la famille des Sassanides, nous ne savons presque rien sur l'histoire politique de Ctésiphon. Quelques années seulement avant la conquête musulmane, l'empereur Héraclius, à son tour le dernier grand monarque de Constantinople, vint jusqu'aux portes de Ctésiphon et s'empara d'une partie de l'empire sassanide pendant les troubles qui eurent lieu entre la mort de Parviz et l'avénement de Yezdedjerd III. Les Arabes ne lui permirent pas de jouir longtemps de sa conquête.

Sous le règne de Khosrou Anouchirwan, le Prophète naquit, et, sur les ruines de Ctésiphon même j'entendis raconter cette légende connue, suivant laquelle, dans la nuit de la naissance de Mohammed, un tremblement de terre se fit sentir à Medaïn, renversa des tours, causa des incendies et des inondations, et éteignit le feu sacré des *Atechgahs*. Néanmoins, on ne se rappela certainement plus la coïncidence des deux événements, quand, en 636, les Mazdéens

θου καὶ τάφρῳ βαθείᾳ καὶ τοῖς ἐν τῷ ποταμῷ τενάγεσιν ὠχυρωμένη. Ποιεῖ δὲ αὐτὴν ἐχυροτέραν καὶ φρούριον ἕτερον ᾧ προσηγορία Κώχη, μετὰ δὲ ἴσης ἀσφαλείας συγκείμενον. Ὅση δὲ φύσει καὶ ὅση χειροποίητος τοσοῦτον ἀνούμενον ὡς μίαν πόλιν δοκεῖν ἀμφοτέρας τῷ ποταμῷ μέσῳ διειργομένας.

[1] Mirkhond, *Histoire des Sassanides.*

livrèrent aux Arabes musulmans la bataille de Kadesia près de Koufah. Car, pendant trois jours, la victoire était indécise entre le Koran et le Zendavesta, et ce ne fut qu'au quatrième que Zoroastre avait perdu pour toujours ses adhérents iraniens. La ville de Medaïn tomba entre les mains de Saad, le général du calife Omar, et fut détruite; le palais seul fut épargné, car on en fit un *mihrâb* ou chaire musulmane. Aboulféda et d'autres auteurs orientaux parlent des richesses immenses que conquirent les Arabes. Une légende pareille à celle qui attriste le récit de la prise d'Alexandrie est mise aur le compte d'Omar : une magnifique tapisserie, de soixante pieds en carré, la merveille de l'Asie, fut coupée en morceaux par le calife, et donnée à ses compagnons, qui les vendirent très-cher. Les Orientaux racontent aussi[1] qu'il y avait à Medaïn une cargaison de camphre dont les Perses faisaient des bougies en les mêlant avec de la cire, usage qui existe encore, car on nomme les bougies de stéarine *kafoûr*. Mais les Arabes employèrent le camphre comme un condiment et le mélangèrent avec le pain, qui en devint amer.

Avec la fuite de Yezdedjerd III, qui vécut encore dans le nord de la Tartarie jusqu'en 651, finit l'histoire de la cité double Coché et Ctésiphon. Medaïn resta désert, et Bagdad hérita, un siècle plus tard, de la splendeur dont successivement avaient brillé Babylone, Séleucie et Ctésiphon. Il paraît qu'au XIIe siècle l'emplacement de cette dernière cité était inhabité, mais très-cultivé. Nous avons la description de ces contrées par le voyageur Ibn-Djobaïr, qui dit (p. 217 de l'édition arabe de M. Wright) :

« Ensuite nous quittâmes ces contrées, et campâmes le soir dans une ville nommée « *Zâriran;* cette ville est des plus belles de la terre pour la beauté de son aspect et l'éten- « due de ses cours, la largeur de ses rues, la grandeur de ses jardins, des champs de blé « et de ses vergers de palmiers. Il y a un bazar dont les parties suffiraient pour faire des « marchés à des villes entières. Tu peux te faire une idée de la magnificence de sa situation, « en pensant que le Tigre arrose l'est et que l'Euphrate en baigne l'occident, et qu'elle est « entre eux comme une fiancée (عروس). Les plaines, les villes et les champs ensemencés « se tiennent entre ces deux fleuves, les magnifiques, les bénis. Et quant à la magnificence « de cette ville, nous dirons aussi que, vis-à-vis, vers le côté est, se trouve l'Iwan Kesra et « son imâm à gauche. Cet exèdre est un bâtiment, élevé dans l'air, d'une complète blan- « cheur; mais il ne reste qu'une partie de ces constructions. . . . . et quant à Medaïn, c'est « actuellement une ruine. »

Où était cette belle cité de Zariran? Probablement du côté de Séleucie, ou un peu plus à l'ouest. Le pays n'est plus florissant comme du temps d'Ibn Djobaïr (vers 1183), et l'aspect en est des plus affligeants.

Ibn Djobaïr dit, dans un autre passage, que Zariran pouvait montrer, à une distance d'une demi-parasange à l'est, le *mechhed* de Selman le Persan. Si ce sanctuaire était celui que nous

[1] Herbelot, *Biblioth. or.* s. v. Madaïn.

nommons Suleiman Pak, la position de la ville est évidemment identique avec celle de l'ancienne Séleucie, car Ibn Djobair continue : « Cette ville est située sur le Tigre, qui coule entre « elle et le sanctuaire illustre dont nous avons parlé. »

Quelques manuscrits lisent Zaweiran, et je crois à une parenté de ce nom avec celui de *Zimbrân* dont nous avons parlé. Un point diacritique et une fausse copie pouvaient parfaitement amener une confusion entre زيبران, زوبران et زنبران ou زمران. La prononciation arabe est peut-être elle-même corrompue.

Nous quittâmes Ctésiphon la nuit, en compagnie du cheik, qui nous entretenait de ses connaissances sur l'antique Medaïn, et nous communiquait des légendes qu'il semblait savoir des Persans. La lune éclairait la salle du trône de Chosroès; rarement je vis un spectacle plus saisissant, car la désolation de la plaine tout entière faisait ressortir davantage la grandeur de la ruine sassanide.

Nous prîmes le chemin le long du Tigre, en coupant quelquefois en plaine ou à travers champs pour en éviter les contours. A une heure du matin nous étions arrivés au Diyalèh, le Gyndès des anciens, et nous le traversâmes dans un bac. De l'autre côté, au nord, il y avait des tentes d'Arabes, et, après nous être reposés, nous continuâmes notre route.

Avant le lever du soleil nous étions à Gherarah, à une heure de Bagdad. C'est un petit village de quelque importance, parce que le bateau des Anglais y stationne. Du reste, l'emplacement de Gherarah contient beaucoup de tumulus, dont quelques-uns sont d'une haute antiquité. Dans le tumulus nommé *Tell Mohammed*, M. Layard fit des fouilles[1], et y trouva de petites statuettes de terre cuite, représentant la Vénus assyrienne, tantôt seule, tantôt tenant un enfant sur ses bras et prenant son sein pour l'allaiter. Souvent les Arabes apportent de Gherarah des statuettes pareilles; nous-même en avons acquis une qui représentait la déesse habillée et coiffée; les détails étaient indiqués avec le plus grand soin. Nous achetâmes aussi une Vénus non habillée dans une attitude obscène. Malheureusement ces objets sont perdus. M. Layard a trouvé également, outre des vases de terre, quelques boules de bronze, et la légende qu'elles portent est, selon le dessin qu'il en donne, indubitablement : *Bit rab Ḫammurabi*, « Palais de Hammourabi. » Or ce roi est, grâce aux inscriptions, l'un des monarques les mieux connus de la première dynastie chaldéenne, que je place entre 2017 et 1559 avant J. C. Une partie des sépultures trouvées à Gherarah est donc évidemment antérieure au XVIe siècle avant l'ère vulgaire.

Certainement le nom de la ville se trouve dans les textes cunéiformes, mais il est difficile d'identifier un groupe idéographique, dont le sens n'est pas connu, avec la position géographique d'une ruine.

Nous continuâmes notre chemin vers Bagdad, où nous arrivâmes un peu après le lever du soleil.

[1] Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 477

CHAPITRE XIII.

DE BAGDAD A BABYLONE.

Avant de partir pour Babylone, nous fîmes aussi une visite à Imâm Moussa, dont nous parlerons ici.

Un peu plus en amont de Bagdad se trouve le bourg de l'Imâm Moussa, lieu nommé *Kâzhemeïn*, les deux *Kâzhem* [1], c'est-à-dire « ceux qui maîtrisent leurs passions. » C'est là que sont enterrés deux des douze *imâms* ou saints du schiisme. Des dômes couverts en or s'élèvent sur leurs tombes; l'endroit est habité principalement par des Persans; c'est là aussi que résident les membres exilés de la famille royale. Les habitants sont très-industrieux, s'occupent de broderie, d'orfévrerie et surtout de gravure en pierre dure. Plusieurs artistes ont acquis une merveilleuse habileté; aussi l'emploient-ils à la fabrication d'antiquités babyloniennes qu'ils vendent aux étrangers. J'ai vu quelques cylindres d'hématite qui n'étaient pas mal imités; mais généralement ces ouvrages persans sont beaucoup plus chers que les antiquités véritables, dont on n'a pas besoin de payer le travail.

Les mœurs, les usages et la langue de ce petit endroit près de Bagdad sont persans, de sorte qu'on croirait être à Téhéran; la société est tout iranienne et semblable à celle dont nous parlerons à l'occasion de Mechhed Hussein.

Le pays était toujours en révolte; le cheik Wadi poussait ses excursions jusqu'à Bagdad, et le pacha nous parla constamment du danger que nous courrions, si nous partions. Mais un singulier incident dut montrer l'inanité de ces empêchements. On communiqua à M. Fresnel, sous le sceau du plus grand secret, mais de pleine bonne foi, la nouvelle qu'on venait de découvrir à Babylone rien moins que la fameuse statue d'or du roi Nabuchodonosor. Notre chef en fit part à mon collègue; quoique ni l'un ni l'autre ne crussent à l'exacte vérité de la nouvelle si discrètement colportée, ils pensaient qu'une découverte moindre, et cependant importante, pouvait avoir donné naissance à cette merveilleuse histoire. M. Fresnel, dans ces circonstances, crut de son devoir de demander immédiatement une escorte au pacha, qui, devant envoyer à Hillah deux régiments de ses troupes trois jours plus tard, conseilla à notre chef de profiter de cette bonne occasion. Les ordres furent donnés, les préparatifs poussés avec toute la hâte possible, et déjà on voulait partir, quand la vérité se fit jour. Je raconte cette histoire pour montrer avec quelle facilité les légendes se sont de tout temps formées en Orient.

[1] Ce sont les 7e et 12e des douze imâms des schiites, ou sectateurs d'Ali.

Un jeune pharmacien de Hillah, fils du médecin napolitain dont nous avons déjà parlé, avait écrit à sa sœur que des Francs étaient arrivés à Bagdad pour fouiller à Babylone; il ajouta qu'ils avaient bien choisi le moment, car les enfants jouaient dans la rue avec des cylindres babyloniens comme avec des osselets, et qu'on avait trouvé tout dernièrement la statue d'or de Nabuchodonosor. Cette lettre, que la sœur prit avec raison pour une plaisanterie, fut lue par un employé du consulat, qui, croyant tout, courut essoufflé raconter le fait à M. Fresnel. Le subordonné du consul de France aurait bien fait de confier d'abord à son chef la nouvelle importante; il pensait néanmoins que M. Fresnel serait consul de Bagdad un jour, et voulait déjà préparer sa propre position. Naturellement, une fois le voyage arrêté, nous fîmes tout pour presser notre départ, et j'étais notamment très-satisfait de cet incident, qui nous faisait sortir de Bagdad.

Néanmoins, malgré le secret qu'on garda, la ville entière de Bagdad sut le lendemain que la statue de *Boukhtenasser* (Nabuchodonosor) était retrouvée; même avant nous, des Juifs et des Arméniens partirent pour Hillah. Un Juif m'exposa un calcul exact, en piastres de Bagdad, de la valeur intrinsèque de la statue d'or, si elle était creuse, et en détermina le prix, si elle était massive; il y eut même contestation entre les Arméniens et les Juifs sur la priorité de la découverte, car quelques-uns prétendaient l'avoir faite depuis longtemps. Dans les cafés, les Musulmans déclarèrent que l'or appartenait au sultan, et que ce n'était ni aux Juifs ni aux Arméniens, et encore moins aux Francs à profiter de cette trouvaille. Mais M. Fresnel n'avait pas encore vu la lettre arabe, il demanda qu'on la lui montrât : il se trouva alors qu'elle était datée du 29 mai, arrivée à Bagdad le 31 mai, tandis que nous étions déjà au 4 juillet. Naturellement l'affaire tomba d'elle-même; on rit beaucoup de l'obséquieux clerc du consulat, qui n'avait pas pris connaissance de la date déjà arriérée de la lettre; mais la rumeur s'était répandue. Le même jour était partie une caravane de Bagdad pour Mossoul, Alep et Damas; les négociants avaient écrit à leurs correspondants, et notre statue d'or devint la fable de l'Asie, alla même par le chemin de Beyrout jusqu'en Amérique, où des journaux s'en occupèrent. Dans cette ville de Syrie, le pacha demanda à M. de Lesparda s'il était vrai que la statue d'or trouvée par les Européens eût, ainsi qu'on le disait, mais ce qui lui paraissait exagéré, une couronne de diamants! Dans maint endroit j'entendais, à mon retour, parler de cette magnifique trouvaille; à Diarbekr, à Nisibin, partout on demandait des renseignements sur la statue d'or. La nouvelle y était arrivée, mais non la réfutation; car, une fois une nouvelle lancée, on ne se donne pas la peine de la rectifier, si elle est fausse.

Enfin, le 5 juillet 1852, nous quittâmes Bagdad avec les troupes qui partaient pour Hillah. Nous passâmes par la ville orientale, qui peut compter encore vingt mille habitants, et peu de temps après nous nous trouvâmes entre des palmiers et des potagers, sur le chemin ordinaire de Babylone. Pendant les premières heures, à compter de la rive mésopotamienne, on peut croire qu'on est dans le voisinage d'une grande ville, car les plantations,

Digitized by Google

le grand nombre de passants, les maisons de campagne, en bon ou en mauvais état, indiquent suffisamment cette proximité. Nous nous arrêtâmes aux bords du Tigre, à deux heures de la ville; la troope était partie et nous avions perdu le chemin, que nous ne retrouvâmes qu'après quelque temps. Enfin nous arrivâmes à *Azad khan*, à quatre heures de Bagdad. Le terrain change d'aspect, la plaine devient aride, et jusqu'à Mohawwil on ne voit guère d'arbres. Cette désolation n'est pas de date ancienne. Sans parler d'Hérodote, qui mentionne cette contrée comme étant la plus riche de tout l'empire perse, nous lisons dans Ibn Djobair (édit. de Wright, p. 213) les mots suivants : « Le chemin de Hillah à Bagdad est le plus « beau chemin et le plus agréable de la terre par ses plaines; les édifices se touchent sans « interruption; il y a des villes à droite et à gauche. » Tout était arrosé alors par les eaux de l'Euphrate; l'œil et l'âme trouvaient également leur satisfaction, et le pieux auteur rend grâce à Dieu de la beauté de la terre.

Mais aujourd'hui tout a changé, les Mongols et les Turcs ont passé par là, et jamais un aspect riant ne vient modifier la pénible impression que ressent le voyageur. Ainsi tout le chemin d'*Azad khan* à *Bir-oun-nous*, le puits du milieu, ne montre absolument aucune végétation; d'anciens canaux à sec, des débris de maisons, des briques semées le long du chemin, et surtout à l'ouest beaucoup de tomulus, forment les irréfutables indices d'une population éteinte. *Bir-oun-nous* est expliqué par (بئر النصف) le puits du milieu, parce qu'il doit être, selon les Arabes, à moitié chemin, quoiqu'il soit en réalité plus près de Bagdad que de Hillah.

Il y a à Bir-oun-nous un khan très-célèbre, construit par la munificence des Persans, car cette nation voyage en masse sur le chemin de Bagdad à Hillah. Une fois que je cheminais sur la route d'Azad khan à Bir-oun-nous pendant la nuit, je m'étais un peu endormi sur mon cheval; soudain je me sentis éveillé par un bras qui me donnait un coup, c'était celui d'un Persan mort; la mule qui le portait s'était approchée un peu trop de mon cheval et m'avait causé cette sensation désagréable, que le magnifique clair de lune ne pouvait manquer de rendre encore plus saisissante. Pour expliquer cette lugubre aventure, il faut dire quelques mots sur les habitudes des Persans au sujet de leurs morts.

Les Iraniens, en leur qualité d'Alites, reconnaissent comme le plus grand calife et comme ami de Dieu et du prophète le cousin et gendre de ce dernier, l'époux de la belle Fatimeh. A la mort de Mohammed, Aboubekr se nomma le premier calife, et Omar, le conquérant de la Perse, lui succéda. Après Omar, Othman devint chef des croyants. Ce ne fut qu'après la mort de ce dernier qu'Ali fut proclamé calife en 656, et il conserva cette dignité jusqu'à sa mort, le 21 janvier 661, à Nedjef, ville située au sud de Babylone, et nommée aujourd'hui Mechhed Ali. Les califes Omar et Othman sont considérés par les Persans comme illégitimes, et Omar est encore aujourd'hui en exécration chez ce peuple; ils se rappellent avec peine les terribles défaites de Kadesiah et de Nehawend, qui, bien qu'elles les aient délivrés de la superstition de Zoroastre et leur aient imposé leur véritable foi, blessent

profondément leur orgueil national. Aussi *Omar* est-il une insulte chez les Persans, qui, lorsqu'ils veulent offenser quelqu'un le nomment *Omar Seg*, chien d'Omar. Mechhed Ali est en vénération parmi eux presque comme la Mecque, et est devenu un lieu de pèlerinage considérable. Ali laissa deux fils, Hassan et Hussein, qui tombèrent également victimes de lâches assassinats, l'un à Médine, l'autre à Kerbelah, près de Hillah, aujourd'hui Mechhed Hussein. La plus grande satisfaction que puissent éprouver les Persans, c'est d'être ensevelis en terre sainte, auprès d'Ali ou du petit-fils du prophète: ils y viennent en grand nombre pour y mourir; d'autres imposent à leurs parents la pieuse obligation de les amener à l'un de ces endroits après leur mort. Aussi des navires chargés de cadavres partent-ils tous les ans de Bender Bouchir pour aller à Bassora, et de là à Nedjef ou à Kerbelah; d'autres prennent le chemin de terre par Hamadan et par Bagdad, et la grande animation de la route de Bagdad à Babylone provient justement de ces cortéges funèbres. Quelquefois les morts sont mis dans des cercueils, mais souvent on les place sur une planche après les avoir enveloppés en liant le tout avec des cordes. Le fardeau lugubre est posé sur une mule en travers du bât qui porte les coffres-forts des vivants; un de ces cadavres, dont le bras s'était détaché, m'avait occasionné une de ces désagréables rencontres qui affectent l'odorat moins encore que le moral.

Je me rappelle que mon cawas, à cette occasion, me dit brusquement, *Makou chi abadan, bess djenazeh*, « ce n'est rien du tout, ce n'est qu'un cadavre. » Mais il ajoutait immédiatement, pour me distraire sans doute, *Wehaza tell scheikh Choubar*, « et ceci est le tumulus du cheik « *Choubar*. » C'est une ancienne ruine babylonienne située entre Azad khan (ازاد خان) et Bir-oun-nous, assez rapprochée de cette dernière station. Ce monticule est à peu près à l'ouest de la route; encore aujourd'hui sa construction massive, comparable à celle de Akkerkouf, lui donne un air très-respectable. Sa position écartée fait que peu de passagers se décident à explorer cette ruine, qui serait très-intéressante, si nous savions quel nom portait le monument au temps des Babyloniens.

Avant d'arriver à Bir-oun-nous on atteint les restes du *Naharmalcha* ou canal royal, qui jadis allait se jeter dans le Tigre à la hauteur de Coché. Mais retournons à Bir-oun-nous, qui lui aussi occupe la place d'une ville importante.

Le khan de Bir-oun-nous est formé par un bâtiment carré qui encadre une cour très-large; tout autour sont des niches carrées. Au surplus, il se trouve derrière cette construction, sur les quatre côtés, un passage voûté de la hauteur du khan, et dans cette espèce de corridor il y a d'autres niches pour recevoir les voyageurs; de sorte que ce caravanserai est l'un des plus beaux qui existent.

Nous restâmes une partie de la journée à Bir-oun-nous et allâmes de là, à quatre heures après midi, à *Iskenderiyeh khan*, où nous arrivâmes à huit heures du soir. Ce caravanserai est également un beau monument; il doit son nom à un certain Iskender, qui le fit construire. Son emplacement était jadis celui d'une habitation beaucoup plus grande, et il y avait là une des villes dont parle Ibn Djobaïr. Mais il ne faudrait pas que le nom d'Iskenderiyeh fît

Digitized by Google

supposer que c'est la ville d'Alexandrie de Babylonie; celle-ci était de l'autre côté de l'Euphrate, près de Koufah.

Le khan lui-même semble être bâti avec des briques que l'on extrait ici; il y a de meilleure eau qu'à Bir-oun-nous. Non loin de là se trouvaient les restes de l'ancienne ville de Cutha du nord, car Cutha du midi était près de Babylone; le tumulus qui s'aperçoit de loin s'appelle aujourd'hui *Tuwaibeh* (طويبة). Nous reviendrons sur la ruine qu'il recèle.

Partis à huit heures et demie d'Iskenderiyeh khan, nous arrivâmes après minuit, le 7 juillet, à *Naseriyeh khan*, et nous nous y reposâmes jusqu'au lever du soleil, après quoi nous marchâmes droit vers le *Khan Muhawwil*, à quatre heures de Hillah. L'extrême chaleur de juillet nous força de rester toute la journée à Muhawwil, qui est peut-être ce lieu de plaisance des habitants de Bagdad dont parlent les écrivains arabes. A partir de là on entre, en franchissant les berges des canaux, dans le véritable territoire de Babylone, quoique l'enceinte soit encore éloignée d'une demi-heure; nous passâmes auprès des ruines et arrivâmes à Hillah.

LIVRE DEUXIÈME.

BABYLONE.

CHAPITRE PREMIER.

HILLAH.

Arrivés à Hillah, nous nous trouvions au centre de nos occupations, et il s'agissait de prendre des dispositions pour commencer le plus tôt possible nos recherches. Nous résolûmes de quitter la ville de Hillah et de nous installer sur les ruines mêmes de Babylone, qui en sont éloignées, dans la direction du nord, de douze kilomètres environ. Notre première entrée à Hillah avait déjà été signalée par la malveillance de quelques subalternes; mais la fermeté de Khorschid bey, *mutesellim* ou gouverneur de la ville, en avait fait prompte justice.

Hillah, en arabe *Hellath-el-feiha*, حلة الفيحا, Hellah la Vaste, fut fondée par Seifeddaulet, vers l'an 1100, à la place de l'antique ville de Babylone, τὸ ἄστυ. Jusque-là, des Juifs avaient habité seuls la ville ou plutôt les ruines de Babylone; en 1030 après Jésus-Christ, ils quittèrent ces lieux. L'Euphrate s'était creusé, pendant une partie du moyen âge, un lit à l'est du cours antique; quand il y rentra, Hillah fut fondée de l'un et de l'autre côté du fleuve, qui, à peu de chose près, suit la même direction que du temps de Nabuchodonosor.

Quant au nom de la ville qui remplace aujourd'hui l'antique cité de Sémiramis, nous n'en savons rien de très-sûr. Une étymologie arabe a été proposée, mais nous croyons que le nom, comme celui des autres villes arabes, est plus ancien, et qu'il pourrait même être babylonien. Un séjour très-long en Asie m'a inspiré plus de respect pour la tradition populaire qu'on ne lui en accorde généralement en Europe, et m'a démontré que la plupart des noms de lieux, quand ils ne sont pas évidemment arabes, sont d'une antiquité incontestable.

Hillah était, selon nous, le nom d'un quartier de Babylone, et renferme probablement celui de *Hallat* ou *Halalat*, « la profane[1]; » c'est-à-dire que ce terme désigne la partie de la ville de

[1] On sait que les mots assyriens ont le même sens que les mots hébreux, et parfois un sens contraire à celui des mots arabes du même son; ainsi le verbe חלל veut dire *profane* en hébreu et en assyrien, et *permis* en arabe.

Digitized by Google

Babylone où demeurait le peuple, la population urbaine, industrielle, ouvrière. On pourrait également, tout en maintenant l'origine babylonienne du nom de Hillah et sa forme ancienne *Ḥallat*, l'expliquer par *les quartiers, les rues* (comme محلة), de sorte que Hillah serait à Babylone ce que *Rehoboth ir* de la Genèse (Gen. X, v. 11) était à Ninive, à savoir : *plateæ urbis*, les rues de la ville.

Hillah se trouve évidemment sur l'emplacement même de la ville des Babyloniens (ἡ πόλις τῶν Βαβυλωνίων), qu'Arrien (III, XVI) distingue de la *forteresse*, ou, comme nous l'appelons, *de la cité royale*. D'ailleurs des traces non équivoques trahissent l'antique existence d'habitations chaldéennes; il n'y a pas à Hillah une maison qui ne soit bâtie de briques babyloniennes. Dans ma chambre à coucher, si je puis appeler ainsi le bouge où je dormais, je comptais une dizaine de fragments de légendes de Nabuchodonosor, sans parler de celles que je ne voyais pas. Et la plupart des fragments ne porteient pas l'inscription royale, quoiqu'ils n'en fussent pas moins babyloniens de forme et de qualité. Et pourquoi les nouveaux occupants musulmans qui se fixèrent à Hillah se seraient-ils éloignés d'un pays où il y avait des matériaux de construction en grande quantité, et ne se seraient-ils pas établis là où ils rencontraient une carrière si abondante? Car, à l'époque de la fondation de Hillah, sur l'emplacement même des ruines de la cité, les briques se trouvaient certes en plus grand nombre qu'aujourd'hui. Encore de nos jours, il y a, dans le plus proche voisinage de Hillah, des *Ṣakkhār* (صخّار) ou chercheurs de briques, dont le métier est d'extraire les pierres des anciens monuments babyloniens. C'est surtout le côté ouest de la ville actuelle, les environs de *Nahr Tadjiyeh*, *Mechhed ech-Chems* et d'autres contrées, qui livrent beaucoup de matériaux à leur exploitation destructive.

Et, si quelqu'un ne voyait pas le site de la ville antique dans les contrées autour de Hillah, je le défierais de me dire où il voudrait le transporter. Il n'y a pas d'autre emplacement possible, car, sur toute la ligne du midi, de Nebbi Eyyoub jusqu'à Djanadji, on voit peu de traces d'habitations considérables, traces qui ne manquent jamais dans les ruines de la Mésopotamie, quelque terrible qu'ait été la destruction qui frappa les édifices.

Yakout parle déjà de Hillah et la place dans la terre de Babel. Ahmed Ibn Djobair la mentionne aussi; mais ce voyageur était d'une ignorance étonnante, et le plus souvent nous raconte seulement quel cheik il a vu, et à quel office il a assisté. Il n'y a pas de trace chez lui du nom de Babel ni des autres ruines qu'il a dû voir. Il ne faut pas moins que l'*Iwân Kesrâ* pour fixer son attention, ou il faut prononcer le nom de *mosquée* de Jonas (p. 238) pour qu'il se rappelle Ninive. Néanmoins ce qu'il dit de Hillah est assez curieux, d'autant plus que la ville d'alors avait encore son enceinte babylonienne. Après avoir dû quitter précipitamment Koufah le samedi, il arriva à Hillah au matin du dimanche, le 30 moharrem 580 de l'hégire (le 13 mai 1183) :

« Hillah est une grande ville, ancienne, très-étendue; il ne reste de ses murs que des

« lambeaux de terre sèche [1] qui l'environnent tout autour. Elle est située sur l'Euphrate, qui « la touche du côté oriental de la ville et la baigne dans toute sa longueur. Et dans cette ville « il y a des bazars magnifiques qui réunissent les associations urbaines et les métiers néces- « saires. Ils sont solidement construits, contiennent une grande population, qui se tient sans « interruption dans les parcs de palmiers en dedans et au dehors, et les demeures sont situées « entre les murs de jardins. Et nous avons trouvé dans la ville un beau pont, qui est cons- « truit sur de grands bateaux qui se touchent d'une rive à l'autre, réunis par des chaînes « de fer..... Le calife fit construire ce pont sur l'Euphrate dans sa sollicitude pour le « pèlerinage et son attention pour la facilité des relations; car, auparavant, on passait dans « des bateaux, etc. » (P. 215.)

Le mur qui entoure Hillah aujourd'hui est très-ancien, mais ce ne peut être celui dont parle Ahmed Ibn Djobaïr, car il y a, de nos jours, une enceinte réelle et assez bien construite. Du côté de l'ouest il y a des brèches, et je me rappelle m'y être introduit une fois, lorsque j'avais manqué, avec mon domestique, l'heure de la fermeture des portes; mais je ne trouvai une ouverture qu'avec une extrême difficulté au nord du fleuve.

La ville actuelle entourée par le mur a à peu près 5 kilomètres carrés d'étendue; elle est en partie ruinée et presque toutes les maisons sont dans un état affreux. Nous nous installâmes, à notre arrivée, dans le grand khan du bazar, mais nous étions très-mal logés, et presque aussi étroitement qu'à Severek. Il y avait dans l'endroit, à côté de nous, deux pèlerins persans qui craignaient de se souiller par notre contact; nous trouvions cet orgueil très-peu justifié, car une raison toute différente du fanatisme religieux nous tenait, à notre tour, éloignés de leur porte. Aussi passions-nous le temps à visiter le *souk*, ou le bazar, et les mosquées de Hillah.

Du temps d'Ibn Batoutah, tout Hillah était schiite, et on y voit encore la mosquée d'Imâm Mahdi, le dernier des imâms persans. Aujourd'hui la population l'est en grande partie, et les sunnites et les alites se détestent mutuellement. J'aurai occasion de revenir encore sur ces relations peu cordiales entre les deux sectes musulmanes à Hillah. Les schiites se tiennent surtout avec des Persans allant à Kerbelah, dont le passage anime la ville et lui assure une certaine activité commerciale; aussi les bazars ne sont-ils pas mal fournis, et, sans avoir l'opulence de ceux de Bagdad, ils peuvent offrir presque tout ce qui est nécessaire à la vie journalière.

Quant aux mosquées, celle qui s'appelle *el-Kaïm* pourrait être bâtie sur l'emplacement d'une ruine d'un temple antique. Dans la ville s'élèvent plusieurs tumulus couverts aujourd'hui par des maisons et des *koubbehs*. Le minaret de la mosquée el-Kaïm est bien conservé. C'est de sa hauteur que je pris mes levées, et c'est lui que j'utilisai comme point de repère. Une fois je montai sur le minaret pour prendre des angles, et je restai là assez long-

[1] ولم يبق من سورها الا خلق من جدار ترابيّ مستدير بها.

temps. Six semaines plus tard, le croissant, qui était en très-mauvais état, tomba pendant un orage. Quelques jours après, le bruit courait que j'avais causé cet accident par mes sorcelleries, et que j'avais jeté en bas de petits papiers pour produire cet effet. C'étaient les schiites qui se plaignaient, car el-Kaïm leur appartient, tandis que les Turcs riaient de ma méchanceté. J'étais bien fâché de cette affaire, et dans un autre moment une pareille disposition des esprits aurait pu m'être très-dangereuse. Je parlai avec fermeté à plusieurs des schiites les plus respectables de la ville, en leur disant que d'abord je n'avais pas eu l'intention de les blesser dans leurs croyances qui m'étaient très-indifférentes, et que, d'ailleurs, il fallait être aussi peu croyant qu'ils étaient pour supposer que Dieu permît à un mécréant tel que moi de lui faire de telles avanies. « La seule raison de la chute du croissant, ajoutai-je, c'est « qu'il n'a pas été remis à neuf, et si vous, hommes avares et sordides, n'aviez pas attendu « outre mesure pour le réparer, vous n'en seriez pas réduits aujourd'hui à expliquer d'une façon « stupide un accident dont vous êtes l'unique cause. »

Même les Arabes des villages environnants sont schiites et détestent les Turcs plus que les Francs. Les Juifs ont pour chef à Hillah, qui naturellement passe auprès d'eux, avec plus de raison que Bagdad, pour être la véritable sainte communauté de Babel, le Khodja Mourad, *sarâf bâchi*, ou banquier du mutesellim. Leur nombre est assez restreint; cependant la communauté pourrait compter cent cinquante familles au moins. Ils sont de la même origine que les Israélites de Bagdad, avec lesquels ils ont d'ailleurs beaucoup de relations; car, de même que les schiites doivent passer par Hillah pour aller à Kerbelah, les Juifs des environs visitent la ville quand ils veulent faire leurs dévotions au prétendu tombeau du prophète Ezéchiel, à Kifl. Mais ils ont moins d'instruction que les Bagdadéens; lorsque je demandai à Mourad s'il ne pouvait me prêter un Talmud, il me répondit : *Min ikrâ hon ettalmud?* « Qui lit ici le Talmud? » Je lui exprimai ma surprise de ne pas trouver à Babylone le Talmud babylonien, et il me dit : « Cela s'appelle Babel, mais ce n'est que Hillah. » Le même Mourad ne connaissait pas le nom de Soura, école célèbre dans l'histoire des Juifs, et dont je crois avoir retrouvé la place non loin de Babylone même. Il me disait, quand il entendait ce nom, que c'était bien loin, du côté d'Alep et de Damas. Car il avait bien entendu parler de *Souria*, la Syrie, mais non pas de l'école rabbinique et des maîtres illustres de Soura, dont peut-être il était lui-même un descendant.

Les Juifs de Hillah font un grand commerce, et ils entretiennent des relations continuelles avec les Arabes du désert. Ce sont eux en partie qui achètent aux Anezeh et à d'autres les objets enlevés aux caravanes. Sans l'intervention peu honorable des Juifs, les Arabes ne retireraient guère de profit de leurs rapines, auxquelles ils sont poussés tout autant par la cupidité que par l'esprit de vengeance ou de brutalité.

La synagogue de Hillah est petite et dans un état pitoyable; les Juifs pourraient la faire restaurer, car ils sont assez riches. Ils parlaient cependant de l'intention qu'ils avaient d'en bâtir une nouvelle, mais cela ne me semble pas conforme à l'usage des Juifs d'Orient.

Quant aux chrétiens, il n'y en a presque pas à Hillah, excepté ceux qui viennent de Bagdad. Quelques familles demeurent par-ci par-là; ce sont généralement des Chaldéens catholiques, qui se réunissent entre eux pour célébrer leur culte. De mon temps, il n'y avait pas de *kassis* ou prêtre à Hillah. Le père Dionisio de Bagdad y vint une fois pour prêcher, et on fit un servica divin dans nos chambres pour obliger nos amis chrétiens.

Une secte singulière habite assez près de Hillah, dans le désert de la Mésopotamie; ce sont les *Quaoulis* ou mangeurs de gazelles. Ces gens-là, au dire des Arabes, sont des mécréants; ils s'occupent de magie et de prédire le sort, ou d'*ouvrir le fal*, comme un dit en arabe. Ils vivent de la chasse des gazelles, en mangent la chair, et en emploient les peaux pour s'habiller. J'avais fait venir quelques-uns de ces hommes chez moi, et leur demandai des renseignements, mais sans obtenir de résultats, car ils sont méfiants envers les étrangers et les musulmans. Les Quaoulis sont différents des Bohémiens et d'une origine encore inconnue.

Hillah, une sous-division du pachalik de Bagdad, contenait, avant la peste de 1831, à peu près trente mille personnes. Le fléau décima ses habitants; mais on peut encore évaluer la population de la ville à dix ou quinze mille âmes, sans compter les Arabes qui y affluent journellement de Tahmasia, de Tuwairidj, de Hindiyeh et des villages de la rive orientale de l'Euphrate. La peste a laissé un souvenir vivace. Beaucoup de personnes s'enfuirent de la ville et furent atteintes de la maladie en dehors de l'enceinte; un grand nombre se réfugièrent sur un ancien tumulus, à une heure et demie à l'est de Hillah, et y moururent. C'est de là que cette colline porte le nom de *Tell-el-maut :* je crus d'abord que cette dénomination était ancienne, jusqu'à ce qu'on m'éclairât sur son origine très-moderne.

Comme du temps d'Ibn Djobair et d'Ibn Batoutah, la ville est située sur la rive droite de l'Euphrate; un petit faubourg est de l'autre côté de la rivière. Quand on va aux ruines de Babylone ou à Bagdad, il faut passer par cette partie mésopotamienne, où il y a un bazar assez bien assorti; cependant le centre des affaires est en Arabie. En sortant de la porte de Babel ou porte de Bagdad, on se trouve sur une place assez grande qu'on appelle *En-nezizeh*, mot dont j'ai cherché en vain la signification.

Un peu en dehors de Hillah, sur le chemin qui mène à Kerbelah, il existe une mosquée aujourd'hui en ruines, et qui est appelée *Mechhed-ech-chems* (مشهد الشمس), « sanctuaire du « soleil. » Elle est surtout intéressante à cause d'un véritable clocher, pareil à ceux qu'on voit au Kifl, à Suse, sur le prétendu tombeau de Daniel, et dont la forme rappelle probablement une construction babylonienne. On a comparé la tour de *Mechhed-ech-chems* à celle de Sitteh Zobéidah, à Bagdad, mais à tort : l'une est formée de cônes tronqués ornementés, l'autre est un système de prismes octogones superposés les uns aux autres, devenant toujours plus petits, et présentant, vus de loin, un aspect conique ou pyramidal. Un minaret revêtu de briques de différentes couleurs, détruit jusqu'à la moitié, est à peu de distance de là. Tout autour du sanctuaire on voit des tombeaux musulmans; car c'est là le cimetière le plus

Digitized by Google

fréquenté de Hillah. Le clocher est creux à l'intérieur, et prodnit, quand on se place en dessous, au premier instant, l'effet d'une coupole; cependant, après un examen plus attentif, on reconnaît qu'on se trouve sous un cône creux et très-élevé. Les murs de l'édifice sont, à l'intérieur, remplis d'ossements humains, car beaucoup de personnes s'y faisaient autrefois inhumer. Au-dessus de la pointe du cône, on aperçoit un morceau de maçonnerie qui a l'air d'un bonnet phrygien, et les Arabes prétendent que ce bonnet de pierre ou de brique tourne avec le soleil. L'esprit humain est enclin à se faire illusion, et les habitants me montraient la rotation de ce bonnet, qu'ils croyaient observer réellement. Je n'y aperçus rien, car je n'avais pas la foi qui leur causait cette hallucination.

Quant au nom de *Mechhed-ech-chems*, « mosquée du soleil, » les musulmans ont naturellement besoin d'en expliquer la dénomination païenne, car le nom de « sanctuaire du soleil » est un *kufr* ou blasphème. Ils racontent que ce monument a été érigé en mémoire de la bataille livrée en cet endroit par Ali, qui avait fait arrêter le soleil dans sa marche, parce que le temps, jusqu'au coucher du soleil, ne lui aurait pas suffi pour vaincre les ennemis. C'est par cette circonstance que les musulmans excusent le nom entaché de paganisme.

Nous sommes d'un autre avis. Nous savons que les *koubbehs* et sanctuaires des saints sont généralement construits sur des ruines antiques. C'était ici que Nabuchodonosor éleva au soleil un temple dont il parle dans la grande inscription conservée au Musée britannique de Londres (col. IV, l. 29) :

« Au Soleil, le suprême arbitre qui règle les différends dans mon palais, j'ai construit en « bitume et en briques, dans Babylone, le temple du juge de l'univers, le temple du dieu « *Samas*. »

Le nom de « sanctuaire du soleil » provient de ce qu'il remplace l'antique temple chaldéen, et nous voudrions que souvent la tradition nous guidât aussi sûrement dans l'identification des monuments de Babylone.

CHAPITRE II.

LE KASR (LE GRAND PALAIS).

Nous quittâmes Hillah quelques jours plus tard pour nous établir près des ruines. Nous avions loué à Djumdjumah, à quelques minutes au-dessous d'Amran Ibn Ali, une maison peu confortable du cheik Hadji Abdelkader de Hillah. On ne savait pas d'abord où elle se trouvait, en sorte que nous étions mal informés de sa situation, et nous nous laissâmes conduire à *Bernoûn*, au nord de Babel, près de l'Euphrate, une heure plus loin que n'était notre de-

meure. Néanmoins nous dressâmes nos tentes à Bernoun, sous les palmiers qui bordent le fleuve. La chaleur était insupportable : le thermomètre, calculé pour 43° centigrades seulement, se brisa par la tension du mercure. Les gens de Bernoun, des Arabes à moitié vêtus, nous accueillirent d'abord avec une défiance, qui fut bientôt dissipée. Nous fîmes quelques excursions à Babil, au Kasr et à Amran Ibn Ali, pour explorer le terrain, et nous commençâmes définitivement, le 15 juillet, les fouilles à Kasr, après nous être installés à Djumdjumah.

Djumdjumah (arabe جمجمة), littéralement *Calvaire*, est un fort petit village renfermant trente cabanes de fellahs, qui sont en grande majorité des chias. Notre maison était la propriété d'un sunnite qui, à cause de sa confession, était en butte à des inimitiés, dont sa grande richesse pouvait le consoler : il avait beaucoup de tentes, et on le désignait par le surnom de *Tchâderdji* (maître des tentes). Notre demeure était composée de deux habitations contiguës, dont l'une touchait l'Euphrate, et un escalier montant au dehors menait sur la plate-forme; mais ces deux maisons n'avaient l'une et l'autre qu'une seule chambre, qui avait bien l'air d'une étable. Un jardin avec des dattiers séparait la maison du maître de celle des domestiques. Mais on vivait à la campagne, et on pouvait être content, car on se trouvait enfin à Babylone.

Nous commençâmes donc nos excavations au Kasr, la seconde des trois grandes ruines qui, en allant du sud au nord, s'appellent :

Tell Amran ibn-Ali, *el-Kasr*, *Babil*.

Le nom *el-Kasr* (القصر), château, est parfaitement justifié, car il y avait ici le château du roi Boukhtenasser ou Nabuchodonosor. Les Arabes l'appellent aussi *Mudjelibeh*, nom sur lequel j'ai déjà donné l'opinion de M. Fresnel, qui est la seule acceptable; le mot provient de la prononciation babylonienne de *mukaïlibeh* (مُقَيْلِيبَة), qui est le diminutif de مقلوبة *makloubah*, la ruine. Ce nom de Mudjelibeh, que les Arabes donnent au Kasr, a été faussement attribué à la ruine du nord; les indigènes appellent toujours cette dernière Babil, ce que M. Layard a adopté avec raison. Nous exclurons donc, comme l'avait fait M. Fresnel, le terme de Mudjelibeh de notre nomenclature, car le nom de « petite ruine » est donné par les indigènes à toutes celles qui les frappent par une construction particulière. Nous emploierons, au lieu de Kasr, quelquefois les expressions de *grand palais*, de *grand château*, pour le distinguer du petit palais qui était de l'autre côté du fleuve. C'est l'édifice que, selon Bérose (Josèphe, *contra Apionem*, I, xx) et les inscriptions, le roi Nabuchodonosor fit élever en dehors de celui de ses pères. Le passage de Bérose dit que la construction fut finie en quinze jours, et cette donnée cadre exactement avec l'inscription de Londres (col. VIII, à la fin), où le même laps de temps est désigné comme ayant suffi à l'exécution de l'œuvre [1]. Abydène, cité par Eusèbe, répète que le mur de Babylone fut fini en quinze jours.

[1] Comparez tome II, p. 281.

Dans la partie nord du Kasr se trouve un lion colossal en basalte noir, très-grossièrement travaillé; probablement il n'a pas été fini. Cette statue fut découverte par M. Rich. Nous commençâmes les fouilles sans rencontrer d'abord autre chose que de la poussière; car la grande ruine du palais, qui couvre une surface de quatorze hectares, n'est qu'un vaste amas de tumulus : c'est une petite Suisse, où les vallées et les monticules sont tellement agglomérés, qu'il est impossible de s'y reconnaître sans boussole ou sans une longue habitude. Il peut y avoir au moins trois cents de ces monticules; les chercheurs de tuiles, en dérangeant un monceau de briques pulvérisées, ont fait d'une colline une vallée, et d'une vallée adjacente une colline. Pendant des siècles, le Kasr a été fouillé, et, à moins de recourir à des excavations très-profondes, on n'atteindra pas à des ouvrages intacts.

C'est seulement sur le côté ouest de la ruine qu'il existe une construction de briques solidement faite, unique position du palais de Nabuchodonosor qui reste debout. Elle a l'air d'un pylône, mais sans être couverte par des constructions en travers. Deux piliers se trouvent encore au nord, et des pans de murs plus étendus au midi. Je crois que cette ruine appartenait au côté ouest du véritable palais royal, qui se distinguait par sa hauteur du reste du château. Elle excita à juste titre l'admiration de notre collègue qui, en habile artiste, rendit hommage à la solidité de cet ouvrage. En haut, il y a peu de bitume, quoiqu'il en apparaisse des traces dans le ciment blanchâtre qui relie les belles briques de Nabuchodonosor. Ces briques, cuites jusqu'à la dernière dureté, sont toujours placées de manière que la face qui porte la légende soit tournée en dessous; peut-être cette position devait-elle assurer la conservation de l'inscription. Dans la partie inférieure de cette ruine, au contraire, les briques sont jointes par du bitume mêlé de roseaux, très-souvent disposés en nattes, précisément comme le dit Hérodote, quand il parle de la construction des murs de Babylone (I, CLXXIX).

« Ils se servirent, au dehors, du ciment de l'asphalte chaud, et mirent des nattes (ταρσοὺς) « de roseaux toujours par trente couches de briques. »

Le bitume, dont parlent également les inscriptions de Babylone, venait de la ville d'Is, que mentionne le père de l'histoire, et qu'il place à huit jours au nord de Babylone; c'est le bourg actuel de Hit (حيط), sur l'Euphrate, dont le nom, en araméen, חיט, veut dire une *enceinte*, et qu'Hérodote ne pouvait transcrire autrement que Ïs. Quinte-Curce nomme cette ville *Mennis;* il transmet des faits analogues.

Les briques de Babylone, celles du Kasr, de Babel, du Birs-Nimroud, dont nous parlerons plus tard, et une grande partie de celles d'Amran ibn Ali, enfin quatre-vingt-dix-neuf sur cent, montrent une seule et même inscription ainsi conçue :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, restaurateur de la pyramide et de la tour, fils aîné « de Nabopallassar, roi de Babylone, moi[1]. »

La légende est tracée à l'aide d'un timbre de bois; c'est donc un commencement d'imprime-

[1] Ce *moi* manque souvent dans la légende. (Comparez tome II, p. 262.)

rie. Le texte est disposé en sept lignes, en six, en quatre, ou en trois, et partout l'écriture offre, malgré l'identité des caractères, un aspect assez disparate; cette différence peut se comparer à celle qui distingue les types français de diverses époques. Les briques étaient marquées avant la cuisson, et j'ai pu distinguer jusqu'à quarante timbres différents, qui avaient produit les diverses légendes. J'en ai réuni à Babylone trente-quatre échantillons, et j'ai envoyé un mémoire à Paris sur ce sujet. C'est à cause du caractère à la fois idéographique et phonétique de l'écriture assyrienne, exposé dans le second volume de l'*Expédition en Mésopotamie*, que les mots ne sont pas toujours écrits de même dans les divers monuments; la comparaison de ces documents est d'une haute importance pour le déchiffrement.

Les briques sont toutes d'un pied carré babylonien, de 315 millimètres en moyenne, équivalant à trois cinquièmes de la coudée, qui est égale à celle d'Égypte.

La plupart des briques qu'on tire de la seule construction conservée du palais portent sept lignes, et beaucoup d'échantillons de cette légende se trouvent en France. La couleur en est rougeâtre. Le mur extérieur de l'ouvrage n'est pas sans rugosités, et l'œil exercé de M. Thomas reconnut immédiatement qu'un revêtement avait dû exister, car il était très-soigneusement exécuté, comme le sont les maisons de Hollande; d'autre part, la surface était couverte de traces de mortier blanc qui formait de grandes taches.

Quel était ce revêtement?

Les textes des anciens, tels que celui de Diodore et d'autres, nous donnent, sur cette question, une réponse qui est parfaitement confirmée par l'exploration de la ruine. On nous parle des murs peints qui représentaient des chasses, des batailles, des images du roi et de la reine, enfin des sujets que nous retrouvons dans les bas-reliefs de Ninive.

Or, dans les environs de la construction, dans tout le milieu du Kasr, surtout vers la partie est de la ruine, le sol est jonché de fragments de briques vernissées. Les couleurs qu'on voit le plus fréquemment sont les vernis blancs et bleus unis de différentes nuances. Le vernis blanc semble être de la céruse, et le bleu une préparation du *khesbet*, dont nous parlerons plus tard. La couche colorante a quelquefois un ou deux millimètres d'épaisseur et ressemble à une vitrification, mais elle se casse assez difficilement. Outre ces briques blanches et bleues, on en trouve beaucoup d'une couleur jaune d'ocre, quelques-unes sont plus foncées et tirent sur le brun; très-peu sont rouges, car on aura pu difficilement se procurer une matière minérale colorant en rouge, à une époque où le mercure n'était pas très-commun. Les briques noires sont plus fréquentes. Il faut encore remarquer que ces fragments ne sont couverts de vernis que sur leur côté étroit, et que souvent ils portent en haut un signe particulier, dans lequel notre architecte reconnut la marque de pose[1].

Ces débris, revêtus d'une unique couleur, ne nous auraient pas frappés, puisque nous avions été prévenus de leur existence, et que nous étions habitués, par l'aspect des mosquées

[1] M. Loftus a trouvé à Suse les mêmes marques de pose, dont il donne des dessins dans son ouvrage, *Chaldea and Susiana*, p. 398.

et des minarets musulmans, à l'emploi des briques vernissées. Mais nous trouvâmes des fragments couverts de plusieurs couleurs, et qui évidemment faisaient partie d'un bas-relief peint en couleurs encaustiques.

M. Fresnel a déjà rendu compte, dans un article publié dans le *Journal asiatique*, de l'importance de cette découverte. Nous trouvâmes des fragments en partie bleus, sur lesquels se détachait un fond jaune : ce dernier portait un système d'écailles entourées de lignes noires, et qui rappelle le dessin retrouvé dans les bas-reliefs de Ninive, pour indiquer un terrain montueux planté d'arbres. Ces écailles étaient, en outre, rendues plus visibles par les élévations de la brique elle-même; la peinture était appliquée sur une espèce de bas-relief à peine ébauché. Nous rencontrâmes plusieurs échantillons de ces œuvres d'art figurant des montagnes ou des forêts. D'autres fragments représentaient une ondulation bleuâtre, comme s'ils devaient exprimer l'eau; d'autres montraient des restes de murailles, des arbres même. Une autre catégorie de briques peintes fournissait des images d'animaux; nous trouvâmes ainsi un pied de cheval, les membres d'un lion, surtout la crinière et la queue. Une large ligne noire, tracée à travers un fond bleu, pouvait rendre la lance du chasseur. Ensuite nous vîmes un œil d'homme parfaitement dessiné de face, quoique la petite partie qui était conservée au-dessous de l'œil semblât indiquer un visage de profil. M. Fresnel crut voir, et non sans raison, l'œil de la reine ou du roi, qui étaient représentés, selon Ctésias, sur les murs du palais. Encore d'autres débris d'une figure humaine vinrent compléter la curieuse collection que nous rassemblâmes dans nos fouilles au Kasr.

Une trouvaille intéressante fut celle des fragments de lettres cunéiformes. Ces caractères étaient tracés en blanc sur un fond bleu : nous en recueillîmes à peu près une quinzaine, qui ne fournirent pourtant jamais plus d'une lettre. Je me rappelle les lettres *ra*, *ku*, *ki*, *an* (le signe de l'étoile et de Dieu), *da*, *du*, et différentes autres, qui toutes avaient la hauteur de six centimètres; elles étaient donc destinées à être vues de loin. Néanmoins, il était impossible de conclure de ces fragments autre chose que la présence, sur le mur extérieur, d'inscriptions cunéiformes que, jusqu'ici, on n'avait observées, en Assyrie, que sur des monuments intérieurs[1]. Rien ne pourrait être dit sur le contenu de ces textes. Les inscriptions se trouvaient sans doute au-dessus des représentations figuratives, et ornaient ainsi la frise du bâtiment, qui souvent, comme à Ninive, était formée d'une bordure de bleu et de blanc. Il est possible que cette ornementation épigraphique alternât avec une autre formée par des rosaces blanches sur fond bleu, et dont nous avons retrouvé également des fragments assez nombreux.

J'ai déjà dit que jamais les briques ne sont vernissées sur le côté plat, et qu'on ne trouve pas de fragments qui aient plus de cinq centimètres d'épaisseur sur huit de hauteur, et jusqu'à dix ou douze de largeur. La plus grande surface vernissée que nous ayons jamais vue

[1] Je ne parle pas ici des inscriptions taillées dans les rochers.

Digitized by Google

égale donc à peu près un décimètre carré. La hauteur était toujours conservée intacte : c'est celle de la brique posée à plat. On se demande d'où provient la petite dimension des fragments vernissés, tandis que nous avons tant de briques ordinaires parfaitement conservées dans toute la grandeur primitive.

M. Thomas a deviné le mode dont se servirent les Babyloniens pour plaquer sur leurs murs des représentations figurées : la présence des marques de pose l'a mené à cette découverte. Il fit observer que les couleurs ne se bornaient pas seulement à la surface qui leur était destinée, mais qu'elles avaient taché le côté qui se trouve au-dessus et au-dessous de l'enduit. On prenait une plaque d'argile d'une dimension assez grande pour y pouvoir composer le sujet tout entier, ou du moins une partie très-notable de la représentation. On modelait cette plaque de brique comme on sculpte du marbre, et on la coupait ensuite par des rectangles de la hauteur de huit centimètres et de la largeur de dix ou de douze. Ces morceaux, munis d'une marque de pose, étaient alors couverts séparément de couleurs vernissées, et ensuite cuits au four. Il arrivait ainsi que l'enduit coulait sur les côtés en haut et en bas. Plus tard, on les rassemblait en les collant avec du mortier, dont nous avons vu la trace sur la paroi en briques. La marque de pose devait guider l'ouvrier dans cette œuvre de reconstruction, et l'on pouvait ainsi soumettre au travail encaustique, et par morceaux, une surface extrêmement considérable.

De nos jours encore les minarets et les coupoles de la Mésopotamie et de la Perse sont couverts d'une mosaïque de briques vernissées ayant une petite surface, et la manière de les employer semble être empruntée aux Babyloniens. A Ninive on remplaçait ce mode de revêtement tant par des fresques, dont M. Place a retrouvé des échantillons, que par de véritables bas-reliefs de marbre. Cette ornementation était plus dispendieuse à Babylone, où la pierre était un objet de luxe qu'on ne pouvait se procurer qu'avec beaucoup de frais. Le grès et le granit étaient employés, mais surtout pour les dalles; et le basalte noir ne servait apparemment que pour y graver les textes auxquels on attachait de l'importance, tels que l'inscription de Londres et d'autres dont nous avons retrouvé des débris.

Nous avons déjà parlé des fragments d'inscriptions sur brique vernissée qui couvrent les ruines du Kasr. Nabuchodonosor lui-même parle des légendes qu'il fit appliquer dans la frise de la tour de Borsippa (*Études assyriennes*, p. 133) :

« J'ai écrit dans les frises des portiques la gloire de mon nom. »

Et dans la grande inscription de Londres (col. VII, l. 8) le même roi parle de l'ornementation des portes du palais :

« J'ai orné ses portes tout autour par des écritures et des dessins (*kutib u nukus*) exécutés « avec de la pierre vernissée. »

Les portes du palais étaient sans doute voûtées, et, à l'extérieur, elles étaient ornées par une guirlande de briques vernissées; M. Place a retrouvé à Ninive ces mêmes décorations.

La description que Diodore de Sicile (l. II, c. VII) donne des murs de la cité royale cadre parfaitement avec les faits que nous avons observés. L'historien, qui suit l'autorité de Ctésias, s'exprime ainsi :

« Dans ce mur, sur les briques avant leur cuisson, on avait représenté des animaux de « tous genres qui imitaient la réalité par l'habileté avec laquelle on avait disposé les cou- « leurs » (*φιλοτέχνως τοῖς τε χρώμασι καὶ τοῖς τῶν τύπων ἀπομιμήμασι κατεσκευασμένα*).

Et plus loin, dans la description du troisième mur :

« Sur les tours et les murs étaient représentés des animaux de tous genres, rendus selon « les règles de l'art, pour la couleur et l'exacte imitation des figures. Le tout représentait « un parc de chasse rempli d'animaux différents, dont la grandeur était de plus de quatre « coudées (2m,01). Au milieu d'eux se trouvait représentée Sémiramis, au moment où, « montée à cheval, elle frappait de son dard une panthère : tout auprès d'elle était son « mari, Ninus, qui de sa main traversait un lion d'un coup de lance » (*παίων ἐκ χειρὸς λέοντα λόγχῃ*).

Les derniers mots nous rappellent une scène qui se trouve très-souvent représentée et sur les cylindres et sur les bas-reliefs; nous citerons, entre autres, une sculpture de Sardanapale V, qui est actuellement au Louvre. (Voir *Exp. de Més.* t. II, p. 357.)

Diodore parle aussi des triples portes au-dessous desquelles il y avait des trappes d'airain (*δίαυλοι χαλκεαί*) qui s'ouvraient par un certain mécanisme.

La place de deux de ces portes peut encore être indiquée. La première entrée se trouvait au sud-ouest du Kasr, du côté du fleuve. On s'engage dans un chemin qui n'a pas d'analogue dans la ruine, et qui s'élève peu à peu en pente très-douce, comparable à un remblai de chemin de fer, car, d'un côté comme de l'autre, il y a une assez grande profondeur. Arrivé au bout de 200 mètres environ on se trouve sur une hauteur, mais on ne peut avancer, car le chemin est coupé par une vallée; mais de l'autre côté il continue, et l'on arrive, avec un peu d'interruption, sur une plate-forme assez élevée. C'est là que se trouve le lion qui a été découvert dans une vallée, et certainement tout indique qu'il est tombé de plus haut; il peut avoir orné l'une des entrées du palais, honneur dont il n'était pas digne.

Les Arabes nomment la montée de 200 mètres environ le *dehliz*, le parvis, le vestibule; ils reconnaissent parfaitement qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire, dont ils ne se rendent plus compte. Il est toujours difficile de se faire une idée exacte sur la forme primitive d'un édifice ruiné; néanmoins l'opinion que j'avance peut être acceptée comme très-plausible. Si l'on pouvait fouiller bien profondément, on trouverait peut-être encore des indices plus sûrs; mais nous n'avons jamais contenté notre désir à ce sujet, pour ne pas exposer la vie de nos ouvriers.

Ce dernier danger se manifesta aussi, à notre grand désagrément, lors des fouilles de la ruine du pylone. Un ouvrier très-peu prudent avait été averti d'un éboulement imminent; il n'écouta pas ses camarades, fit sa sieste pendant la chaleur du midi sous la voûte, et fut

Digitized by Google

écrasé par des pierres qui s'abattirent sur lui. C'est un fragment de maçonnerie du milieu qui le tua, et qu'on pouvait croire plus solidement attaché; mais M. Thomas a fait la remarque que le noyau des grandes constructions du Kasr n'était pas fait avec un soin égal, et qu'il ressemblait beaucoup à l'ouvrage le plus commun.

En bas du *dehliz* nous trouvâmes également des constructions massives.

Quant aux bases d'un pont qui pouvait avoir existé en haut de cette montée, nous n'en découvrions plus de traces; mais je suis convaincu qu'en fouillant la vallée profonde et large qui est marquée sur notre plan comme s'étendant pendant cent vingt mètres, de la direction nord-nord-ouest au sud-sud-est, on rencontrera encore des vestiges des autres parties du château, tels que portes, matériaux de fer.

Cette vallée très-profonde indique encore, moins par sa direction que par son existence, la proximité du mur qui entourait la véritable *arx*, le *hekal* de Nabuchodonosor. Les fortifications élevées autour de la résidence même du monarque devaient être imposantes du côté est, et, du côté de l'Euphrate, le château était bien défendu par le fleuve même. Le grand espace que l'on voit aujourd'hui était, selon nous, formé par l'intervalle profond qui séparait la montée dont nous avons parlé du mur où l'on voyait tant de merveilles peintes. Ce dernier s'élevait beaucoup au-dessus de l'enceinte extérieure du palais; on le voyait prédominer. Il est probable que la représentation d'une ville prise d'assaut (voy. Layard, t. I, pl. XXIX, LXVI) fournit une exacte idée de l'aspect du Kasr.

Aussi la plupart des briques peintes se trouvent-elles juste à la place où jadis a dû s'élever le mur du palais proprement dit.

Le haut du palais intérieur est occupé aujourd'hui par une colline, qui, en dominant le Kasr, offre au spectateur une vue sur Babylone tout entière, de Hillah jusqu'à Babil, et qui permettrait de voir le Birs-Nimroud, si les palmiers de la ville moderne ne le cachaient pas. C'est sur cette colline que se trouve un tamarix dont tous les voyageurs ont parlé, et auquel les Arabes donnent un âge fabuleux.

Selon quelques-uns Ali aurait fait sortir cet arbre pour s'abriter du soleil, lors de la bataille de Hillah, en enfonçant son bâton dans la terre. Nos lecteurs se souviendront que le même combat a été allégué pour expliquer le nom de *mosquée du soleil*. L'arbre dont nous parlons est évidemment vieux; il a peut-être deux cents ans d'âge, bien que plusieurs Arabes prétendent l'avoir connu tout petit.

Je n'entreprendrai la réfutation ni de l'une ni de l'autre opinion; et, en tout cas, le tamarix n'est pas un reste des jardins suspendus de Nabuchodonosor, ainsi que quelques voyageurs ont paru le croire. Je ne veux pas discuter sur un arbre qui aurait un âge de deux mille cinq cents ans, ce qui serait tout aussi miraculeux que la floraison du bâton d'Ali; mais il y a une autre cause qui nous empêche d'y voir un reste des jardins suspendus : cette construction ne se trouvait pas au Kasr.

L'arbre est, selon Ainsworth, le *tamarix orientalis*, et les Bédouins le désignent ainsi par le

mot arabe أثل, *athleh*, ce qui est exactement l'hébreu אשל de la Bible (*Genèse*, xxi, 33)[1], qui a la même signification que *tamarix*. Il offre un aspect particulier, d'abord parce qu'il est le seul végétal sur toute cette colline immense, et ensuite parce que le manque d'eau, son élévation et son isolement ne sont pas favorables à son développement. Ses branches tombent et ses feuilles sont assez rares.

On peut, de cette place, surveiller tout ce qui se passe aux environs à une grande distance, et nos ouvriers l'utilisèrent ainsi. Jamais, quand nous étions absents, les Arabes ne travaillaient; un jeune Bédouin devait alors se dévouer pour donner l'éveil quand nous nous approchions du côté de Djumdjumah ou de Bernoun. Dès ce moment, tout le monde se mettait à piocher avec ardeur pour nous donner le change. Mais cet ordre de choses ne dura pas longtemps, parce qu'il nous fut révélé par l'un des coupables, qui espérait avoir une gratification en échange du service qu'il nous rendait.

Rien n'est plus beau que de voir, au coucher du soleil, en montant sur la hauteur de l'Athleh, l'imposante ruine de Babil éclairée par les lueurs rougeâtres du soir. Cette colline artificielle, éloignée de plus de deux kilomètres du Kasr, nous rappelle, au milieu de la désolation actuelle, qu'elle était une des merveilles de Babylone.

Au-dessous de cette place, on voit, sur la planche dessinée et gravée par notre collègue M. Thomas, le lion de basalte dans la fosse où nous l'avons réintégré. Il était couché; pour le dessiner, il fallait le dresser, ce qui n'eut lieu qu'après un grand travail. Nous pûmes alors nous former une idée exacte de cette œuvre très-peu digne de Babylone et de nos efforts. Il est possible que ce colosse, mesurant 3 mètres de hauteur et 4 de longueur, représentant un lion dévorant un homme, n'ait pas été achevé, comme nous l'avons dit; il se peut encore que, malgré sa valeur minime comme œuvre d'art, il ait été conservé à une place d'honneur par une raison que nous ignorons. C'était peut-être un symbole religieux, enlevé aux ennemis, et conservé ici tel qu'on l'avait pris.

Nous cherchâmes à découvrir le piédestal dont parle Rich (*Journey to Babylon*, p. 36), le premier qui ait signalé la présence de ce monument. Nous ne pûmes rien découvrir de semblable, et nous croyons que le mot *piédestal* de Rich signifie *plinthe*, d'autant plus que l'éminent explorateur de Babylone dit, quelques lignes plus bas, que le colosse était tombé de la place qu'il paraît avoir occupée primitivement (*from his apparently original position*). La plinthe se trouve intacte, et a 20 centimètres d'épaisseur.

Les Arabes nomment ce lion l'idole, l'image, الصنم, *es-ṣanam*, ou, comme ils appellent tous les colosses d'animaux de pierre, surtout à Ninive, الفيل, *el-fil*, l'éléphant : le *tertium comparationis* est la masse énorme de l'œuvre. C'est à cause de ce nom que quelques voyageurs ont cru reconnaître un éléphant dans notre lion, dont pourtant la forme est rendue avec trop de bonne volonté et même de succès pour permettre le doute.

[1] L'arbre isolé du Kasr doit peut-être son origine à un fait moderne, analogue à celui dont parle la Genèse, où il s'agit de l'alliance entre Abimelech et Abraham.

Non loin du lion, entre ce monstre et le mouticule de l'Athleh, on aperçoit un emplacement où les Arabes montrent un autre *dehliz*, c'est-à-dire le mur extérieur et intérieur du palais. On nous disait qu'une certaine inscription avait été trouvée quelque temps auparavant, mais qu'elle avait été détruite pour en faire du mortier. Cela nous paraît invraisemblable, car les Arabes savent qu'une pierre couverte d'inscriptions cunéiformes rapporte dix fois plus qu'un bloc qu'on peut utiliser dans la maçonnerie.

Néanmoins, ici encore, l'existence du *dehliz* est justifiée par les fouilles. Nous avons découvert plusieurs dalles de pierre, de $0^{m},525$ de longueur chacune, dont nous avons pu conclure l'identité de la coudée égyptienne avec celle de Babylone. Beaucoup d'entre ces dalles portaient le nom de Nabuchodonosor, et la légende était ainsi conçue :

« Grand palais de Nabuchodonosor, roi de Babylone, fils de Nabopallassar, roi de Babylone, « qui marchait dans le culte des dieux Nébo et Mérodach, ses seigneurs. »

D'autres pierres, de la dimension d'un pied carré, ont également été mises au jour, mais elles sont plus rares que les grandes, dont la surface est juste d'une coudée carrée.

Les Arabes, voyant que nous nous intéressions au lion, cherchèrent bientôt à exploiter notre désir de découvrir une autre statue. Un homme se fit présenter à M. Fresnel, et lui offrit de lui montrer la place d'un second lion, plus grand et plus beau que celui près duquel nous travaillions. Seulement, il demandait, avant de nous rendre ce service, la somme de 1,000 piastres. M. Fresnel lui promit une honnête récompense quand il nous aurait mis sur la voie, en lui déclarant en même temps que le chiffre de la gratification dépendrait de la valeur de l'objet déterré. L'Arabe nous mena à un des points les plus élevés du Kasr, et dit : « Fouillez ici. » Nos ouvriers ne trouvèrent rien, et nous n'en étions pas bien surpris, car nous n'avions rien espéré. Notre guide s'était probablement trompé sur l'endroit où il avait vu jadis cette idole. Il revint le jour suivant, et prétendit qu'il se le rappelait bien maintenant, et on fit encore des recherches aussi infructueuses que la veille. Pressé de questions, il avoua enfin avoir appris de son grand-père qu'il y avait beaucoup d'idoles pareilles au lion.

Comme nous l'avons dit, l'état de la ruine, qui a été fouillée dans tous les sens, rend les recherches aussi difficiles que fastidieuses, parce qu'on est presque sûr d'avance que toutes les dépenses de peine, de temps et d'argent, sont en pure perte. A moins de sacrifier des sommes très-considérables, qui permettent l'exécution de fouilles très-profondes et très-étendues, il faut désespérer de trouver au Kasr autre chose que des objets certainement curieux, mais toujours fragmentaires. On découvrira peut-être de temps à autre, par un hasard heureux, des tablettes, des inscriptions et d'autres antiquités du même ordre, mais, pour faire une exploration en règle, il faudra déplacer une immense quantité de briques pulvérisées, et fouiller dans un volume de près d'un million de mètres cubes[1]. Si l'on évalue chaque mètre cube

[1] Cette évaluation est assez simple : on peut regarder la ruine actuelle du Kasr comme un assemblage de cônes, dont les bases forment, dans leur ensemble, l'étendue du Kasr entier. La mine a 380 mètres de long et de large, la

comme représentant un quart de piastre, on arrive à la somme de 240,000 piastres, ou 55,000 francs.

A moins de disposer de cette somme, l'exploration du château devra rester incomplète, et encore n'est-il pas sûr que les résultats obtenus vaudront la somme dépensée.

Le Kasr ne formait qu'une partie de ce que les Grecs appellent la βασιλεία, les Romains l'*arx* de Babylone. Ce que Diodore de Sicile et Quinte-Curce (l. V, 1) racontent du mur de l'acropole ne peut se rapporter au Kasr seulement, car ces auteurs donnent tous les deux à la circonférence de l'enceinte intérieure 20 stades de longueur, ce qui équivaut à 3,800 mètres environ. Or le pourtour de cette ruine, aujourd'hui, ne dépasse guère un kilomètre et demi, et ce mur intérieur n'entoure pas le Kasr entièrement, parce que, du côté de l'Euphrate, le palais était déjà défendu par l'enceinte extérieure, qui, selon Diodore, avait 60 stades de longueur; celle-ci était le περίβολος d'Hérodote, dont le père de l'histoire fait mention comme d'une circonvallation forte et grande.

Ce palais du Kasr est justement le grand palais dont parle Diodore. Une interprétation fautive du texte grec a déterminé Rennel et, après lui, sir Henry Rawlinson[1], à admettre un changement dans le cours de l'Euphrate pour justifier l'explication qu'ils donnaient du texte de l'historien de Sicile. Mais même ces deux savants ne peuvent nier que le Kasr ne soit le grand palais de tous les auteurs anciens, et, dans ce cas encore, la légende populaire est restée exempte de toute invention mensongère.

Les érudits anglais, en désaccord avec leurs compatriotes Rich, Ker Porter, Fraser et d'autres, invoquent une prétendue déviation du lit de l'Euphrate, qui pourtant n'a jamais eu lieu. Dans leur hypothèse, qui fait couler le fleuve entre Babil et le Kasr, le tombeau de Bélus resterait sur la rive orientale, le grand palais passerait sur le côté occidental, et la donnée d'Hérodote, que la tour de Bélus et le palais furent sur des rives opposées, recevrait une sorte d'explication.

Or le récit du père de l'histoire est inattaquable, mais la tour de Bélus d'Hérodote ne peut être Babil, comme nous le montrerons.

Que Rennel, le géographe éminent d'Hérodote, ait eu une fausse idée de contrées qu'il n'avait jamais vues, cela est excusable, et la sagacité avec laquelle il défend son opinion insoutenable serait digne d'une meilleure cause; mais que sir Henry Rawlinson, qui avait vu le pays, rapidement, il est vrai, mais très-fréquemment, ait voulu croire à un changement du lit de l'Euphrate, c'est une chose des plus surprenantes, et contraire à l'opinion unanime de toutes les personnes qui ont séjourné à Babylone. La carte que donne du Kasr notre savant collaborateur est complétement dépourvue d'exactitude, et ne cadre pas avec les plans des voyageurs, publiés jusqu'ici.

surface est donc de 144,400 mètres carrés; la hauteur est de 20 mètres en moyenne, qui donnent, multipliés par 20 et divisés par 3, le nombre de 962,666 mètres cubes.

[1] Dans les notes de l'édition d'Hérodote, M. Rawlinson semble avoir abandonné cette opinion.

Rennel et M. Rawlinson veulent que le Nahr-Nil ait été l'ancien Euphrate.

Il est vrai, ainsi que nous l'établirons plus tard, qu'un canal nommé le Nahr-Nil coula à travers Babylone au moyen âge, et nous savons que l'Euphrate fut appauvri en alimentant ce cours d'eau pendant assez longtemps; mais, justement à l'époque où le Nil paraît pour la première fois, la ville de Hillah existait déjà et était fondée sur les bords de l'Euphrate.

Ensuite, le canal dont les berges s'élèvent encore entre le Kasr et Babil n'est pas le Nahr-Nil, dont les embouchures étaient plus au nord; et, si l'Euphrate était amoindri en amont par la saignée qu'on lui fit subir, il ne devait plus l'être après avoir reçu ces affluents.

Lorsque Ibn Djobaïr alla de Hillah vers Coché et Séleucie, il prit la route du nord-est, en passant par l'Euphrate, et il franchit le Nahr-Nil à une assez grande distance de la ville de Hillah, sur un pont, dont la traversée ne fut pas sans danger (p. 212). Donc le Nahr-Nil subsistait comme un canal considérable, sans que l'Euphrate en fût moins, auprès de Hillah, un *nahr kebir*, un grand fleuve.

Mais laissons de côté cette hypothèse que rien ne justifie; le cours de l'ancien Euphrate est clairement indiqué par les restes du quai dont nous avons parlé, ainsi que par le lit ancien, qui est entièrement conservé à la hauteur du Tell Amran ibn Ali.

Nous devrons revenir sur ce point.

Le mur que M. Rawlinson a indiqué dans la petite esquisse de son plan n'a pas la direction que lui attribue ce dessin. Au lieu de s'étendre du nord au sud, ce mur va, en réalité, du N. 17° O. au N. 17° E. Et cette déviation ne paraît pas avoir d'autre cause que le désir de démontrer que Babil est la tour citée par Hérodote, que Babylone n'était pas une grande ville, mais une cité occupant à peine un espace de moitié moins grand que la ville de Cologne.

Mais, si Babil n'est pas la tour d'Hérodote, Diodore a-t-il raison de placer le grand palais du côté ouest de l'Euphrate? Évidemment, si Diodore avait dit que le Kasr fût situé sur la rive occidentale du fleuve, il aurait eu tort; d'ailleurs cet auteur place aussi Ninive sur les bords de l'Euphrate. Un écrivain qui peut commettre une faute aussi grave ne saurait servir d'appui contre le témoignage que fournit le terrain même. Cependant Diodore, peut-être, n'a pas même dit ce qu'on veut lire dans son texte, et la méprise que nous signalons est la conséquence de son style ou de l'interprétation fausse des passages relatifs aux palais.

Voici ce que dit Diodore, qui parle des *deux* palais royaux :

« Elle (Séuiramis) bâtit auprès du fleuve, de chaque côté du pont, une double résidence « royale, d'où elle pût en même temps jouir de la vue de toute la ville, et, pour ainsi dire, « avoir les clefs des endroits les plus importants de la cité. L'Euphrate coulant au travers du « milieu de Babylone, et dirigeant son cours vers le midi, l'une des résidences regardait le « levant, l'autre le couchant (τὰ μὲν πρὸς ἀνατολὴν ἔνευε, τὰ δὲ πρὸς δύσιν). Toutes les deux « étaient construites avec un art infini. Autour du château dont la façade regardait l'ouest.

« elle fit une première enceinte de 60 stades (*τοῦ μὲν γὰρ εἰς τὸ πρὸς ἑσπέραν κειμένου μέρους*), etc. »

Il est bien clair, selon nous, que le mot *ἔνευε* ne veut pas dire « était situé, » mais bien « regardait vers, » de sorte que la phrase, « l'une des résidences regardait le levant, l'autre « le couchant, » s'interprète par : « l'une des résidences était située sur la rive occidentale, « l'autre sur la rive orientale. »

Puis, le grand palais est dit s'être trouvé sur « la partie qui était située en regardant vers « l'ouest, » c'est-à-dire sur « la rive qui était à l'est. » Et la façade des deux palais était sûrement tournée vers le fleuve. Donc, même le texte de Diodore, loin de militer en faveur du déplacement du fleuve, l'infirme au contraire.

Le Kasr était entouré d'un jardin royal, d'un *παράδεισος*, ou parc, qui s'étendait jusqu'à l'enceinte à laquelle Diodore et Quinte-Curce donnent 20 stades. C'est ce mur intérieur autour duquel il y en avait un autre de 40 stades et un troisième long de 60 stades, et qui renferme toute la résidence royale. Cette enceinte de 20 stades était encore supérieure à la seconde, en hauteur et largeur (*τὸ μῆκος*[1] *καὶ πλάτος*), et embellie de dessins faits sur des briques vernissées. Seulement Diodore semble avoir attribué les ornementations du mur à l'intérieur du Kasr à celui de 20 stades (3,800 mètres de longueur), ce qui est un peu considérable pour une suite de frises et de peintures.

Quinte-Curce dit ceci (l. V, c. 1) : *Arcem quoque ambitu XX stadia complexam habet. In XXX pedes turrium fundamenta demissa sunt; ad LXXX summum munimenti fastigium pervenit.*

Tel que le texte est donné par les manuscrits et les anciennes éditions, il n'est pas correct. Ils portent *XXX pedes in*, ce qui ne peut se défendre. Nous traduisons donc :

« La forteresse royale a également un périmètre de 20 stades. Les fondations des tours « descendent jusqu'à 30 pieds, et la plus grande hauteur de toute la fortification s'élève à « 80 pieds. »

L'idée de cette phrase est on ne peut plus lourdement exprimée; néanmoins on en devine le sens : « Les murs ont 50 pieds de hauteur; au-dessus d'eux s'élèvent les tours, qui en « ont 30; de sorte que les points les plus élevés montent à 80. » On pourrait interpréter ce passage encore autrement; cependant je crois que l'explication donnée exprime ce que l'écrivain a voulu dire. Mais ce mur, s'il n'avait que 80 pieds de hauteur en tout, comment pouvait-il être, au dire de Diodore, plus considérable que la seconde enceinte de 40 stades, qui pourtant, selon ce même auteur et Ctésias, avait une largeur de 300 briques, c'est-à-dire 300 pieds ou un demi-stade, et une hauteur de 50 brasses équivalant aussi à 300 pieds ou 94 mètres?

Ce mur semble avoir entouré et le Kasr et l'Amran ibn Ali, la ruine où nous reconnaissons les jardins suspendus; mais il a protégé ces édifices seulement du côté de la terre,

[1] Évidemment le texte est corrompu, car Diodore dit *τὸ μῆκος*, la longueur du second mur était de 40 stades; comment le *μῆκος* du troisième, qui n'en a que 20, peut-il être plus considérable?

car le fleuve était retenu par le quai de Nabonid, ainsi que par le mur d'enceinte de 60 stades.

Nous trouvâmes dans les profondeurs du Kasr, dans une sorte de *serdab*, des fragments d'un baril ou prisme de terre cuite, chargé d'une longue inscription cunéiforme, et pareil à ceux dont deux exemplaires sont à Londres, et que Rich a le premier publiés sous le numéro 4 de ses planches. Nous en avons donné la traduction dans le second volume (p. 294). Elle est ainsi conçue :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, ennemi de l'impureté, adorateur du Dieu suprême, « l'auguste seigneur, restaurateur de la pyramide et de la tour, fils de Nabopallassar, roi de « Babylone, moi.

« Les eaux contenues dans le courant d'eau nommé *le canal du Soleil levant de Babylone* « avaient été négligées depuis le temps du déluge. Le lit creux de la terre avait été endom- « magé : j'ai bouché ses crevasses, j'ai aligné le cours du canal. A partir de l'Euphrate jusqu'à « *Mi-bour-sabou*, « eaux de la citerne vide, » j'ai élevé ses parois en bitume et en briques; et « dans Mi-bour-sabou, près de Babylone, j'ai creusé le bassin du canal, et j'y ai ménagé des « conduits à écluse, à la gloire du dieu Mérodach, le seigneur sublime.

« Mérodach, grand seigneur sublime, toi qui es majestueux, sois propice. Accorde-moi « gracieusement la vie jusqu'aux jours recolés, une fécondité septuple, la stabilité du trône « et la victoire du glaive! »

Il y a un mot qui pourrait, sans changer le sens de l'inscription, ajouter une particularité dont je ne m'étais pas rendu compte. L'original porte, à la place du mot *parois* (*digues*, t. II, p. 294), *śukk*, qui veut dire *tegumentum*, mais aussi berceau, tout ce qui est couvert. Il se pourrait que le membre de phrase que j'ai rendu par « J'ai élevé ses *digues*, » ou *parois*, eût le sens du mot tunnel, de sorte qu'une partie et peut-être tout l'ouvrage de ce canal fût un cloaque, et que les mots *abnâ śukkisa* dussent être traduits par « J'ai construit « en bitume et en briques ses conduits souterrains. »

Cela n'est pas impossible, d'autant plus que ce canal devait être souterrain, au moins au-dessous des trois murs d'enceinte. De plus il y a, dans le pays, des légendes qui se rattachent à ce conduit.

Un Arabe nous racontait que, dans les temps anciens, cette galerie allait jusqu'au Nil, et de là rejoignait le *Chatt-Bagdad*, le Tigre. Pendant longtemps on n'avait rien su de l'existence d'un pareil souterrain; un jour, un berger avait laissé tomber dans le Nil son bâton sculpté[1], auquel il tenait beaucoup, et il fut bientôt après très-surpris de le voir se jeter dans l'Euphrate, à l'embouchure d'une grotte. On aurait attendu la baisse des eaux, et ensuite découvert le tunnel dans toute sa longueur.

Il y a dans cette légende quelques enseignements très-curieux. La mention du conduit

[1] Cette légende du bâton se raconte partout, à Vaucluse, à Gap, etc.

de l'Euphrate, justement à la hauteur du Kasr, jusqu'au Nil, peut faire croire qu'il était souterrain sous toute l'étendue de Babylone, en dehors de laquelle se trouvaient aussi les *eaux de la citerne vide*, qui, dans ce cas, n'était pas alimentée par cette partie de l'Euphrate, mais par le Tigre, ou par les eaux prises dans l'Euphrate en amont de la ville; et la canalisation, à partir de l'endroit désigné jusqu'à ce fleuve, avait pour triple but de préserver le pays des dangers d'une inondation, des périls qui proviennent de la stagnation des eaux, et enfin d'arroser la contrée. Le système babylonien de l'irrigation de la Mésopotamie, cause de sa prospérité antique, reposait justement sur le principe de relier les eaux de l'Euphrate et du Tigre entre elles, par des systèmes opposés et qui se croisaient. Tantôt c'était l'Euphrate qui alimentait le Tigre par des canaux du nord-ouest au sud-est, tantôt le Tigre faisait parvenir à l'Euphrate ses eaux dans la direction du nord-est au sud-ouest.

Ce système est très-antique : une inscription du XVIe siècle avant J. C., conservée au Musée du Louvre, parle déjà d'un canal pareil construit par le roi Hammourahi.

Pour finir, le canal du Soleil levant de Babylone avait l'une de ses issues, car il en pouvait avoir plusieurs, au-dessus même du Kasr.

Sir Henry Rawlinson croit que notre localité des « Eaux de la citerne vide, » qu'il lit à tort *yaburshabu*, a été derrière le Kasr, à une très-petite distance de la partie est. Rien ne justifie la position que le savant anglais attribue à ce réservoir, et que, il faut le dire, nous ignorons complétement. Aucune inscription ne permet de le placer en deçà des murs de Babylone, et le texte de Londres (col. V) nous l'interdit positivement.

Mais où était l'autre palais dont parle Diodore?

Le plus petit palais s'étendait à l'ouest de l'Euphrate, sur le côté arabe. Aujourd'hui encore se trouvent, sur la rive droite, des restes de l'ancienne enceinte. Deux levées de cinq à huit mètres de hauteur portent le nom d'*Abou Ghoceilât*. A peu près pendant 300 mètres de longueur, on peut suivre le bras occidental, qui s'étend dans la direction de N. 24° O. vers S. 24° E. C'est à ce reste de construction que s'adapte, presque à angle droit, le côté septentrional de l'ancienne enceinte, qui va de S. 65° O. vers N. 65° E. De nos jours, une partie du mur atteint presque le fleuve, dont il est difficile d'approcher à cause d'un marécage qui se forme, et où croissent encore des arbres dont on remarque la luxurieuse végétation. L'Arabe à qui je demandai la suite de cette ancienne circonvallation, me dit : « Elle va dans le fleuve, « car autrefois, dans les temps anciens (*bizzemân ḳadim*), le *Chatt* coulait où aujourd'hui est « *Kowairesch*. » C'est le nom d'un petit village, composé de quelques cabanes et situé dans le bocage de palmiers qui aujourd'hui se trouve sur la rive occidentale de l'Euphrate, à la hauteur du Kasr.

L'opinion de l'Arabe est on ne peut mieux justifiée par l'aspect, même superficiel, du terrain. La plus grande partie du petit palais est aujourd'hui occupée par l'Euphrate, qui a quitté son ancien lit et ne coule plus près d'Amran ibn Ali. Les hauteurs considérables vis-à-vis de cette énorme ruine, qui s'élèvent assez droit du côté de la terre, mais qui sont escarpées

Digitized by Google

vers le fleuve, sont sur l'emplacement où se trouvait jadis le petit palais dont parle Diodore[1]. L'historien s'exprime ainsi :

« Cette résidence (c'est-à-dire la grande) était de beaucoup supérieure à celle située de « l'autre côté du fleuve, par la grandeur et par l'apparat. Celle-ci avait une enceinte de « 30 stades faite en briques cuites; au lieu de la représentation figurée des animaux, on y « voyait les statues en bronze de Ninus et de Sémiramis, ainsi que des grands dignitaires; puis « celle de Jupiter, que les Babyloniens nomment Bélus. Mais il y avait encore des dispositions « de toute sorte et des parcs de chasse, qui offraient une distraction variée aux spectateurs. »

Ce palais était plus ancien que l'autre, qui paraît être bâti par Nabuchodonosor; ce roi dit lui-même qu'il avait agrandi le château de son père (*Inscription de Londres*, col. VIII). M. Rawlinson le nomme palais de Nériglissor, mais les briques que nous y avons trouvées semblent appartenir aux constructions du quai, dit de Nabonid. Il n'est pourtant pas impossible que ce roi ait agrandi le château occidental. Mais, plus tard, cette résidence fut habitée par Alexandre, et, si l'on y pouvait faire des fouilles, on y trouverait certainement encore des objets qui se rattachent à la domination macédonienne. Arrien (*Expédition d'Alexandre*, l. VII, ch. XXV) raconte qu'Alexandre, demeurant dans son palais, fut pris de la fièvre. Il se fit transporter dans un lit sur le fleuve et mettre dans une barque, pour aller dans le jardin (παράδεισος) et pour se reposer là. Le jardin est dit être situé au delà du fleuve (πέραν τοῦ ποταμοῦ), et ce n'était pas le parc qui entourait le palais du Kasr, mais bien le jardin suspendu. Car, pour trouver des arbres, il n'était pas nécessaire de traverser le fleuve, attendu que le parc du petit palais était tout aussi agréable que celui de la rive gauche. Mais ce qui prouve que ce jardin est bien le jardin suspendu, c'est l'expresse mention de la voûte (κάμαρα) qui s'y trouvait. Alexandre se fit transporter sous la voûte pendant la nuit, apparemment pour être plus au frais que dans sa maison, et parce qu'il ne pouvait coucher en plein air sur la terrasse elle-même. Il n'y resta pas longtemps, mais il entra dans la maison près des bains, et, comme il était déjà très-malade (ἤδη παντάπασι πονηρῶς ἔχοντα), on donna l'ordre de le transporter des salles voûtées dans la résidence elle-même (τὰ βασίλεια), où il reçut ses généraux avant de mourir.

C'est donc au Kasr même que mourut Alexandre, et avec lui la grandeur de la cité des

[1] M. Rawlinson (Hérod. p. 588) me fait l'étrange reproche de n'avoir pas placé, selon Ctésias, le petit palais vis-à-vis du grand château, mais de l'avoir mis en face des jardins suspendus. J'ai, à cette occasion, aussi peu négligé les indications (*discarded the guidances*) des inscriptions que celles des textes anciens, car Ctésias, ou plus exactement Diodore, ne dit nulle part que les deux résidences aient été à la même hauteur du fleuve. La seule chose qui soit articulée dans le passage cité (l. II, c. VIII), c'est qu'elles ont été des deux côtés du pont. Or M. Rawlinson lui-même est obligé de placer ce pont prétendu entre le Kasr et Amran ibn Ali; et il n'est pas dit que ce passage sur l'Euphrate dût réunir la façade des deux édifices. Puis, une raison beaucoup plus grave que le texte de Diodore, c'est que j'ai dû me tenir à la stricte observation des ruines. Pouvais-je donc placer le petit palais en dehors des ruines de l'enceinte, nommées *Abou Ghozeilât*, qui entouraient évidemment le terrain vis-à-vis d'Amran? Si j'avais fait cela, M. Rawlinson aurait raison de se plaindre que je ne me tienne pas aux données fournies par les ruines; mais, dans les circonstances actuelles, son reproche, comme d'autres opinions de notre savant collaborateur, pèche par la base.

Digitized by Google

Chaldéens. Onze ans seulement après sa mort, Sélencus prit Babylone, et c'est de cet événement, assez important pour qu'on y ait rattaché l'ère des Grecs, que date la décadence de la ville et de la cité royale, élevée avec tant de faste et de splendeur par le destructeur de Jérusalem. C'est en vain que le superbe vainqueur des Juifs avait demandé à ses dieux Mérodach et Nébo la longue existence d'une œuvre qui ne devait lui survivre que trois cents ans, et c'est par l'inscription où se lit sa prière[1] que nous finirons ce chapitre :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, restaurateur de la pyramide et de la tour, fils de « Nabopallassar, roi de Babylone, moi.

« Je dis : J'ai construit le palais, le siége de ma royauté, le cœur de Babylone, dans la terre « de Babylone; j'ai fait poser les fondations à une grande profondeur au-dessous du niveau « du fleuve, j'ai relaté sa construction sur des cylindres recouverts de bitume et de briques.

« Avec ton assistance, ô dieu Mérodach, le sublime, j'ai bâti ce palais indestructible. Que « ma race trône à Babylone, qu'elle y élise sa demeure, qu'elle y septuple le nombre des nais- « sances. Puisse-t-elle, à cause de moi, régner sur le peuple de Babylone jusqu'en des jours « reculés! »

CHAPITRE III.

TELL AMRAN IBN ALI.

(JARDINS SUSPENDUS.)

Nous passons à la ruine la plus méridionale parmi les groupes de la cité royale, et qui, malgré son étendue, est la moins élevée de toutes. Le tumulus est situé à une distance de 700 mètres du Kasr; il en est séparé par une vallée assez profonde, interrompue seulement par une rangée de collines considérables, qui forment un angle ouvert seulement du côté du Kasr. Après avoir traversé ensuite une plaine de quelques centaines de mètres de largeur, on arrive à cette immense agglomération de briques pulvérisées. Le tumulus ne se présente pas avec les mêmes caractères que celui du Kasr, qui forme une petite Suisse; celui d'Amran a plutôt l'aspect d'une côte déchiquetée et lacérée, comme est celle de Norwége.

Son élévation, à sa plus grande hauteur, est à peu près de 30 mètres. Cet endroit se trouve sur le côté est, où est aujourd'hui un sanctuaire ou koubbeh, dédié à un fils d'Ali, qu'on appelle Amran, et qui a été tué en ce lieu avec sept de ses compagnons. Le tombeau d'Amran est au-dessous dans un caveau. Rich raconte déjà l'usage que j'ai trouvé conservé, et qui s'observe ailleurs en Asie : les hommes qui demandent l'accomplissement d'un désir attachent

[1] Voir tome II, p. 284. J'ai cru devoir modifier quelque peu la fin, car le sujet ne semble pas être Mérodach, mais les descendants du roi.

un ruban à la balustrade de l'intérieur de la coupole; quand ils ont atteint leur but, ils le détachent et se montrent reconnaissants envers le gardien du tombeau. Du reste, l'architecture de ce petit monument arabe, ainsi que celle d'un autre qui est très-près du premier, n'a rien de remarquable. Ce second sanctuaire porte le nom de Koubbeh Ibrahim.

La plus grande étendue de la colline d'Amran est celle du côté ouest; on peut la poursuivre à la base pendant plus de 500 mètres, du nord-nord-ouest au sud-sud-ouest. La montée, de ce côté, est en partie la moins difficile. Des ravins très-larges entament la colline sur tout le pourtour; il y en a surtout un qui divise en deux le tumulus par une vallée qui ressemble, pour la forme, aux détroits de l'Amérique septentrionale, et qui fait, pour ainsi dire, une île de la partie nord d'Amran ibn Ali. Du côté nord-est se trouvent également quelques tumulus isolés, tandis que la face du nord est moins irrégulière. Mais de profondes ouvertures se voient du côté oriental, sur toute la portion la plus élevée de l'édifice; celle où sont bâties les deux koubbehs est divisée par une vallée qui détache presque entièrement la partie du midi de l'autre. Ce ravin d'environ 200 mètres de longueur est aussi le plus profond qui se trouve près de la colline d'Amran ibn Ali.

Du côté du midi on remarque les mêmes irrégularités; il y a surtout un côté qui a l'air d'une annexe, et est formé par une incision profonde faite dans la masse de la ruine.

En somme, malgré ses irrégularités, la colline Amran ibn Ali représente un trapèze dont les deux côtés parallèles ont 500 et 300 mètres de longueur, tandis que la largeur monte jusqu'à 400 mètres; la superficie équivaut à peu près à 15 hectares.

A l'est du tumulus se trouve une grande quantité de monticules très-grands, qui se prolongent jusqu'à une distance assez considérable vers l'est, et dont une partie se détache vers le nord-nord-est pour former une sorte d'enceinte.

A l'ouest de la ruine se trouve un immense ravin, large d'à peu près 150 mètres, et dans lequel je reconnus le premier le lit ancien de l'Euphrate. Cette opinion fut d'abord contestée à cause des efflorescences nitreuses qui s'y remarquent, mais elle a été adoptée maintenant par tous ceux qui s'occupent de la topographie de Babylone.

Laissé seul sur les lieux à cause de la maladie de mes collaborateurs, j'entamai la colline Amran ibn Ali, dans laquelle je ne tardai pas à reconnaître, avec une certitude toujours croissante, les jardins suspendus de Nabuchodonosor. J'abordai d'abord la colline détachée que l'on voit au coin du nord-est, et je fis faire une vaste tranchée en doublant le nombre des ouvriers. Dans cette fouille on trouva des tombeaux qui étaient remplis de différents objets, et dont M. Fresnel, dans le Journal asiatique[1], a déjà rendu compte. Dans l'un des sépulcres on vit encore plusieurs couronnes d'or représentant des feuilles de peuplier (*gharab*); on y trouva des ossements, des urnes cinéraires et quelques fragments provenant des tombeaux; entre autres des poupées antiques, dont les tenons de cuivre étaient encore conservés.

[1] *Journal asiatique*, 1853.

Les sépulcres contenant des objets précieux sont rares; cependant on tombe, de temps à autre, sur bien des antiquités curieuses. Quelquefois les cercueils, car ces constructions méritent plutôt ce nom que celui d'urnes, étaient bardés de fer à l'intérieur : ainsi nous en découvrîmes un qui, sur les quatre côtés, était ceint d'une lame de fer, large à peu près de 8 centimètres. Le fer, quoique très-oxydé, avait complétement l'éclat de l'acier et était très-cassant.

Ces tombeaux ne se trouvent qu'aux extrémités du tumulus ou dans les ravins, mais jamais à une très-grande profondeur. Les cercueils sont généralement faits de la manière suivante : le fond en est formé par deux ou trois briques babyloniennes, au-dessus desquelles sont placées d'autres briques debout sur le côté étroit, pour former ainsi une sorte de sarcophage couvert par des pierres en forme de toit. Les matériaux sont évidemment empruntés à des monuments plus anciens, et on trouve dans le même cercueil les briques d'Assarhaddon, de Nabuchodonosor, de Nériglissor et de Nabonid. C'est ainsi qu'il faut expliquer l'erreur de sir Henry Rawlinson, qui croit pouvoir conclure quelque chose de la présence des briques de Nériglissor, dont j'ai découvert la légende; mais justement les exemplaires que je lui communiquai à Bagdad, le 22 mai 1853, provenaient de ces tombeaux, d'une époque plus moderne que la fondation de Séleucie.

La plupart de ces tombeaux ont été fouillés il y a longtemps; néanmoins, dans le grand nombre, on en trouve qui ont échappé à l'investigation sacrilége des pillards. Dans le ravin méridional on rencontre des sarcophages en briques; dans l'un d'eux il y avait un pendant d'oreilles d'un ouvrage très-fin, formé d'un carré auquel étaient attachées, avec des chaînettes, de petites grenades d'un travail extrêmement soigné. D'autres tombeaux contenaient des anneaux d'or et des bagues avec des pierres précieuses; une opale était enchâssée dans un cercle d'or d'une grande valeur. Les bagues, les boucles d'oreilles, étaient trouvées à côté de masques qui probablement reproduisaient les portraits des morts. Le ravin occidental nous fournit, entre autres, le masque d'un enfant, d'un travail qui rappelle les stucs de Kertsch. Les tombeaux contenaient presque toujours des verroteries de différentes couleurs. Nous en avons trouvé de toutes les grandeurs et dimensions; l'un des vases de verre n'avait pas moins de 30 centimètres de hauteur, mais la plupart étaient très-petits. Quelquefois leurs formes étaient on ne peut plus gracieuses; beaucoup avaient une ou deux anses. Nous découvrîmes aussi une grande quantité de vases de terre, cuite et peinte de manière à rappeler, par l'ornementation, les vases grecs; malheureusement les objets les plus volumineux étaient toujours cassés. Chose singulière, les pots communs de terre non cuite étaient généralement restés intacts.

De quel temps datent ces tombeaux? Évidemment de l'époque parthe. Les personnes ensevelies étaient païennes, car la nature de la sépulture exclut l'idée d'y voir des Juifs. Nous avions cru que ces sépulcres pouvaient avoir recueilli les corps des Macédoniens d'Alexandre, dont chacun, selon Arrien (*Expédition d'Alexandre*, V), avait des couronnes d'or; la sépulture pourtant n'a pas un cachet grec, mais porte un caractère asiatique prononcé, mêlé seulement

do traces de la civilisation hellénique. Or cet indice nous en fait justement supposer l'origine parthe; nous savons, en outre, que les Arsacides habitaient passagèrement le palais, déjà menacé dans son existence, des rois babyloniens, perses, et d'Alexandre.

Néanmoins l'origine de l'édifice est plus ancienne. On trouve dans les fouilles trop de fragments couverts de textes cunéiformes pour ne pas y voir une ruine babylonienne. Plusieurs inscriptions très-curieuses ont été découvertes en ce lieu, entre autres une tablette qui représentait quelques dieux avec les noms au-dessus. Ces petites tablettes sont très-fréquemment rencontrées. Les briques que l'on extrait des constructions inférieures portent le nom de Nabuchodonosor, ou bien elles sont dépourvues d'inscriptions, et les fondations elles-mêmes sont les endroits d'où l'on tire le plus de briques inscrites. Donc ce monument fut élevé par le destructeur de Jérusalem.

Et quel est cet édifice que représentent aujourd'hui les ruines d'Amran ibn Ali?

Ce sont les jardins suspendus de Nabuchodonosor.

Nous croyons pouvoir démontrer cette identification jusqu'à l'évidence, et la mettre à l'abri de toutes les contestations.

On a cru souvent que les jardins suspendus étaient au-dessus du Kasr; cette opinion est erronée, ils touchaient l'Euphrate. Strabon dit que le jardin (*κῆπος*) était près du fleuve. La description de Diodore rend la première hypothèse, souvent émise, impossible : l'historien de Sicile remarque expressément que le jardin suspendu était à côté de l'acropole (*παρὰ τὴν ἀκρόπολιν*), et, sous cette appellation d'acropole, il entend le château royal, car il dit du troisième mur intérieur *qu'il entourait l'acropole* (*περιεῖχεν ἀκρόπολιν*). Josèphe, d'après Bérose, assure que le monument était dans la cité royale (*ἐν τοῖς βασιλείοις*); mais nulle part on ne peut déduire des passages des anciens, que cette œuvre merveilleuse fût construite au-dessus du Kasr même. Quinte-Curce dit : *Super arce vulgatum Græcorum fabulis miraculum pensiles horti sunt, summam murorum altitudinem æquantes multarumque arborum umbra et proceritate amœni.* Mais *arx*, dans ce passage de Quinte-Curce qui parle des 20 stades de sa circonférence, ne s'applique pas au Kasr, mais à la dernière enceinte. D'ailleurs tout le passage qui suit exclut la pensée qu'un tel monument ait été élevé au-dessus d'une autre construction. Le sens des paroles de Quinte-Curce est : « Au-dessus de l'acropole s'élève la « merveille connue par les récits des Grecs : les jardins suspendus, égalant en hauteur la « partie des murs la plus élevée (les tours), et agréables par l'ombre d'arbres nombreux et « élancés. » Qu'on se figure un instant sous le mot *arx* le Kasr, comment peut-on dire que les murs du château, qui ne sont, dans cette supposition, que les parois des quatre façades, soient égalés par la terrasse des jardins suspendus? Dans ce cas, l'auteur latin, sous peine de commettre une faute grossière, aurait dû s'expliquer sur l'élévation des jardins au-dessus des murs du palais. D'ailleurs il n'y pouvait penser après les récits des auteurs grecs qu'il avait sous les yeux. Cependant les mots de Quinte-Curce, *super arce*, mal interprétés, semblent avoir été la cause de cette confusion. Écoutons la description de cet auteur :

« On a construit sur le rocher des piliers qui soutiennent l'ouvrage entier; sur ces piliers « on a étendu un *solum* formé de pierres carrées pour supporter la terre qu'on y dépose à « une grande hauteur, et pour résister à l'humidité provenant des irrigations de la terre vé- « gétale. Ces soubassements soutiennent des arbres tellement forts, que leurs troncs occupent « un espace de 8 coudées de circonférence; ces arbres ont jusqu'à 50 pieds de hauteur, et « fructifient tout comme s'ils étaient cultivés dans leur propre terre. Et, quoique la vétusté « ne s'attaque pas seulement aux ouvrages émanant de la main de l'homme, mais qu'elle « n'épargne pas même les œuvres de la nature, cette masse, qui est chargée des racines de « tant d'arbres et du poids d'une pareille forêt, dure sans être endommagée, car elle est « soutenue par vingt parois très-larges, distantes les unes des autres de 11 pieds. Ceux qui « la voient de loin peuvent croire que c'est une forêt qui s'adosse à une montagne. On ra- « conte que les jardins suspendus sont l'œuvre d'un roi syrien régnant à Babylone, vaincu « par l'amour de sa femme, laquelle, possédée par le désir de se trouver à la campagne dans « des forêts et des bois, poussa son mari à imiter l'aménité de la nature au moyen d'un pa- « reil travail. »

Apparemment, ce n'est pas au-dessus d'une maison, quelque solide qu'elle soit, qu'on construit une forêt.

Strabon (l. XVI, p. 628, éd. Didot) s'exprime ainsi :

« Les monuments de Babylone sont comptés parmi les sept merveilles, de même que le « jardin suspendu (*κῆπος κρεμαστὸς*), qui a la forme d'un carré dont chaque côté est de quatre « plèthres. Il est construit de plusieurs terrasses formées par des voûtes (*ψαλιδώμασι κα- « μαρωτοῖς*) s'élevant les unes au-dessus des autres, et soutenues par de gros piliers. Ces « derniers sont creux et remplis de terre pour qu'ils puissent contenir les racines des plus « grands arbres. Ces piliers, ainsi que le sol de chaque terrasse, comme les voûtes, sont « construits en briques cuites jointes avec de l'asphalte. On arrive à l'étage supérieur par « des escaliers, le long desquels on a disposé des turbines (*κοχλεαί*). Des hommes, dont c'est « l'ouvrage, les mettent en mouvement sans cesse et font monter l'eau de l'Euphrate dans le « jardin situé tout près du fleuve. Car le fleuve coupe la ville par le milieu, et a un stade « de largeur. Le jardin est situé sur le fleuve même. »

Diodore de Sicile (II, x) est encore plus explicite :

« Il y avait aussi, auprès de l'acropole, le jardin dit suspendu, qui n'était pas l'œuvre de « Sémiramis, mais celle d'un roi syrien postérieur, qui le fit construire pour complaire à sa « maîtresse. Celle-ci étant, à ce que l'on dit, Perse d'origine, demanda, dans son désir de « voir des prairies accidentées, que le roi imitât par une plantation artificielle le caractère « spécial du pays de la Perside. Le jardin s'étend de chaque côté, environ de quatre plèthres; il « présente une montée accidentée et des édifices qui s'y tiennent les uns aux autres, en « offrant ainsi une mise en scène théâtrale. Au-dessous des montées artificielles il y avait des « arcades, pour supporter à la fois la pesanteur de la masse du jardin, et ces arcades hautes

Digitized by Google

« étaient plus longues et s'avançaient sur celles qui étaient bâties au-dessous. La dernière « voûte, la plus élevée, avait 50 coudées de hauteur; au-dessus d'elle se trouvait la plus haute « plate-forme, dont l'élévation égalait celle de l'enceinte crénelée. Puis les piliers étaient cons- « truits avec une grande solidité; ils avaient 22 pieds d'épaisseur, et chacun était séparé « de l'autre par un intervalle de 10 pieds. Les étages étaient couverts par des poutres en « pierre qui mesuraient, avec la partie qui dépassait, 16 pieds de longueur et 4 de largeur. « L'étage ainsi construit avait sur ces blocs de pierre un parquetage de roseaux mêlé de beau- « coup d'asphalte, ensuite une double couche de briques reliées avec du plâtre. Cette troi- « sième structure était garantie par une couverture en plomb, afin que l'humidité de la terre « apportée ne pénétrât pas dans la profondeur. Sur ces substrates, on accumulait une masse « de terre d'une hauteur suffisante pour contenir les racines des plus grands arbres. Toute « cette surface, en forme de plancher (ἔδαφος) aplani, était remplie d'arbres qui pouvaient « enchanter le spectateur par leur grandeur et leurs autres agréments. Les tumels eux- « mêmes recevaient la lumière par les voûtes qui leur étaient superposées; ils avaient des « emplacements en grand nombre et offraient beaucoup de variété, pour que les rois pussent y « séjourner. Au niveau de la vue la plus élevée (ἐκ τῆς ἀνωτάτης ἐπιφανείας), il y avait un « édifice ayant des tranchées perpendiculaires (διατομὰς) et des machines pour porter l'eau « à la hauteur : on tirait par ces moyens une quantité d'eau du fleuve, sans que personne « du dehors pût s'en apercevoir. Ce jardin, comme je l'ai énoncé plus haut, était d'une cons- « truction plus récente. »

Nous ne parlons pas de Philon de Byzance, sous le nom duquel il y a une description peu instructive des jardins suspendus, dans le petit écrit περὶ Θεαμάτων. Nous ne citerons que Bérose, qui, bien que moins explicite, rend compte de l'aspect général du monument :

« Nabuchodonosor fit ensuite, dans la cité royale, un édifice reposant sur des substructions « de pierre (ἀναλήμματα λιθινὰ) qu'il éleva à une hauteur très-considérable, en leur donnant « le plus qu'il pouvait l'apparence de collines naturelles. Il planta partout des arbres de « diverses espèces, et construisit ainsi ce qu'on nomme les jardins suspendus; il les bâtit pour « faire plaisir à sa femme qui avait été élevée en Médie, et qui aimait beaucoup l'aspect « des régions accidentées. »

Quelles sont donc les conclusions que nous pouvons tirer de ces différents auteurs si concordants entre eux? Les voici :

Le jardin suspendu était un édifice séparé du château royal;

Il était à côté de ce dernier, dans l'enceinte de la cité royale;

Il était sur les bords de l'Euphrate.

Il occupait une surface considérable, puisque sa plate-forme avait encore 16 plèthres carrés, plus d'un hectare et demi d'étendue.

Il était sur la rive gauche, ou orientale, car, dans tout le parcours de l'Euphrate sur la rive droite, il n'y a plus la moindre trace d'une si vaste construction, qui aurait rendu impossible

au fleuve de quitter son ancien lit et de s'en frayer un nouveau sur les ruines d'une telle construction.

Donc le jardin suspendu n'était pas le Kasr, qui est le château;

Puis, cet édifice ne pouvant être Babil, qui ne représente aucune des conditions voulues, le Tell Amran ibn Ali montrant tout ce qui caractérise la situation, l'étendue, et étant la seule ruine à laquelle tous les passages des anciens écrivains peuvent se rapporter,

Nous concluons avec certitude :

Le jardin suspendu de Nabuchodonosor, connu sous le nom des jardins suspendus de Sémiramis, a existé là où se trouve la ruine nommée colline d'Amran ibn Ali.

Aucune objection sérieuse n'a pu être faite à notre identification. M. Rawlinson a essayé de la combattre; mais le seul argument qu'il apporte, c'est que l'étendue du Tell-Amran est, selon lui, au moins quatre fois plus grande que celle que Diodore de Sicile et Strabon attribuent aux jardins suspendus.

Le savant anglais, qui semble avoir émis cette objection seulement pour en formuler une, est encore ici dans l'erreur : Amran n'est pas quatre, mais douze fois plus étendu. Il a toujours fait peu de cas de l'étendue énorme que tous les auteurs grecs donnent à Babylone, qu'il a voulu autrefois resserrer dans l'enceinte de la cité royale[1]; et aujourd'hui il semble avoir la velléité de rejeter une identité prouvée, parce qu'elle ne cadre pas avec le *chiffre* de Diodore. Le colonel Rawlinson accepte-t-il par hasard les dimensions du second mur d'enceinte de la cité royale, à laquelle Diodore, suivant Ctésias, donne une largeur de 300 pieds et une hauteur égale? Suit-il Diodore dans son appréciation du troisième mur, qui avait une longueur et une hauteur encore plus grandes, tandis que le mur, qui devait être plus long que celui de 60 stades, n'avait, selon cet auteur, qu'un parcours de 20 stades?

D'ailleurs j'accepte, jusqu'à preuve du contraire, le chiffre de 16 plèthres carrés[2], mais comme étendue du *sommet* de la plate-forme qui existait selon les données des auteurs classiques. Le jardin avait une hauteur considérable, puisqu'il s'élevait au-dessus des murs de la cité royale, quand même nous n'accepterions pas le chiffre de 50 brasses, ou 300 pieds de hauteur, ce qui est une élévation énorme. En tout cas, une montagne telle que les jardins suspendus l'ont été ne peut avoir eu une base de 400 pieds (126 mètres) seulement, surtout avec une élévation comme celle qu'elle a dû avoir; ensuite la plate-forme, qui nécessairement jouait un grand rôle, aurait été trop petite avec une base aussi restreinte, et pourtant il y avait sur cette plate-forme une maison royale et les machines qui étaient nécessaires pour faire monter l'eau et pour arroser le jardin tout entier.

Donc, le chiffre de 16 plèthres carrés, que donnent du reste Diodore et Strabon, ne peut s'appliquer à la base, mais au sommet. Celui-ci avait alors une étendue pareille à la

[1] Selon les opinions de M. Rawlinson en 1859, cette enceinte est d'origine parthe, aussi n'a-t-il pas besoin de s'en occuper. C'est un expédient très-commode. — [2] Un hectare 59 ares.

cour du Louvre, ce qui n'est pas énorme pour un jardin planté d'arbres, contenant des maisons royales et des hangars pour conserver des machines considérables.

Qu'on se figure donc dans la cour du Louvre une pyramide de 100 mètres au moins de hauteur, c'est-à-dire égalant en élévation la croix du dôme des Invalides, dépassant de la moitié Notre-Dame de Paris, et ayant tout cet appareil au-dessus de sa plate-forme!

Mais, d'ailleurs, les limites du Tell-Amran ibn Ali ne sont pas trop étendues. D'abord la ruine a gagné en largeur ce qu'elle a perdu en hauteur, et tout ce qui couvre aujourd'hui la vaste surface de 15 hectares de la colline méridionale ne marque pas nécessairement l'étendue de l'antique édifice. Les fouilles, du reste, le prouvent bien; car la véritable construction du jardin reposait sur un monticule artificiel, et cette colline, faite de main d'homme, servait en même temps de soubassement. C'est à l'intérieur de ce monticule qu'étaient ménagés les tunnels qui conduisaient l'eau de l'Euphrate au-dessous de la plate-forme du jardin. Le ravin qui aujourd'hui partage en deux fractions inégales la partie septentrionale, peu considérable, de celle du sud, et qui est plus étendue, nous présente sans aucun doute les restes d'un de ces canaux souterrains. L'éboulement du terrain superposé aura donné naissance au ravin que nous voyons encore. Les traces d'un autre canal conduisant sous la hauteur de la plate-forme sont encore visibles. Je fis faire des fouilles dans le fond du cul-de-sac qu'on voit sur la carte; mais, malgré les indices que je rencontrai, je fus forcé de renoncer, par crainte d'éboulements menaçants, à l'exploration de ce tunnel, qui, comme les autres à droite et à gauche, aboutissait probablement à un réservoir souterrain.

C'est dans ce monticule trapézoïde qu'ont été trouvés les cercueils et les tombeaux dont j'ai parlé, et dont aucun n'a été découvert dans la partie que jadis couvrait le véritable jardin suspendu. Cette circonstance, relative à la découverte des tombeaux, milite encore en faveur de l'assimilation de la colline Amran ibn Ali aux jardins suspendus; car les tombeaux ont dû être faits quand l'édifice subsistait encore, et quand Babylone n'était pas complétement déserte, c'est-à-dire du temps des Parthes. On a fait des tombeaux dans le soubassement du jardin, et l'appropriation de la localité à un cimetière n'a rien qui puisse nous étonner.

Au-dessus de ce monticule s'élevait, conformément aux habitudes architectoniques des Babyloniens, le véritable édifice, auquel nos mesurages, ainsi que la configuration du terrain, permettent d'attribuer, pour chaque côté, une largeur de 250 mètres, ce qui donne exactement 8 plèthres de côté (252 mètres). Ces 8 plèthres étaient occupés par la construction des piliers qui, sans doute, entraient profondément dans l'intérieur du monticule, et dont quelques-uns devaient forcément atteindre, à leur base, le niveau de l'Euphrate qui alimentait le réservoir déjà mentionné; puisque ces piliers avaient une largeur de 22 pieds, et que 10 pieds d'intervalle les séparaient les uns des autres, j'admets comme nombre des piliers vingt-cinq.

Au-dessus de la terrasse formée par ces constructions, s'en élevait une autre soutenue par la continuation en haut des mêmes piliers; ils perçaient le plafond de pierre et le parquet

de terre. Il faut bien admettre, pour l'épaisseur d'un étage ainsi formé, le chiffre de 20 pieds, et les tunnels eux-mêmes avaient une hauteur de 50 coudées, selon Ctésias; mais que l'on mette 50 pieds, et l'on atteindra déjà un chiffre très-considérable.

Il ne faut pas se figurer le mot de voûte comme équivalant à notre terme de tunnel; il s'agit d'une construction formée par des piliers et comparable à nos caveaux; l'espace était occupé par des rangées de vingt-cinq piliers.

Ce qui confirme encore mieux les deux chiffres de *dix* et de *vingt-deux*[1], c'est la longueur des blocs de pierre transversaux, évaluée à 16 pieds; les piliers étant éloignés de 10 pieds l'un de l'autre, les blocs dépassaient de 3 pieds de chaque côté. Le vide entre les deux dalles de pierres était donc aussi de 16 pieds. Cette circonstance milite singulièrement en faveur des chiffres de Diodore.

Un édifice comparable est celui des *mille et une colonnes* (*bin bir direk*) de Constantinople. Si les chiffres des anciens sont à peu près exacts, sauf la réduction en mesures grecques, la dernière terrasse (*ἐπιφανεία*) était soutenue par un carré de colonnes ou piliers, c'est-à-dire par cent de ces constructions. Car treize fois 22 pieds, pour les piliers, et douze fois 10 pieds, pour les interstices, donnent 406 pieds.

En admettant maintenant qu'il y ait eu quatre rangs de terrasses, et en donnant 50 pieds de hauteur au monticule du soubassement, et une hauteur égale à chacun des étages, y compris les plafonds des voûtes et les parquets de terre (*ἐδάφη*), on arrive, pour la hauteur totale de l'édifice, à 250 pieds (78 mètres).

Dans ce cas, on arrangerait les chiffres de la manière suivante :

Premier étage, de 25 fois 25 colonnes, occupant un carré de.....	790 pieds de côté.
Deuxième étage, de 21 fois 21 colonnes, occupant un carré de....	662
Troisième étage, de 17 fois 17 colonnes, occupant un carré de....	534
Quatrième étage, de 13 fois 13 colonnes, occupant un carré de....	406

D'après cette évaluation, chaque étage inférieur dépassait l'autre de 64 pieds sur le côté, et de 128 pieds sur la façade.

C'est ainsi que les terrasses entouraient, sur trois côtés, la construction supérieure, et ces plateaux formaient ce qu'on appelle l'*ἐπιφανεία*, la vue. La ruine semble indiquer que le quatrième côté, opposé au fleuve, s'élevait perpendiculairement ou verticalement dans toute la hauteur de l'édifice, ce qui rendait certainement les vues du jardin plus variées, et rendait plus imposant l'aspect de l'édifice du côté de la terre.

On ne peut guère adopter une hauteur plus considérable pour les terrasses, car les plantes devaient masquer les gradins, ce qu'elles n'auraient pas fait, si l'on avait vu reparaître au dessus de la cime des arbres la construction de l'étage supérieur.

[1] Voir la description de Diodore, p. 161, l. 4 et 5.

Il est possible encore que, par épaisseur du pilier, on ait voulu désigner un mur large de 22 pieds, et qui séparait les unes des autres les voûtes larges de 10 pieds; mais tout porte à croire que les architectes ont choisi le mode ci-dessus indiqué, qui devait suffire pour rendre solide la construction, sans apporter dans l'ouvrage un surcroît de travail inutile.

Du côté de l'est le mur était très-probablement plein sans être percé par les galeries, et ce mur, de 250 pieds de hauteur sur 22 de largeur, pouvait garantir l'édifice contre le danger de s'écrouler.

Jusqu'ici, que je sache, aucune mention des jardins suspendus ne se trouve dans les inscriptions cunéiformes; il est probable que celles que nous possédons, par exemple, le cylindre de Phillipps, le texte de la Compagnie des Indes et quelques autres, ont été rédigées dans un temps de beaucoup antérieur à la construction des jardins suspendus. La teneur elle-même du passage de Bérose, tel qu'il nous est conservé par Josèphe, semble indiquer la postériorité de sa fondation. J'ai déjà expliqué ailleurs que la circonvallation de Babylone, la restauration de la Pyramide (*Babil*) et de la Tour (*Birs-Nimroud*), la fondation des temples de Mylitta, de Mérodach et de tant d'autres divinités, tombent dans les seize ans qui s'écoulèrent entre l'avénement de Nabuchodonosor et sa campagne de Judée. Nous savons qu'une femme mède ou perse fut la cause de notre merveille; on la nomme Amytis, fille du roi Astyage, et le mariage doit avoir eu lieu après l'avénement de ce roi, qui date de 595 avant J. C. Donc il est très-probable que l'union suivit la destruction de Jérusalem, et les seize ans qui la précédèrent sont bien remplis par les autres œuvres de Nabuchodonosor.

Si l'on pouvait fouiller profondément pour rencontrer les soubassements et la pierre angulaire de l'édifice, chargée d'une inscription qui doit y être encore, on trouverait très-probablement la mention de la destruction de Jérusalem. Ce monument peut avoir été l'œuvre d'un homme âgé qui veut complaire à sa maîtresse dont il craint l'infidélité. L'idée même, fort probable, est néanmoins bizarre; d'autant plus qu'il y avait non loin de Babylone des contrées montueuses et d'une grande beauté. La folie de Nabuchodonosor me semble être un fait très-historique, que les Juifs ont naturellement exagéré dans leur haine justifiée; mais elle explique parfaitement l'incapacité, pendant les dernières années de sa vie, de Nabuchodonosor, qui, du reste, mourut à l'âge de soixante-trois ans.

Il serait possible que, dans quelques passages des inscriptions des autres rois, une occasion se fût trouvée de mentionner cet édifice. Malheureusement le plus grand et le plus important de ces textes ne nous est connu, jusqu'ici, que par fragments; mais nous avons l'espoir de pouvoir obtenir un jour des notions exactes sur cette merveille du monde, qui confirmeront, dans les points généraux, notre opinion sur l'identité du Tell-Amran, et nos idées sur la construction du monument.

Il ne paraît pas que l'existence des jardins suspendus ait été très-longue. Quinte-Curce dit, il est vrai, que l'œuvre durait encore de son temps (*inviolata durat*), mais je ne sais pas s'il faut prendre cette expression à la lettre. Diodore parle, au contraire, à l'imparfait, comme

d'une chose passée; cependant Strabon, qui était né en Orient, emploie le présent. Pline ne mentionne pas les jardins suspendus, et dit seulement que le temple de Bélus subsistait encore à Babylone.

Les rois perses résidaient l'hiver à Babylone; on les croyait bien heureux de pouvoir le faire, et certes ils ont dû être séduits surtout par la présence du jardin suspendu [1]. Alexandre y passa quelque temps pendant sa maladie, comme nous l'avons dit; il fut transporté dans une de ces constructions voûtées qui contenaient des habitations royales dont Diodore nous a transmis le souvenir. Certainement on pouvait ménager dans les interstices des voûtes, qui avaient 22 pieds de longueur et 10 pieds de largeur, des réduits très-habitables, surtout quand on prolongeait les chambres, ce qu'on pouvait faire avec facilité. Outre ces salles construites sous les voûtes, où un personnel très-nombreux pouvait trouver place, il y avait aussi des habitations sur les terrasses et tout à fait en haut, près du hangar des machines irrigatoires.

Mais, après la mort d'Alexandre et la fondation de Séleucie, le siége de l'empire étant transporté, rien n'encouragea plus à la conservation de ce curieux et unique édifice. Quoique les Parthes paraissent avoir résidé à Babylone quelquefois, ainsi que l'attestent des passages des anciens, quoiqu'ils aient restauré le rempart de la cité royale pour en faire un enclos de chasse, cette merveille du monde devait périr, du moment qu'on cessait de se soucier de sa conservation. La moindre interruption dans les arrosages devait déterminer une sécheresse fatale à l'existence des arbres, car le ciel de Babylone était, du temps d'Hérodote, ce qu'il est aujourd'hui, d'un azur impitoyable pendant près de six mois de l'année. D'autre part, certaines plantes, qui prospèrent par la sécheresse, devaient se développer au détriment des autres, et quelquefois entamer la muraille elle-même, briser les revêtements des piliers, et déranger les masses de pierre par la chute de leurs soutiens. S'il faut croire ce que rapporte Philon de Byzance, que les colonnes de pierre (*λίθινοι κίονες*) étaient couvertes non pas de dalles de pierre, comme l'atteste Diodore, mais de traverses de palmiers, parce que ce bois est insensible à l'humidité et non exposé à la pourriture, la ruine devait bientôt s'ensuivre. Il ne faut donc pas s'étonner, que déjà, du temps des Parthes, le monticule artificiel ait été employé comme une espèce de cimetière et nous ait fourni tant d'ornements funèbres. Il y a encore une circonstance dont il faut tenir compte pour expliquer la prompte destruction du monument : c'est la présence de tombeaux si nombreux, datant d'une époque peu éloignée de celle des Perses, et qui semblaient trouver une place très-convenable dans un parc ou un jardin.

L'Euphrate lui-même et ses inondations devaient également hâter la dévastation et transformer le monticule artificiel et le jardin suspendu en un terrain qui paraissait être produit par la nature seule. Les voûtes s'effondraient par les crues d'eau qui envahissaient

[1] Τοὺς γε Περσῶν βασιλέας ἐμακάριζον, ἐν Βαβυλῶνι τὸν χειμῶνα διάγοντας, etc. (Plut. *De exilio*, cap. XII.)

les canaux souterrains, tandis que la destruction de la partie supérieure pesait inégalement, sur différents points, d'un poids plus considérable que ne l'avait prévu le calcul des architectes babyloniens.

On demandera peut-être d'où provient qu'aujourd'hui aucun des blocs de pierre n'ait été retrouvé? Je répondrai d'abord que nous sommes loin de toucher aux substructions qui étaient sûrement en pierre; mais il n'est nullement aussi certain que les étages supérieurs aient été construits ainsi. Il y a au moins une divergence sur ce point, puisque Diodore et Quinte-Curce parlent des pierres transversales, tandis que Strabon se tait à leur égard et semble même les exclure par son expression de terrasses voûtées (*ψαλιδώμασι καμαρωτοῖς*), puisque Philon de Byzance, sous le nom duquel on fait courir le livre des *Sept merveilles*, parle expressément des traverses en bois de palmier, ce qui se rapproche singulièrement du mode de bâtir dans ces pays, de nos jours. Peut-être l'un et l'autre procédé a-t-il été employé, l'un pour les étages du bas, l'autre pour les parties supérieures de l'édifice.

Mais, en aucun cas, l'absence actuelle des pierres ne saurait être une raison pour rejeter l'identification de l'Amran et des jardins suspendus. A coup sûr, aucune autre ruine n'était plus exposée à servir de carrière, et certes les villes qui se sont élevées les unes après les autres dans les environs de l'antique Babylone ont dû utiliser cette ressource abondante. Il est avéré, par les textes des anciens, comme par les inscriptions, qu'une grande masse de pierres entra dans la construction des édifices de Babylone; mais on n'en trouve plus nulle part la moindre trace, et je ne me souviens pas d'avoir vu un bloc de pierre tant soit peu considérable pendant toute la durée de mon investigation. L'obélisque dit de Sémiramis, le pont de l'Euphrate, ont dû nécessiter l'emploi d'une masse considérable de ces matériaux, mais jamais la moindre trace de leur présence n'a été remarquée dans les constructions, sauf le lion de basalte; tandis que des petits fragments de basalte, de marbre et de grès, qui couvrent la surface de Babylone, nous garantissent l'ancienne existence des blocs de pierre, et en expliquent en même temps la disparition.

Une question que j'ai réservée pour la fin, c'est celle de savoir si la façade escarpée du jardin était du côté du fleuve ou du côté de la terre. Je sais que quelques restaurateurs des édifices anciens ont mis la façade haute du côté du fleuve. Je serais de leur avis, si l'état de la ruine ne semblait pas s'opposer à cette opinion. L'édifice devait imiter l'aspect général d'une montagne, but que, certes, il n'aurait pas atteint, si, vu du fleuve, il avait présenté des voûtes et des piliers.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

BABIL.

(TOMBEAU DE BÉLUS.)

Nous passons maintenant à la troisième ruine, qui est située tout au nord de la cité royale. Ce monticule s'appelle aujourd'hui *Babil*, et résume, pour ainsi dire, à lui seul, le nom antique de Babylone. Nous avons déjà dit que la plupart de nos devanciers l'appellent *Mudjelibeh*; c'est à tort, car les Arabes ne l'appellent que *Babil*, quelquefois *Makloubeh* (مقلوبة), « la ruine, » tandis qu'ils donnent au Kasr le nom de Mudjelibeh (مُعَيْلِيبَة). Du reste, M. Layard nous avait déjà précédé en adoptant cette désignation, qui doit se substituer au nom introduit par Rich.

Babil ne porte pas son nom sans raison; ce tumulus peut bien passer pour la ruine la plus imposante de Babylone, sans même excepter le Birs-Nimroud. Qu'on se figure une masse énorme de 180 mètres de longueur et de 40 mètres de hauteur, tout accumulée par la main de l'homme, dans un terrain parfaitement plat, et dont l'aspect désert fait ressortir encore davantage la grandeur écrasante de cette ruine.

Vers les côtés nord et ouest, Babil est très-endommagé; il y manque tout le coin du nord-ouest, de sorte que le plan actuel représente un trapézoïde assez informe. Dans la partie septentrionale du côté ouest, une langue se détache du reste de la ruine; elle est formée par une vaste incision (ou un golfe, si je puis dire ainsi), qui, par la pente douce qu'elle offre, donne l'accès le plus facile à la plate-forme déchiquetée de ce monceau de briques. La façade occidentale court à peu près du nord-nord-est au sud-sud-ouest, et, dans sa jonction avec le côté méridional, atteint presque l'angle de l'ancien édifice.

Une autre incision se trouve au sud de la première dont nous avons parlé : on peut également monter par là avec facilité. Arrivé en haut, on trouve un petit plateau accidenté; la première chose qu'on aperçoit, c'est une sorte de plaine qui a près de 70 mètres de large, et qui montre beaucoup de traces d'excavations des chercheurs de briques. C'est là aussi que je trouvai une inscription grecque fragmentée ainsi conçue :

Ο
ΜΝΗΜΑΤΟΔΕ
ΔΟΣΕΣΤΙΚΑ
ΝΟΣΟΣΠΟΤΕΙ
ΠΟΛΛΟΙΣΙΝΤ
ΗΓΛΑΙΣΕΝΣ
ΟΙΣΠΟΛΛΑ
ΣΩΜΑΤΑΦ

La pierre était fruste, toute la partie droite manquait. Mais ce qui reste montre claire-

Digitized by Google

ment que cette inscription était rédigée en distiques et qu'elle devait honorer la mémoire d'un Grec. Le chiffre en haut est un O ou un 9; dans le premier cas, le texte indiquerait l'an 70, dans l'autre, l'an 90 des Séleucides; ce qui correspondrait aux dates 242 ou 222 avant J. C.

Je fis faire des fouilles dans les lieux environnants, pour retrouver le reste de l'inscription, mais sans obtenir aucun résultat.

Les inégalités de terrain donnent à la ruine un aspect des plus étranges; mais ce n'est pas seulement le sommet du tumulus qui offre de l'intérêt. Déjà Rich parle des cavernes que les Arabes nomment *serdâb*. M. Layard y a continué les fouilles à une grande profondeur, du côté du nord. La tranchée qu'il fit avait sans doute pour but de rejoindre, à l'intérieur, le tunnel qui exista jadis dans la direction de l'est à l'ouest. M. Rich fit également faire des excavations qui le conduisirent à une chambre de 13 pieds carrés (12 pieds babyloniens), dont les parois étaient faites de briques, mais qui était complétement remplie de poussière.

Nous trouvâmes également des pierres, des briques, des verres même; nous fouillâmes en haut, auprès des débris de constructions, qui ne nous paraissaient pas remonter aux temps babyloniens, quoique le tumulus lui-même recèle beaucoup de briques de Nabuchodonosor, et que sa restauration date évidemment de ce roi. La partie inférieure est construite de briques crues, en partie, et les revêtements seuls étaient en briques cuites, cimentées avec du mortier. Nous avons constaté, d'après Rich, la présence de bitume mêlé de roseaux, quoique sir Henry Rawlinson semble la nier[1]; elle indique que la partie existante n'a été que la substruction d'un édifice immense.

L'intérêt principal des excavations se rattacherait surtout au côté méridional, qui est presque entièrement conservé, quant à l'étendue et à l'orientation. Celle-ci suit les quatre points cardinaux. Le côté sud mesure encore 180 mètres, la longueur du stade, et montre, par l'angle droit qu'il fait avec le côté oriental, qu'il doit être le point de départ des fouilles et des mesurages futurs.

M. Thomas a fidèlement reproduit l'aspect de ce curieux reste de l'ancienne Babylone, qui ne ressemble plus aujourd'hui au dessin du livre de M. Rich, et que M. Rawlinson a inséré dans son édition d'Hérodote. Je ne me souviens pas d'avoir vu cette énorme construction en briques qui s'y trouve à la droite du lecteur et qui ressemble à une fenêtre en surplomb. Je ne me rappelle pas non plus la construction à gauche, qui regarde le nord. Si, comme je le pense, le dessin de Rich est exact, les constructions, sans doute modernes, ont été démolies par les *sakkhârs* ou chercheurs de briques. Notre dessin présente la ruine vue de la rive opposée, mais celui de Rich a dû être pris au nord-ouest de la ruine.

Abordons maintenant la question de l'identification de Babil. Elle ne date pas d'hier:

[1] Rawlinson, *Herodotus*, t. II, p. 575.

la divergence qui séparait Rich et Rennell le prouve, et, de nos jours, M. Rawlinson dut prendre le parti de Rennell, tandis que tous les autres auteurs accèdent à l'opinion du premier explorateur véritable de Babylone. Étienne Quatremère[1] était aussi de l'opinion de Rennell; mais, malgré la science avec laquelle elles sont défendues, les raisons que ce savant orientaliste a fait valoir ne me semblent nullement décisives, la connaissance des lieux ayant manqué à l'érudit éminent dont nous parlons.

Rennell, sir Henry Rawlinson et Quatremère considèrent Babil comme la ruine de la tour de Bélus dont parle Hérodote. Écoutons d'abord le père de l'histoire :

« Babylone était ainsi entourée d'un mur. La ville est partagée en deux portions, au milieu « desquelles coule le fleuve qui s'appelle l'Euphrate. »

Τετείχισται μέν νυν ἡ Βαβυλὼν τρόπῳ τοιῷδε· ἔστι δὲ δύο φάρσεα τῆς πόλιος· τὸ γὰρ μέσον αὐτῆς ποταμὸς διέργει, τῷ οὔνομά ἐστι Εὐφρήτης. (I, CLXXX.)

Et, après avoir parlé des rues de Babylone, l'historien continue en reprenant la description des murs extérieur et intérieur ;

« Dans chacune des portions de la ville se trouvent des enceintes particulières. Dans l'une, « il y avait la cité royale, entourée d'une circonvallation grande et forte; dans l'autre, se trou- « vait le sanctuaire de Jupiter Bélus, muni de portes d'airain, qui subsistait encore de mon « temps, long de deux stades de chaque côté et carré. Au milieu de ce sanctuaire on a bâti « une tour massive, longue et large d'un stade, etc. »

Ἐν δὲ φάρσεϊ ἑκατέρῳ τῆς πόλιος ἐτετείχιστο [ἐν μέσῳ] ἐν τῷ μὲν τὰ βασιλήϊα περιβόλῳ μεγάλῳ τε καὶ ἰσχυρῷ, ἐν δὲ τῷ ἑτέρῳ Διὸς Βήλου ἱρὸν χαλκόπυλον, καὶ ἐς ἐμὲ τοῦτο ἔτι ἐὸν, δύο σταδίων πάντη, ἐὸν τετράγωνον· ἐν μέσῳ δὲ τοῦ ἱροῦ πύργος στερεὸς οἰκοδόμηται σταδίου καὶ τὸ μῆκος καὶ τὸ εὖρος, κ. τ. λ.

C'est seulement ainsi que le texte d'Hérodote, selon nous, peut être expliqué, et je partage l'avis de M. Bähr sur le sens de la phrase. Cependant, le mot *ἐν μέσῳ*, qui ne gêne pas beaucoup l'interprétation, mais qui *rend la phrase très-obscure*, semble être reporté du passage qui se trouve quelques lignes plus bas. Nous n'insistons pas sur ce point: M. Bähr a prouvé que le sens de cette expression ne veut dire *qu'à l'intérieur*, ainsi que l'allemand *mitten in der Stadt*, ou le latin *in media urbe*, ne veut pas dire *au centre*. Mais le mot *ἐτετείχιστο* se rapporte aux deux sujets *τὰ βασιλήϊα* et *Διὸς Βήλου ἱρὸν*, car, sans cela, le datif *περιβόλῳ μεγάλῳ τε καὶ ἰσχυρῷ* ne serait pas explicable.

Donc la traduction latine interlinéaire serait presque, comme la donne M. Bähr[2] :

« In utraque parte urbis muris circumdata erant : in altera regium palatium circuitu magno « validoque (*sc.* circumdata), in altera Jovis Beli templum aheneis portis instructum usque ad « mea tempore existens, dua stadia omni parte amplectens quadratumque. »

La traduction anglaise de M. Rawlinson ne me semble pas parfaitement exacte; la voici :

[1] *Journal des Savants*, 1852. — [2] Bähr, *Hérodote*, I, p. 357.

« *The centre of each division* of the town was occupied by *a fortress*. In the one stood the « palace of the kings surrounded by a wall of great strength and size : in the other was the « sacred precinct of Jupiter Belus, etc. »

Même en admettant les mots *ἐν μέσῳ*, la première phrase de l'original ne peut rendre le sens de la traduction anglaise. Si Hérodote avait voulu dire, « Il y eut une forteresse dans le « centre de chacune des deux divisions, » il aurait ajouté *ἄκρα ἐτετείχιστο*, et, ensuite, il aurait ajouté au datif *περιβόλῳ*, qui ne se peut construire tout seul, un mot se rapportant à *τὰ βασιλήϊα*, tel que *περιεχόμενα*.

Pour résumer, le texte veut simplement dire : « Dans un district de la ville se trouvait la « cité royale, munie d'un mur; dans l'autre, le sanctuaire de Bélus, protégé d'une manière « semblable. » Plus tard, il est vrai, ces deux enceintes devinrent des forteresses, et c'est ainsi que j'explique le passage de Plutarque dans la Vie de Démétrius (cap. VII) :

« Il expulsa la garnison de Séleucus de l'une des deux forteresses, car il y en avait deux. »

Καὶ τῆς ἑτέρας ἄκρας (δύο γὰρ ἦσαν) ἐκκρούσας τὴν τοῦ Σελεύκου φρούραν.

Diodore mentionne le même fait : ces deux citadelles sont la grande acropole, ou la cité royale, et la petite, que je crois être Borsippa; dans l'une d'elles tenait encore Démétrius contre les attaques de Séleucus.

Nous reviendrons plus tard sur ce point; mais nous demandons d'abord, puisque M. Rawlinson insiste sur la position centrale de la tour : Est-il mathématiquement possible, si un carré est partagé, par une ligne diagonale ou autre, en deux parties égales, que les centres des portions ainsi formées puissent se trouver dans la ligne même de séparation?

Et, d'abord, quelle est cette ligne de séparation?

Selon le témoignage d'Hérodote, c'était l'Euphrate. Pour pouvoir appliquer la description d'Hérodote aux ruines existantes, les savants anglais se souvinrent du passage de Diodore où il est parlé de deux palais dont le plus grand était du côté de l'ouest, et le petit sur la rive occidentale.

Dans cette hypothèse tout était expliqué : le grand palais de Nabuchodonosor était bien à l'ouest, mais il n'a pas laissé de traces; et le temple de Jupiter Bélus est bien Babil, qui est situé sur la rive opposée de l'Euphrate.

Malheureusement cet expédient ne pouvait suffire à toutes les exigences, car le grand palais de Diodore était entouré d'une triple enceinte qui se trouve encore, et non pas sur la rive occidentale, mais bien à l'orient de l'Euphrate.

Alors fut imaginé le système dont j'ai déjà parlé; on supposa que l'Euphrate babylonien coulait entre Babil et le Kasr. Rennell défendit cette thèse, que j'entendis souvent développer par sir Henry Rawlinson pendant que j'eus l'honneur de le voir à Bagdad. Nous reviendrons encore sur la question du changement de cours du fleuve. Dans l'opinion première de M. Rawlinson, le lit du Nil du moyen âge était celui de l'ancien Euphrate.

Néanmoins, dans son édition d'Hérodote, le savant anglais ne développe plus cette thèse, et

Digitized by Google

je vois avec plaisir qu'il a accepté mon opinion que le fleuve ancien coulait entre Amran et la hauteur à l'ouest. Cette opinion, ou, pour mieux dire, cette certitude, est un résultat de nos relèvements, et fut présentée à M. Rawlinson à la fin de 1853.

M. Rawlinson voit dans le Kasr la cité royale, τὰ βασιλήια, et dans Babil le temple de Bélus décrit par Hérodote. Cela pourrait étonner de la part d'un savant qui insiste tant sur le sens propre des mots de Diodore de Sicile (Herodotus, II, p. 588); car Babil et Kasr sont sur la même rive de l'Euphrate.

Nous nous résumons donc :

Le temple de Jupiter Bélus était sur la rive opposée à celle où était la cité royale;

La cité royale était sur la rive orientale;

Donc le temple de Bélus était sur le côté ouest du fleuve.

Puis, Babil se trouve à l'est de l'Euphrate,

Donc Babil n'est pas la ruine du temple dont parle Hérodote.

Mais quel est le sanctuaire que représente ce monticule? Voici la réponse: C'est *le tombeau de Bélus*, dont parlent les anciens, et qui est complétement distinct du temple ou de la tour à étages.

On commet une erreur, si, pour une ville telle que Babylone, on pense pouvoir retrouver chez tous les auteurs les notions de tous les édifices. Hérodote parle du grand nombre des temples babyloniens, dont l'existence est confirmée par les inscriptions; il dit que Babylone était ornée autant qu'aucune autre ville dont nous ayons la connaissance (I, CLXXVIII). Il n'a mentionné ni les jardins suspendus, ni le tunnel de Sémiramis, ni l'obélisque; et, pourtant, la première des sept merveilles du monde devait bien l'avoir frappé. Le père de l'histoire néglige surtout la rive gauche de l'Euphrate, et s'occupe avec prédilection de la partie occidentale de Babylone; il ne parle que très-superficiellement de la cité royale, pour s'occuper ensuite de la tour de Bélus, qui n'a pas même l'honneur de figurer parmi les sept merveilles du monde, à côté des murailles et des jardins suspendus de Babylone.

Il y a une raison spéciale qui a empêché Hérodote de s'occuper du sépulcre de Bélus: car voici ce que dit Strabon (l. XVI) à ce sujet :

« A cet endroit (αὐτόθι), se trouve aussi le tombeau de Bélus, maintenant détruit, et qui « fut saccagé, dit-on, par Xerxès. C'était une pyramide carrée, formée de briques cuites, ayant « un stade de hauteur et autant de côté. Alexandre avait eu l'intention de la rebâtir. Mais « l'ouvrage exigeait beaucoup de travaux et de temps, puisqu'il fallut deux mois pour que dix « mille ouvriers déblayassent les ruines et les décombres; aussi Alexandre ne put-il exécuter « son dessein, parce que, bientôt après, il mourut de maladie. Après lui, personne ne s'oc- « cupa de ce monument. »

A cet endroit veut dire *près des jardins suspendus;* la phrase se rattache au passage que nous avons allégué plus haut. Donc la pyramide était près des jardins suspendus, elle avait une base d'un stade de largeur et de longueur, ce qui cadre exactement avec la ruine de Babil.

Digitized by Google

Arrien dit, à deux endroits, la même chose ; d'abord dans l'Expédition d'Alexandre, l. III, c. XVI :

« Lorsque Alexandre arriva à Babylone, il imposa aux Babyloniens (προσέταξε) de rebâtir « les temples que Xerxès avait détruits; les sanctuaires, en général, et surtout le temple de « Bélus, dieu que les Babyloniens honorent le plus. »

A la fin de son ouvrage, Arrien est plus explicite encore :

« Le sanctuaire de Bélus est au milieu de la ville des Babyloniens, le plus grand de tous, « et construit en briques cuites, assemblées avec de l'asphalte. Ce temple, comme les autres de « Babylone, avait été détruit par Xerxès, quand il revint de Grèce. Alexandre avait l'intention « de le rebâtir: les uns disent qu'il voulait le faire sur les anciennes fondations, et, pour cela, « il ordonna aux Babyloniens de déblayer les décombres. Les autres prétendent qu'il voulait « le faire plus grand que l'ancien n'avait été. Pendant sa longue absence, ceux qui avaient « été commis à ce sujet attaquèrent mollement leur œuvre: puis le roi ordonna à l'armée « tout entière d'entreprendre ce travail, en leur disant qu'il y avait beaucoup de terres allouées « au dieu Bélus par les rois d'Assyrie, et beaucoup d'or. Jadis, on avait administré le temple et « accompli les sacrifices dus au dieu. Mais, maintenant, les Chaldéens jouissaient des biens de « la divinité, puisqu'il n'y avait pas moyen de dépenser ses revenus. C'est pour cela qu'ils étaient « suspects à Alexandre, qui supposait qu'ils ne désiraient pas son entrée à Babylone, pour que le « rétablissement du temple ne les privât pas des émoluments dont ils avaient joui jusqu'alors. »

La présence à Babylone d'un tombeau de Bélus est aussi avérée par Ctésias [1] et par Élien [2]. Ctésias raconte que Xerxès détruisit les temples avant l'expédition de Grèce, et qu'il profana le tombeau, dans l'espérance d'y trouver des trésors, mais qu'il n'y découvrit qu'un sarcophage à moitié plein d'huile et qu'il essaya en vain de remplir.

Or ce tombeau de Bélus, dont parlent Strabon, Arrien, Ctésias et Élien, cet édifice détruit par Xerxès, et qui était situé sur la rive gauche, et représenté aujourd'hui par la ruine de Babil, n'est pas le ἱερὸν Διὸς Βήλου d'Hérodote.

Le père de l'histoire le vit à Babylone; il dit : καὶ ἐς ἐμὲ τοῦτο ἔτι ἐόν, « et celui-ci existait « encore de mon temps. » Donc la tour de Bélus, qui existait du temps d'Hérodote, ne peut pas être le sépulcre de ce dieu, qui avait été détruit par Xerxès; d'ailleurs, nous savons que l'un est le sépulcre du dieu Bel-Mérodach, l'autre la tour du dieu Bel-Nébo.

Nous ne devons pas parler encore de ce dernier monument, que Xerxès respecta, nous ne savons pas pourquoi, peut-être parce que le sanctuaire de Bel-Nébo était trop loin de l'acropole, et qu'il avait justement grande hâte de regagner Suse (Hérod. IX, CVIII); aussi Hérodote ne parle-t-il pas du séjour de Xerxès à Babylone. Cette raison, qui semble puérile, a peut-être contribué à la conservation de la tour; néanmoins Xerxès tua le prêtre gardien et enleva une statue d'or qui y était conservée, et qui déjà avait été l'objet de la convoitise

[1] *Fragmenta Ctes.* éd. Didot, p. 50. qui parle du tombeau de *Belitanâ*. — [2] Élien, *Varia historia*.

Digitized by Google

de Darius. Il est possible que l'acte de violence dont le roi de Perse se rendit coupable n'ait pas été commis à cette époque, mais plus tard. Le haut de la tour, d'ailleurs, ne contenait qu'une table d'or, et le vaincu de Salamine ne voulait peut-être pas détruire le sanctuaire entier pour emporter cet objet précieux.

Ce temple d'Hérodote, dont Pline et Pausanias parlent encore comme existant à leur époque, n'est pas la ruine de Babil.

Mais la confusion qui a régné au sujet des différents sanctuaires, et qui a surtout été déterminée par la méprise sur les divinités elles-mêmes, est ancienne. Elle a empêché Diodore de donner une description du temple de Bélus; cet historien prit pour la description d'un seul temple des faits qui, en vérité, provenaient de différents auteurs et se rapportaient à des édifices distincts.

Diodore (II, IX), après avoir exposé ses données sur l'enceinte de Babylone, qu'il attribue à Sémiramis, nous renseigne sur le sanctuaire de Bélus, situé au milieu de la ville :

« Après cela, elle construisit au milieu de la ville un sanctuaire de Jupiter, que les Babyloniens nomment Bélus, ainsi que nous l'avons dit. Les écrivains ne s'accordant pas sur ce sujet, et le monument lui-même étant tombé en ruines pendant le cours des siècles, on ne peut en donner une description exacte. On est pourtant unanime sur ces points, qu'il était d'une hauteur démesurée, et que les Chaldéens y firent les observations des astres, dont les levers et les couchers pouvaient être constatés avec précision à cause de la hauteur de l'édifice. La construction tout entière était élevée avec art, en asphalte et en briques, et sur la plate-forme la plus élevée il y avait trois statues en or ciselé, celles de Jupiter, de Junon et de Rhéa. Dans ces œuvres d'art, Jupiter était figuré debout et marchant; la statue avait quarante pieds de hauteur, et pesait mille talents de Babylone. Rhéa était représentée assise sur un char en or, et l'œuvre avait un poids égal à celle dont nous venons de parler; sur ses genoux étaient couchés deux lions, et à côté d'elle on voyait des serpents très-grands en argent, et dont chacun pesait trente talents. La statue de Junon était debout et avait un poids de huit cents talents; elle tenait dans la main droite la tête d'un serpent, dans la gauche un sceptre garni de pierreries. Une table, commune aux trois dieux, était disposée près d'eux; elle était en or martelé, avait quarante pieds de longueur, quinze de largeur, et pesait cinq cents talents. Sur cette table étaient disposées deux coupes [1], qui pesaient trente talents. Il y avait aussi des autels à encens, en nombre égal, pesant chacun trois cents talents. Puis trois cratères en or : celui de Jupiter pesait douze cents talents babyloniens; ceux des déesses, chacun six cents. Tout cela fut enlevé plus tard par les rois de Perse. »

Cette description ne peut certainement pas se rapporter à la tour d'Hérodote, qui n'avait pas de statue, ainsi qu'il est dit expressément (I, CLXXXI). Elle ne concerne pas non plus le sanctuaire en bas de la tour, où un dieu était figuré assis sur un trône dont les accessoires

[1] Κυρχήσια, des coupes qui, en bas, étaient plus larges qu'en haut.

pesaient huit cents talents. L'autre statue, qu'Hérodote *ne vit plus*, était de douze coudées (vingt pieds) de hauteur, et avait été enlevée par Xerxès. Il y a donc, sur ces points, beaucoup de divergences, qui sont parfaitement expliquées par la différence même des objets. Apparemment, Diodore a puisé ses renseignements chez Ctésias et peut-être chez quelques autres auteurs de l'histoire d'Alexandre; mais aucun des écrivains grecs ne peut avoir vu ces monuments à Babylone, puisqu'ils sont postérieurs à Xerxès, qui ne fit que succéder, dans l'histoire de Babylone, aux tristes souvenirs laissés par Darius, Cambyse et Cyrus. Néanmoins, la description de Diodore porte le cachet d'une origine babylonienne, et ce sera peut-être d'après une inscription pareille à celles de l'acropole d'Athènes qu'on aura conservé la mémoire de ces trésors dont nous voulons faire le résumé suivant :

La statue de Jupiter	1,000 talents.
La statue de Rhéa	1,000
La statue de Junon	800
La table en or	500
Les deux coupes	30
Les deux autels, chacun de 300	600
Les trois cratères, un de 1,200, les autres de 600	2,400
	6,330

Nous avions donc six mille trois cent trente talents en or, sans compter les soixante talents d'argent. En admettant un peu moins de six mille francs comme équivalent du talent babylonien, nous aurons à peu près la somme de trente-huit millions de francs, représentés par douze mille kilogrammes d'or.

Nous n'avons aucune donnée exacte qui nous autorise à accepter ou à rejeter ce chiffre énorme; néanmoins le sac de Jérusalem et la prise de Tyr ont dû accroître les richesses de la ville de Babylone dans une proportion considérable. Bérose (chez Josèphe, *Contra Apionem*, I, xx) dit que Nabuchodonosor orna le temple de Bélus et les autres sanctuaires d'une manière splendide, en se servant des dépouilles rapportées de la guerre (*ἀπὸ τῶν ἐκ τοῦ πολέμου λαφύρων*).

Pour revenir à la description de Diodore, il semble probable qu'une partie de son récit se rattache véritablement à la ruine de Babil, surtout l'énumération des statues. Quant à l'observation des astres, il est moins plausible d'appliquer la donnée de Diodore à Babil, parce qu'une plate-forme, située apparemment au sommet d'un édifice et occupée entièrement par les objets décrits avec tant de détails, semble exclure la destination astrologique que lui attribue l'historien de Sicile. Pour observer dans une plaine les levers et les couchers des astres, il ne faut pas la hauteur énorme de près de six cents pieds de roi (189 mètres); nos observatoires sont loin d'avoir une telle élévation. D'ailleurs, dans tous les pays chauds, les régions du ciel qui sont rapprochées de l'horizon sont toujours un peu

Digitized by Google

voilées par les émanations atmosphériques, et à Babylone, située à 38° 28′ de latitude boréale, Canope même n'apparaît que comme une étoile de seconde grandeur tout au plus, quoiqu'il s'élève jusqu'à six degrés au-dessus de l'horizon.

Néanmoins, la splendeur avec laquelle était orné le sépulcre de Bélus peut nous autoriser à voir dans la description de Diodore celle du sommet de la pyramide. La fureur de Xerxès s'explique en quelque sorte par les trésors que contenait le monument; peut-être encore le roi ne laissa-t-il, sans y toucher, la tour de Bélus, que parce qu'il n'y avait en haut que la table en or dont parle Hérodote.

D'autre part, la distinction même du sépulcre de Bélus, comme nous le pouvons inférer par les inscriptions de Nabuchodonosor, semble indiquer la présence d'une image de Rhéa, la mère des dieux, la *Bilit-Tavat*, la maîtresse du centre de la terre, ainsi que les statues de Jupiter, *Bel-Mérodach*, et de *Junon*, son épouse, identifiée avec Lucina, la déesse des naissances.

En même temps, comme je l'ai dit, la hauteur excessive de l'édifice (*καθ' ὑπερβολήν*) se rapporte bien au tombeau de Bélus; d'ailleurs, le *grand temple* était dans la cité royale, ce qui nous est expressément attesté par Denis le géographe, qui s'exprime ainsi dans sa description du monde (v. 1005).

Πρὸς δὲ νότον Βαβυλών, ἱερὴ πόλις· ἣν ῥά τε πᾶσαν
Τείχεσιν ἀῤῥαγέεσσι Σεμίραμις ἐσταφάνωσεν·
Αὐτὰρ ἐπ' ἀκροπόλῃϊ μέγαν δόμον εἴσατο Βήλῳ,
Χρυσῷ ἠδ' ἐλέφαντι καὶ ἀργύρῳ ἀσκήσασα.

« Vers le midi, se trouve Babylone, une ville sacrée, que jadis Sémiramis ceignit d'une couronne de murs « inexpugnables; mais, dans l'acropole, elle établit en l'honneur de Bélus un vaste temple, qu'elle embellit « par l'or, l'ivoire et l'argent. »

L'auteur de la description du monde en vers, dont les renseignements sont ordinairement très-dignes de confiance, met donc le grand temple de Bélus à l'acropole même; et, si, comme je le soutiens, l'édifice dont parlent Arrien et Diodore est le même que la pyramide de Strabon, nous devons expliquer le mot d'Arrien *ἐν μέσῃ τε πόλει* comme une expression approximative et désignant *à l'intérieur*. Il est juste de remarquer que des édifices qui sont réellement au centre de Babylone portent, dans les inscriptions, l'épithète de *cœur de Babylone*, tel que, par exemple, le temple de Mylitta (tome II, p. 295). Ainsi l'acropole tout entière est distinguée par la même épithète, quoiqu'elle ne soit pas tout aussi centrale que l'est véritablement le temple de Mylitta. Mais, nulle part, un de ces sanctuaires de Nébo, de Sin, de Bel-Dagon ou de Mérodach, n'est désigné de cette manière; au contraire, le temple de Mérodach, dont parle Nabuchodonosor (inscription de Londres, col. IV, l. 7), est situé à l'extrémité de la ville, ainsi que c'est dit expressément (l. 11). Toutes les ruines des temples qui pourraient être regardés comme très-importants jadis sont aussi peu centrales que l'est Babil, à l'exception de

Digitized by Google

celles sur l'emplacement desquelles sont bâties quelques mosquées de Hillah, et qui appartenaient à la ville intérieure proprement dite.

Il nous reste encore à examiner comment Babil est représenté dans les inscriptions de Babylone. Il est clair que le sépulcre de Bélus, le grand temple de Babylone, est identique au grand édifice, le plus illustre et le plus ancien de tous, dans lequel repose la souveraineté de Mérodach.

Or ce monument, auquel se rattache la mémoire de Babylone, s'écrit toujours, en caractères idéographiques, BIT SAG GA ṬU, ce qui (tome I, p. 94 et ailleurs) signifie *la maison qui élève la tête*[1], ou plutôt *la maison de celui qui élève sa tête*. Nous n'avons aucun indice direct assurant la prononciation de ce groupe, dont nous connaissons la signification; mais je crois qu'il y a de puissantes raisons pour supposer que les Babyloniens le nommaient *haram*, חרם. D'abord, dans plusieurs endroits où il est question des grands édifices, et surtout de la pyramide, le roi babylonien répète plusieurs fois le mot *aram* dans une signification différente[2], et revient sur cette assonance avec une certaine affectation. Cette circonstance serait d'une minime valeur, si l'absence complète de l'expression phonétique, ainsi que le terme arabe هرم, qui signifie pyramide, ne venaient ajouter une certaine probabilité à notre opinion. Il n'est pas impossible que des découvertes ultérieures nous donnent la certitude au sujet de la prononciation du mot qui signifiait, dans la langue de Babylone, *le temple des assises de la terre*.

Car c'est encore un des noms qui désignaient la pyramide, ou tout entière, ou bien, au moins, en partie. Cet édifice n'est pas différent du *haram*, et l'inscription de Nabuchodonosor le prouve clairement. Comme les dieux avaient plusieurs noms, et en quantité embarrassante, ce que nous enseignent les tablettes mythologiques de Ninive, de même les temples jouissant d'une grande réputation étaient désignés par différentes dénominations, qui souvent ne s'appliquaient d'abord qu'à une seule partie. Celle qui était appelée *le temple des bases de la terre* couronnait l'édifice; c'est au-dessus d'elle que se trouvaient les statues que mentionne Diodore, et dont, justement, l'une se rapporte à Rhéa, la mère des dieux, qui, selon une inscription de Sargon (taureaux de Khorsabad), triture le khesbet du fard dans son sein. Précisément, le haut de la pyramide ou du sépulcre de Bélus portait le nom spécial de *temple des bases de la terre*, parce que, de là, on croyait pouvoir embrasser, à l'horizon extrême, les bases sur lesquelles reposait le continent, selon les idées des Chaldéens. Nous savons, par différents témoignages, que les Babyloniens se figuraient la terre comme un corps creux comparable à un bateau[3], c'est-à-dire un bateau babylonien ou une *kouffeh*, un bol à bouillon renversé.

C'est ainsi que s'explique l'élévation du *temple des assises de la terre*.

La raison pourquoi la fureur de Xerxès se tourna surtout contre Babil, c'est la destination

[1] C'est ainsi qu'il faut modifier la traduction *qui portat caput*: c'est *qui effert caput*.

[2] *Inscript. de Londres*, col. VII, 31 et 35, col. IX, 5a et 56, et aussi col. I, 37. — [3] Diodor. II, XXII.

du sanctuaire. A cet endroit, il n'y avait pas seulement le cercueil de Bélus, le sépulcre du dieu immortel, chose qui ne nous peut surprendre[1], mais aussi le *bit assaput*, בית־אשפות, la maison où se rendaient les oracles des Chaldéens, et ce mode d'instruire les Babyloniens était spécialement confié à deux divinités, Mérodach et Ao (Hou) le Κρόνος des Grecs[2]. Le premier des dieux est souvent nommé le *dieu des horoscopes*.

L'inscription de la Compagnie des Indes nous fournit le passage suivant (col. II, l. 40 et suivantes) :

« Dans la pyramide, le temple de la souveraineté de Mérodach, j'ai commencé la restau-« ration de la cellule des oracles[3], le lieu du repos du dieu des dieux, Mérodach; en marbre « j'ai construit son dôme; j'ai recouvert avec de l'or massif, comme l'orient et l'occident, le « cuivre et le plomb de la coupole.

« Les portes dans la pyramide, celle de *Hilisut*, celle de *Kuzbu*, celle de la tour, je les ai « rétablies. . . »

Suivent quelques passages très-obscurs sur l'inauguration de la pyramide et sur les vœux exaucés du roi.

Ensuite le monarque poursuit (III, 1) :

« Cet autel est l'autel de la souveraineté du sublime maître des dieux, Mérodach; un roi « antérieur l'avait fait construire en argent, je l'ai fait revêtir d'or pur, d'un poids considérable.

« Le palladium de la pyramide, en or massif, le symbole mystique de Mérodach, je l'ai fait « émailler en *zarir* et en pierre, de sorte qu'il représente les étoiles du firmament.

« Le sanctuaire de Babylone, je l'ai rebâti et restauré; c'est le temple des bases de la « terre, dont j'ai élevé le faîte en briques et en cuivre.

« Car, à la reconstruction de la pyramide, mon cœur a été dirigé par le dieu. . . Les plus « grands des arbres que j'ai fait transporter des sommets du mont Liban, je les ai appropriés « à la charpente de la cellule des oracles, le lieu où repose sa royauté. . . Les poutres de « cyprès énormes employées à la charpente de la cellule des oracles, je les ai recouvertes d'or « pur; mais les traverses inférieures de cyprès de la charpente, je les ai fait émailler d'or, d'ar-« gent, d'autres métaux et de pierre. Je m'efforçai d'achever la pyramide ; j'implorai le roi des « dieux, le maître des maîtres. »

Le baril de Bellino ou de Phillipps s'exprime à peu près de la même manière :

« Les dépouilles du pays d'Izalla, de Toummi, de Simmin, de Khilbun, d'Aranaban, « de Soukha, de Bet-Koumat et de Bitat[4], je les ai fait entrer, comme les eaux de fleuves « qui ne sont plus à leurs sources, dans la pyramide de Mérodach et de Zarpanit, mes deux « maîtres.

[1] Qu'on se rappelle le tombeau de Jupiter dans l'île de Crète.

[2] *Études assyriennes*, p. 119; *Expédition en Mésopotamie*, II, p. 47.

[3] Voir t. II, p. 271.

[4] Ce sont probablement des pays de Syrie, ainsi que le semble impliquer le nom de Hilbun, Helbon. Les autres noms sont en partie inconnus.

« Le lieu du repos, la demeure de la souveraineté de Mérodach, *je l'ai construit en forme de « dôme, en or pur*. La porte de *Ililisut* a été recouverte par moi en or pur.

« J'ai construit un temple à Zarpanit, en l'émaillant et en lui donnant la forme d'une « coupole[1].

« La tour à étages BIT ZI DA est le siége du dieu du troisième mois..... Nébo : néan- « moins, j'ai établi un lieu de repos à Nébo dans la pyramide même, et j'ai recouvert d'or « le seuil, les jambages et les gonds[2]; j'ai donné à ce temple l'éclat du jour.

« Le temple des assises de la terre, le monument auquel se rattache la mémoire de Babylone, « je l'ai construit, dans ses premières comme dans ses dernières parties. »

J'ai déjà expliqué, dans mon interprétation de l'inscription de Borsippa, le mot qui désigne l'édifice au delà duquel ne remonte pas le souvenir de Babylone[3]. Dans l'inscription de Borsippa, dont j'ai analysé les passages, on trouve exactement les mêmes idées :

« La pyramide est le temple du ciel et de la terre, la demeure du maître des dieux, Méro- « dach; la cellule des oracles, le lieu où repose la souveraineté : je l'ai fait construire en « dôme recouvert d'or pur. »

Et plus bas :

« Cet édifice, qui est le temple des bases de la terre, et auquel se rattache le plus ancien « souvenir de Babylone, je l'ai refait et achevé : en briques et en cuivre j'en ai élevé le faîte. »

Il y avait aussi une cellule des oracles (dont le sens est exposé dans le passage cité tome I, p. 271) dans le temple de Borsippa, *la Tour*.

Nériglissor parle aussi, dans l'inscription de Cambridge, de quatre portes qu'il fit restaurer : nous reviendrons sur ce sujet. Il est évident que le lieu principal était le sépulcre de Bélus, les Grecs traduisaient par le mot κοιμητήριον le lieu de repos selon les Chaldéens. La description de la pyramide cadre avec celle que nous donne le dernier grand écrivain des Hellènes, Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Tyane[4]. Sans doute l'auteur a voulu écrire un roman, mais, en inventant ce qui est personnel à son héros, il a respecté tout ce qui se rapporte aux mœurs et aux institutions, et c'est en cela qu'on voit le véritable caractère de ce genre de création. Or, dans la description de Babylone, qui est remarquable à cause de sa belle forme, aussi bien que par son exactitude, Philostrate parle de la grande construction en *briques* et *recouverte de cuivre* (χαλκῷ μὲν ὑπερπίας), et qui avait un dôme représentant le firmament et resplendissant d'or et de saphirs; et l'on sait que le saphir des Grecs rend souvent le *lapis lazuli* des minéralogistes modernes.

[1] C'est ainsi que je crois devoir traduire maintenant.

[2] Ceux de Borsippa, dans la tour, étaient en argent. (*Inscription de Londres*, col. III, l. 47.)

[3] *Études assyriennes*, p. 89. Je ne sais pourquoi M. Rawlinson parle du *ziggurat* : le mot est *zi-ku-rat*, qu'il traduit tantôt *wonder*, tantôt *tower*. *Ziggurrat*, avec deux *r*, figure, en effet, dans les inscriptions de Mugheir; mais, dans ces textes, c'est évidemment le nom d'une construction spéciale. Il ne peut y avoir entre nous de divergence sur la lecture de ces termes, puisque j'accepte les valeurs syllabiques données en 1851 par sir Henry.

[4] Philostr. *Apoll.* I, XXV. J'attache une très-grande importance à ce témoignage, parce qu'il confirme les explications données par nous du texte cunéiforme.

Et tout ceci se rapporte également à merveille à la donnée de Denys le Périégète que nous avons citée plus haut.

Philostrate mentionne aussi les représentations exécutées sur les tapis des sanctuaires, qui se trouvent souvent chez les Orientaux : nous n'avons qu'à rappeler l'étoffe de la Kaaba de la Mecque.

Somme toute :

Babil représente les ruines de la pyramide nommée *le sépulcre de Bélus*, identique au BIT SAG GA ṬU des inscriptions, que nous prononçons *haram*, et qui recélait, outre la coupole des oracles, où reposait le dieu, une chapelle consacrée à son épouse, Mylitta Zarpanit, la Déléphat des Grecs, un temple dédié à la déesse de la terre, Mylitta Taauth, la mère des dieux, ainsi qu'un sanctuaire de Nébo, sans statue, comme celui de Borsippa[1], et un autre dont nous ne pouvons encore déterminer la destination.

La célébrité de ce monument antique s'étendait aux contrées lointaines. Aussi trouvons-nous déjà la pyramide mentionnée dans les textes des rois ninivites. Tiglatpileser IV la cite dans un fragment (Lay. pl. XXXIV) ; pourtant le passage est trop fruste pour qu'on puisse avec sûreté prétendre que le roi assyrien parle de la pyramide de Babylone. Mais nous sommes, au contraire, certain qu'Assarhaddon, fils de Sennachérib, lui consacra une attention toute particulière. Nous trouvons dans l'inscription connue sous le nom de *pierre d'Aberdeen*[2], écrite en caractères archaïques assyriens, un passage très-intéressant sur la pyramide de Babylone. Le voici (col. III, l. 22 et suiv.) :

« Quant à la construction de Babylone, la conservation de la pyramide, je fixai par un « décret l'année et le jour. En présence du dieu . . . . . [3], je me prosternai et j'assemblai la « totalité de mes armées et les peuples de la basse Chaldée (*Tirat-Danyas*, Teredon) dans « toutes leurs tribus; j'allumai du bois d'aloès, et je déposai ma tiare en guise de signe heu- « reux (?). . . ; les matériaux que j'avais apportés des plus hautes montagnes, je les dis- « posai (?). Alors je mis ma tiare[4] sur ma tête, et j'ordonnai aux grands de se prosterner. « Dans une tente couverte de peaux de veaux marins, construite avec de l'ébène, du santal « et du lentisque, je me réservai un endroit pour moi-même, et je fis mouler les briques « pour la pyramide, le temple des grands dieux, et pour ses merveilles. Car Babylone est la « ville des lois. »

Le roi Assarhaddon résidait à Babylone et figure dans le Canon comme monarque babylonien ; il revendique l'honneur d'avoir, le premier, commencé les murs de cette capitale. On trouve à Babylone des briques de ce roi portant la légende suivante[5] :

[1] A Ninive, le dieu Nébo avait des statues ; ce sont celles où se lit le nom de *Sammouramat*, « Sémiramis. »

[2] Récemment publié par le Musée britannique, *Western Asia inscr.* pl. XLIX et L.

[3] Probablement Mérodach ; l'idéogramme est *NI. SU. NU. KI.*

[4] *Kudurru*, le second élément du nom de Nabuchodonosor, *Nabu-kudurr-uṣur*, Nébo protége la tiare : c'est l'hébreu כתר, le grec κίδαρις. C'est ce passage qui nous a mis sur la voie du vrai sens.

[5] Publiée par le Musée britannique, *loc. cit.* pl. XLVIII. n° 6.

Digitized by Google

« En honneur du dieu Mérodach, son maître, Assarhaddon, roi d'Assyrie, roi de Babylone, « a commencé et construit l'ouvrage en briques de la pyramide, le temple des assises de la « terre. »

Après Assarhaddon, ce fut surtout Nabuchodonosor, et puis Nériglissor, qui s'occupèrent de la pyramide. Le destructeur de Jérusalem fit, le second, un mur d'enceinte pour protéger ce monument (voyez baril de Phillipps, col. II), et Nériglissor, dans l'inscription de Cambridge (Planches du Musée britannique, pl. LXI), dit (col. I, l. 19 et suiv.):

« Les grilles(?) en airain(?) qui sont dans les ouvertures voûtées des portes de la pyramide, « (pour monter) aux statues en argent et près du seuil où s'arrête l'homme pieux, aucun roi « antérieur ne les avait restaurées dans la porte du soleil levant, la porte du canal, la porte « du dieu de tous les Arabes, la porte du canal et la porte des mille paroles vaines. Et, puisque « c'est un lieu de contrition et d'adoration des dieux..... je les ai refaites. Les « huit grilles (?) en airain (?) que j'y ai adaptées (?) (que devant elles l'adversaire et l'en- « nemi tremblent dans la peur de mourir!), je les ai ornées et recouvertes en argent. Dans « la porte du soleil levant, la porte du dieu de tous les Arabes, la porte du canal et la porte « des mille paroles vaines, dans les voûtes de ces portes, j'ai réparé, comme c'était aupara- « vant, ce qu'il y avait en statues d'argent et ce qui était sur les seuils, tels qu'étaient les « trésors antérieurs. »

Nous ne connaissons pas d'inscription plus récente qui parle des constructions de ce monument, bien qu'il figure dans toutes les inscriptions des derniers rois de Babylone. Bientôt après, Xerxès le détruisit, et Alexandre, plus tard, devait faire d'inutiles efforts pour le restaurer. Mais les soubassements existaient toujours, et sa position particulière engagea les vainqueurs de Babylone à le changer en citadelle et en *propugnaculum* de la cité royale. C'est ainsi que s'explique la pierre sépulcrale du Macédonien. Le fort peut encore avoir subsisté dans cette forme du temps des Arsacides, et ses matériaux semblent avoir été utilisés pour construire Séleucie et Ctésiphon, peut-être à la suite d'une des occupations que Babylone eut à subir.

Néanmoins, le nom de *Babil* même montre que la tradition n'est pas entièrement éteinte, et la désignation de la ruine imposante nous rappelle le *temple des assises de la terre*, auquel remontait jadis et auquel se rattache encore le souvenir le plus antique de Babylone.

Quant à la forme qu'avait le monument avant sa destruction par Xerxès, il est impossible de la préciser avec certitude. Il est néanmoins très-probable que le mot pyramide de Strabon doit être pris à la lettre, et que le sépulcre de Bélus, le lieu d'où partaient jadis les oracles des Chaldéens, a eu la forme géométrique d'une pyramide à base carrée. On a, jusqu'ici, négligé le terme de πυραμίς, que l'on n'a point examiné avec un soin suffisant, et on y a compris une suite de tours superposées. Mais rien n'est moins exact, et le célèbre géographe, qui décrit le jardin avec un si grand soin, qui, de même, donne les dimensions de la hauteur et de la base, n'aurait pas employé ce terme de pyramide, si le sépulcre de Bélus avait été un

Digitized by Google

édifice composé de plusieurs étages à bases décroissantes. Rien, du reste, ne prouve ou n'indique même que les Babyloniens n'aient pas connu ou appliqué cette forme de construction, surtout pour un genre d'édifice auquel elle convient beaucoup.

Dans notre hypothèse, la pyramide de Babylone était plus élancée que ne sont celles d'Égypte, puisqu'elle avait une hauteur égale au côté du carré. Les plans étaient donc inclinés sur la base dans un angle de 63° 26′, c'est-à-dire l'angle dont la tangente est le double du rayon. De tous les corps, la pyramide est un de ceux qui peut supporter les plus grands fardeaux, et le poids énorme des statues pouvait se trouver sur une plate-forme qui devait avoir 60 pieds de carré au moins; dans cette supposition, elle était à neuf dixièmes de la hauteur de la pyramide ou à une élévation de 540 pieds (324 coudées). Il est probable que des escaliers ou des rampes construites en voûtes, suivant la surface de la pyramide, conduisaient dans les sanctuaires, qui étaient à une hauteur considérable, et dont l'issue, comme à l'ordinaire, était sur le côté nord. Je pense que l'entrée pour monter, c'est-à-dire celle qui était à fleur de terre, se trouvait sur le côté sud, protégé par les murs de l'enceinte de 60 stades; ensuite on aura gagné la façade de l'est, où se trouvait la première grande porte visible à l'extérieur; elle conduisait peut-être vers l'ouverture du sanctuaire de Mérodach, qui sans doute n'était pas éclairé par le soleil. A partir de là, on montait de la même manière jusqu'à ce qu'on arrivât sur la plate-forme. La plus haute partie de l'édifice était occupée par le *temple des bases de la terre* et recouverte de cuivre. La place du sanctuaire de Zarpanit n'est pas assez définie pour qu'on puisse se permettre une conjecture à cet égard. Chacun de ces réduits, ainsi que le lieu du repos de Nébo, avait des portes d'airain: celle nommée *bâb Hilisut* était seule dorée, c'était donc probablement celle qui conduisait à la cellule des oracles. Ce nom peut s'expliquer par « porte de la prostration. » Nous ne savons pourquoi une autre porte s'appelle *bâb Kuzbu*, ce qu'on peut interpréter par « porte du mensonge. » Une troisième s'appelle *porte de la Tour* (de Borsippa), lequel nom ne peut pas avoir une signification purement locale, mais doit être nécessairement symbolique; c'était peut-être l'entrée par laquelle on pénétrait au petit sanctuaire de Nébo.

Quant aux quatre portes dont parle le roi Nériglissor, celle du soleil levant a pu être à l'est; celle du dieu de tous les Arabes, au sud; celle du canal, à l'ouest; et celle des mille paroles vaines, vers le nord, pour suivre l'ordre observé ordinairement par les Assyriens et conforme à la marche du soleil. Il est possible qu'elles fussent les seules ouvertures visibles, construites à différentes hauteurs, pour arriver des voûtes de la rampe au jour.

Voilà ce qu'on peut conclure des données des inscriptions; quelque plausibles que puissent être nos vues architectoniques, nous ne les donnons jusqu'à présent que comme des hypothèses, sans toutefois leur refuser une large part de probabilité.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

LES AUTRES ÉDIFICES, LES ENCEINTES DE LA CITÉ ROYALE.

En dehors des grands groupes, à savoir : le Kasr, le Tell Amran et Babil, il y a, en différents endroits, des ruines plus ou moins considérables.

Le groupe le plus important se nomme *El-Homeira*, الحُمَيْرا, « la petite rouge, » et doit ce nom à son aspect. Située à 700 mètres à l'est du Kasr, la ruine de la Homeira se compose de quatre tumulus bien séparés, qui s'étendent dans un demi-cercle de 300 mètres environ. Le second tumulus, à partir du nord, est le plus considérable, et a la figure d'un fer à cheval; il est très-haut et couvert de débris de poterie et de verrerie. Les autres tumulus sont également très-imposants à cause de leur masse, formée par des briques pulvérisées.

Nous avons fait quelques fouilles à la Homeira, mais sans obtenir des résultats bien remarquables : quelques poteries, quelques débris de figurines en terre cuite et en pierre, voilà tout ce que nous avons pu retirer des décombres. Si la nature de la matière permettait de pratiquer des tunnels, on arriverait, je n'en doute pas, à des résultats satisfaisants, bien que, dans l'état actuel, il soit fort difficile de savoir à quoi ont servi les édifices de ce groupe. Leur destination première est d'autant plus malaisée à deviner, que la forme des ruines nous fait supposer que le monument était très-élevé, avec une base assez restreinte; car rarement on trouve des tumulus dont la hauteur soit aussi considérable par rapport à leur étendue.

Nous avons indiqué sur la carte de la restauration la place de la ruine des temples de dieux, mais sans les désigner par des contours. Aussi serait-il téméraire de s'aventurer dans des conjectures sans avoir plus de données que nous n'en avons. Était-ce le Sérapéum dont parlent Arrien[1] et d'autres auteurs dans l'histoire de la maladie d'Alexandre? Dans ce cas, le sanctuaire de Sérapis serait sans doute celui de Nébo, dont Nabuchodonosor parle dans l'inscription de Londres[2]; et, en effet, les attributions de Nébo ressemblent en quelque sorte à celles du dieu égyptien.

Au nord de la Homeira, se trouvent encore d'autres tumulus; cependant ils sont trop peu élevés pour qu'ils puissent donner une idée quelconque de ce qu'ils pouvaient représenter jadis.

Au midi, près d'Amran ibn Ali, se voit un tumulus semblable; c'est à cause de son isolement que j'ai supposé qu'il pouvait bien cacher le bûcher qu'Alexandre fit élever à Héphestion.

[1] Arrien, *Exp.* VII, c. XXVI. — [2] Col. IV. l. 18 sqq. *Etudes assyriennes*, p. 155.

Du reste, toute l'enceinte de la cité royale est encombrée de tumulus très-peu élevés qui se multiplient surtout du côté de Babil; je ne les ai pas marqués sur la carte, parce que le nombre et l'élévation très-minime en rendent un dessin exact très-difficile, et qu'il suffit de se rappeler que ce terrain est rempli de ces inégalités.

De même, quand on va du Kasr à Babil, du côté de l'Euphrate, il faut traverser beaucoup de monticules. Il y en a surtout un qui se traîne de l'est à l'ouest sur une assez grande étendue, et qui a porté mes prédécesseurs à croire qu'il y avait ici les restes d'une enceinte. Pourtant, je ne crois pas à l'existence d'une circonvallation à cet endroit. Aussi Rich ne l'a-t-il pas consigné sur la carte qui, quelque imparfaite qu'elle soit dans la disposition et l'orientation, indique au moins l'existence de toutes les ruines. Le plan de Ker Porter, qui est de beaucoup supérieur à celui de Rich, le marque, et sir Henry Rawlinson[1] constitue une enceinte très-régulière avec les murs qui n'existent pas. Je n'ai pas vu que ces ondulations de terrain se rattachassent d'une manière aussi régulière au système de circonvallation de l'acropole; et certes, si elles prouvaient l'existence d'un pareil système, je n'aurais pas manqué d'en faire usage. Les tumulus que sir Henry Rawlinson consigne sur sa carte, et qui parlent en faveur de son système, ne se trouvent pas en réalité.

Mais nous aurons à parler maintenant d'une découverte très-importante pour la question du cours de l'Euphrate, c'est-à-dire du quai de Nabonid, découverte que M. Fresnel fit en septembre 1853, et que j'ai pu vérifier immédiatement après cette époque.

Entre le Kasr et Babil se trouve un endroit où, de tout temps, il y a eu des carrières de briques. A l'époque indiquée (7 octobre 1853), j'examinai ces restes près du village de Kowairesch, mais un peu au nord. La baisse, sans précédent, de l'Euphrate permettait de voir au-dessus de l'eau des constructions qui se prolongeaient jusqu'à une distance où la profondeur de l'Euphrate ne permit plus d'apercevoir les briques. Ce quai portait tous les caractères d'une construction hydraulique, les briques étant plus dures, très-rouges et complétement enduites de bitume. Celles du côté de la rive avaient une teinte grise jaunâtre. La direction de ce quai était de 15° O. vers N. 15° E. et atteignait, dans le prolongement, le côté droit de Babil.

Non loin de cette place se trouve un tumulus artificiel qui représente peut-être les restes d'une fortification. De la hauteur qui se voit à côté, Babil était N. 9° E., l'Athleh N. 10° 14′ E., la Koubbet-Ibrahim S. 75° 14′ E.[2].

Les briques portaient l'inscription suivante[3]:

«Nabonid, roi de Babylone, conservateur de la pyramide et de la tour, fils du nommé «Nabobalatirib, le seigneur puissant.»

Quelques-unes fournissaient cette légende:

[1] Rawlinson, *Herodotus*, II, p. 571. La nouvelle carte de M. Selby ne les donne pas non plus ainsi.

[2] Sir Henry Rawlinson prétend que je place «le quai de «Nabonid à une lieue plus haut que les briques ne furent «trouvées» (p. 588), ce qui est une inexactitude gratuite.

[3] Cf. I. II. p. 325.

« Nabonid, roi de Babylone, qui a fait la maison des dieux Nébo et Mérodach, fils du nommé « Nabobalatirib, le seigneur puissant, moi. »

La découverte des inscriptions confirme le passage de Bérose [1], où nous lisons que Nabonid, le dernier roi de Babylone, fit construire les quais de Babylone. L'Euphrate antique suivait à peu près la direction d'aujourd'hui, quoi qu'en disent Rennell et, autrefois du moins, sir Henry Rawlinson. Nous avons déjà abordé ce sujet, sur lequel la discussion est désormais inutile : les passages de différents auteurs, comme ceux de Théodoret, de Cyrille d'Alexandrie et d'autres, prouvent que le changement du lit ne fut que momentané, et que, quelques siècles plus tard, la domination musulmane fit cesser cet état anormal. Théodoret [2], au milieu du ve siècle, dit que l'Euphrate avait changé de cours, et qu'un petit bras comparable à un canal passait à travers les ruines de Babylone; c'est-à-dire qu'à cette époque le Nahr Nil avait absorbé la masse d'eau de l'Euphrate, et le fleuve ne rentra dans son lit qu'après le desséchement du canal qui l'avait remplacé.

Le quai bâti par Nabonid, et peut-être déjà commencé par Nériglissor, s'étendait à travers toute la ville sur une longueur de cent soixante stades, ce qui équivaut presque à la diagonale d'un carré ayant cent vingt stades de côté. Ce chiffre est fourni par Diodore, qui, pourtant ne donne, pour la circonférence de Babylone, que le chiffre de trois cent soixante stades; mais, dans ce cas, on ne pourrait admettre une longueur aussi considérable qu'à la condition de supposer une grande régularité dans la direction. En tout cas, nous avons une donnée qui porte en elle-même toute garantie d'exactitude. Écoutons Diodore :

« Elle (Sémiramis) fit faire, de chaque côté du fleuve, un quai parfait, qui avait à peu près « la même largeur que les murs, et qui s'étendait sur cent soixante stades. » (Diodore II, VIII.)

Hérodote parle également de ce quai en s'exprimant ainsi (I, CLXXX) :

« Chacune des deux parties du mur est continuée jusqu'au fleuve, qui les coupe en dia- « gonale; ensuite tout le parcours de chaque côté du fleuve est fortifié par un quai en « briques cuites. »

Ce n'était pas seulement le quai qui excitait l'admiration des Grecs, mais surtout les appareils de précaution qui avaient été établis pour empêcher une inondation.

Voici ce que dit Quinte-Curce au sujet de ce quai (livre V, chap. I) :

« L'Euphrate coule à travers la ville, et est contenu par des quais solidement construits. « Mais toutes les autres œuvres sont dépassées en grandeur par les immenses cavernes qui « sont creusées dans le sens de la profondeur pour arrêter l'impétuosité du fleuve. Quand « l'Euphrate a dépassé la hauteur du quai qui le limite, il atteindrait les maisons de la ville, « s'il n'y avait pas de cavernes et de lacs pour le recueillir. Ces travaux sont faits de briques « cuites et de bitume qui relie l'ouvrage entier. »

[1] Fragments de Bérose. *Fragm. histor. græc.* ed. Müller, t. II. p. 508, fr. 14.

[2] Théodoret, *Commentaire de Jérémie*, L, 38 : Πάλαι γὰρ αὐτὴν ἔτεμνεν ὁ Εὐφράτης· νῦν δὲ ὁ μὲν ποταμὸς ἐτέτραπτο εἰς ἑτέραν ὁδὸν, σμικροτάτη δὲ διώρυξ διὰ τῶν ἐρειπίων ὁδεύει.

Ces cavernes étaient des constructions en forme de boyau, d'abord montant, et ensuite descendant. Elles s'ouvraient au-dessous du niveau ordinaire du fleuve, qui, en s'élevant, remplissait d'abord l'entrée de la caverne, dont le devant était en montée; mais, arrivée à la hauteur de cette montée, l'eau s'écoulait en descendant de l'autre côté dans l'excavation, et la ville se trouvait ainsi délivrée d'un danger presque périodique. Quelques-unes de ces cavernes, dont la tradition s'est encore conservée dans le pays, aboutissaient à des lacs artificiels creusés de l'autre côté de la ville, et à des réservoirs qui ne pouvaient se remplir que lorsque le fleuve avait atteint une certaine hauteur.

Peut-être l'inscription du canal cité ci-dessus se rapporte-t-elle à un fait analogue. Car, quoique Nabonid semble avoir donné aux quais leur solidité, il n'est pas à présumer que Nabuchodonosor ait complétement négligé les bords du fleuve. Hérodote dit que, dans la ville propre de Babylone, les rues aboutissant au fleuve avaient une issue sur l'Euphrate par des portes ménagées dans le quai même. Dans l'inscription de Londres (col. VI, au commencement) Nabuchodonosor semble parler d'une sorte de quai que son père Nabopallassar avait déjà commencé [1].

La teneur du reste de l'inscription semble indiquer que les travaux de l'Euphrate exécutés par Nabuchodonosor se bornaient aux points rapprochés du mur, car l'inscription de Londres rattache ces ouvrages au grand mur d'enceinte, et l'Euphrate n'est nommé que pour le passage du fleuve (*Abarti Purat*, l. 8), où il y avait des *makat* qui peuvent être des contre-forts.

Mais, pour revenir au quai de Nabonid, nous avons pu en retrouver d'autres traces un peu plus bas, à la hauteur d'Amran-ibn-Ali. Cette partie était évidemment sur la rive droite de l'Euphrate; on y trouve aussi beaucoup de briques de Nériglissor, qui ont pu suggérer l'idée, très-plausible, que le palais de la rive droite ait été agrandi par le prédécesseur de Nabonid. Mais, en dehors des briques, on a trouvé une inscription de Nériglissor qui atteste que ce monarque s'occupa du quai du palais : elle se trouve à Cambridge, et a été publiée récemment par le Musée britannique. La voici en entier :

« Nériglissor (Nergalsarassar), roi de Babylone, rénovateur de la pyramide et de la tour,
« auteur de grands exploits, que le dieu suprême a investi de la plus haute dignité, pour qu'il
« exerce le pouvoir pendant longtemps; le premier des dieux, Mérodach, qui dispense l'obéis-
« sance, en a disposé en sa faveur pour qu'il régisse les peuples; il l'a appelé comme pasteur
« de ceux qui portent haut la tête. Nébo, qui s'engendre lui-même, a chargé sa main du sceptre
« de la justice, pour la magnificence de la contrée et le bonheur du pays. Le dieu... qui est...
« m'a donné sa force (sa moelle) : je suis fils de Bel-labar isrouk [2], roi de Babylone, moi.

[1] M. Rawlinson, *Herodotus*, II, p. 585, donne une traduction de ce passage, qui peut être de bon anglais, mais qui ne représente pas l'original babylonien. Mieux vaut confesser notre imparfait savoir que de donner une interprétation qui ne semble pas résulter du texte.

[2] Le nom dont on a fait Labo-sordach et les autres désignations. (Voyez t. II, p. 325.) Il est surprenant que l'auteur de ce texte parle de son père comme ayant exercé le pouvoir suprême. L'histoire connaît comme roi le fils de Nériglissor, et encore fut-il, après neuf mois, remplacé par

« Nous disons : Mérodach, le grand maître, a élevé ma tête; il m'a confié des pays et des « contrées, pour les gouverner. Moi, j'ai agi envers Mérodach, mon maître, en homme « pieux et non en indifférent; j'ai restauré la pyramide et la tour; j'ai renouvelé ses mer- « veilles; j'ai renouvelé, en homme pieux, le monument de sa suprématie.

« Les grilles (?) en airain qui sont dans les voûtes des portes de la pyramide, près des statues « en argent, et près du seuil où s'arrête l'homme pieux, aucun roi antérieur ne les avait res- « taurées dans la porte du soleil levant, la porte du dieu de tous les Arabes, la porte du canal, « la porte des mille paroles vaines. Et, puisque c'est un lieu de contrition et d'adoration des « dieux... je les ai refaites. Les huit (?) grilles en airain ajustées (?) (que devant elles l'adver- « saire et l'ennemi tremblent dans la peur de mourir!), je les ai ornées et recouvertes en ar- « gent. Dans la porte du soleil levant, la porte du dieu de tous les Arabes, la porte du canal, « et la porte des mille paroles vaines, dans les carrés de ces portes, j'ai réparé comme c'était « auparavant, ce qu'il y avait en statues d'argent, et sur les seuils, tels qu'étaient les trésors « antérieurs.

« Dans les profondeurs des..... de la tour..... »

Suivent neuf lignes très-frustes et en partie perdues, où il semble être question des embellissements de cet édifice. Le roi parle ensuite d'un canal, mais la lacune précédente ne permet pas de saisir exactement la suite de tout le passage; puis il continue :

« Puisque c'était un endroit exempt de malédiction, je l'ai restauré, et j'ai dirigé le cours « de ses eaux, comme c'était autrefois, vers les alentours de la pyramide.

« Il y a le réservoir du soleil levant, qu'un roi antérieur fit creuser, sans bâtir ses parois « (voûtes); j'ai fait creuser davantage le réservoir, et bâtir en bitume et en briques les parois « (voûtes), et j'ai donné ainsi au pays des eaux de pluie pures et non altérées.

« Je n'ai pas agi en homme indifférent envers la pyramide et la tour; j'ai renouvelé les rè- « gles des prêtres [1], pour pouvoir restaurer, en homme pieux, tous les sanctuaires des dieux.

« Nous disons : Cette grande maison-ci, la demeure de ma royauté sur la terre de Babylone, « qui est le cœur de Babil, depuis *Mi-bour-shabou* (eaux de la citerne vide) jusqu'aux bords de « l'Euphrate, fut construite par un roi antérieur qui n'en entoura pas le seuil (de quais). Au « milieu, pour la défense du palais, il avait fait creuser des conduits pour le faire inonder par « les eaux de l'Euphrate. Mais le soutien s'était fendu. J'ai fortifié le soubassement où il y « avait ces voûtes; j'ai atteint le fond du fleuve; j'ai posé profondément ses assises au-dessous

Nabonid. Nous proposons l'explication suivante : Nabuchodonosor fut, pendant sept ans, au dire de Daniel, incapable de régner. Sans mettre en doute le moins du monde la réalité de cette donnée de l'hagiographe, on peut supposer que, pendant le temps de cette incapacité, Bellabarisrouk, justement ou non, s'empara du pouvoir. Sept ans après, Nabuchodonosor remonta sur le trône, et le laissa à son fils, Évilmérodach, qui fut tué par le fils de ce même Bellabarisrouk, son propre beau-frère, et gendre du destructeur de Jérusalem. Cette explication paraît se recommander par sa simplicité, et aplanit la difficulté que présente un règne dont on ne trouve aucune mention autre part.

[1] On se souvient qu'Alexandre, quand il voulut reconstruire le tombeau de Bélus, trouva des obstacles justement dans la constitution sacerdotale de Babylone. (Cf. Arrien, l. VII, c. XVII.)

« de l'eau en bitume et en briques. Je l'ai commencé et je l'ai fini, j'ai élevé le faîte de l'édi-« fice. J'ai employé de grandes poutres pour construire avec art ses cloisons, ses escaliers et ses « colonnes.

« Mérodach, le grand seigneur, maître des dieux, assiste-moi. J'ai invoqué la lumière des « dieux. Avec ton assistance suprême, qui est acquise à ceux qui ne se révoltent pas, j'ai fait « bâtir cette maison indestructible. Puisse ma postérité trôner dans elle, y élire sa demeure, « y septupler le nombre des naissances! Puisse-t-elle, dans ce palais, recevoir d'immenses tri-« buts des rois des régions et de l'ensemble de l'humanité, à partir de l'ouest jusqu'à l'est, où « se lève le soleil! Puisse-t-elle, à cause de moi, dominer sur le peuple de Babylone jusqu'à « des jours reculés! »

La petite inscription des briques est ainsi conçue :

« Nergalsarassar, roi de Babylone, conservateur de la pyramide et de la tour, qui a exé-« cuté des œuvres glorieuses. »

Aujourd'hui cette partie du quai occidental existe encore dans la hauteur vis-à-vis d'Amran, et peut-être le monticule recèle-t-il les restes du palais même. Ce fut ici, à un endroit que le fleuve atteint ordinairement, vis-à-vis de l'île nommée *Ile des Concombres*, que M. Thomas découvrit les pots cinéraires et les sarcophages en terre vernissée.

Cette nécropole s'étendit du point mentionné jusqu'au nord de Kouwairesch, donc sur une étendue d'un kilomètre et demi. Les sarcophages avaient la forme d'une baignoire large en haut, contenaient des urnes cinéraires, des ossements et surtout des débris de poteries de toute sorte, très-grossièrement faites. Beaucoup étaient complétement informes; presque toujours il y avait à côté des urnes de petits triquètres en argile. Voici les dimensions de quelques-uns de ces sarcophages :

	Premier.	Deuxième.	Troisième
Hauteur.....	$0^m,50$.....	$0^m,30$.....	$0^m,30$.
Largeur.....	$0^m,50$ en haut, $0^m,36$ en bas.	$0^m,55$, $0^m,48$	$0^m,55$, $0^m,50$.
Longueur....	$1^m,40$.....	$1^m,15$.....	$1^m,20$.

On trouve aussi des ossements, mais en partie carbonisés, et tous les indices démontrent que ces sépultures proviennent de peuples qui combinaient la crémation et l'inhumation, le mode grec et le mode asiatique. J'accède, à cause de ce fait, pleinement à l'opinion qui attribue ces tombeaux aux Arsacides[1]; car ces rois présentent l'expression la plus caractérisée de la fusion des mœurs helléniques et barbares.

Les pots contenaient des cendres, comme nous le constatâmes plus tard; car, au moment de la découverte, les sarcophages et tous les objets qu'ils renfermaient étaient tellement mouillés, qu'il fallait se résigner à les transporter par morceaux, et à différer l'examen

[1] Fresnel, *Antiquités babyloniennes*, dans le *Journal asiatique*, juin 1853.

Digitized by Google

des urnes; nous les aurions inévitablement brisées, si nous avions voulu les vider immédiatement après leur découverte. Cette circonstance, unie à plusieurs autres qui doivent rester étrangères à ce récit, nous mit dans une singulière position.

Croyant que ces découvertes, peu importantes par elles-mêmes, pouvaient nous mettre sur la trace d'autres, nous avions, dans la crainte de fouilles nocturnes des *sakkhârs*, mis des gardes le long de l'Euphrate. Les Arabes trouvaient cette précaution exagérée sans doute, et se souvenaient en même temps que les premiers travaux faits par eux avaient été largement récompensés. Ils avaient aussi observé que les urnes trouvées, sans être ouvertes en leur présence, avaient été portées par nous à la maison, et déposées dans un réduit fermé. Quoi de plus naturel que de penser que ces urnes contenaient des trésors que nous cachions pour les envoyer en Frankistan?

Le bruit de nos trouvailles se répandit à Hillah, et on disait dans les bazars et les cafés de la ville que nous avions déterré vingt-sept pots remplis d'or et de bijoux. Le propriétaire des cabanes où nous demeurions, Hadji Abdelkader Tchaderdji était sunnite, et passait ainsi pour être l'un des chefs de cette secte. Il était très-odieux aux chiites, dont le plus respecté était un certain Hamzah; ce dernier exerçait une grande influence auprès du *mutesellim* ou préfet de Hillah, Hadji Ahmed Agha. Hamzah voulait jouer un tour à Abdelkader; il crut pouvoir le faire en déterminant le préfet à enlever les trésors découverts par nous, les amis de son antagoniste.

M. Thomas était absent de Djumdjumah à cette époque, M. Fresnel en voyage à Bagdad, et je me trouvais seul, le 10 septembre 1853, sur les ruines de Babylone, quand, à mon retour des fouilles, un peu avant le coucher du soleil, j'aperçus devant ma porte une grande quantité de Turcs et d'Arabes, sous la conduite du mutesellim, accompagné de son ami Hamzah. Le fonctionnaire, avec une grande amabilité, accepta les politesses que je lui fis, et nous causâmes longtemps de l'Orient et de l'Occident; le préfet parlait très-bien le persan, et me dit qu'il était venu seulement de Hillah pour me rendre la visite que je lui avais faite quelques jours auparavant, au sujet d'une affaire très-grave et très-désagréable. Au moment de me quitter, Hadji Ahmed me dit: « A propos, j'aurais presque oublié de vous « parler d'une découverte de vingt-sept urnes remplies d'or que vous avez trouvées. Selon « le firman de Sa Majesté, qui vous autorise à faire des fouilles sur le territoire de la Sublime « Porte, tous les objets en or, argent, cuivre, fer ou plomb, appartiennent au sultan. Je vous « prie donc de vouloir bien me remettre les trésors que vous avez trouvés. » Je répondis: « Je sais parfaitement que tous les objets en or, argent, cuivre, fer ou plomb, appartiennent « au sultan; mais nous n'avons trouvé que quelques objets en bronze et fer que voici. Quant « aux urnes, vous allez voir quel en est le contenu. » J'apportai un vase que je vidai en présence du préfet; il ne renfermait que des cendres. Je fis la même opération avec plusieurs autres; le fonctionnaire, croyant que je voulais lui donner le change, me fit successivement dépouiller de leur contenu huit ou dix urnes, qui, pas plus que les premières, ne renfer-

Digitized by Google

maient d'objets précieux. Le mutesellim se leva en disant à Hamzah : « Pourquoi donc m'as-« tu amené ici? » et partit avec sa suite, très-désappointé de sa fausse démarche.

Je m'assis seul à table, où j'avais convié Hadji Ahmed, qui avait refusé; à peine dix minutes après, arriva un capitaine (*yuzbachi*) de la part du préfet, auquel Hamzah avait fait remarquer que je pouvais encore l'avoir trompé. Cet officier me notifia que, par ordre du gouverneur de Hillah, j'eusse à suspendre les travaux commencés, jusqu'à ce qu'une commission militaire eût statué sur l'état de l'affaire. Je répondis : « Dites à votre maître que je n'ai que « faire de sa commission, qui n'ira pas plus vite en besogne que les commissions du Frankis-« tan. Dites-lui que je fais des fouilles par ordre de la République française et de Sa Majesté « le Padichah, et sous les auspices de son chef Namik, pacha de Bagdad. Dites-lui que, en « leur nom, je continuerai les fouilles, et que, de plus, je chasserai de mes travaux tout « ouvrier qui ne se sera pas trouvé à l'appel demain matin. » Le *yuzbachi*, en partant, répondit avec beaucoup de politesse : « Tout cela sera rapporté au mutesellim. » Le gouverneur vit que décidément Hamzah l'avait mal conseillé; il laissa l'affaire là, et je pus continuer les fouilles à la colline d'Amran. Il paraît qu'il craignait, d'un côté, les suites de sa démarche, que je ne manquai pas de signaler à Bagdad; d'autre part, quelques-uns des Arabes qui ne l'aimaient pas avaient eux-mêmes examiné des urnes trouvées par eux, et l'avaient informé du contenu véritable de ces antiquités.

Les sépultures dont je parle sont postérieures à la domination macédonienne et datent d'un temps où l'Euphrate coulait encore entre Tell Amran et la montée opposée, mais où l'ancien palais était déjà enseveli sous ses décombres.

La direction de la partie du sud du quai, dans les limites de la cité royale, est indiquée par la vallée même; elle court en ligne droite du nord au sud, avec une petite déviation de l'ouest vers l'est. Nous n'avons pas de traces du quai au nord; mais il est à présumer, par l'examen du terrain, que le cours de l'Euphrate coïncidait anciennement avec le lit actuel, sauf les oscillations si communes et le rétrécissement de la nappe d'eau.

Selon la restitution que j'ai proposée, le fleuve entre dans l'acropole en biais; cette circonstance, à laquelle, en effet, je n'avais pas fait attention d'abord, explique le mot d'Hérodote, *σκολιός*, oblique[1]. Probablement on croyait plus facile de défendre la ville, si le fleuve entrait dans la forteresse en coupant à angles inégaux la ligne de circonvallation; en effet, une portion plus grande du fleuve, quand il n'est pas trop large, est dominée alors par les deux côtés des fortifications.

En voilà assez sur les quais de Nabonid, en tant qu'ils sont contenus dans la cité royale.

Nous abordons un autre point, celui du tunnel et du pont, sur lesquels les auteurs nous renseignent. Je parle du dernier, déjà à cette place, quoiqu'il ne me paraisse pas probable que ce pont ait existé dans la cité royale; d'abord, parce qu'Alexandre se fit transporter en

[1] Hérodote, I, CLXXXV, où il est dit que Nitocris donnait au fleuve une direction oblique pour plus de sûreté.

Digitized by Google

bateau sur la rive gauche, ce qu'il n'aurait peut-être pas fait s'il y avait eu un pont sur l'Euphrate à cet endroit. Je sens bien que cette raison n'a pas une grande force, mais ce qui donne plus de probabilité à mon opinion, c'est qu'Hérodote dit expressément que le pont a été fait pour faciliter la communication des deux rives de l'Euphrate, qui, jusque-là, avait été entravée. Le père de l'histoire désigne Nitocris comme ayant fait construire ce pont; mais la confusion qui s'est produite chez Hérodote, au sujet du nom de Labynétos[1], nous autorise à rapporter ce fait au règne de Nabonid. Nous n'avons pas trouvé de trace certaine de la construction d'un pont dans les inscriptions de Nabuchodonosor. Diodore dit que les deux châteaux étaient des deux côtés du pont; mais ces deux résidences royales étaient situées de manière qu'un passage à ciel ouvert ne pût établir une communication directe entre elles. Ce renseignement n'est donc d'aucune valeur, pas plus que celui que la longueur en ait été de cinq stades[2], c'est-à-dire 945 mètres, presque un quart de lieue; et encore cette construction se trouvait-elle sur la partie la plus étroite du fleuve! Diodore a parlé d'abord du pont, c'est le premier monument dont il fasse mention à l'intérieur des murs; il passe ensuite au quai, et finit son récit par la description des deux palais qui se trouvaient, selon lui, des deux côtés du pont. Mais écoutons Hérodote, qui vient de parler du lac de Nitocris (I, CLXXVI).

« La ville étant séparée en deux parties par le fleuve, l'homme qui voulait passer d'une rive « à l'autre devait traverser l'eau en bateau. Cela, je pense, était bien incommode. Nitocris « remédia à cet inconvénient; car, après avoir creusé le bassin du lac, elle laissa de cette œuvre « un autre souvenir. Elle fit tailler de très-longues pierres; quand il y en eut en quantité « suffisante, et que l'emplacement fut creusé, elle y détourna tout le cours du fleuve, jusqu'à ce « qu'elle remplît le bassin. Par cette manœuvre, l'ancien lit du fleuve fut mis à sec. Puis elle « construisit de la même manière que les murs, en briques cuites, les bords du fleuve, le long « de la ville, et les descentes, qui conduisent des petites portes au fleuve. D'autre part, elle « bâtit peu à peu, au milieu même de la ville (*κατὰ μέσην κου μάλισία τὴν πόλιν*) un pont, « avec les pierres qu'elle avait retirées du creusement. Elle lia, à cet effet, les moellons avec « du fer et du plomb. Chaque jour, quand l'aube paraissait, elle faisait étendre sur ces piliers « des planches carrées, pour que les Babyloniens pussent passer. Tous les soirs, on défaisait « ces bois, pour éviter que des vols fussent commis sur les passants[3]. Quand le bassin creux « fut rempli des eaux du fleuve, et que le pont fut mis en état, Nitocris fit retourner le « fleuve du lac dans son ancien lit; le bassin avait été transformé en étang et paraissait être « ce à quoi il était destiné, et les citoyens de Babylone avaient leur pont établi sur le « fleuve. »

Quinte-Curce (V, 1) raconte la même chose dans les termes suivants :

[1] Tous les rois dont le nom commence par Nabo sont appelés *Labynétos* par Hérodote; Nabonid n'était pas fils d'un roi homonyme.

[2] Peut-être 5 plèthres, 500 pieds, à peu près 160 mètres, ce qui rend exactement la plus petite largeur de l'Euphrate dans l'antiquité.

[3] La raison n'était pas bien suffisante, mais elle porte le cachet de la couleur locale.

« Un pont en pierre, bâti sur le fleuve, établit la communication entre les parties de la « ville (*jungit urbem*). Aussi cette œuvre est-elle comptée parmi les merveilles de l'Orient; « car l'Euphrate traîne avec lui une vase profonde, qu'il faut d'abord éloigner pour poser les « fondements, quoiqu'on trouve alors une base qui peut à peine suffire pour la construc- « tion. On a entassé des sables et posé des pierres pour soutenir le pont et pour arrêter le « fleuve, qui, à cause des obstacles, a un cours plus violent que s'il coulait librement. »

Maintenant écoutons Diodore :

« Sémiramis fit construire, à l'endroit du fleuve le plus encaissé, un pont de cinq stades « de longueur, en faisant asseoir avec art au fond de l'eau les piliers, qui étaient distants les « uns des autres de douze pieds. Les pierres superposées furent attachées par des crampons « en fer, et les joints remplis par du plomb fondu. Du côté où les piliers avaient à soutenir « le courant, elle fit des angles qui présentaient tout autour un plan incliné (*ἀπορροὴν « περιφερῆ*) qui se continuait sur presque toute la largeur du pilier (en dedans), afin « que l'acuité des angles coupât le courant du fleuve, et que les plans inclinés tout autour, « cédant à cette force, en adoucissent la violence. Ce pont était recouvert de poutres de « cèdres et de cyprès, sur lesquelles se trouvaient des troncs énormes de palmiers; il avait « trente pieds de largeur, et ne paraissait le céder en magnificence à aucune des autres « œuvres de Sémiramis. *Des deux côtés du fleuve*, elle construisit un quai, qui avait à peu « près la même largeur que les murs, et qui s'étendait sur cent soixante stades. *Des deux côtés « du pont*, elle fit la double résidence, etc. »

Nous avons déjà cité les deux derniers passages lors de la description du quai et de celle du château; et il se peut que la présence, à si peu de distance l'une de l'autre, des phrases *ἐξ ἑκατέρου δὲ μέρους τοῦ ποταμοῦ* et *ἐξ ἑκατέρου μέρους τῆς γεφύρας* ne soit que la faute d'un copiste[1]. Mais, quand même la rédaction serait l'œuvre de Diodore, nous n'y attacherions pas une grande importance, en présence du témoignage d'Hérodote, qui a vu le pont, et qui déclare qu'il était au centre de la ville. Car, à cet endroit, Hérodote insiste pour qu'on prenne le mot *μέση πόλις*, non pas dans le sens indéfini de l'intérieur de la ville, mais pour qu'on l'interprète par le milieu même. La construction *κατὰ μέσην κου μάλιστα τὴν πόλιν* a une signification plus nette que le terme vague *ἐν μέσῃ τῇ πόλει*. Toute la narration d'Hérodote, au sujet des mesures de sûreté, prouve parfaitement que l'œuvre précitée ne se trouvait pas dans la cité royale, où l'on pouvait prévenir les désordres que l'auteur signale, sans défaire le pont chaque soir. La précaution avait plutôt un caractère politique, et on voulait empêcher la réunion des deux quartiers pendant la nuit. Qui sait si la rive gauche n'était pas le quartier on pauvre ou juif, et si on ne désirait pas maintenir la séparation indiquée par le fleuve?

Et les deux palais communiquaient réellement l'un avec l'autre; mais c'était au moyen du

[1] Un fait semblable est signalé par les éditeurs dans le chapitre précédent, II, 7.

souterrain dont parlent Diodore et Philostrate, et qui a certainement existé. Je n'ai pas besoin de rappeler les histoires et les contes où les passages secrets jouent un rôle; la tradition d'un tunnel (ou *chaṭab*, شطب, *tchibouk*, c'est-à-dire tuyau, tunnel [1]) au-dessous de l'Euphrate s'est conservée dans ces lieux. Il serait même permis de le chercher, parce que le fleuve, qui jadis le recouvrait tout entier, a changé de direction, selon toute probabilité. Écoutons Diodore, dont la description porte, au point de vue de l'architecture, le cachet de la vérité, comme en général toutes celles qu'il nous a laissées :

« Après cela, elle choisit dans la Babylonie l'endroit le moins élevé, et y fit un bassin carré, « dont chaque côté était de trois cents stades [2] (57 kilomètres), construit de briques cuites et « d'asphalte, et qui avait une profondeur de trente-cinq pieds. Elle détourna le fleuve dans ce « bassin, et fit un canal d'une résidence à l'autre; elle bâtit les voûtes de briques cuites, les « recouvrit de chaque côté de couches d'asphalte, jusqu'à ce que l'épaisseur de cet enduit eût « atteint quatre coudées. Les parois de la tranchée avaient une largeur de vingt briques; la « hauteur, jusqu'à la naissance de la voûte, était de douze pieds; leur largeur de quinze. Cette « tranchée fut exécutée en sept jours; alors elle fit retourner le fleuve dans le lit antérieur, « de sorte qu'il coulait au-dessus du tunnel; et ainsi Sémiramis pouvait parvenir d'un château « à la résidence opposée sans traverser le fleuve. Elle fit faire de chaque côté du souterrain « des portes d'airain qui subsistèrent jusqu'aux rois de Perse. »

Philostrate [3] décrit ce tunnel d'une manière analogue.

L'endroit où a pu être ce souterrain est assez clairement indiqué, selon nous, par la topographie actuelle; c'était probablement dans la prolongation du bras septentrional des *Abou Ghozeilât*, entre les tumulus dans lesquels j'ai cru voir les tours de l'un et de l'autre côté.

Le récit de Diodore réunit, en ce qui concerne le tunnel, tous les caractères de la vraisemblance, et même jusque dans les chiffres. Mais l'existence de ce souterrain, quoiqu'il n'exclue pas le pont, le rend inutile; précisément comme le tunnel de Londres tient lieu d'un passage au-dessus de l'eau. L'idée qui présida à son établissement est assez naturelle et très-ingénieuse; il est vrai que la hardiesse des architectes anciens n'égalait pas celle des modernes, qui se sont frayé un passage sans déranger le fleuve coulant au-dessus de la tête des travailleurs.

Pour me résumer, le tunnel au-dessous de l'Euphrate a existé dans la cité royale; le pont dont parle Hérodote a été au milieu de la ville, et peut-être un peu au midi de Hillah, où j'ai vu quelques rochers d'un côté et de l'autre, qui en pouvaient être les restes.

Après avoir parlé successivement des deux châteaux, du jardin suspendu, du sépulcre de Bélus, des ruines des temples, du pont, des quais et du passage souterrain, il faut mentionner, avant de passer à l'enceinte, un groupe situé entre Amran et le Kasr. C'est une

[1] C'est comme le grec σύριγξ, qui a les deux sens.

[2] Peut-être 300 plèthres, ce qui équivaut à 50 stades. Hérodote parle d'une *périphérie* de quatre cent vingt stades.

[3] Philostrate, *Vie d'Apollonius*, l. XXV.

traînée de ruines qui se prolonge sur trois cents mètres, peut-être les restes des bains royaux, la κολυμβήθρα, dont parle Arrien dans le récit de la maladie d'Alexandre. Il y avait là une maison, où le roi sacrifia trois jours avant de mourir. Les bains devant être près du fleuve, je ne vois pas d'autre emplacement qui convienne; l'opinion d'ailleurs se recommande par la position. Car, apparemment, la κολυμβήθρα était située entre le jardin suspendu et le château; on transporta le roi du jardin dans les bains, et de là dans le château, où il mourut; et probablement on le conduisit par le chemin le plus court, car il n'y avait pas de raison pour le promener dans sa maladie.

Néanmoins la ruine pourrait au moins faire naître l'idée qu'elle fût le reste d'un mur d'enceinte, et c'est pour cela que je me suis abstenu d'en parler jusqu'à maintenant. Il faut me prononcer contre cette opinion, quoiqu'elle me paraisse mériter la discussion. La forme de la ruine du côté ouest ne me semble pas permettre d'y reconnaître le reste d'une enceinte; et, d'ailleurs, en établissant une enceinte qui sépare le jardin de la résidence, je ne puis retrouver les vingt stades (3 kilom. 3/4) qu'attribuent à la circonvallation intérieure et Diodore et Quinte-Curce.

J'ai déjà cité, lors de la description du château royal, quelques passages du texte de Diodore au sujet des murs d'enceinte de l'acropole. Hérodote ne parle que d'une seule enceinte, qu'il nomme forte et grande; et aussi Bérose, comme les inscriptions, semble compter pour une seule cette triple enceinte. Nous reviendrons sur cette question importante, quand nous examinerons le système de fortifications de la ville entière.

Écoutons Diodore :

« Sémiramis bâtit auprès du fleuve, de chaque côté du pont, une résidence royale, d'où « elle pût en même temps avoir une vue sur toute la ville, et, pour ainsi dire, avoir les clefs « des endroits les plus importants de la cité. L'Euphrate coulant au travers du milieu de Ba- « bylone, et dirigeant son cours vers le midi, l'une des résidences regardait le levant, l'autre « le couchant; toutes les deux étaient construites avec un art infini. Autour du château, dont « la façade regardait l'ouest, elle fit une première enceinte de soixante stades, fortifiée par « des murs élevés et confectionnés avec un grand art. En deçà de celui-ci, elle en bâtit un « autre tout autour, sur les briques duquel on avait représenté, avant la cuisson, des animaux « de tout genre, qui imitaient la réalité par l'habileté avec laquelle on avait disposé les cou- « leurs. Cette enceinte avait quarante stades de longueur; sa largeur était de trois cents bri- « ques [1]; la hauteur, selon Ctésias, de cinquante brasses (300 pieds). Les tours s'élevaient à « une hauteur de soixante et dix brasses (420 pieds). Tout à l'intérieur des tours (ἐνδοτέρω), « elle fit une troisième enceinte, qui entourait le château (ὃς περιεῖχεν ἀκρόπολιν), dont le « périmètre était de vingt stades; mais la longueur (*sic*) [2] et la largeur de la construction « dépassaient de beaucoup celles du mur intérieur. Sur les tours et les murs étaient repré-

[1] C'est-à-dire de 300 pieds. — [2] Le mot μῆκος peut être mis ailleurs pour ὕψος; mais, dans ce passage, Diodore distingue ces mots.

« sentés des animaux de tout genre, exécutés selon les règles de l'art, quant aux couleurs et « à l'exacte imitation des figures. Le tout représentait un parc de chasse rempli d'animaux « différents, dont la grandeur était de plus de quatre coudées (2m,1). Au milieu d'eux se « trouvait aussi Sémiramis à cheval, frappant de son dard une panthère; tout auprès d'elle « était son mari Ninus, qui, de sa propre main, traversait un lion d'un coup de lance.

« Cette résidence était de beaucoup supérieure à celle située de l'autre côté du fleuve, au « point de vue de la grandeur et de l'apparat. Celle-ci avait une enceinte de trente stades, « faite en briques cuites; au lieu de la représentation des animaux, il y avait des statues en « bronze de Ninus et de Sémiramis, ainsi que des grands dignitaires, puis celle de Jupiter, « que les Babyloniens nomment Bélus. Mais il y avait encore des dispositions de toute sorte « et des parcs de chasse qui offraient une distraction variée aux spectateurs. »

Voilà donc quatre enceintes, qui se réduisent pour les historiens en une seule quand ils parlent de Babylone en général; car celle de soixante stades se joignait, de l'autre côté du fleuve, à la circonvallation occidentale.

Une grande partie de ce mur de soixante stades est encore debout. C'est l'enceinte qu'on peut poursuivre dans deux directions, sur plusieurs kilomètres. Mais elle n'est pas continue, telle que l'ont figurée Ker Porter et sir Henry Rawlinson; ce sont des tumulus séparés les uns des autres.

Ce que nous y voyons aujourd'hui est sûrement un reste de l'ancienne enceinte babylonienne. M. Rawlinson, avec trop de précipitation, ce me semble, a déclaré que cette circonvallation est parthe[1]. L'existence n'en est pas favorable à son système; mais cela ne justifie pas la supposition d'une origine plus récente. Au contraire, cette ruine porte le même caractère que les autres, et il n'y a pas la moindre apparence de raison pour la croire plutôt parthe que musulmane. Et de quel droit M. Rawlinson déclare-t-il parthe le seul reste de mur babylonien, quand il admet l'origine babylonienne de murs qui n'existent plus? D'où donc tire-t-il les raisons qui prouvent l'âge moderne de ces constructions?

Cette enceinte était bâtie, comme les autres murs babyloniens, de terre revêtue d'un ouvrage en briques cuites. On arracha les briques, et le noyau resta un simple monceau de terre. Il ne paraît pas, d'après les renseignements des auteurs et des inscriptions, que l'acropole fût entourée d'un fossé, et cette circonstance semble expliquer sa préservation partielle. Ensuite, il est possible que les rois de Perse, soit Arsacides, soit Sassanides, l'aient restaurée pour y renfermer des bêtes de chasse. C'est au moins ce que semble dire saint Jérôme dans son commentaire sur Isaïe, XIII, v. 20-21 :

« Didicimus a quodam fratre Elamita qui de illis finibus egrediens, nunc Hierosolymis « vitam exigit monachorum, venationes regias esse in Babylone et omnis generis bestias « murorum ejus tamen ambitu coerceri. »

[1] Rawlinson, *Herodotus*, p. 579. Le savant anglais ne devrait pas reprocher à d'autres de négliger, dans leur appréciation, l'état actuel des ruines.

« Nous avons appris d'un frère élamite qui, quittant ces contrées, vit aujourd'hui en moine « à Jérusalem, qu'il existe des chasses royales à Babylone, et que des animaux de tout genre « se trouvent enfermés dans l'ancienne enceinte des murs. »

Donc il ne s'agit apparemment pas d'un mur que les Parthes ou les Sassanides, du temps desquels vivait saint Jérôme, auraient construit, mais des anciens murs de Babylone; et cela devient clair quand on compare le passage de la Bible que le docteur chrétien interprète par sa donnée.

Mais une enceinte destinée aux usages de la chasse ne pouvait être exécutée sur l'échelle énorme de 513 kilomètres carrés; on choisit un terrain moindre, tel que la cité royale, qui n'a que 7 kilomètres d'étendue. On pouvait réparer les murs de l'enceinte, qui subsistaient encore sans contenir des habitations, et on y renferma à cause de cela un parc de chasse; on les prit parce qu'ils se trouvaient là, et que l'on n'avait pas besoin de les créer; mais, bien plus, si ces murs n'avaient pas existé, les Parthes ne les auraient pas construits.

Une réparation a pu être effectuée, et il est encore possible que ce soit à elle seule qu'ils doivent le simulacre de conservation qu'ils présentent aujourd'hui.

Telle qu'elle est, l'enceinte se compose de deux bras, qui se rencontrent dans un angle de 78°, à 2200 mètres, presque à l'est de la pointe sud-est du Kasr[1]. Le bras méridional, qui va à peu près de N. 55° S. vers S. 55° N. O., va rencontrer les dernières collines qui touchent Amran, après une ligne à peu près interrompue de 1700 mètres. A la hauteur d'Amran, on voit d'autres tumulus se prolonger vers l'Euphrate; quelques-uns se perdent dans le village et le bois de Djumdjumah. Ce sont peut-être les traces des anciens murs des jardins de notre hôte Tchaderdji qu'on a pris pour des tumulus babyloniens.

L'autre bras part du coin (*zdwiyeh*) et va de là presque juste dans la direction de Babil pendant près de 3 kilomètres. Il se termine soudain par le Nahr-en-Nil, qui s'interpose entre lui et Babil; de l'autre côté du double canal, il y a quelques traces de son prolongement, mais assez peu visibles, quoique le terrain ne soit pas dépourvu de ces tumulus très-bas qu'il est presque impossible de relever avec exactitude. L'enceinte que vit M. Rawlinson n'est pas aussi nettement indiquée sur le terrain que sur sa carte.

La hauteur de l'enceinte est très-différente; pourtant elle s'élève encore, à quelques places, à une hauteur de 10 mètres. A droite et à gauche, on ne voit pas de trace de fossé.

Je suis tellement opposé à l'avis étrange de sir Henry Rawlinson, que je regarde le terrain entouré de ces murs comme la partie la plus ancienne de la cité de Sémiramis. Le château royal était du côté ouest, et la partie orientale, limitée au nord par la pyramide et entourée de ce mur antique et irrégulier, était la véritable ville ancienne de Babylone.

Ce fut d'ici que partit l'armée qui détruisit Ninive, sous Sardanapale IV.

Mais lorsque, après la chute définitive de Ninive, Babyloue, d'une importance secondaire

[1] L'angle n'est nulle part bien dessiné. Sir H. Rawlinson en fait un angle obtus, Rich l'avait fait arrondi.

jusqu'alors [1], se fut mise à la place de la capitale assyrienne, les rois agrandirent leur cité, en comprenant dans une vaste enceinte l'ancienne Babylone, la ville sacrée de Borsippa et Cutha. La ville antique devint ville royale, et c'est là que Nabuchodonosor bâtit son palais, en transplantant les habitants de la ville en dehors des murs anciens, du côté de Hillah, emplacement qui, à partir de là, devint la véritable *urbs*.

Donc cette enceinte, la seule dont nous puissions suivre encore le cours, est en même temps la plus ancienne : elle renferme l'*acropolis*, le véritable centre autour duquel se sont plus tard groupées les autres parties de Babylone, ainsi que les quartiers différents de Paris se sont rangés autour de la Cité; ainsi que Londres s'est formé autour de la cité romaine et anglo-saxonne.

Il n'est pas difficile de reconstruire le reste du mur de l'acropole. Nous avons déjà dit que le bras qui va du sud-sud-est vers nord-nord-ouest, atteint à peu près juste la pyramide. Le quai de Nabonid a presque la même direction; celui de la rive gauche va frapper le coin sud-est de Babil. Donc le quai situé sur la rive droite devait atteindre l'angle au sud-ouest, quand on en prolongeait la direction.

Le tronçon de mur intérieur qu'on aperçoit sur ma carte, près de la Homeira, atteint au même point, et la circonstance que les différentes enceintes considèrent Babil comme leur *kiblah* ou point de direction ne peut être fortuite. J'ai donc cru devoir mettre la partie complémentaire qui s'attache à l'Euphrate, entre Babil et le fleuve, dans la direction du quai de la rive droite, qui, alors, atteint juste l'angle sud-ouest de la pyramide.

Dans cette supposition, l'Euphrate entre en direction oblique dans l'acropole pour rendre plus difficile une attaque des ennemis.

De l'autre côté, l'enceinte se continuait; à la hauteur des bains, à peu près, commençait celle de la cité royale ancienne, et dont le coin nord-ouest est encore visible sous le nom des *Abou Ghozeildt*. Arrivée à la hauteur du prolongement du bras sud de l'enceinte orientale, à travers le fleuve, l'enceinte occidentale se confondit avec celle-ci en une seule ligne de défense.

Dans le texte de Diodore, la hauteur ancienne de ce mur n'est pas marquée; mais nous verrons que, quand même il l'évaluerait, nous n'en serions pas beaucoup plus avancés, à cause de la grande divergence des écrivains de l'antiquité au sujet de la hauteur des murs de Babylone. Il est possible que la comparaison de l'élévation extraordinaire dont parlent Hérodote et Ctésias avec les données plus modestes de Strabon, Quinte-Curce et d'autres, puisse nous mettre sur la voie de la vérité. Je crois, en effet, à une très-grande hauteur de la circonvallation dont nous parlons, tandis que les murs extérieurs peuvent n'avoir pas dépassé la hauteur de cinquante coudées (25 mètres) pour les murs, et soixante coudées (31 mètres) pour les tours.

Hérodote [2] donne aux murs de Babylone la hauteur de 200 coudées royales, et Ctésias la

[1] Comparez Hérodote, I, CLXXVIII. — [2] Hérodote, I. CLXXVIII; Ctésias chez Diodore. II. VII; Tzetzès, *Chil.* IX. v. 577.

porte à 50 brasses, ce qui, selon un système qui ne compte les brasses qu'à quatre coudées, semble être un terme équivalent. La largeur est de 50 coudées royales[1]. Je crois que telle était la véritable hauteur du dernier mur d'enceinte de la cité royale, qui, selon l'usage moderne, retrouvé dans les bas-reliefs de Ninive, surmontait ceux qui l'entouraient.

Il est probable que le mur extérieur n'était pas aussi élevé, et seulement de 90 coudées, ou de trois demi-plèthres dont parle Philostrate[2] au sujet du mur d'enceinte, tandis que le second avait les 100 coudées de hauteur dont parle Quinte-Curce.

Quant à la largeur, on ne peut rien préciser, puisque les données varient de 30 à 300 pieds de largeur. Il est possible qu'il ait réellement eu les cinquante coudées de largeur dont parle Hérodote; tandis que le second peut avoir eu la largeur de trois cents briques, quoique je n'aie pas osé le dessiner ainsi sur mon essai de restauration.

Il se trouve aussi des traces des autres circonvallations, mais elles ne sont pas aussi régulières que pourrait le faire supposer le dessin que donne sir Henry Rawlinson. La trace la plus visible est une traînée de tumulus assez longue, qui prend à un kilomètre de la pointe méridionale du Kasr, à l'est, dans la direction de Babil, à peu de distance du nord-nord-ouest, vers le sud-sud-ouest. C'est cette ligne que différents voyageurs ont figurée comme étant parallèle au Kasr et comme formant une des enceintes intérieures, parallèles l'une à l'autre. Il est vrai qu'à l'est de cette rangée de tumulus il y a une autre levée, tout près du chemin actuel de Bagdad; mais ces vestiges n'ont pas de rapport avec ceux dont j'ai indiqué la direction.

J'ai cherché moi-même à vérifier ces enceintes, et certes, si je les avais trouvées, je n'aurais pas mieux demandé que de voir confirmer par leur apparente régularité la restitution systématique des ruines que j'ai entreprise; mais il m'a été impossible d'y voir ce qu'y a reconnu sir Henry Rawlinson, qui y place son *shebil* ou réservoir[3]. A quoi bon un réservoir derrière le Kasr, à quelques pas de l'Euphrate? On ne saurait admettre que ce soit là le grand ouvrage dont se vante Nabuchodonosor.

Une circonstance a surtout trompé les investigateurs : il y a partout, dans ces parages, les berges de canaux plus ou moins modernes; c'est dans un de ces conduits que M. Rawlinson a cru voir son réservoir babylonien.

La ligne assez élevée dont j'ai parlé est probablement le seul reste de l'enceinte de quarante stades; à l'est de celle-ci, il se trouve une autre levée, très-peu visible. Tout près d'elle, se trouve une levée semblable et très-irrégulière, qui pourrait nous dérouter beaucoup; mais c'est un canal moderne creusé par les Arabes.

[1] Il faut remarquer que Pline, VI, xxx, et ceux qui l'ont copié, tel que Solin, le scholiaste de Juvénal, ne parlent que de *pieds*; mais ils trahissent leur erreur et leurs sources par la différence qu'ils établissent entre *pes regius* et *pes noster*.

[2] Philostrate, *loc. cit.* τρία μὲν τὸ ὕψος ἡμιπλέθρα.

[3] Le reproche que je néglige les inscriptions est assez singulier, puisque je les explique selon mes idées. J'ai soumis mon analyse au public savant, tandis que M. Rawlinson ne parle que de ses textes, sans les citer. Quant au *shebil*, notre système commun ne justifie pas cette lecture; on trouve *sepul mi aksud*, ce que je traduis (t. II, p. 278) par : «J'ai atteint le niveau des basses eaux.»

Digitized by Google

Somme toute, les trois enceintes peuvent se reconnaître encore dans des restes plus ou moins considérables. Nous avons parlé d'abord du mur de soixante stades, qui se confond dans celui de trente stades de l'autre rive, et nous en avons à peu près fixé le cours.

Quant au second, celui de quarante stades, sa position n'était pas aussi facile à déterminer. Je l'ai reconstruit par les traces dont je viens de parler et les tumulus qui se trouvent entre le Kasr et Babil indiqués légèrement sur mon plan, tandis que mes devanciers en font une enceinte qui se joint, *à angle droit*, à l'autre enceinte.

Le troisième, le plus fort, bâti en pierre, se déduit des restes qui se trouvent à l'est d'Amran et du Kasr. Une circonvallation au nord de ce dernier, à la place du bois de palmiers, me semble être d'origine fort moderne; c'est pour cela que je fus obligé de ne pas la comprendre dans les fortifications de Babylone.

Au contraire, il me parut plus convenable d'attribuer à la partie nord de cette enceinte la direction du fleuve, et d'y voir le jardin royal, dont une partie devait se trouver au nord du palais, qui ainsi lui donnait de l'ombre.

Ces murs de l'acropole n'avaient pas de fossés, et cela explique, ainsi que je l'ai dit, la conservation des murs. Ce fait est vérifié par les inscriptions. Nabuchodonosor (*Inscript. de Londres*, col. IX, l. 19 ss.) dit ceci, après avoir parlé de son palais :

« Je fis construire un mur puissant tout autour, en bitume et en briques.

« J'en fis un autre, grand, en pierres énormes, les produits des hautes montagnes; comme « des monts, j'en ai élevé le sommet. »

Le cylindre de Phillipps (col. III, ll. 41, 42) dit :

« Je fis construire un mur puissant, en bitume et en briques; et, au milieu, j'ai embelli « la couche de la royauté et la table de la souveraineté [1]. »

On ne raconte rien ici des peintures sur briques exécutées sur les murs. Mais certainement ils n'étaient pas moins ornés que ceux qui entouraient les différentes parties de la grande cité de Nabuchodonosor.

Quant aux portes, il y en avait sans doute une aux angles des deux grands côtés. Ensuite il est probable que deux portes s'ouvraient dans le voisinage de la pyramide, dont l'entrée principale semble avoir donné sur l'acropole.

Quant à la résidence occidentale, le mur entourait à peu près un espace de soixante et quinze hectares, trois quarts d'un kilomètre carré. Il renfermait l'ancienne résidence des rois de Babylone, et on a trouvé ici des briques d'Assarhaddon. Il y avait ensuite, selon la mention expresse de Diodore, des parcs de chasse. Les murs peuvent avoir eu de ce côté vingt stades de pourtour, et je ne puis trouver une restitution de trente stades, tandis que celle qui dérive de l'inspection des lieux donne exactement le chiffre cité d'abord.

Aussi, le relèvement de cette figure polygone sur la rive de Mésopotamie, dans laquelle

[1] פְּרַס סְרוּתָא שְׁלֵח בְּעֲלוּתָא אַן לְבֵשָׁא אֲשֵׁאפָא:

je vois toute l'étendue de Babylone avant Nabopallassar, n'atteint pas, pour sa circonférence, le chiffre de soixante stades, mais équivaut à peu près à cinquante-cinq stades babyloniens et cinquante-quatre stades olympiens, ce qui, avec les trois stades des trois côtés de la pyramide, fait monter ce chiffre à cinquante-huit stades chaldéens.

L'aréal de la ville antique s'élève à 5' 30 kilomètres carrés, ce qui, avec les soixante et quinze hectares de l'autre côté, nous donne, pour toute l'étendue de la cité royale, le chiffre de six kilomètres carrés, c'est-à-dire un peu plus que la sixième partie de la superficie de Paris en 1859.

La cité royale de Babylone, c'est-à-dire l'ancienne cité, ne formait donc que la quatre-vingt-cinquième partie de la ville entière de Nabuchodonosor.

CHAPITRE VI.

BIRS-NIMROUD ET LES RUINES ENVIRONNANTES.

(BORSIPPA ET LA TOUR DE BABEL.)

Les ruines de la ville de Borsippa se trouvent à une distance de douze kilomètres de Hillah dans la direction O. S. S. O. On part de cette ville par la porte sud, nommée porte de Mechhed-Ali; on chemine d'abord sur la route qui conduit à cette ville, jusqu'à quatre kilomètres environ de Hillah. Ensuite le chemin se bifurque, et l'embranchement de l'ouest mène droit aux ruines auxquelles nous consacrons ce chapitre.

La route n'inspire pas un bien grand intérêt; mais ce qui domine l'esprit du voyageur, c'est l'aspect de l'immense ruine du Birs-Nimroud que l'on aperçoit bien loin au delà de l'Euphrate, à partir du Kasr-Iskenderiyeh, à moitié chemin entre Bagdad et Babylone. Le Birs-Nimroud apparaît bientôt après la sortie de Hillah comme une montagne que l'on croit pouvoir atteindre immédiatement et qui recule toujours. Mais l'effet est bien plus saisissant quand l'atmosphère, et c'est le cas à la pointe du jour et vers le soir, est obscurcie par le brouillard. Alors on ne voit rien pendant une heure et demie; tout à coup le brouillard semble se déchirer comme un rideau, et fait entrevoir la masse colossale du Birs-Nimroud, d'autant plus intéressante que son aspect nous frappe de plus près et d'une manière complétement inattendue.

A une distance d'un kilomètre environ du Birs, on traverse les ruines d'un canal, plus moderne apparemment, mais qui peut avoir suivi jadis le tracé d'une œuvre plus ancienne. En tout cas, il est difficile de reconnaître dans ces berges les restes d'une fortification; le premier système de canaux subsiste dans deux bras dont la jonction est à un kilomètre à

Digitized by Google

peu près du Birs-Nimroud vers le nord; l'un d'eux suit la direction de nord-ouest à sud-est, l'autre celle de nord-est vers sud-ouest; l'angle que forment ces bras est un peu aigu. Après avoir franchi ce canal, on se trouve sur un terrain qui porte le caractère général de toutes les ruines babyloniennes. Partout on observe des traces d'habitations qui se révèlent aux yeux de l'explorateur par des débris de poteries, de figurines, de pierres, de briques cuites, de verreries, de cuivre et d'autres matériaux. Toutes ces ruines bordent la colline énorme qui s'appelle aujourd'hui *Tell-Ibrahim-el-Khalil*, la colline d'Abraham, le chéri de Dieu. Nous avons déjà rendu compte d'une légende qui se rapporte à Abraham, pendant son prétendu séjour à Alep, et nous en mentionnerons une autre qui a trait à Orfa. Mais nulle part les souvenirs en honneur du patriarche des Juifs, du premier musulman des Arabes, ne sont plus vivaces qu'en Mésopotamie. Selon les Arabes, qui ont suivi une légende juive [1], Nimrod l'aurait jeté à cette place dans la fournaise ardente, mais le pieux aïeul des Israélites aurait été sauvé par la grâce divine. Aussi la *koubbeh* ou coupole qui s'élève en ces lieux est connue dans tous les environs; on voit les pèlerins essuyer leurs mains, enduites de henné, aux portes et au péristyle de la coupole. Le bâtiment en lui-même n'a rien de bien extraordinaire.

Avant d'atteindre le Birs, on doit longer toute la façade nord du tumulus énorme de Tell-Ibrahim-el-Khalil, qui ne le cède en rien aux ruines que nous avons jusqu'ici examinées. Son étendue d'est à ouest comprend plus de cinq cents mètres en bas, et la partie haute du tumulus, une sorte de plateau, a trois cents mètres en long sur cent cinquante ou deux cents de large. La colline ne paraît pas très-élevée, parce qu'elle est située à côté du Birs-Nimrond; mais néanmoins, dans quelques parties, elle atteint le niveau de la plate-forme de la tour des Langues, qui a plus de vingt mètres d'élévation. Le point culminant est à l'est, près du sanctuaire musulman, et se trouve même indiqué sur le plan.

Après avoir longé le côté nord de la ruine, on tourne vers le sud-ouest, et on se trouve enfin en présence du Birs-Nimroud, que la colline d'Ibrahim avait un peu dérobé aux yeux du spectateur. L'aspect du Birs, vu d'en bas ou du sommet de la colline opposée, est saisissant. Dans son état actuel, il a encore quarante-six mètres de hauteur, d'après mes mesures [2], jusqu'au sommet, donc à peu près cent cinquante pieds de hauteur.

La façade du nord-est forme l'entrée; on peut l'évaluer de ce côté, au niveau du terrain actuel, à cent quarante mètres environ. On entame alors, au milieu de cette ligne, la ruine même, et l'on entre par un ravin s'élevant en montée. Cette partie du monument est faite de briques cuites. D'abord on n'y reconnaîtrait qu'un monceau informe de terre; mais le moindre examen démontre qu'on a devant soi une œuvre faite de main d'homme. Après un parcours de vingt mètres environ, le chemin se bifurque; le ravin du nord est le plus praticable, et il nous conduit sur une plate-forme qui a vingt-cinq mètres de largeur sur soixante et dix-huit

[1] Midrasch, *Bereschit rabba*, c. XXXVIII.

[2] Elles sont vérifiées par le capitaine Jones (selon M. Rawlinson, *Herodotus*, II. p. 583), qui lui donne 153 pieds anglais.

mètres de longueur. Elle est indiquée sur le plan, et est du plus haut intérêt pour nous guider dans la reconstruction de la ruine antique.

De tous côtés, cette plate-forme, à peu près à vingt-trois mètres au-dessus du niveau, est entamée par des fissures, mais elle forme le plateau le plus lisse et le mieux conservé que je connaisse dans ces contrées, et je la considère comme l'un des éléments les moins altérés de l'ancien édifice. A partir de là, le chemin devient plus difficile, et nous nous trouvons en présence d'un cône en brique cuite, surmonté d'un énorme pan de mur. De la plate-forme à la naissance de la muraille il y a douze mètres de hauteur.

Après avoir atteint le haut de la colline, on jouit d'une belle vue de la plaine tout entière de Babylone. De là on voit le minaret d'Hillah au N. E., Babil N. 17° 1/2 E., la coupole d'Amran N. 25° 1/2 E., Kerbelah N. 55° O. et Mechhed-Ali S. 0° 8′ E. Tout autour, on aperçoit les eaux stagnantes d'Harkeh, d'Hindiyeh, et les marais derrière lesquels s'abritent les Arabes quand ils sont en guerre avec les Turcs.

La place tout autour du pan de mur est jonchée de débris de briques de Nabuchodonosor, portant ordinairement trois lignes d'écriture. Les matériaux ont une teinte jaunâtre et se distinguent de ceux que l'on voit encore dans la construction. Mais ce qui est le plus surprenant, ce sont les blocs énormes de briques tombés d'en haut, et dont plusieurs portent des traces de vitrifications occasionnées par le feu. Un bloc mesure trois mètres de hauteur sur cinq de largeur et d'épaisseur; plusieurs parties sont complétement vitrifiées, et les couches des briques sont encore visibles, ainsi que la ligne de ciment qui les joignait. La force du feu qui a produit ce changement a dû être tellement intense, que les couches ne se présentent pas dans une direction horizontale, mais qu'elles sont courbées et ondulées. On se demande quel incendie a pu être assez terrible pour produire un aussi étrange phénomène.

C'est autour du pan de mur que gisent ces blocs. Quelques-uns ont même roulé sur la pente du sud-ouest; il y a encore une vingtaine de morceaux plus ou moins grands, ainsi que des débris et des éclats de tous côtés. Ces éclats ont une couleur bleuâtre ou verdâtre très-foncée, quelquefois tirant sur le noir, et fournissent une cassure comme celle du verre, éclatante, un peu nacrée, et fortement tranchée. Mais on trouve aussi par-ci par-là un bon nombre de fragments de briques jaunâtres. On ne rencontre pas de briques vernissées sur le Birs, mais bien quelques fragments dans la plaine environnante.

Le pan de mur lui-même a encore onze mètres et demi de hauteur sur huit mètres de largeur et autant d'épaisseur. En haut, il présente une fente d'un mètre. La surface n'est lisse que d'un côté et ne peut être considérée comme une paroi; car ce bloc est entamé de tous côtés et complétement informe. Une couche de lichen le couvre presque entièrement, et la formation de ces cryptogames sous un ciel aussi ardent fait supposer que l'état actuel date déjà d'une époque assez reculée. De nombreux oiseaux s'abritent en cet endroit, et l'on voit partout les traces de leur passage.

Le reste de maçonnerie est confectionné avec un grand art; nulle part les matériaux ne

Digitized by Google

sont aussi bien rassemblés qu'au Birs. Les briques, d'un rouge pâle, sont reliées les unes aux autres par un ciment en chaux blanche, et quelquefois les roseaux interposés ont laissé une trace très-visible. Dans les deux directions, de nord-ouest à sud-est et de nord-est à sud-ouest, il y a les conduits ou *aéroducts*, comme les nommait M. Fresnel. Ces aéroducts sont des tuyaux carrés ménagés dans le mur par une solution de continuité; ils ont généralement vingt centimètres de hauteur et de largeur; la longueur dépend naturellement de l'épaisseur des murailles, que les aéroducts percent de part en part. Les différents conduits ne se coupent jamais, puisqu'ils sont à une hauteur différente. Nous en avons déjà parlé dans notre description du Kasr.

Le pan de mur ne présente presque nulle part, comme nous l'avons dit, un parement, et nous ne pouvons savoir jusqu'où la muraille intacte s'étendait. L'examen des briques à fleur du sol ne fournit pas d'éclaircissement à ce sujet.

A la façade du sud-ouest, il n'y a pas trace d'une montée; au contraire, le tumulus s'élève tout d'un coup, même il y est assez inaccessible. Tout ce côté est rempli d'une masse de brique rouge pulvérisée, au-dessous de laquelle on ne reconnaît que difficilement la terre, d'un gris jaunâtre, de la partie inférieure. Vue du sud-ouest, la colline artificielle semble escarpée, et offre un aspect plus imposant que de l'autre côté.

Toute la partie sud de la plaine est jonchée de ruines, et converte de tumulus, plus ou moins élevés. Par-ci par-là on reconnaît, tracés dans une ligne droite, les vestiges d'une ancienne enceinte; mais ces inégalités de terrain proviennent, pour la plupart, des parties du temple précipitées de leur hauteur originaire. C'est ici aussi que je me souviens d'avoir rencontré de rares débris de briques vernissées, ainsi que des morceaux de basalte, que je n'ai pas aperçus sur le sommet même du Birs-Nimrond.

Vue d'en bas, de sud-est, la ruine se présente sous un aspect différent; car, de là, la plate-forme, large de 25 mètres, se montre dans toute sa grandeur, et fait paraître la partie du nord-est comparable à une terrasse. De ce côté, la partie inférieure, composée de briques crues, n'est pas couverte par la poussière rouge que nous avons remarquée sur la pente sud-ouest; elle est partagée par un ravin très-étroit, qui prend sa naissance un peu au-dessous du niveau du sol.

La plate-forme est également visible d'Ibrahim-el-Khalil, d'où est pris le dessin de M. Thomas, et encore davantage du côté nord-ouest; là seulement on remarque des travaux en maçonnerie qui s'élèvent, indépendamment du cône supérieur, au-dessus du niveau de la plate-forme. Ces constructions sont exprimées d'une manière très-prononcée dans le dessin de Rich; de notre temps, elles ne se présentaient plus avec un caractère aussi précis. Du côté nord-ouest on peut atteindre facilement la plate-forme, mais il est plus difficile de parvenir jusqu'à l'ouvrage en briques qui est au-dessus.

Le pourtour de la ruine, au niveau du sol, est, sans compter les inégalités, de 700 mètres.

A l'ouest, il y a un autre système de canaux dont on trouve aussi une esquisse très-fidèle sur la carte. A l'ouest du coin nord du Birs-Nimroud, à une distance de 700 mètres, se trouve la jonction de deux branches du canal, dont l'une se détache du sud 80° ouest vers

nord 80° est; dans un angle de 75° environ s'y joint un autre qui court de nord-nord-ouest vers sud-sud-est. La branche du nord, suffisamment prolongée, atteindrait la partie septentrionale de la colline d'Ibrahim-el-Khalil et pourrait donc difficilement passer pour les restes d'une ancienne enceinte de la ville de Borsippa.

Voilà ce qui suffira pour donner une idée de l'état actuel de la ruine de Birs-Nimroud, qui, comme nous l'avons dit, est la plus importante de la Babylonie tout entière. Peu de restes de l'antiquité, nous parlons du monde entier, peuvent lui disputer la palme de la majesté sévère et inspirent un semblable intérêt, à cause des traditions et des légendes qu'elle rappelle à notre mémoire.

Nous avons exploré le terrain du Birs et fouillé à Ibrahim-el-Khalil. Des excavations pratiquées sous nos ordres, pendant que nous exploitions les ruines fécondes de la colline d'Amran, révélèrent un tombeau babylonien : dans ce sépulcre il y avait, au-dessus de la tête du défunt, un petit gâteau en brique noire, de 5 centimètres de largeur et de longueur, et daté de Barsip, le trentième jour du sixième mois de la seizième année de Nabonid, roi de Babylone. Ce document a été perdu avec le reste de notre collection. Plus tard, je fis des fouilles qui conduisirent à la découverte de quelques antiquités de peu de valeur; mais je fus vivement contrarié de ne pouvoir continuer ces explorations, à cause du manque d'argent; les résultats que j'avais déjà obtenus pouvaient me faire espérer des découvertes plus importantes. Le petit gâteau est très-curieux, parce que sa date, remontant à l'année 539 avant Jésus-Christ, a prouvé, pour la première fois, l'identité de Borsippa des Grecs, du Borsif du Talmud, du Barsip des Babyloniens, avec la ruine actuelle du Birs-Nimroud.

Après notre départ de Babylone, sir Henry Rawlinson fit exécuter, sous la direction de M. Tonietti, pharmacien de l'armée ottomane, jeune levantin très-intelligent, des fouilles au Birs-Nimroud, pendant environ deux mois; le savant anglais s'y transporta lui-même, et trouva, peu de temps après son arrivée, à l'endroit qu'il indiqua, les deux barils de Nabuchodonosor dont j'ai donné l'interprétation dans mes *Études assyriennes*[1]. Nous reviendrons sur ce document intéressant dont sir Henry Rawlinson a donné, de son côté, une traduction dans l'ouvrage de M. Loftus[2]; une partie en est publiée dans l'édition d'Hérodote, vol. II, p. 584.

Nous ne pouvons apprécier les excavations de sir Henry Rawlinson quant aux lieux où il les fit pratiquer, ni quant aux résultats exacts qu'il a obtenus, et ce manque de renseignements constitue une lacune que sa restauration ne comble pas. Sans doute le savant anglais a rendu service à la science de l'antiquité babylonienne par ses recherches, mais il est à regretter qu'il ne nous donne pas le moyen de contrôler sa découverte, d'autant plus que la restitution qu'il propose offre, dans quelques détails, les plus graves contradictions avec les données recueillies par tous ses prédécesseurs.

Nous avons trouvé 710 mètres de pourtour, en mesurant très-bas, à l'extrémité; Rich

[1] Voir le *Journal asiatique*, 1857. — [2] *Chaldæa and Susiana*, p. 29.

se contente de 690 mètres (2,280 pieds anglais) et Ker Porter de 2.080, ce qui est, je crois, une évaluation par trop minime. Si le Birs-Nimroud avait une base carrée d'un stade de côté, ainsi que Rich et Ker Porter l'ont cru avec pleine raison, la circonférence était de 756 mètres. Nous savons, d'ailleurs, que toutes les ruines ont perdu de leur masse, à cause de la destruction, d'une part, et des exhaussements considérables du terrain, de l'autre. M. Rawlinson néanmoins trouve pour la base, « qui s'élève à *quelques pieds* sur le sol alluvial, » un carré de 272 pieds anglais, donc 1088 pieds alentour, c'est-à-dire moins de la moitié de l'évaluation de Rich et de la mienne, et 1,000 pieds de moins que Ker Porter. Pour arriver à ce résultat, il aurait fallu fouiller au-dessus de la *plinthe* supposée, dans le sens de la façade, et les renseignements personnels que j'ai obtenus sur les travaux anglais ne constatent pas que cela ait été fait. La substruction fait partie du premier étage, et on n'aurait pas trouvé ce retrait à une hauteur égale sur le côté nord-ouest, *au niveau* de cette base.

M. Rawlinson a fouillé surtout sur le côté sud-ouest, et il a trouvé les deux cylindres de Nabuchodonosor. J'ai vu ensuite que ce renseignement était conforme aux données mêmes de sir Henry Rawlinson[1]. Je crois avoir bien compris que les angles de cet étage et celui du quatrième, selon la restitution, sont les seuls qui aient pu être retrouvés, tandis qu'on a déblayé quelques murs dont on a pu mesurer la hauteur.

Si je suis bien informé, le troisième étage de sir Henry Rawlinson commençait à la hauteur de la plate-forme de la ruine. Les deux étages inférieurs s'élèvent, selon ce savant, sur une substruction en briques. Cependant on ne place pas une tour sur une espèce de plinthe, comme une statue; et les soubassements de ce prétendu piédestal doivent être profondément enfouis dans le sol.

L'élévation de la seconde terrasse coïncide aussi avec celle de la plate-forme. M. Rawlinson attribue quelques pieds de hauteur à cette espèce de plinthe, ce qui donne, avec les 52 pieds anglais, exactement l'élévation de 60 pieds dont parlent tous les voyageurs, et que nous avons trouvée exacte; en même temps, nous et tous les autres explorateurs, avons remarqué qu'on pouvait poursuivre la portion de la plate-forme presque tout autour de la ruine, quoique, sur le côté sud-ouest, les traces commençassent à manquer. M. Rawlinson a eu le mérite de déblayer cette partie. Au-dessus s'élève une muraille de brique très-rouge, et, à cause de cette couleur, M. Rawlinson y a vu l'étage de la planète de Mars; il a trouvé que cette partie de la tour était en retrait de 12 pieds sur le mur qu'il a découvert au-dessus, et qu'il formait un étage de 26 pieds anglais (juste 25 pieds babyloniens, ou 15 coudées).

Quant aux étages inférieurs, je ne puis savoir si leurs dimensions de 230 pieds (230 pieds babyloniens) et 272 pieds (270 babyloniens) sont les résultats obtenus par un calcul habile et symétrique, ou s'ils sont le fruit de fouilles réelles; néanmoins il est naturellement et mathématiquement impossible que ces murailles aient formé le côté d'un carré[2]. Il se peut que

[1] *Loc. cit.* p. 584, note 5. — [2] On n'a qu'à faire la figure; les côtés de 272 et 230 pieds formeront les grands côtés de deux rectangles; les petits côtés seront de 200 et 212 pieds.

M. Rawlinson en ait trouvé ici, qu'il ait même rencontré un angle; mais alors cette muraille représentait la partie la plus avancée de la façade postérieure, dont le reste, des deux côtés, était bâti un peu en retrait; et ce fait a peut-être sa raison dans l'intention de ne pas unire à l'harmonie de la pente du sud-ouest.

Mais, néanmoins, la plate-forme de 60 pieds sur le côté nord-est existe; et celle-ci, selon l'avis unanime des voyageurs, la chose la plus claire, la mieux conservée de l'antiquité babylonienne, est encore expliquée d'une façon toute nouvelle. Voici ce que dit sir Henry Rawlinson :

« Sur le côté nord-ouest était l'entrée principale, et c'est là qu'il y avait le vestibule, un « édifice séparé, dont les décombres se sont joints à ceux du temple lui-même, ont rempli la « place intermédiaire, et prolongé la ruine dans cette projection. »

Ordinairement les éboulements n'ont pas formé de terrasses aussi aplanies, mais plutôt des monticules. Ensuite, pour qu'un pareil phénomène eût lieu, il aurait fallu que le vestibule atteignît la hauteur du second étage de M. Rawlinson. Or un vestibule ne peut être bâti dans ces conditions quand il sert d'entrée à une série de tours superposées; il ne peut conduire qu'à la première tour, et non pas au-dessus de la seconde. La formation de la terrasse est impossible de la manière dont l'explique le savant général; d'autant plus que sa masse excède de beaucoup celle qu'aurait eue, selon notre collaborateur, le temple dans l'état intact.

Nous verrons qu'Hérodote et les inscriptions nous rendent compte de l'existence de la terrasse d'une tout autre manière.

Le troisième étage de sir Henry Rawlinson semble être à l'abri de la critique. Il s'élève réellement jusqu'à 25 pieds; quant au quatrième, auquel il ne donne que 15 pieds, il se peut que ce soit une erreur; le monticule expose, à cet endroit, l'observateur à bien des illusions. Il n'est pas croyable d'abord, *a priori*, qu'on ait bâti d'une manière aussi peu systématique; mais cela ne serait pas une raison suffisante pour nous convaincre du contraire : un fait peut être vrai, quoiqu'il soit invraisemblable. Pourtant, avec le système de M. Rawlinson, on arrive à des impossibilités matérielles. Le pan de mur doit coïncider avec le septième étage, auquel sir Henry Rawlinson donne 20 pieds de carré; or la ruine actuelle est déjà plus grande, dans toutes les dimensions, que cette partie, dans l'état d'intégrité, n'a dû être selon les restitutions de l'explorateur britannique.

Ensuite le savant anglais a cru trouver des couleurs, à savoir, les sept couleurs que les Sabéens auraient attribuées à chacun des étages. Le premier étage portait une couche de bitume pour imiter le noir, couleur de Saturne; le second et le cinquième, ceux de Jupiter et de Vénus, avaient la teinte orange ordinaire; le troisième, celui de Mars, était de brique rouge; le quatrième aurait dû être en or, mais il ne se trouve rien de ce précieux métal, et sir Henry a cru voir des coups de marteau qui en auraient dépouillé la muraille; le sixième était formé de briques bleues, vitrifiées pour leur donner cette teinte, *après la construction du mur*. M. Rawlinson suppose que l'on avait vitrifié l'étage par un feu intense allumé tout autour. Avait-on besoin de cet expédient, sans doute ingénieux, mais au moins assez incom-

Digitized by Google

mode, sinon dangereux? Nous savons que les Babyloniens étaient maîtres dans l'art de vernir les briques, et, s'ils avaient voulu les colorier, ils ne s'y seraient pas pris de cette manière.

La forteresse d'Ecbatane, dont parle Hérodote (I, xcviii), nous donne l'arrangement des couleurs: blanc, noir, écarlate, bleu, orange, argent, or[1]. M. Rawlinson, avec sa sagacité instinctive, dont tout le monde admire la force et les résultats, a reconnu que ces couleurs étaient disposées à Ecbatane, non selon la distance supposée des planètes à la terre, mais selon l'ordre des jours de la semaine. Je crois que, s'il y a eu des couleurs différentes au Birs, le même ordre a été observé, ne fût-ce que pour donner au plus haut étage, au véritable sanctuaire, la splendeur de l'or; et probablement les étages se suivaient ainsi de haut en bas :

Or	Soleil.
Argent	Lune.
Écarlate	Mars.
Bleu	Mercure.
Orange	Jupiter.
Blanc	Vénus.
Noir	Saturne.

Or, si ces couleurs étaient représentées, elles l'étaient par des briques vernissées.

Voici donc, en somme, comment le général Rawlinson se figure le Birs-Nimroud, la tour des sept sphères :

	Longueur de côté.	Hauteur.
Premier étage	272 pieds anglais.	26 pieds anglais.
Deuxième étage	230	26
Troisième étage	188	26
Quatrième étage	146	15
Cinquième étage	104	15
Sixième étage	62	15
Septième étage	20	15
Huitième étage	20	15

Ainsi chaque étage diminue sur le précédent de 42 pieds; de ce chiffre de 42, 30 avaient été pris sur le devant et 12 sur le derrière. Mais le savant explorateur ne nous a pas dit s'il a trouvé sur les côtés nord-ouest et sud-est un retrait de 21 pieds de chaque côté, ce qui serait la conséquence nécessaire de son exposition. Or la ruine ne me paraît pas permettre, à cette hauteur, une diminution pareille.

Je conclus donc qu'il est impossible de voir dans la partie nord-est les restes d'un vestibule dont les ruines auraient formé, avec les décombres de la tour, la plate-forme de 60 pieds de largeur et 250 de longueur; mais je suis d'avis que cette plate-forme soutient la tour de sept

[1] Hérodote a quelque peu interverti l'ordre des couleurs attribuées aux planètes par les Orientaux. (Voir Rawlinson *Herodotus*, I, p. 262.)

Digitized by Google

étages, et qu'elle représente la première tour d'Hérodote, le soubassement, ou, comme le nomment les inscriptions, le *igar* (גר en chaldéen).

Je crois que M. Rawlinson a bien vu en attribuant à chacun des étages 25 pieds anglais (25 pieds ou 15 coudées), quoique ce soit peu élevé pour une tour. Mais je ne crois pas qu'à partir de la plate-forme il y ait eu 30 pieds de retrait d'étage en étage, et ensuite je n'admets pas la hauteur de 15 pieds pour les gradins supérieurs. Ce que M. Rawlinson appelle la plate-forme, c'est-à-dire la substruction, est certainement le dernier gradin de la base, et probablement cette substruction avait elle-même 25 pieds de hauteur. C'est *au-dessous du sol actuel qu'il faut chercher le commencement de l'édifice*, car le terrain s'est élevé sur l'ancien niveau, à cause de l'alluvion et des ruines amoncelées, et ne peut s'être abaissé.

Cette plate-forme avait 75 pieds de hauteur, trois fois 25 pieds, et à la base 600 pieds de carré. Pour ne pas rompre l'uniformité de l'aspect, ce premier soubassement descendait sur le côté sud-ouest en trois gradins, dont le supérieur était toujonrs en retrait sur le côté sud-ouest de 12 pieds, mais non sur ceux de nord-ouest et sud-est. Il est possible que ce côté sud-ouest, avec les trois étages, ne formât pas une ligne toute droite, mais qu'elle fût brisée par un système de murs rentrants; que néanmoins les angles sud et ouest fussent maintenus intacts pour le gradin inférieur, de sorte que d'un coin à l'autre il y eût juste 600 pieds. Ce système de murs rentrants, comme ornementation, est complétement conforme au génie des Babyloniens; on en a rencontré d'analogues à Warka, à Ninive et ailleurs[1].

Sur cette terrasse, qui, sur le côté nord-est, donnait accès à un temple de Lunus, décrit par Hérodote et mentionné par Nabuchodonosor, se trouve l'édifice des sept tours superposées. La tour supérieure ne s'élevait pas sur le côté, mais au centre même de la tour inférieure, de sorte que, de chaque côté, il y avait un pourtour de 12 pieds (3m,80). Le chiffre que sir Henry Rawlinson donne pour la longueur des côtés du carré du troisième étage est de 188 pieds, ce qui équivaut presque justement à 150 pieds chaldéens. Ce carré semble bien constaté, grâce aux fouilles du savant général, puisqu'il a trouvé les points angulaires onest, sud et est. M. Rawlinson raconte, en outre, que ce mur était entouré d'une rangée de contre-forts, qui n'y étaient pas placés pour l'ornementation, mais sûrement pour donner une force additionnelle. Cet étage n'était pas complétement perpendiculaire, comme les autres, mais bâti en contre-fort à la base, et avait une espèce de plinthe formée par trois rangées de briques mises sur leurs côtés étroits, entre une ligne de briques placées horizontalement[2].

Cette circonstance semble encore prouver que le troisième étage du savant anglais n'est que la première tour des sept sphères; et je me figure donc l'édifice restauré ainsi :

Substruction : 600 pieds au carré.

Vers le côté nord-ouest, entrée : temple de *Sin* (Lunus ou, pour mieux dire, dieu du zodiacal, dieu du mois[3]).

[1] Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 174.

[2] Rawlinson, *loc. cit.*

[3] C'est ainsi qu'il est nommé sur la tablette mythologique K. 190.

Terrasse à 75 pieds de hauteur, de 384 pieds de largeur devant la première tour.
Sur cette terrasse s'élèvent sept tours de 25 pieds de hauteur chacune :

	Longueur de côté.	Couleur.	Consacrée à
Première tour.....	180 pieds babyloniens.	Noir.....	Saturne.
Deuxième tour.....	156.....	Blanc.....	Vénus.
Troisième tour.....	132.....	Orange....	Jupiter.
Quatrième tour.....	108.....	Bleu.....	Mercure.
Cinquième tour.....	84.....	Écarlate...	Mars.
Sixième tour.....	60.....	Argent....	Lune.
Septième tour.....	36.....	Or.....	Soleil.

L'édifice avait donc une hauteur de 250 pieds. On a pu y monter par des rampes ménagées de deux côtés, nord-ouest et sud-est, de manière à ce que les rampes de toutes les tours commençassent sur les angles nord et est et aboutissent sur les angles ouest et sud. On pouvait ainsi faire le tour : prendre, de la première tour, la rampe de nord-ouest, longer, de la seconde, le pourtour sud-ouest de 12 pieds de large et prendre la rampe sud-est, longer le pourtour nord-est et prendre la montée nord-ouest de la troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on arrivât au septième étage. C'est là que se trouvait le grand sanctuaire où reposait l'inspecteur suprême du ciel et de la terre, Nébo, et que décrit le père de l'histoire.

Tel était, selon nous, le temple des sept lumières de la terre, la tour que Nabuchodonosor se vante d'avoir restaurée, la maison éternelle de Borsippa, le sanctuaire d'Apollon et d'Artémis de Strabon et d'Arrien [1], la tour d'Hérodote, qui était à Borsippa, considérée encore comme faisant partie de Babylone.

Nous reviendrons plus tard sur la question de l'existence de Borsippa, d'abord ville séparée, lorsque Babylone ne dépassait pas les limites de l'acropole de Nabuchodonosor, puis comprise par ce monarque dans la grande enceinte, et à la fin rendue à son premier état de séparation par la destruction du mur extérieur de 480 stades.

L'objection que Borsippa est citée comme ville séparée n'a vraiment rien de sérieux. Ce serait comme si l'on prouvait l'état de séparation de Montmartre en 1860 par le fait avéré que, sous les Romains, sous Philippe II, sous Louis XIV ou sous la République, cette ville était bien distincte de l'ancienne Lutèce. Nous reviendrons sur cette question, que nous espérons pouvoir trancher; mais, avant tout, nous écouterons Hérodote et les inscriptions :

« Dans l'autre partie (celle de la rive arabe), dit Hérodote (I, CLXXXI et suiv.), se trouve le « sanctuaire de Jupiter Bélus, muni de portes d'airain; il subsistait encore de mon temps, et « forme un carré, dont chaque côté est de deux stades. Au milieu de ce sanctuaire, on a bâti « une tour massive, dont la longueur et la largeur [2] sont d'un stade. Sur cette tour en est bâtie « une autre, et encore une autre sur celle-ci, jusqu'à huit tours. On a ménagé une montée

[1] Strabon, l. XVI; Arrien. *Fragments.* — [2] Hérodote ne parle pas de la hauteur. (Conf. Choricius Gazæus, édit. Boissonade, p. 105.)

« autour de tous ces massifs. A peu près au milieu de la montée se trouve un lieu en retraite « (καταγωγὴ) et des bancs pour s'asseoir, sur lesquels ceux qui montent peuvent se reposer. « Dans la dernière tour, il y a un grand temple; dans ce temple, il y a un grand lit bien ar- « rangé, auprès duquel on voit une table en or. Aucune statue ne se trouve placée ici, aussi « personne n'y passe la nuit, si ce n'est une femme indigène seule que le dieu élit parmi toutes, « comme disent les Chaldéens, les prêtres du dieu. Ceux-ci racontent, ce qui me semble peu « croyable, que le dieu lui-même vient dans le temple et se repose sur son lit. Pourtant, à « Thèbes d'Égypte, cela se fait de la même manière, au dire des Égyptiens; là aussi dort l'épouse « de Jupiter Thébain. Toutes les deux femmes, on le prétend, ne se donnent jamais à d'autres « hommes; c'est comme la prophétesse du dieu à Patara, en Lycie, quand il y en a, car l'oracle « n'y est pas en permanence. Alors on l'enferme avec le dieu seul dans le sanctuaire.

« Dans le sanctuaire de Babylone, on voit en bas encore un autre temple. Il y a là une « image assise, en or, de Jupiter; devant elle, se trouve une grande table, également en or, et « de ce métal sont fabriqués son escabeau et son trône; tout cela est fait de 800 talents d'or. En « dehors du temple se trouve un autel en or. On y montre aussi un autre autel très-grand, où « l'on peut seulement sacrifier des animaux. Sur l'autel en or, il n'est permis d'immoler que « de jeunes animaux qui tettent encore; sur le grand, les Chaldéens consomment près de « 1,000 talents d'encens, quand ils célèbrent la fête du dieu. Il y avait encore, dans le temps, « une statue en or massif de 12 coudées de hauteur. Moi, je ne l'ai plus vue; je raconte ce « que disent les Chaldéens. Darius, fils d'Hystaspe, ayant voulu avoir cette statue, n'osa pas la « prendre; Xerxès, fils de Darius, l'enleva, et tua le prêtre qui lui avait défendu de toucher à « l'image. Ce sanctuaire était ainsi embelli; il s'y trouve encore beaucoup de présents offerts « par des particuliers. »

Tout ce qui précède se rapporte exactement à la ruine de Borsippa, et on ne peut douter que le temple qui encore, dans sa ruine, domine tout le pays, depuis Iskenderiyeh Khan, à moitié chemin de Bagdad, jusqu'à Mechhed Ali, n'ait frappé le père de l'histoire. Ce fait est vraisemblable, à cause de la destruction des autres temples du temps de Xerxès.

Il est possible que le culte du soleil, qui se révélait probablement dans la partie la plus élevée de l'édifice, ait contribué à la conservation du sanctuaire. Il est certain que les compagnons d'Alexandre, pour lesquels la ville de Borsippa n'était plus un faubourg de Babylone, ont considéré ce temple, encore existant à cette époque, comme consacré à Apollon. Strabon et Arrien, selon Étienne de Byzance, parlent de Borsippa comme du siége d'une école de Chaldéens; selon ces auteurs, la ville renfermait un grand sanctuaire d'Apollon et d'Artémis et une grande fabrique de toile (λινουργεῖον μέγα). C'est de là probablement que provenaient les fameuses étoffes de Babylone.

Tout le monde étant d'accord sur le site de Borsippa, personne ne contestera que les paroles de Strabon et d'Arrien s'appliquent au Birs-Nimroud. D'autres écrivains nous parlent du temple de Bélus comme étant conservé encore à leur époque. Pline dit expressément « que

« le sanctuaire de Jupiter Bélus subsistait encore de son temps[1]. » Plus tard, Pausanias confirme cette donnée, car il dit que Séleucus[2], après avoir transféré les habitants de Babylone à Séleucie, laissa subsister le mur de Babylone, ainsi que le temple de Bélus, autour duquel il permit aux Chaldéens d'habiter. Ces prêtres ne pouvaient être ceux du sanctuaire de Babylone (Babil), sur lequel Arrien nous a donné de si amples détails. Sur l'arc de triomphe de Septime Sévère, on croit également voir le temple de Babylone. Les Arabes, du temps de leur domination, le nomment صرح, *Ṣarḥ*. C'est ainsi que l'appellent Ṣoyouti et Yakout[3]. Le nom *Birs*, qui s'y trouve également, est certainement une altération de Barsip[4]. Benjamin de Tudèle vit aussi cette ruine, qu'il identifia à la prison où Nabuchodonosor tint captif le roi de Juda, Joachin, jusqu'à ce qu'Évilmérodach lui rendît la liberté. Il parle d'un escalier tournant à l'extérieur de la ruine, et dit qu'on ne pouvait plus approcher à cause des serpents et des scorpions qui l'infestaient.

Parmi les explorateurs modernes, Niebuhr a, le premier, signalé l'importance de la ruine dont nous nous occupons en ce moment.

Après cette esquisse rapide, nous arrivons aux inscriptions de Nabuchodonosor au sujet de la tour à étages et des autres temples. J'ai déjà dit que la tour se nommait BIT ZI DA en caractères idéographiques, qui ne peuvent se prononcer *bitzida*. Je suppose que le nom babylonien de ce monument était *Ṣaraḥ* (ét. emph. *Ṣarḥu*), צרח, la tour, et que la dénomination arabe en a conservé la tradition[5]. La tour se composait du sanctuaire du dieu Lunus (*Bit Tim An Ni*[6]) et de celui des *sept lumières de la terre*. Voici le texte de l'inscription de Londres (col. III, l. 38 et suiv.) :

« Borsippa, la ville de celui qui exalte le dieu, je l'ai honorée. Au milieu d'elle, j'ai fait « construire la tour, la maison éternelle. Avec de l'or, de l'argent, d'autres métaux, des pierres, « des briques vernissées, du lentisque, du cèdre, j'ai achevé sa magnificence. J'ai recouvert « en or les poutres du lieu du repos de Nébo. Les poutres de la porte des oracles ont été pla- « quées en argent. Le battant de la porte du lieu de repos, le seuil et les linteaux, les..... « les gonds[7], je les ai incrustés avec du *zariri*[8]. Les colonnes en cèdre du réduit de ses filles[9] « ont été incrustées avec de l'argent. L'accès au lieu du repos, ainsi que l'escalier du temple, « le chemin des aveugles (?), le remède de ceux qui murmurent dans le sanctuaire (?), est fait « en argent[10]. Les battants, les colonnes et les portes dans les rampes ont été construits de

[1] Pline, *Histor. nat.* VI, XXXVIII. *Durat adhuc ibi Beli Jovis templum.*

[2] Pausanias, *Att.* I, XVI : Ὑπελίπετο μὲν τοῦ Βὴλ τὸ ἱερὸν καὶ περὶ αὐτὸ τοὺς Χαλδαίους οἰκεῖν.

[3] Soyouti, sous cet article.

[4] C'est le voyageur anglais Fraser qui, le premier, a eu cette idée.

[5] T. II, p. 261 ; *Études assyriennes*, p. 34.

[6] Un autre idéogramme inexplicable.

[7] *Iṣ Ri kan ul* et *Iṣ bāb-na ku.*

[8] Probablement du verre.

[9] *Dala banātisu.* Ce passage existe, sur le fragment d'un cylindre, en lettres cursives ; c'est sur lui que Grotefend fit ses excellentes études sur l'écriture archaïque ; ce cylindre lit *dal banātisu.*

[10] Plusieurs passages sont très-douteux ; mais le commencement et la fin sont clairs, et semblent indiquer la décoration extérieure du sixième étage.

Digitized by Google

« couleurs variées[1]. J'ai fortifié le temple. Pour étonner ceux qui habitent le monde (?), j'ai « restauré la merveille de Borsippa, qui est le temple des sept lumières de la terre. En bri- « ques couvertes de cuivre, j'en ai élevé le faîte. L'emblème mystique de Nébo, la couche de « sa souveraineté, l'emblème de la louange de sa bienveillance, le trésor de la ville de.....[2], « l'espoir de ceux qui l'invoquent, la tente de ceux qui lui sont proches (c'est-à-dire l'intérieur « du temple), je l'ai recouvert de rangées de marbre et d'autres pierres. »

Plus bas (col. IV, l. 61), le roi parle du temple de Lunus :

« Au dieu Sin, qui soutient le flanc de mon autorité, j'ai construit le temple *Bit Tim Ai* « *Ni*, son temple, en forme de caverne, dans la plate-forme, au-dessous de la tour. »

Voici ce que dit le baril de Phillipps :

« La tour, la maison éternelle, je l'ai fondée et rebâtie à Borsippa, et les poutres de cèdre « ont été recouvertes d'or pur. En or, en argent, en d'autres métaux, en pierres, en briques « vernissées, en cèdre, j'ai émaillé le sanctuaire de Nébo et de Nana; j'ai fait construire dans « ses premières et ses dernières parties la demeure qui réjouit leur cœur. »

Le passage suivant est très-difficile : le roi parle de seize images (? *pasilli*) qu'il fit établir, et finit ce chapitre par les emblèmes du sanctuaire mystique de Nébo et de Nana.

La déesse Nana ne figure, comme habitante de la tour, que dans ce passage. Dans l'époque babylonienne, elle est l'épouse de Nébo, mais seulement à Babylone; de sorte que Tiglatpileser IV[3] la nomme aussi la souveraine de Babylone (*bilit Babilu*). L'épouse de Nébo, à Ninive, paraît être *Tasmit*, la déesse de l'instruction (t. II, p. 360). Quant aux attributs, ils sont obscurs; en tout cas, Nana, Nanæa des Grecs, n'est pas identique avec la Vénus céleste d'Hérodote, qui s'appelait *Zarpanit* chez les Babyloniens, ou *Daliphat*, conservé dans le grec Δελεφάτ. Nana a des rapports d'affinité avec Hécate; elle paraît représenter la lune dans ses trois phases.

Sur le caillou de Michaux elle est nommée épouse du soleil hyperboréen, et, puisqu'ici elle est celle de Nébo, et qu'en outre les deux documents ne sont pas éloignés d'époque ni de lieu, on peut présumer que le soleil hyperboréen, le soleil de la gauche ou du nord, est réellement Nébo. Dans ce cas, Nébo est en même temps l'inspecteur des légions du ciel et de la terre, personnifié dans l'astre du jour, pendant son absence du firmament.

Nana porte le titre de grande déesse. Serait-elle confondue avec Tavat, Taauth, la mère des dieux? Les personnes des dieux échangent encore entre elles leurs attributions, qui ne sont nullement constantes, à toutes les époques pendant lesquelles nous pouvons poursuivre la mythologie assyrienne.

Le plus beau document qui ait trait au temple est celui que M. Rawlinson a trouvé, et que j'ai publié le premier. En voici la traduction :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, pasteur des peuples[4], témoin de l'immuable affection

[1] *Nauris ubanna*. (Voir *Études assyriennes*, p. 73.)

[2] SU AN NA KI.

[3] Cf. Layard, pl. XVII, l. 15.

[4] J'adopte maintenant le sens donné à ce membre de phrase par sir Henry Rawlinson, mais par d'autres raisons que celles qu'il allègue.

« de Mérodach, le puissant empereur qui exalte Nébo; le sauveur, le sage, qui prête son oreille « aux injonctions du dieu suprême; le vicaire des dieux sans reproche, le reconstructeur de la « pyramide et de la tour, fils aîné de Nabopallassar, roi de Babylone, moi.

« Nous disons : Mérodach, le grand seigneur, m'a lui-même engendré; il m'a enjoint de « reconstruire ses sanctuaires. Nébo, qui surveille les légions du ciel et de la terre, a chargé « ma main du sceptre de la justice.

« La pyramide est le temple du ciel et de la terre, la demeure du maître des dieux, Méro- « dach; j'ai fait construire en or pur, en forme de coupole, la cellule des oracles, le lieu où « repose sa majesté.

« La tour, la maison éternelle, je l'ai refoudée et rebâtie en argent, en or, ou autres mé- « taux, en pierre, en briques vernissées et en lentisque et en cèdre; j'en ai achevé la magni- « ficence.

« Le premier édifice, qui est le temple des assises de la terre, et auquel se rattache le plus « ancien souvenir de Babylone, je l'ai refait et terminé; en briques et en cuivre j'en ai élevé le « faite.

« Nous disons, pour l'autre, qui est cet édifice-ci, le temple des sept lumières de la terre, « et auquel remonte le plus ancien souvenir de Borsippa; un roi antique le bâtit (on compte de « là quarante-deux vies humaines), mais il n'en éleva pas le faîte. Les hommes l'avaient aban- « donné depuis les jours du déluge, en désordre proférant leurs paroles. Le tremblement de « terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fendu la brique cuite des revête- « ments; la brique crue des massifs s'était éboulée en formant des collines. Le grand dieu Méro- « dach a engagé mon cœur à le rebâtir; je n'en ai pas changé l'emplacement, je n'en ai pas « altéré les fondations. Dans le mois du salut, au jour heureux, j'ai percé par des arcades la « brique crue des massifs et la brique cuite des revêtements. J'ai ajusté les rampes circulaires; « j'ai inscrit la gloire de mon nom dans la frise des arcades.

« J'ai mis la main à reconstruire la tour et à en élever le faîte : comme jadis elle dut être, « ainsi je l'ai refondue et rebâtie; comme elle dut être dans les temps éloignés, ainsi j'en ai « élevé le sommet.

« Nébo, qui t'engendres toi-même, dominateur, qui exaltes Mérodach, sois entièrement pro- « pice à mes œuvres pour ma gloire. Accorde-moi, pour toujours, une vie jusqu'aux temps les « plus reculés, une fécondité septuple, la solidité du trône, la durée de la victoire, la pacifi- « cation des rebelles, la soumission des pays ennemis! Dans les colonnes de ta table éternelle, « qui fixe les sorts du ciel et de la terre, consigne le cours fortuné de mes jours, inscris-y la « fécondité!

« Inite, Mérodach, roi du ciel et de la terre, le père qui t'a engendré, bénis mes œuvres, « soutiens ma domination!

« Que Nabuchodonosor, le roi qui relève les ruines, demeure devant ta face! »

Mais la tour ne fut pas le seul monument de la ville de Borsippa; sans doute d'autres

rois en firent bâtir; voici ceux dont parle Nabuchodonosor. (*Inscript. de Londres*, col. IV, l. 49.)

« Au dieu Ninip-Sandan, qui brise la moelle de mes ennemis, j'ai bâti son temple à Borsippa;

« A la grande déesse (Nana), la souveraine qui accueille mon chant, j'ai bâti le temple GU LA [1], le temple TI LA, et le temple ZI BA TI LA, ses trois merveilles, à Borsippa;

« Au dieu Ao, qui fait éclater dans mon pays la foudre [2] de la vaticination, j'ai construit « son temple à Borsippa, en le fortifiant. »

Ces trois temples, de Ninip, d'Ao et de Nana, dont le sanctuaire se compose de trois parties, peut-être ceux de la lune croissante, de la lune pleine et de la lune décroissante, sont conservés dans le tumulus d'Ibrahim ibn Khalil. Des fouilles, faites plus tard, sépareront l'un de l'autre les monuments, dont la place semble être parfaitement sûre.

Nous aurions donc à Borsippa les temples du dieu du zodiaque (Ninip-Sandan), du dieu des forces de la nature, Ao, que les Grecs disent représenter la lumière intelligible; du dieu du signe zodiacal, du mois, Sin; ensuite celui de l'inspecteur des légions du ciel et de la terre, et de son épouse, Nana, la grande déesse. Agglomérés dans un espace aussi restreint, ces sanctuaires témoignent de l'importance que Borsippa a dû avoir comme siége d'une école astrologique; sans compter les grandes traditions qui se rattachent à un lieu que Juifs et Babyloniens regardèrent comme le théâtre de la confusion des langues.

Cela nous conduit à la question de la séparation de Borsippa (*Tour des langues*) vis-à-vis de Babylone.

Les Juifs prétendent que c'est à Borsippa (*Borsif*) que les langues ont été confondues, et même un passage du Talmud [3] change *Borsif* en *Bolsif*, de *balal*, confondre, et *sĕfah*, langue. Une autre autorité talmudique prétend que l'air de Borsippa rendait oublieux שוי טשנה. Bref, le lieu était connu dès l'antiquité et célèbre dans la tradition des Juifs et des Chaldéens, qui n'avaient établi leurs écoles qu'à des endroits d'une haute importance mythique, à Babylone, à Sippara, à Orchoé et à Borsippa.

Dans les inscriptions assyriennes, Borsippa paraît déjà au milieu du xe siècle. Les rois s'appellent ou « vicaire des dieux à Babylone, » ou « vicaire des dieux à Babylone et à Borsippa. » Nous trouvons Babylone, Borsippa et Cutha nommées séparément dans les inscriptions de Salmanassar III, dans la guerre contre le roi des Chaldéens (vers 880). A cette époque, Babylone et Borsippa étaient des villes distinctes : la première n'avait pas encore dépassé, de beaucoup du moins, les limites de la fondation primitive. Néanmoins, quand on nommait Babylone, on y comprenait déjà Borsippa dans sa pensée, précisément comme on n'excluait pas le roi de Navarre quand on parlait du roi de France.

Plus tard, depuis la chute de Sardanapale IV, quand les Chaldéens se furent émancipés, et que les rois, tels que Nabonassar et Mérodachbaladan, se crurent assez puissants pour conclure

[1] Tous les trois des idéogrammes; *Gu La* veut dire « grand »; TI LA, « vie »; ZI BA TI LA, « âme vivante ». (T. II, p. 96.) — [2] Ou le tremblement de terre, v. 5. — [3] *Ber. rabba*, f. 42, 1.

des traités de paix avec des pays éloignés, malgré la volonté des rois d'Assyrie, Babylone s'agrandit. Devenue le siége de l'empire ninivite, au moins par la résidence temporaire d'Assarhaddon, qui y amena même Manassé de Juda, la ville des Chaldéens se prépara à sa future grandeur et fut aidée dans son accroissement par la fin tragique et soudaine de Ninive (625). C'est alors que Nabopallassar décida la construction d'une grande enceinte, qui devait comprendre, en dehors du terrain labourable, les différents groupes d'habitations dispersés autour de Babylone. Il laissa Borsippa en dehors de la seconde enceinte, mais la renferma dans la grande circonvallation, de sorte que la ville de Borsippa, ou de « la Tour des « langues [1], » fit dorénavant partie de la grande cité de Babylone. C'est pour cela qu'Hérodote pouvait parler de la tour de Borsippa comme d'un monument de Babylone, puisqu'il comprenait sous ce nom tout ce qui était renfermé dans la circonvallation de quatre cent quatre-vingts stades.

Nabuchodonosor place toujours Borsippa sur la même ligne que Babylone, qu'il nomme seule ou avec Borsippa. Il fit construire un mur de fortification autour de la ville. Après avoir parlé des murs extérieurs et de la superficie de Babylone, le roi déclare avoir fait une ville pour garantir la fortification d'un côté. (Conf. col. VI, l. 56.)

« J'ai consolidé les fortifications avec intelligence, et je fis une ville de défense. J'ai fondé, « j'ai bâti le mur de Borsippa (qu'il soit d'un bon augure!). J'ai creusé ses fossés; en bitume « et en briques, j'ai délimité les bords. »

Ce passage me semble indiquer une circonvallation intérieure; car le principe des fortifications détachées à l'extérieur est moderne et n'a pu être la conséquence que de l'emploi de la poudre à canon. De tous temps, la circonvallation intérieure a été une difficulté de plus pour l'assiégeant quand une fois il a franchi le premier mur. Et cette fortification est signalée dans l'histoire de Zopyre. Quelque fabuleux que ce conte soit en lui-même, on peut avoir confiance dans les données topographiques qui se trouvent à cette occasion chez Hérodote. Le père de l'histoire avait vu Babylone, il savait donc que le sanctuaire de Bélus était près du mur, ainsi que des portes bélidiennes et cissiennes[2]. Le temple qu'il nomme (III, CLVIII) sanctuaire de Jupiter Bélus était le même qu'il avait décrit plus haut. Or il n'y a pas d'autres traces d'un tel monument près des murs que celui où évidemment se réfugièrent les Babyloniens à la première entrée des Perses.

Le temple de Jupiter Bélus étant près du mur de quatre cent quatre-vingts stades situé sur la rive droite;

Le temple de Jupiter Bélus étant conforme à toute la description d'Hérodote, lequel rapprochement est encore renforcé par la circonstance de sa position près de la porte Éthiopienne (Cissienne), au sud-ouest;

[1] Voir, pour l'étymologie, *Études assyriennes*, p. 95 et suiv.

[2] Ce mot de *Cissien* signifie certainement *Cusée* dans la bouche des Babyloniens. La Susiane a d'ailleurs beaucoup de noms communs avec l'Éthiopie, mais les termes d'Élam et de Suse sont seuls usités chez les Chaldéens pour désigner les contrées à l'est du Tigre.

Digitized by Google

Sur toute la rive droite, aucune ruine ne se trouvant aussi près du mur;

Il est clair que le temple de Jupiter Bélus répond au Birs-Nimroud, et que, à l'époque de Darius, Borsippa faisait partie de Babylone.

Bérose[1] raconte que Cyrus, après avoir pris Babylone, en venant de l'amont du fleuve, poursuivit Nabonid. Ce roi avait fui et s'était réfugié dans la ville des Bursippéens. Cyrus ordonna la démolition des murs de Babylone et marcha vers Borsippa (*ἀνέζευξεν ἐπὶ τὸ Βόρσιππον*). Il assiégea Nabonid, qui se rendit bientôt au vainqueur.

Il ne s'ensuit nullement de ce passage que Borsippa fût une ville séparée; sous le nom de Babylone, on comprend la cité royale, la vieille ville, la forteresse par excellence. Après avoir occupé celle-ci, Cyrus continua sa marche pour attaquer la forteresse de Borsippa, où le roi chaldéen avait cru trouver un refuge plus sûr. Mais cela ne prouve pas que Borsippa ait été en dehors de la grande enceinte de Babylone. Hérodote raconte que la grandeur de la ville était telle, qu'une partie des habitants du centre ne s'étaient pas aperçus que la capitale était prise; et peut-être le roi fuyard annonça-t-il lui-même à Borsippa la fatale nouvelle.

Plus tard, le mur de quatre cent quatre-vingts stades fut détruit par Darius, et Borsippa redevint une ville séparée. Il y avait beaucoup de Juifs, aussi cette ville est-elle souvent mentionnée dans le Talmud à côté de Babylone, qui se trouvait, dans le temps des Parthes, presque sur l'emplacement de la ville actuelle de Hillah. Ainsi un passage dit qu'il est presque indifférent de dire Babel au lieu de Borsif, et Borsif au lieu de Babel[2]. Chez les Arabes, le mot Borsif ne reparaît plus que sous le nom de Birs, que la ruine porte aujourd'hui[3].

Il est possible que la ville de Barsita de Ptolémée soit identique à Borsippa (ΒΟΡΣΙΠΑ au lieu de ΒΑΡΣΙΤΑ), quoique, dans ce cas, la latitude que donne le géographe soit trop méridionale pour un quartier de Babylone.

CHAPITRE VII.

LA VILLE DU NORD-EST.

CUTHA.

Au nord-est de Hillah, à peu près à 14 kilomètres de distance, se trouve un groupe de ruines répandues sur 3 kilomètres d'étendue. Une ville très-peuplée a dû se trouver jadis

[1] Bérose chez Josèphe, *Contr. Ap.* I, c. xx.

[2] Succoth, f. 34, 1 et ailleurs.

[3] Un Bédouin m'apprit, comme une grande nouvelle, que *Birs* venait de *Birsif*; j'étais très-content de cette tradition supposée, mais je reconnus bientôt que l'Arabe savait la chose de mon domestique, qui la tenait de moi.

dans les environs; car déjà, avant d'arriver, on découvre des traces d'habitations babyloniennes. Au nord, le Nahr-en-Nil, aujourd'hui à sec, limite à peu près ces ruines, quoique quelques rares débris s'y montrent encore au delà de ce canal.

Le centre de tout ce groupe, qui se dessine de loin, forme une colline, connue jusqu'ici sous le nom de Alhymar, mais dont le véritable nom est celui d'Oheymir (الأُحَيْمِر). M. Fresnel et moi, nous l'avons exploré pendant plusieurs jours; nous partîmes de Hillah le 15 octobre 1852, et, après une course assez longue à travers les différents canaux, nous arrivâmes, après quatre heures, au tumulus *El-khazneh*, le trésor. Ce monticule, nommé *le trésor* dans la légende populaire, est formé d'un amas de briques, rempli d'une grande quantité de débris de pierre qui, quelquefois, portent des inscriptions. A côté du grand *tell* qui se présente sous une forme ovale, on en voit, à l'ouest, un autre ayant presque la même forme, mais beaucoup plus petit.

A l'est du Khazneh, se dresse le tumulus auquel les Bédouins donnent le nom de *Petit Rouge*. Il peut avoir 60 pieds de hauteur, et sa pente est seulement de 35 mètres de longueur, du sommet jusqu'à la base. Il est formé de briques rouges, épaisses, très-poreuses. Quelques constructions assez étendues se trouvent encore en haut; entre l'argile elle-même, se trouvait une masse poudreuse, blanche, que nous reconnûmes plus tard être la décomposition des roseaux mis entre les briques. Généralement, ces briques en haut de la ruine ne sont pas munies d'inscriptions. Du haut de l'Oheymir on a un aspect sur tout le pays: Babil est au nord 81° 1′ ouest, jusqu'à nord 87° 28′ ouest[1]; Birs-Nimroud, sud 46° 52′ ouest; Ibrahim-sur-Amran, sud 78° 48′ ouest; la traînée Habb-Ibrahim se trouve juste au nord. Les palmiers dits d'Effendiyeh étaient au nord 81° 10′ ouest; le Khan-Mohawwil, nord 59° 54′ ouest; le minaret de Hillah, au sud 59° 3′ ouest.

Nous fîmes des fouilles en bas de l'Oheymir, sans trouver autre chose que des briques rouges. Ayant pénétré assez profondément, M. Fresnel fit cesser les travaux, parce qu'il semblait évident que la ruine ne recélait rien dans son intérieur, au moins à la hauteur de nos fouilles. Nous fîmes d'autres excavations au Khazneh et à Bender, qui furent couronnées d'un succès plus grand, car nous en retirâmes une grande quantité d'antiquités de tous genres, entre autres une pierre de basalte portant une inscription archaïque fragmentée, qui appartenait aux plus beaux spécimens de l'écriture cunéiforme que j'aie jamais vus. Quelques poteries, quelques fragments de figurines, furent également mis au jour.

Tout près de l'Oheymir se trouve un pavage de briques de Nabuchodonosor, de quatre lignes, qui sont importantes pour la lecture des briques de Babylone. Nous cherchâmes en vain à obtenir une brique de dix lignes, comme Ker Porter en avait obtenu une qui fournit une légende tout à fait inconnue jusqu'ici; malheureusement nous ne pûmes nous en procurer.

L'aspect de l'Oheymir et de ses environs est on ne peut plus triste et fait une impression pénible; de plus, la contrée ne paraissait pas très-sûre à notre suite, et nous étions toujours

[1] Tous ces angles ont d'abord été pris sur le pôle magnétique, et ensuite réduits sur la carte au pôle terrestre.

sur le qui-vive. Il y a un peu de végétation de marécage du côté est-sud-est, et tous les environs sont remplis de débris et de ruines. A 700 mètres, près de l'Oheymir, on rencontre un tumulus dont l'étendue est beaucoup supérieure à celle du tumulus cité : ensuite on arrive à deux canaux dont les berges se coupent au nord dans un angle très-aigu ; tout le terrain qu'ils renferment est rempli de restes d'habitations. A quelque distance de là, près de 1,700 mètres de l'Oheymir, se trouve une ruine d'une forme très-extraordinaire, dont le nom est *Tell-el-Bender*, ou tumulus du port. Qu'on se figure deux longs remparts de 6 mètres de hauteur, dans une direction parallèle, et séparés l'un de l'autre par une vallée de 20 mètres. La direction en est de nord 40° ouest vers sud 40° est, et on peut les poursuivre pendant 100 mètres. Ils sont joints au nord par un autre rempart qui les coupe sous des angles droits. Vers le midi, il n'y a pas de jonction, de sorte que la ruine actuelle ressemblerait assez à un port, s'il y avait eu de l'eau.

Selon mes relèvements, le Tell-Bender serait juste auprès du mur; la ligne du Nil dont on trouve des tronçons au nord-est et au midi, le couperait; de sorte que la conformation qui a inspiré le nom aux Arabes fait réellement deviner son ancienne destination. Le Tell-Bender a pu être un emporium, situé au bord du fossé qui entourait le mur, et qui pouvait porter les marchandises jusqu'à l'Euphrate.

Au midi de Bender se trouve encore un tumulus, qui semble promettre une riche moisson d'antiquités, à en juger par les débris de toute sorte qui couvrent sa surface.

Voilà les ruines du nord-est que nous avons assimilées à l'une des deux Cutha, dont parlent les livres arabes; l'autre Cutha se trouverait probablement du côté de Towaibeh, près d'Iskenderiyeh-Khan [1].

La ville de Cutha se trouve nommée dans les inscriptions de Salmanassar III (et s'écrit avec un idéogramme *Tik-Gab-*[2]); le passage où ce nom s'écrit en lettres phonétiques semble désigner un pluriel ou un duel, *Kuté*. Plus tard nous le trouvons dans la Bible (Rois, II, xvii. 24-30) comme un des endroits où Sargon transféra les Israélites; car il est dit :

« V. 24. Et le roi d'Assyrie transféra les habitants de Babel et de Cutha, et d'Ava, et de « Hamath, et de Sépharvaim, et il les plaça dans Samarie, parmi les fils d'Israël, et ils occu- « paient Samarie, et demeuraient dans ses villes.

« V. 30. Et les hommes de Babel firent les tentes des filles, et les hommes de Cuth ado- « rèrent Nergal, et les hommes de Hamath, Asima;

« V. 31. Et les Avites adorèrent Nibhaz et Tartak, et les Sépharvites brûlèrent leurs fils « dans le feu en honneur d'Adrammelech et d'Anammelech, les dieux de Sépharvaim. »

Il est à remarquer que le verset 24 porte *Cutha*, tandis que le verset 30 n'a que *Cuth;* cela peut être fortuit, mais il est possible que le « cache la voyelle du duel dont nous parlions tout à l'heure.

[1] C'est dans la ruine Towaibeh, dont nous parlerons encore, que sir Henry Rawlinson reconnaît Cutha. — [2] Voir t. II, p. 89.

Les Cuthéens, dit la Bible, adoraient surtout Nergal, qui représente encore la planète Mars; son nom signifie celui qui piétine, et cette épithète est prise du mouvement rétrograde de cette planète[1]. Dans une tablette mythologique, qui serait très-intéressante, si elle n'était pas si difficile, nous trouvons un idéogramme du dieu qui était adoré à Cutha, et ce groupe se retrouve au commencement du nom royal qui se place entre Nabuchodonosor et Nabonid, et dont la fin est *śarr-uṣur*. Le nom entier est *Nirgal-śarr-uṣur*, «Nergal protége le roi.» Nous l'appelons Nériglissor.

Les Sabéens désignent encore la planète de Mars sous le nom de *Nirig*; mais, dans les inscriptions, le dieu Nirgal se montre sous un autre aspect: il s'appelle *narmalu śar tamḥari*[2].

Il ne se trouve dans les inscriptions de Nabuchodonosor qu'à un seul passage du baril de Phillipps (col. II, l. 36), qui parle juste de Cutha; mais le nom même de Nériglissor prouve son adoration à Babylone.

Si donc, comme nous le croyons, Cutha de Nirgal fut identique à la ville de nord-est, nous n'hésitons pas à voir dans la ruine de l'Oheymir le temple de Nergal.

Aboulféda[3] dit que le canal de Cutha, *nahr Koutha*, نهر كوثى, après s'être détaché de l'Euphrate, se bifurque à six parasanges de sa prise d'eau; l'un de ses bras s'en va vers le Kasr-ibn-Hubeir; l'autre, le méridional, se dirige sur Koufah, dont il dépasse même la hauteur. C'est ainsi qu'il faut comprendre ce passage: car le Nahr-Koutha est en Mésopotamie, tandis que Koufah est sur la rive arabe de l'Euphrate. Ou bien le canal en question est complétement sur la rive droite, et alors les cartes sont à changer. En aucun cas la ruine Towaibeh ne réunit plus de probabilité pour représenter les restes de Cutha que ne le fait Oheymir, car, si l'on admet que le Nahr-Koutha va par Towaibeh, il passe aussi près du groupe des ruines au nord-est. Cutha est mentionnée aussi à différents endroits dans le Talmud[4], et semble avoir existé comme ville dans les premiers siècles de l'ère vulgaire. C'est surtout dans cette contrée que se trouvent fréquemment les poteries couvertes d'inscriptions hébraïques et araméennes, dont nous avons même acquis plusieurs, mais qui sont perdues aujourd'hui.

Le seul passage de Nabuchodonosor dans lequel il soit question de Nergal le montre associé à un autre dieu qui est écrit *La Az*. Il n'est pas impossible que ce dieu *La Az* ne soit autre que *Nibhaz*[5] de la Bible[6]. Les deux dieux étaient adorés dans le temple BIT TIP LAM AU de Cutha. Ils se montrent toujours réunis, et Nabuchodonosor consacre leur sanctuaire le même jour, le 8 d'un certain mois. Les Juifs parlent aussi de Nergal, et prétendent que ce dieu avait la tête d'un coq, du mot *tarnegol*, coq: quelques savants modernes ont vu, avec un égal insuccès, le mot *ner*, feu, *gal*, etc. étymologie tout aussi inadmissible. Mais ordinairement les

[1] Tome I, p. 88, 133, 314. Il s'appelle encore SI DU, «expliqué par les syllabaires par *alik pan* «qui marche en «avant.»

[2] Layard, pl. LXXXVII, l. 11.

[3] Reinaud, éd. d'Aboulféda, p. 53.

[4] *Baba Bathra*, fol. 81, 1.

[5] Dans ce cas, LA serait l'expression idéographique, et AZ le complément phonétique; il n'est pas probable qu'il faille lire le nom *Laz*.

[6] Le nom du dieu n'est pas clair; peut-être signifie-t-il «le «lascif,» de נבז. Les rabbins le tirent de *nabaḥ*, «aboyer.» Le passage se trouve sur le baril de Phillipps, col. II, l. 36.

Digitized by Google

interprètes transfèrent Cutha en Perse, ce qui est complétement erroné. Toutes les villes des environs de Babylone furent décimées par la translation de leurs habitants en Palestine, et nous croyons pouvoir conclure des notions que nous avons sur l'histoire de Sargon, que ce fait eut lieu après le règne de Mérodachbaladan, qui fut déposé en 709 par l'usurpateur de Khorsabad. Après la prise de Babylone, Sargon figure dans les listes des successeurs de Nabonassar; alors seulement eut lieu la transplantation des Babyloniens à Samarie.

Les cinq villes nommées par la Bible sont Babel, Cutha, Ava, Hamath et Sépharvaïm. Cette suite même montre un ordre géographique du nord au sud avec une petite courbe sur l'est; Babel est la vieille ville de Babylone, la cité royale; Cutha, Oheymir; et, puisque Sépharvaïm est Sippara, je crois voir dans la Towaibeh Avah, et dans Hamath, non la ville de Syrie, mais une localité des environs, située sur l'Euphrate.

Toutefois il est clair que les villes Avah et Sippara adorent des divinités babyloniennes, car c'est à cette catégorie qu'appartiennent Nibhaz, Tartak, Adrammelech et Anammelech. Asima de Hamath a une physionomie plus araméenne, mais le nom paraît être également assyrien.

CHAPITRE VIII.

LES MURS DE BABYLONE.

Nous avons parlé de Cutha comme de la ville située à l'angle nord-est de la grande circonvallation de Babylone, et il sera maintenant opportun d'établir pourquoi nous nous croyons autorisé à lui donner une pareille dénomination.

Quand on se place sur les différentes ruines du groupe de l'Oheymir on aperçoit, presque à l'ouest, une longue traînée de tumulus. Lorsque nous revînmes, le 22 octobre 1852, de notre exploration de la ruine, M. Fresnel et moi, nous fûmes frappés de la suite presque continue de tumulus jusqu'au nord de Babil. Ce sont d'abord les *Abou Bezzoun* (ابو بزون), les *collines aux chats* qui frappent nos regards; à partir de là on voit, sur un chemin de deux heures au moins, une longue rangée de collines très-basses, jusqu'à ce qu'on arrive à un groupe nommé *Toloul Ṣoufar* (تلول صفر), les *tumulus jaunes*. Ce nom est donné à une série de monticules plus ou moins élevés, et couverts, comme à l'ordinaire, de débris babyloniens. Plus loin encore, on arrive à un puits, entouré de différentes collines, à l'ouest d'un sanctuaire bâti de pierres babyloniennes, et qui s'appelle *Soleiman ibn Daoud;* il est consacré à la mémoire du roi Salomon. Pendant deux lieues vers l'ouest, on poursuit la trace de ces ruines, qui sont presque parallèles, et à quelques kilomètres de distance, au cours actuel du *Nahr-*

Digitized by Google

en-Nil, dont la prise d'eau est un peu au-dessous de Bernoun, et qui suit la direction du sud 80° est.

Or la direction des collines Abou Bezzoun, Toloul Soufar et d'autres qui n'ont pas de noms, est la même, en partant du groupe d'Oheymir [1], nord 80° ouest.

Mais toutes ces circonstances ne nous frappèrent pas alors : M. Fresnel et moi, nous étions d'avis que la circonvallation de Babylone commençait à Mohawwil. Ce ne fut qu'une année plus tard que je me souvins de ces divers faits négligés jusqu'alors. A cette époque, mes explorations et calculs trigonométriques m'avaient mis à même de dresser une carte, dont M. Fresnel, dans différentes excursions, vérifia l'exactitude. Notre chef avait d'abord exploré la rive droite de l'Euphrate, et trouvé les collines nommées *Chetitheh*, *Cheikh Idris*, *Zāwiyeh;* plus tard il avait examiné les ruines connues sous le nom de *Meṣālib* (مصالب). La carte de Chesney porte, à l'ouest de l'acropole, la mention, *apparent remains of a wall;* M. Fresnel me chargea d'examiner avec lui l'exactitude de cette donnée.

Le 30 octobre 1853, nous fîmes une excursion au *Tell Ghazāl*, où nous arrivâmes après une heure et demie de marche, ce qui représente 8 kilomètres à compter de notre maison. Autour du tell se montrait un *dehliz* ou pavage, et les Arabes connaissaient cet endroit depuis longtemps comme une carrière féconde de briques. De ce lieu, Hillah est au S. 70° E.; la coupole d'Ibrahim-sur-Amran, N. 56° 37′ E.; Babil, N. 34° 39′-36° 7′ E.; et, sur l'autre rive, le Birs-Nimroud, S. 60° 40′ O.; Cheikh Abid, un sanctuaire, N. 31° 15′ O.; les palmiers de Chérifeh, S. 21° 36′ O.; le village de Tahmasia, S. 12° E. jusqu'à plein sud. En s'assurant de la position de la Chetitheh, à laquelle M. Fresnel attachait, avec raison, une grande importance [2], on trouva au N. 9° 25′ E. et, dans la même direction, plus loin encore, une autre colline, nommée *Tell Zāwiyeh*, que les Arabes prononcent *Zouiyeh*.

Ces directions, qui étaient prises pour obtenir, à la minute près, les angles que forment les lignes tirées de deux points différents à celui de l'observation, ont été vérifiées plusieurs fois. C'est par trois mille observations successives et la résolution de mille triangles trigonométriques que j'ai pu réussir à établir la première esquisse de la carte de Babylone, au mois de novembre 1853.

Ce premier essai, qu'ont confirmé toutes les observations de M. Fresnel, ainsi que les miennes, me fit voir que les collines qui s'étendaient à plus d'un myriamètre de distance, à travers la plaine visible du *Tell Zāwiyeh*, étaient en direction droite l'une de l'autre. Je fis plus tard un examen spécial à Tell Chetitheh, et la direction du Tell Ghazaleh était encore la même vers le sud que celle du Tell Zawiyeh vers le nord.

C'est alors que je m'aperçus que la ligne venant de l'Oheymir était perpendiculaire à celle qui partait de Ghazaleh, Chetitheh et Zawiyeh. Continuée jusqu'au delà du fleuve, elle devait atteindre la ligne occidentale au Tell Zawiyeh.

[1] Ritter a aussi voulu considérer Oheymir comme le coin nord-est du grand carré babylonien. — [2] Voir *Journal asiatique*, 1855 et 1856.

Digitized by Google

Je me souvins alors d'une circonstance à laquelle je n'avais pas pensé : Tell Zawiyeh, ou Tell-ez-Zawiyeh, comme le nommaient les Arabes, veut dire *tumulus du coin* (تل الزاوية)[1].

Je me proposais donc de considérer provisoirement cette colline comme l'angle nord-ouest de la grande circonvallation babylonienne de 480 stades dont les inscriptions de Nabuchodonosor avaient confirmé le chiffre. Mais alors la colline d'Oheymir resta juste en dehors des murs, ce qui était contraire aux intérêts de la défense; en outre, tout en comprenant Borsippa, elle laissa dehors les collines Saïd, Ghozaïl, Harkeh, et surtout Mekhisseh, dont les restes vitrifiés démontrent de grandes constructions. En même temps je fis attention à la direction du *Nahr-en-Nil*, qui était presque parallèle à la ligne Abou Bezzoun et Toloul Soufar.

Que veut dire ce nom de *Nil*, qui rappelle celui du grand fleuve d'Égypte? Il semble évident qu'il n'est pas arabe, mais qu'il dérive des temps babyloniens. On connaît le nom depuis les temps anciens de la Mésopotamie. Or le mot *Nil* peut se transcrire נרר, ainsi que l'arabe نهر rend l'assyrien 𒉿𒀀𒊏. Le mot babylonien peut signifier entrée, limite, soit qu'on le fasse dériver du verbe ירר, entrer, soit qu'on en rapproche la racine נרר, fermer.

Je ne doute pas que tel ne soit le sens du mot, qui s'est conservé dans le mot arabe *Nil*.

Ce *canal de l'entrée* ou *de la limite* a dû être bien large; et certes, plus tard, quand Babylone était déserte, les rares habitants en ont fait leur principal moyen d'irrigation. Pareille chose est arrivée partout dans ces pays : plutôt que de creuser de nouveaux canaux, on a réparé les anciens, et on a changé la forme sans modifier de beaucoup la direction.

Quand le souvenir de son ancienne destination fut éteint, le nom vivait encore, et Ibn Djobeir cite le Nil comme un cours d'eau dans lequel s'étaient noyés bien des gens lors de son voyage. Mais la direction étant parallèle à celle des Toloul Soufar, je me demandais si l'on pouvait fixer un des côtés oriental ou occidental. Or je trouvais dans la même direction, à une distance de 6 kilomètres l'un de l'autre, deux tumulus dans la même direction de N. 9° 1/2° E., les collines nommées *Harkeh* (incendie) et *Abou Ghozaïl* (aux petites gazelles); non loin de cette ligne se voit une autre colline assez grande, nommée *Tell Saïd*, mais qui ne rentre pas dans cette direction, dont elle se trouve de 300 mètres à l'ouest.

Je regardais donc la ligne *Abou Ghozaïl* et *Harkeh* comme la limite extérieure à l'ouest, et la ligne du *Nil* comme celle du nord. Cette idée se confirme encore, en ce sens que la colline Bender est, dans cette hypothèse, juste coupée par la ligne de l'est; son nom et sa forme indiquent une sorte d'*emporium* d'où les marchandises de Cutha allaient jusqu'au Nil.

La limite orientale est fixée par la longueur du mur, qui était de 480 stades, et que mes recherches babyloniennes m'ont porté à évaluer à 189 mètres le stade; la longueur du mur entier serait donc de 22,680 mètres.

Quant au mur mieux déterminé, dont le coin nord-ouest était au *Tell Zawiyeh*, j'y vois

[1] Ce mot désigne, moins souvent, un ermitage; mais, s'il en avait existé là, les pieux musulmans auraient au moins distingué cet endroit par une koubbeh, selon leur habitude.

le second mur intérieur de 360 stades. Cela nous conduit à l'examen des auteurs sur ce point.

On a voulu nier les données des anciens sur l'étendue de Babylone. Sir Henry Rawlinson croyait autrefois que la Babylone d'Hérodote était tout entière contenue dans la cité royale, c'est-à-dire dans une superficie de 6 kilomètres carrés. Il se méfiait des chiffres des anciens; mais, quand même l'autorité des historiens serait à négliger (et elle est loin de mériter un pareil dédain), Aristote, qui devait avoir quelques notions sur la grandeur de Babylone, en parle dans des termes qui font croire que les données des anciens ne sont pas trop exagérées. Voici ce qu'il dit dans la *Politique* (III, 1), en définissant l'idée d'une ville :

« Ce n'est apparemment pas par les murs qu'on fait une ville : on n'aurait alors qu'à entourer le Péloponnèse d'un mur. Semblable à une telle ville est peut-être Babylone, et toute autre qui a un pourtour qui renferme plutôt un peuple qu'une cité [1]. »

Pausanias dit que Babylone était la plus grande ville que jamais le soleil ait éclairée, et bien d'autres témoignages de la Bible comme des auteurs classiques confirment l'étendue de la ville du temps de Nabuchodonosor.

Voici ce que dit Hérodote (I, c. CLXXVIII et suiv.) :

« En Assyrie il y a beaucoup de grandes cités; la plus célèbre et la plus forte, et où la résidence des rois fut établie, après la destruction de Ninive, fut Babylone, qui a la conformation suivante : elle est située dans une vaste plaine, constituant un carré dont chaque côté est de 120 stades (22,680 mètres); ainsi le nombre des stades du pourtour de la ville monte ensemble à 480 stades (90,720 mètres [2]). Telle est la grandeur de la ville babylonienne, qui était embellie comme aucune autre ville dont nous ayons connaissance.

« D'abord, un fossé profond et large, rempli d'eau, l'entoure; après cela, elle est renfermée dans un mur qui a 50 coudées royales de largeur, 200 de hauteur. La coudée royale est de trois doigts plus grande que la coudée ordinaire.

« Il faut raconter ensuite comment la terre du fossé fut employée et de quelle manière on construisit le mur. En creusant le fossé, on moula, en même temps, des briques de la terre extraite. Quand on avait acquis un nombre suffisant de briques, on les cuisait dans les fournaises; puis on se servit pour ciment d'asphalte chaud, et, après avoir mis, de trente en trente couches de tuiles, une couche de roseaux, on construisit d'abord la maçonnerie des bords du fossé; en second lieu, on bâtit le mur de la même façon.

« En haut du mur, on bâtit sur chaque bord des maisonnettes d'un étage, dont les issues étaient tournées les unes vers les autres. Au milieu de ces constructions, on laissa assez de place pour qu'un quadrige pût tourner. Autour du mur, il y a cent portes, toutes de bronze, et les linteaux et traverses du même métal.....

« La cité est divisée en deux portions par la rivière qui la sépare.

[1] *Τοιαύτη δ' ἴσως ἐστὶ καὶ Βαβυλὼν καὶ πᾶσα ἥτις ἔχει περιγραφὴν μᾶλλον ἔθνους ἢ πόλεως.* — [2] Plus du double de l'enceinte fortifiée de Paris.

« Babylone fut ainsi entourée *d'un mur extérieur*, qui est la cuirasse de la ville. A *l'inté-*
« *rieur*, il y a *un autre mur* qui court tout autour; il n'est pas beaucoup moins fort, mais il
« est plus étroit. »

Ce dernier passage est d'une importance capitale, car il nous fournit le moyen d'éclaircir les différentes données sur la longueur des *deux murs parallèles* de Babylone.

Philostrate, dans le passage déjà cité de la vie d'Apollonius de Tyane (I, XXV), semble suivre Hérodote. Il s'exprime ainsi :

« Babylone est entourée d'un mur qui a un pourtour de 480 stades. Cette enceinte a trois
« demi-plèthres de hauteur et moins d'un plèthre de largeur. La ville est coupée par l'Eu-
« phrate en deux parties, qui se ressemblent dans la forme; au-dessous du fleuve il y a un
« *pont* secret qui réunit, d'une manière invisible, les deux résidences qui se trouvent sur l'une
« et sur l'autre rive. »

Plusieurs des écrivains romains ont suivi le père de l'histoire. Paul Orose (*Hist.* II, c. VI), qui l'a presque traduit, parle des 480 stades de pourtour, de la hauteur et de la force à peine croyables des murs, auxquels il attribue 250 coudées dans les deux dimensions. Il n'oublie pas les cent portes de bronze, et il mentionne la défense supérieure du mur, les maisons aériennes, entre lesquelles un quadrige pouvait se mouvoir [1].

Pline a sans doute suivi Hérodote, en parlant des 60 milles romains de pourtour; mais il change, probablement par inadvertance, les 250 coudées en autant de pieds, en ajoutant toutefois que ce pied était de 3 pouces plus grand que le pied romain. Solin suit les données de Pline, ainsi que le scholiaste de Juvénal (*Sat.* X, v. 171), qui pourtant donne aux murs de Babylone 200 pieds de largeur et 50 de hauteur, en intervertissant les dimensions.

Sans parler de Dion Cassius, qui, dans un de ses livres perdus [2], donna à l'enceinte de Babylone 400 stades de pourtour, nous rencontrons un groupe d'écrivains qui ne donnent aux murs de la cité chaldéenne que 360 stades environ, et qui se rattachent tous à Ctésias ou à Clitarque, qui vit les murs sous Alexandre.

Diodore (l. II, c. VII) raconte que Sémiramis, désirant dépasser encore son mari dans tous les arts de la paix et de la guerre, fonda les murs de Babylone. Ctésias avait attribué à ceux-ci une longueur de 360 stades et une hauteur incroyable (ἄπιστον τοῖς ἀκούουσι) de 50 toises. On pouvait se mouvoir sur les remparts avec plus de deux chariots.

Le même écrivain dit que Clitarque avait estimé la hauteur à 50 coudées seulement. La donnée de Ctésias pourtant semble conforme à celle d'Hérodote, car la toise était de 4 coudées (2m,1); de sorte que, selon ces historiens, les murs auraient eu une hauteur de 105 mètres, celle de la flèche des Invalides à Paris.

Quant à ce chiffre de 200 coudées, il est évidemment exagéré; aussi Philostrate ne fournit

[1] « Ipsa autem latitudo in consummatione pinnarum utroque latere habitaculis defensorum aque dispositis, media inter-
« capedine sui citus quadrigus capit. » — [2] Probablement dans le LXVIIIe. (Tzetzès, *Chiliad.* IX, 573.)

que la mesure de trois demi-plèthres, c'est-à-dire de 150 pieds, 90 coudées babyloniennes, ce qui donnerait encore la hauteur fort respectable de 47m,25. Il se peut que quelques parties des murs aient réellement eu cette élévation, et que surtout les tours, qu'Hérodote a pu encore voir, lui aient suggéré cette donnée. Mais le père de l'histoire n'a plus trouvé dans son intégrité le mur qu'il décrit; car Cyrus, selon Bérose, ainsi que Darius, d'après le témoignage exprès d'Hérodote, et Xerxès, selon les autres, avaient au moins fait des brèches dans l'enceinte et lui avaient ôté la force de résistance[1]. Darius avait enlevé les portes. Hérodote vit encore le pourtour de 480 stades, qui paraît avoir été nivelé complétement entre Artaxerxès I et Artaxerxès Mnémon. Nous connaissons très-imparfaitement l'histoire des quarante ou cinquante ans qui s'écoulèrent entre la visite d'Hérodote jusqu'à la bataille de Cunaxa, où l'historien Ctésias fut fait prisonnier et entra au service du roi vainqueur; mais les occasions n'auront pas manqué aux rois de Perse pour punir les Babyloniens de leur esprit séditieux. Il est à présumer que le mur extérieur, entamé par Cyrus, dépouillé par Darius, rempli de brèches par Xerxès, n'existait plus au commencement du IVe siècle avant l'ère vulgaire.

On avait comblé les fossés, éventualité que redoute Nabuchodonosor, et, au moins dans la plus grande partie, fait disparaître ce mur dont la force imposait tant aux ennemis de Babylone, et qui inspirèrent à Jérémie les paroles suivantes :

« Que Babel atteigne le ciel, et qu'elle ait rendu inaccessible la hauteur de sa force : c'est « de moi que lui viendront des destructeurs, dit le Seigneur. » (C. LI, v. 53.)

« Ainsi dit le Seigneur des bataillons : les murs de la grande Babel seront rasés jus« qu'aux fondements, et ses hautes portes seront brûlées par le feu. » (Vers. 58.)

Mais il restait encore le mur intérieur, mentionné par Hérodote. C'est de celui-là que parle le groupe d'auteurs qui ont suivi Clitarque et les autres historiens d'Alexandre : c'est le mur de 360 stades de pourtour. Il est évident que le coefficient de ce nombre est le stade babylonien, qui est un peu plus grand que le stade olympique. La différence fait à peu près 4 mètres, de sorte que 360 stades de Babylone équivalent à peu près à 368 de la même mesure en Grèce[2]. Aussi Quinte-Curce donne-t-il ce chiffre de 368. Comme ce dernier nombre ne représente pas un chiffre usité, Clitarque et ses collègues le changèrent en 365, et ajoutèrent que Sémiramis l'avait choisi pour que le nombre de stades atteignît celui des jours de l'année[3]. C'est de ce chiffre 365 qu'est probablement dérivé celui de 385 stades que donne Strabon. Eustathius, le commentateur de Denys le Périégète[4], a également donné cette évaluation. Celle qui se trouve aujourd'hui dans les éditions, de $\overline{\text{T}}\ \Phi\ \overline{\text{E}}$, ne veut rien dire; car T signifie 300, Φ 500, et E 5; la lettre du milieu est évidemment fausse, et altérée ou de Ξ 60, ou de Π 80.

[1] Josèphe *contre Apion*, I, 21; Hér. III, CLIX.

[2] 360 stades babyloniens, à 189m, donnent 68.040m; 368 stades olympiques, à 185m, donnent 68.080m.

[3] Il se peut que le chiffre 385 de Strabon, ΤΠΕ, soit émendé de ΤΦΕ, qui, lui-même, a pu venir de ΤΘΕ 300, et 8 et 60.

[4] Commentaire au v. 1005.

Quant à ce dernier mur, qui subsistait encore du temps des Macédoniens, les données sont beaucoup moins divergentes. Strabon nous dit ceci sur les dimensions :

« Babylone est dans une plaine et a un pourtour de 385 stades, l'épaisseur du mur est « de 32 pieds, la hauteur des intervalles entre les tours, 50 coudées, celle des tours 60. L'es- « pace sur le mur est suffisant pour que des quadriges puissent facilement se rencontrer. »

Quinte-Curce a puisé à la même source que Strabon; il évalue la largeur à 32 pieds, et la hauteur des murs à 100 coudées; les tours sont, selon l'historien romain, de 10 pieds plus élevées que les murs; elles auraient donc eu 110 coudées. Évidemment ou l'un ou l'autre a mal compris son auteur, qui avait probablement dit : « Les murs et les tours ont « 110 coudées de hauteur, les tours ont 10 coudées de plus que le mur. » Cette hauteur des tours compte à partir de la plate-forme des murs.

Je crois que la hauteur des murs était de 50 coudées, chiffre que donnent aussi Eusta-thius et la plupart des auteurs. Quant à la largeur, elle varie de 30 coudées (50 pieds) à 32 pieds, chiffre de largeur de Strabon et de Quinte-Curce. L'un représente en mesure française 15^{m},75, l'autre 9^{m},86. Pour que deux ou plusieurs quadriges puissent aller l'un à côté de l'autre, l'espace de 10 mètres pourrait sembler assez étroit, néanmoins le double témoignage de Strabon et de l'historien romain nous fait accepter la largeur plus modeste de 32 pieds grecs, qui sont un peu plus que 30 pieds babyloniens ou 18 coudées; ce qui, pour la largeur du mur, est déjà très-respectable.

Selon Ctésias, il y avait deux cent cinquante tours sur les murs de Babylone, et Diodore dit « qu'il ne faut pas s'étonner du nombre restreint des tours, parce que l'on n'avait pas besoin « d'en bâtir là où les marais défendaient la ville; » c'est-à-dire du côté de l'ouest. La raison semble faible : dans ce cas, on n'aurait pas eu besoin de mur non plus.

Entre le mur et les habitations il y avait, selon Diodore, un chemin de 2 plèthres (63 mètres).

Il y avait donc deux murs, et ce mode de fortification avait déjà été adopté par les rois de Ninive. Le premier mur porte spécialement, dans la langue assyrienne, les noms de חגר, כרה, ou de דור, enceinte, termes attribués au système tout entier. Le second était désigné par le terme de שלח ou שלחו, probablement « rempart, boulevard, » littéralement « arme. » Nous trouvons déjà ces termes dans les inscriptions de Sargon et de Sennachérib, par exemple sur des briques portant la légende suivante[1] :

« Sennachérib, roi des légions, roi d'Assyrie, a fondé et achevé l'enceinte et le boulevard « de Ninive, et l'a fait commémorer sur des cylindres. »

Le même roi se vante d'avoir fait construire en briques l'*enceinte* et le *boulevard* de la ville de Kakzi, aujourd'hui Shamamek au sud d'Arbèles[2].

De même, les textes de Sargon demandent la protection pour l'enceinte et le boulevard : « Assour protége l'armée de *l'enceinte* : Ninip-Sandan pose la pierre angulaire de la

[1] Voy. *Cuneiform Inscr. of Western Asia*, vol. I, pl. 6, n° VIII, B. — [2] *Ibid.* pl. 7.

« ville, dont le *boulevard* puisse subsister jusqu'aux jours les plus reculés! » Dans le système des Assyriens, le *boulevard* était tout spécialement destiné à la défense de la ville.

Les deux murs de Babylone avaient des noms spéciaux; c'est une idée à laquelle je crois devoir m'arrêter maintenant, conformément à l'idée de sir Henry Rawlinson. Dans les inscriptions de Nabuchodonosor, il se trouve, précédant la mention des murs, la locution *Imgur-Bel* (que Bel-Dagou le protége), et *Nivitti-Bel* (le séjour de Bel). Contrairement à l'idée première, qui appartient au savant anglais, j'ai cru voir seulement des formules de bénédiction dans ces deux phrases, surtout par des raisons que j'ai exposées dans le second volume [1]. J'avoue maintenant que le passage de l'Inscription de Londres (col. VII, l. XLII), qui m'avait empêché de conserver cette opinion, admet une interprétation conforme à l'idée repoussée par moi, de sorte que je n'hésite plus à voir dans Imgur-Bel et Nivitti-Bel les noms de la première et de la seconde enceinte de Babylone.

Cette opinion de sir Henry Rawlinson est corroborée, de la manière la plus évidente, par le passage de l'inscription d'Aberdeen, où Assarhaddon, fils de Sennachérib, roi de Babylone, revendique pour lui la première fondation des grands murs de Babylone dont la construction définitive fut la gloire de la dynastie babylonienne. Voici ce que dit Assarhaddon (col. IV, l. XVIII et suiv.) :

« Babylone est la ville des lois. Imgur-Bel en est l'enceinte, Nivitti-Bel le boulevard; depuis « les fondations jusqu'aux créneaux [2], je les ai fondés, continués, agrandis, entourés, élargis. »

Ce luxe de verbes ne prouve pas suffisamment qu'Assarhaddon ait achevé son œuvre; il semble n'en avoir commencé qu'une faible partie, et c'est probablement sur ces projets, moins grandioses peut-être, que Nabupallassar et surtout Nabuchodonosor ont continué leur grande circonvallation. Il se pourrait encore que les deux noms ne se rapportassent d'abord qu'aux deux anciens murs de la cité royale, et qu'ils eussent été plus tard attribués aux vastes enceintes de la Babylone nouvelle; mais je ne dissimule pas que cette dernière supposition ne me semble pas mériter la préférence sur la première. Le roi d'Assyrie a pu commencer quelques tronçons de la ligne du midi, qui était la plus exposée aux incursions des Élamites, contre lesquels il soutenait une guerre continuelle, et qui se liguaient souvent avec les rois de la basse Chaldée contre le trône de Ninive. Assarhaddon semble avoir compris que, pour tenir la Mésopotamie méridionale, il fallait fortifier Babylone; il y demeura plus qu'aucun autre roi de Ninive, et y conduisit, comme dans sa capitale, le roi juif Manassé.

Les dimensions de ces deux enceintes, conformément aux données corroborées par Bérose [3] et Abydène, devraient être fixées ainsi qu'il suit :

[1] *Expédition en Mésopotamie*, t. II, page 322, note 1. J'ai rendu compte, à cet endroit, de la difficulté que présente l'interprétation de ces mots. On peut lire *nimitti* et *nivitti*. L'un pourrait être mis pour *nimmiti*; *nivitti* est irrégulier en tous les cas; car la grammaire demanderait *nivit* ou *niotét*.

[2] Le mot assyrien est *naburri*, qui se trouve souvent dans ce membre de phrase.

[3] Voir Josèphe. *Antiq. Jud.* X, XII.

	Longueur.	Hauteur des murs.	Hauteur des tours.	Largeur.
Premier mur :	480 stades	90 coudées	200 coudées	50 coudées.
	90,720m	47m,25	105m	26m,25.
Second mur :	360 stades	50 coudées	110 coudées	18 coudées.
	68,040m	26m,25	57m,75	9m,45.

Il fallait absolument que les tours du second mur fussent plus hautes que le premier mur sans les tours, pour que l'on pût voir au delà de l'enceinte extérieure.

Voilà donc les deux murs, dont l'un formait la fortification extérieure, et l'autre entourait la ville propre. Mais toute la ville n'était pas habitée. Quinte-Curce [1] ne parle que de 90 stades de pourtour couvert de maisons, le reste était cultivé, et pouvait, pendant longtemps, fournir les moyens d'éviter une famine. Tout le côté nord-ouest était peuplé, ainsi que la partie au sud de la ville, car les habitations s'étaient toujours étendues le long de l'Euphrate.

La ville, *urbs*, ἄστυ, se trouvait, du temps de Nabuchodonosor, sur l'emplacement même de Hillah et aux environs; mais il ne paraît pas que cette partie ait jamais été entourée de murs. C'est là néanmoins que demeuraient les Babyloniens du temps d'Hérodote. Les rues étaient droites et alignées, et les maisons avaient trois et quatre étages [2]. Une fois la vieille ville devenue cité royale, il paraît que les particuliers ne pouvaient plus demeurer dans l'ancienne enceinte.

Celle-ci forme, avec les deux murs extérieurs, les trois enceintes dont parle Abydène [3]. Cet auteur dit que Bélus avait entouré Babylone d'une *triple enceinte*, et Bérose confirme le fait.

« Nabuchodonosor construisit trois enceintes autour de la ville intérieure, trois en dehors « de celles-ci, les unes en briques cuites et en asphalte, les autres en briques seules. »

Nous avons donc six enceintes, que voici :

ENCEINTES INTÉRIEURES.

Première enceinte, celle de 20 stades.
Deuxième enceinte, celle de 40 stades.
Troisième enceinte, celle de 60 stades.

ENCEINTES EXTÉRIEURES.

Quatrième enceinte, celle de 360 stades.
Cinquième enceinte, celle de Borsippa.
Sixième enceinte, celle de 480 stades.

[1] Quinte-Curce, livre V, chapitre IV. Le passage est obscur.

[2] Denys d'Halicarnasse, qui cite le passage d'Hérodote, parle même de cinq ou six. Orose mentionne les *domus quatergeminæ*.

[3] *Fragment. hist. græc.* de Müller, t. IV, p. 284.

TRIPLE ENCEINTE D'ABYDÈNE ET D'HÉRODOTE.

Première enceinte, celle de 60 stades.
Deuxième enceinte, celle de 360 stades.
Troisième enceinte, celle de 480 stades.

Ces données sont confirmées par les inscriptions de Nabuchodonosor. L'inscription de la compagnie des Indes donne le chiffre de l'étendue de Babylone. (Col. IV et V.)

« *Imgur-Bel* (que Bel le protége) et *Nivitti-Bel* (le séjour de Bel), voilà le grand mur de « Babylone que Nabopallassar, roi de Babylone, le père qui m'a engendré, commença, sans « en achever la magnificence. Il fit les creusements; deux fossés énormes furent construits, « dont il limita les bords par du bitume et des briques. Il fit les fossés concentriques (*araḥti*); « il entoura de digues les bords de l'Euphrate; mais il n'accomplit pas son œuvre. »

Nabuchodonosor raconte les travaux de Sippara et de canalisation qui étaient nécessaires à cette œuvre, et continue (col. V, l. 21) :

« Mais son fils aîné, qui soutint sa mémoire, acheva la grande enceinte de Babylone, *Imgur-* « *Bel* (que Bel le protége) et *Nivitti-Bel* (le séjour de Bel)[1]. En dehors des creusements que fit « mon père, je bâtis deux autres fossés en bitume et en briques, sans compter les construc- « tions que mon père avait faites et que j'ai achevées. »

Le roi raconte ensuite la construction dans ses détails, et parle surtout des portes et des tours qu'il fit construire. Ces points ne sont pas encore suffisamment élucidés; mais il continue (col. VI, l. 22) :

« Je fis mesurer *Imgur-Bel* (que Bel le protége), le grand mur de Babylone, l'inexpug- « nable, qu'aucun roi avant moi n'avait fait : 4,000 *maḥargagar*[2], voilà la superficie de « Babylone.

« Je fis, en guise de refuge inexpugnable, ce mur, le boulevard du soleil levant de Baby- « lone. J'exécutai les creusements et les bords, je les bornai en bitume et en briques.

« Un autre grand mur, je le bâtis, en deçà de celui-là (אן תכשו), comme un renfort.

« Je l'entourai de grandes portes... »

A la fin, le roi se résume dans la dernière partie de l'inscription (col. VIII, l. 40 et suiv.), passages dont on trouve l'analyse dans le second volume, au cinquième chapitre.

« Je fis, en les alignant, six enceintes.

« Comme défense contre la guerre, je fis *Imgur-Bel* (que Bel le protége), le mur indes- « tructible de Babylone, long de 480[3] stades, qui entoure *Nivitti-Bel* (le séjour de Bel), le

[1] Il y a deux fois *murus maximus*.

[2] Le *maḥar* est exprimé par le signe U (voir t. II, p. 58), c'est une mesure de superficie de 60 pieds de côté. Le *maḥargagar* est 360 fois 3,600 pieds carrés, dont 4,000 fois donne: $4,000 \times 3,600 \times 360 = 5,184,000,000 = 72,000^2$. Or, 72,000 pieds font 120 stades, le côté du grand carré de Babylone.

[3] La traduction de M. Rawlinson change 480 en 400, et de l'équation 400 *Ugagar* = 480 *ammatgagar*, elle conclut *U* = *ammat!*

« boulevard de Babylone, posé sur l'intervalle des deux fossés. J'ai exécuté sur leur bord « une construction en briques [le remblai étant en terre]. J'ai bâti, en la fortifiant, sur le « haut du mur, une grande tour, pour qu'elle servît de demeure à ma royauté. »

Le cylindre de Phillipps parle également des deux murs, dont chacun était entouré de deux fossés.

Ce document, aujourd'hui entre les mains de sir Thomas Phillipps, a été publié par Grotefend avec une remarquable exactitude. Nous le traduisons ici en entier :

« Nabuchodonosor, roi de la justice, le pasteur véritable des peuples, guide de l'humanité, « qui dirige l'adoration due aux dieux Bel-Dagon, Soleil et Mérodach, qui exécute leurs « décrets profonds, le maître de la vie, le monarque auguste et sans reproche, reconstructeur « de la pyramide et de la tour, fils de Nabopallassar, roi de Babylone, moi.

« Mérodach, le grand maître, m'a élevé à la royauté des nations, il m'a donné ces vastes « plaines pour les gouverner. Je me remets humblement à Mérodach, le dieu qui m'a créé. « Il a appelé mon attention sur l'observation de ses préceptes; il a manifesté devant moi ses « oracles les plus obscurs, ses lois suprêmes.

« Au premier jour de la fête sublime *imara*, la fête de la main suprême[1] (?), jour de l'éclair « de la nouvelle pluie (?), j'ai fait exposer les délices des dieux de la pyramide et de Baby- « lone, le poisson, l'oiseau, le *usummu*, le tribut, le trésor étranger, le *disip*, le *khimit*, le *sizib*, « le *dumuk*, le *saman* (l'huile ?), le *kurumnu*, le *dasap*, le *sikar* (vin?) *tatu*, le don suprême, « ainsi que les dons des pays Izallu, Tuimmu, Simuin, Khilbun, Aranaban, Soukha, Bet- « Kubat, Bitat[2], comparables aux eaux des fleuves qui ne sont plus à leurs sources, dans « la pyramide de Mérodach et de Zarpanit, mes deux maîtres. Le lieu du repos, la demeure « de sa souveraineté, je l'ai fait en forme de dôme en or brillant; j'ai revêtu d'or la porte « *Hilisut*. J'ai construit, en l'émaillant et en lui donnant la forme d'une coupole, le temple de « Zarpanit, ma souveraine. La tour est la demeure du roi du troisième mois (Nébo); néan- « moins, il y a un sanctuaire de Nébo dans la pyramide, et j'en ai fait revêtir en or le seuil, « les jambages et les gonds[3]; j'ai fait reluire ce temple comme le jour. Le temple des assises « de la terre, le monument auquel se rattache la mémoire de Babylone, je l'ai construit « dans ses premières et dans ses dernières parties.

« Babylone est le refuge du dieu Mérodach; j'ai achevé Imgur-Bel, sa grande enceinte. Dans « les seuils des grandes portes, j'ai ajusté des battants en airain, des rampes et des grilles (?) « très-fortes. J'ai creusé ses fossés, j'ai atteint le fond des eaux, j'ai construit les bords de « la tranchée en bitume et en briques. Les maisonnettes[4] sur les bords du haut du mur, « comparables à un rocher qu'on ne peut enlever, furent faites en bitume et en briques.

« Voulant préserver plus efficacement la pyramide et la défendre contre l'ennemi et

[1] On comprend l'extrême difficulté de ce passage.

[2] Ce passage est le seul de Nabuchodonosor où nous lisions une liste de pays conquis.

[3] *Sigar* et *bab nu ku* (?).

[4] Les constructions qui, selon Hérodote, se trouvaient sur les murs; c'est le mot *zarut* tente.

Digitized by Google

« contre les attaques qui peuvent être dirigées sur Babylone l'impérissable, je fis cons-« truire en maçonnerie, dans les extrémités de Babylone, une (seconde) grande enceinte, « le boulevard du Soleil levant, qu'aucun roi n'avait fait avant moi. Je fis creuser les fossés « et je consignai sur des barils la construction de ses bords. Tout autour, je fis couler « de l'eau dans cette digue immense de terre. A travers ces grandes eaux, comparables aux « abîmes de la mer, je fis faire un conduit. J'ai fait murer ces grands fossés avec des briques. « J'ai fait construire ce mur pour garantir les produits de la plaine de Babylone, j'en ai fait « un refuge pour les contrées des Soumir et des Accad.

« La tour, la maison éternelle, dans Borsippa, je l'ai fondée et achevée. J'ai revêtu d'or « pur les colonnes du sanctuaire de Nébo. J'ai recouvert le lieu sacré en or, en argent, en « autres métaux, en briques vernissées, en lentisque et en cèdre. C'est là que trônent Nébo et « Nana; j'y ai fait construire, dans ses premières et dernières parties, la demeure qui réjouit « leur cœur.

« Au premier jour de la fête élevée, sublime, la fête de la main suprême (?), j'ai fait établir « devant eux les seize images sculptées resplendissantes, les délices des dieux de Borsippa, « le *isih*, le poisson, l'oiseau, le *usummu*, le tribut, le trésor étranger, le *dasap*, le *sirar*, le « *kurunnu*, le *sikar šatuv*, le don suprême, le *disip*, le *khimit*, le *sizib*, le *yu'ul*, le *saman*, « dans la tour de Nébo et de Nana, mes seigneurs.

« Au huitième jour de *lulu*, je mis le *giniē* du dieu Nergal et du dieu Nibhaz, des dieux « du temple BIT PIT LAM AU[1], à Coutha, j'accomplis l'oracle du grand dieu; j'ajoutai « au *giniē* antérieur un nouveau.

« J'ai fondé et construit le temple du jour à Sippara, en honneur du Soleil et de la Lune, « mes seigneurs.

« J'ai fondé et construit le temple du jour à Larsam[2], en honneur du Soleil et de la Lune, « mes seigneurs.

« J'ai fondé et construit le temple AZ NU IK à Chalanné (Mugheir d'aujourd'hui) en « honneur du dieu Sin, le maître qui exalte ma royauté.

« J'ai fondé et construit le temple *Ikul-Anu* à Nipur, en honneur du dieu Oannès, mon « maître.

« J'ai fondé et construit, dans la ville de Bas[3], le temple de l'adoration éternelle, en hon-« neur du seigneur Bel-Zarbi, mon seigneur.

[1] Voir plus haut. Ce monogramme n'est pas encore expliqué.

[2] Larsam est Senkereh, où se trouvent encore les ruines de ce temple. Le nom antique de Mugheir n'est pas encore certain; M. Rawlinson le nomme *Ur;* les monogrammes sont SIS MUM KI ou PROTECTRICIS (FRATERNÆ) LUNÆ REGIO. Voilà encore un cas où nous connaissons la valeur d'un idéogramme, même géographique, sans pouvoir le prononcer. Est-ce que la ville de Camarina d'Abydenus se cacherait ici, rapprochée, à tort ou à raison, de l'arabe *kamar,* «lune?» Je crois que M. Rawlinson est de cet avis; pourtant le nom antique de Warka, expliqué par l'idéogramme LUNÆ REGIO, pourrait aussi s'appliquer à cette identification. Nous avons de bien fortes raisons pour identifier Mugheir avec Chalanné; nous y reviendrons.

[3] Ville non mentionnée ailleurs.

« Les magnifiques trésors, les antiques reliques d'Istar d'Orchoë, la souveraine suprême « d'Orchoë, je les ai remis à leur place dans Orchoë. . . . . .

« J'ai porté l'attention de ma puissance vers le temple d'Oannès. J'ai déblayé et mis à nu « la pierre angulaire antérieure du temple d'Oannès; sur cette pierre angulaire antérieure « j'ai posé ses bases.

« Nabuchodonosor, le suprême potentat, restaurateur du lieu de repos du plus grand des « dieux, moi. J'ai agi en homme pieux à l'égard de la pyramide et de la tour. J'ai propagé en « homme pieux la splendeur de Mérodach et de Nébo, mes seigneurs. Parmi leurs puissants « *iinat*, leurs grands *akit*, j'ai fait répartir les butins que je leur dois; dans les deux fêtes « sublimes *paklut*, les fêtes de la main suprême (?) qui donnent de la pluie. . . . . [1] j'ai « présenté le *usummu*, le tribut, le poisson, l'oiseau, le trésor étranger, le *tibik*, le *sirar la* « *nibi manis*, le don que j'ai recueilli sur les impôts des citerues et des canaux.

« Les vastes plaines dont Mérodach, le seigneur, a rempli ma main, je les ai rendues tri- « butaires de Babylone. J'ai imposé au pays des contributions, en *bisit* des rochers, en pierre « à fard des vallées. J'ai réparti l'ensemble de ces pays, d'une manière sage, sous la tutelle « de mes préfets; je leur ai fait verser de grands. . . . . intarissables.

« Nous disons ceci : J'ai fixé le séjour de ma royauté, le centre des vastes plaines, la de- « meure des premiers et des derniers; le siége du pouvoir, je l'ai fondé, je l'ai construit « dans Babylone.

« J'en ai posé profondément la pierre angulaire dans les derniers bas-fonds, à l'intérieur de « la vaste terre en bitume et en briques. J'ai apporté de grands cèdres des plus hauts som- « mets du Liban pour en construire ses colonnes.

« J'ai fait murer une grande enceinte. J'ai embelli, au milieu d'elle, la couche de ma « royauté, la table de ma souveraineté.

« J'élève ma main, je me prosterne devant le maître des maîtres. Jusqu'au dieu Mérodach, « le sublime, parvient ma voix.

« Seigneur des contrées, Mérodach, écoute ma prière : J'ai construit une maison indes- « tructible, qu'elle subsiste dans Babylone. Que, dans elle, ma race élise sa demeure, qu'elle « y septuple le nombre des naissances. Qu'elle y recueille les tributs des rois des régions, de « toute l'humanité. Puisse, à cause de moi, ma race régner sur les nations jusqu'aux jours « les plus reculés! »

Une autre inscription est actuellement à Londres [2]; nous en donnons ici le texte :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, le seigneur auguste qui atteste la constance de la « faveur de Mérodach, le pasteur des peuples, qui dirige la vénération due à Nébo, qui ré- « jouit le cœur de ces dieux, le potentat suprême, qui tous les jours de sa vie pensait à la « restauration de la pyramide et de la tour et propageait la gloire de Babylone et de Bor-

[1] Ce passage n'est pas encore suffisamment clair. — [2] Publiée dans *Cuneiform Inscript.* t. I. pl. 52, n° 3.

Digitized by Google

« sippa, l'homme pieux, le maître qui s'occupe des habitations, reconstructeur de la pyra-« mide et de la tour, fils de Nabopallassar, roi de Babylone, moi.

« Nous disons : Mérodach, le grand seigneur, le dieu qui m'a engendré, m'a lui-même « appelé, il m'a recommandé instamment la gloire de Babylone. Moi, j'agis envers le dieu « Mérodach mon créateur, en homme pieux, non en homme indifférent. Que ce soit propice! « J'ai fait acte de contrition sans reproche, devant moi seul, dans mon cœur.

« En argent, or, métaux, pierres précieuses, briques vernissées, lentisque et bois de toutes « les espèces rares, et parfumées d'une qualité non méprisable, j'ai restauré la pyramide, « et avec du marbre j'ai embelli son centre [1](?).

« J'ai fini la tour comme l'ont voulu les décrets célestes de Mérodach.

« Imgur-Bel et Nivitti-Bel, les grandes enceintes de Babylone, je les ai bâties en carré [2]. « J'ai construit en paroi escarpée, en bitume et en briques, les fossés creusés; j'ai fait élever « au milieu d'eux les rues. J'ai fait ajuster dans les grandes portes des battants en airain, des « rampes et des grilles, et j'ai agrandi comme une merveille les rues de Babylone. Je me suis « appliqué à protéger Babylone et la pyramide, et dans les terrains les plus élevés [3], qui sont « à la grande porte d'Istar, j'ai bâti en bitume et en briques, à partir du bord de l'Euphrate « jusqu'au-dessous de la grande porte, dans toute l'étendue des rues, entre elles, de grandes « *halsi* [4]. J'ai placé leurs fondations au-dessous des eaux, au-dessous du niveau des puits, et « j'ai..... fortement leurs sommets. J'ai fortifié avec art ces circonvallations, et j'ai protégé « les rues.

« Mérodach, ô grand seigneur, sois propice aux œuvres de ma main pour maintenir mon « autorité! Avec ton aide, que mes exploits glorieux demeurent devant ta face suprême, sans « qu'ils soient désavoués. Bénis le cours de mes jours, augmente ma progéniture, à ton hon-« neur suprême, ô triple seigneur [5]! »

Ce texte contient quelques renseignements qui ne se trouvent pas ailleurs; par exemple le nom de la porte d'Istar, qui probablement était située du côté nord-est, si nous compre-nons bien ce document obscur.

Les portes dont nous avons plusieurs fois mentionné l'existence sont également décrites dans les textes classiques. Hérodote nous dit que leur nombre s'élevait à une centaine, qu'elles avaient des battants en airain, avec des linteaux et des traverses du même métal [6]. Il revient sur ces portes quand il rapporte que Darius les fit toutes enlever [7]. Nabuchodonosor en parle également dans l'Inscription de Londres (col. V, l. LVII et suiv. col. VI, l. I et XXI).

[1] *Sarurusu*, son nombril (?).

[2] *Usasir*, je les ai faites droites.

[3] La dernière ligne est très-difficile à comprendre.

[4] Sargon dit : « qui a emporté les *halsi* de Tyr. » Le mot pourroit signifier dépouilles, si ce passage ne semblait pas s'opposer à cette interprétation. L'idéogramme IR HAL SU se prononce *birat*, « la forteresse. »

[5] *Triple seigneur, salaan bilu*, probablement une allusion au groupe *bil bil bil*, « seigneur des seigneurs, » comme on met trois fois le monogramme *dieu* pour exprimer dieu des dieux. La dernière ligne de cette inscription n'a pas été traduite; elle est très-obscure.

[6] Hérodote, l. I, c. CLXXIX.

[7] *Id.* l. III, c. CLIX.

« Puisqu'il y avait Imgur-Bel et Nivitti-Bel, il fallait de grandes portes..... dans leur massif « autour de Babylone. J'ai calculé la distance de ces portes, et j'ai mis profondément leurs « soubassements au niveau du fond des eaux. »

Les termes architectoniques qui suivent sont d'une extrême difficulté.

Il y avait deux fossés de chaque côté du rempart, et ce fait, dont nous avons déjà parlé, explique la disparition complète des murs de Babylone. Les constructions, privées de leurs revêtements, retombèrent, d'un côté et de l'autre, dans le fossé d'où leurs matériaux avaient été extraits. Il est probable que le fossé intérieur n'était pas aussi profond que celui qui se présentait à l'ennemi assaillant ; il paraît de même être constant que le mur n'était pas accessible de l'intérieur autrement que par des escaliers pratiqués dans les portes. La seule objection que rencontrerait le creusement d'un fossé de chaque côté serait la difficulté de monter sur le rempart du côté de la ville ; nous sommes habitués à ce qu'un mur soit facilement accessible pour les habitants. Mais il est probable qu'à l'intérieur il y avait des passerelles ou des ponts qui conduisaient aux portes, ainsi que probablement, à quelques endroits, on en avait fait d'autres qui se trouvaient aussi du côté de l'ennemi. Or l'existence des conduits souterrains pourrait résulter de quelques passages du cylindre de Bellino, qui se rattachent à celui que nous avons cité. Le voici :

« Un conduit à travers les eaux, grandes comme les abîmes de la mer, fut exécuté, et je « fis murer des fossés de briques. »

Je ne veux pas trancher la question, à savoir si le fossé était franchi au-dessus du niveau d'eau ou au-dessous. Car le mot *milik*, מהלך, ne veut dire que moyen d'aller, conduit, et peut aussi bien désigner un pont qu'un tunnel.

Le grand mur de Babylone renfermait donc un espace de 513 kilomètres carrés, c'est-à-dire un territoire grand comme le département de la Seine, et quinze fois l'étendue de la ville de Paris en 1859, sept fois celle de la même capitale en 1860.

Le second mur entourait un aréal de 290 kilomètres carrés, beaucoup plus grand que la ville de Londres.

A côté de ces circonvallations immenses, celles qui défendaient spécialement l'acropole et Borsippa disparaissent, quoiqu'elles continssent les monuments les plus importants. Il nous semble pourtant nécessaire de passer en revue les ruines qui se trouvent en deçà de cette vaste enceinte, et qui doivent être regardées comme babyloniennes.

CHAPITRE IX.

RUINES DÉTACHÉES DE BABYLONE.

Généralement ces ruines sont marquées par des coupoles ou par des bois de palmiers. On aperçoit rarement un petit jardin qui relève l'œil d'une manière très-agréable, sans que cet endroit soit distingué par des débris non méconnaissables d'origine babylonienne.

Mais l'assemblage des ruines les plus considérables a jadis été formé à la place où, juste à cause de cela, s'élève aujourd'hui la ville de Hillah. Les mosquées d'*Elkaïm*, d'*Abou Fodhaïl*, sont certainement bâties sur l'emplacement de temples chaldéens ; il se pourrait même que l'un d'eux fût le temple de Sin, ou peut-être de Nébo.

A vingt minutes au nord de Hillah, cachée aux regards des voyageurs, se trouve, tout près du chemin, une ruine babylonienne d'une grande importance. Elle s'appelle aujourd'hui *El-Kolaïah* (القليعة), la petite forteresse, et a l'aspect d'une circonvallation qui forme un rectangle. Les côtés sont orientés aux quatre points cardinaux ; sur le côté nord on trouve une entrée. Les deux côtés du nord et du sud ont 125 mètres, les autres 95 mètres de longueur : donc l'un représente $\frac{3}{4}$ d'un stade, 126 mètres, l'autre la moitié, 94m,5. A en juger par la forme, le bâtiment ressemblait à un karavansérai, c'est-à-dire à une construction qui renferme une cour remplie d'exèdres. Je vois dans cette ruine les restes du temple de Mylitta-Zarpanit, de la Vénus Uranie d'Hérodote. La forme du karavansérai, avec des exèdres voilées par des rideaux, semble être propre pour un usage connu des babyloniennes[1]. Chaque femme devait, une fois dans sa vie, se donner à un étranger dans le temple de Vénus ; une fois entrée dans le sanctuaire, elle s'asseyait et ne pouvait pas, au dire d'Hérodote, le quitter avant d'avoir satisfait la déesse. Elle ne devait pas refuser le premier qui se présentait, ni repousser la somme que l'homme était obligé de donner, et qui augmentait le trésor du temple.

On a découvert des inscriptions au sujet de ce sanctuaire, et nous connaissons un bâtiment analogue dans la Doweïra, près du Mokhattat. Voici celle dont j'ai donné l'analyse dans le second volume, page 295 :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, fils de Nabopallassar, roi de Babylone, moi.

« J'ai fondé, j'ai bâti dans Babylone le temple sacré, la maison de Mylitta-Zarpanit, la « souveraine sublime, et qui est le cœur de Babylone, en honneur de la souveraine sublime, « la reine auguste des dieux.

« J'ai fait construire, en bitume et en briques, un *kiṣâ* (cour carrée) énorme. J'ai formé « la voûte de ses niches intérieures par une terre massée.

[1] Comparez, à ce sujet, Hérodote (L. I, c. CXCIX), qui mentionne cet usage comme le plus honteux des Babyloniens.

« Souveraine des dieux, mère auguste, en tout sois propice! Que mes œuvres réussissent « avec ton aide!

« Féconde la semence, renferme dans le sein de l'utérus l'embryon jusqu'au terme, pré- « side à la délivrance. »

Nous avons déjà parlé du *Mechhed-ech-Chems*, l'ancien temple du soleil, qui se trouve dans le voisinage même de Hillah. Entre la ville nouvelle et l'ancienne cité se trouve le *Tell Wardiéh*, tout près du canal qui porte ce nom. A une heure et demie de Hillah, dans la direction du nord-est, se trouve la koubbeh *Imâm Ali Ibn Hassan*, entourée de palmiers, et également bâtie au-dessus d'un temple babylonien. Mais partout la tradition arabe a, même dans les noms, effacé celle de leurs devanciers : le gardien de la coupole ne connaissait plus rien de la splendeur de Babel, mais me parla longuement de la punition d'un chacal qui avait mangé la viande destinée au saint.

Ainsi nous pourrions nommer à l'est de Hillah le tumulus *Tell-el-Maut*, colline de la Mort, nom qui n'a rien d'antique, puisqu'il ne date que de la peste de 1831. Plus à l'est encore, nous trouvons *Tell Ṣahneh*, colline du Plat, à un myriamètre de la colline Mudjelibeh, dont le nom n'est pas marqué sur la carte par le graveur; les relèvements ont montré que la ligne orientale du carré intérieur passe à travers ce monticule de forme allongée.

Tout au nord, il y a le sanctuaire de *Suleiman ibn Daoud*, entouré de quelques palmiers et de ruines. Le pays, jusqu'au *Tell Ṣahneh*, est rempli de débris, tandis que plus au midi on ne trouve pas de traces d'habitations. Sans doute tout le terrain, à partir du *nahr Benazeh*, au nord, borné à l'est et au midi par le mur intérieur, et à l'ouest par la *Kiriyet Ali*, était destiné à la culture, pour préserver le reste de la ville d'une famine; cet espace, deux fois plus grand que Paris, est renfermé dans un pourtour de 70 kilomètres.

Le terrain qui fut habité se trouve au nord-ouest et semble s'être étendu au delà de l'enceinte intérieure. Nous ne parlons plus de la ville du nord-est, dans laquelle nous reconnaissons l'une des deux Cutha. C'est surtout dans la bande occidentale, comprise entre les deux murs, que se trouvent des ruines en grande quantité. Non loin du Tell Zawiyeh, nous avons le *Tell-el-Khidhr*, la colline du prophète Élie, qui est, dans l'état actuel, une réunion de ruines les plus considérables de toute cette partie de Babylone. La suite des collines s'étend à 200 mètres aux alentours; elles sont voisines du fleuve, et j'y reconnais des forts destinés à repousser les attaques des ennemis; car, assez près de cet endroit, se trouvait la rive supérieure du fleuve par laquelle Cyrus entra dans la ville.

Ayant traversé les différents bras de canaux dont le pays est coupé, nous arrivons à un sanctuaire nommé *Cheikh Idris*; à côté se trouve le *Nahr Toutiyaneh*, qui figure sur la carte de Chesney comme *the apparent remains of a wall*. Après avoir traversé le chemin qui conduit de Hillah à Kerbelah, on arrive à un autre sanctuaire, aujourd'hui *Cheikh Abid*, et tous les environs sont couverts de ruines. A 7 kilomètres de là, on rencontre encore un groupe de tumulus qui s'étendent presque à une lieue de *Tell Said*, en dehors de la ligne des murs

jusqu'aux palmiers de *Cherifeh*. Le tumulus qui est dans la direction du tracé des murs s'appelle *el Ghozaïl*, « colline aux petites gazelles; » non loin de lui est le tumulus *Tell Mekhisseh*, qui est une des ruines les plus singulières de cette contrée. La plaine est couverte de briques complétement vitrifiées par un incendie, et les couleurs de ces débris sont des plus variées; sans doute nous avons ici la ruine d'un grand temple, qui contenait beaucoup de boiseries précieuses. J'ai pensé que c'était le temple de Mérôdach, dont nous ferons plus tard mention quand nous rapporterons un passage de l'Inscription de Londres.

Plus loin, on voit *Tell Harkeh* (tumulus de l'incendie), une des collines les plus élevées de cette contrée, et où l'on aperçoit encore les traces d'ouvrages en briques; de là jusqu'au Birs-Nimroud s'étend une plaine qui est quelquefois inondée jusqu'à une distance très-rapprochée de cette colline.

Ayant dépassé Borsippa, on rencontre au midi de Hillah, au sud-est du village de Tahmasia, à la distance de 1 myriamètre environ, le *Tell Mahdi*, également entouré de dattiers: dans la même direction, à 14 kilomètres à l'est du Birs-Nimroud, on aperçoit un grand groupe de ruines qui se divisent en deux parties, les *toloul Rāchid* (collines de Rachid) et les *toloul Dowrā* (collines de Doura). Celles-ci sont déjà en dehors de l'enceinte de Babylone, et sont sur l'emplacement de la statue dont nous parlerons plus tard; les *toloul Rāchid*, cependant, sont encore en deçà du mur et formaient probablement un centre de population qui se continuait de l'autre côté du mur, et dont le mot *Dourā*, « enceinte, » est dérivé.

Voilà, à peu près, les grands groupes de ruines dont la superficie de Babylone est couverte; chacune de ces agglomérations de débris est entourée d'une masse de collines beaucoup plus petites. Naturellement il est très-difficile de pouvoir identifier toutes ces masses informes aux temples dont parlent les textes; on peut dire même que quelquefois il n'est pas facile de savoir au juste si elles sont complétement babyloniennes.

Je veux faire suivre ici la liste des temples que Nabuchodonosor fit construire à Babylone: mais il est bien entendu que beaucoup d'autres rois en ont bâti d'autres dont les restes se trouvent parmi les ruines citées.

Voici ce que dit le roi (*Inscr. de Londres*, col. IV, l. 7-49):

« Le temple des encens (*šišinat*), à la gloire du grand maître des dieux, Mérodach, qui « préside depuis les premiers jusqu'aux derniers, aux..... et aux....., je l'ai fait embellir comme une forteresse en bitume et en briques, aux extrémités de Babylone.

« Le temple sublime, le temple de ..... (BET HAR RIS SI[1]), le cœur de Babylone, « je l'ai fait bâtir en l'honneur de la souveraine sublime (Mylitta-Zarpanit), la mère qui m'a « enfanté dans Babylone.

« Au dieu Nébo, l'intelligence suprême qui confère le sceptre de la justice pour administrer les légions des hommes, j'ai fait construire dans Babylone, en bitume et en briques,

[1] Les mots mis en lettres majuscules sont des idéogrammes composés des signes qui ont ces valeurs phonétiques; mais il est à peine besoin de dire que ces expressions ne se prononçaient pas ainsi.

« selon les règles de l'art, le temple de celui qui confère le sceptre du monde (*Bit Haratilam-« iddin*), son temple.

« Au dieu Sin (Lunus), qui donne de l'autorité à mon jugement, j'ai bâti dans Babylone « le temple de la grande lumière, sa maison.

« Au dieu Samas (Sol), l'arbitre suprême des litiges sous ma juridiction, j'ai bâti dans « Babylone, en bitume et en briques, en forme de carré le temple du juge du monde (*Bit « dayan ilam*), son temple.

« Au dieu Ao qui pose les limites dans mon pays(?), j'ai bâti le temple de celui qui préside « aux augures (*bit sam anni*), son sanctuaire, en bitume et en briques, dans Babylone.

« A la grande déesse (Nana), qui apprécie et récompense mes actions, j'ai bâti, dans « Babylone, en bitume et en briques, en les fortifiant, les temples de ..... (*bit šabat*) « et de ..... (BIT HAR, RIS IL LA), ses temples.

« A la souveraine de la maison d'Oannès, la maîtresse qui a pitié de moi, j'ai bâti auprès « du mur de Babylone, en forme de carré, le temple de ..... (KI KU PA AN), son « temple. »

Voilà neuf temples que Nabuchodonosor fit construire à huit divinités, mais dont les emplacements seront difficiles à fixer, sauf celui de Mylitta-Zarpanit, qui est représenté aujourd'hui par la ruine El-Kolaïeh. Quant au temple de Mérodach, il pourrait être caché dans la colline de Mekhisseh, et le temple de Tavath ou de la Lune serait probablement la colline au sud du Bender. Le temple du Soleil est sûrement sur l'emplacement de *Mechhed-ech-Chems*.

Le temple d'Ao a pu être sur un des points mêmes de l'enceinte, par exemple, sur l'une des collines *Abou Bezzoun* au nord-est. Quant aux deux temples de Nana, leur emplacement est incertain, de même que nous n'avons pas d'indices à l'égard de ceux de Sin et de Nébo.

CHAPITRE X.

RUINES TOUT AUTOUR DE BABYLONE.

Le groupe qui touche l'enceinte de la cité de plus près, c'est celui de Doura. Après avoir suivi la route de Diwaniyeh jusqu'au *Nahr-Eyoub* (fleuve de Job), auprès duquel se trouve un sanctuaire consacré à ce saint, on laisse de côté une ruine arabe, nommée *Maaimerah*, la petite construction[1]. On traverse le canal assez large de *Keriyet Ali*, et l'on se dirige à travers la

[1] Probablement مُعَيْمِرة.

plaine dans la direction du sud-sud-est; on franchit plusieurs canaux qui, aujourd'hui, sont à sec, et l'on arrive, après 8 kilomètres de marche, à un ancien cours d'eau nommé *Nahr Doura;* en poursuivant sa route, et, après avoir passé le Nahr *Humaimiyeh*, on parvient au *Tell Rachid*, et bientôt après à une série de tumulus qui s'étendent sur un chemin de plus d'une lieue.

Presque tous ces monticules sont dans la direction sud-sud-est et portent le nom de *Teloul Doura*, collines de Doura; c'est là qu'aboutit le Nahr Doura après avoir coulé du nord au sud dans un parcours de près de 1 myriamètre.

Alors on arrive à un terrain qui porte les traces de la culture babylonienne; auprès de deux grandes collines juxtaposées, mais qui n'ont pas de noms spéciaux, on en voit une petite, mais assez élevée pour qu'on la voie de loin.

Cette colline s'appelle *el-Mokhaṭṭaṭ*, المخطّط, la colline alignée, et réellement elle mérite ce nom, parce qu'elle présente, avec une élévation de 6 mètres, un carré presque exact de 14 mètres à la base. La colline est orientée aux quatre points cardinaux, et, vers les coins, l'élévation est plus considérable qu'au milieu, de sorte que, lorsqu'on est en haut, on se trouve, pour ainsi dire, entouré de quatre blocs de maçonnerie qui, auparavant, pourtant, n'en formaient qu'un seul. Tout est bâti en briques crues (لبن en arabe); les briques ont chacune 15 centimètres d'épaisseur. On y voit aussi les aéroducts plus rapprochés les uns des autres, mais leurs ouvertures sont moins larges.

Birs-Nimroud est, à l'égard de cette colline, N. 66° 2′ O.; les palmiers Seid Ibn, S. 70 1/2° O.; la ruine nommée aussi Elkhidr, S. 54° 30′ O.; les palmiers de Nebbi Eyoub, N. 24° O.; le minaret de Hillah, N. 6° 17′ O.

En voyant cette colline, on est immédiatement frappé de la ressemblance qu'elle présente avec le piédestal d'une statue colossale, par exemple, celui de la Bavaria près de Munich, et tout porte à croire que là se trouvait la statue dont le livre de Daniel nous a transmis la légende. Le fait de l'érection d'une statue colossale par Nabuchodonosor n'a, en lui-même, rien qui puisse étonner, quelque récente que soit la forme araméenne du récit de l'hagiographe[1]. Voici le texte :

Chap. III, v. 1. « Le roi Nabuchodonosor fit faire une statue en or de soixante coudées de « hauteur et de six coudées d'épaisseur; il l'érigea dans la plaine de Doura dans la cam- « pagne de Babylone. »

Daniel mentionne ensuite la convocation de tous les grands de l'empire pour assister à l'inauguration de la statue, et l'injonction de se prosterner devant elle aussitôt qu'ils entendraient le signal donné par les instruments de musique. Celui qui refuserait cet acte d'adoration devait être jeté dans une fournaise ardente. Les trois amis de Daniel s'étant rendus coupables de l'infraction prévue furent précipités dans le feu, mais préservés; après quoi, le roi de Babylone reconnut son erreur, adora le Dieu unique, et combla d'honneurs Sadrach, Mésach et Abadnégo.

[1] On sait que, dans ce chapitre (III, 5), se trouvent les mots grecs *κιθαρίς*, *ψαλτήριον*, *συμφωνία*.

Digitized by Google

Le fait de l'érection de la statue semble être confirmé par la découverte du Mokhattat. Hérodote et Diodore nous parlent de statues colossales; celles du sépulcre de Bélus avaient 40 coudées de hauteur, celle du temple de Lunus, 12. On nous dit que tous ces trésors furent emportés par les rois de Perse. Or il n'y a rien d'invraisemblable dans l'existence d'une statue ayant 60 coudées (31m,50) de hauteur, et 6 coudées (3m,15) d'épaisseur; d'autant plus que le nom de la plaine de Doura, dans la campagne de Babylone[1], cadre avec la description aussi bien que la conformation actuelle de la ruine.

Ainsi, quoique l'expédition française en Mésopotamie n'ait pas retrouvé la statue d'or de Nabuchodonosor[2], elle en a, du moins, pu indiquer l'ancien emplacement.

A deux kilomètres du Mokhattat se trouve un autre groupe de collines dans la direction du sud-sud-sud-est. La ruine principale, qu'on appelle *Douéira*, est un temple de Mylitta-Zarpanit. Nous l'avons mentionnée en même temps qu'El-Kolaieh[3], à laquelle elle ressemble beaucoup; comme dans celle-ci l'entrée est au nord; les remparts, élevés de 3 mètres, ont presque 18 mètres de largeur; les côtés ne sont pas complétement orientés aux quatre points cardinaux, les façades ouest et est vont de N. 16° O. vers S. 16° E.; celles du nord et du sud, de N. 74° E. vers S. 74° O. Les dimensions du sanctuaire sont presque les mêmes que celles de l'autre ruine : il a 314 mètres de pourtour (1,000 pieds, 600 coudées); du coin nord-ouest, Mokhattat est au N. 8° 34′ O.; du coin nord-est, N. 11° O. Vus du premier point, les palmiers de Mahdi sont au N. 34° O., ceux de Samari, au N. 62° O.

A un myriamètre de là, au sud, se trouve la colline du lépreux, *Tell-el-Abras*, à 23 kilomètres au sud-est du Birs-Nimroud, et, en se dirigeant de ce côté, on voit toujours, à peu près à un myriamètre de distance, d'abord *Deylem* et le sanctuaire d'*Imâm Abdallah*, et, plus loin, le *Tell Fidos*, caché par les dattiers de *Samari*.

La colline Deylem est la ruine de la plus grande étendue des environs, et ne le cède, sous ce rapport, qu'à la colline d'Amran. Il est possible que les bâtiments qui l'ont formée ne datent que du moyen âge, mais la ville arabe pourrait avoir été construite sur l'emplacement d'habitations plus anciennes. Quant au Tell Fidos, son antiquité est plus probable. A l'est de Deylem se trouvent d'abord les dattiers de Beilam, et éloignée de 11 kilomètres la colline *El-Hadhbah*, qui est située non loin du canal de l'Hindiyeh.

Pour continuer la description des ruines autour de Babylone il faut passer le canal de l'Hindiyeh, et là, à quelque distance du tumulus el-Hadhbah, se trouve la colline *Alkoumi*, un vaste amas de débris. On approche déjà du désert arabe, qui empiète de plus en plus sur le terrain cultivé; aussi les khans qui autrefois étaient habités sont-ils aujourd'hui tombés en ruines. En se dirigeant à l'ouest vers le *khan-el-fettâch* (le khan du chercheur), on aperçoit à l'ouest-sud-ouest du Birs-Nimroud, à une distance de 12 à 13 kilomètres, une grande colline, parsemée de pierres noircies, qui indiquent un centre d'habitation considérable. Ce tumulus s'appelle *Abou Rouîah*.

[1] Le mot employé par Daniel est מְדִינָה, *medinah*, «province,» et non אֶרֶץ, «pays.» — [2] Voy. page 131.

A peu de distance à l'ouest, on trouve encore une longue rangée de collines qui se prolongent dans la direction du nord-est au sud-est, et au nord de l'Abou Rouïah commencent les marais; dans une partie, l'eau est toujours stagnante, dans l'autre, plus solide, qui n'arrête pas la marche du voyageur, il pousse des plantes, surtout des papyrus. La plaine fertile de *Kaabouri* s'étend de ces marais jusqu'à Kerbela. A 15 kilomètres au sud de cette ville, on voit une grande colline nommée *Tell Berazeh;* c'est la dernière d'un groupe de tumulus très-distants les uns des autres, qui s'appellent collines *Abou Hammas.*

Autrefois les marais semblent s'être approchés beaucoup plus près de Babylone qu'ils ne le font aujourd'hui; mais, la masse d'eau de l'Euphrate allant en diminuant, la partie entre l'enceinte de la ville et Towairedj est complétement à sec, quoiqu'il ne s'y trouve aucune trace d'habitations antiques. Toute cette partie a dû autrefois être inaccessible pour une armée, tandis qu'aujourd'hui un autre Alexandre pourrait plus facilement s'approcher de la ville de ce côté. Le roi de Macédoine, lors de sa dernière entrée à Babylone, fut obligé de retourner sur ses pas.

Arrien raconte que, lorsque Alexandre revint d'Ecbatane pour marcher sur Babylone, il rencontra, dès en arrivant sur le Tigre, des Chaldéens qui le dissuadèrent d'entrer dans leur ville, surtout s'il se tournait vers l'occident. Le roi soupçonna la vraie raison de ce conseil des devins. Alexandre avait l'intention de rebâtir le temple de Bélus, et cette restauration menaçait leurs intérêts matériels. Nous avons déjà cité ce passage d'Arrien (VII, p. 17), lorsqu'il s'agissait d'établir l'identité de ce temple avec Babil. Alexandre alors passa l'Euphrate au-dessous de Babylone et marcha sur la rive droite du fleuve, du côté de Koufa et du Kifl, pour avoir, à son entrée, la face tournée vers l'orient; mais il fut arrêté par les marais, et forcé de désobéir, bon gré mal gré, à l'injonction divine.

Du même côté de l'Euphrate se trouve encore le tumulus de *Towairedj*[1], à 19 kilomètres de Hillah. Aujourd'hui il y a en cet endroit un village d'une très-grande importance, puisqu'il est situé à moitié chemin entre Hillah et Kerbela. A vingt minutes du village se trouve une colline qui a presque la forme de Babil, quoiqu'elle soit moins grande. Elle est également orientée vers les points cardinaux. Birs-Nimroud est situé, par rapport à elle, au S. 38° $\frac{1}{4}$ E.; Chérifeh, au S. 33° E.; Babil, au N. 77° $\frac{1}{4}$ E. On voit Kerbelah et ses deux magnifiques coupoles; la coupole de Hussein est au N. 67° O., la coupole d'Abbas, au N. 66° 35′ O.

Autour du carré de Towairedj, où il a existé une école juive, selon le dire des habitants, se trouvent beaucoup de tumulus, ceux aux Chiens (*Abou Kelâb*), et plus loin celui aux Perdrix (*Abou Hadjl*).

Il y a peu de tumulus sur la rive gauche, entre l'Euphrate et la route de Hillah à Bagdad. Le plus grand est celui de la *Kurainch* (القرينة), une grande colline en terre rouge. Babil est situé au S. 18° 30′ E. S. 17° 15′ E.; le khan Mohawwil, au N. 11° $\frac{1}{4}$ O.; Oheimir, au

[1] Probablement طويرق, diminutif de طارق.

S. 69° ½ E. Après avoir passé les canaux nommés *Effendiyeh* et *Khatouniyeh*, on arrive à une ruine nommée *Tell Oṣail*, تل اصيل. Quelques heures plus loin on est au vieux canal de Mohawwil, puis on en traverse un moderne qui est rempli d'eau.

Au nord de Mohawwil on voit, après avoir passé le khan Nasseriyeh, entre ce dernier et Iskenderiyeh khan, la ruine *Toweibeh* (تويبة). C'est une ruine de 20 à 30 pieds de hauteur, de briques cuites. Un côté est encore debout, les aéroducts, concurremment avec celui-ci, démontrent que les côtés couraient de l'est-nord-est vers l'ouest-sud-ouest, et du sud-sud-est vers le nord-nord-ouest. Le tumulus ressemble au Mokhattat. Tout autour il y a des ruines, dont la plus considérable est au sud-ouest de la Toweibeh ; on y voit des restes d'architecture musulmane. Dans la direction du nord-ouest, il y a deux collines de briques crues, de 10 pieds de hauteur, qu'on appelle les *Usleibiyât* (الاصليبيات) ; elles sont à 35 mètres de distance l'une de l'autre. Le monticule le plus éloigné de la Toweibeh est au N. 55° 24′ O. de celui qui en est le plus près : ce sont apparemment les restes d'un seul édifice, dont ils forment encore les coins ; les deux autres sont détruits. Beaucoup de débris couvrent le terrain entre la Toweibeh et les Usleibiyat. A une distance de 210 mètres de la colline la plus rapprochée de la Toweibeh se trouve un autre tumulus moins grand, qui peut être le reste d'un mur ou d'un canal, en suivant la direction de la route de Bagdad ; de là la Toweibeh est au S. 23° 54′ E., les Usleibiyat au S. 11° 32′ O. Dans le lointain, on voit un tumulus très-élevé, mais que je n'ai pas visité.

Près de la Toweibeh, un peu à l'est, dans la direction du nord au sud, on voit les restes d'un canal qui est probablement le Nahar Kutha. On aperçoit tous les khans d'alentour : on remarque, entre autres, Iskenderiyeh khan, au N. 23° ½ O. ; Nasseriyeh khan, au S. 26° E. ; Mohawwil, au S. 44° ½ E. ; le *Tell Abou Shaïr*, au S. 50° E. ; le *Tell Habl Ibrahim*, au N. 80° E. Cette dernière colline est le commencement d'un cours d'eau qui va jusqu'à *Izad khan* ; un autre canal très-antique conduit jusqu'à Niffer.

A trois heures de la Toweibeh, mais au sud-est, se trouve un autre groupe immense de ruines, que l'on appelle *Abou Raml* (colline au sable). Sa dimension est très-considérable : on peut le poursuivre près de 400 mètres dans la direction du S. 20° E., puis une autre partie se tourne vers l'est-nord-est. Je fis des fouilles dans cette énorme colline, et j'y trouvai quelques figurines, ainsi que des restes de sarcophages. De là Babil est au S. 13° ½ O. ; Habl Ibrahim, au N. 24° ½ E. ; Tell Ibrahim, au N. 78° O. ; Abou Shaïr, au N. 8° E. ; la Toweibeh, au N. 50° 41′ O. Le khan Nasseriyeh est au S. 60° ½ O., le khan Mohawwil, au S. 34° ½ O.

Sans doute le groupe Abou Raml formait une grande ville, dont l'identité n'est pas encore fixée. De tout côté s'éloignent des collines, surtout une vers le sud ; à gauche de cette dernière, nous voyons le sanctuaire de l'imâm Mohammed-ibn-Hassan-abou-Fayadh. A une heure trois quarts d'Abou Raml, se trouvent des palmiers situés sur le canal Mohawwil ; l'endroit s'appelle *Muftiyeh*, parce que le mufti de Hillah y a un diwan-khaneh ; on en aperçoit l'Oheimir au S. 33° 28′ O. En prenant le chemin du sud-ouest, les ruines deviennent plus rares,

Digitized by Google

seulement on voit de nombreuses traces de canaux, surtout l'un d'eux, qui s'appelle canal aux scorpions, *Abou 'Akarib*, ابو عقارب. Tout ce pays est habité par des Arabes bergers, jusqu'aux *Abou Bezzoun*, les collines aux Chats, à quelque distance de l'Oheimir.

Au midi de l'Oheimir, à l'est de l'enceinte, et éloigné d'un myriamètre, se trouve le *Tell Kidr*, qui peut-être rappelle le *Kidrat* du Talmud; à l'ouest de cette colline on voit l'*Imam Sannad*. Le pays entier porte des traces d'anciennes habitations, qui commencent à quelques myriamètres de l'Euphrate et se prolongent au delà du fleuve jusqu'à la vallée de Doura.

CHAPITRE XI.

EXCURSION AU KIFL.

Il nous reste encore à mentionner quelques localités, qui, bien qu'elles ne puissent pas directement être considérées comme ayant appartenu à Babylone, sont situées à une distance tellement rapprochée, qu'elles méritent une attention particulière.

Nous commençons par l'endroit qui porte le nom du *Kifl*, et qui est regardé par les Juifs et les musulmans de Babylone comme enfermant le tombeau du prophète Ézéchiel, fils de Bouzi.

J'ai vu le Kifl plusieurs fois; la première, j'y fus avec M. Fresnel et un missionnaire allemand, M. B., le 7 décembre 1852. A ma seconde tournée, je m'y suis rendu seul, au mois de mai 1853, mais j'y parvins seulement après un grand détour, dont je vais maintenant tracer l'itinéraire.

Au lieu d'aller dans la direction du midi, je quittai Hillah le 6 mai au matin, et pris le chemin du nord-ouest, vers le *Khidhr;* après avoir pris les différents angles, je fis une diversion sur le *Nahar Toutiyaneh*, où le colonel Chesney avait vu les restes apparents d'un mur. Après m'être dirigé sur la koubbeh du *Cheikh Idris*, où je me reposai, j'arrivai quelque temps après à Cheikh Abid, et de là, en suivant la nervure (*arkoub*), ou restes d'un ancien canal, je m'acheminai vers *Tell Harkeh*.

Tout ce pays est aujourd'hui désert. J'avais à essuyer une bourrasque qui pourrait donner un avant-goût des vents du Sahara. Vers le soir, nous étions enveloppés dans une masse de sable, et les chevaux ne pouvaient plus avancer. Après une heure seulement, s'apaisa la violence de l'ouragan, que les indigènes nomment *pet d'hyène* (فسو الضبع). A une heure très-avancée de la soirée nous arrivâmes à Tell Harkeh. Pendant la nuit, une autre tempête menaça de détruire le camp que nous avions dressé à vingt minutes de distance du tumulus.

Le lendemain, à huit heures du matin, je m'embarquai sur le Hindiyeh, et je pus pour

suivre encore la trace des berges d'anciens canaux que nous avions déjà traversés entre Cheikh Abid et Tell Harkeh. Ils avaient été coupés en deux par le nouveau cours d'eau, mais on en apercevait la continuation de l'autre côté du canal, sur une des îles du Hindiyeh. Il se trouve à cet endroit un mûrier, dont je ne parlerais pas si cet arbre n'était pas le seul de son espèce dans les environs.

On avait induit M. Fresnel en erreur sur la nature des berges de ce canal, qui, à partir de Cheikh Idris, suit une marche très-irrégulière et se bifurque même souvent, notamment près du *Tell Said*. Les Arabes, sachant que notre chef cherchait les traces de l'enceinte de Babylone, croyaient pouvoir gagner un bon *bakhchich*, en signalant comme mur de Babel quelques restes d'un canal moderne. M. Fresnel, qui avait appris à n'admettre que sous bénéfice d'inventaire les renseignements des Orientaux, m'avait chargé de faire la contre-épreuve, et les Arabes, sur mon rapport, n'eurent pas de pourboire. Ayant entendu que M. Fresnel discutait avec moi la question de l'extension des murs et celle des angles de l'enceinte, ils prétendaient avoir depuis longtemps trouvé le véritable angle.

Je devais donc, sur les ordres de mon chef, suivre tout droit cet *arkoub*. Les indigènes s'étaient déjà donné le mot pour le nommer *sour* ou mur. La direction des berges était N. 35° E. vers S. 35° O; elles atteignent les marais et reparaissent de l'autre côté. Je m'embarquai de nouveau sur un canal, en vue de forts turcs, construits contre les invasions des Arabes, et qui sont nommés *Bourdj* et *Awaineh Nizâm*. Deux heures après mon départ, à dix heures vingt-cinq minutes, j'étais à un endroit nommé *Fattal;* après avoir marché pendant une heure, je retrouvai notre *arkoub* qui courait à cette place vers le midi, avec une légère déflexion vers l'ouest. J'étais presque à l'ouest du Birs-Nimroud, à un myriamètre de distance environ, et, à midi dix minutes, j'arrivai à l'angle indiqué par les Arabes, de connivence avec notre cawass Abdellatif. « Voici l'angle des murs de Babil, » s'écrièrent à l'unisson le cawass et les compagnons. « C'est ce que nous allons voir, » leur répondis-je. Ce point important était au sud-est du *Khan el-Fattach*, le Birs-Nimroud était au N. 55° 10′ E. et le fort de Bourdj, au N. 14° 58′ O. On me montra aussi la direction de l'autre côté du mur, qui s'étendait vers l'Alkoumi, au sud-sud-est; quant à l'angle, il n'existait pas. Je me tus à ce sujet et suivis toujours l'arkoub, qui devait former, à partir du *Khan el-Fattach* jusqu'à Alkoumi, le côté sud-ouest des murs de Babylone. Il devait y avoir, selon les Arabes, cinq heures de distance. On n'était pas d'accord ensuite si le mur était représenté par les berges conduisant à l'Alkoumi, ou par d'autres restes qui se trouvaient un peu à l'ouest. A la fin, on se décida pour la direction vers l'Alkoumi. Nous cheminâmes assez vite, car nous rencontrâmes des Arabes de mauvaise mine qui firent peur à Abdellatif. Deux heures de marche suffirent pour nous conduire vers la colline qui devait former la fin de ce côté prétendu. Arrivé à Alkoumi, je tirai ma montre, et demandai où étaient les cinq heures : « Ah! dit Abdellatif, « nous avons bien marché, à cause des voleurs. — Oui, mais on ne fait pas un chemin de « cinq heures en deux. — Voici l'autre angle. — Tu es un menteur, répondis-je; comment

« peux-tu ainsi te moquer de tes maîtres, et inventer des murs de Babylone qui n'ont jamais « été que des berges de canaux modernes? — O Beg, dit Abdellatif, que voulez-vous, je pen- « sais être agréable au vénérable maître; pardonnez-moi, car je mange votre pain parce que « je me suis engagé à chasser les gamins dans les bazars et à garder votre porte, et non pas « à chercher les murs de Babylone. » On comprend que je ne pouvais rien répondre à cette concluante réplique, et, après avoir vérifié la position de la colline d'Alkouni, je m'embar- quai pour le Kifl, qu'on apercevait vers le S. 30° E., de l'autre côté du canal, qui était très- large en ce moment.

Après une heure de navigation, nous arrivâmes à un endroit qui mérite le nom de petit fort au lieu de petite ville, entouré d'un mur très-considérable. La population presque en- tière est israélite. Les Juifs se trouvaient assis à la porte quand nous entrâmes. Abdellatif voulut réparer, par un excès de zèle, la faute qu'il avait commise, et il se mit donc à donner aux Juifs des coups de cravache. Ceux-ci se levèrent, en réclamant contre cette brutalité que rien ne justifiait, et je lui demandai, en colère, pourquoi il frappait des personnes qui ne lui avaient fait aucun mal : « Seigneur, dit Abdellatif, c'est en ton honneur. — C'est pour cela que je te « battrai moi-même, » lui répondis-je, et je levai la main. Les Juifs, enhardis par mon mé- contentement, l'auraient frappé, si je ne les avais pas apaisés en punissant le maladroit cawass comme il le méritait.

Je descendis dans la maison de Daniel, riche israélite de Bagdad, laquelle m'était déjà connue depuis mon premier séjour. Le Kifl ne contient qu'une seule rue, en un cul-de-sac, qui mérite plutôt le nom d'une grande cour, bordée de maisons assez propres. Quelques riches négociants de Bagdad y ont leurs habitations; la cour suffit pour les quinze familles indi- gènes que renferme la ville du Kifl. Mais ce qui donne de l'importance à cet endroit, c'est le sanctuaire très-célèbre, tenu en vénération par les Juifs et les musulmans. Un grand ves- tibule est rempli de livres de la loi, en partie très-bien écrits; les jeunes israélites y reçoi- vent une instruction tout aussi parfaite que celle qui est donnée aux Juifs de Bagdad et de Hillah. Après avoir traversé le vestibule, on entre dans le véritable sanctuaire, surmonté d'une flèche qui rappelle celles de Meschhed es-Schems, à Hillah, et du tombeau de Daniel, à Suse. Au-dessus de ce dôme conique, si je puis m'exprimer ainsi, se trouve un immense sarcophage, de deux mètres de hauteur sur presque autant de largeur et trois de longueur. Il est fait de bois de citronnier et d'ébène, orné de tapis et de rideaux. C'est là que doit reposer Ézé- chiel, fils de Bouzi, le prophète.

Rien, dans le livre d'Ézéchiel, ne prouve l'authenticité, je ne dis pas du tombeau, mais même de la présence du prophète à cet endroit. Il est seulement question (1, 3) du fleuve Chebar, dans le pays des Chaldéens, où le prophète se trouva lors de sa première vision. Mais le lecteur saura déjà que les prétendus tombeaux des saints de l'Ancien Testament se trouvent répandus dans toute la Mésopotamie, et même jusqu'en Perse. Ainsi nous connaissons le tom- beau de Josué, près de Bagdad, celui d'Esdras, sur les bords du Tigre, celui de Daniel, à

Digitized by Google

Suse. Quant au tombeau d'Ézéchiel, il est possible, ainsi que nous l'avons déjà dit, que le mythe du lieu de repos du prophète ait son origine dans l'enterrement, à cette place, d'un Ézéchiel *gaon*, ou chef de synagogue de Bagdad. Ce nom, du reste, est encore, à l'heure qu'il est, extrêmement répandu dans cette ville.

Beaucoup de *geonim* et d'autres personnages illustres sont enterrés en cet endroit; on voit un nombre considérable de tombes munies d'inscriptions hébraïques; aussi les murs portent-ils beaucoup d'inscriptions votives. Deux fois par an, à la fête des tabernacles et à la Pentecôte, les Juifs de Bagdad viennent en grande foule, quoique le pèlerinage ne soit plus maintenant aussi fréquenté qu'autrefois. Depuis six ans surtout, le nombre des pèlerins avait notablement diminué, à cause des troubles du pays.

Non loin du sanctuaire, se trouve un trou, une sorte de grotte, dans lequel, à ce qu'assurent les Juifs, le prophète Élie, précurseur du Messie, s'assiéra avant la venue du Christ. Il paraît qu'il y restera même. Un des Juifs trouva, comme nous l'avons raconté, dans l'absence du prophète, une preuve de ce que le Messie n'était pas encore venu, et l'objecta très-carrément au missionnaire qui voulait le faire protestant.

Un vieux minaret se trouve à côté d'une belle mosquée à coupole, dans le style persan; on peut y monter, et, arrivé en haut, on voit une barre de fer transversale, avec laquelle on peut, à ce qu'il paraît, faire balancer la tour entière. J'ai essayé de faire mouvoir l'édifice, sans y réussir, et je crois que la croyance, très-répandue dans le pays, repose sur une illusion à laquelle peu d'indigènes ont échappé. Les Juifs mettent cette tour merveilleuse en rapport avec le roi Salomon; il va sans dire qu'elle lui est complétement étrangère.

On découvre, des terrasses du Kifl, le Birs-Nimroud, qui est au N. 10° O. ainsi que les coupoles dorées de Nedjif et de Kerbela, ou des sanctuaires d'Ali et de son fils Hussein. La dernière ne se voit qu'avec une très-bonne longue-vue. Non loin du Kifl est la ville de Koufa, aujourd'hui un pauvre village, jadis une grande cité; elle est sur le chemin de Meshhed-Ali ou Nedjef. Le Kifl, étant situé sur la route qui conduit de Bagdad et de Hillah à cette ville, sacrée pour les sectateurs d'Ali, a un marché bien fourni, et semble même jouir d'une certaine prospérité. Beaucoup d'Arabes qui ne sont pas admis dans la ville campent au dehors sous des cabanes de roseau.

A peu de distance du Kifl commencent les ruines babyloniennes, et peut-être même cet endroit est-il situé sur l'emplacement d'une ancienne cité. Tout le chemin, jusqu'au Birs-Nimroud, éloigné à peu près de quatre à cinq heures, est rempli de débris antiques.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

EXCURSION A KERBELA.

La ville de Kerbela (كربلا) est l'endroit où reposent les restes mortels de Hussein, fils d'Ali, assassiné par les ordres du calife Yezid, le 10 septembre 680. Elle est située à très-peu de distance de Babylone et porte un nom qui date du temps de Nabuchodonosor; notre désir d'explorer cette contrée était donc d'autant plus justifié, que nous nous étions déjà approchés des portes de Kerbela lors de notre exploration des marais occidentaux.

Je quittai Bagdad le 19 février 1853 et fis halte le même jour à *Bir-our-nous*. Je poursuivis mon chemin le lendemain à quatre heures et demie du matin. Au lever du soleil, vers six heures et demie, nous étions à *Mizrakdji khan*, caravanserai situé à très-peu de distance d'Iskenderiyeh khan; c'est dans ces contrées que se bifurquent les routes qui conduisent de Bagdad à Hillah et à Kerbela; souvent les pèlerins persans, pour plus de sûreté, préfèrent faire un détour et passer par Hillah. La vaste plaine qu'on traverse entre Mizrakdji khan et Musseyib, où l'on passe l'Euphrate, pourrait bien être le théâtre de la bataille de Cunaxa, quoique Musseyib soit un peu plus près que 300 stades ou 56 kilomètres des limites septentrionales de Babylone; comptée à partir de Hillah, la distance est bien de 50 kilomètres.

Nous passâmes le fleuve et restâmes quelques minutes pour nous reposer. Partis à dix heures du matin, nous franchîmes tout près de Musseyib un pont de pierre sur le canal de *Husseinîyeh*, qu'on me dit être bâti par un médecin nommé Moutamid. La contrée devint de plus en plus désolée, et l'ennui de la route ne fut interrompu que par la rencontre d'un prince persan, Ali-Naki Mirza, qui s'en allait de Kerbela à Bagdad. Après quelques heures, nous arrivâmes à un tumulus antique nommé *Tell es-Selâmeh*, tumulus du salut, d'où on découvrait déjà la ville de Kerbela. Après avoir passé le *Khan Lateischi*, nous rencontrâmes, une heure avant Kerbela, les jardins qui annoncent toujours une ville considérable. Enfin, vers quatre heures du soir, nous arrivâmes dans la ville, située à 30 kilomètres environ des bords de l'Euphrate.

Mon premier soin fut de me présenter au serai et d'exhiber l'ordre de Mohammed-Rechid pacha. On ordonna de m'introduire dans la maison du kelidar bachi, garde des clefs et chef de la mosquée, le saïd Seid. Mon hôte me reçut avec une grande affabilité mêlée d'une jovialité assez rare chez les Arabes et surtout chez les chias. C'était un homme taillé en Hercule, des plus grands que j'aie rencontrés dans ces pays; il était d'origine arabe, mais, à cause de sa position, qui le mettait en contact perpétuel avec des Persans, il parlait le persan comme jamais je n'ai entendu un Arabe s'exprimer dans cette langue. Immédiatement après mon

Digitized by Google

arrivée, il me conduisit sur sa terrasse pour me montrer la mosquée de Hussein, dont l'entrée m'était naturellement interdite. Tous les grands du pays vinrent me rendre visite, entre autres un Navab indien, qui mangeait dévotement ses grands revenus dans la terre bénie de Kerbela. Le soir, le dîner fut servi à l'orientale, mais, par grande condescendance pour l'hôte européen, on me donna une cuiller en bois, parce que j'avais déclaré que, vivant en France, je n'étais pas habitué à manger avec mes doigts.

N'ayant pas encore parlé de la manière dont les Orientaux se conduisent à table, je puis saisir cette occasion pour en donner quelques détails, du reste déjà assez connus en Europe. Les femmes n'assistent pas au repas des hommes, qui est servi dans le *divan khaneh;* seulement, quand le mari fait à une de ses épouses l'honneur de manger chez elle, il prend son repas à huis-clos dans le harem. C'est alors que la femme doit le servir. Avant tout, on dispose des coussins et on les place dans un cercle autour d'un petit escabeau d'un pied de hauteur, et on met sur ce petit support un grand plateau en cuivre ou en argent, rarement en or, selon la fortune de l'amphitryon. Au milieu de ce large plateau s'élève la montagne de riz, le *pilaf* traditionnel, cuit dans l'eau ou dans la graisse de mouton. Tout autour sont rangées des assiettes très-profondes, qui contiennent les viandes coupées et les autres mets solides. Chaque convive a devant lui quelques morceaux de pain ayant la forme de crêpes. A un signe donné, on prend place, l'amphitryon prononce la formule sacramentelle *Bismillah*, au nom de Dieu, et les commensaux, ayant eu soin de cacher, comme impure, leur main gauche dans les replis de leur vêtement, commencent à fouiller dans la montagne de riz et à y opérer, chacun de son côté, de profondes tranchées. Il est inutile de dire que tous les convives, avant de s'asseoir, se sont lavé les mains; et, quelle que soit notre appréhension, on ne peut considérer comme dégoûtante la façon dont mangent les Orientaux; la main ne touche jamais les lèvres.

La manière d'entamer le riz est également très-originale : on fait un creux avec les quatre doigts de la main, et l'on y charge les comestibles avec le pouce. Après le riz, c'est le tour des autres mets; on prend une portion de la crêpe, avec laquelle on saisit un morceau comme avec une serviette, et on achève par quelques sucreries le dîner, qui a tout au plus duré un quart d'heure. Puisqu'on mange avec les doigts, chacun a hâte, le plus tôt qu'il peut, de se remettre à son aise et de se laver. Après l'ablution, on s'étend sur le divan, et les pipes et le café sont apportés. Pour marquer au maître de la maison qu'ils ont mangé jusqu'à la dernière limite du possible, les Orientaux suivent un usage qui nous paraîtrait très-indécent : ils attestent leur satiété et leur gratitude par une éructation très-intelligible.

Un de nos commensaux était un moullah persan, homme fort instruit à la façon des Orientaux, et, conséquemment, poëte, parce qu'on n'est pas savant en Orient sans avoir le don de la versification. Chez nous, souvent ces qualités s'excluent. Ce moullah connaissait assez bien l'histoire de la Perse, qu'il avait puisée dans Firdousi. Il avait apporté quelques tétradrachmes du premier Sassanide Ardechir Babeghan, nommé Artaxerxès I. Pour éprouver

Digitized by Google

le savoir du Franc, il me demanda de quel roi datait cette monnaie. Je lui dis qu'elle portait une inscription pehlevie, qui indiquait comme auteur Ardechir Babeghan. Le moullah, en s'adressant aux assistants, dit : « Nous allons voir cela, car la réponse est donnée dans ce « livre. » En même temps, il ouvrit un grand Schahnameh de Firdousi, imprimé à Calcatta ; chaque règne avait une vignette représentant le portrait du roi. Quel ne fut pas l'étonnement de la société quand ils virent l'image du schah exactement semblable au type de la monnaie! *Hemin est, dourousl est,* « c'est cela, c'est vrai, » se fit entendre de toutes les bouches. Je pris le livre, et vis que toutes les têtes de rois dans le livre étaient les mêmes, et toutes dessinées d'après les monnaies très-fréquentes du roi Artaxerxès; et, si j'avais attribué la médaille sassanide aux rois fabuleux Djemchid ou Feridoun, l'édition du Schahnameh m'aurait également donné raison. En tous cas, l'autorité scientifique des Européens avait victorieusement subi cette épreuve décisive.

Le lendemain je fis des courses dans Kerbela pour découvrir quelques antiquités; pourtant il ne s'y en trouve guère; et cependant la ville est antérieure à l'islamisme, et le nom pourrait être babylonien, car la syllabe *kar* veut dire ville dans la langue des Assyriens. Ainsi nous lisons *Kar-Nabou*, *Kar-Sin*, dans les inscriptions de Ninive et de Babylone; quant à *Kar-Bilā*, on trouve un mot *bilā* écrit sur le caillou de Michaux. Le signe *bi* peut aussi être lu *til*[1], et on ne peut être sûr que ce terme de *bilā* soit le dernier élément du mot. Mais le baril de Phillipps a un autre mot qui ne s'écrit pas *bi-lā*, mais *bi-lā* (avec le signe *lá* au lieu du signe 5o, t. I, p. 109); et il se pourrait que ce *bilā* fût le second élément de notre terme Kerbela.

Car la phrase *bilā šimat, le bilā* du trésor, contient le mot assyrien qui peut avoir une affinité avec le chaldaïque בְּלוֹ (*Esdras*, c. IV, v. 13) qui est expliqué par les rabbins par כסף גולגלתא, littéralement l'impôt de crâne, c'est-à-dire l'impôt par tête. *Kar-bilā* peut donc signifier la ville de l'impôt, la ville de la douane, et devait peut-être son nom à une douane qui imposait un droit aux personnes qui passaient.

Je sais qu'en chaldaïque כרבל veut dire manteau; mais la syllabe *kar* indique assez l'origine babylonienne. Yakout[2] fait venir le nom d'une plante, et dit : « Il est possible que ce nom « vienne de la plante qui devient bien grande ici. » Mais il ajoute une histoire qui a trait au martyr dont le souvenir est vénéré dans cette ville, et qui atteste au moins l'antériorité du nom de Kerbela, car Hussein, dit Yakout, s'informa du nom de la ville, qu'un de ses compagnons lui fit savoir. Alors Hussein dit, *Ardh kerb ou belā*, « c'est une terre de vexation et d'af- « fliction, » et il voulait en sortir, mais il en fut empêché. Apparemment ce conte est un jeu de mots fait après le meurtre de Hussein.

Les Turcs affectent de dire Kelbela, et font sentir l'assonance du mot arabe *kelb*, chien; la haine est bien grande contre les Persans, qui, à leur tour, traitent de chien le calife Omar, qui soumit ces pays.

[1] Comparez t. II, p. 97. — [2] Dans l'article *Kerbelā*.

On est étonné de se trouver ainsi, aux limites du désert de Syrie, en pleine Perse; aussi n'entend-on que parler persan. Les nombreux tombeaux des Iraniens ensevelis en terre sainte y attirent une grande quantité de vivants, en partie très-riches, qui attendent leur mort à Kerbela, ce qui dispense les leurs de les y transporter plus tard. Un noble Persan, Mirza Mohammed Hussein, qui était *modjtehid*, c'est-à-dire investi de la plus haute dignité savante, séjournait depuis de longues années dans la ville et y tenait une petite cour.

J'avais à mon service un jeune Persan qui m'avait accompagné; il avait été jadis à la cour du roi de Perse, Nasr-eddin schah, mais la disgrâce d'un ministre, dont il était le parent et le protégé, lui avait fait quitter son pays natal. Il n'avait guère craint, en entrant dans la ville sainte, d'être arrêté pour une ancienne dette, contractée en Perse, ce qui pourtant lui arriva; mais je réussis à le faire relâcher pour pouvoir continuer ma route le lendemain.

En effet, le 22 février, je partis de grand matin; mais déjà les rues étaient parcourues par des mendiants qui demandaient l'aumône en persan. Nous devions attendre le lever du soleil et l'ouverture des portes de la ville, et nous nous dirigeâmes sur Babylone, à travers les marais qui jadis avaient arrêté Alexandre. De temps à autre, nous fûmes encore obligés de traverser des lacs stagnants, qui, quelquefois, étaient assez profonds; d'autre part, nous aperçûmes des traces de forteresses érigées contre les Arabes, enhardis dans leurs déprédations par la disposition du terrain. Après trois heures de marche, nous arrivâmes à Hindiyeh, ou Towairedj, où nous nous reposâmes; mais, quoique nous fussions encore loin des murs anciens de Babylone, aucun marais ne nous arrêta plus, et nous rentrâmes, à trois heures de l'après-midi, à Hillah.

CHAPITRE XIII.

EXCURSION VERS LE MIDI DE BABYLONE.

Les Arabes nous ayant beaucoup parlé des ruines de la *Djerbouïyeh* (جربوية), M. Fresnel m'envoya au midi de Babylone, où se trouvent ces collines. Pour explorer en même temps les endroits situés au bord du fleuve et pour me rendre compte de son cours, je m'embarquai, le 14 avril 1853, dans une kouffeh, et je suivis d'abord le cours du fleuve qui coule vers le sud-sud-ouest. Près de Hillah, on voit d'abord la ruine nommée *Djafar-Ṣadik*, on passe près d'une localité nommée *Aṭaïk*, on franchit la hauteur de Nebbi Eyyoub et le canal *Medjriyat Ali*, et l'on arrive au village *Dolab*, nommé ainsi des machines particulières qui font parvenir l'eau du fleuve dans les prairies; des vaches traînent un système de seaux à eau qui se versent successivement, de la même manière que sont arrangées les machines à draguer.

Digitized by Google

Vis-à-vis de Dolab, on voit la ruine du village d'*Imareh*, et un quart d'heure plus loin on arrive à des tumulus qui s'appellent *Benat Hassan Kouahât*. Partout ici les rives de l'Euphrate sont habitées et cultivées; souvent les palmiers appartenant au village se trouvent de l'autre côté du fleuve : ainsi les dattiers du village d'*As'adeh* se trouvent sur la rive droite, tandis que les huttes sont en Mésopotamie.

Arrivés à *Fenharah* à onze heures, nous passâmes *Djenâat;* je descendis pour monter sur un tumulus babylonien d'où l'on pouvait découvrir presque toutes les ruines principales du midi de Babylone. Le Birs-Nimroud était au S. 81° 54′ O., Tell Mahdi au S. 71° 40′ O., la forêt de Samari au S. 42° $\frac{1}{2}$ O., Mokhattat au S. 2° 27′ E., donc presque entièrement au midi, le Khidhr du midi au S. 28° 4′ O., et une colline près d'un grand marais, nommée *Hor es-schauk*, se trouve au S. 21° 24′ O.; un peu au delà on voyait Deblah, un grand village; la direction du fleuve était, en général, vers l'est-sud-est.

Partout, le pays avait un air florissant; on passait à côté des villages de *Djanadjeh;* sur l'autre rive était *Rowaschik*, un peu plus bas un village nommé *Eliassiyeh*, et ensuite *Elofanat* à la droite. Enfin nous arrivâmes à *Djedideh*, que j'avais désigné comme le terme de notre excursion fluviale.

Près de ce grand village s'étend une vaste plaine nommée *El Medinah*, couverte de débris de poterie babylonienne. Les indigènes me montrèrent des traces d'un cours antique du fleuve, et tout le pays porte le nom de *Sourah*.

Il y a encore en cet endroit une koubbeh d'un *Eyyoub;* mais les Arabes disaient que ce n'était pas le saint de l'Ancien Testament. Une *ziâreh*, ou lieu de pèlerinage, s'y trouve également. Une grande colline s'élève dans la Medinah; on voit la Mokhattat au S. 61° O., et le Birs-Nimroud au N. 78° O. Un autre tumulus, nommé le bâton à collyre, *Elmil*, s'élève à quelque distance de là dans la direction du S. 38° E. Plus à l'ouest, on aperçoit une grande forêt de palmiers nommée *Nakhl Bosseirah*, et très-près de la colline s'élève un imam nommé *Imâm Khamsèh*, au S. 73° $\frac{1}{2}$ E.

Après avoir exploré tout ce pays, je retournai à ma tente, où le cheik du village me rendit visite; je le retins à dîner, et je n'eus qu'à m'en réjouir, car c'était un homme d'une haute intelligence pour un homme aussi peu instruit sur les idées modernes. C'est la seule fois que j'aie entendu dire à un Oriental qu'il souhaitait d'être soumis à des administrateurs francs, parce que les Turcs ne savaient pas gouverner un pays, selon lui. Il s'informa avec une grande curiosité de notre manière de dresser l'état civil, et désirait qu'on sût aussi chez eux combien de personnes naissaient et mouraient. Ces connaissances statistiques sont le dernier souci des Orientaux. Il se renseigna aussi sur les télégraphes et les chemins de fer, sur lesquels des notions vagues étaient déjà parvenues jusque-là. Après le coucher du soleil, je pris congé de mon hôte, qui promit de m'accompagner le lendemain.

Le 15 avril, je traversai la Medinah en compagnie du cheik de Djedideh, et je me dirigeai d'abord vers *Elmil*, qui, comme je m'en assurai bientôt, est plutôt une forte rangée de

collines qu'un tumulus séparé. Un grand canal, aujourd'hui à sec, atteste une culture passée. On voit aussi beaucoup de ruines musulmanes. Cheminant toujours vers le midi, nous arrivâmes, après trois heures de marche, à un imam nommé *El-Djasem ibn Kadhem*, où nous trouvâmes une très-grande caravane, venue là pour cause de dévotion et écoutant un prédicateur. Toute la route était couverte de débris de poterie, et on nous dit encore que *Haikem*, à droite, et la forêt d'*Elkhoushkhoushiyeh* (الخشخوشية), contenaient des ruines.

On pouvait, en montant sur le toit, voir la contrée, surtout les ruines d'*Abou Schidjar*, à une heure dans la direction du sud-ouest, et même celles do *Djereiman*, à deux heures de distance. Vers le sud se dessinait le *Tell Zouneh*, qui nous avait été indiqué à Hillah comme recélant beaucoup de monuments babyloniens.

C'est par là que nous dirigeâmes nos pas, et nous entrâmes dans la contrée de Djerbouïyeh. Après trois quarts d'heure de marche, nous arrivâmes à une masse de ruines nommée *Djereibiyeh*, et, plus loin encore, nous rencontrâmes une suite de collines qui prouvaient l'ancienne présence d'une ville babylonienne; on l'appelle, à cause de la suite continue, *El-Mutbekāt*, les contiguës. Plus loin, il y avait le *Tell Rachid*, peut-être d'origine moderne, et, deux heures après, nous arrivâmes à *Tell Zouneh*, le but de notre pérégrination.

Cette colline, qui s'élève tout isolée, entourée de ruines, est évidemment le reste d'un ancien temple babylonien; il est fait de terre cuite et très-élevé. Certainement il se trouvait là une ville antique; mais quel était son nom? Jusqu'ici tous les moyens d'identification nous ont fait défaut, il nous suffit d'indiquer ce problème aux voyageurs à venir.

Pour revenir, nous choisîmes une route différente, à l'ouest, près de Djerbouïyeh, village alors abandonné depuis seize ans; mais toute cette contrée portait encore les traces de ces anciennes habitations, et nous arrivâmes, après cinq heures de marche, à Djedideh, où nous passâmes la nuit.

Le lendemain, j'allai, à travers les forêts de palmiers, à Deblah, par les villages des *Haiwānāth;* à Deblah je passai le fleuve et m'établis à *Elhussein*, d'où je visitai la ruine de Mudjelibeh, et, après y avoir passé la journée du 16 avril, je m'en retournai à Hillah par le grand détour d'*Imam Ṣanad*, *Tell Ṣakhneh* et *Tell el-Maut*.

Nous pourrions mentionner encore quelques autres petites excursions entreprises dans différentes directions et toujours commandées par un intérêt archéologique. Partout le terrain porte les traces d'anciennes habitations, et atteste la richesse passée d'un pays aujourd'hui désert. Ainsi, au nord-ouest, non loin de Hindiyeh, à la latitude du khan Mohawwil, à peu près, mais sur la rive gauche de l'Euphrate, se trouve une colline nommée *Za'aleh*, qui n'attirerait pas notre attention si un document assez important, quoique fruste, n'avait pas été découvert de ce côté. Le texte cunéiforme auquel nous faisons allusion se trouve aujourd'hui au Musée britannique, et a trait à une œuvre exécutée près de Babylone; il porte, en outre, le nom d'un roi inconnu ailleurs. *Mardouk-idin-akhi*, qui est appelé *roi puissant*, et

Digitized by Google

non pas *roi de Babylone*. Cette circonstance pourrait faire supposer que ce personnage n'a pas été roi, mais seulement lieutenant d'un roi assyrien, et la fin du texte rend cette hypothèse très-probable.

Puisque, par des raisons que nous exposerons après, ce document est postérieur à Sargon, ce nom cité ne peut pas compter parmi les rois véritables; il se peut que, pendant l'une des époques anarchiques (704-702 et 688-680), un individu ainsi appelé se soit emparé du trône. En tout cas, nous n'avons ici que la date de la première année. Voici le document, publié dernièrement par le Musée britannique[1] :

« Voici les conventions que, dans la ville de Babylone, dans le onzième mois de la pre-« mière année de Mardouk-idin-akhi[2], roi puissant, ont votées les hommes. . . . .

« Puisque les ondes du fleuve et les ondes des affluents ne font pas couler leurs eaux de « manière à ce qu'on ne puisse les contenir, selon la permission (?) du roi. . . . .

(Le reste de la première colonne manque; la seconde commence ainsi :)

« . . . . et le courant considérable qui a lieu à l'embouchure du fleuve de Nimani, Zikarsu[3], « fils de Rib-isnusun, l'a rétréci, pour tous les temps futurs.

« Pour cela, par la présente inscription de cette table,

« Bit-timin-aramasa[4], fils de Salman-idin[5], préfet de la ville d'Isin,

« Mabilaïou, fils de Sin-sidi, vigneron (?),

« Il-rabou-akh-iddin[6], fils de Nigazi, chef des. . . . .

« Tab-asap-Mardouk[7], fils de Ina-haram-isib[8], scribe (?),

« Zikar-Nana[9], fils de . . . . .-Hou, *sabil*,

« Nabou-ram-isib[10], fils de Zikar-Salman[11], gouverneur,

« Et Nabou-idin-akhi[12], fils de Namri,

« Lui ont garanti la jouissance d'une maison d'habitation.

« Babylone, le onzième mois de la première année de Mardouk-idin-akhi, roi puissant des « héros éprouvés (?)[13], lieutenant (*tip'sar*) des cent. »

Parmi les noms des sept témoins se trouve Tab-asap-mardouk, fils de Ina-haram-isib, avec une qualité que nous croyons traduire par scribe. Or ce même personnage, issu d'un père du même nom, et désigné par la même occupation, est l'auteur du titre de propriété connu sous le nom de la pierre de Michaux. Ce texte célèbre fournit un nom féminin qui fixe la limite supérieure de son époque; la fiancée de ce même personnage s'appela la Khorsabadienne (*Ḥiṣir-śarginaït*), ce qui prouve que ce document est au moins postérieur

[1] *West. As. Inscr.* pl. LXVI. L'une des faces est à moitié détruite.

[2] Mérodach, donne des frères.

[3] Son serviteur (du Dieu).

[4] La maison. . . . je l'ai élevée.

[5] Salman, donne.

[6] Le grand dieu a donné un frère.

[7] Bonne est la prédiction de Mérodach.

[8] Il est assis dans la pyramide.

[9] Serviteur de Nana.

[10] Nébo trône haut.

[11] Serviteur de Salman.

[12] Nébo, donne des frères.

[13] Littéralement, des héros de pierre (*gabri aban*).

Digitized by Google

à l'année 710 av. J. C. et entraîne à la même époque le texte de Zaaleh. Il est très-intéressant que nous ayons deux documents particuliers mentionnant le même personnage.

Zaaleh n'était pas comprise dans l'enceinte de Babylone; néanmoins la distance qui la séparait de la capitale n'était pas assez grande pour que le traité n'ait pas été passé dans la ville même; c'est pour cela que le document porte, comme nom de lieu, celui de Babylone. Peut-être le nom antique de Zaaleh était-il Isin.

Nous aurions encore à discuter bien des questions soulevées par la topographie des villes qui, jadis, environnaient la plus grande cité du monde. Mais il est temps de nous arrêter et de laisser à l'avenir ce que le présent est encore impuissant à résoudre; il faut attendre les découvertes que les temps futurs ne marchanderont pas aux générations qui nous succéderont. Si nous jetons un regard sur la Babylone ressuscitée, telle qu'elle commence à renaître dans notre esprit, nous pouvons déjà nous dire assez satisfait des progrès que la science a faits. Qui aurait prévu, il y a un siècle, que nous consulterions aujourd'hui les paroles mêmes des rois babyloniens pour résoudre les questions topographiques de Babylone, et que nous nous prévaudrions des résultats historiques que nous révèlent les textes de Ninive?

Et ainsi nous prenons congé de Babylone, où nous avons passé deux ans de labeurs et de privations, que la sévérité même de nos études rendait presque attrayantes; où, à l'abri de toute influence qui distrait, mais loin de toute affection qui soutient, nous avons entièrement vécu dans le passé et avec des souvenirs que chaque jour rendait plus vivants. Loin de nous de regretter ce temps d'exil qui nous a initié dans la science des siècles ensevelis en nous permettant d'en ressusciter les éléments, qui nous a engagé à porter nos regards vers l'avenir en nous montrant, dans les splendeurs éteintes de Babylone, la fragilité des merveilles humaines.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME.

DE BABYLONE A NINIVE.

CHAPITRE PREMIER.

LES RUINES DE LA CHALDÉE.

AKARKOUF.

Avant de retourner en Europe, je voulus visiter encore Ninive et recueillir l'impression suprême que je devais en rapporter.

Le voyage de Babylone à Ninive, ainsi que la description des ruines ninivites, formera le sujet de ce troisième livre. Cependant le lecteur nous saura gré peut-être de ne pas quitter les parages de Babylone sans parler d'une ruine qui est le reste le plus marquant de toute la contrée près de Bagdad; je veux parler du monument nommé *Aḳarḳouf*, عقرقوف, ou *Tell Nimroud*, colline de Nimroud.

Souvent décrite et figurée depuis deux cents ans, la ruine d'Aḳarḳouf présente encore à nos yeux un grand mystère, que nos études n'ont pas pu dissiper complétement.

Le 20 septembre 1853, à cinq heures du soir, je quittai, en compagnie du fils d'un négociant allemand, la ville de Bagdad, et suivis, sur la rive de la Mésopotamie, la route de Hillah jusqu'à une heure de la capitale du pachalik. On s'étonnera sans doute de ce qu'il ait fallu prendre cette direction, car la route de Babylone conduit au midi juste, tandis que le Tell Nimroud est à l'ouest de la ville des califes. Mais des marais bordent toute la partie mésopotamienne de Bagdad, et il fallait faire un détour pour éviter des chemins entrecoupés par des eaux stagnantes et de toute façon infranchissables. Nous longeâmes les marais, et nous campâmes dans un endroit voisin nommé *El-Hirr*. De loin nous aperçûmes dans la nuit un incendie qui dévorait l'herbe des marécages.

A quatre heures du matin, nous nous remîmes en route, en prenant une direction bien prononcée vers l'occident. Partout nous vîmes une végétation très-nourrie de câpriers, de

bruyères et de caroubiers, خرنوب. Le chemin conduisait entre des marais, et se prolongeait sur une sorte de chaussée artificielle. A sept heures nous atteignîmes les canaux de *Khernebat*, qui, en général, courent en direction parallèle, de l'est-nord-est vers l'ouest-sud-ouest. Quoique nous vissions déjà depuis quelque temps devant nous l'édifice qui était le but de notre pérégrination, il fallait faire beaucoup de circuits avant de l'atteindre, et nous n'y arrivâmes qu'après un détour d'une demi-heure.

Le monument peut être comparé à une tour ruinée; il s'élève sur une substruction gigantesque, qui atteint à peu près la hauteur de vingt pieds à partir du sol, et qui est construite en briques cuites. Au milieu se dresse un massif énorme formant le corps de la tour, de vingt mètres de longueur sur quarante de hauteur. Les briques crues qui le composent ont trente centimètres de longueur, un décimètre d'épaisseur; chaque couche de briques est séparée par un ciment de terre. A deux ou trois pieds de distance se trouve une couche de roseaux, mais sans bitume, telle qu'on la remarque dans les ruines babyloniennes; en outre les roseaux ne sont pas fendus en plusieurs brins comme dans les autres constructions, mais ils sont entiers et ont souvent l'épaisseur d'un doigt. En haut, on aperçoit les traces des aéroducts, dont nous avons déjà plusieurs fois eu l'occasion de parler. La ruine est entamée de toute part, de sorte qu'elle offre, vue de chaque côté, un aspect bien différent. Cet effet est surtout produit par les incisions qui s'y trouvent et qui semblent être les restes de compartiments ou de cellules. Tout le parement semble indiquer l'existence antérieure d'un revêtement en briques cuites, et, tels qu'on les observe, les matériaux suivent tous une direction constante, celle des quatre points cardinaux. On peut conclure de cette circonstance à l'orientation de cet édifice dans l'état de sa conservation complète.

Bagdad est presque complétement à l'est de la ruine, et, malgré la distance de vingt kilomètres qui la sépare d'Aḳarḳouf, on aperçoit les coupoles de la grande ville. Imam Moussa paraît aussi dans la direction du N. 86° E., c'est-à-dire un peu plus au nord.

Ainsi que nous l'avons dit, l'origine de la ruine est très-obscure; il ne peut être considéré comme édifice parthe ou sassanide, ainsi que plusieurs voyageurs l'ont pensé; mais tout doit porter à croire qu'elle date des temps antérieurs et même très-éloignés. Le colonel Rawlinson a trouvé à Aḳarḳouf des briques antiques appartenant au roi Kourigalzou, peut-être fils de Pournapouriyas, et évidemment de la première dynastie chaldéenne[1], quoique ces noms ne portent pas le caractère sémitique, mais paraissent bien marqués du cachet susien[2]. L'inscription de ces briques est complétement conçue en lettres idéographiques, ce qui rend leur interprétation extrêmement difficile. Nous connaissons déjà assez de signes exprimant une idée seule pour savoir que le sens général est celui qui suit :

« En l'honneur du dieu Sin (Lunus), le roi de l'Orient, son roi, Kourigalzou, le servi-

[1] Voir *Inscr. of West. Asia*, pl. 4, n° XIV, 1. Une tablette du Musée britannique porte *Kurgalzu*; le nom n'est pas *Durrigalzu*, comme le transcrit M. Rawlinson.

[2] Comparez les noms de *Douniyas*, *Khoumbanigas*, et d'autres noms susiens qui semblent porter un caractère touranien assez prononcé.

« teur du dieu Sin, a bâti la maison du grand maître, le temple de sa souveraineté, et le « temple de. . . . . »

D'autres briques provenant de ce roi se trouvent à Mugheïr; l'une d'elles porte[1] :

« Kourigalzou, le favori du dieu Bel-Dagon, le roi puissant, le roi des Soumirs et des « Accads, le roi des quatre régions, a bâti son palais. » (Le reste est obscur.)

Dans une autre inscription trouvée à Mugheïr, le roi consacre un temple à Sin.

La filiation d'un personnage de ce nom est établie par l'inscription d'un cylindre, reproduit par le colonel Rawlinson, où Kourigalzou est nommé fils de Pournapouriyas, roi de Babylone. Les deux rois sont cités par le roi Nabouintouk[2], et nous possédons entre autres des briques du Pournapouriyas, qui fut l'un des constructeurs du temple du Soleil à Senkereh.

C'est à Aḳarḳouf seulement qu'on a trouvé, jusqu'ici, les briques de Kourigalzou, en dehors des textes de Mugheïr, où ces rois antiques résidèrent avec beaucoup d'autres. Mais, puisqu'on ne rencontre point d'autres briques que celles du monarque cité près de la ruine qui nous occupe, c'est-à-dire à Tell Aswad, nous nous croyons autorisé à tirer certaines conclusions au sujet de l'identification d'Aḳarḳouf avec une localité mentionnée dans les textes assyriens.

On connaît une ville nommée *Ḥiṣir Kourigalzi*, *Karaḥ Kourigalzi* ou *Dour Kourigalzi*, que, par ces raisons, nous croyons avoir été à la place d'Aḳarḳouf.

Beaucoup de textes parlent de cet endroit : ainsi le baril de Sargon (l. 12) mentionne ce nom à côté de Puḳud et de Damun (Tamonitis), et, dans une inscription de Tiglatpileser IV, on le trouve comme une indication de frontière[3].

« Dès le jour de mon avénement, je régnai sur le pays à partir de *Dour Kourigalzi*, de « Sippara, la ville du Soleil, de Pasit, qui est dans le pays de Douna, jusqu'à Nipour, les tribus « des Itous, des Roubou, du peuple d'Aram, tous habitant les rives du Tigre, du Sourappi « jusqu'aux deux Ouknis qui se jettent dans la mer. »

On se rappelle que Tiglatpileser IV (769-725) reconquit la suprématie de Ninive et dépossédа de l'Assyrie Phul, qui garda le royaume de Babylone. Or la puissance de Tiglatpileser s'étendit, dès le début, jusqu'aux environs de Bagdad d'un côté, jusqu'à Sippara de l'autre; et il avait soumis les tribus habitant les bords du Tigre, ainsi que celles de la rive gauche du Chatt-el-Arab.

Le fort du roi Kourigalzi, aujourd'hui Aḳarḳouf, marquait donc la limite de la puissance babylonienne, et sans doute il était considéré comme très-important au point de vue stratégique. Aujourd'hui le voisinage d'une grande ville, telle que Bagdad, lui ôterait, s'il existait, toute valeur. Il est, en outre, très-possible que la localité soit celle que les Grecs appellent Sittacé, qui a donné à toute la contrée de Bagdad le nom de Sittacène.

[1] Voir *Inscr. of West. As.* n° 2 et 3.

[2] *Ibid.* pl. 69, col. II, l. 38, et le père, col. I, ll. 55 et 57. Il n'est pourtant pas sûr que les monarques soient justement ces personnages liés par cette étroite parenté. Dans une liste de rois antiques que j'ai trouvée dernièrement au Musée britannique (voir plus loin), Kourgalzou est le cinquième prédécesseur de Pournapouriyas.

[3] Layard, pl. XVII, au commencement.

Les Arabes ont fait beaucoup de fables au sujet d'Aḳarḳouf, qu'ils attribuent tantôt à Nemrond, tantôt au roi de Perse Tahmasp.

Nous explorâmes les contrées autour d'Aḳarḳouf, surtout celles qui sont à l'ouest. Après avoir franchi, dans une taradeh, un étang rempli de pélicans et d'autres oiseaux, nous arrivâmes à un groupe de tumulus assyriens qui s'appelle *Tell el-Asmar* « la colline brune; » ce sont trois collines peu éloignées l'une de l'autre. Partout la contrée était remplie de tombeaux musulmans faits de briques non babyloniennes.

Le premier des trois tumulus est à une heure et demie d'Aḳarḳouf, qui de là est situé au N. 75° E.; le second, au midi du premier, en est à dix minutes de distance, et le troisième à vingt minutes et un peu à l'ouest. Il est le plus grand de tous et a l'aspect tout noir, en conséquence il ne mérite pas le nom de brun.

A deux heures de là se trouve, presque à l'ouest, le *Tell Faradjik*; derrière cette colline le *Tell el-faras*, et, dans la direction du S. 26° O., on voit le grand tumulus nommé *Akr*.

Nous passâmes la nuit avec des fellah presque complétement nus, et commençâmes le retour à quatre heures du matin. Après avoir atteint le canal Daoudi, nous nous reposâmes, et nous rentrions à Bagdad vers midi.

Aḳarḳouf, ou *Tell Nimroud*, une des ruines les plus imposantes de toute cette contrée, a frappé l'imagination de toutes les générations qui ont succédé aux Babyloniens. Yaḳout s'exprime ainsi dans son Dictionnaire :

« *Ḳarḳouf*, composé de *aḳar* et de *ḳouf*, ainsi que *Hadharmaut*, *Baalbek*, etc. On dit, il « l'a pris par le *ḳouf* (l'extrémité), pour dire qu'il l'a suivi de près ou l'a pris entièrement. « Aḳarḳouf est une ville située près du Dudjeil. Il y a quatre farsakhs d'elle à Bagdad. C'est « à côté de cette ville que se trouve une grande colline de décombres qui est visible à cinq « farsakhs de distance, comme le serait une grande tour. On ne sait ce que c'est; seulement « Ibn-Fakih dit que ce fut le tombeau des rois kéaniens, qui précédaient la lignée de « Sassan. »

Dans un passage subséquent, le même Dictionnaire géographique cite une opinion qui fait dériver le nom d'Aḳarḳouf du fils du roi Tahmourath.

Pour nous, la ruine a une signification plus importante encore : elle est la borne de la Chaldée, et elle était déjà regardée comme telle par les rois d'Assyrie. Nous allons bientôt nous tourner vers Ninive. Le lecteur nous approuvera, si nous revenons encore une fois du côté du midi, le berceau de la civilisation assyrienne, et si nous jetons un dernier regard sur l'ensemble de l'ancien empire chaldéen.

CHALANNÉ (MUGHEIR).

Des savants connus ont exploré ce pays après notre départ, et nous devons surtout à la mémoire de William Kenneth Loftus le tribut de notre reconnaissance. Cet explorateur a le premier fait connaître dans leurs détails les ruines d'un pays qui a été le berceau des Hé-

breux et des Babyloniens, et où les uns et les autres placent le théâtre de leur première instruction religieuse et scientifique.

C'est dans la basse Chaldée que parut jadis le dieu-poisson Oannès, qui se présenta en quatre incarnations, pour enseigner aux mortels les arts de la civilisation: c'est là que, selon la tradition chaldéenne, régnèrent les dix rois antédiluviens. Mais quittons ces époques dont la mythologie seule rend compte, et descendons aux temps historiques: nous trouverons comme les plus anciens refuges de la science chaldéenne les mêmes endroits d'Orchoé, de Larancha, de Sippara, qui sont réputés pour avoir donné asile aux rois fabuleux antérieurs au déluge.

Ces villes, qui paraissent dans le récit de Bérose, sont en partie celles qui sont nommées comme les plus anciennes dans le dixième chapitre de la Genèse, c'est-à-dire Babel, Erech, Accad et Chalanné. L'identification de ces endroits antiques est assez difficile, excepté celle d'Erech, qui est bien le grec Orchoé, et qui se trouve à la place de Warka d'aujourd'hui. Le Talmud babylonien est d'accord avec les autres témoignages pour cette assimilation [1], et ajoute que Accad est *Kaskar*, et Chalanné *Nuffar Ninfi*. On a peut-être quelques raisons de suspecter ces identifications, puisque, du temps de la rédaction du Talmud, les anciens souvenirs étaient en partie perdus; ensuite la localité de Niffar se trouve, avec un nom presque identique, dans les textes chaldéens, où la ville s'appelle *Nipour*. Le nom d'Accad [2] se présente également dans les inscriptions, où il est employé comme nom de population au pluriel, et presque toujours joint au nom de *Soumirs*.

Il y a un prétendu cinquième nom de ville, celui d'*Ur Kasdim;* mais rien ne prouve, dans le texte biblique de la Genèse, que cette expression désigne une cité; au contraire, tout porte à croire qu'elle s'applique à un pays, la Mésopotamie. Nous la traduisîmes, il y a quelques années déjà, par *pays de deux fleuves*, comme le mot *sennaar*, et nous n'avons pas trouvé de raisons pour abandonner notre première idée [3].

Reste donc l'identification de Chalanné et d'Accad. Nous nous souvenons d'un passage de la traduction des Septante; celle-ci a amplifié un texte hébreu d'Isaïe (x, 9). Après la mention de Chalanné, on lit les mots: « Où fut bâtie la tour. » En tout cas, cette interpolation prouve que la ville de Chalanné, dans laquelle quelques exégètes ont voulu voir Ctésiphon [4], avait la réputation d'être très-ancienne et de renfermer des œuvres considérables d'architecture.

Nous émettons l'hypothèse, très-plausible pour nous, et presque devenue une certitude, que Chalanné représente les ruines de Mugheïr, illustrées par les fouilles britanniques, et, comme Borsippa, situées sur la rive arabe, à la hauteur des ruines d'Orchoé. Il n'est pas

[1] *Talmud*, traité *Yôma*, p. 10.

[2] Un fait assez embarrassant, c'est que, dans les inscriptions des rois ninivites, l'idéogramme exprimant Accad rend aussi l'Arménie.

[3] Voir *Études assyriennes*, p. 157, en note. M. Rawlinson identifie à Mugheïr l'Ur de la Bible; je ne vois aucune raison suffisante pour soutenir cette identification.

[4] Voir page 126.

vraisemblable que le texte de la Bible ait passé sous silence l'endroit dont les restes indiquent l'immense importance et la haute antiquité. La cité antique que remplacent les ruines de Mugheïr ne le cède, pour la grandeur, ni à Babylone, ni à Orchoé. Les monarques, dont les noms sont fournis par les briques seules, et dont les exploits sont, jusqu'à nouvel ordre, effacés des pages de l'histoire, se nomment rois de *Mugheïr*[1], comme ils s'intitulent rois de Babylone, rois des Soumirs et des Accads. Cette circonstance semble exclure l'identification d'Accad avec Mugheïr, et, pour faire honneur au témoignage irrécusable de la Genèse, il nous faut accepter, je crois, l'assimilation de Chalanné (Calneh et Calno dans les textes hébraïques) avec le groupe de ruines aujourd'hui nommé *Mugheïr, Omgheïr* (poissé, mère de la poix), par les indigènes, qui n'ont plus aucune souvenance des splendeurs passées.

Et, en substituant au nom moderne Mugheïr, celui de Chalanné, je devrais faire remarquer que, selon nous, il a rendu également l'idéogramme désignant la ville de la maison du monde (HAR RIS UN MA KI), car tout nous paraît concourir pour prouver l'exactitude de notre identification. Il serait, du reste, très-possible que le titre de «roi de Cha-«lanné» fût équivalent à celui de roi de Sennaar, car le passage cité ci-dessus des Septante nous prouve qu'une antique tradition faisait de Chalanné la sœur aînée de Babel.

Depuis les rois les plus antiques jusqu'à Nabuchodonosor et Nabouimtouk, tous les souverains de la Chaldée ont laissé des traces de leur domination, et le dernier parmi eux a légué des textes très-précieux, où il résume les œuvres de ses ancêtres et de ses prédécesseurs. Il n'est pas facile, même possible, de ranger chronologiquement tous les rois dont nous avons les briques à Chalanné. La publication anglaise a adopté un certain ordre, d'après lequel elle place à la tête les textes de deux rois dont les noms ne peuvent pas encore être prononcés[2], que nous nommons, *seulement pour les désigner*, Orcham et Ilgi. Ces souverains,

[1] Je substitue un instant Mugheïr, le nom moderne de SIS RUT KI, et qui, selon nous, se prononçait *kalam*. Le signe RUT (?) est, dans les textes, confondu avec n° 120, mais il en est distingué dans les syllabaires. Il ne se trouve pas dans notre liste; il diffère du signe n° 120 en ce que le clou final n'est pas brisé. (Voir page 266.)

[2] Le père s'écrit UR AN X (signe inconnu, n° 291 du catalogue, t. II, p. 119), le fils AN IL GI. M. Rawlinson a comparé le nom d'Orchamus. M. Hincks, dernièrement (*Journal of sacred literature and biblical record*, janv. 1854), a cru que ce nom était celui d'Arioeb. M. Hincks, qui réclame la priorité de presque toutes les découvertes, pourra être sûr que ni sir Henry ni moi ne lui contesterons celle-ci. Le premier élément du nom est UR, ce qui, selon le savant irlandais, veut dire «lion.» Où a-t-il vu cela? «UR, expliqué par *tas* et *tasm*, en égyptien, est une «sorte de chat.» Je sais que UR signifie *kalbu*, «chien,» et lion est toujours exprimé par l'idéogramme composé UR MAH, «le plus grand chien,» et jamais par un monogramme. On pourrait conclure de là que les inventeurs des cunéiformes n'ont pas connu cet animal. Un lion se dit, en hébreu, *ari*. Mais cette première explication du nom peut encore passer, selon nous, quand on la compare à la seconde, qui s'occupe du groupe divin. Celui-ci contient une lettre *tout à fait inconnue pour sa valeur phonétique et idéographique;* elle forme, précédée de A, un idéogramme, dont les inscriptions trilingues nous prouvent la signification de fleuve. (Voir t. II, p. 19, 20.) M. Hincks l'identifie avec AK, qui, dans l'écriture *assyrienne moderne*, a un trait de plus, et qui se distingue par une tout autre forme dans l'écriture babylonienne de toute époque. M. Hincks prévoit cette objection capitale; mais il répond que, probablement, le roi Nabonid *n'a pas eu d'autres données que nous* sur ses prédécesseurs, et que, pour cela, le monarque a copié servilement le signe archaïque des briques dans son texte cursif. Cela n'est pas. L'inscription de Mugheïr portant le signe mo-

en effet, très-anciens, ont laissé des vestiges à Mugheïr. Les briques du père se trouvent presque dans toutes les grandes ruines; on y lit :

« Orcham, roi de Chalanné, adorateur du dieu Sin, a bâti ceci. »

Sur une autre on lit :

« A Sin, son roi, Orcham, roi de Chalanné, a bâti son temple. Il a bâti la tour de Cha-« lanné. »

Sur un cône trouvé dans le grand temple il est écrit :

« A Sin, fils du Zodiaque (?), fils aîné de Bel-Dagon, à son roi, Orcham, le puissant pas-« teur, roi de Chalanné, a construit ce temple des assises..... ce temple qui réjouit sa « puissance. »

Sur une autre brique, le monarque prend le titre de roi des Soumirs et des Accads, et on nous permettra la conjecture que ce titre est peut-être celui que portait Tidal, « roi des « nations. »

A Senkereh (Larsam), nous voyons le roi élever un temple au Soleil; à Orchoé, il construit un sanctuaire à Mylitta, de même à Nipour.

Ilgi, son fils, s'intitule aussi :

« Ilgi, le puissant pasteur, roi de Chalanné, roi des Soumirs et des Accads. »

Nous trouvons encore à Mugheïr les briques du roi Ismidagan, père de Samsi-Hou, dont il est question dans la grande inscription de Tiglatpileser Ier (vers 1250). Le fils de ce roi Ismidagan (*Dagon entend*), vivait, selon les textes[1], 641 ans avant le grand aïeul du roi assyrien, Assourdayan Ier; son époque doit donc être fixée vers le milieu du XXe siècle. Un autre fils est le roi Gourgounoum, dont nous possédons un cône en argile; ce document nous enseigne que le monarque consacra un temple au Soleil et à Sin[2].

Le culte de Lunus semble avoir fleuri à Chalanné, car, pour la plupart, les rois portent des noms qui contiennent, comme élément constitutif, le nom de Sin. Une pierre noire fournit ainsi le nom du roi Rim-Sin ou Ilu-Rim-Sin (Deus altus Lunus). Ce texte[3] est, comme les autres, écrit en caractères encore inintelligibles pour nous; quelques phrases, telles que « roi « des Soumirs et des Accads, roi des quatre régions, roi de Chalanné, » se retrouvent partout.

Ainsi nous remarquons dans cette même catégorie les noms d'Amar-Sin[4], Zikar-Sin, fils

derne. Mais admettons que ce soit AK : AN AK n'est pas le dieu AK, *mais* le dieu Nébo, *car* AK ne comporte pas ce son, mais *pakad* « surveiller, » ainsi que le disent positivement les syllabaires. Et puis Arioch, que M. Hincks transforme en *Hariyak*, ne fut pas roi de Sennaar, mais roi d'Ellassar (*Genèse*, c. XIV, v. 9). Nous préférons avouer simplement notre ignorance, et remplacer *le nom inconnu* par un autre qui, au moins, peut se concilier avec les langues sémitiques. Car, en admettant un instant, pour l'idéogramme en question, la valeur de « dieu très-grand » (le soleil) et la valeur phonétique de *ḫamma*, nous aurons un mot sémitique signifiant soleil, et un nom *Ur-ḫamai* ayant l'acception de « lumière du soleil. » Cette conjecture, en tendant à justifier la proposition de sir Henry Rawlinson, n'a rien qui choque nos notions acquises.

[1] *West. As. Inscr.* pl. XV, l. 64.

[2] *Ibid.* pl. II, n° VI, 1.

[3] *Ibid.* pl. III, n° 3.

[4] *Ibid.* n° XII, XIII. On remarquera le mélange de noms assyriens et élamites.

de Koudourmapouk, dont il existe également des textes très-difficiles à compreudre. Nous possédons un document très-long du roi Sin-Innabi (Sin est invoqué), d'un autre roi Ilulibit, et aussi d'un monarque nommé Il-Nour-Hou (?), sans parler du roi Kourigalzou et de son père Pournapouriyas, qui peuvent ne pas appartenir à cette race de monarques. Du reste, les rois que nous verrons paraître à Senkereh ont, pour la plupart, fait aussi des constructions à Chalanné, et, pour quelques-uns, nous en avons la certitude par le témoignage irrécusable de Nabouimtouk, qui cite, parmi différents rois, Hammourabi, Naramsin, Assarhaddon et d'autres, dont nous n'avons pas, jusqu'ici, trouvé les briques à cette place.

Le grand roi Nabuchodonosor n'est pas resté sans laisser des traces de sa puissance à Chalanné. Le baril de Phillipps mentionne la construction du temple de Lunus, et nous avons des briques qui contiennent l'inscription suivante[1] :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, reconstructeur de la pyramide et de la tour, fils aîné « de Nabopallassar, roi de Babylone, j'ai construit le temple du AZ[2] de la grande déesse, le « temple de Sin, qui est situé dans Chalanné, en honneur du dieu Sin, mon seigneur. »

Nous trouvons ensuite les briques réunies des noms de Nabonid et de Nabouimtouk, si ces deux noms ne représentent pas le même personnage. Voilà d'abord les textes qui portent sûrement le nom de Nabonid[3]. Le premier se trouve sur des briques dans la pyramide de Mugheïr :

« Nabonid, roi de Babylone, reconstructeur de Chalanné, j'ai restauré le temple du roi « du.... (idéogramme inconnu), le *ziggurrat* du temple du IZ de la grande déesse, et je l'ai « remis à sa place. »

Dans la même ruine on trouve les briques qui portent la légende suivante :

« Nabonid, roi du monde, roi de Babylone ; c'est lui qui a bâti le temple..... le temple « dans le temple du IZ de la grande déesse, en honneur de Mylitta, sa souveraine. »

Au sud-ouest se trouvent quelques collines artificielles où les briques nous ont conservé le nom du même roi :

« Nabonid, roi de Babylone, reconstructeur de la pyramide et de la tour, j'ai construit le « temple de l'occultation (?), le temple..... qui est dans Chalanné, en honneur du dieu Sin, « mon seigneur. »

Mais le document le plus étendu est le texte suivant, qui se trouve en quatre exemplaires sur des barils d'argile à Londres :

« Nabouimtouk, roi de Babylone, reconstructeur de la pyramide et de la tour, adorateur « des grands dieux, moi. »

[1] Voir *West. As. Inscr.* pl. VIII, n° IV, et comparez plus haut p. 233.

[2] Cet idéogramme, qui apparemment désigne le temple de Lunus, s'écrit BIT IZ NU IK, ou BIT AZ NU IK, et l'idéogramme NU IK permute avec l'expression de « grande déesse » dans plusieurs exemplaires de l'inscription de Mugheïr. Le changement d'AZ et d'IZ est également un fait très-singulier ; il rend très-probable l'opinion de voir dans cet idéogramme l'expression phonétique d'une matière, peut-être d'un arbre. Nous penserions, dans ce cas surtout, au cyprès.

[3] *West. As. Inscr.* pl. LXVIII.

« Le temple du roi du..... le *ziggurrat*[1] du temple du IZ de la grande déesse qui est « dans Chalanné, avait été commencé par Orcham, un roi antérieur; mais celui-ci ne l'avait « pas terminé. Ilgi, son fils, acheva sa magnificence.

« Dans les documents provenant d'Orcham et d'Ilgi, j'ai lu qu'Orcham n'avait pas terminé « ce *ziggurrat*, et qu'Ilgi, son fils, en avait achevé la magnificence. Dans le laps du temps, ce « *ziggurrat* s'en alla en ruines. J'ai reconstruit, sur les anciennes fondations qu'avaient posées « Orcham et son fils Ilgi, ce *ziggurrat*, comme il avait été jadis, en bitume et en briques, et j'ai « terminé sa construction en honneur du dieu Sin, le dieu du ciel et de la terre, le roi des « dieux, des dieux qui sont les véritables dieux habitant les grands cieux, j'ai refondé et rebâti « cette maison du IZ de la grande déesse, mon seigneur qui est dans Chalanné.

« Dieu Sin, seigneur des dieux, roi des dieux du ciel et de la terre, des dieux qui sont « les dieux habitant les grands cieux, que s'accomplisse ta grâce surtout sur cette maison, au « temps de ton coucher qui protége la pyramide, la tour et le temple du IZ de la grande « déesse, les temples de la grande divinité. Propage l'adoration de ta grande divinité parmi « les hommes, et qu'ils soient préservés du péché, et que nos œuvres soient fondées pour « l'éternité comme les cieux.

« Quand même Nabonid[2], roi de Babylone, a persévéré de pécher contre la grande divi- « nité, sauve-moi, accorde-moi largement une existence jusqu'aux jours les plus reculés. Et, « puisqu'il existe Balthasar (*Bel-śarr-uṣur*), le rejeton de mon cœur, mon fils aîné, propage, « à cause de lui, l'adoration de la grande divinité! Que sa vie soit préservée sans atteinte, aussi « longtemps que le permettent les destinées! »

Il existe du même roi des fragments d'un baril trouvé à Mugheïr, et dont nous avons déjà parlé. Ce document, quoique fruste, est de la plus haute importance, parce qu'il cite les rois antérieurs par leur nom. Il répète quelques phrases du texte dont nous venons de donner la traduction; mais il s'occupe aussi d'autres édifices, et cite, en dehors de la pyramide, de la tour, du temple de Sin, le temple du Soleil à Larsam (Senkereh), le sanctuaire d'Oannès à Nipour, et le Bit *Ulbar*, comme demeure des grandes divinités. Ce dernier édifice est à Sippara le temple de la déesse Anounit. Nous reviendrons sur ce texte, qui renferme également le nom de Balthasar, et, par cette mention, ces deux documents sont des plus importants parmi tous ceux qui nous restent de la Chaldée.

Loftus ayant entrepris une description exacte des ruines qu'il a explorées, et ces tumulus ne présentant pas un caractère extraordinaire, nous devrons borner ici notre excursion à Chalanné et prendre en considération les autres restes de la basse Chaldée.

ORCHOÉ (WARKA).

Parmi les ruines de la Mésopotamie proprement dite, aucune ne saurait nous intéres-

[1] Ou *śiggurat*, peut-être « tour. »

[2] Les quatre exemplaires portent tous ici *Nabonid*, tandis qu'ils ont en haut *Nabouintouk*; cela est au moins surprenant.

ser à un aussi haut degré que Erech de la Genèse (c. x, l. 6), l'Orchoé des Grecs. Non-seulement l'emplacement de cette cité, bâtie par Nimrod, est parfaitement certain, mais elle joint au suprême intérêt que nous inspire son importance biblique, celui d'avoir laissé une large trace dans les auteurs grecs et latins. Il y avait à Orchoé une école d'érudits chaldéens dont parlent les historiens anciens et Pline le naturaliste; et cette institution paraît s'être perpétuée jusqu'à des époques assez récentes. Car le même sol de Warka qui a recouvert, jusqu'aux dernières fouilles, les documents les plus antiques et les plus originaux de la Chaldée, nous a encore conservé les textes les plus modernes revêtus des noms royaux des Séleucus, Antiochus et Démétrius.

Les résultats que Loftus a obtenus des fouilles de Warka sont aussi intéressants par leur variété qu'instructifs par les renseignements multipliés qu'ils ont fournis. On sait à quoi s'en tenir sur la sépulture des anciens Chaldéens par la découverte des sarcophages qui furent, ainsi que les caisses des momies, les contours des corps; on a trouvé dans les objets d'art maintes indications sur l'état des arts dans cette ancienne civilisation. L'histoire de l'architecture des Chaldéens a été enrichie par la présence à Warka d'une ornementation extérieure; la monotonie qu'aurait présentée une façade toute plane y est rompue par un système continu et fixe de rentrées et de saillies. Enfin, quelques tablettes cunéiformes de ces contrées présentent une particularité ailleurs inconnue : autour d'un noyau formé par une tablette couverte d'une inscription se trouve une enveloppe en argile portant ce même texte, et qu'il faut briser pour découvrir le contenu.

Orchoé paraît avoir été la nécropole des rois d'Assyrie; Arrien parle des marais qui recouvraient les tombes des anciens rois de la Chaldée, à l'occasion de la tournée qu'Alexandre entreprit quelque temps avant sa mort. Les ruines de Weswas, de Bowariyeh, de Tell Ed sont remplies de sépulcres dont quelques-uns appartiennent certainement aux rois babyloniens. Les briques nous montrent en partie les mêmes noms que les débris de Mugheïr; nous en mentionnons une provenant du roi Orcham[1], et ainsi conçue :

« A la déesse Mylitta, sa souveraine, Orcham, le pasteur puissant, roi de Chalanué, roi des « Soumirs et des Accads, a construit son temple. »

La ruine de Bowariyeh où se trouve cette inscription a donc été, en partie, consacrée à la grande déesse dans ses formes différentes, comme à Nana et à Istar. Les temples du Soleil, de Bidin, de Bisit et de Nergal, dont parle Sennachérib[2], se trouvaient peut-être là.

Ilgi, le fils d'Orcham, construisit un temple à une déesse nommée, avec son expression idéogrammatique, « la souveraine des chemins de la terre; » les ruines se trouvent à Tell-Ed[3].

« A la déesse..... sa souveraine, Ilgi, le pasteur puissant, roi de Chalanné, roi des « Soumirs et des Accads, a construit le temple de..... en..... »

Le grand tumulus de Bowariyeh recouvre des œuvres que d'autres rois firent exécuter pour

[1] *West. As. Inscr.* pl. I, VI. — [2] Inscription de Constantinople, l. 31. — [3] *Ibid.* pl. II, II, n° IV.

orner le temple de Mylitta. Nous trouvons entre autres le nom de *Mardouk-idin-akh*, Méro-« dach a donné un frère, » dans la légende suivante [1] :

« A la souveraine déesse Mylitta, la déesse de l'Orient, sa souveraine, Mardouk-idin-akh, « roi de Babylone, créature de Mérodach, roi des Sounirs et des Accads (?), a construit le « temple du dieu Oannès [2], le temple où trône sa gloire. »

On trouve à Warka des briques d'un roi *Sin-Saïd* [3], fils d'un roi dont le nom peut se lire *Bêlit-ḫasiḫat*, « Mylitta providet. » La même ruine de Bowariyeh nous fournit les légendes suivantes :

« Sin-Saïd, fils de *Bêlit-ḫasiḫat* (?), roi d'Orchoé, constructeur du Bit-Anu. »

Dans la porte de Weswas, on a déterré des briques portant ce qui suit :

« Sin-Saïd, le pasteur puissant, roi d'Orchoé, roi de Gannnu, a bâti ce palais. . . . . »

Le nom de Gananu se retrouve plus tard, comme nom de ville de la basse Chaldée, dans les inscriptions de Salmanassar III, sous la forme de Gananat (Layard, pl. XV, l. 25).

Les noms d'autres monarques seront sans doute retrouvés encore; parmi ceux dont on a déjà découvert le souvenir, il en est un dont le nom serait presque impossible à lire, si les syllabaires de Sardanapale V ne venaient pas à notre aide. Le nom de ce roi s'écrit en monogrammes KA MUM A [4], et cet idéogramme se trouve, comme nominatif régissant le dieu Oannès, dans l'inscription de Hammourabi (*West. As. Inscr.* pl. IV, n° xv, l. 7), signifiant une épithète de ce roi. Le sens de l'expression idéographique est donc évidemment ami, favori, adhérent, ou quelque chose d'analogue à cet ordre d'idées. Or les syllabaires que nous venons de citer établissent, pour l'idéogramme KA MUM, les significations « aimer, » *ḫabab*, *nagag*, et « prôner, « annoncer, » *nabû* (K. 197). La racine *ḫabab*, אהב, dans toutes les langues sémitiques, veut dire aimer, et cette même racine est, selon le témoignage des mêmes textes, rendue aussi par l'idéogramme KA RI A. Nous nous décidons pour ce dernier mot et prononçons le nom royal *Ḫabub*, qui a l'analogie du nom *Ḫanun*, roi de Gaza, trouvé dans les textes de Sargon.

La brique de Warka porte une légende remarquable par le titre simple de seigneur, et nous croyons que le roi Haboub peut bien être l'un de ces rois arabes dont parle Bérose, à cause de la physionomie du nom :

« A Mylitta, la déesse souveraine, sa souveraine, Haboub, le *patiš* (seigneur). . . a bâti « sa maison. »

Une brique identique a été trouvée à Babylone. Le deuxième caractère de la première n'étant plus bien visible, cette incertitude est assez importante pour que nous la signalions, car,

[1] *West. As. Inscript.* pl. V.

[2] Le *Bit Anu* (BIT AN NA) est souvent consacré à Mylitta.

[3] Les signes sont en effet *sa* et *it*, mais il est plus que probable que ce groupe était un idéogramme et qu'il se prononçait tout autrement.

[4] MUM est le caractère n° 110 du catalogue. La forme archaïque semble avoir échappé à sir Henry Rawlinson, qui décompose le signe archaïque rendant *mum* en deux signes modernes signifiant *fils* et *porte*. L'inscription de Hammourabi du Louvre porte également (col. II, l. 7) la forme archaïque qui se trouve dans notre nom propre.

si le signe archaïque n'est pas *kit* (n° 222 du Catalogue), mais *ip* (n° 47), l'idéogramme n'est pas celui qu'on trouve tome II, p. 88, n° 6, mais le mot Nimip, l'Hercule des Assyriens.

Toutefois, des textes, provenant de la ruine de Zerghoul et appartenant à ce même roi, prouvent qu'il s'agit d'une déesse.

On voit que, jusqu'ici, les ruines de Warka ont fourni moins de briques différentes entre elles que Mugheïr; mais elles présentent l'avantage de pouvoir servir à une identification certaine. L'idéogramme d'Érech est RUT KI, « la ville de la lune; » car le premier signe[1] est interprété par *araḫ*, « lune. » Les lettres qui, ensemble, désignent Érech, se trouvent encore, comme lettres composantes, avec SIS, dans le nom de Mugheïr (Chalanné), avec ZIR ou ZARI dans le nom d'une autre localité (Zerghoul), et avec UT (soleil) dans le nom de Larsam. Toutes ces désignations se trouvent réunies dans les inscriptions de Sargon.

Nous n'avons pas de preuve directe de la prononciation assyrienne du nom d'Orchoé; il nous est pourtant impossible d'hésiter entre les termes d'*Urkû* et d'*Arkû*. En faveur du premier militent la désignation grecque Ὀρχόη, l'Ὀρέχ des Septante, les formes talmudique et arabe, tandis que le texte hébreu de la Genèse et le chaldaïque *Arkevaïé* (*Esdr.* c. IV, l. 9) recommandent la forme *Arkû*.

La transcription du monogramme n° 120 par *araḫ* pourrait faire penser à une identification de Warka avec le nom *Kamariné*, qui se trouve comme équivalent d'Οὐρήν chez Alexander Polyhistor (*Fragm. histor. græc.* éd. C. Müller, t. III, p. 212), si l'on voulait voir dans *Kamariné* le mot arabe *ḳamar*, « lune. » L'identification de Warka et d'Ur est ancienne; nous avons dit que nous ne l'acceptons pas, parce que nous ne voyons pas dans l'Ur de la Genèse la désignation d'une ville, mais celle de la Mésopotamie entière. On n'ignore pas, du reste, que la ville d'Orfa, située tout au nord, revendique, à cause de la similitude de nom, le même honneur, que nous ne pourrions avec sûreté attribuer à Warka.

Il y a, d'autre part, un témoignage direct qui pourrait militer pour l'explication d'Orchoé par *ville lunaire*, c'est le passage de Nabuchodonosor, dans l'inscription de Phillipps (voyez p. 234), qui parle de la consécration d'un temple à la déesse Istar, déesse d'Orchoé. Nous ne croyons pas, il est vrai, que la divinité ait été exclusivement déesse de la lune; mais il est certain que les attributions des dieux ont varié beaucoup; et, si Istar est appelée « souveraine des combats » dans les textes assyriens, si elle est, en même temps, la planète de Vénus, elle a pu, à une certaine époque, partager les qualités de Nanæa.

LARSAM (SENKEREH).

Les ruines appelées aujourd'hui ruines de *Senkereh* ont fourni des objets qui attestent l'importance extraordinaire de la ville anéantie. Le nom babylonien de la cité est composé de trois signes, UT, RUT, KI, et peut se traduire par ville du milieu du soleil, ou ville du soleil

[1] Voir la note p. 260, 1, sur ce signe confondu par les inscriptions avec n° 120; peut-être le signe que dubitativement nous transcrivons par RUT a-t-il la valeur de *gul*. Le syllabaire K. 110 est fruste à cet endroit.

et de la lune. Le texte connu sous le nom de baril de Phillipps nous prouve que, du temps de Nabuchodonosor, on le prononçait *Larsam*. Ce passage précieux nous donne le moyen d'identifier cette ville de Senkereh avec celle de Ἀάραγχα, ou Ἀάγχαρα, qui se trouve, comme la patrie de quelques rois antédiluviens, dans les extraits restant de Bérose[1]. Il se peut que le nom moderne Senkereh ne soit qu'une altération du mot *Lankar* ou *Larsank*, qui n'a rien d'assyrien dans sa forme, et qui peut remonter aux temps antésémitiques.

Quoi qu'il en soit, l'identification de l'idéogramme de la prononciation phonétique et de la localité résulte de tous les textes. Nous savons, en outre, que la ville de Larsam, aujourd'hui Senkereh, a été, depuis les origines de l'empire jusqu'à Nabonid, une ville consacrée au culte du Soleil, et que le grand temple, connu entre tous, portait le nom de *temple du Jour*[2]. Les tables sacrées de Larsam avaient été apportées à Sippara par Xisuthrus, et nous trouvons dans les textes de Nabonid un témoignage curieux sur lequel nous reviendrons.

Orcham y fonda un temple du Soleil, ce qu'atteste la légende suivante :

« Au dieu Soleil, son maître, Orcham, le pasteur puissant, le roi de Chalammé, roi des « Soumirs et des Accads, a construit son temple[3]. »

Le roi Pournapouriyas n'a pas laissé de traces à Mugheïr; mais nous trouvons dans les ruines du temple du Soleil à Larsam des briques avec la légende suivante :

« Au dieu Samas (Soleil), grand maître du firmament, qui donne à Larsam le souffle de « la vie (?), à son roi, Pournapouriyas, le roi puissant, roi de Babylone, roi des Soumirs et « des Accads, a construit ce temple du Jour, le temple . . . . .[4] »

Le roi Hammourabi résidait à Larsam et continua la construction du *Bit-nahar*. Les briques trouvées sur l'angle de la ruine portent :

« Hammourabi, roi puissant, roi de Babylone, roi des quatre régions, a construit le temple « du Jour, le temple du Soleil à Larsam. »

Le seul document, écrit en caractères phonétiques, qui nous soit resté de cette ancienne dynastie antéassyrienne, a été acquis par le Musée du Louvre. L'inscription gravée sur une pierre blanche, en caractères archaïques très-élégants, est la plus ancienne qui soit conçue en lettres phonétiques, et, par cela seul, elle est du plus haut intérêt pour l'histoire de la langue assyrienne. Ce document parle de l'établissement d'un canal au milieu de la Mésopotamie, et a pu être trouvé à Senkereh. Nous en publions ici la traduction[5] :

« Hammourabi, roi puissant, roi de Babylone, le roi qui gouverne quatre régions, qui « attaque les ennemis de Mérodach, le pasteur qui réjouit le cœur de ce dieu, moi.

« Nous disons : Les dieux Ao et Bel-Dagon m'ont donné les peuples des Soumirs et des « Accads pour régner sur eux; ils ont rempli ma main des tributs de ces nations.

« J'ai fait creuser le Nahar-Hammourabi, la providence des hommes de la Babylonie, le

[1] Voir *Fragm. hist. græc.* éd. Didot, t. II, p. 500.

[2] BIT UT RA, *bit-nahar*.

[3] *West. As. Inscr.* pl. I, n° VII.

[4] Ce qui suit est inintelligible pour nous.

[5] M. Ménant prépare une publication de ce texte, accompagnée d'une analyse grammaticale.

« canal qui conduit aux terres des Sounirs et des Accads. J'ai dirigé le cours de ses branches « dans les plaines désertes, je les ai fait déverser dans des fossés desséchés, et j'ai donné ainsi « des eaux perpétuelles aux peuples des Soumirs et des Accads.

« J'ai réparti les habitants du pays des Sounirs et des Accads dans des bourgs étendus : « j'ai changé les plaines désertes en terres arrosées; je les ai pourvues de fertilité et d'irrigation, « j'en ai fait une demeure de tranquillité.

« Nous disons ceci : Hammourabi, roi puissant, favori du dieu suprême, moi.

« D'après les ordres impénétrables du dieu Mérodach, le redoutable, j'ai construit un « mur élevé avec de grandes tours, dont les cimes sont hautes comme des montagnes, à la « prise d'eau du Nahar-Hammourabi, la providence des hommes. J'ai nommé ce mur d'après « la mère qui m'a enfanté, épouse du père qui m'a engendré. J'ai demeuré dans ces régions « dans le souvenir pieux de la mère qui m'a enfanté et du père qui m'a engendré. »

Il s'est trouvé encore, provenant de ce roi, un autre texte sur lequel nous reviendrons. Il s'y agit de la ville ZIR RUT KI ou *Zari* RUT KI.

Jusqu'ici, les tumulus de Larsam ne nous ont pas donné de documents émanant des rois assyriens; mais le plus grand monarque de Babylone, Nabuchodonosor, continua l'œuvre de ses prédécesseurs en embellissant encore davantage le temple consacré au Soleil. Une brique de Senkereh porte la légende suivante :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, reconstructeur de la pyramide et de la tour, fils aîné « de Nabopallassar, roi de Babylone, moi. J'ai bâti le temple du Jour, le temple du Soleil, « en l'honneur du dieu Samas, mon maître. »

Des barils en argile, couverts d'un texte de cinquante lignes, relatent plus longuement la restauration de ce temple. Nous faisons suivre ici la traduction de ce curieux document [1] :

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, chef de la domination, qui a soin des habitations, « qui adore le maître des maîtres, reconstructeur de la pyramide et de la tour, fils aîné de « Nabopallassar, roi de Babylone, moi.

« Nous disons : Mérodach, le grand seigneur, le chef des dieux, l'inspirateur, m'a confié « les pays et les hommes pour les conduire.

« Aujourd'hui, je dis : il existe un temple du Jour, le sanctuaire du Soleil dans Larsam. « Depuis les temps reculés, il s'était changé en colline de poussière; dans son intérieur les « murs s'étaient effondrés et les remplissages n'étaient plus recouverts. Pendant mes campagnes, « le grand maître Mérodach sévit contre le temple du Jour; le dieu protecteur s'enfuit et « le laissa; il dissipa la terre qui s'y trouvait, et ses remplissages furent visibles.

« Puisque moi, Nabuchodonosor, roi de Babylone, je suis le chef de ceux qui adorent le « dieu, il m'a encouragé à refaire le temple du Jour; j'ai déblayé et consolidé la pierre angu- « laire antérieure; sur celle-ci, j'ai amoncelé de la terre à une grande hauteur, et j'ai posé

[1] *West. As. Inscr.* pl. LII, n° V.

« là-dessus des briques. J'ai construit le temple du Jour, la maison éternelle, la demeure du « Soleil, mon maître, en l'honneur du Soleil, qui habite le temple du Jour à Larsam, en l'hon- « neur du grand seigneur et mon maître.

« Ô Soleil! grand seigneur, bénis à ton coucher, dans ses premières et dans ses dernières « parties, le temple du Jour, le grand exploit de mes mains. Qu'avec ton aide me soient « accordées une vie jusqu'aux jours éloignés, la stabilité du trône, la victoire de mon épée. « Les seuils, les linteaux, les escaliers(?), les colonnes du temple du Jour, mes œuvres sans « reproche, rappelleront les dépouilles que je te dois[1]. »

Dans le baril de Phillipps (col. II, l. 42-43), le roi dit :

« J'ai fondé, j'ai bâti à Larsam le temple du Soleil et de la Lune, mes seigneurs. »

Nabonid continua l'œuvre de son prédécesseur, car à la même place on trouve des briques portant la légende suivante :

« Nabonid, roi de Babylone, reconstructeur de la pyramide et de la tour, fils de Nabou- « balatirib, le maître, l'auguste. »

A partir de là, nous perdons la trace de Larsam, et il a fallu les découvertes de notre siècle pour retrouver ce nom dans les ruines de Senkereh.

Non loin de Senkereh se trouve la ruine de *Tell Sifr* (colline de cuivre), où Loftus a fait des fouilles. L'explorateur anglais y trouva beaucoup d'instruments en cuivre et des tablettes inscrites enveloppées dans une autre inscription. Ces textes datent des temps des rois Samsi-Anou, inconnu ailleurs, et Hammourabi; ce sont les plus anciens documents particuliers que nous connaissions. Le nom antique de Tell Sifr n'est pas encore constaté.

ABOU SHAHREIN.

Dans le midi de la Mésopotamie, M. Jones Taylor a le premier exploré les ruines d'Abou Shahrein, dans lesquelles je suppose la ville des Grecs Rata, qui se retrouve, dans les textes cunéiformes de Khorsabad, citée sous le nom de *Rat*. M. Taylor découvrit dans ces parages de petits rouleaux de plomb couverts d'une écriture très-fine, et qui, vue de près, montra une origine syriaque. Dans les nombreux tumulus que cet explorateur, et, plus tard, Loftus ont découverts, on trouve des briques empreintes des noms royaux que nous connaissons déjà par les fouilles de Mugheir. Nous traduisons les deux légendes ainsi[2] :

« Il-Amar-Sin, le seigneur suprême, natif de Nipour, qui a embelli (?) le temple de Bel- « Dagou, le roi puissant, roi de Chalanné, roi des quatre régions du soleil, roi qui augmente « sa force, a construit cette enceinte pour augmenter sa force. »

L'autre légende est plus brève, mais presque identique à la première.

ZERGHOUL.

Nous identifions avec la localité de Zerghoul le nom antique de ZIR RUT KI, ville citée

[1] *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, t. I, pl. LI. — [2] *West. As. Inscr.* pl. III, n° XII.

comme étant dans la Mésopotamie par le roi Sargon. Si l'on avait la certitude qu'on dût regarder le groupe susdit comme un idéogramme, toute tentative de le prononcer serait vaine, jusqu'à ce qu'on eût trouvé une explication directe résultant d'un texte assyrien; mais, pour ce cas spécial, nous avons un indice qui nous permet d'y voir une expression phonétique. Le premier signe, ZIR, est transcrit dans ce même nom de ville *Zari*, ce qui prouve que ce signe n'est pas un caractère rendant une idée, mais bien une lettre phonétique. Le second, RUT, nous est inconnu pour sa valeur phonétique, que rend on ne peut mieux le moderne Zerghoul; celle-ci se trouve à l'est du fleuve Hye, qui traverse la Mésopotamie.

Nous trouvons ici des briques provenant du roi Haboub, qui y consacra un temple à la déesse Mylitta [1].

« A Mylitta, la souveraine, sa reine..... la souveraine, Haboub, le patis..... a « fait..... »

Les idéogrammes que contient cette inscription ne sont pas encore déchiffrés.

C'est en l'honneur de cette même déesse que le roi Hammourabi bâtit un temple. Nous lisons sur une pierre [2], aujourd'hui conservée dans le Musée britannique, et écrite entièrement en caractères idéographiques :

« A Mylitta de Zari, la souveraine de l'eau, du feu, de la terre, de l'air, la déesse du « firmament, à sa souveraine, Hammourabi, ami d'Oannès, de Bel-Dagon, favori du Soleil, « le pasteur, qui réjouit le cœur de Mérodach, qui atteste la faveur immuable de Mylitta, « le roi puissant, roi de Babylone, roi des Soumirs et des Accads, roi des quatre régions, « roi adorateur du plus grand des dieux, moi. »

(Suivent plusieurs lignes encore fort obscures, et le texte finit ainsi :)

« A Mylitta qui soutient la puissance de Zari, ville sacrée, à la souveraine d'Akari, j'ai « construit le temple de l'âme du monde, le temple du soutien de sa puissance. »

Voilà les seuls vestiges de cette localité, dont l'identification semble m'être assez clairement démontrée.

NIPOUR (NIFFAR).

Les ruines que nous mentionnerons maintenant sont situées au sud-est de Babylone, au milieu même de la Mésopotamie, et se distinguent par leur étendue et leur aspect imposant. La ville de Niffar a survécu à la puissance de Babylone; le Talmud la cite comme remplaçant l'ancienne Chalanné, et, jusqu'au XIIe siècle, cette ville très-considérable fut le siége d'un évêque chrétien; Yakout [3], dans son Dictionnaire, la nomme également, et dit qu'elle appartient au pays de Babel et de Tifouk, le territoire de l'ancien Médain.

Nous croyons que la raison de similitude de nom est assez puissante pour voir dans cette

[1] *West. As. Inscr.* pl. V, n° XXIII, 4.

[2] *Ibid.* pl. IV, n° XV, 2.

[3] Yakout dit que le nom s'écrit avec un *kesra* sous l'*n*, et un *fatha* pour le *f* redoublé. Néanmoins les Arabes prononcent aujourd'hui *Nuffer*, et cette forme ressemble à celle du Talmoud.

ville moderne la cité babylonienne Nipour, si souvent mentionnée dans les textes assyriens. Le laps de temps écoulé entre les derniers documents parlant de Nipour et l'apparition de Niffar n'est pas assez considérable pour qu'on n'admette pas l'existence non interrompue de la ville, d'autant plus qu'elle était, par sa position assez favorisée, comme lieu d'étape entre Babylone et Suse.

Nipour figure dans les textes de Sargon à côté de Babylone, de Borsippa et de Sippara; elle reparaît dans les inscriptions de Sennachérib comme l'une des villes les plus florissantes de la Mésopotamie. Le syllabaire K. 46 a, fort heureusement pour nous, établi d'une façon au-dessus de tout doute l'idéogramme qui désigne cette ville, qui est ᵎIN KIT KI, « la ville « du seigneur du monde. » Les ruines sont illustrées par les noms des plus anciens monarques. Le roi que nous nommons Orcham a laissé à Nipour des traces de sa puissance. La grande ruine nommée aujourd'hui *Tel-bint-el-Amr*, d'où même les *Sakkhara* de Hillah extraient des briques, recèle les légendes suivantes sur briques :

« Orcham, roi de Chalanné, roi des Soumirs et des Accads, serviteur de la déesse du « firmament (?), a construit ceci. »

Une pierre noire trouvée dans les marais porte l'inscription :

« A Mylitta Taauth, sa souveraine, Orcham, le puissant pasteur, le roi de Chalanné, roi « des Soumirs et des Accads, a construit ce sanctuaire pour soutenir sa puissance. »

On trouve aussi à Niffar des briques qui probablement appartiennent à Ismidagan, qui se nomme seigneur *d'Orchoé, et roi de Nisin* (?).

Le pays des Soumirs et des Accads est l'intérieur de la Mésopotamie; nous avons vu que le mot d'Accad, chez les Assyriens, est plutôt une désignation de peuple que de cité, quoique la Genèse nomme Accad une des quatre villes de Nimrod. A cause de la position de Nipour et de sa haute antiquité, je serais enclin à voir la *cité* d'Accad dans la devancière du Niffar de nos jours.

SIPPARA (SUFEIRAH).

Les localités dont nous venons de retracer les débris exigus, seuls témoins d'une splendeur éteinte, n'étaient pas les uniques centres de civilisation dans cette région si riche en souvenirs. Mais de la plupart de ces autres cités il ne survit que le nom, et quelquefois, par un rare bonheur, nous pouvons montrer l'emplacement où jadis elles s'élevèrent. Ainsi nous connaissons l'endroit où se trouvait Sipar, Sépharvaïm de la Bible, Sippara des Grecs, consacré au soleil, τὰ τοῦ Ἡλίου Σίππαρα, où, selon la légende babylonienne, l'appruche du déluge fut annoncée au roi Xisuthrus. Mais la colline de *Sufeirah* n'a pas encore été fouillée, et retient encore des trésors archéologiques, qu'elle rendra peut-être un jour.

Dans ce cas, on devrait rechercher surtout le temple *Ulbar*[1], dont les ruines sont illustrées

[1] *Ulbar* est un idéogramme dont nous ignorons la véritable prononciation.

par un des monuments les plus curieux de l'antiquité asiatique, le baril fragmenté de Nabouimtouk, trouvé par M. Taylor à Mughéir. Nous avons déjà parlé de ce document, dont la mutilation rend l'interprétation assez difficile; mais ce qui en reste est déjà d'une importance extrême. Nous avons, dans ce texte, les seules données sur l'antiquité chaldéenne provenant d'un roi babylonien, et, en même temps, les uniques renseignements sur la dernière histoire de la cité de Sémiramis.

Nous reproduisons ce document, qui rend compte surtout de la recherche des tables sacrées de Xisuthrus, dont parle Bérose[1], et cachées dans la pierre angulaire (*timin*) de Sippara. Nabouimtouk donne l'historique des recherches infructueuses que de nombreux rois avaient faites avant lui, pour arracher au sol ces précieuses données. Il nous apprend que le roi *Sagaraktiyas*, inconnu encore, mais appartenant à la famille des Pournapouriyas, probablement de race élamite, avait été l'auteur d'une inscription qu'il copie littéralement. C'est le seul exemple d'un fait semblable, et qui ajoute à l'immense intérêt du texte, dont suit la traduction.

(Première colonne, le commencement manque.)

. . . . . .

. . . . . « et je le revêtis d'airain brillant; j'arrangeai symétriquement l'intervalle de ses « portes.

« Ce temple du Jour, j'en ai achevé la magnificence, et je le fis resplendir comme le Soleil. « Pour m'assurer une longue vie, j'ai réservé à mon maître, le Soleil, une part de mon butin. « Soleil, grand seigneur, lumière sans reproche, suivi du dieu Sin (Lunus), le père qui t'a « engendré, qu'avec ton assistance soient achevées les œuvres de la pyramide, de la tour, « le temple du Az de la grande déesse, le temple du Jour, le temple d'Oannès, le temple « *Ulbar*, les demeures des grandes divinités! Que leurs fondations durent comme les cieux! « Et perpétue dans le cœur..... des hommes la crainte de Sin, du chef des dieux et du « dieu Mérodach. Que leurs fondations durent aussi longtemps que le permettent les des- « tinées!

« Quand même Nabouimtouk, roi de Babylone, aurait péché contre leurs grandes divi- « nités, que sa vie soit préservée!.....

. . . . . .

. . . . . « Chalanné..... des dieux.....

. . . . . « Dans les jours victorieux de Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon prédécesseur « fils de Nabopallassar, roi de Babylone (le roi commença à rebâtir le temple), pour réjouir « le cœur du Soleil et de Sin, ses maîtres. (Il construisit) les portes, posa les pierres angulaires « des palais et embellit les murs qui.....de cette ville et cette maison. Il fit un..... « et pénétra jusqu'aux soubassements.

[1] Voir *Fragm. histor. græc.* t. II. p. 501.

« Le temple du Jour, qu'avait fait Pournapouriyas, mon prédécesseur (était tombé en « ruines). Sur la pierre de fondation de Pournapouriyas..... restaura ses côtés orientaux..... « il disposa..... de ce temple. Il bâtit (un palais) pour la demeure (de sa royauté), la « crainte de sa majesté; mais n'en acheva pas la magnificence. J'ai élevé son.....

« Nabouimtouk, roi de Babylone, reconstructeur de la pyramide et de la tour, dans la « dixième année de mon règne victorieux.....

.....

Fragments de la deuxième colonne.

.....

..... « Pendant 700 ans[1], il ne fut rien fait..... il fit un temple au Soleil..... « sur la pierre angulaire de Hammourabi je construisis son mur extérieur. Je consacrai « (le temple), je plaçai.....

« J'ai fondé, j'ai coustruit ce temple du Jour, je l'ai recouvert dans ses *sululs* avec des « poutres de cèdre et de cyprès..... J'ai fait le temple du Jour; je l'ai fait reluire comme « le Jour. J'ai réservé, en l'honneur du dieu Soleil, mon chef, une part du butin de mon « ennemi.

« Soleil, lumière sans reproche (protége à ton) lever (les temples des grandes divini- « tés), la pyramide, la tour, le temple du Iz de la grande déesse, le temple du Jour, le « temple d'Oannès, le temple *Ulbar*; qu'avec ton assistance, leurs fondations durent comme « les cieux.

« Quand même Nabouimtouk, roi de Babylone, aurait péché contre la grande divinité, « que sa vie soit préservée! Et, puisqu'il existe Belsaroussour, mon fils aîné, la progéniture de « mon cœur, prolonge ses jours aussi longtemps que le permettent les destinées!

« Les tables de Larsam étaient enfermées dans la pierre de fondation (*timin*) du temple *Ulbar*, « d'Agané (Sippara), dans des temps anciens par (Sagaraktiyas)[2] roi de Babylone et Naramsin, « son fils, mes prédécesseurs, et n'avaient pas été vues jusqu'aux jours victorieux de Nabouim- « touk, roi de Babylone. Kourigalzou, roi de Babylone, mon prédécesseur, les chercha: mais « il ne trouva pas la pierre de fondation du temple *Ulbar*. Et alors il fit une inscription : « J'ai

[1] Le chiffre n'est peut être pas complet, en ce sens que *mille* ou *deux mille* peuvent manquer avant 700.

[2] C'est ainsi que nous restituons le nom du père de Naramsin, dont nous avons trouvé un vase provenant de Babylone. Nous avons donné la traduction (t. II, p. 327), sauf le nom du père.

« Naramsin, roi des quatre régions, fils de Sagaraktiyas. » Nous avions déjà soupçonné, par une intuition que rien ne justifiait alors, l'identité du nom du vase de Naramsin et de celui qui se trouve ici. Sur le vase, le nom est phonétiquement écrit, NAM RA AK SI KAN KI. Or les tablettes de Sardanapale (K. 197) nous disent que NAM et SIGA ont la même valeur, et qu'en assyrien l'objet désigné par ces expressions idéographiques se dit *sinu*. Le nom de *Sagaraktiyas* se trouve ainsi écrit, colonne III, ligne 20 de ce cylindre, tandis que, ligne 40, on distingue les traces de *Sagarakuikanki*. La seule objection qu'on pourrait faire à notre identification serait tirée de la forme élamite du nom paternel, tandis que le fils porte un nom assyrien; mais Simtisikarhak est bien le grand-père de Zikar-Sin. D'ailleurs, nous avons trouvé à Londres une inscription qui donne les noms des monarques élamites, et en regard la signification assyrienne. Nous reviendrons sur ce document très-important.

« cherché la pierre angulaire et je ne l'ai pas trouvée. » Assarhaddon, roi d'Assyrie, roi des « Légions, les fit chercher.....

.....

Lacune.

..... « et Nabuchodonosor, roi de Babylone, fils de Nabopallassar, mon prédécesseur, em- « ploya son armée, et chercha la pierre angulaire de ce temple *Ulbar*, et ne la trouva pas.

« Et moi, Nabouimtouk, roi de Babylone, reconstructeur de la pyramide et de la tour, « dans mes années victorieuses, par la crainte d'Istar d'Agané, ma souveraine, je fis un puits. « Samas (le Soleil) et Ao m'excitèrent, et je me mis à chercher la pierre angulaire du temple « *Ulbar*, en partie par mon bonheur, en partie par ma constance, digne d'un roi. Je comman- « dai à mon armée la recherche de cette pierre angulaire, et trois périodes d'années[1] après « les fouilles qu'avait entreprises Nabuchodonosor, roi de Babylone. Et ils l'explorèrent, « avant et après (pendant longtemps), et j'ai cherché et je n'ai pas trouvé. Et ainsi ils dirent : « Nous avons cherché cette pierre angulaire, et nous ne l'avons pas vue. » Et l'orage des eaux « avait tout inondé, et avait fait une ruine.....

.....

Fragments de la troisième colonne.

(Très-grande lacune, où le roi doit avoir rendu compte de sa réussite finale.)

..... « le temple de Sin..... et ce temple.....

« pour la construction de ce temple.....

..... « dans la pierre angulaire du temple *Ulbar* (j'ai trouvé) et j'ai lu le nom de Saga- « raktiyas (roi de Babylone) dans ces profondeurs :

« (Sagaraktiyas,) pasteur véritable, seigneur auguste (roi de Babylone), moi. Je dis : Le « Soleil et la déesse Anounit m'ont appelé pour gouverner les pays et les peuples. Ils ont « rempli ma main des tributs de tous les hommes. Je dis ceci : Ce temple du Jour, temple du « Soleil, mon maître, de Sippara, et la maison d'Ulbar d'Anounit, ma souveraine, à Sippara, « furent renversés jusqu'à leurs substructions, par Zabouni, dans les temps antérieurs. J'ai « déblayé leurs substructions, j'ai mis à nu leurs fondations, j'ai éloigné les amas de terre, j'ai « délimité leurs parements, j'ai achevé leurs *uṣurat*, j'ai rempli leurs fondations, j'y ai apporté « de la terre nouvelle. J'ai aplani les foudations, et j'ai mis au-dessus le soubassement. A la « gloire du Soleil et d'Anounit, pour ma propre satisfaction, ils m'accordèrent la constance « de leur affection. Qu'ils prolongent mes jours, qu'ils rétablissent ma première vie, et qu'ils « perpétuent dans cette maison les années de bonheur. Qu'ils conservent l'écriture de ce « document, et qu'ils rehaussent la gloire de mon nom. »

« C'est ainsi que j'ai trouvé la date et le nom de Sagaraktiyas[2], roi de Babylone, mon

[1] Probablement trente-six ans.

[2] Écrit, à cet endroit, assez lisiblement, Sagarakû-kanki. En tout cas, il n'y a pas dans le texte les lettres *ti ya as*. J'ai eu, pendant quelques instants, l'idée de voir dans ce nom celui de Xisuthrus, le Noé des Chaldéens; mais la teneur de l'inscription du roi antique ressemble.

« prédécesseur, qui a construit le temple *Ulbar* dans Sippara, en l'honneur d'Anounit et a « posé la pierre angulaire. Le *basil* de l'orient, le *basil* de l'occident et la pierre angulaire « antérieure, je les ai replacés dans les fondations. J'ai revêtu l'extérieur de la maison *Ulbar*, « et j'ai achevé sa magnificence; je l'ai fait reluire comme le Soleil. J'ai donné à la déesse « Anounit, la grande déesse, ma souveraine, par la prolongation de ma vie, une partie de « mon butin.

« Anounit, grande déesse, suivant le dieu Sin, le père qui t'a engendré, qui surveille la « pyramide, la tour, le temple du Az de la grande déesse, le temple du Jour, le temple « d'Oannès, le temple *Ulbar*, les demeures[1] de ta haute divinité, qu'avec ton assistance mes « œuvres soient achevées! Que leurs fondations durent comme les cieux! Perpétue dans le « cœur..... des hommes la crainte de Sin, du chef des dieux et du dieu Mérodach! Que « leurs fondations durent aussi longtemps que le permettent les destinées!

« Quand même Nabouimtouk, roi de Babylone, aurait péché contre la grande divinité, « sois-lui propice. Et, puisqu'il existe Balthasar, le fils aîné, le rejeton de mon cœur, prolonge « ses jours aussi longtemps que le permettent les destinées! »

(Suivent quelques lignes mutilées de la fin du document.)

Sippara est nommé dans les textes de Sargon avec Babylone et Nipour, et, dans l'inscription de Tiglatpileser IV, la cité est nommée *Sippar sa Samas*, précisément comme l'appelle Bérose dans le membre de phrase grecque que nous venons d'alléguer. Mais aujourd'hui nous pouvons demander : qu'est devenue la splendeur de tant de cités de la Mésopotamie, comme jadis déjà l'émissaire assyrien de Sennachérib dit aux Juifs, pour les intimider (*Isaïe*, c. XXXVIII, l. 19) :

« Où sont les dieux d'Hamath et d'Arpad, où sont les dieux de Sépharvaïm? »

Ce ne sont pas seulement les dieux que nous cherchons; mais les noms des rois eux-mêmes ne sont connus que très-imparfaitement. Le lecteur sera peut-être satisfait de voir réunis tous les monarques dont les rares vestiges se trouvent dans les ruines de la Chaldée, et dont les noms nous sont conservés. Nous en donnons la liste dans la page suivante; cette liste n'a pas la prétention de suivre l'ordre chronologique, ce qui serait impossible; mais elle peut montrer que les dernières recherches n'ont pas été sans fruits pour l'histoire primordiale de l'Asie.

En dehors des noms connus par les briques publiées, nous avons tout dernièrement découvert à Londres une liste des anciens rois appartenant à cette dynastie ancienne, où les noms susiens ou élamites sont expliqués en regard par des mots assyriens. Malheureusement la tablette est fruste, le fragment n'a que cinq centimètres de longueur. Mais nous voyons que *kadar*, dans les noms, signifie adoration; *harbat*, seigneur; *parzi*, auguste; *purna*,

pour le contenu et le style, tellement aux documents de la dynastie chaldéenne, que j'ai maintenu l'opinion beaucoup plus rationnelle de voir dans Sagaraktiyas le père de Naramsin.

[1] Une très-grande difficulté est, ici, le suffixe *masculin* de la seconde personne, *ka*. On ne peut accuser Nabouimtouk d'un solécisme aussi grave; il faudra probablement voir une allocution à Sin.

loi; *mili*, homme; *nimgi* est traduit par l'assyrien *édir*, signifiant peut-être fort. Le haut est fruste; le troisième nom est une reine; ensuite vient l'indication d'une période astronomique, par une ligne comprise entre deux traits.

Nous commençons par Orcham, et insérons :

Orcham.
Ilgi, son fils.

Ismidagau.
Gourgounoum, son fils.
Samsi-Hou Ier, frère du précédent.

Sagaraktiyas.
Naram-Sin, son fils.

Kansukallu.
Irsu-Sin.
Rim-Sin.

Amar-Sin.

Nour-Sin.

Bilit-Hasihat (?).
Sin-Saïd.

Samas-Anou.

Amat [1]...
Sar...
Une reine Illu-Nu (?).
(Période astronomique).
Hammourabi.
Ammidikaga.
Kourgalzou.
Nammaspihou.
Oulampouryas.
Parziruttas.
Miliaihou.

Pournapouriyas.
Kadarbilkit.
Oulamharbat.
Milihali.
Milisoumou.
Mili-Sibarrou.
Milikit.
Nimgirabi.
Nimgirabikit.
Nimgirabipouryas.
Kadarpouryas.
Kadarkit.
Nazisihou.
Nazipouriyas [2].

Pournapouriyas II (?).
Kourgalzou II (?).

Sin-Innabi.

Mardoukiddinakh.

Libit.....

Adannou-Sin.
Sin-Habal-. . . . fils du précédent.

Hou-Habal-Isourrik.

Simtisi-Karhak.
Koudourmapouk, fils du précédent.
Zikar-Sin, fils du précédent.

Haboub.

Nous avons cinquante et un noms, tandis que la première dynastie chaldéenne, selon Bérose, n'en contenait que quarante-neuf. Il se peut que quelques-uns des monarques appar-

[1] Le commencement de la liste. — [2] Fin de la liste.

tiennent à des dynasties autres que celles que nous plaçons de 1559 à 2017 avant J. C. Pourrions-nous espérer d'avoir parmi ces rois quelques noms appartenant aux dynasties antérieures? Je laisse la question sans oser la résoudre.

CHAPITRE II.

VOYAGE DE BAGDAD A MOSSOUL.

Le 4 février 1854 je quittai la ville des califes pour me rendre en Europe, après avoir pris congé de M. Fresnel, qui devait y terminer sa laborieuse carrière au mois de novembre 1855. A neuf heures du matin, la caravane à laquelle je m'étais joint franchit le pont-levis de la porte de Bassora; nous fîmes presque le tour de la ville, et, après l'avoir perdue de vue, nous prîmes le chemin du désert. Cinq heures de marche nous conduisirent au *Khan Beni Saad*, construit par un homme très-pieux, du nom de *Hadji Issa*.

Nous nous arrêtâmes là, et même dans la journée suivante nous n'allâmes pas plus loin que le *Khan Seïd*, situé à une demi-heure de la ville de Bakouhah. Aujourd'hui misérable, cette cité avait été très-florissante du temps des califes, et souvent elle est mentionnée dans les écrits des historiens arabes[1]. C'est ici que mourut du choléra Mohammed Ali Mirza, fils du roi Feth Ali Schah, ennemi et rival de son frère Abbas Mirza : il avait eu la velléité de reprendre Bagdad aux Turcs, et de se créer ainsi un titre pour succéder à son frère; mais l'héritage fut recueilli par la descendance d'Abbas Mirza.

Le troisième jour nous quittâmes, avant le lever du soleil, à cinq heures trois quarts, le camp de la ville, et cheminâmes vers le nord jusqu'aux rives escarpées du fleuve de *Dialeh*, l'ancien Gyndès, qui se jette dans le Tigre à moitié chemin entre Bagdad et Ctésiphon. Hérodote[2] nous raconte l'accident qui affligea Cyrus lors de sa campagne contre Babylone. Un des chevaux blancs sacrés du roi sauta dans la rivière, fut emporté par le courant et se noya. Alors le roi, courroucé, fit pratiquer de chaque côté cent quatre-vingts canaux, et punit ainsi le fleuve (ἐτίσατο, comme dit Hérodote). L'affaire, telle qu'elle est racontée, paraît très-peu croyable. Le fait en lui-même pourrait néanmoins être historique. Cyrus occupa son armée pendant toute l'année à cette besogne, probablement sans aucun sentiment de rancune contre le fleuve, mais parce qu'il avait une raison pour différer son attaque contre Babylone. Peut-être voulait-il simplement exercer ses soldats à un genre de travail qui devait plus tard recevoir une application très-sérieuse, lors du siége de la cité chaldéenne.

En tout cas la légende, qu'elle se rapporte à Cyrus ou non, a sa raison d'être. A quatre

[1] Aboulféda, éd. Reinaud. — [2] Liv. I, c. CLXXXIX.

heures de Bakoubah on remarque une masse infinie d'incisions pratiquées dans la rive escarpée du Gyndès, qui, par leur grandeur et leur disposition, rappellent exactement le récit du père de l'histoire. M. Thomas a dessiné une vue du Gyndès, qui mettra le lecteur à même de s'en faire une idée plus juste que celle que pourrait lui donner une description détaillée.

Le nom de Dialeh se retrouve dans le nom grec des auteurs plus modernes, Delas; il est possible que ce fleuve soit identique avec celui de *Mi Caldan*, qui se lit dans l'inscription cunéiforme du *caillou de Michaux*, et on se rappelle que cet important monument fut découvert sur les ruines de Ctésiphon. Cette opinion n'est qu'une hypothèse; il faut observer ici que le nom de Delas ne se lit pas dans les inscriptions historiques de Ninive, où pourtant on pouvait s'attendre à le trouver, et où peut-être il se rencontre réellement sous un nom qui n'est pas encore identifié.

Nous longeâmes encore pendant quelque temps le fleuve de Dialeh; ensuite nous arrivâmes à un khan nommé *Houwaidhir*, et, après une marche de près de dix heures, nous atteignîmes la bourgade de *Delli Abbas* (Abbas le fou), située au bord du Chalus, qui se jette, à quelque distance de là, dans le Gyndès.

Ce petit village a un site très-pittoresque; il est habité tantôt par des Arabes, tantôt par des Turcomans, qui y étaient en majorité lors de mon arrivée. Harassé de fatigue, après une marche de dix heures, je demandai des vivres; on me les refusa. Je montrai mon *bouyourouldou* du pacha de Bagdad, et insistai au nom du sultan Abd ul-Medjid. Les habitants me répondirent: « Nous ne connaissons pas le sultan. » Alors je dis: « Si vous ne connaissez pas le » padichah, vous aurez au moins bientôt des nouvelles de son pacha, qui est à Kerkouk. » Je fus moi-même assez surpris que cette menace fît de l'impression, et j'obtins ce dont j'avais besoin pour me remettre de mes fatigues.

Le 7 février, à six heures et demie, je quittai Delli Abbas, et une heure après nous commençâmes à franchir la montagne de Hamrin, qui sépare l'Assyrie de la Babylonie propre. Elle forme aussi la limite de la langue arabe, à laquelle se substitue alors le turcoman, une espèce de turc oriental. Pendant une partie de la route, je remarquai des efflorescences nitriques, ce qui indique d'anciennes habitations. La route est très-commode, seulement les montées et descentes continuelles finissent par fatiguer le voyageur.

Karatepeh (la colline noire) est un petit village qui possède un bazar. La présence de trois familles juives prouve qu'il y a là quelque commerce. Les femmes de ces marchands israélites portaient des anneaux dans le nez, ce que j'ai observé assez rarement chez les Juifs, qui aussi, conformément à la loi du Pentateuque, ne tolèrent pas le tatouage de la figure. Ces Juives comprenaient et parlaient l'arabe, et ce fait les distinguait des femmes musulmanes; le premier mot qu'une de ces dernières m'adressa me fit immédiatement reconnaître une Turcomane. La question *Nerden gueliptsin*, « d'où es-tu venu? » me rappela ce qu'on m'avait dit à Bagdad sur le langage des Turcomans, qui forment le parfait en *ip*, tandis que les Turcs diraient *Nerden gueldin*.

Le lendemain, à huit heures, nous quittâmes Karatepeh, et, après une marche de quatre heures, nous arrivâmes à midi à Kifri, la ville la plus considérable entre Bagdad et Kerkouk; elle est située dans une vallée très-fertile, arrosée par plusieurs rivières qui semblent déjà appartenir au bassin du Physcon (El-Aghen). L'aspect des environs contrastait assez avec celui de la contrée que nous avions parcourue pendant quatre heures. Le chemin nous avait conduits à travers des plaines rocailleuses, et dont la monotonie stérile n'était vivifiée qu'à de rares intervalles par des terrains cultivés. Quelques heures avant d'arriver à Kifri, on nous avait montré de loin un groupe de tumulus qui, évidemment, recèle des restes antiques. Son nom est *Tell Shahan*, tumulus des rois, et les Arabes qui nous accompagnaient disaient que c'étaient les ruines d'une ancienne ville des Adjam ou Persans. Peut-être ces collines recouvrent-elles des monuments babyloniens; en tout cas, il y eut là jadis une ville très-considérable.

Kifri porte le nom de *Ponts*, parce que la ville en contient un grand nombre, si l'on peut appeler ainsi quelques misérables passerelles en pierre. La ville ne compte pas de chrétiens parmi ses habitants, mais bien une vingtaine de Juifs, qui se sont emparés du négoce entier de la localité. Le soir, je fus invité chez le kaimakam Omar Bey, où je dînai en société d'un moullah persan, qui me donna des renseignements sur l'histoire antique du pays de Kifri, et qu'il rattacha naturellement aux rois pichdadiens et kéanieus.

Quelle que soit la valeur de ces notions orientales, il n'en semble pas moins certain que Kifri se trouve réellement sur l'emplacement d'une ancienne localité très-importante. Rich, qui a exploré les environs de Kifri avec plus de suite que je ne pouvais le faire, fouilla les tumulus de *Kara Oghlan* et trouva même des fresques d'une certaine valeur.

Ayant quitté, à la pointe du jour, la ville de Kifri, nous longeâmes une chaîne de montagnes que nous laissâmes à notre droite à une assez grande distance, et, après une route de sept heures et demie, nous arrivâmes à *Douz Khourmatou*, petite localité, munie d'un bazar, et située d'une manière assez pittoresque. La ville est peuplée de Turcomans, de Kurdes, et il y a également ici dix familles juives. Autrefois on y demeurait côte à côte avec les Ismaéliens, des *éteigneurs de lumière* (*tcherāgh sonduran*), dont le culte rappelle, au dire, du moins, des musulmans, les obscènes mystères qu'on impute aux Ansariens.

Ce pays est favorisé par la nature; le nom de la localité, qui veut dire *sel et dattes*, indique sa richesse en matières toutes différentes. En effet, il n'y a pas seulement à Douz Khourmatou des fruits de toute espèce, et surtout des olives très-célèbres, mais non loin de là se trouvent des sources de naphte et des salines qui pourraient faire la fortune d'un spéculateur européen, car, même avec l'exploitation actuelle, sans doute très-défectueuse, le revenu est très-considérable.

Dans cette localité il n'y a qu'un simple lieutenant, un kiahya, chez lequel je reçus l'hospitalité; sa femme ne comprenait absolument que le langage des Turcomans.

Nous quittâmes à cinq heures du matin Douz Khourmatou, ayant, jusqu'à dix heures,

comme la veille, à notre droite la chaîne des montagnes nommée *Kara Hassan*. Après une marche de près de sept heures nous arrivâmes à Taouk, maintenant un misérable village, jadis, selon le dire des habitants, une grande ville nommée *Dakouk*. Du reste, les ruines d'un minaret, qui se trouvent à quelque distance de là, témoignent en effet de la grandeur passée de Taouk.

Le 11 février, à cinq heures du matin, nous quittâmes Taouk; après quatre heures de route nous arrivâmes à Dazar Khourmatou, et enfin, après huit heures, nous arrivâmes à Kerkouk, la plus grande ville entre Bagdad et Mossoul, et chef-lieu d'un pachalik très-étendu.

Immédiatement après mon arrivée, je fus conduit chez le gouverneur, Ali pacha, qui, ainsi que son fils, Abderrahman effendi, me reçut avec beaucoup de prévenances. Le pacha chargea, selon l'usage, un de ses gens de m'accompagner partout dans la ville.

Le lendemain, le dimanche 12 février, je restai à Kerkouk pour visiter l'endroit, qui compte à peu près dix mille habitants, dont cent cinquante seulement sont chrétiens, tandis que la population juive monte à quatre-vingt-dix familles. Autrefois les chrétiens étaient très-nombreux et possédaient une très-riche bibliothèque chaldéenne; mais un roi de Perse, Schawer Schah, incendia les églises, et, dans cette conflagration, les livres périrent également. La ville est très-animée, les bazars y sont très-bien fournis. Elle est mal bâtie, et la plus grande partie est située sur une colline artificielle, au sommet de laquelle se trouve le séraï, très-ruiné aujourd'hui. Quelques maisons en fort mauvais état occupent la partie inférieure de la localité.

Les produits de la ville ne sont pas très-variés; comme à Mossoul, la noix de galle forme un des principaux articles du commerce; les chrétiens fabriquent une sorte de vin par une infusion faite avec des raisins secs, et cette boisson est en grande renommée chez les chrétiens de Bagdad.

Kerkouk est une très-ancienne ville; probablement elle est identique au Κερκούρα de Ptolémée, ainsi que d'Anville l'avait supposé. Ritter [1] veut l'assimiler à la ville de Mennis qui se trouve dans Quinte-Curce, et Kerkouk possède réellement, comme la cité mentionnée par l'historien romain, dans ses environs, des sources d'huile de pétrole. Le nom de Kerkouk est loin d'être seul en usage; les Arabes prononcent aussi Kerkout et Kerkour, ce qui rend encore plus plausible l'identification de d'Anville; aussi les écrivains arabes l'appellent quelquefois ainsi.

Je quittai Kerkouk le surlendemain de mon arrivée. Sur toute la route, à peu de distance de la ville, j'aperçus des moulins à eau; la farine qu'on y prépare sert à approvisionner une partie de la Mésopotamie. Après une marche de neuf heures, nous arrivâmes au bord du Zab inférieur (*Zab el-asfal*), sur lequel est située la petite ville d'*Altoun Kupri*, pont d'or; en arabe *Kantarah*, ou pont. Il y a deux ponts qui ont donné le nom à la localité. On les disait construits par Mourad IV, le conquérant de Bagdad. Ils s'élèvent à une hauteur prodigieuse en présentant deux pentes très-rapides; malheureusement ils sont très-mal entretenus, et en

[1] Ritter. *Asien*, t. IX, p. 554.

haut de l'un se trouve, au milieu, un grand trou par lequel on peut tomber dans le fleuve, si l'on n'y prend pas garde. La montée extraordinaire rend le passage du pont très-dangereux pour les bêtes chargées.

La ville se trouve entre les deux ponts; car elle est bâtie entre deux bras du fleuve; elle contient fort peu d'habitants, et sa petitesse n'est pas en rapport avec l'importance de sa situation.

Aussi rien ne nous retenait à Altoun-Kupri, et le lendemain nous nous mîmes en route pour Arbèles, où nous arrivâmes après un voyage de dix heures. On aperçoit de loin la colline ancienne, sur laquelle est bâtie en briques une partie de la ville ainsi que la citadelle: l'aspect du tumulus nous rappelait celui de la ruine de Babil.

Le mauvais temps me retint à Arbèles quatre jours, pendant lesquels j'eus occasion de visiter les restes de cette antique ville, illustrée par la grande victoire d'Alexandre. Le champ de bataille pourtant est assez éloigné de la ville, qui aujourd'hui rappelle, dans son nom d'Erbil, le nom célèbre connu par la Bible, les Grecs[1] et les inscriptions. La ville basse, celle qui entoure la citadelle, est surtout peuplée par des Kurdes; en haut demeurent les fonctionnaires turcs. La forteresse, dit-on, est minée par des tunnels souterrains, et la légende populaire en attribue la construction à Dara ou Darius: elle pourrait être antérieure à la domination des Achéménides. Dans les premiers temps de l'islamisme la ville était très-florissante; maintenant elle est complétement déchue de sa splendeur.

On trouve le nom d'Arbèles dans la Bible, où elle est nommée Bet-Arbel, בית־ארבאל; elle fut détruite par un nommé Salman, et cette destruction est citée par le prophète Osée (c. x, v. 14) comme un exemple d'une terrible dévastation. Ce Salman pourrait être Salmanassar III; cependant, dans les annales de ce monarque, qui embrassent trente et une campagnes entreprises pendant son règne, il ne se trouve pas d'indication qui puisse avoir trait à Arbèles. Du reste, l'époque de ce prince est un peu trop éloignée de celle du prophète Osée, qui vivait sous les rois de Juda Uziah et Iotham, c'est-à-dire vers la première moitié du VIIIe siècle, puisque Salmanassar III vivait un siècle auparavant. Comme Salman n'a pas dû être nécessairement un nom royal, il est possible qu'il soit identique au beau-frère de Sardanapale IV(V), que Diodore nomme Salémenès, et qui était moins efféminé que le roi son maître. Si cette identification, qui n'est du reste qu'une simple hypothèse, est juste, le sac d'Arbèles aurait eu lieu au commencement du VIIIe siècle, à l'époque même du prophète Osée.

Le terme hébreu, combiné avec les inscriptions cunéiformes, nous donne la signification du nom d'Arbèles, qui probablement signifiait «maison des quatre dieux.» Dans les textes de Ninive, le nom de ville est écrit par le monogramme de «quatre» suivi de celui de «Dieu,» *arba-il;* la version assyrienne de Bisoutoun l'écrit, en caractères phonétiques, *Ar-ba'il*[2]. La

[1] Quant à la donnée de Strabon, livre XVI, que la ville était une fondation d'un nommé Arbelus, l'Athmonéen, je n'ai aucune donnée pour expliquer cette étrange notion.

[2] Voir t. II, p. 17, 226.

déesse Istar était surtout vénérée dans ce lieu, et les inscriptions la désignent sous le nom de la déesse Istar d'Arbèles, pour la distinguer de celle de Ninive [1].

Le nom arabe s'écrit, avec une minime différence, *Erbil*, par un i bref, et cette manière de l'exprimer a donné lieu à une étymologie qu'admet Yakout, qui, dans l'article de son lexique géographique, fait venir ce nom du verbe *rabal*. Rien n'est plus faux. Du reste le même écrivain parle longuement d'Arbèles et de sa colline artificielle, qu'il compare à la citadelle d'Alep, quoiqu'elle soit, comme il le remarque avec raison, beaucoup plus grande et plus spacieuse. Arbèles, du temps des califes, était encore une très-grande ville; elle ne paraît pas avoir cessé d'être importante depuis l'époque des Assyriens.

Plus heureuse que sa voisine illustre, Arbèles survécut à Ninive, dont les souverains se glorifient d'avoir travaillé à la gloire de la déesse *des quinze (jours?)* d'Arbèles, qui, en même temps, présidait aux exploits de guerre. C'est ainsi que nous le trouvons dans une tablette provenant d'Arbèles, un peu fruste, rédigée par le roi Sardanapale V(VI) (vers 650 avant J. C.), et ainsi conçue :

« La ville d'Arbèles est le siége de la déesse Istar, la maison des trésors (*isinnati*)..... Son « mur n'avait pas été réparé depuis longtemps..... Je restituai son enceinte extérieure et j'a- « chevai l'enceinte intérieure; j'y construisis des *luli*. Je fis reluire comme le soleil le temple « d'Istar, ma souveraine, en le couvrant d'or pur. Les *surini* de la porte du temple d'Istar « furent émaillés en or. »

Arbèles se soustrait à nos recherches durant l'époque de la dynastie babylonienne; mais elle reparaît sous la domination des Achéménides, pendant laquelle elle se mit à la place de Ninive comme capitale de l'Assyrie. Ainsi, Darius, fils d'Hystaspe, nous rend compte, dans l'inscription de Bisoutoun, de sa victoire sur le rebelle Tritantæchmès (*Citrañtakhma*), le Sagartien, qui s'était révolté en se proclamant roi de Médie comme descendant de la race de Cyaxarès [2]. Le prétendant fut vaincu, amené à Ecbatane, cruellement mutilé, et exposé aux yeux du peuple; et puis, pour faire un exemple, Darius le fit transporter à Arbèles et mettre en croix dans cette localité, probablement pour terrifier les Assyriens [3]. Darius Codoman s'enfuit vers cette cité, après le désastre de Gaugamèles, et cette circonstance a contribué à illustrer le nom d'Arbèles. Plus tard la ville tomba successivement au pouvoir de différents successeurs d'Alexandre, puis de Séleucus, mais fut bientôt la proie des Parthes, qui y éta-

[1] Elle s'écrit la déesse *des quinze*. (Voir, par exemple, Cyl. d'Assarhaddon, col. 1, l. 6 et *passim*.)

[2] Il est surprenant de voir ici le nom de Cyaxarès, tandis que son fils Astyage fut le dernier roi des Mèdes. M. Eichhoff m'a fait la très-judicieuse remarque que ce Cyaxarès pourrait bien être le Cyaxarès II de Xénophon, dont le récit dans la Cyropédie, au moins pour cette partie, n'a rien d'invraisemblable. Il paraît avéré, surtout par les fragments de Nicolas de Damas, que la parenté de Cyrus et d'Astyage était tout aussi inventée par les Mèdes que celle d'Alexandre et de Darius, qui, chez Firdousi, explique la conquête et la légitimité du roi macédonien. Que le dernier rejeton de la race royale de Médie ait régné ou non, il était toujours le chef de souche pour la future restauration, précisément comme le dernier chef indépendant de la Perse, Achéménès, donna son nom à la dynastie rétablie.

[3] Voir t. II, p. 246, où, par une regrettable omission, les mots *à Arbèles* manquent dans la traduction, ligne 23.

blirent une nécropole. Alors le tombeau de la puissance des Perses recéla les restes des rois arsacides; et nous savons que l'empereur Caracalla, dans son expédition, les viola [1]. Rich raconte que, quelque temps avant qu'il visitât Arbèles, on y avait déterré un cadavre antique couvert d'ornements, et qui a pu être la dépouille mortelle d'un roi arsacide.

Arbèles eut beaucoup à souffrir par Tamerlan, et sa décadence semble dater de cette époque. L'étendue des ruines est immense, et même assez loin de la ville se trouvent encore des restes d'anciens monuments. Un minaret frappe par sa grandeur; c'est un des plus grands que j'aie vus dans les pays musulmans.

Pendant quatre jours la pluie me retint à Arbèles, et alors je reçus la visite de ce Prussien, né à Köpenick, près de Berlin, et que j'avais connu à Bagdad exerçant la profession de tailleur. Marié à une Arménienne catholique, il avait embrassé la religion de sa femme, mais, comme il ne prospérait pas à Bagdad, il s'était retiré à Arbèles, où il avait pris la qualité de médecin; il me racontait des merveilles des cures qu'il avait faites. Il m'amena un ecclésiastique chaldéen, qui invoquait mon intervention auprès du consul de France dans les conditions suivantes:

Cet ecclésiastique, que nous nommerons Yakoub, était desservant dans la commune d'Aukava avec un autre prêtre, Osanna. Ce dernier s'était rendu, pendant la confession, coupable de certaines transgressions qui avaient rendu nécessaire l'intervention de Youssouf, patriarche d'Elkoseh. Le vénérable prélat, averti par les plaintes des habitants, fit venir Osanna et le menaça de l'interdiction ecclésiastique, si, à l'avenir, il commettait encore de pareils méfaits. Osanna répondit qu'il se ferait musulman à la première mesure du patriarche, qui, naturellement, effrayé, ne sévit pas contre son subordonné ainsi qu'il aurait pu le faire. Mais, de retour à Aukava, Osanna soupçonna Yakoub de n'être pas étranger à ses désagréments, et le menaça de répandre, à son égard, des accusations analogues, quoique, en vérité, rien dans la conduite d'Yakoub ne justifiât une pareille infamie. Un Kurde, Bedr Bey, eut connaissance de ces querelles entre les prêtres, et, dans l'espoir de faire une bonne affaire, il se présenta chez Yakoub en lui disant qu'il regrettait, dans son amitié pour les chrétiens, de voir de tels bruits s'accréditer; après beaucoup de protestations d'amitié, il s'offrit de les faire cesser, si Yakoub lui donnait cent piastres. Celui-ci, fort de son innocence, repoussa cette prétention, et alors le Kurde, pour toute réponse, le fit battre tellement, que le pauvre Yakoub dut garder le lit pendant un mois. A peine rétabli, il se présenta chez moi pour me prier de présenter sa requête au consul et de lui faire rendre justice; mais les coups étaient reçus, et il était difficile d'atteindre le Kurde, qui s'était esquivé d'Arbèles.

Les chrétiens demeurent à Aukava, à quelque distance; la ville ne contient que des musulmans et un nombre restreint de Juifs, qui font le commerce.

Enfin, le dimanche, 19 février, je pus quitter Arbèles pour prendre le chemin qui conduit

[1] Zonaras, XVI, xii. Hérodien (IV, xii) se tait sur cette profanation.

au Zab supérieur. Après une route de sept heures et demie, nous arrivâmes à l'endroit dit Kelek, où l'on traverse le fleuve en *kelek;* je descendis dans la cabane d'un arabe, Ahmed Bey, qui nous avait accompagnés depuis Kerkouk.

Le jour suivant, nous franchîmes le Zab à Kelek, et ce trajet périlleux et difficile nous prit six heures entières, car le fleuve était extrêmement gros à cause de la saison. Enfin, accompagné de plusieurs Arabes, entre autres d'un chef qui s'appelait Hussein Alouschi, je me mis en route, mais sans la caravane. Mais, quelque dangereuse qu'eût été la traversée du Zab, nous n'étions pas au bout de nos peines, car, au *Khazir*, l'ancien Bumodos, nous attendait encore une autre difficulté, que nous faillîmes ne pas surmonter.

Le Khazir avait également grossi dans une proportion énorme, et nous n'avions pas trouvé de moyen pour traverser le torrent furieux; pendant toute la journée, nous dûmes attendre au pied du « Tumulus noir » (*Tell el-aswad*), et je passai la nuit dans la tente d'un Arabe.

Le lendemain, Ahmed Bey me proposa de franchir le cours d'eau sur des chameaux, qui seuls pouvaient nous mener à l'autre rive, car le torrent était trop profond pour des chevaux et des mulets. Les chameaux furent donc chargés de notre bagage; mais ils ne voulurent pas traverser la rivière, et firent trois fois volte-face pour s'en retourner sur leurs pas. Tout notre bagage courait grand risque d'être jeté dans l'eau. A la quatrième fois enfin, les chameaux, malgré leur mauvaise volonté, furent contraints de gagner l'autre rive, et nous étions heureusement sortis d'un des plus grands embarras de notre voyage.

En mettant le pied à terre, je me trouvai sur le sol à jamais mémorable où jadis Alexandre défit les légions du roi des Perses, Darius Codoman, et acheva la conquête de l'Asie, pour l'ouvrir à la civilisation hellénique.

Car c'est près du Bumodus et au nord de Karamlès qu'eut lieu la bataille de Gaugamèles, nommée à tort bataille d'Arbèles. Arrien[1] évalue, par deux fois, la distance de Gaugamèles, où Darius établit ses campements, à Arbèles, à 600 stades (113 kilomètres environ); mais ce chiffre est beaucoup trop élevé. Vingt heures seraient nécessaires pour faire ce trajet, et on va en dix-sept heures d'Arbèles à la ville de Mossoul; le Tigre étant éloigné de six heures au moins, et en sens contraire, du champ de bataille de Gaugamèles, on ne peut évaluer la distance qu'à onze heures de marche. Strabon[2] dit, à son tour, que les Macédoniens ont donné à la dernière bataille d'Alexandre contre les Perses le nom d'Arbèles, à cause du nom illustre de cette ville. Le nom de Gaugamèles est interprété par le géographe grec par « maison de chameau; » et il nous dit que Darius, fils d'Hystaspe, fit don de ce village pour couvrir les frais d'entretien d'un chameau qui l'avait porté quand il revint de sa malheureuse expédition contre les Scythes. Nous ne pouvons pas retrouver cette signification dans le nom

[1] *Expédition d'Alexandre*, l. III, c. VIII.

[2] Strabon, l. XVI, *initio*. Οἱ μέντοι Μακεδόνες τοῦτο μὲν (sc. Γαυγάμηλα) ὁρῶντες κῶμον εὐτελῆ, τά τε Ἀρβήλα κατοικίαν ἀξιόλογον, κτίσμα, ὡς φασιν, Ἀρβήλου τοῦ Ἀθμονέως, περὶ Ἀρβήλα τὴν μάχην καὶ νίκην κατεθήμησαν, καὶ τοῖς συγγραφεῦσιν οὕτω παρέδοσαν.

évidemment sémitique qui conserve encore dans sa dernière partie l'expression consacrée dans toutes les langues de Sem pour rendre l'idée de chameau. Mais *gau* ne signifie nulle part maison, à moins que ce ne soit *gaur*, qui peut dire séjour, de *gar*, séjourner, ou *gag*, le toit; ce nom, transcrit en lettres hébraïques, serait donc גורגמל ou גגגמל.

M. Place a parcouru la plaine qui s'étend du Khazir à Karamlès, et a constaté, avec beaucoup de précision, que le terrain était complétement propre à une bataille. Selon lui, Arrien raconte que Darius, se souvenant du désastre d'Issus, et voulant éviter d'engager sa cavalerie dans des terrains accidentés, employa son armée à aplanir le sol pour le rendre favorable aux évolutions équestres[1]. M. Place a, avec justesse, signalé cette particularité de ce terrain très-nivelé, mais il se peut que la planitude du sol actuel n'ait pas pour cause le fait dont parle l'historien de Nicomédie. Quant à la bataille, ce dernier n'est pas d'accord sur tous les points avec Quinte-Curce. Il est pourtant certain que le conquérant macédonien descendit à la poursuite du roi de Perse des montagnes Gordiennes, et qu'il s'arrêta à peu près à 60 stades (11 kilomètres) du campement de ce dernier. Les adversaires ne s'apercevaient pas encore, car entre eux il y avait des collines qui empêchaient de reconnaître le pays à une grande distance. Alexandre s'avança encore jusqu'à 30 stades sur les hauteurs, d'où il vit l'énorme développement de l'armée perse; mais cette dernière n'ignorait pas la proximité de son formidable ennemi, qui d'abord avait la pensée de faire une attaque nocturne, que les Perses redoutaient réellement. Ceux-ci restèrent donc toute la nuit sous les armes, ce qui affaiblit naturellement de beaucoup la force des soldats. Les Macédoniens avaient pourtant différé au lendemain l'attaque qui mit en fuite un million de fantassins et quarante mille cavaliers, devant une armée qui ne comptait que quarante mille fantassins et sept mille hommes à cheval. Nous ne saurions suivre le combat pas à pas sur le terrain, comme nous l'avons fait pour la bataille d'Issus; mais l'on peut avoir une idée générale de la mêlée. Personne ne sait comment le combat aurait fini, si Darius, contre lequel Alexandre avait concentré l'attaque, n'avait pas pris la fuite au moment où les Macédoniens pouvaient être facilement écrasés. Même après la désertion du roi, l'aile droite des Perses, qui se composait des Syriens, Mèdes, Parthes, Saces, Hyrcaniens, Albaniens et Tapoures, menaça gravement l'aile gauche des Grecs, placée sous le commandement de Parménion. Le moment devenait critique pour ce général, quand Alexandre, informé de ce danger, abandonne la poursuite de Darius et porte en personne la terreur dans les rangs ennemis. Alors l'aile gauche des Perses plie, et, peu de temps après, tout se confond dans une débandade immense. Alexandre les poursuit, traverse le même jour le Zab et s'avance sur Arbèles, où il espérait encore trouver le roi de Perse, qui ne l'y attendit pas. Tous les trésors, le char même du roi, devinrent la proie du vainqueur : trois

[1] *Journal asiatique* de 1852, vol. XX, p. 446. Nous ferons pourtant observer que le texte d'Arrien (*l. c.*) semble dire que *depuis longtemps* les Perses avaient aplani le sol : *ἐκ πολλοῦ οἱ Πέρσαι τοῖς τε ἅρμασιν ἐπελαύνειν εὐπετῆ ἐποιήσαντο* κ. τ. λ. Je crois devoir reporter le champ de bataille un peu plus au nord que ne l'a fait mon savant ami; la bataille eut lieu non sur le Zab, mais sur le Bumodus, près du mont Nicatorius.

cent mille morts couvraient le champ de bataille, et le nombre des prisonniers fut encore plus considérable. La victoire d'Arbèles ouvrit à Alexandre les portes de Babylone.

Il n'est pas sûr que la bataille ait eu lieu en partie de l'autre côté du Khazir; il n'est dit nulle part que l'une des armées le franchit, et nous croyons que la mêlée principale eut lieu un myriamètre au nord de Karamlès.

Karamlès est un très-grand tumulus, dans lequel des fouilles considérables ont été faites par M. Layard; mais rien n'y a été découvert, sauf des briques de Salmanassar III et de Sargon. Si nous en comprenons bien les légendes obscures, l'antique nom de Karamlès était *Ir-ilou-banou*, la ville du démiurge. Les briques de ces rois ne présentent, d'ailleurs, aucun fait important. Plus tard, sous les Arabes, Karamlès, ou *Karmelis*, comme ils l'appellent, devint une ville plus importante, et c'est sous ce nom que le Dictionnaire de Yakout lui consacre un article. Les Syriens le connaissent sous le nom de *Kar-Melish* et le qualifient de ville.

Des fouilles ultérieures pourraient faire découvrir à Karamlès les ruines des temples dont les légendes des briques font mention.

Nous restâmes à Karamlès seulement le temps nécessaire pour nous reposer et pour prendre des renseignements au sujet des ruines environnantes. C'est ici que commence le véritable territoire de Ninive, et presque toutes les collines et les endroits des alentours, tels que Scheikh Emir, Terdjilleh, Bartella, pourraient recéler d'anciens restes de palais ninivites. Karamlès seul a été exploré, ainsi que Karakouch, qui en est éloigné de 5 kilomètres environ vers le sud-ouest.

Nous laissâmes Nerkuurta à gauche, et nous passâmes près du petit village de *Ba-Spitah*, à côté duquel s'élève une colline artificielle qui semble recéler des restes antiques. Après une marche de deux heures, nous atteignîmes la colline de *Ba-Zouwîyeh*, située à deux heures du Tigre. Les muletiers, heureux d'arriver enfin après une marche de dix-huit jours, remplie de fatigue et d'accidents, hâtèrent le pas de leurs bêtes. Nous laissâmes *Etler-Koï* à gauche, marchâmes droit sur *Kodjak*, sans nous arrêter à la colline des Épis (*Sembel tepessi*), et entrâmes avec joie dans le grand rempart oriental de la cité royale de Ninive. Quelques minutes plus tard, nous franchîmes l'enceinte véritable et encore existante de Sennachérib; mais nous ne trouvâmes pas le temps de nous arrêter, marchant droit vers Nebbi-Younès. Nous longeâmes le côté nord de cette colline, franchîmes le mur occidental de la cité royale, et parcourûmes la distance d'un kilomètre, qui, aujourd'hui, sépare du Tigre le boulevard, jadis baigné par le fleuve. Nous traversâmes le pont et trouvâmes, à l'entrée de Mossoul, M. Place, qui m'attendait et me conduisit à l'hôtel du consulat de France.

CHAPITRE III.

NINIVE.

Nous avons consacré tout un chapitre du premier livre à la description détaillée de Mossoul; nous essayerons de donner, dans cette partie de notre travail, un exposé des restes de Ninive, en faisant des vœux pour que des fouilles ultérieures ajoutent des documents nouveaux à ceux dont nous pouvons déjà nous prévaloir.

La fondation de Ninive se perd dans la nuit des temps; et cependant les monuments qui ont été trouvés jusqu'à présent sont relativement modernes. Il n'est guère nécessaire de rappeler encore une fois à nos lecteurs le passage de la Genèse où Ninive apparaît associée à Resen et à Calach, bâties par Nimrod, selon une explication du texte biblique [1], et par Assour, fils de Sem, d'après une autre.

Dans la période la plus reculée, Resen fut la capitale de l'empire d'Assyrie. Nous croyons y reconnaître la Larissa de Xénophon, et, puisqu'elle fut située entre Ninive et Calach, elle peut être Selamiyeh; ou, si l'on veut admettre que les trois villes n'étaient pas bâties dans la même direction, on pourrait y voir Karakouch, dont l'emplacement est un peu à l'orient de la ligne qui joindrait Calach à Ninive. Karamlès pourrait même être Resen, quoique les points Nimroud, Karamlès et Koyoundjik formassent une courbe assez prononcée; mais la ville a pu s'étendre vers l'occident, et les villes de Ninive et Calach occupaient un emplacement plus oriental que ne font aujourd'hui les terrains renfermés dans leurs cités royales respectives.

Nous avons déjà déclaré plus haut que nous croyons devoir adopter l'opinion de Bochart, qui a identifié Larissa de Xénophon avec Resen. Nous ne trouvons pas une seule raison pour reconnaître, dans le récit du disciple de Socrate, plutôt Nimroud que toute autre ruine, et nous ne nous croyons pas autorisé à conclure à l'ignorance de cet historien, qui devait avoir entendu parler de Calach aussi bien que de Ninive. S'il ne parle ni de l'une ni de l'autre ville, c'est qu'il ne les trouva apparemment pas sur sa route.

Mais, quelle que fût la position de Resen, elle disparut de bonne heure du théâtre de l'histoire, pour faire place à Ninive et à Calach. L'ascendant de Ninive, *Ninoua* en assyrien, «la demeure,» נִינְוֵה en hébreu, *Nînos* en grec, semble coïncider avec le commencement de la domination sémite, vers la fin du XXIe siècle avant l'ère vulgaire; c'est justement cet ascendant qui s'est personnifié dans la figure légendaire de Ninus, fondateur de la puissance assyrienne. Cette première dynastie sémitique (2017-1559) ne fut pas exclusivement assyrienne; nous la nommons, au contraire, chaldéenne : aussi nous voyons que la même légende

[1] On peut traduire, v. 11, «et de cette terre, il (Nimrod) partit pour l'Assyrie;» ou bien : «et de cette terre partit Assour.» Nous préférons la première interprétation. (Voir p. 80.)

attribue à Sémiramis, la fabuleuse épouse de ce roi Ninus, la fondation de Babylone et l'agrandissement, par les armes, de l'empire assyro-chaldéen. A cette première époque, les rois de Chaldée étaient les rois de Ninive : en effet, le roi Ismidagan, qui paraît à Niffar et dans les autres cités du midi de la Mésopotamie, comme gouvernant ces contrées, est nommé, par Tiglatpileser Ier, seigneur d'Assyrie. Les titres de « roi des quatre régions » et « roi des Sou- « mirs et des Accads » remplaçaient, à cette époque, celui de roi d'Assyrie, qui semble n'avoir pas été employé avant le XIVe siècle. C'est à cette époque également, avec le commencement du grand empire d'Assyrie, que Ninive devint la capitale de l'Asie, ce qu'elle resta jusqu'au sac de Ninive par Arbace et Bélésis, en 788 avant Jésus-Christ. La destruction de la ville fut complète, et, en effet, rien ne nous est conservé de cette première époque. Nous n'aurions aucune notion des prédécesseurs de Sennachérib, si ces monarques n'avaient pas construit des palais à Kala-Sherghat, à Nimroud et à Khorsabad; et ce sont seulement les passages fréquents des textes de Sardanapale III et de ses successeurs qui prouvent que leur résidence était à Ninive. Souvent on lit dans leurs récits de bataille qu'ils partaient de leur palais de Ninive pour commencer leurs campagnes, et l'on voit que les rois vaincus ou tributaires leur envoyaient leurs présents jusque dans la ville de Ninus. Mais aujourd'hui il n'existe aucun vestige de toute la dynastie du grand empire, excepté un piédestal brisé d'une statue où on lit les mots suivants :

« Sardanapale[1], roi grand, roi d'Assyrie, fils de Tiglatpileser, roi puissant, roi d'Assyrie, « fils d'Assour-dan-ili, roi d'Assyrie. Cette image..... Celui qui change mon écriture « et mon nom, que le dieu père des dieux..... » Le reste est obscur.

Ninive succomba en 788 avant Jésus-Christ. Le palais fut détruit par les forces réunies des Mèdes et des Babyloniens, et c'est à cette époque que semblent se rapporter les faits qui ont donné naissance à la légende du bûcher de Sardanapale, qui, dans notre liste des rois, devient le cinquième de ce nom. Néanmoins cette même légende d'un prince adonné à la débauche pourrait aussi s'appliquer à la tragédie finale qui se joua sous Cyaxarès. Si pourtant le récit de Ctésias a la moindre valeur (et il pourrait revendiquer quelque autorité, parce que cette circonstance se trouve mêlée à l'histoire des Mèdes), on serait plutôt porté à croire l'incendie qui détruisit de fond en comble l'antique palais de Ninive allumé par le bûcher du roi efféminé qui clôt la longue série des Bélochides[2]. Ce prince serait identique avec l'Assourlihlious que signalent à notre attention les listes des éponymes assyriens.

Une autre ère s'ouvrit pour l'Asie et prépara la grandeur de la race iranienne et les splendeurs de Babylone. Le règne des rois assyriens s'était étendu sur la Médie jusqu'aux confins de la Bactriane. Il n'est pas sûr que l'empire d'Asie attribué aux Sémites de Ninive ait jamais franchi le mont Masdoranus à l'est, tandis qu'au nord les successeurs de Ninus avaient soumis l'Asie Mineure jusqu'au Pont-Euxin, et étendu leur domination jusqu'aux abords de

[1] *West. As. Inscr.* pl. VI, n° 6.

[2] C'est le nom que nous proposons pour la seconde race du grand empire, depuis Belitaras et Belilihlous jusqu'à Sardanapale IV (V).

la Méditerranée. Les Mèdes, les Perses, se déclarèrent indépendants; Babylone secoua le joug de Ninive et fit prévaloir pendant quelque temps son ascendant sur les habitants de Ninive, dépouillée de ses superbes palais et de son titre de souveraine capitale.

Après un laps de vingt ans, rempli par la domination de Phul le Chaldéen, l'Assyrie se releva; Tiglatpileser IV, usurpateur comme Phul, se rendit indépendant et fit trembler l'Asie occidentale. Mais il ne demeurait pas à Ninive, et Calach seul a conservé, malgré la destruction de ses documents par les Sargonides, les vestiges de ce roi et de ses successeurs. Ni lui, ni Salmanassar V, le vainqueur de Samarie, ni son fils Ninip-Ilouya, ni même Sargon, ne relevèrent le palais de Ninive. Cet honneur était réservé à Sennachérib, qui établit de nouveau le centre du gouvernement assyrien dans la ville de Ninus; et il s'y maintint jusqu'à la destruction définitive de la capitale de l'Assyrie, en 607 environ.

On ne saurait fixer l'étendue de Ninive avec quelque vraisemblance, comme nous pouvons déterminer les limites de Babylone; du moins, jusqu'ici, aucune donnée résultant de l'investigation du terrain n'est venue nous éclairer sur ce sujet. En tout cas, il n'est pas probable que la ville de Ninive se soit jamais restreinte à la rive gauche du Tigre; mais il faut supposer que la capitale occupait également une grande partie de la rive mésopotamienne, où aujourd'hui est situé Mossoul. D'autre part, il n'est pas prouvé que cette grande étendue de terrain ait jamais été entourée d'un mur ou d'une circonvallation quelconque. Si nous croyons Strabon, la ville était plus grande que Babylone; et pourtant nulle part nous ne rencontrons une mention inattaquable qui parle de l'enceinte continue renfermant un si vaste territoire. Les murs de Babylone étaient classés parmi les merveilles du monde; mais aucune notion n'attribue une pareille célébrité à l'enceinte de la capitale assyrienne. La seule mention qui puisse être mise en rapport avec les murs de Ninive, c'est le passage de Xénophon qui évalue la circonférence des murs de Mespila à 6 parasanges; mais cette donnée n'aurait de valeur que pour ceux qui, à tort selon nous, identifient Mespila avec Ninive, et encore 6 parasanges n'équivalent qu'à 180 stades, c'est-à-dire à peu près 35 kilomètres.

Il est vrai que Diodore de Sicile, selon Ctésias, parle de l'enceinte ninivite. Selon ces auteurs, elle avait 480 stades de circonférence[1]; mais, contrairement à ce qui s'est vu dans Babylone, les côtés étaient inégaux, et la ville avait 90 stades de deux côtés et 150 stades des deux autres. Cette donnée est en désaccord avec celles de Strabon[2] et Eustathius[3], qui prétendent, se fondant probablement sur des témoignages plus antiques, que *Ninus* avait surpassé en étendue Babylone[4]; car la ville chaldéenne avait, malgré la circonférence égale, 14,400 stades carrés de superficie, et Ninive, d'après cette donnée, seulement 13,500 mesures de la même espèce. D'après Ctésias, toujours cité par Diodore, les murs avaient 100 pieds de hauteur, et étaient encore fortifiés par 15,000 tours de 200 pieds d'élévation: puis

[1] L. II, III, plus de neuf myriamètres.
[2] L. XVI, commenc.
[3] Eustath. *ad Dion. Perieg.* v. 988.
[4] Pourtant Pausanias nomme Babylone la plus grande ville que jamais le soleil ait éclairée, et Aristote semble parler dans ce sens.

la largeur de ces remparts était encore plus considérable que celle de l'enceinte babylonienne, car trois chars pouvaient s'y mouvoir avec aisance.

Toute cette relation de Ctésias paraît empreinte d'une très-grande exagération, et le récit des murs de Ninive semble, dans notre esprit du moins, une imitation de la description si connue de l'enceinte de Babylone. Mais ce qui dépasse les données les plus extravagantes relatives à la cité chaldéenne, c'est la description du tombeau de Ninus, que Diodore nomme une énorme masse (*χῶμα παμμεγέθες*). Ce monument n'avait pas moins de 10 stades (1,920 mètres) de côté à la base, et 9 stades (1,700 mètres) de hauteur. Ce chiffre nous dispense de tout commentaire. Devons-nous rappeler au lecteur que Diodore, à cet endroit, du moins, met Ninive sur les bords de l'Euphrate?

Et, si nous pouvons nous armer d'un témoignage négatif, nous citerons la prophétie de Nahum, où il n'est pas dit un mot de ces circonvallations redoutables, que l'écrivain sacré n'aurait pas passées sous silence.

Nous croyons que Ninive, ou plutôt ce qu'on nommait *la ville de Ninive* ou *la ville d'Assour*, s'étendait, sur la rive droite, jusqu'à la montagne qui, en Mésopotamie, court parallèlement au mur occidental de la cité royale, à une distance de 3 à 4 kilomètres du fleuve, et se prolonge l'espace de 15 kilomètres environ. Sur cette rive, la ville comprenait celle de Mossoul et toute la contrée, à partir de la hauteur de Shérif-Khan jusqu'à Kabr el-Abd. De l'autre côté, la ville a dû comprendre quelques ruines au nord du Khausser, les collines d'Abbassiyeh, Tel-Yara, Arbakiyeh, Tepeh Simbel et peut-être Karatepeh, Ba-Spitah, Karakouch et Bellaweh. D'autre part, Yaremdjeh, au midi de Nebbi-Younès, Djedideh, Lak-Koï, Lak-Tepeh, Djalon-Khan, Ali-Rech, Djenghiyeh, semblent avoir appartenu à la ville de Ninive même. En dehors de la capitale tombent donc les ruines de Shérif-Khan, l'ancienne *Tarbiṣi*, ainsi que Khorsabad, Tell-Fadhliyeh, Tchintchi, Hussein-Ferachi, Derawich, Khatouniyeh, Ba-Djerbouah, Siyah-Tepeh, Tell-Billah, Karreh-Tepeh, Bir-Telleh, Karamlès, Kouberli, Tell-Akoub et Selamiyeh. Toute la partie du sud pourrait avoir appartenu à Resen, dans les époques qui précédèrent la grandeur de Ninive, et il est possible que des fouilles ultérieures nous fixent définitivement sur ce point.

Tout ce pays était habité et formait un ou plusieurs centres de populations. Dans le prophète Jonas (III, 3), il est dit que Ninive était une grande ville devant le Seigneur, et qu'il fallait trois journées pour la traverser[1]. Elle contenait plus de 12 myriades de personnes qui ne distinguaient pas leur gauche de leur droite. On comprend que les 120,000 personnes ainsi désignées sont des enfants en bas âge, et cela porte ainsi à 800,000 âmes le nombre des habitants de Ninive du temps de Jonas, sous le grand empire assyrien.

Ces personnes n'ont pas pu demeurer dans l'enceinte encore conservée de l'acropole, qui contient une surface à peu près égale à celle de Babylone, 7 kilomètres carrés; mais certainement cette cité royale renfermait le noyau le plus antique de la grande capitale assyrienne, autour duquel cette immense agglomération se groupa dans la suite des siècles.

[1] מהלך שלשת ימים.

Mais, comme nous l'avons dit, cette grande superficie de la *ville de Ninive* ne semble pas avoir été entourée d'un mur. Si ce mur avait existé, des vestiges très-visibles seraient parvenus jusqu'à nous; car les éléments de destruction qui ont fait disparaître Babylone n'ont pas exercé leur funeste influence dans la plaine de Ninive. Les murs de Calach, du Castel de Sargon, existent dans leurs contours, encore tels que les fondateurs les ont tracés; et, si Xénophon avait donné à Ninive le nom de Mespila, nous en retrouverions encore l'enceinte.

Et nous avons un témoignage direct, qui nous prouve que, déjà du temps de Sennachérib, le mur de Ninive n'était autre que celui de la cité royale; car ce roi s'exprime ainsi sur des inscriptions découvertes dans le côté sud de l'enceinte ninivite :

« Sennachérib, roi des légions, roi d'Assyrie, a fondé et construit l'enceinte et le boulevard « de Ninive, et en a fait mention sur des cylindres. »

En effet, on a même retrouvé une porte assyrienne dans le nord du rempart. Or la présence de ces textes dans l'enceinte actuellement existante, entourant Koyoundjik et Nebbi-Younès, prouve que c'est elle seule que Sennachérib désigne par le nom du *mur de Ninive*.

CITÉ ROYALE DE NINIVE.

La cité royale de Ninive comprend les tumulus les plus remarquables de cette contrée, Koyoundjik et Nebbi-Younès, qui, à eux seuls, révèlent tous les restes de l'ancienne capitale. Ces deux énormes collines se trouvent sur la ligne même de l'enceinte, au tiers et aux deux tiers du côté occidental. La circonvallation a, à peu près, un myriamètre de longueur, tandis que les 6 parasanges de la Mespila de Xénophon donneraient 35 kilomètres.

Le côté occidental court, dans une ligne presque droite, du N. 35° O. vers le S. 35° E., sur une étendue de plus de 3 kilomètres. A 1 kilomètre de l'extrémité septentrionale, se trouve le tumulus de Koyoundjik, et, à 2 kilomètres, le Nebbi-Younès. Au nord, l'angle que forme l'enceinte est presque droit. Un rempart, long de 1,550 mètres, court en ligne droite du N. 55° E. vers le S. 55° O. et se rencontre avec le côté de l'est, qui le coupe également sous un angle droit. Cette partie orientale de l'enceinte court en direction complétement parallèle avec le côté ouest pendant 800 mètres, c'est-à-dire du N. 35° O. vers le S. 35° E.; mais ensuite il fait une courbe, et continue, en altérant légèrement la ligne droite, vers le sud-sud-est pendant un peu plus de 3 kilomètres. Par cette déflexion, le côté sud se trouve considérablement rétréci, et les points sud des côtés est et ouest ne se trouvent séparés que par un intervalle de 650 mètres environ. Ce côté sud, où furent trouvées les plaques de pierres munies du texte traduit tout à l'heure, s'étend presque dans la direction de l'est à l'ouest, ou, plus exactement, du N. 84° O. vers le S. 84° E. La superficie renfermée dans ce rempart d'un myriamètre, presque pentagone, est de 7 kilomètres carrés, ou la dixième partie de Paris agrandi.

Autour de cette enceinte se trouve un fossé très-bien reconnaissable aujourd'hui. Derrière le mur oriental, on voit un autre rempart qui, à une distance de 500 mètres, court, parallèle-

ment avec celui-ci, pendant un parcours de 3 kilomètres. Entre ces deux remparts s'en trouve on troisième, en forme d'arc de cercle, que touche, comme une tangente, le mur extérieur. Ce rempart entoura probablement toute la cité royale; c'était l'enceinte (*dur*), à moins que l'on ne retrouve la circonvallation extérieure dans les berges du fossé qui s'étend parallèlement à l'enceinte existante, le boulevard (*salêu*). Les angles nord et sud, du côté occidental, touchent le Tigre, qui s'en éloigne et forme avec cette partie de l'enceinte la figure d'un arc, dont le mur serait la corde. Koyoundjik et Nebbi-Younès sont, de cette manière, éloignés d'un kilomètre du fleuve. La superficie renfermée entre le Tigre et l'enceinte a plus de 2 kilomètres carrés. Souvent exposé aux flots du Tigre, ce terrain n'est vivifié que par un petit village nommé Armoushiyeh. Mais jadis, do temps des rois assyriens, le fleuve baigna le pied même des murs occidentaux; de sorte que le château de Koyoundjik se trouvait sur le bord de l'eau. La légende relative à la destruction de Ninive s'appuie sur le fait d'une inondation du Tigre[1], et elle trouve sa confirmation même dans le récit que Sennachérib fait au sujet de la réédification du palais. Les traditions anciennes représentent le palais comme défendu par les eaux du fleuve, et la topographie leur donne raison.

La cité royale était divisée en deux par la rivière du Khausser (خوسر), qui vient de Khorsabad, et baigne de ses ondes le côté sud du tumulus de Koyoundjik, après s'être frayé un passage à travers le mur oriental.

L'enceinte, en dehors des restes d'inscriptions dont nous avons rendu compte, a été fouillée par M. Layard. Dans la partie du nord, non loin du coin nord-ouest, cet explorateur a découvert une porte de l'enceinte de Ninive[2]. Cette œuvre d'art étant la seule de ce genre qui nous soit connue jusqu'ici, sauf une autre construite dans le mur de Khorsabad, elle mérite une attention spéciale. L'entrée, de $1^{m},2$, était probablement voûtée; mais cette partie supérieure n'est pas conservée. L'ouverture, à 3 mètres de profondeur, se rétrécit de $1^{m},50$, et on entre dans un couloir de $6^{m},6$ de longueur et de 3 mètres à peine de largeur. Ce couloir est bordé de figures et de taureaux ailés. On pénètre de là dans une chambre qui a 23 mètres de largeur et 7 mètres de profondeur; elle est traversée au milieu par le couloir de la porte, qui se prolonge encore pendant $5^{m},5$, pour conduire dans une seconde chambre pareille à la première. On s'en va par une sortie présentant les mêmes dimensions que l'entrée. L'épaisseur du mur ou la longueur du couloir est de 32 mètres environ, ce qui équivaut à 100 pieds assyriens. Les briques que trouva M. Layard portaient aussi le nom de Sennachérib, ce qui prouve encore une fois que c'est ce monarque qui fonda ou restaura l'enceinte de la cité royale de Ninive. Le mur, en cet endroit, est très-élevé, et M. Layard estime à 100 pieds la hauteur originaire de l'enceinte avec la tour qui la surmonta probablement. Aucune inscription n'a été découverte sur les taureaux, qui semblent n'avoir pas été achevés par le roi assyrien.

[1] Le prophète Nahum confirme cette inondation dans un passage connu. II, 7 ss. — [2] Voir *Ninive and Babylone*, p. 120.

Nous devrons donc maintenant aborder la description des ruines mêmes.

KOYOUNDJIK.

Koyoundjik (قيوجق, le petit agneau) est le nom d'un village bâti sur la colline du nord, qui s'élève, à quelques endroits, jusqu'à 60 pieds de hauteur sur le niveau du Tigre. La colline entière porte le nom de ce petit bourg; elle a, à la base, une circonférence de 1,500 mètres, et présente, sur le plan, une forme ovale, légèrement aplatie vers l'orient. Sa plus grande étendue, du nord-nord-est vers le sud-sud-ouest, est de près de 800 mètres; la plus grande largeur approche de 400 mètres. Aujourd'hui beaucoup de parties de cette grande colline, qui compte 16 hectares de terrain, sont cultivées; surtout la partie nord-est, où l'élévation est moins forte. Les fouilles ont surtout été pratiquées dans les parties du midi et du centre nord; quelques tranchées ont été ouvertes sur d'autres points, mais sans succès. La pointe du midi, d'abord entamée et délaissée par M. Botta, après un travail infructueux de quatre semaines, a été de nouveau explorée par M. Layard. On montre encore aux voyageurs la tranchée française, dont l'aspect fait regretter que M. Botta ait cru devoir se désister sitôt des fouilles de Ninive, et qu'il ait trop tôt laissé le champ libre à ses successeurs britanniques. Il est vrai que les découvertes de Khorsabad ont dédommagé largement l'explorateur français, et que ces fouilles, mémorables dans l'histoire scientifique du XIXe siècle, ont signalé une ère nouvelle dans l'archéologie.

En dehors de la pointe méridionale, MM. Hormuzd Rassam et Loftus ont fouillé la partie qui est située du côté du centre et du nord. L'extrême nord est occupé par le village de Koyoundjik; mais, à côté de celui-ci, ces explorateurs ont retrouvé le palais de Sardanapale, fils d'Assarhaddon, édifice qui a donné une si riche moisson. L'art qui a illustré le palais de Sardanapale V (VI) se distingue par un soin plus grand des détails que les écoles qui précédèrent cette dernière manifestation de la civilisation assyrienne. La prédilection pour les minuties, le désir de rendre exactement les accessoires, tels que les ornements, les vêtements et d'autres détails, signalent une décadence; mais, à côté de ces défauts d'exagération, il y a des parties où la pureté des lignes, le goût véritablement élevé, ne le cèdent à aucune production de l'art ninivite.

Nous parlerons d'abord du palais de Sennachérib, découvert par M. Layard[1], et dont cet archéologue a donné une description et un plan très-exacts. Nous examinerons cette découverte, surtout au point de vue des inscriptions; pour la description de tous les détails, nous devons renvoyer aux œuvres de MM. Layard et Loftus.

Le palais de Sennachérib était situé, ainsi que nous l'avons dit, à l'extrémité sud du tumulus de Koyoundjik. La partie la plus voisine du fleuve est détruite, et l'inondation qui engloutit le palais de Ninive pour la seconde fois a entamé toute cette partie occidentale;

[1] Layard, *Ninive and Babylone*, p. 67. Nous acceptons la désignation.

mais, bordé qu'il était par le mur, le palais n'avait pas, du côté du fleuve, son entrée principale.

Cette entrée monumentale semble avoir été tournée vers le nord-est, car le palais était orienté vers les demi-points ; les angles étaient situés vers les régions cardinales. Cette façade a été déblayée, et contient les plus beaux taureaux à face humaine. Je n'entre pas dans la description de ces sculptures, qui ont été déjà soumises si souvent à l'examen des savants et des archéologues. Les taureaux portent une inscription historique presque identique au texte du prisme de Sennachérib; mais nous publions la traduction d'un texte qui se trouve sur les taureaux dans l'entrée latérale du nord-est, dans le couloir C[1] :

« Sennachérib, grand roi, roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, roi des quatre régions, « favori des grands dieux, le vaillant, le sage, le prince vigilant, le pasteur des troupeaux, le « gardien des peuples heureux, moi !

« Mylitta, la souveraine des dieux, la reine des embryons, m'a formé dans le sein de celle « qui m'a porté ; comme une mère, elle m'a enfanté, car par elle croissent les embryons. Et « Nisroch-Salman m'a donné le *karsu sitpasu* pour la propagation; le chef des..... m'a « accordé une épouse, lui qui prévoit tout. Assour, le père des dieux, m'a soumis tous ceux « qui portent haut la tête; il a élevé ma tête pour que je garde le pays et les hommes ; il « m'a donné le sceptre de la justice, qui rend heureuse la patrie. Je suis maître sans égal ; « il a chargé mon bras de l'anéantissement des rebelles.

« Ce fut alors que j'ordonnai aux hommes rebelles, vaincus par mes mains, de me cou- « ronner de ma tiare, et ils moulèrent des briques. Le grand palais, au milieu de la ville de « Ninive, avait 360 mesures de longueur et 85 mesures de largeur ; c'était l'étendue de sa « construction et le contenu de ses demeures. Les rois, mes prédécesseurs, mes pères, l'a- « vaient construit à la gloire de leur règne; mais ils n'en avaient pas achevé la magnifi- « cence. Ils avaient sculpté des animaux des plaines, en marbre lisse, trouvé dans la ville de « Tastiat, pour en embellir les portes ; et, pour faire la tablature dans les toits, ils avaient « arraché de grands arbres de tous les pays.

« Dans le second mois, au jour heureux, il y avait une fête prescrite dans les lois augustes; « ils la célébrèrent ici, sur la hauteur, et, dans l'endroit où l'on traverse les fossés, ils avaient « ménagé de grandes inscriptions, pour pacifier leurs sujets, pour exalter leur orgueil en « puissance et en joie (*rusuk*); ils s'assemblèrent sur la hauteur et firent orner les portes. Le « fleuve Tigoulti[2], qui protége le château contre l'attaque, avait depuis longtemps cherché « à miner le palais, et, pendant sa crue, ses ondes avaient pénétré jusqu'à la première « pierre.

« J'ai détruit ce petit palais-ci dans son ensemble, j'ai changé le cours du Tigoulti et j'ai « dirigé son écoulement. Dans la paroi des digues, j'ai recouvert la partie basse des fonda-

[1] Voir Layard, pl. XXXVIII, LV. Nous n'avons pas cru devoir donner cette longue inscription, que nous avons publiée dans les *Inscriptions assyriennes des Sargonides*. — [2] Probablement le bras du Tigre qui coulait le long du mur occidental.

« tions en dessus par des briques, que j'ai fortifiées par de grandes pierres. 454 mesures « *buda*, 279 mesures..... c'est le niveau que j'ai élevé, et je fis couler le canal dans un « autre. J'ai agrandi la terrasse, en comparaison aux jours antérieurs, et j'en ai augmenté « la superficie du palais.

« Dans 180 *tibik* j'en ai élevé le faîte, et pourtant, pour qu'il dure longtemps dans l'hon- « neur du monde, je n'ai pas touché à la pierre angulaire. J'ai employé de grandes pierres « pour le couvrir, et j'ai fortifié le *subuk*. J'ai porté la longueur à 954 grandes *suklum*, et « la largeur à 440 grandes *suklum*, dans la partie habitée du palais, et j'ai agrandi les de- « meures.

« J'ai bâti un palais en pierre..... plomb, peaux de veaux marins, ébène, santal, len- « tisque, cèdre, cyprès, *simil*, *ilammak*, pour la demeure de ma majesté. J'ai fait un escalier « tournant, égal à celui du grand temple de Syrie, à l'intérieur des portes, et j'ai bâti au- « dessus, en poutres de cèdre et de cyprès, dont la durée est bonne, les produits du mont « Amanos et du mont Sirar, les montagnes élevées. J'ai entouré une charpente de bois de « cèdre et de cyprès d'un renforcement de *kiris* et en fer, et j'ai arrangé symétriquement leurs « interstices (fenêtres). Dans le *barakki* (à l'intérieur de la maison), j'ai ouvert des réduits « (*papah*), j'ai arrangé des chambres séparées. Des animaux femelles, en plomb, qui portent « ..... des peaux de veaux marins..... ont été placés dans les portes. Je les ai « multipliés d'une manière étonnante. J'ai orné leur..... par les *sulul tarani* qui sont « dans le *barakki*; je l'ai fait reluire comme le jour. J'ai revêtu les *sikkat* de plaques d'ar- « gent et de fer, et j'ai garanti les briques du haut par des pierres *ta* et du cuivre. » (La suite de l'inscription, remplie de termes et de détails architectoniques, est extrêmement obscure.)

Cette porte principale, ainsi que les autres issues de façade, toutes sculptées, conduisi- rent dans une grande salle (B), cinq fois plus large que profonde, et de là on pénétrait dans un labyrintho de salles plus ou moins vastes et de cours spacieuses, affectées aux usages les plus multiples. Après avoir parcouru une quantité de salles, on arrive à la façade sud-ouest, encore très-splendidement ornementée, mais moins favorisée par les architectes que la grande entrée. La distance de ces deux entrées est de 150 mètres environ, et la surface que couvre le palais tout entier est de 2 hectares à peu près; 70 salles ont été déterrées jusqu'à aujour- d'hui, séparées par des murs de terre d'une énorme épaisseur, qui varie de 3 à 6 mètres. Les ouvertures qui constituent les communications d'une pièce à une autre sont également couvertes d'inscriptions et de sculptures.

Les inscriptions sont moins abondantes que partout ailleurs; les textes sont ordinairement placés entre les jambes des lions ou des taureaux ailés. On trouve, en outre, des textes de quelques lignes gravés à côté des bas-reliefs pour expliquer le sujet de ceux-ci; malheu- reusement, dans l'économie sculpturale des Assyriens, la place de ces légendes explicatives est tellement élevée, que la ruine des murs supérieurs les a presque partout enlevées. En

Digitized by Google

outre, on ne voit à Koyoundjik aucune trace de frises entièrement formées d'inscriptions telles que les salles de Khorsabad nous en ont fourni. Ce genre d'ornementation, si instructif pour nous, ne semble pas avoir été employé par le fils de Sargon.

A notre premier passage à Ninive, en mars 1852, beaucoup de nouvelles inscriptions avaient été découvertes; le palais avait été presque entièrement déblayé dans l'état où on le voit représenté dans le livre de M. Layard. Les taureaux colossaux de la grande façade du nord-est venaient d'être découverts, et aussi toute la partie du sud et du sud-ouest avait été retrouvée depuis peu de temps. Nous nous intéressâmes surtout à la sculpture encore attachée alors à la paroi de la chambre XXXVI, et représentant le roi Sennachérib, assis sur son trône et recevant les tributs des habitants de Lachis[1]. Cet épisode de la guerre contre les Juifs excita notre intérêt à un très-haut degré. On trouve la copie de ce bas-relief dans le volume de Layard. L'inscription, en quatre lignes, dit ceci :

« Sennachérib, roi des légions, roi d'Assyrie, assis sur le trône de la justice : j'exige comme « tribut les captifs de la ville de Lachis (*Lakisu*). »

Dans ce même corps de bâtiment se trouve aussi la mémorable chambre qui contenait les archives de Sardanapale V (VI). En sortant de la salle XXXVI, dont nous venons de parler, on entre dans une pièce transversale d'une grande longueur (XXXIV), et, en tournant à gauche, on pénètre dans une salle de 27 mètres de longueur sur 6 de largeur, entièrement entourée de plaques sculptées. Ces œuvres d'art représentent les campagnes du roi dans l'Arménie[2], et se distinguent par l'originalité de leurs sujets. Le côté nord-ouest de cette ville est interrompu par deux larges ouvertures, qui sont bordées chacune par deux énormes bas-reliefs représentant le dieu-poisson Oannès. L'un de ces couloirs donnait dans deux chambres (XLI et XL), qui n'avaient aucune autre issue, et formaient un cul-de-sac. C'est ici que furent trouvées les nombreuses tablettes assyriennes composant la bibliothèque de Sardanapale, et dont j'ai déjà parlé plus haut[3]. La première de ces pièces (XLI) a 7 mètres environ de largeur sur 5 de longueur; l'autre (XL), qui communique avec XLI par un étroit couloir, est plus petite encore. Il se pourrait que Sardanapale eût le premier employé comme archives ces réduits; ils ne l'ont jamais été avant lui. On n'y trouve pas de briques émanant de Sennachérib et d'Assarhaddon; presque toutes sont datées du règne de Sardanapale. Les chambres étaient remplies, au moment de la découverte, jusqu'à la hauteur d'un pied, de fragments de briques, et nous en vîmes encore une bonne partie parsemant le sol, quand nous les visitâmes en compagnie de M. Rassam. On est embarrassé pour expliquer la présence de ces fragments, cassés à dessein, et entassés de cette sorte; car, en tout cas, l'état dans lequel on les a trouvés ne fait pas supposer que les Assyriens conservassent leurs archives dans un désordre tellement inabordable.

Les blocs dans lesquels on sculpta les taureaux furent transportés de Balad (Beled, des

[1] La ville de Lachis n'est mentionnée que dans cette petite inscription; ce qui est surprenant, car la Bible attache assez d'importance à l'incident de Lachis. (Rois, II, 14-15. Isaïe XXXVI, 2.) — [2] Page 70. — [3] Layard, *loc. cit.* p. 342.

auteurs arabes) à Ninive, ainsi que Sennachérib le dit dans une légende apposée à un bas-relief sur lequel on voit ses sujets transportant un colosse.

Le palais sud de Koyoundjik représente, comme celui de Khorsabad, une seule époque de l'art assyrien, et, en cela, il est digne de tout notre intérêt. Dans l'exécution, il montre une évolution que l'on ne peut pas encore nommer de la décadence, mais qui en approche. L'art de l'époque de Sennachérib, probablement résumé par un homme de génie dont le nom est resté inconnu, se distingue par un soin de détail qui manque à Khorsabad, ainsi que par une certaine prédilection pour le colossal, qu'on cherche également en vain dans la plupart des sculptures du temps de Sargon.

Déjà Sargon, sans toucher à la ruine du palais ninivite, avait relevé, peut-être pour ne pas indisposer les dieux contre sa ville nouvelle, les restes du temple de Nébo et de Mérudach à Koyoundjik; Sennachérib y transporta le siége de son empire. Nous rendrons compte des légendes de briques et plaques de marbre :

« Sennachérib [1], grand roi, roi puissant, roi des légions, roi d'Assyrie, roi des quatre contrées, favori des grands dieux; Assour et Istar m'ont confié la garde des peuples.

« Pour humilier les ennemis de l'Assyrie, j'ai contraint mes adversaires à marcher dans l'adoration sublime (des dieux). Depuis le commencement jusqu'à la fin, je me suis fait obéir par mes armées; j'ai soumis à mes lois tous les princes qui habitent les coins des quatre régions. Ils se convertirent à la piété.

« Puis je dis : Ninive est la ville de ma royauté; j'en ai renouvelé les demeures, restauré les rues. J'ai changé le camp royal et l'ai fait reluire comme le soleil. J'ai fait l'enceinte et le boulevard en entier, et j'en ai fait mention dans des écrits. Jusqu'à 100 grandes mesures j'ai fait élargir les fossés. A plusieurs reprises, j'ai employé les journées de mon armée royale à faire transporter mes tables des carrières. Ils choisirent un emplacement. . . . . « Je mesurai 62 grandes mesures à partir de mon camp royal jusqu'à la grande porte des façades.

« Celui des habitants de cette ville qui change l'ancienne maison, en bâtit une nouvelle, qui. . . . . les fondations de ce palais, sera écrasé par les décombres de cette nouvelle maison (?). »

Une des pièces les plus importantes provenant de Koyoundjik est le baril de Sennachérib, connu sous le nom de *cylindre de Bellino*, dont voici la traduction :

« Sennachérib, roi grand, roi puissant, roi d'Assyrie, roi des peuples, pasteur diligent, adorateur des grands dieux, fidèle à la foi jurée, observant les pactes, exerçant la justice, allant dans le sentier du droit, s'entourant de pureté; le juste, le fort, le vaillant, le terrible, le premier des princes, qui anéantit les ennemis. . . . . Assour, le grand maître, m'a conféré la royauté sur les nations; il a augmenté ma domination sur tous ceux qui habitent la terre.

[1] *West. As. Inscr.* pl. VII.

« Ce fut au commencement de mon règne que je vainquis, dans le voisinage de Kis, Me-
« rodach-Baladan, roi de Tirat-Douniyas, et l'armée d'Élam. Celui-ci abandonna clandesti-
« nement, au milieu de la mêlée, sa tente, s'enfuit et s'échappa dans le pays de Gouzoam-
« mani, sur le fleuve de Nahar-Agammi; il arriva jusqu'aux marais et sauva sa vie. Les
« chars, les *iṣ ṣumbi*, les chevaux, ânes, mulets, chameaux, et les autres animaux qu'il avait
« laissés au milieu de la bataille, tombèrent entre mes mains. J'allai immédiatement vers son
« palais, à Babylone, j'ouvris son trésor, et j'emportai, comme dépouille, l'or, l'argent, les
« vases en or et en argent, les pierres précieuses, tout ce que contenait son trésor bien garni,
« ainsi que son épouse, les femmes de son palais, les hommes *manzaz pani*, toute son armée
« (qui n'est pas à dédaigner) et les hommes qui hantaient le palais. Je pris tout cela, et je
« dépêchai après lui mes soldats dans le pays de Gouzoummani, jusqu'au Nahar-Agammi et
« dans les marais; ils le cherchèrent là pendant cinq jours, mais ils ne trouvèrent plus sa
« trace. Dans l'adoration d'Assour, mon maître, j'assiégeai et je pris soixante et seize grandes
« villes fortifiées de la Chaldée et huit cent vingt bourgades des environs; j'en emmenai les
« habitants captifs. Je fis sortir les hommes des tribus Ilbi, Aram et Kaldou, qui étaient à
« Orchoë, Nipour, Kis, Chalanné et Cutha et dans la ville du chef des révoltés, et je les traitai
« en esclaves. Bel-Banou, le chef (tartan) des..... de Suanuaki, et que les *ilmirani zaïri*,
« dans mon palais, avaient élevé, fut porté par moi à la royauté des Soumirs et des Accads.

« A mon retour, j'attaquai, pour les rançonner, les tribus Touhmouna, Rikhou, Iadakkou,
« Oubond, Kibriē, Malikh, Gouroum, Ouboul, Tamoun, Gamboul, Hindar, Rouhoua, Pou-
« koud, Hauran, Hagaran, Nabat (les Nabatéens), Lihtou, Aram, et j'en pris 308,000 hommes,
« mâles et femelles, 7,200 chevaux, des ânes, des mulets, 5,330 chameaux, 70,000 bœufs,
« 800,600 agneaux, une quantité de butin, et je l'emportai en Assyrie.

« Dans le passage de mon armée, j'imposai à Nebobellabari, homme *kipi*, de la ville de
« Khararat, de l'or, de l'argent, de grandes poutres de lentisque, des moutons, des chameaux,
« des bœufs et des agneaux en grande quantité, et comme une contribution considérable.

« Les sujets de la ville de Khirimmi, gens rebelles et impies, ne s'étaient pas soumis à
« moi depuis longtemps; je les réduisis sous ma domination, et je n'en épargnai aucun. Je
« refis de nouveau tout ce district; j'offris en sacrifice un bœuf, dix agneaux, vingt brebis,
« vingt moutons, comme un holocauste d'inauguration, aux dieux d'Assyrie, mes maîtres.

« Dans ma seconde campagne, je me recommandai à Assour, mon maître, et je marchai
« contre les tribus de Bisi et de Iasoubigallaï, gens impies, qui depuis longtemps n'avaient
« pas obéi aux rois mes pères. A travers des forêts antiques, *alib namraṣi*, je voyageai à
« cheval, et je fis porter, en morceaux, mon char après moi, jusqu'à ce que j'arrivasse à des
« endroits plus praticables. J'assiégeai, je pris la ville de Bet-Kilamzakh, les hommes grands et
« petits, mâles et femelles, des chevaux, des ânes, des mulets, des bœufs et des moutons en
« grande quantité; je fis tout sortir de là, et je les traitai en captifs. Je détruisis, je démolis
« leurs petites villes sans nombre; je changeai en monceaux de ruines leurs maisons princi-

« pales. . . . . je les réduisis en cendres; je rasai leurs enceintes. Quant à Bet-Kilamzakh, « j'en fis une citadelle, je la fortifiai comme elle l'avait été autrefois, et j'y plaçai les habitants « des pays que mon bras avait conquis. J'éloignai de leurs montagnes les gens des Bisi et « des Iasoubigallaï, qui s'étaient soustraits à ma domination, et je les transplantai dans les « villes de Khardispi et de Koubatti; je les confiai aux mains de mon lieutenant, le préfet de « la ville d'Arrapha (Arrapachitis). Je fis exécuter une table, je fis le récit des victoires de « mon bras, je le fis écrire dessus, et je l'érigeai au milieu de la ville.

« Je me portai d'un autre côté et dirigeai mes pas vers le pays d'Illip. Avant moi Ispabara « avait délaissé sa grande maison et son trésor, et s'était sauvé sur les îles. Je me traînai à tra- « vers la totalité de son vaste pays comme un vent formidable; je détruisis les villes de Mar- « sambisti et d'Akkouddou, les capitales de sa royauté, et trente-quatre grandes et petites villes « des environs; je les démolis, je les réduisis en cendres. J'anéantis leurs vestiges; je laissai « leurs champs incultes, un lieu d'aridité; j'accumulai les maux sur toute la terre d'Illip. « J'emmenai captifs les hommes, grands et petits, mâles et femelles, les chevaux, les ânes, « les mulets, les bœufs, les moutons, et j'en assemblai un nombre très-considérable.

« J'emportai de leurs demeures les villes de Zizirtou et de Koummakhtou, les capitales et « les petites villes voisines du pays de Bet-Barrou; je dépeuplai en entier ce district, et j'em- « menai à la province d'Assyrie tous ses habitants. Je pris la ville d'Ilhinzas, la capitale de la « royauté et le chef-lieu de ce district, j'en changeai le nom, et je l'appelai Fort de Senna- « chérib.

« A mon retour, je reçus des tributs en grande quantité des contrées de la lointaine « Médie, dont, parmi les rois mes pères, personne n'avait entendu prononcer le nom, et je « les soumis à ma domination.

« Puis nous disons : Ninive est le refuge suprême, la ville de l'exaltation d'Istar, et con- « tient (?) dans son milieu tous les sanctuaires des dieux et des déesses, et ils perpétuent son « antique pierre angulaire pour des jours lointains. Mais, depuis des temps reculés, l'écriture « tortueuse (*burumma*) s'était effacée des pierres et on avait oublié les exploits; Ninive n'était « le siége ni de l'art et de l'explication des lois, ni du respect de la prière, d'où naissent le « gouvernement et la protection des sujets, et il y avait destruction dans elle. Et, quoique, depuis « les temps reculés, les rois mes prédécesseurs, mes pères, eussent exercé avant moi l'em- « pire sur l'Assyrie et eussent eu soin de la gloire de Bel, et eussent réuni dans cette ville « beaucoup d'objets irréprochables, comme les tributs des rois des quatre régions, personne « parmi eux n'avait pensé à entourer le pays de l'enceinte de la royauté et à borner ses « demeures, et n'avait eu l'idée de faire construire celle-ci; et personne aussi ne s'était « efforcé de gouverner la ville et de protéger les rues, de creuser un canal et de poser des « jalons, et ne changea ses intentions.

« Mais moi, Sennachérib, roi d'Assyrie, j'ai fait cette œuvre avec la permission des dieux, « et j'en ai eu l'idée, et j'y ai dirigé mon esprit. J'avais arraché de leurs demeures les gens

« de la Chaldée, les peuples d'Aram, de Van, de Koui et de Cilicie, qui ne s'étaient pas soumis « à moi. Je leur ordonnai de m'apporter la tiare, et ils moulèrent des briques. Je fis tailler « d'énormes blocs en Chaldée, et je fis transporter leurs..... par le travail des rebelles que « mon bras avait vaincus, pour construire leurs demeures.

« L'ancien palais avait 360 mesures du côté des angles du *Bet-ziggurrat*, 70 mesures du « côté du *Bet-namari*, le temple d'Istar, 164 mesures *larges* du côté du Bet-namari, le *Bet-* « *masmari*, 85 mesures. Les rois mes prédécesseurs, mes pères, l'avaient élevé pour leur « gloire, mais ils n'en avaient pas achevé la magnificence. Le fleuve Tigoulti, qui protége « le château contre l'ennemi, et qui, quand il s'accroît, couvre les plaines du milieu de la « ville, de sorte que leurs épaves (?)..... avait depuis longtemps cherché à miner le palais, « et, pendant sa crue, les ondes avaient pratiqué un trou dans les fondations et avaient en- « dommagé la pierre de fondation.

« J'ai démoli ce petit palais dans son ensemble, j'ai changé le cours du Tigoulti, j'ai bouché « le trou et j'ai dirigé son écoulement. Dans la paroi des digues, j'ai recouvert la partie des « fondations, en dessus, par des briques, que j'ai fortifiées par de grandes pierres. J'ai élevé « le niveau du fleuve et l'ai fait couler comme dans une outre de 700 grands *suklum* de lon- « gueur, 162 grands *suklum* de largeur vers le midi, 217 grands *suklum* de largeur au milieu, « 376 grands *suklum* vers le nord, du côté du Tigre : c'est ainsi que je remplis le *tamla*, et « que je pris les mesures. Pour que le palais dure longtemps, pour l'honneur du monde, je « n'ai pas touché à la pierre angulaire; quant aux traverses, j'ai employé de grandes pierres « (*rabbût*), j'ai muré la paroi et j'ai fortifié le *subuk*.

« J'ai écrit à l'intérieur des inscriptions, avec mon nom, 160 *tibik* des *tamli*, et je les ai « déposés, en plusieurs exemplaires, dans les soubassements; de côté, j'ai ménagé une ri- « gole dans les *tamli*....., j'ai ajouté 20 *tibik* à ceux qui s'y trouvaient, et j'ai disposé en « haut 180 *tibik*. J'ai agrandi le terrassement du palais, en comparaison de ce qu'il fut jadis, « et j'ai augmenté au delà de son ancien état la superficie du palais, et j'ai garanti du de- « hors les demeures.

« J'ai fait bâtir dans cette enceinte un grand palais couvert de peau de veaux marins, en « santal, ébène, lentisque, cèdre, cyprès et pistachier, un grand palais de *zagdi*, sans com- « paraison, pour y loger ma royauté. J'ai coupé un *sarmaḫḫu* grand comme le mont Amanus (?) « J'ai érigé des piliers en bois provenant de montagnes et de la Chaldée (en balcon?), pour « qu'on pût aller autour. Après l'élévation des piliers, j'ai divisé la surface de la ville (?) « entre des inspecteurs..... et j'ai distribué les quartiers aux habitants de Ninive et « les leur ai confiés.

« Pour les citernes, à partir du district de la ville de Kisiri jusqu'au voisinage de Ninive, « je fis parvenir l'eau des puits dans des *akkullat*, et je dirigeai le cours du canal du pour- « tour à un *kasbugagar* du fleuve du Khausser (*Ḫusur*) : c'est de là que j'établis un réservoir « perpétuel, et je le fis couler à travers ces piliers.....

« Ainsi j'ai renouvelé Ninive, la ville de ma souveraineté; j'ai protégé ses rues, j'ai étendu « ses fontaines et ses canaux, je l'ai fait resplendir comme le soleil.

« Je dis ceci à chacun des rois mes fils que, dans la suite des jours, Assour appellera de son « nom, pour qu'il règne sur le pays et les hommes : Ce palais vieillira et tombera en ruines. « Qu'il relève ses ruines, qu'il y restaure les inscriptions avec la gravure de mon nom; qu'il « nettoie les bas-reliefs, qu'il fasse un sacrifice et qu'il remette tout à sa place. Alors Assour « exaucera sa prière. »

Tel était l'édifice que Sennachérib, fils de Sargon, bâtit sur l'emplacement des anciens palais de Ninive. Assarhaddon, son fils, enrichi par les dépouilles des rois de Phénicie, fit un palais nouveau, qu'il nomma *Hekal-pakidat-kalam*[1] (le palais qui inspecte l'univers), et qui dépassa en splendeur celui du père.

Mais la plus belle demeure fut élevée par le fils d'Assarhaddon, et sa découverte a été le dernier résultat des travaux britanniques de Koyoundjik.

MM. Loftus et Rassam découvrirent, après le départ de M. Layard, en 1852 et 1853, le palais de Sardanapale, qui occupait une partie du nord du tumulus. Nous avons vu et exploré ces ruines avant qu'on eût envoyé en Europe les magnifiques bas-reliefs qui ornent, et ceux qui devaient orner, les musées de Londres et de Paris. Une grande partie de ces sculptures a été apportée en Angleterre; le Louvre en possède une petite quantité, car soixante-huit caisses, contenant les plus beaux bas-reliefs destinés à grossir la collection française, sombrèrent dans le Tigre.

Nous ne nous étendrons plus sur le caractère de cet art, qui dénote un raffinement et un soin minutieux des détails, ainsi que nous l'avons dit. On sait que les bas-reliefs renferment de très-belles parties, et que cette portion des découvertes assyriennes se distingue, en outre, par des côtés nouveaux. Nous ne citons que les parquets sculptés, les piédestaux de colonnes gigantesques résultats des fouilles de Loftus, et qui attendent encore leur historien. En général, les grandes pièces y sont rares; aussi le musée de Londres ne possède-t-il pas un seul taureau ou lion ailé de Sardanapale, fils d'Assarhaddon.

Les bas-reliefs sont plus riches en inscriptions qu'autre part; partout les sculptures sont expliquées par de petites légendes. Presque tous ces petits textes commencent par les mots : « Moi, Sardanapale, roi des légions, roi d'Assyrie (*Anaku, Asurdanapalla, sar Asur*)[2]. » Ils nous informent que les sujets des bas-reliefs se rapportent surtout à la guerre de Sardanapale contre Tioumman, roi d'Élam, et expliquent souvent des incidents qui n'ont pas même besoin d'un commentaire quelconque. Il y a sur un bas-relief jusqu'à cinq différentes légendes. Un enfant, agenouillé à côté d'un homme, bande un arc, et on y lit :

[1] Prisme d'Assarhaddon, col. VI, l. 26. *West. Asiat. Inscr.* p. 47. Voir la traduction dans les *Inscriptions assyriennes des Sargonides*, p. 59. Il n'entrait pas dans le plan de cet ouvrage de la répéter ici.

[2] Nous avons expliqué ailleurs que cette légende mal comprise a donné naissance au fameux Anakyndaraxès, père de Sardanapale, selon quelques écrivains grecs. (Voir le Rapport à M. Fortoul, p. 29.)

Digitized by Google

« Tioumman, avec le ton du commandement, dit à son fils : Mets la flèche. »

La bataille contre Tioumman est également commentée par un texte :

« Tioumman, roi d'Élam, dans une terrible bataille, vit la défaite de son armée..... et « fuit pour sauver sa vie, et s'échappa. Ses soldats, je les pris avec les légions de la souverai- « neté d'Assour et d'Istar..... »

Le beau-frère ou le gendre (*ḥatan*) de Tioumman figure aussi dans ces bas-reliefs. Son nom est fruste; mais on lit encore : Ur... ku.

Un autre bas-relief représente la mort de Tioumman, et la présentation d'un nouveau roi, que Sardanapale plaça sur le trône d'Élam.

Les succès de chasse sont également illustrés par des légendes explicatives; nous en avons interprété une dans le second volume (p. 357), ainsi conçue :

« Moi, Sardanapale, roi du monde, roi d'Assyrie. A une de mes chasses[1], un lion s'approcha « de moi; je l'ai pris au-dessus de ses oreilles. En invoquant Assour et Istar, la souveraine « des combats, j'ai traversé ses entrailles par un coup de lance, la parole de ma main. »

Le bas-relief du Louvre sur lequel se trouve cette légende est une des rares antiquités sauvées du naufrage du Tigre.

Une autre inscription porte :

« Moi, Sardanapale, roi du monde, roi d'Assyrie. Ce fut à une excursion de ma majesté « que je pris un lion par la queue. Avec l'aide de Ninip et de Nergal, mes assistants, j'ai dis- « persé sa cervelle avec ma massue, la parole de ma main. »

Ce bas-relief fournit justement la représentation d'un pareil sujet.

D'autres légendes, plus frustes, expliquent des scènes analogues. Nous voulons donner encore une traduction d'un texte :

« Moi, Sardanapale, roi du monde, roi d'Assyrie, à qui Assour et Taauth ont confié le « souverain empire. Sur les lions que[2] je tuai, j'ai jeté les massues de la vigueur d'Istar, la « souveraine des combats; j'ai fait une libation d'offrande sur eux et j'ai offert un sacrifice « expiatoire. »

Ces légendes, ainsi que nous l'avons dit, sont d'une grande importance pour le déchiffrement de certains idéogrammes rendant des objets représentés dans les bas-reliefs.

Le palais de Sardanapale ne semble pas encore avoir été fouillé complétement[3]; mais ce n'était pas le seul édifice que ce roi y fit élever. Il bâtit ou restaura plusieurs temples, dont M. Layard trouva les indications dans les textes suivants :

« A la déesse Mylitta Taauth, la souveraine des montagnes, qui habite *Bet-Barbar*[4] : Sarda- « napale, roi d'Assyrie, le majestueux, l'auguste, son adorateur, le mandataire, la créature

[1] C'est ainsi que je traduis maintenant le mot *multahtiya*.

[2] M. Rawlinson a vu dans le pronom relatif le chiffre 4, qui ne se placerait pas après les substantifs au pluriel.

[3] L'excellente carte de M. le commodore Félix Jones ne consigne pas les fouilles exécutées dans cette partie de Koyoundjik.

[4] Layard, pl. LXXXVI. Le mot *Bet Barbar* est un idéogramme.

Digitized by Google

« de ses mains. Avec l'assistance puissante de la déesse, il a, dans la mêlée d'une bataille, « humilié l'orgueil de Tioumman, roi d'Élam, Oumman-Ihi, Tammarilih, Pahé, Oumman-« Altas, les quatre parents de Tioumman, leur roi à tous. Ma main atteignit eux, ainsi que le « royaume d'Élam, avec la puissante assistance de Mylitta..... la terreur de ma « royauté les soumit. Dans le souvenir soutenu d'elle et par son invocation tous les pays se « soumirent ; les rivaux ne m'égalèrent point.

« Dans ces temps, j'agrandis le *pasus* de la maison de Mylitta, sa demeure, ma souveraine, « en pierres de taille, à la gloire de Mylitta.

« Que ce *pasus* soit conservé avec ton aide, car Sardanapale était toujours l'adorateur de « ta grande divinité. Qu'il puisse réjouir ton cœur encore pendant une vie longue et marcher « devant toi ! Que le temple *Barbar* dure à côté de moi ! »

Sargon avait déjà élevé un temple à Nébo et à Mérodach, sur les bords du Khausser, et Sardanapale le restaura. Voici le texte de Sargon, conservé sur les briques :

« Sargon, mandataire de Bel, lieutenant d'Assour, vicaire de Nébo et de Mérodach, a bâti « un temple à Nébo et à Mérodach, ses maîtres, depuis les fondations jusqu'aux revêtements, « pour la conservation de sa vie, la durée de sa race, l'humiliation de ses ennemis, l'agran-« dissement des forces de l'Assyrie et la paix de l'Assyrie. »

Il est possible, mais nullement prouvé, que ce temple soit le même dont parle Sardanapale dans l'inscription suivante :

« Au dieu Nébo [1], seigneur suprême, qui habite la Tour (*Bet-Zida*) dans Ninive, à son « maître : Sardanapale, roi d'Assyrie, pour prouver sa gratitude envers sa grande divinité. Car, « en demandant au dieu et en recevant ses nombreuses réponses, le roi resta vainqueur dans « le combat. Dans la bataille contre Tioumman, roi d'Élam, et Oumman-Ibi, Tammarilih, « Pahé, Oumman-Altas, les quatre parents de Tioumman, leur maître à tous, il atteignit de « sa main eux et la royauté d'Élam avec la puissante assistance de Nébo. ..... la ter-« reur de ma royauté les soumit. Par son aide efficace, la totalité des pays m'apportèrent des « tributs.

« Dans ces temps, j'agrandis le *pasus* de la maison de Nébo, sa demeure, mon maître, en « pierres de taille, à la gloire de Nébo.

« Qu'il soit achevé et conservé avec ton aide ! Que, dans les décisions de la loi éternelle, « ma vie soit prolongée pendant de nombreuses années ! Que je marche avec ton assistance ! « Que la tour, le symbole de ta divinité, dure à côté de moi ! »

Cette inscription est, je crois, la première qui fut trouvée, parce qu'elle date du commencement des fouilles de Botta. Elle démontre l'existence, à Ninive, d'une tour consacrée à Nébo, comme la tour de Borsippa, et des fouilles entreprises mettront certainement à jour des constructions analogues aux tours carrées de Khorsabad et de Nimroud.

[1] Layard, pl. LXXXV; Botta, pl. CLXXXIII.

Les découvertes du palais de Sardanapale amenèrent aussi la trouvaille d'une quantité très-considérable de fragments d'un prisme de Sardanapale, à dix faces, et d'une très-grande hauteur. Malheureusement ces fragments sont très-peu étendus, et cette circonstance augmente notre désappointement; car le cylindre rendait compte des batailles contre les Mèdes et les Lydiens, qui paraissent à cette époque pour la première fois dans l'histoire.

Un autre fragment, daté de l'éponymie de *Daddi*[1] et du règne d'un roi inconnu d'Assyrie, a été trouvé à Koyoundjik, dont l'exploration promet une riche moisson aux successeurs futurs des Layard et des Loftus.

NEBBI YOUNÈS.

A un kilomètre de Koyoundjik on rencontre la colline de Nebbi-Younès, qui, comme sa voisine, se dresse sur la ligne même du mur occidental de la cité royale. Dans l'antiquité, la colline était couverte d'un second palais royal, moins étendu, mais tout aussi brillant que la grande demeure de Koyoundjik. Le tumulus est beaucoup moins grand que celui-ci, il n'a que 150 mètres de longueur sur moins de 300 de largeur; sa plus grande longueur est celle du nord-est au sud-ouest. Depuis plusieurs siècles, sinon depuis le commencement de l'islamisme, cet endroit a été regardé comme le théâtre des prédications de Jonas. Les musulmans l'appellent aussi *Tell-et-taubeh*, tumulus du repentir. La tradition a été la cause de l'établissement d'un *mechhed* en l'honneur du prophète, et auprès duquel des maisons ont été bâties; de sorte que le tumulus supporte une quantité d'habitations et recouvre un nombre considérable de tombeaux. Il est donc, dans les circonstances actuelles, difficile, pour ne pas dire impossible, de fouiller cette colline, qui, depuis les temps de Rich, a attiré l'attention des archéologues par la quantité d'antiquités qui en proviennent.

M. Layard l'explora par des fouilles soutenues, mais sans rien trouver. Plus tard, M. Place et M. Rassam commencèrent quelques excavations; mais, malheureusement, des jalousies de nationalité, que l'excellent consul britannique, oriental de naissance, croyait encore à l'ordre du jour en Europe, nécessitèrent l'intervention de l'autorité turque et déterminèrent le pacha lui-même à fouiller. Plusieurs objets importants furent mis au jour, entre autres une tablette, datée du trentième jour du dixième mois de l'éponymie de *Maza*... dans la vingt-deuxième année de Sennachérib[2]. On acquit, en outre, la certitude que les restes déterrés étaient du temps de Sennachérib et de son fils Assarhaddon. Les taureaux découverts sont plus grands que ceux qu'on a trouvés ailleurs, au moins c'est ce qui m'a paru, et cette impression a été confirmée par plusieurs autres personnes.

En dernier lieu, Loftus trouva des briques avec le nom de Bélochus IV.

[1] Ce cylindre a été publié *West. Asiat. Inscr.* pl. VIII, n° 6; mais le père de Nériglissor, auquel M. Rawlinson a pensé, doit rester étranger à ce monument, qui n'a rien de babylonien: le seul fait de l'éponymie prouverait cela, en dehors du style de l'écriture. Le fragment prouve que nous sommes loin de connaître tous les noms royaux.

[2] La liste des éponymes ne porte pas ce nom, mais *Mannou-ki-Hou* (voir *Sargonides*, p. 17).

Les fouilles ont eu lieu près de la mosquée de Junah et se sont étendues assez loin, sur l'espace d'un hectare; mais la présence de maisons occupées a bientôt empêché les explorateurs de continuer leurs recherches. D'ailleurs les plaintes des habitants intéressés forcèrent le pacha de suspendre les travaux, peu de temps après leur ouverture.

Ces efforts avaient mis au jour, outre plusieurs taureaux et lions ailés, une inscription importante qui fixe la destination du palais de Nebbi-Younès. Il formait un appendice au grand palais, et contenait les greniers, les dépendances, les établissements militaires; son nom était *Bet-kutalli* (*domus parietum*), la maison des choses nécessaires. Le texte, un peu endommagé, dont nous parlons est au musée de Constantinople; il a quelques passages de communs avec le prisme de Sennachérib qui fut trouvé à Nebbi-Younès[1], et dont la dernière partie est entièrement consacrée au *Bet-kutalli*, fondé par Sennachérib et embelli par ses successeurs.

Les Turcs ont aussi trouvé un lion en bronze, sur lequel on lit :

« Assarhaddon, roi du monde, roi d'Assyrie, roi de Babylone (?), d'Égypte et de Cousch. »

Voici la traduction de l'inscription de Constantinople[2] :

« Grand palais de Sennachérib, grand roi, roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, roi « des quatre régions, favori des grands dieux, le vaillant, le brave, le prince diligent, le pas- « teur des peuples, qui dirige les hommes, moi.

« Le dieu Assour, le père des dieux, m'a lui-même créé; il a augmenté ma puissance sur « tous les habitants de la terre. Il m'a donné le sceptre de la justice, qui agrandit le pays. Il « a chargé mon bras du glaive, dont on n'échappe pas, pour anéantir les rebelles.

« Je vainquis, dans une bataille, Mérodachbaladan, roi de Tirat-Douniyas, les tribus de « Kaldou et d'Aram, et l'armée d'Élam, ses auxiliaires. Lui s'enfuit furtivement vers le rivage « de la mer, et j'enlevai de sa tente les dieux, les palladium de son pays avec les trésors des « couronnes de ses pères; je fis monter ses sujets sur des radeaux, et je les conduisis vers la « ville de Nagit, sur les bords de l'Euphrate; ils demeurèrent là. J'occupai l'ensemble du pays; « j'en emmenai les captifs; je détruisis les villes, je les démolis, je les réduisis en cendres. J'oc- « cupai la ville de Khirimmi, la tribu de Iasoubigallaï, et rançonnai Illip, et j'asservis ses « grands.

« J'enlevai à Louli, roi de Sidon, sa royauté; je plaçai Toubaal sur son trône. Je lui im- « posai pour la paix une redevance due à ma suzeraineté. Je réduisis à l'obéissance le dis- « trict de Juda, et Ézéchias son roi. Je soumis à ma puissance les peuples de Toukharra qui « habitent les inaccessibles montagnes. Je changeai en monceaux de ruines la ville d'Ouk- « kou et (je tuai) tous ses grands. Je subjuguai les hommes de la Cilicie qui habitent les « forêts; je détruisis leurs villes, je les démolis, je les réduisis en cendres. J'occupai la ville

[1] C'est par erreur que j'ai dit (page 86) que ce cylindre provenait d'Opis; on m'avait dit cela à Bagdad.

[2] Publié dans *W. A. I.* pages 43, 44. Le texte contient aussi, à la fin, des passages communs au *cylindre de Bellino;* le *prisme de Sennachérib* est traduit dans les *Sargonides*, pages 41 et suiv.

« de Toul-Garimmi, qui est dans Tabal, et je changeai en désert les villes de Nagit, de Nagit-« Dihbina, le pays de Khilmou, de Billat, de Khoupapan, les peuplades d'Élam, qui sont sur « les bords de la mer et y ont établi leurs demeures.

« Les hommes de Bet-Iakin s'étaient soustraits à ma domination ; ils avaient compté les « dieux dans leurs districts et traversé la mer, et les avaient pris avec eux. Je traversai la mer « dans des radeaux de Syrie, que j'avais fait faire à Ninive et à Tel-Barsip ; j'attaquai les villes « qui se trouvaient dans ces contrées, et je les brûlai par le feu. Je pris les habitants de Bet-« Iakin et les dieux et les sujets du roi d'Élam, et je les transportai en Assyrie. Après, les « notables Babyloniens qui étaient avec Mérodachbaladan sortirent, s'enfuirent en cachette ; « ils appelèrent au secours le roi d'Élam, qui mit sur le trône Souzouh, fils de Gatoul. J'aug-« mentai les hommes de guerre, les chars, les chevaux, le partage de ma royauté, pour com-« battre le roi d'Élam. Ils lui tuèrent ses soldats, et il devint isolé. Ils se couvrirent de gloire « jusqu'à Ninive.

« Samas d'Orchoé, Mylitta de Rat-Isi, Mylitta d'Orchoé, Nana, la déesse Ousour-Alatsa « (protége ses demeures), la déesse de la vie (Istar), les dieux Bidin et Bisit, Nergal, les « dieux qui habitent Orchoé, leurs trésors et leurs propriétés sans nombre, ont été enlevés « par mes soldats.

« A leur retour, Souzoub, roi de Babylone, dans une grande bataille, tomba vivant entre « leurs mains ; ils le jetèrent dans une prison profonde, et puis l'amenèrent devant moi. Dans « une grande porte dans Ninive.....

« Le roi d'Élam avait été auxiliaire des Babyloniens, je marchai contre son pays. J'assiégeai « et j'occupai les villes principales, son palais et les petites villes des environs et tout le dis-« trict de Bet-Bounakki, j'en emmenai les captifs, je les détruisis, je les démolis, je les brûlai « par le feu. Le roi d'Élam apprit la prise de ses villes, et fut effrayé. Il fit monter le reste « de ses hommes sur les citadelles. Lui-même abandonna Madaktou, sa capitale, et se dirigea « vers Khaidala, qui est dans les montagnes. Je décrétai une expédition contre Madaktou, « sa capitale. Dans le 10e mois, un grand orage arriva, et il s'en alla.....

.....

« Je dirigeai mes pas vers l'Assyrie. Puis le roi d'Élam convoqua auprès de lui les pays de « Parsoua, Anzan, Pasir, Illip, toute la Chaldée, toutes les tribus d'Aram et les réunit dans « une grande confédération.

« ..... et appelèrent..... le roi de Babylone, et vinrent devant moi pour livrer une « bataille. Dans l'adoration d'Assour, mon maître, je combattis avec eux dans le voisinage « de la ville de Khaloulina, je les mis en fuite. Je vainquis 150,000 soldats, leurs chars, « leurs *şumbat;* les tentes de leur royauté leur furent enlevées par moi. Leurs grands et Nabou-« labar-iskoun, fils de Mérodachbaladan, qui surveillaient les chars d'argent, dont les *aşmat* « étaient en or, le *tullu* des poignards en or, dont le fourreau était en or : tous tombèrent « vivants dans ma main, dans la mêlée. Le roi de Babylone et le roi d'Élam furent repoussés

« par l'attaque de mon armée; ils abandonnèrent dans leurs chars leurs ornements, s'en-« fuirent furtivement et s'échappèrent.

« Je dis : Le *bet kutalli* avait été fait par les rois, mes prédécesseurs, mes pères, au milieu « de Ninive, pour surveiller les bagages, pour soigner les chevaux et pour contenir les usten-« siles. L'emplacement de ce palais ne suffisait plus; la construction de ses chambres ne pouvait « plus suffire à l'abri des chevaux. La porte du *nu kisallu* s'était, dans la suite des jours, « écroulée sur sa pierre angulaire, et ses *rari*..... J'ai démoli complétement ce palais, et « j'ai augmenté..... Dans les *usalli*, j'ai refait les parties supérieures, j'en ai étendu les « limites. J'ai abandonné le palais antérieur. A l'intérieur des *kirubi*, où j'ai fait des *usalli*, « j'ai rempli les *tamli*. Jusqu'à 3.. 20 *tibik* dans ma grande construction en briques, pour « la partie supérieure, j'en ai élevé le faîte. Au-dessus de ces *tamli* de mes palais, j'ai posé « les pierres angulaires.

« J'ai construit un grand palais en pierres et cèdre, comme celui de Syrie, et le palais su-« périeur, une œuvre d'Assyrie, destinée à célébrer mes grandes cérémonies et les fêtes, et à « loger ma royauté.

« Ensuite j'ai agrandi mes..... pour dompter et surveiller les captifs des rebelles en « grand nombre, dont le dieu Assour m'a confié les *kisalla;* et la porte du grand.....»

« D'après les décrets suprêmes des dieux, mes maîtres, j'ai chargé de l'exécution tous les « rois de la Phénicie qui se soumirent à mes lois. Ils ont coupé les grandes poutres de cèdre « dans le mont Amanus, et les ont transportées ensemble à Ninive. Je fis une construction « au-dessus en charpente de cyprès, *liyari*, j'entourai ces poutres de fer (de rosaces?) et je « disposai symétriquement leurs interstices. Les pierres .....[1] « qui proviennent des montagnes de Nipour, des pierres de taille et de marbre qui se trouvent « dans la ville de Baladaï, furent employées par moi aux lions et taureaux. Je fis construire « les montants de portes, et j'érigeai des sphinx en pierre, qui ressemble à du cèdre, au-« dessus d'eux.»

(Suit un passage architectonique très-développé encore obscur pour nous.)

« J'ai agrandi le *Bet-maḫarti*, où j'ai reçu les tributs de la lointaine Médie, dont, parmi les « rois mes pères, personne n'avait perçu les redevances, avec les *ṣumbat*, les chars, les..... « ornements du roi de Babylone et de Chaldée qui tombèrent entre mes mains. Sans nombre « sont les présents que j'accumulai pour le butin.

« Quant à ce palais, j'y ai assemblé (mes grands). Avec l'aide d'Assour, père des dieux, « et Taauth, reine des dieux, j'habiterai ce palais dans la satisfaction de mon cœur et la joie « de mon esprit et la splendeur de ma face. Que dans cette demeure me vienne la progé-« niture! Que ma vie y dure jusqu'à des jours reculés! Que le taureau, qui protége la vie,

[1] Endroit difficile.

« et le gardien, perpétuent dans cette enceinte la fortune et le bonheur, jusqu'à ce que ses « bases s'écroulent !

Dans l'enceinte de Ninive, il ne se trouve, en dehors de Koyoundjik et de Nebbi-Younès, aucun autre tumulus qui révèle des constructions antiques. Nous nous portons donc immédiatement à la ruine de la ville de Calach, aujourd'hui Nimroud.

CHAPITRE IV.

CALACH (NIMROUD).

Les ruines de Nimroud sont éloignées de celles de Ninive de 29 à 30 kilomètres, au sud, et situées, comme celles-ci, sur la rive gauche du Tigre; mais cet espace considérable n'est pas dépourvu de vestiges d'anciennes habitations. A 3 kilomètres de la pointe sud de l'enceinte ninivite, nous voyons d'abord la ruine de Yarcndjeh. On traverse, le long du fleuve, un terrain assez cultivé, sujet aux inondations du Tigre, et sillonné en tout sens par les lits que ce grand cours d'eau a successivement creusés et délaissés dans la suite des siècles.

A trois quarts de lieue avant Nimroud, on trouve l'enceinte de Selamiyeh, qui mesure 5 kilomètres et demi de pourtour, située sur le Tigre. Il est évident que jadis il se trouvait ici une ville assyrienne qu'on a identifiée avec le Resen de la Bible; ce pays attend encore une exploration future. Jusqu'ici le manque de tumulus apparents a découragé les investigateurs et les a empêchés de faire des recherches dans une localité incontestablement antique.

Le Tigre, depuis les temps antiques, a fait subir à son cours de notables changements. Aujourd'hui éloigné de Nimroud de 2 kilomètres, il touchait autrefois cette ville, et le terrain indique encore l'ancien lit.

Nimroud, le Calach antique, présente encore en entier ses murs et circonvallations. Jadis baignée par le Tigre sur toute sa longueur occidentale de 1,450 mètres, et sur le côté sud-ouest, d'une étendue à peu près égale, la ville présentait une figure irrégulière de six côtés, à angles rentrants. La partie nord est bornée par un mur de 2,000 mètres environ, courant de l'ouest à l'est; un autre va, du nord au sud, dans une direction presque droite (avec une déflexion légère vers l'est), de 1,300 mètres, et là s'adapte un mur parallèle au premier, de l'est à l'ouest, sur 750 mètres. Prolongée suffisamment, cette partie frapperait le côté occidental, et formerait alors un oblong assez régulier; mais le mur fait un angle convexe, court dans la direction de sud-sud-ouest et rejoignait jadis le Tigre, qui, à cet endroit, coulait vers le sud-est.

C'est de ce côté que jadis un embranchement courait vers l'est-sud-est et frappait quatre

tumulus nommés *Toloul Yazir* aujourd'hui. Ce terrain formait un carré irrégulier bordé d'un côté par un ancien confluent du Tigre, et était probablement un faubourg.

La surface de cette ville en entier occupait juste 300 hectares, et avait un pourtour, en comptant la partie du mur sud-ouest aujourd'hui détruite, de 6 kilomètres, c'est-à-dire de plus de 30 stades assyriens.

Dans le coin sud-ouest se détache une seconde enceinte, celle des palais royaux, formant un trapèze ressemblant à un rectangle. Deux des côtés, celui de l'ouest de 600 mètres, et celui du sud de 350 mètres, sont pris sur les côtés de la ville; les côtés nord et est, la cité royale, sont de 300 et de 650 mètres de longueur. La cité royale prend donc un coin de Calach et un espace de 20 hectares. Nous reviendrons sur ce point.

L'identification de Calach avec les ruines de Nimroud est une chose acquise à la science et n'est plus contestée. Nous n'avons plus besoin de revenir sur les versets de la Genèse si souvent cités pour prouver l'antiquité de ces restes. Un fait plus contestable que l'identité de Nimroud et de Calach, c'est l'assimilation de Larissa de Xénophon aux ruines dont nous nous occupons. Nous savons que cette opinion a été acceptée par des autorités très-respectables; mais il n'y a rien dans la description de Xénophon (*Anabase*, III, IV, 7) qui ne puisse s'appliquer à d'autres restes de l'antiquité assyrienne :

« Là fut une grande ville qui s'appelait *Larissa;* autrefois les Mèdes l'habitaient. La largeur « du mur était de 20 pieds, la hauteur 100; le pourtour était de 2 parasanges, il était bâti « de briques cuites; il y avait au-dessous un soubassement de pierre de 25 pieds. Le roi des « Perses, quand les Perses enlevèrent l'empire aux Mèdes, l'assiégea et ne pouvait pas s'en rendre « maître. Un nuage obscurcit et fit disparaître le soleil, jusqu'à ce que les hommes eussent « abandonné la ville, qui fut alors prise. Auprès de cette ville est une pyramide en pierre « d'un plèthre de largeur et de deux plèthres de hauteur. Sur cette pyramide, beaucoup des « barbares s'étaient réfugiés des villages environnants. »

La pyramide surtout a fait naître l'idée d'identifier Larissa et Calach. Le plèthre (31 mètres) de largeur est bien une évaluation trop petite, puisque la pyramide de Calach a 51 mètres de largeur; mais nous ne la reprocherons pas à nos adversaires. En outre, les deux parasanges ne seraient pas une arme pour nous, puisque les mesures de Xénophon ne sont pas prises avec le cordeau. Le mur de Calach, en effet, avait à peine le périmètre d'une parasange. La distance de Larissa à Mespila (6 parasanges, ou 34 kilomètres) est la seule chose sérieuse qu'on puisse alléguer pour l'identification de ces noms avec Nimroud et Ninive, qui sont à 32 kilomètres l'une de l'autre. Mais comment concilier avec cette apparente preuve l'ignorance de Xénophon au sujet de deux villes importantes connues des autres Grecs? Comment croire que le grand stratégiste aurait eu, ces deux fois seules, de mauvais renseignements sur des localités dont l'une était Ninive, lorsque ailleurs il en fournit toujours d'une incontestable exactitude?

La ville de Calach tout entière avait la moitié de surface de la cité royale de Ninive, et

équivalait à un petit arrondissement de Paris. L'enceinte des bâtiments royaux n'avait que 20 hectares de superficie; c'était donc un peu plus grand que l'étendue de Koyoundjik.

PALAIS ROYAUX DE CALACH.

Nous sommes redevables aux ruines de Calach de presque tout ce que nous savons sur l'histoire d'Assyrie antérieure à Sargon. Nous exposerons donc en quelques mots la position de chacun de ses édifices, situés sur une plate-forme assez élevée et comparable à celle que l'on trouve bien conservée à Persépolis. Cette plate-forme occupait toute la superficie de 20 hectares dont nous avons parlé; on y montait par différentes rampes ménagées dans le corps de la plate-forme, et probablement fermées par des portes en haut[1].

LA PYRAMIDE A ÉTAGES.

Le coin nord-ouest de la plate-forme est occupé par une pyramide carrée, dont la découverte est l'un des plus beaux titres de M. Layard. Nous avons vu les excavations qui ont mis à nu les côtés de cet édifice, probablement destiné à renfermer un sépulcre royal. Chacun de ces côtés mesure à peu près 49 mètres. M. Layard trouva une longue galerie de 35 mètres de longueur, qui jadis contenait le tombeau ou les tombeaux des rois assyriens; mais des explorateurs ou des pillards antérieurs avaient enlevé tout le contenu. Cette chambre, courant de l'est à l'ouest, était au premier étage de la tour, au niveau de la plate-forme de Nimroud.

Aujourd'hui la pyramide à étages a encore 40 mètres de hauteur; jadis elle a dû être beaucoup plus élevée. La description détaillée de ce remarquable monument, où la pierre de taille a été employée, a été donnée par M. Layard[2].

LES TEMPLES DE CALACH.

A côté de la pyramide, sur le bord nord de la plate-forme, se trouvent deux temples séparés par une rampe, aujourd'hui indiquée par un ravin. Le plus grand, rapproché de la pyramide, contient sept chambres. Dans le coin nord-est (car les deux entrées principales étaient tournées vers l'est), on trouva une stèle de Sardanapale III, remplie d'inscriptions, et un autel circulaire à base triangulaire. Ces objets sont au Musée britannique.

En traversant une chambre transversale, on arriva à une grande pièce de 14 mètres de profondeur sur $9^{m},50$ de largeur; elle finit dans une espèce d'alcôve, dont le sol est dallé par un énorme monolithe de $6^{m},20$ de longueur, de $5^{m},50$ de largeur, et de $0^{m},34$ d'épaisseur. Cette énorme pierre portait une inscription de Sardanapale III divisée en deux colonnes; le

[1] Voir le plan de Layard, *Nineve and Babylon*, p. 653. Les angles pourtant ne paraissent pas être aussi droits qu'ils le sont sur le dessin du savant anglais. — [2] *Loc. cit.* p. 125.

côté caché donnait le même texte, seulement encore plus complet et divisé en trois colonnes. Nous allons donner le texte de cette grande inscription, augmentée par la fin de l'inscription de la stèle ; car le document du monolithe finit brusquement au milieu d'une phrase [1]. Ce texte assyrien de Sardanapale III est le plus développé qui soit parvenu jusqu'à nous. Dans l'une des sept chambres, les ouvriers de M. Layard trouvèrent aussi une poutre de cèdre : en général, il est très-rare de trouver des matériaux végétaux.

L'autre temple, plus petit, est ouvert par une entrée de 2m,50 de largeur, flanquée de deux lions couverts d'inscriptions, sans têtes humaines ni ailes; leur hauteur est de 2m,50 et 4 mètres de profondeur. L'entrée est couverte par une plaque de cette largeur et longueur, et couverte d'inscriptions. Dans une grande chambre à côté, on trouva la statue du roi, d'un mètre de hauteur, avec une inscription sur la poitrine qui donne les titres de Sardanapale III. Il porte la massue sacrée et un instrument de sacrifice. La statue est la seule connue jusqu'aujourd'hui qui représente un personnage humain.

Voici le texte de l'inscription du grand monolithe, qui résume en elle tous les autres textes de Sardanapale III :

INSCRIPTION DE SARDANAPALE III.

« Ninip, *išri*, Samdan, suprême chef des grands dieux, terrible, excitateur mâle, qui, dans « la bataille, ne balance pas dans ses faveurs, fils aîné de *ḫa sal ḫumati* [2], primogéniture du dieu « Nukimmut, terrible parmi les dieux cinq et deux, *it ik*, roi des dieux *illiti bit mat*, qui sur- « veille le centre du ciel et de la terre, qui ouvre des canaux, qui soumet la vaste terre, le « dieu qui dans son *ba lu* ne néglige pas la ..... du ciel et de la terre..... « prince de la terreur, qui donne le sceptre et la massue pour régner sur la totalité des villes, « le gardien vigilant, le roi qui n'altère pas l'éclat de sa magnificence, *it ik*, grand *sununu* « des dieux.

« Indicateur du dieu Soleil, le resplendissant, le seigneur des seigneurs, dont la main « s'étend sur les régions du ciel et de la terre, l'inspecteur, roi des combats, vase de *lu* « qui domine sur les animaux *ḫumati*, lui le dominateur énergique, seigneur des vallées « et des montagnes, le fort qui ne pardonne pas..... qui anéantit le « pays des rebelles, qui réduit à l'obéissance la révolte contre le dieu excitateur, qui ne change « pas ses intentions, la lumière du ciel et de la terre, qui fait la division entre les flots, qui « asservit l'iniquité, qui assujettit ceux qui ne sont pas bons, qui anéantit les ennemis, qui, « dans le langage des dieux, se nomme l'immuable, qui inspire la vie.

« Grand souverain, dont la pensée est bonne, qui trône dans la ville de Calach, le grand « maître, mon maître!

[1] Publié dans *West. As. Inscr.* pl. 17 à 26. — [2] Peut être « fils aîné du poisson et de la femelle bipède » Le mot *ḫumat* peut signifier, se tenant debout.

« Sardanapale, le roi puissant, le roi du monde, roi des peuples, roi des territoires dans « les quatre régions du soleil, roi des légions des hommes, pupille des yeux des dieux Bel « et Ninip, bénissant Oannès et Dagon, serviteur des grands dieux, le *saḫtu*, qui bénit « (ô Ninip!) ton cœur, le maître, chéri du dieu Bel, dont la puissance dépasse ta divinité. Tu « l'aimes, et tu as conduit sûrement son glaive. Le juste, le terrible qui marcha dans l'obéis- « sance d'Assour, son maître, qui ne fut égalé par aucun des rois innombrables des quatre « régions. Il excita l'admiration, on ne lui manqua pas de respect..... Il imposa des tributs « incomparables. Le roi qui réduisit ceux qui lui résistèrent, qui assujettit l'ensemble des lé- « gions des hommes. Le vaillant, le puissant, qui foula aux pieds le territoire de ses ennemis, « qui écrasa les districts rebelles, qui les brisa, partagea leurs dépouilles; le justicier.

« Il marcha dans la dévotion envers les grands dieux, ses maîtres; jusqu'à tous les pays « s'étendit sa main; il pénétra par leurs forêts, il leur imposa des tributs. Il se saisit des « otages, il établit sa domination sur tous les pays.

« Je dis ceci : Assour, le souverain, a prononcé mon nom, a augmenté ma royauté; il m'a « transmis les pouvoirs pour que je puisse gouverner.

« Sardanapale, le maître auguste, adorateur des grands dieux, le délégué puissant, l'ins- « pecteur, qui ronquiert des villes, des forêts et toutes leurs dépendances; roi des souverains, « qui enveloppe les impies, qui passe au-dessus des protestations, qui ne se laisse pas man- « quer de respect, ferme dans ses volontés, le *taṣḫaru* qui n'admet pas de compensation, « qui combat la méchanceté. Roi de tous les gouvernants, il marcha, en respectant la jus- « tice, dans l'adoration des dieux Assour et Soleil, ses régulateurs; il anéantit, comme *gi* « *abi*, les pays désobéissants et les princes rebelles, et réduisit sous sa puissance la totalité de « leurs possessions. Il restitua le culte des déesses avec celui des grands dieux. Souverain in- « dépendant, il s'appliqua constamment à diriger les *barṣi* suprêmes de son pays. Les grands « dieux du ciel et de la terre firent grandir les œuvres de sa main et l'ouvrage de ses doigts, « et établirent sa suprématie pour l'éternité dans les *bit mat*. Ils lui accordèrent leurs pou- « voirs pour l'exercice de sa souveraineté, et punirent ceux qui protestaient contre sa puis- « sance sur les rois des quatre régions. Il châtia ceux qui se révoltaient contre Assour, dans « toutes les contrées, en haut et en bas, et établit des contributions sur eux; il attaqua les « ennemis d'Assour, roi puissant, roi d'Assyrie.

« Fils de Tiglatpileser, vicaire d'Assour, qui terrifia les districts de ses adversaires et qui « exposa sur des pals les corps de ses ennemis;

« Petit-fils de Bélochus, vicaire des grands dieux, qui fut heureux dans la défaite de ceux « qui ne le reconnurent pas, et les dompta;

« Arrière-petit-fils du fils d'Assourdanil, qui bâtit des temples et fonda des merveilles.

« Après ce temps, surgit, devant la face des grands dieux, la royauté, la souveraineté, la « puissance pour le roi, le maître, l'auguste, le suprême, le justicier, le prince, l'énergique, « l'héroïque, le puissant et le vaillant.

Digitized by Google

« Sardanapale, roi puissant, roi d'Assyrie, nommé par Sin, favori d'Oannès, pupille des « yeux d'Ao qui éclaire les dieux, moi.

« Je n'acceptai pas de compensation; j'astreignis à mon empire les rebelles, moi, le héros « des combats, qui subjuguai les villes et les forêts; le prince des bipèdes (?), le roi des « quatre régions, la terreur de ses ennemis, qui contint les districts rebelles. Roi des habi- « tants des régions soumises à tous les souverains, qui dompta ceux qui ne lui rendaient pas « hommage, qui régna sur les légions des hommes.

« Ces paroles surgirent devant la face des grands dieux, et ils donnèrent de la réalité à « mes paroles. D'après le désir de mon cœur et le geste de ma main, Istar, la souveraine des « combats, a béni mes intentions, et a permis la guerre et la bataille.

« Sardanapale est le seigneur auguste, l'adorateur des grands dieux, que Bel laissa atteindre « le désir de son cœur; jusqu'à la totalité des rois parvint la puissance de sa main. Il attaqua « ses ennemis, *sa in asri namraṣi upariru kiṣri*, le justicier.

« Je dis : Assour, le grand dieu, a prononcé mon nom, a fait grandir ma royauté; qu'il « étende ma domination puissamment sur les rois des quatre régions, qu'il me délègue sa « souveraineté pour que je puisse gouverner. Il m'a confié plaines et forêts pour les exploiter, « les utiliser selon mon bon plaisir et ma volonté. Dans l'obéissance à Assour, mon maître, je « marchai à travers des chemins tortueux et des montagnes escarpées, avec la multitude de « mes armées, dont le nombre est sans égal.

« Au début de ma royauté, dans ma première campagne, le dieu Soleil, l'arbitre des con- « trées, m'accorda son assistance victorieuse. Je m'assis sur le trône de ma royauté, je char- « geai ma main du sceptre du gouvernement des hommes. Je comptai mes chars et mes « armées, je traversai des déserts tortueux et des montagnes escarpées, qui n'étaient pas pro- « pres pour des chasses et des armées. Je marchai sur le pays de Noummi; j'occupai Libié, « la ville capitale, et les villes de Sourra, Abouikou, Aroura, Aroubié, qui sont situées sur « la montagne de Rini, comme les pays d'Arouni et d'Étini, et leurs grandes villes. Je tuai « beaucoup de leurs habitants, j'enlevai leurs captifs, leurs trésors et leurs troupeaux. Les « guerriers se retirèrent sur les montagnes inaccessibles; ils occupèrent, dans une position for- « tifiée, ces hautes montagnes. Je ne marchai pas sur eux, car ces pics majestueux sont comme « la pointe d'un couteau, et les oiseaux du ciel, dans leur fuite, ne se reposent pas sur eux. Ils « établirent leur refuge dans ces montagnes, comme dans des nids d'aiglons, et, parmi les rois, « mes pères, personne n'y était jamais parvenu. En trois jours, je me décidai; je ne fis pas « l'ascension sur la montagne, du côté du milieu de sa déclivité (?). Je me mis à leur poursuite; « je secouai leurs nids; leurs..... je les brisai. Je m'emparai de deux cents morts; « j'emmenai leurs captifs en grand nombre, comme des troupeaux d'agneaux. Je dirigeai « mes pas vers leurs toutes, qui étaient en bas de la montagne; je détruisis leurs villes, je « les démolis, je les brûlai par le feu.

« Je me retirai du pays de Noummi, et je descendis vers le pays de Kirrari. Je pris des

« tributs des pays de Kirrari, Simisi, Simira, de la ville d'Oullania, des pays d'Adaons, Khar-« gaï, Karmasa, consistant en chevaux, *nirnunna*, bœufs, moutons, agneaux et des instru-« ments en airain. Je mis au-dessus d'eux un vice-roi.

« Pendant qu'on me satisfit au pays de Kirrari, la puissance d'Assour, mon maître, entraîna « les pays de Kilzan, de Khonbouska; ils m'apportèrent des tributs, consistant en chevaux, « lingots d'argent et d'or, barres d'airain, instruments en airain.

« Je partis de Kirrari, et j'attaquai le pays des environs de la ville de Khouloun, dans le « pays de Kirkhi; j'occupai les villes de Khatou, Khatarou, Nistoun, Ibidi, Mitquia, Arzania, « Tiéla, Kbaloua, les villes du pays de Kirkhi, qui sont limitrophes des pays d'Ousou, Aroua, « Ararat, des pays très-puissants. J'y tuai beaucoup de monde; j'emmenai les captifs et les « trésors. Les soldats se retirèrent, sortant ensemble, dans la ville de Nistoun, qui est compa-« rable à un roc tombé du ciel, d'un poids énorme (?), et où, parmi les rois, mes pères, « personne n'avait pénétré. Mes soldats parvinrent au sommet, comme des oiseaux; je m'em-« parai de 260 combattants; je leur coupai la tête, je les mis sur des pals; leurs enfants, « je les écrasai sur les rocs des montagnes, comme des oiseaux qui sont encore au nid. Je fis « descendre des montagnes leurs captifs et leurs trésors. Les villes qu'ils avaient construites « dans leurs immenses forêts je les détruisis, je les démolis, je les brûlai par le feu. Les « hommes *ammar* s'étaient soustraits à ma domination; ils s'humilièrent devant moi, et sai-« sirent mes genoux. Je leur imposai des tributs et un vice-roi. Boubou, fils de Baboua, pré-« fet de la ville de Nistoun, je l'écorchai à Arbèles et couvris le mur de sa peau.

« Après ce temps-là, je fis l'image de ma figure; j'y écrivis l'information sur mon histoire, « je la gravai dans la montagne. Je rétablis, dans la ville de Sardanapale, la source (?)

« Dans ma propre année[1], le cinquième mois, le vingt-quatrième jour, en l'honneur « d'Assour et d'Istar, les grands dieux, mes maîtres, je partis de Ninive. J'allai vers les villes « qui avaient été bâties dans les pays de Nipour et de Pazat, les pays puissants. J'occupai « les villes d'Atkoun, Ouskhou, Pilazi, et vingt villes de leurs environs. J'y tuai beaucoup de « monde; j'emmenai des captifs et des trésors; je brûlai les villes dans le feu. Les hommes « *ammar* qui s'étaient soustraits à ma domination s'humilièrent et prirent mes genoux; je les « remis dans leurs propriétés.

« Je me retirai des villes de la dépendance de Nipour et de Pazat, et je franchis le Tigre. « Je m'approchai du pays de la Commagène (Koummoukh); j'exigeai, comme tributs de la Com-« magène et des Moschiens, des instruments en fer, des bœufs, des moutons, des bœufs. « Pendant qu'on me retenait en Commagène, on m'apporta la nouvelle que la ville de Sour, « qui appartenait à Bit-Khaloupié, avait fait défection. Les habitants tuèrent l'homme de Ha-« math qui les gouvernait, et proclamèrent comme leur roi Akhiyabab, fils de Lamaman, « qu'ils avaient appelé de Bit-Adin. D'après la volonté d'Assour, d'Ao, les grands dieux qui

[1] Selon nous, 919 avant J. C.

« font grandir ma royauté, je comptai mes chars et mes armées; je me dirigeai vers le fleuve « Khabour, et, en passant, je reçus des tributs considérables de Salman-Haman-Ilan, de la ville « de Sadikanna et de Ilu-Ilou, de la ville de Soura, consistant en lingots d'argent et d'or, barres « de fer, instruments en fer, des étoffes teintes en *berom* et en safran. Je m'approchai de la ville de « Sour, du district de Bit-Khaloupié; alors la crainte immense d'Assour, mon maître, les « entraîna. Les grands et les notables de la ville vinrent à moi pour sauver leur vie; ils saisi- « rent mes genoux. J'en tuai toujours un, j'en fis vivre un autre; j'en . . . . . nu « troisième. Je pris Akhiyabab, fils de Lamaman, qu'ils avaient appelé de Bit-Adin. D'après « la volonté de mon cœur, et pour faire respecter mes ordres, je châtiai la ville, je fis saisir « les hommes criminels; puis, je rassemblai mes grands dans ses palais magnifiques. Son « argent, son or, son pécule, son trésor, de l'airain, de l'acier (?), de l'étain, des barres d'ai- « rain, des instruments en airain, des casseroles en airain, des creusets en airain, des usten- « siles en fer, en grand nombre; du plomb, du . . . . . des *aḫzi;* des femmes de son palais, ses « filles et fils; les dépouilles des hommes criminels, leurs ustensiles; les dieux avec leurs us- « tensiles; des pierres précieuses; son char, avec le timon pour les chevaux. . . . . des harnais « pour les chevaux; des armures pour les hommes; des étoffes teintes en *berom* et en safran; « des *pasus* excellents en cèdre, des . . . . . excellents en cèdre *kiṣiti;* des plaques de cuivre lisse, « des plaques de cuivre travaillées (?); des bœufs, des agneaux; des dépouilles de toutes sortes, « nombreuses comme les étoiles du ciel; des enfants sans nombre; j'emmenai tout cela. Je mis « au-dessus d'eux un homme parmi mes dignitaires; je construisis un mur devant les grandes « portes de la ville; je fis écorcher les grands *ammar* et je couvris le mur de leurs peaux. J'en « fis murer quelques-uns dans le mur, j'en fis monter en croix d'autres sur le mur, j'en fis em- « paler d'autres le long du mur; beaucoup d'autres je les fis écorcher devant moi-même, et « je fis couvrir le mur de leurs peaux. Je mis sur la tête des chefs des couronnes, comme « des couronnes royales, et je transperçai leurs intestins. J'emmenai Akhiyabah à Ninive; je « le fis écorcher et couvrir le mur de Ninive de sa peau.

« Je fis des prodiges et des merveilles contre le pays de Laḳié.

« Pendant que je fus retenu à Sour, je me fis apporter les tributs de tous les rois du pays de « Laḳié, consistant en argent, or, de l'étain, de l'airain, des barres en airain, des bœufs, des « moutons, des étoffes teintes en *berom* et en safran, comme tribut et don; je les leur imposai.

« Après ce temps, j'imposai un tribut à Khayani, de la ville de Khindan, des lingots d'ar- « gent, d'or, des barres de fer, des instruments en fer, du minéral *summu*, du plomb, des « plaques de cuivre *parrāti*.

« Puis je fis faire l'image de ma royauté en beaucoup d'exemplaires; j'y inscrivis ma gloire « et mon instruction; je le fis encastrer dans l'intérieur de mon palais. Je fis des tables qui « relatent mes hauts faits; je les gravai et les plaçai à l'intérieur de la grande porte.

« Dans cette même année (922), d'après la volonté d'Assour, mon maître, et de Ninip, « qui règle ma marche et agrandit ma force, et quoique, selon l'usage observé sous les rois

« mes pères, le gouverneur du pays de Soukhi ne vint pas en Assyrie, El-Ibous, gouverneur « de Soukhi, pour se conserver la vie, me présenta ses grands, ses enfants, de l'argent, de « l'or, ses tributs, et les apporta à Ninive.

« Pendant le temps que je restai à Ninive, on m'apporta la nouvelle que, parmi les grands « du pays assyrien, Khoulai, le préfet des villes dont Salmanassar, roi d'Assyrie, le puissant « monarque vivant avant moi, avait réuni les habitants dans la tribu de Khalzilonkha, s'était « révolté. La ville de Damdamousa, la ville de ma royauté, marcha pour les subjuguer. D'après « les décrets d'Assour, de Samas et d'Ao, les dieux mes aides, je comptai mes chars et mes « armées. Près des sources du fleuve Soupnat, à l'endroit que Tiglatpileser (II) et Tiglatpi- « leser (III), les rois d'Assyrie mes pères, avaient choisi pour ériger leurs images, je fis celle « de ma majesté; je l'encastrai auprès des leurs.

« Après ce temps, j'imposai au pays d'Izalla des tributs, consistant en bœufs, moutons et « bouc. Je me tournai vers le pays de Biyari : je m'approchai de la ville de Kinabou, la capi- « tale de Khoulai. Par la force de mes armées de bataille, j'explorai..... j'occupai les « *sitmuri* de la ville; je fis prisonniers 300 de ses combattants; je brûlai par le feu 1,000 de « leurs captifs. Tout exprès, je n'épargnai pas un seul vivant parmi eux; je pris de ma main « Khoulai, le chef de leur ville. J'amoncelai les corps jusqu'à la hauteur d'un mur; je désho- « norai leurs fils et leurs vierges. Je fis écorcher Khoulai, et je couvris de sa peau le mur « de la ville de Damdamousa. Je détruisis la ville, je la démolis, je la brûlai par le feu.

« J'attaquai la ville de Marirou, qui est dans ces parages : je m'emparai de 50 morts; je « brûlai par le feu 200 captifs. Je tuai, en outre, 332 hommes des environs dans le combat; « j'emportai les captifs, et leurs bœufs et leurs agneaux. Les contrées du pays d'Oukhira « *aḫata iṣbut*. Je menaçai Tiéla, la ville de leur puissance. Je quittai Kinabou; je m'approchai « de Tiéla, de la ville de Dan-il-dan et de vingt-trois forteresses remplies de garnisons. Ils « se fièrent à leurs murs fortifiés et à leurs armées nombreuses, et ils ne s'humilièrent pas « et ne prirent pas mes genoux. Je m'avançai sur Tiéla; après un combat meurtrier, j'occupai la « ville de Tiéla. Je m'emparai de 3,000 guerriers, tués parmi eux; j'emmenai les captifs, les « trésors, les bœufs et les moutons; je brûlai par le feu beaucoup de butin. Je fis de ma main « beaucoup de prisonniers vivants; je coupai aux uns les mains et les pieds, aux autres le « nez et les oreilles; à d'autres, je crevai les yeux. Je fis un mur pour les vivants, un autre « pour les têtes, dans les *iṣduni*, aux environs de leurs villes; j'y amoncelai les têtes. Je désho- « norai leurs fils et leurs filles. Je détruisis la ville, je la démolis, je la brûlai par le feu.

« Après ces affaires, je détruisis les grands murs de la ville d'Assour, dans le pays de Nirbi; « je les démolis, je les brûlai par le feu. Je quittai le pays de Nirbi, je marchai sur la ville « de Touskha. Je la refis de nouveau, je rasai son ancienne enceinte; j'arrivai jusqu'à ses subs- « tructions puissantes, et je fis un mur nouveau depuis les fondations jusqu'aux créneaux; je « le terminai, je l'achevai, je l'élevai à une grande hauteur. Je ménageai la place pour un « palais pour la demeure de ma majesté; je fis des colonnes, je fis des portes; je bâtis, de-

Digitized by Google

« puis ses fondations jusqu'à son toit, les *uriti* de ce palais; je l'achevai. Je fis faire une image « de ma figure en marbre; j'y inscrivis un récit de mes exploits, une relation et un rapport « de mes hauts faits, que j'avais accomplis dans les pays des fleuves; je le posai dans la ville « de Touskha. Je plaçai des tables d'écritures sur les murs. Les hommes d'Assyrie avaient en- « levé des femmes des *sunḫi bubiti* et les avaient amenées vers ces pays; ils en avaient con- « duit d'autres vers le pays de Rourié. Je les conduisis à Tauskha, et je les y internai. Je « donnai la ville de Touskha à mes grands; j'y attachai les peuples et les tribus du pays de « Niribi, et les fractions de Niribi qui s'étaient soustraites à ma domination s'humilièrent, pri- « rent mes genoux. Je leur ordonnai de refaire les villes et les maisons qui tombaient en « ruines; je leur imposai et leur pris des tributs et des présents en chevaux, *nirnunna*, bœufs, « moutons et chèvres, et des instruments en airain, en plus de ce qu'ils avaient déjà donné. « Je pris leurs enfants comme otages.

« Pendant que je séjournai à Touskha, je reçus les tributs d'Ammibaal, fils de Zaman; « d'Ankhiti de Rouri, de Laptour, fils de Toubous, du pays de Nirdoun, et les tributs du pays « d'Ouraunu-Sabitan, des rois du pays des fleuves, consistant en chars, chevaux, *nirnunna*, « lingots d'argent et d'or, instruments en airain, bœufs, moutons et chèvres. J'instituai au-des- « sus du pays des fleuves un vice-roi. Mais, après mon retour, les pays des fleuves et de Niri- « bou, qui sont en Biyari, firent défection; huit villes se liguèrent et se fièrent sur la ville « d'Ispilibria, leur capitale, et sur la montagne inaccessible. Je surveillai et occupai les défilés « des montagnes, et, dans les grandes montagnes, je leur tuai beaucoup de monde; je préci- « pitai leurs cadavres comme des arbres de la montagne..... des mon- « tagnes, je les *ekul;* j'enlevai leurs captifs et leurs trésors; je coupai la tête des prisonniers. « J'érigeai une estrade devant la ville, et j'y fis déshonorer leurs fils et leurs filles.

« Je parcourus les environs de la ville de Bouliyani; je me dirigeai vers le fleuve Louḳia. « En passant, j'occupai les villes du pays de Kirkhi qui étaient aux environs. Je tuai parmi « eux beaucoup de personnes, j'enlevai les captifs; je brûlai ces villes par le feu. Je m'en allai « à la ville d'Ardaupatti.

« Dans ce temps, je reçus les tributs d'Akhiram, fils de Yakhir, de Nilsia, le *bakhian* de Syrie, « et des rois du pays de Khanigalmit, consistant en argent, en or, en barres de fer, instru- « ments de fer, bœufs, moutons, chevaux.

« Dans l'année d'Assouridin (921), on m'apporta la nouvelle que Zab-Ao, le *nasik* du « pays de Dagara, avait fait défection. Le pays de Zamoua *aḫata iṣbut*. Ils établirent un mur « autour de la ville de Babiti; ils vinrent à ma rencontre pour livrer combat et bataille. « Dans l'adaration d'Assour, le grand souverain, mon maître, et du dieu Grand Protecteur, « je marchai; ma face s'inclina dans le service constant d'Assour. Je comptai, pour établir ma « force, mes armées; j'allai tout près de la ville de Babiti. Les hommes se fièrent à la force « de leurs armes; ils livrèrent la bataille. Sur les..... puissants du dieu Grand Protec- « teur, je marchai devant moi; je combattis avec eux: je les vainquis. Je brisai leur orgueil,

« je tuai 1,460 de leurs combattants sur le champ de bataille; j'occupai les villes d'Ouzié, Birout, « Lagalaga, leurs grandes villes, et cent villes de leur dépendance. J'enlevai les captifs, leurs « propriétés, leurs bœufs, leurs agneaux. Zab-Ao monta, pour sauver sa vie, sur les hautes « montagnes; j'emmenai 1,200 de ses soldats. Je quittai la ville de Dagara, et m'acheminai « sur Bara; j'occupai la ville de Bara. Je m'emparai de 320 morts; j'emmenai leurs bœufs et « leurs moutons, et beaucoup de captifs (en Assyrie); je transplantai 300 de leurs soldats.

« Dans le septième mois, le quinzième jour, je partis de la ville de Kakzi[1]; je m'en allai « vers la ville de Babiti. Je quittai Babiti, et je m'approchai du pays de Nisir, qu'on appelle « aussi Loulla-Kiniba. J'occupai la ville de Bounasi, la capitale de Mousasina, et vingt villes « des environs. Les hommes se réfugièrent vers les hautes montagnes. Sardanapale, le « héros, les poursuivit comme on chasse des oiseaux; il jonclia les montagnes de Nidir « de morts. Il dépouilla 326 des cavaliers, il leur prit leurs chevaux..... « des montagnes..... J'occupai, du centre de Nisir, sept villes, qu'ils avaient « construites pour se défendre; j'y tuai beaucoup de monde, j'enlevai les captifs, les trésors, « les bœufs, les moutons; je brûlai ces villes par le feu. Je les amenai à mon camp, et je « m'arrêtai. Je quittai ce camp, et j'allai vers les villes situées au-dessous, que personne n'avait « vues jusque-là. J'occupai la ville de Larbous, la capitale de Kirtiara, et huit villes des en- « virons. Les habitants s'étaient dirigés vers le sommet des montagnes inaccessibles. Les pics « majestueux de ces montagnes sont droits comme un poignard. Caché de mes soldats, je « montai vers leurs refuges; je dispersai leurs cadavres dans la montagne. Je leur tuai « 162 hommes. Je laissai beaucoup de monde dans ces rochers. J'enlevai les captifs, les tré- « sors, les bœufs, les agneaux; je brûlai leurs villes par le feu; j'entassai les têtes sur les hau- « teurs des montagnes. Je déshonorai leurs fils et leurs filles; je les portai dans mon camp. « Je m'arrêtai dans ce camp, et puis j'allai plus loin. J'occupai cent cinquante villes du terri- « toire de Larbous, d'Asitlouloum, de Bounis, de Bara; je tuai les habitants, j'enlevai les cap- « tifs. Je détruisis les villes, je les démolis, je les brûlai par le feu. Je tuai, en outre, 50 hommes « de Bara pendant un combat.

« Alors tous les rois du pays de Zamoua furent entraînés par la terreur immense qu'inspi- « rait Assour, mon maître; ils touchèrent mes genoux. Je leur demandai comme tribut des « chevaux, de l'argent, de l'or. Je distribuai à chacun d'eux une partie de la contribution; je « demandai d'eux des chevaux, de l'argent, de l'or *si am, si innu* de tiare. Je quittai la ville « de Tuklat-Assur-asbat; je pris les alentours du pays de Nispi. Je subjuguai le pays. Je mar- « chai vers les villes dont le site est lointain, limitrophes du pays de Nispi, que Zab-Ao avait « mises en état pour se défendre. J'occupai la ville de Birout; je la brûlai par le feu.

« Dans l'année de *Damiktiya-tuklat* (920), quand je séjournai à Ninive, on m'apporta la « nouvelle qu'Amika, l'Arménien, s'était refusé à payer le tribut à la couronne d'Assour, mon « dieu.

[1] Shemamak, non loin d'Arbèles.

« D'après la volonté d'Assour, le grand souverain, mon maître, et le dieu Grand Protec-
« teur, qui marche devant moi, le premier jour du troisième mois, je préparai, pour la troi-
« sième fois, une expédition contre Zamoua; je fis le recensement de mes serviteurs, de mes
« armées et de leurs bataillons. Je quittai la ville de Kakzi, et je franchis le Zab inférieur. Je
« m'acheminai vers le territoire de la ville de Bahiti; je franchis le fleuve de Radan. J'appro-
« chai mes *kak tam* des montagnes du pays de Simaki. Je reçus en tribut, du pays de Dagara,
« des bœufs, des moutons et des agneaux. Près de Simaki, je laissai les chars, la cavalerie,
« les premiers..... Je continuai le *namar*; je franchis la rivière de Tournat. Je m'a-
« vançai en *miṭhar ṭanti* vers Ammali, la capitale d'Arastou. Après un combat meurtrier, je
« pris la ville d'assaut; je m'emparai de 80n combattants. Je remplis de leurs cadavres les
« marchés de leurs villes; je jetai leurs cadavres, leurs..... Je pris de ma main beau-
« coup de prisonniers vivants; j'enlevai des captifs en grand nombre; je détruisis la ville, je
« la démolis, je la brûlai par le feu. J'occupai la ville de Khoudoun et vingt-deux villes
« environnantes; j'y tuai beaucoup de monde; j'enlevai des captifs, des bœufs et des mou-
« tons; je détruisis leurs villes, je les démolis, je les brûlai par le feu; je désbonnrai leurs fils
« et leurs filles. J'attaquai Kisirti, la capitale de Zabini, et dix villes de leurs dépendances;
« j'y tuai beaucoup de monde, j'en enlevai les captifs. Les villes du district de Bar, de Kirtiara,
« de Dnura, de la ville de Bounisa, et la province du pays de Khalnar, je les détruisis, je les
« démolis, je les brûlai dans le feu; je les changeai en un monceau de ruines.

« J'abandonnai les villes d'Arastoua, et m'avançai vers le district qui est limitrophe des
« pays de Lara, de Bidirgi et vers les montagnes inaccessibles où ne passent pas des chars,
« ni des armées. Je m'approchai de Zamri, la capitale d'Amika le Zammuien. Amika crai-
« gnit mes serviteurs puissants et mon attaque formidable, et s'était enfui vers les montagnes
« inaccessibles.

« J'emportai le trésor de sa maison et son char. Je quittai Zamri, et je franchis le fleuve
« de Lallou. J'allai vers les..... montagnes *étini*, la paroi à pic..... où les chars et
« les armées ne peuvent pas passer, et jusqu'nù, parmi les rois mes pères, personne n'était
« parvenu. Je montai le *mantā* de son armée sur les montagnes *étini*; je saisis ses biens et son
« trésor, les ustensiles d'airain en grand nombre, des *am* d'airain, les instruments en airain,
« des patères en airain, des *šukāt* en airain, le contenu de son palais, sa propriété, et je
« l'emportai de son pays. Je retournai à mon campement.

« Avec la permission d'Assour et de Samas, mes aides, je quittai mon campement et je me
« mis en route. Je franchis le fleuve d'Édir, vers les confins des pays puissants de Soua et
« d'Élaninu. Je tuai beaucoup de monde; j'enlevai les dépouilles, les trésors, les barres d'airain,
« les instruments en airain, des patères en airain, des *namziati* en airain, des ustensiles en
« airain en grand nombre, des *pasur* en or, des *akzi*, leurs bœufs, agneaux, trésors, et des
« captifs en grand nombre, et je les emportai des montagnes d'Élaninu; je lui pris ses che-
« vaux. Amika fuit vers le pays de Saboua, pour sauver sa vie; je détruisis les villes de

Digitized by Google

« Zamrou, Arasilkou, Ammar, Parsindou, Irit, Sourit, sa capitale et 150 villes des environs, « je les démolis, je les brûlai par le feu; j'en fis un monceau de ruines.

« Pendant que je fus retenu dans les parages de Parsindou, il y existait, en demeure, la « cavalerie d'un homme *kallab*. Je tuai, en outre, là 150 des guerriers d'Amika, je leur coupai « la tête. J'en fis un monceau sur le toit de mon palais. Je pris de ma main 20 prisonniers « vivants, je les étranglai sur le mur du palais. Je *asiḳi* mes *iṣṣa* de la ville de Zamri, la cava- « lerie de ce *kallab*, je marchai sur les villes d'Asa, d'Arzania, où, parmi les rois mes pères, « personne n'avait pénétré. J'occupai les villes d'Arzizou, d'Arsindou, sa capitale, et dix villes « de ses dépendances, qui sont au milieu du pays de Nispi, dans les montagnes inacces- « sibles. J'y tuai beaucoup de monde, je détruisis les villes, je les démolis, je les brûlai par le « feu. Je retournai à mon campement.

« Dans ces temps-là, je reçois comme tribut des objets en airain, des *tabbil*, des *kannat*, « des *sariati*, de la part des habitants de Sipir-mina, qui sont *pirruni* comme des femmes.

« Je quittai la ville de Zamri, et je *akis* le pays de Lar, situé dans des montagnes inacces- « sibles qui ne permettent pas aux chars et aux armées de passer avec des *kalabat* en fer. « Je *agur* dans des *akkulli*. . . . . je fis passer les chars et les soldats. Je descendis vers la « ville Tuklat-Assour-Asbat, dans le pays de Loullou, qui s'appelle aussi Aragdi. Tous les rois « du pays de Zamoua se repentirent d'avoir désobéi à ma puissance et d'avoir méconnu ma « souveraineté. Ils touchèrent mes genoux. Je leur demandai, comme tribut, de l'argent, de « l'or, des barres en airain, des instruments en airain, des étoffes en *berom* et en safran, des « chevaux, des bœufs, des moutons, des agneaux, en dehors de leurs contributions anté- « rieures; j'établis leur vice-roi à Calach.

« Pendant que je fus retenu à Zamoua, les habitants des villes de Khoudoun, de Khartis, « de Houtouski, de Kirzana, furent entraînés par la crainte immense d'Assour, mon seigneur. « Ils m'apportèrent leurs tributs, de l'or, de l'argent, des chevaux, des étoffes teintes en *berom*, « des bœufs, des moutons, des bœufs; les hommes *ammar*, qui s'étaient soustraits à ma do- « mination, fuirent vers des montagnes. Je marchai vers leur retraite. Ils avaient construit « leur capitale, Misou, sur les confins des pays d'Azir et de Simaki *usikanni*. Je dévastai et « je détruisis le pays d'Azir. J'éparpillai les cadavres depuis les confins du pays de Simaki « jusqu'au fleuve de Tournat. Je dispersai 300 des combattants (cavaliers). J'emportai beau- « coup de captifs. Je brûlai les villes par le feu.

« Dans ce temps-là je fis ceci : La ville d'Atlila, dans le pays de Zamoua, Sibir, roi de Tirat- « Dounias (basse Chaldée), l'avait prise et soumise, et l'avait changée en un monceau de ruines.

« Sardanapale, roi d'Assyrie, l'a bâtie de nouveau. J'ai assiégé le fort, et puis j'ai fait, au « milieu, un palais dont j'ai fait ma demeure; je l'ai orné et arrangé, et l'ai mis à la place « de ce qui existait avant. J'ai répandu dans ce château des *si am* et des *si innu* du pays de « Kak-abi; je l'ai nommé Dour-Assour.

« Le premier jour du troisième mois de l'année de Sa an ma . . . (919), j'inspectai, je compta

« mes chars et mes armées. Je franchis le Tigre, et me tournai vers le pays de Koummoukh. « Je commençai un palais dans la ville de Tilouli. Je reçus des tributs du pays de Koummoukh. « Je quittai Koummoukh et je m'avançai vers les environs du pays des Istarât. Je fis une « halte passagère à la ville de Kibaki. Je reçus, comme tributs de Kibaki, des bœufs, des « moutons, des boues, des instruments en airain. Je quittai Kibaki et je marchai sur la ville de « Mattiati. J'occupai la ville de Mattiati et la ville Kapranisa; je m'emparai, pendant le combat, de « 2,800 morts. J'emmenai les captifs. Les hommes *ammar*, qui s'étaient soustraits à ma do- « mination, me touchèrent les genoux; je les laissai y toucher. Je renouvelai la demande des « tributs et des dons aux hommes *urasi*, je les établis au-dessus d'eux. Je fis l'image de ma « figure, j'écrivis le récit de mon histoire; je le plaçai dans la ville de Mattiati.

« Je partis de Mattiati, et me tournai vers la ville de Zazaboukha, en faisant une halte. « J'y reçus, du poys de Kirkhi, des contributions en bœufs, agneaux, boues, instruments en « airain, *am* de fer, casseroles et *gurpisi* d'airain. Je partis de Zazoboukha. Je fis une halte à « la ville d'Irsia. Je brûlai la ville d'Irsia par le feu. Je reçus, dans la ville d'Irsia, les tributs « de la ville de Souro, consistant en bœufs, moutons et instruments en airain. Je quittai la « ville d'Irsia, et je m'arrêtai au milieu du pays de Biyari. J'occupai la ville de Madaranzou et « deux villes de ses environs. J'y tuai beaucoup d'habitants, j'en emmenai des captifs; je brûlai « les villes par le feu. Je traversai trois locs dans le pays de Biyari, qui se trouvent dans les « hautes montagnes des parois à pic, qui ne permettent pas le passage des chars et des armées. « Je *akis* la montagne avec des *kalapat* en fer. Je *aggur* dans des *akkulli* d'airain. Je fis passer « mes chars et mes soldats. Je reçus comme tribut, dans les villes qui craignaient mo colère, « dans le pays de Biyari, des bœufs, des moutons, des boues, des instruments et des *gurpisi* « en airain. Je laissai le pays de Biyari.

« Pour la seconde fois, je descendis vers le pays des fleuves. Je m'arrêtai à la ville de « Sigisa. Je quittai la ville de Sigisa. Je m'avançai vers la ville de Madara, la capitale de « Labtour, fils de Toubous. Je pris d'assaut la ville de Dan-il-dan et vingt forteresses voi- « sines; elles craignirent la puissance de mon courroux, et je leur enlevai, pour les *saprati*, « leurs dépouilles, leurs trésors, leurs fils. Je les rançonnai pour leur sauver la vie; je leur « imposai les contributions et droits dus aux *urasi*. Je démolis la ville, je la détruisis. Je la « changeai en un monceau de ruines.

« Je quittai Madara, et je m'avançai vers la ville de Touskha. Je commençai un palais à « Touskha. Je reçus dans cette ville, en présents du pays de Nirdoun, des chevaux, des *nir-* « *nunna*, des instruments et des *gurpisi*, des bœufs, des moutons et des boucs. Dans le dis- « trict du pays de Biyari, qui relevait de Labtour, fils de Toubous, je pris une soixantaine de « villes fortifiées, je les détruisis, je les démolis, je les changeai en monceau de ruines.

« Dans l'adoration d'Assour, mon maître, je partis de Touskha, je *asiki* les *isku* puissants « . . . . . Je franchis le Tigre dans des *rakût*. Je longeai les bords. Je m'avançai vers « la ville de Pitoura, la capitale du pays de Dirra. La ville est inaccessible et fortifiée. Deux

« murs forment la protection de sa forteresse, comme les *uban* des hautes montagnes. Avec « les *it* sublimes d'Assour, mon maître, avec l'impétuosité de mes soldats, et le *zimur* de ma « bataille, je combattis avec eux. Pendant deux jours, vers le lever du soleil, je me ruai sur « eux, comme Ao, qui est *nir pal;* je fis pleuvoir sur eux le meurtre. Dans l'attaque et la mêlée, « mes combattants se ruèrent sur eux comme des *anzi* d'oiseaux. Je pris la ville. J'anéantis « par les armes 800 personnes. Je leur coupai la tête. Un grand nombre de vivants tombèrent « dans ma main. Je brûlai leurs demeures par le feu. Je fis un grand nombre de prisonniers. « Je fis, devant la porte de la ville, un mur de vivants et de têtes. Je fis monter en croix, « devant la grande porte de leurs villes, 700 hommes. Je dévastai la ville, je la démolis, « j'en fis un monceau de ruines. Je déshonorai leurs fils et leurs filles. J'occupai la ville de « Konkonna, qui est à l'entrée du district montueux de Matni. Je fis passer par les armes « sept cents hommes. J'emmenai des captifs en grand nombre. J'attaquai cinquante villes du « pays de Dirra. J'y tuai beaucoup de monde. J'emmenai des captifs en grand nombre. Je « pris vivants cinquante hommes, et je dévastai la ville, je la démolis, je la brûlai dans le « feu. Je répandis parmi eux la crainte envers Assour, mon maître.

« Je quittai la ville de Pitoura, je descendis vers la ville d'Arbaki du pays de Kirkhi *sa* « *mittâni*. Ils craignent le courroux de ma royauté, et abandonnèrent leurs villes et leurs forts. « Ils s'enfuirent vers le pays puissant de Matni, pour sauver leur vie. Je m'élançai derrière « eux. Je dispersai les cadavres de mille combattants dans les montagnes inaccessibles. Je « jetai les cadavres sur la montagne; j'en remplis les ravins du *nadbaku* des montagnes. Deux « cents prisonniers tombèrent vivants dans ma main, je leur coupai les poignets. J'emmenai « deux mille captifs; j'enlevai des bœufs et des moutons sans nombre. J'occupai les villes « d'Igaya, Sâlariba, les villes principales d'Arbaki, j'y tuai beaucoup de monde, j'en emmenai « des captifs. Je dévastai, je démolis deux cents villes entourées de grands murs dans le pays « des fleuves, j'en fis un monceau de ruines, j'en abattis les arbres. Je répandis dans la « ville de Touskha les *si am* et les *si innu*.

« Ammibaal, fils de Zaman, avait été trahi par ses grands et tué par eux. Pour venger « Ammibaal, je vins. Ils craignirent le *namurrat* de ma domination et la main terrible de ma « royauté. Je reçus des chars, des *rakis*, des armures pour les hommes et les chevaux, « quatre cent soixante chevaux..... des tributs en argent et en or, cent talents d'étain, cent « talents d'airain, cent talents de fer, cent instruments en airain, trois cents mains en airain, « des casseroles en airain, des *aganâti* en airain, mille morceaux d'étoffes teintes de *bérom* et « de safran, des *pasus* pour parasols, des peaux dorées, des *aḫuzut*, le contenu de son palais, « deux mille bœufs, cinq mille moutons, son épouse, ses biens dotaux considérables, les « femmes de ses dignitaires et leurs biens dotaux considérables.

« Sardanapale, grand roi, roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, fils de Tiglatpileser III, « grand roi, roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, fils de Bélochus, grand roi, roi puis- « sant, roi du monde, roi d'Assyrie; le juste, le terrible, qui marcha dans la dévotion envers

« Assour, son maître. Parmi les rois des quatre régions, son éclat fut sans égal, comme roi, il « régna sur toute la terre, à partir de l'embouchure du Tigre jusqu'au Liban et la grande mon- « tagne de Laki, du pays de Soukhi; jusqu'à la ville de Rapik, il se la soumit. Sa main allait à « partir des sources du Soupnat jusqu'aux districts du pays Sabitani; à partir du territoire de « Kirrouni jusqu'à Gilzân; à partir des rives du Zab inférieur jusqu'à la ville de Toul-bâri, qui « est au-dessus du pays de Zaban; à partir de la ville de Toul-sa-aptané jusqu'à la ville de « Tul-sazabdani; les villes de Khirimou, Kharatou, les pays de Birât et de Kar-Douniyas, je les « annexai à mon domaine, et j'imposai les tributs à tout l'ensemble des pays des fleuves. « Je bâtis de nouveau la ville de Calach, je rasai l'ancienne colline, jusqu'à ce que je vinsse « au niveau des eaux; je mis alors cent vingt *tikpi* au-dessus de l'endroit le plus bas. Je con- « sacrai au milieu un temple à Ninip, mon maître.

« Je dis : A la gloire de Ninip je fis cette œuvre qui ne trouve pas d'égale parmi celles d'au- « paravant; je fis, selon l'inspiration de mon cœur, l'image de sa divinité en marbre et les « lettres en or. Je le choisis pour ma grande divinité dans la ville de Calach. Je célébrai ses « fêtes (*iśinat*) dans le onzième et le sixième mois. Je distribuai les briques pour bâtir ce palais. « J'érigeai un autel à Ninip, mon maître. Je consacrai dans cette ville un temple à Taauth, « Sin et Gulanu, Salman, Ao, le grand gardien du ciel et de la terre.

« Le 22e jour du 3e mois, dans l'année de Daganasir (918), je quittai la ville de Calach. « Je traversai le Tigre, et au delà du Tigre (*nir ammati*) je perçus des tributs considérables. « Je m'arrêtai à la ville de Tabiti. Le 8e jour du 4e mois, je partis de Tabiti et je parvins « jusqu'au fleuve de Kharmis. Je m'arrêtai à la ville de Magarisi. Je partis de Magarisi et « j'allai jusqu'aux bords du Khabour. Je m'arrêtai à la ville de Sadikanni; je reçus les tributs « de Sadikanni en argent, en or, étain, instruments en fer, bœufs, moutons. Je partis de « Sadikanni et je fis halte à la ville de Katni. Je reçus les tributs de ses habitants et je quittai « Katni. Je m'arrêtai à la ville de Dour-Koumlimi. Je quittai Koumlimi, je m'arrêtai à la ville « de Bit-Khaloupié, je reçus les tributs de Bit-Khaloupié, de l'argent, de l'or, du fer, des « instruments en airain, des étoffes teintes en bérom et en safran, des bœufs et des moutons. « Je quittai Bit-Khaloupié et m'arrêtai dans la ville de Sirki. J'y reçus les tributs des habi- « tants de Sirki, de l'argent, de l'or, de l'étain, des instruments (en fer), des bœufs, des « moutons. Je quittai Sirki et je m'arrêtai dans la ville de Soupri. Je perçus les tributs des « habitants, de l'argent, de l'or, de l'étain, des instruments, des bœufs, des moutons. Je « quittai la ville de Soupri, et je m'arrêtai dans la ville de Karabâni. Je perçus les tributs de « cette ville, consistant en argent, en or, instruments, bœufs et moutons. Je partis de Karabâni, « et je m'arrêtai à la hauteur de la ville de Khindani. La ville de Khindani est située de « l'autre côté (*nir ammati*) de l'Euphrate. Je reçus les tributs des Khindanéens, de l'argent, « de l'or, de l'étain, des instruments, des bœufs, des moutons. Je quittai la ville de Khindani, « et je m'arrêtai aux montagnes le long de l'Euphrate. Je partis de ces montagnes, et je m'ar- « rêtai dans la maison de Sabaya, devant la ville de Kharidi. La ville de Kharidi est située

« de l'autre côté de l'Euphrate. Je partis de la maison de Sabaya, et je m'arrêtai au com-
« mencement (*ris*) d'Anatho. Anatho est située au milieu de l'Euphrate. Je m'en allai d'Anatho.
« Je me trouvai aux environs de la ville de Sour, la capitale de Sadoudou, chef du pays de
« Soukhi. Celui-là se fia aux armées du vaste pays de Biri, et vint en ma présence pour livrer
« combat et bataille. Après un combat meurtrier de deux jours, je me trouvai en face de la
« ville, je la pris d'assaut. Redoutant la puissance terrible de mes armes, Sadoudou et ses sol-
« dats fuirent vers l'Euphrate pour sauver leur vie. J'occupai la ville, cinquante cavaliers et les
« soldats de bataille de Naboaddanman, roi de Kar-Douniyas, et de Zabdan son frère, ainsi que
« 3oo hommes tués, Bel-bal-adan, le guerrier qui marchait à la tête de leurs armées, tom-
« bèrent entre mes mains. Je m'emparai de beaucoup de leurs soldats; j'enlevai de l'argent,
« de l'or, de l'étain, des instrumeuts, des pierres des montagnes de prix, le mobilier de sa
« maison, des chars, des chevaux, des symboles de sa sonmission, des armures pour les
« hommes, des harnais pour les chevaux, des femmes de ses palais, des captifs en nombre
« considérable. Je détruisis, je démolis la ville, j'exerçai la justice et ma puissance sur Soukhi.

« La crainte qu'inspirait ma majesté atteignit le pays de Kar-Douniyas; la main terrible de
« ma puissance entraîna la Chaldée. Je répandis la crainte sur les pays que traverse l'Eu-
« phrate. Je fis une image de ma figure, j'y inscrivis ma gloire et ma puissance, je la plaçai
« dans la ville de Sour :

« Sardanapale, le roi, fait connaître le récit de sa puissance. Quiconque jette un regard
« épouvanté sur ce désert apprenne à son cœur à redouter la colère du roi!

« Je fus de retour à Calach, et on m'apporta la nouvelle que les habitants de Laki, de la ville
« de Khindân, du pays de Soukhi, s'étaient révoltés tous à la fois. Je dus traverser l'Euphrate.

« Le 18e jour du 3e mois (917), je quittai Calach, je franchis le Tigre. Longeant les rives
« desertes, je m'acheminai sur Sour, en passant par Khalupi; je ..... les *ilubbi* de mes chefs
« dans Sour. J'atteignis les sources de l'Euphrate, et j'allai jusqu'aux *hinṣi* de l'Euphrate.
« J'occupai les villes de Khinti-el, et d'Aziel dans le pays de Laki. J'y tuai beaucoup de
« monde, j'emmenai les captifs. Je dévastai les villes. Je les démolis, je les brûlai par le feu.

« Dans ma campagne, j'occupai tout le district (*ṣuḫra*) à partir de l'embouchure du Kha-
« bour, jusqu'à la ville de Sibati, qui sont du pays de Soukhi; les villes qui sont de l'autre côté
« de l'Euphrate, du pays de Lakié, je les dévastai, je les démolis, je les brûlai par le feu.
« J'abattis leurs arbres. Je leur tuai, pendant le combat, quatre cent soixante hommes, je
« pris vivants trente guerriers. Je les attachai à des croix. Dans des *ilubbi*, que j'avais faits,
« dans des *ilubbi* de peaux de takhash, que j'avais enlevées à vingt *idulân* dans la ville de Kha-
« ridi, je traversai l'Euphrate. Les Soukhiens, les Lakaïens et les Khindanéens avaient con-
« fiance dans leurs chars, leurs armées, leurs pieds; ils comptèrent six mille soldats et vinrent
« à ma rencontre pour livrer combat et bataille. Je combattis contre eux, je les mis en fuite.
« Je montai leurs chars, je mis hors de combat six mille cinq cents guerriers. Le reste s'enfuit
« ..... vers les déserts arides près de l'Euphrate. J'occupai le pays, à partir de Kharidi

« en Soukhi, jusqu'à la ville de Khipina, et les villes des Khindanéens et des Lakaïens qui « sont de l'autre côté. J'y tuai beaucoup de monde, j'emmenai les captifs, je démolis les villes, « je les détruisis, je les brûlai par le feu.

« Aziel, de Laki, avait confiance dans ses *it*, et commença des *nipir* dans Khipina. Je com- « battis avec lui. Je le fis fuir de Khipina. Je tuai, dans la mêlée, mille de ses soldats; je « montai ses chars, j'emmenai beaucoup de captifs; je transportai ses dieux. Il se tourna, pour « sauver sa vie, vers les hautes montagnes du pays de Bisouron, où sont les sources de l'Eu- « phrate. Dans deux jours, je me mis à sa poursuite. Je m'emparai du reste de ses guerriers. « Je *akul* leurs *riḫit* sur la montagne de l'Euphrate, je le poursuivis jusqu'aux villes de « Doummiti et d'Asmou, les villes du fils d'Adini, je n'y emparai de ce qui lui restait de « guerriers. J'emmenai beaucoup de captifs, de bœufs et de moutons, nombreux comme les « étoiles du ciel, d'une quantité incomparable.

« Après ce temps-là, je transportai Illâ le Lakaïen, ses chars, ses *rakiś* et cinq cents de ses « guerriers, et je les conduisis en Assyrie, ma patrie. Je dévastai Doummiti et Asmou, je les « démolis, je les brûlai par le feu. Je sortis des *ḫinḫi* de l'Euphrate.

« Je fis des diversions dans ma campagne, et Aziel s'en alla, craignant ma grande puis- « sance, pour sauver sa vie. Je transportai Illâ, le *naśik* de Lakié, lui, ses soldats, ses chars, « et son *lal*, et je les conduisis en Assyrie, ma patrie. Quant à Khianutiel le Lakaïen, je l'en- « chaînai dans sa ville. Dans l'obéissance à Assour, mon maître, il redoutait mes armes puis- « santes de mes batailles, et les *sitmuri* de mes *it* terribles; je reçus de lui le mobilier de « son palais, de l'argent, de l'or, des ....., de l'airain, des instruments en airain, des « étoffes teintes en *bérom*, et beaucoup de captifs. Je lui imposai un tribut en dehors du tribut « antérieur.

Dans ces temps, je tuai cinquante buffles de l'autre côté de l'Euphrate. Je pris vivants « huit buffles. Je tuai vingt aigles (? *mal sir ḫu*), je pris vivants vingt aigles.

« J'inaugurai deux villes sur l'Euphrate, l'une en deçà de l'Euphrate, j'appelai son nom « *Fort de Sardanapale;* l'autre, au delà de l'Euphrate, j'appelai son nom *Bac d'Assour* (*Nibarti* « *Aśur*).

« Le 20e jour du 3e mois (916), je partis de Calaeb, je traversai le Tigre. Je marchai sur le « pays de Bet-Adini. Je m'avançai vers Katrabi, sa capitale. La ville de Dan-il..... « située comme les nuages du ciel, les *su ḳalula* des hommes, avait confiance dans les armées « du pays; ils ne se soumirent pas, ils ne s'humilièrent pas devant moi. Par la grâce d'Assour, « mon maître, et du Dieu Grand Protecteur, qui marche devant moi, je pris d'assaut et j'oc- « cupai la ville, pendant une pluie torrentielle battante; je tuai beaucoup de ses habitants, « je dispersai huit mille de leurs guerriers (cavaliers); j'enlevai les captifs et les trésors, je « transportai deux mille quatre cents soldats, je les tins dans la ville de Calach. Je détruisis « la ville, je la démolis, je la brûlai par le feu; je la *akul*. J'inspirai la crainte d'Assour à « Bet-Adini.

Digitized by Google

« Après ce temps-là, je reçus les tributs d'Akbouri fils d'Adini et de Khabini, de la ville « de Toul-abni, en argent, or, étain, airain, étoffes peintes de *bérom* et de safran, poutres « de cèdre, le mobilier de son palais. J'en fis la liste et j'ordonnai le *rimut*.

« Le 8e jour du 2e mois (915), je partis de Calach, je franchis le Tigre. Je me dirigeai sur « Karkamis, en Syrie. Je m'avançai sur le pays de Bet-Bakhiani: je reçus en tribut de la gent « de Bakhiani, des chars *rakiś*, des chevaux, de l'argent, de l'or, de l'étain, de l'airain, des « instruments en airain. Je *aśiḳi iśiya* les chars et la cavalerie aux hommes *zuku* parmi « les Bakhiani.

« Je quittai Bet-Bakhiani, et je m'acheminai vers le pays d'Anil. Je reçus, de la part « d'Aoinmi, l'Anilien, en tribut, des chars, *rakiś* des chevaux, de l'argent, de l'or, de l'étain, « du fer, de l'airain, des instruments en airain, des bœufs, des moutons et des boucs. Je *aśiḳi* « *aśiya* les chars et la cavalerie des hommes *zuku*.

« Je partis d'Anil et m'approchai de Bet-Adini. Je reçus, en guise de tribut, de la part « d'Akhouri, fils d'Adini, de l'or, de l'argent, de l'étain, du fer, de l'airain, des instru- « ments en airain, du *pasur*, des *ka* de *iṣṣa*, des *ka* de *iṣdilti*, des *ka* d'argent et or, des « *sara*, des *ḫar* en or, des lunules en or, *sa tamliti gagi* en or, des ..... en or, des « bœufs, des moutons et des boucs. Je *aśiḳi aśiya* les chars et les cavaliers des hommes *zuku* « d'Akhouri.

« Après ce temps, je fixai les tributs de Khabini, de Tel-Abna à quatre mines d'argent et « quatre cents bœufs; et je lui imposai pour la première année dix mines d'argent.

« Je partis de Bet-Adini, et je franchis l'Euphrate dans..... dans des navires *sugasii*. « Je m'avançai vers Karkamis; et j'imposai à Sangar, roi de Syrie, un tribut de vingt talents « d'argent, des lunules en or, des *ḫar* en or, des ..... en or, cent talents de fer, deux cent « cinquante talents de fer, de l'étain, des instruments en airain, des *ḫariāti* en airain, des « *nir makati* et des *kinié* en airain, le mobilier de sa maison, en grand nombre, dont la beauté « est sans égale, de *iṣṣā* en ébène, des trônes en ébène, des *pasur* en ébène, des *ka*, des *sara*, « deux cents esclaves femelles, des étoffes teintes en *bérom* et en safran, en pourpre et en « bleu, des pierres *sir nu ma*, des peaux de veau marin, des chars en ivoire, des parasols « en or, *sa tamliti si*, les trésors de sa royauté. Je *aśiḳi aśiya* les chars et les cavaliers des « hommes *zuku* de Karkamis. Les rois de toutes ces provinces se soumirent à moi et s'humi- « lièrent devant moi. Je dressai leurs listes; ils *yuktilu* devant moi. Je marchai vers le Liban, « en quittant Karkamis. Je me dirigeai vers les confins des pays de Munzigani et de Khar- « mourga. Je soumis le pays d'Akhâni à ma puissance. Je m'avançai vers Gaza, la ville de « Loubarna, le Patinien. Je pris de lui de l'or, des étoffes teintes en *bérom* et en safran. Je « passai et je franchis le fleuve Aprié, et je m'arrêtai.

« Je me détournai des bords de l'Aprié et je m'avançai vers Kounouloua, la capitale de « Loubarna, le Patinien. Il redouta mes armes puissantes et mes batailles de *sitmuri*, et, « pour sauver sa vie, il se prosterna devant moi. J'exigeai de lui vingt talents d'argent, un

« talent d'or, deux cents talents d'étain, cent talents de fer, mille bœufs, dix mille moutons, « mille vêtements teints en *bérom* et en safran, des parasols d'ébène *tamliti*, des *aḫḫuzut*, des « *iṣṣa* d'ébène, des *iṣṣa* qui sont *tamliti ša ra*, des *pasur*, des *ka*, des armes (?) en grand « nombre, des ustensiles de sa maison en grand nombre, dont le beauté est sans égale, dix « esclaves femelles..... en grand nombre, des *pagut* des grands maîtres. Je le frappai « de pauvreté (?). Je *aṣîṣi aṭiya* les chars et la cavalerie des hommes *zuku* du pays de Pa- « tina. J'en dressai une liste.

« Dans ce temps-là, je reçus aussi les tributs de Gousi, du pays de Iakbau, de l'argent, de « l'or, de l'étain (*lacune dans le texte*), des bœufs, des moutons, des étoffes teintes en *bérom* « et en safran.

« Je quittai Kounoulona, la capitale de Loubarna, le Patinien. Je m'avançai vers l'Oronte « (*Arantu*). Je franchis l'Oronte et je m'arrêtai sur ses bords. Je me détournai de l'Oronte; « je me dirigeai sur les pays de Iraki et Ia'touri, le pays de ..... je le déclarai traître (?). « Je m'arrêtai sur le fleuve de Sangoura, et je me détournai du Sangoura. Je me dirigeai vers « les confins de Saratina et de Girpani. Je m'arrêtai sur..... Je m'avançai vers « Ariboua, une des grandes villes de Loubarna, le Patinien; je donnai la ville à mes guer- « riers. Je distribuai les arbres pour les *si am* et des *si innu* du pays Loukhouti. Je permis « de saccager son palais. Je mis (dans cette ville) des Assyriens.

« Pendant que j'étais occupé à Ariboua, j'occupai les villes du pays de Loukhouti. Je tuai « un grand nombre de ses habitants. Je détruisis les villes, je les démolis, je les réduisis en « cendres. Je pris beaucoup d'hommes vivants et je les crucifiai devant leurs villes.

« Dans ce temps, je pris les lisières du mont Liban. Je m'en allai vers la grande mer de « Phénicie. Sur les hauteurs des montagnes j'entonnai des chants d'éloges aux grands dieux « et je célébrai des sacrifices. Je reçus les tributs des rois des pays de la lisière des montagnes « de Tyr, de Sidon, Gubal, Mahallit, Maïza, Kaïza, de la Phénicie propre et d'Arvad, qui est « dans la mer; ces tributs consistaient en argent, or, étain, airain, instruments en fer, étoffes « teintes de *bérom* et de safran, des grands *pagut*, des petits *pagut*, du sandal, de l'ébène, des « peaux de veaux marins. Ils s'humilièrent devant moi.

« Je montai vers les montagnes de l'Amanus, j'y abattis des troncs de cèdre, de pin, de « cyprès, des *li*. Je fis des sacrifices en l'honneur des grands dieux. Je fis un récit de mes « exploits, je l'érigeai sur la hauteur. Je fis enlever les poutres de cèdre du mont Amanus, « je les destinai au temple de Ninip (*Bet-ḫira*), ma maison *aśmaku bît ḫidati*, le temple de « Sin et de Samas, mes hautes divinités.

« J'allai au pays des bois de *miḫri*; j'occupai entièrement ce pays. Je coupai les bois de « *miḫri*, je les transportai à Ninive. Je fis une procession (? *sasa*) en l'honneur d'Istar de Ninive, « ma souveraine.

« Dans l'année de Samas-youpahhir (914), en l'honneur d'Assour, mon maître, le 20e jour « du 2e mois, je quittai la ville de Calach, je franchis le Tigre. Je descendis vers le

« pays de Ḳipani. Je reçus, dans la ville de Khouzirina, les tributs des gouverneurs des villes « de Ḳipani.

« Pendant que je m'arrêtai à Ḳipani, je reçus les tributs d'Istiel, de Nila et de Giridadi, « d'Assa, de l'argent, de l'or, des bœufs et des moutons.

« Dans ces jours, je reçus aussi des poutres de cèdre, de l'argent, de l'or, les tributs de « Ḳatazili, de Commagène.

« Je quittai Khouzirina, et je me dirigeai vers les bords de l'Euphrate, vers le haut (*ana « ilini*). Je détruisis complétement la ville de Koubbou. Je descendis jusqu'au milieu des villes « des pays d'Aas et Kirkhi, qui sont avant la Syrie. J'occupai les villes d'Oumalia et Khiran, « les villes principales qui avaient été bâties dans le pays d'Adsni. J'y tuai beaucoup de monde. « J'en emmenai des esclaves sans nombre. Je dévastai, je démolis complétement ces villes. Je « brûlai cent cinquante villes dans le feu. Je partis de la ville de Karania, et je m'avançai « vers le district de la ville d'Amadani. Je descendis vers les villes du pays de Dirria, et je « réduisis en cendres les forteresses des pays d'Amadani et d'Arkania. Je donnai à mes guer- « riers le pays de Mallân qui est en Arksnia.

« Je partis de Mallân, je me dirigeai vers les villes du pays de Zamba, je brûlai par le feu « les *sidi ḫuli* i. Je traversai le fleuve de Ṣoua, je m'arrêtai sur le Tigre, je fis un mon- « ceau de ruines des villes des deux rives du Tigre, et appartenant au pays d'Arkania. Tout « le pays de Kirkhi fut terrifié et j'en pris les otages. Je mis au-dessus des habitants les chefs « de mes guerriers. Dans le pays d'Amadani, je *attiya* sur la ville de Barza-Nistoun.

« Je m'approchai de Damdammousa, capitale d'Ilani, fils de Zamani. Je pris la ville d'as- « saut. Mes guerriers se ruèrent sur elle comme des oiseaux. J'abattis cinq cents de leurs « combattants; je leur coupai la tête; quatre cents prisonniers tombèrent vivants dans mes « mains. Je fis sortir trois mille captifs et je donnai la ville à mes soldats, et je transportai les « hommes vivants et les têtes à la ville d'Amid. Je fis devant la porte de cette ville un mur « composé de têtes, et je fis crucifier les vivants dans les portes de la ville. Je détruisis cette « porte. Je fis un carnage et je coupai les arbres (?).

« Je partis d'Amid et je me portai contre les districts de Biyari, autour de la ville d'Al- « labdir (Allabria?), où, parmi les rois mes pères, personne n'avait pénétré ni passé. Je m'a- « vançai vers Uda, une des capitales de Laptour, fils de Toubous. J'occupai . . . . . « . . . . . Je mis hors de combat mille quatre cents de ses soldats: « quatre cent soixante et dix prisonniers tombèrent vivants dans mes mains; je fis sortir trois « mille captifs. Je fis crucifier les hommes vivants devant la grande porte de la ville, à quel- « ques-uns je crevai les yeux, j'emmenai le reste, et je les conduisis en Assyrie. Je refis la « ville de nouveau.

« Sardanapale, grand roi, roi puissant, roi d'Assyrie, fils de Tiglatpileser, grand roi, roi « puissant, roi des légions, roi d'Assyrie, fils de Bélochus, grand roi, roi puissant, roi des « légions, roi d'Assyrie, le juste, le terrible, qui marcha dans la dévotion envers Assour, son

« maître. Parmi les rois des quatre régions, son éclat fut sans égal, le pasteur des *taprati*, sans « reproche, *išmi ilû gabsu*. Il imposa des tributs comme personne. Étant roi, il réduisit sous « son joug ceux qui s'y étaient soustraits, il domina l'ensemble des légions des hommes. « Vaillant, puissant, il conquit la terre de ses ennemis, et foula aux pieds les provinces re- « belles, il les brisa en morceaux, le justicier.

« Il marcha dans l'adoration des grands dieux, ses maîtres, sa main s'étendit sur l'ensemble « des pays. Il domina même jusque dans les forêts. Il imposa des tributs, il s'empara de leurs « otages, il dressa la liste de toutes ses provinces.

« Je dis : Assour, le seigneur, a prononcé mon nom, il a agrandi ma royauté, il a chargé « son serviteur qui ne peut être remplacé, pour que j'exerce ma royauté. Je vainquis par « mes armes, dans les batailles, les armées de la terre des vastes *bellumié*. Avec l'assistance de « Samas et d'Ao, les dieux, mes aides, je fondis sur les armées des pays des fleuves, de Kir- « khi, des digues et des pays environnants, comme Ao, le dieu de l'inondation.

« Je suis le roi qui régnai depuis les rives du Tigre jusqu'au Liban, la haute montagne, sur « le pays de Laḳié dans son ensemble, et je soumis Soukbi jusqu'à la ville de Rapik. La main « de ce roi alla depuis les sources du Soupnat jusqu'aux districts *sa bitan*, depuis le territoire « de Kirrour jusqu'à Kirzan, depuis les rives du Zab inférieur jusqu'à la ville de Toul-bari, « au-dessus de Zanir (?), jusqu'aux villes de Toul-sa-zabdan et Toul-sa-aptan, Khirim, Kha- « rout, des pays de Birât et de Kar-Douniyas; je les réunis à mon domaine. Je comptai comme « mes sujets les habitants autour de Bâbiti jusqu'à ceux de Khazinar. J'instituai au-dessus des « pays que je dominai mes représentants; je leur imposai la soumission et le respect de ma « tiare.

« Sardanapale, le seigneur auguste, l'adorateur des grands dieux, *utaggal lu ilâu*, qui oc- « cupe les villes et les forêts toutes ensemble, roi des seigneurs, qui punit les mécréants, le « *taṣḳaru* sans remplaçant, qui combat l'injustice, roi de tous les princes, roi des rois, le *išibu* « auguste, gloire de Ninip l'héroïque, serviteur des grands dieux. Il marcha en juge équitable « dans l'adoration d'Assour et Ninip, ses aides, qui élèvent sa tête; il réduisit à l'obéissance les « pays chancelants et les princes rebelles, et tous leurs territoires. Il convertit ceux qui reniaient « Assour, en haut ou en bas, et mit des impôts et des tributs sur eux.

« Sardanapale, roi puissant, gloire de Sin, favori d'Oannès, pupille des yeux d'Ao qui « abreuve les dieux, le serviteur qui ne pourrait être remplacé, qui soumet le pays des re- « belles, moi, arbitre des batailles, terrifiant villes et forêts, premier-né des bipèdes (?), roi « des quatre régions, terrible à ses ennemis. Il soumit à sa puissance les pays puissants, les « forêts impénétrables des rois (?) *ikduti šiduti*, à partir du lever du soleil jusqu'au coucher du « soleil, il en distribua à chacun sa part.

« La ville ancienne de Calaḥ avait été bâtie par Salmanassar, roi d'Assyrie, le seigneur qui « vivait avant moi; cette ville était tombée, et était changée en un monceau de ruines. J'ai « bâti cette ville de nouveau. J'y conduisis les peuples que ma main a vaincus, des pays que

« j'ai soumis, à savoir les habitants de Soukhi, Laḳié tout ensemble, de Sirik, au bac de « l'Euphrate, de Zamoua et toutes ses tribus, de Bit-Adin et de Syrie et les sujets de Libourna[1] « le Patinien; je les y fis travailler. Je creusai un cours d'eau à partir du Zab supérieur, je « lui donnai le nom de Babat-nahal. Je fondai (*aśdu*) dans ses environs des *iṣ śar* et des *pu-* « *luk*. Je sacrifiai des boucs à Assour, mon maître, et au *bit mat* de son pays. Je rasai l'ancienne « colline, jusqu'à ce que je fusse parvenu jusqu'au niveau des eaux; j'amoncelai cent vingt « *tikpi* pour les *muspalié;* j'élevai un mur, je le commençai et le finis depuis les fondations jus- « qu'aux créneaux.

« J'ai fondé un palais pour la demeure de ma royauté, le repos de ma souveraineté, qui « puissent durer toujours! Je l'ai commencé et élevé. J'ai fait une couverture de plaques de « fer, je fais une charpente en bois de sandal (chêne), et je l'ai entouré d'un cercle en fer. « Dans la porte des *urati*, j'ai placé des trônes en sandal et ébène, des *pasur*, des *ka*, des « *aḥḥuzāti*, de l'argent, de l'or, de l'étain, de l'airain, du fer, de la proie de ma main, tirée « des pays que j'ai subjugués, et je les plaçai au milieu.

« Que celui qui, dans la suite des jours, régnera, répare ses lézardes, qu'il remette à leur « place les inscriptions. Alors Assour exaucera sa prière.

« Ce palais de ma gloire, la demeure de ma souveraineté qui est dans Calach, ne doit pas « tomber, ne doit pas être rançonné par les rebelles; les colonnes, les poutres, le revêtement « de sa toiture ne devront point être enlevés. Dans une autre ville, un autre palais ne doit « pas être construit, ses poutres ne doivent pas être sciées pour ce but. Que ce roi n'arrache « pas ses *naṣabat*, qu'il ne détruise pas les *musi* de ses portes *zini kaśir;* qu'il ne dépouille pas « la porte de son ornement.

« Que ce roi n'ôte rien à la voûte du trésor, qu'on ne donne rien à la chambre des *kilal*. « Qu'il ne déplace pas les hommes et les femmes qui sont dans la maison du travail, cons- « truite au milieu du palais, qu'il ne les transfère pas dans un endroit désert, ou les *musuri* « ou les *lakisi*. Qu'il ne rehausse pas la corne d'un autre palais au milieu de la ville, après « avoir détruit la ville qui est autour de mon palais; qu'il n'y pratique pas de brèches, qu'il « ne laisse pas camper au dedans, qu'il n'écoute pas la cupidité et la vengeance. Qu'il ne « détruise pas la preuve de ma gloire ni la demeure de ma souveraineté; qu'il n'altère pas « les prophéties que contiennent ces inscriptions et le récit complet de mon histoire.

« Alors Assour, le maître, et les grands dieux qui ont fait grandir ma souveraineté, l'exal- « teront et le feront maître de tous les pays de la terre. Ils lui légueront la grandeur de mon « nom et mon empire; ils lui confieront les pays dans les quatre régions pour les gouverner. « Ils répandront dans son royaume l'abondance, la pureté et la bénédiction.

« Mais celui qui n'agit pas selon les prescriptions de cette table, et change les récits ex- « posés par moi, qui rend invisible cette œuvre, qui la déplace et la cache dans des *pissat*,

[1] Ce nom est ainsi écrit ici; ailleurs *Loubarna*.

Digitized by Google

« qui l'enterre ou la brûle dans le feu, qui la jette dans l'eau, qui la souille en marchant « dessus, ou y établit un passage pour des ordures; qui y diminue l'importance du récit ou « les chiffres dans le compte et les butins, ou y blâme, dans ces lignes, quoi que ce soit, comme « n'étant pas le vrai compte et le vrai butin..... et s'y rend coupable de « l'altération de mes récits; qui confie aux hommes de mauvais œil le *bet kililu* (?), qui saisit, « déplace ou gratte le..... qui le change en..... qui prête son oreille pour permettre ou « la destruction de ces œuvres et de l'exposition complète, ou le changement, ou qui y laisse « fibre son penchant, ou qui charge de cette destruction qui que ce soit, soit un homme *aba*, « soit un homme *halla*, en disant, « Emporte, brise, détruis, » qui laisse sortir de sa bouche « des ordres qu'on ne doit pas exécuter, et qui laisse sortir de sa bouche les marques de dé- « sobéissance; quiconque suit les instincts de la vengeance, qui excite un autre contre mes « édifices et mes œuvres, et qui prononce le *moi*[1] sans raison, ou qui s'apprête, pendant son « règne, à faire une injustice, ou qui fausse ses récits (?), qui suit la pente de ses instincts, « qui change ses bons sentiments, et qui se conduit en ennemi contre mes œuvres;

« Qu'Assour, le grand seigneur, le dieu (*Assurâ*) de la justice, le dieu de l'exaucement, « maudisse sa prière; qu'il m'accorde contre ses œuvres une malédiction anéantissant les bases « de sa royauté et la vie de ses sujets; qu'il verse sur son règne la mesure pleine de *hibita*, de « *nibri* et de soucis.

« Et, si j'ai omis quelque chose dans cette table, Oannès, Bel-Dagon et Salman, les dieux « qui me chérissent, le prononceront pour moi; qu'ils ordonnent la disparition du malfaiteur « dans leur haute justice; ils briseront son orgueil et ne lui porteront pas bonheur; ils détrui- « ront sa mémoire dans son pays! »

La dernière imprécation ne se trouve que sur la stèle du temple. Ce monument a, en outre, un exorde qui, en invoquant les treize dieux, rappelle celui de l'obélisque de Nimroud.

PALAIS DU NORD-OUEST.

Salmanassar I avait bâti le palais de Calach, que plus tard Sardanapale III (922-899) restaura; c'est dans cette restitution que M. Layard l'a retrouvé. L'exploration britannique a donné une description si détaillée de ce monument, que nous devons renvoyer à ses ouvrages. Le palais contient trente chambres et occupe l'espace d'un hectare. Il était la résidence de Sardanapale III, mais semble avoir été délaissé par ses successeurs, qui s'établirent dans d'autres parties de la plate-forme. Le texte partout répété, et trouvé ici dans une quarantaine d'exemplaires, est l'inscription modèle (*standard inscription*) de Nimroud.

Le document parle des palais bâtis en différentes essences de bois; un hasard heureux nous met à même de fixer l'emplacement d'une de ces salles. La salle de cyprès *dapran*, pro-

[1] Il faut se souvenir que le protocole des textes royaux se termine ordinairement par *moi*.

hablement employée comme trésorière, a été restaurée par Sargon, après la sixième campagne, entreprise contre la ville de Circésium, en 715. Cette pièce (cotée U dans le plan de M. Layard) est une chambre avec une issue seulement, et complétement appropriée à sa destination.

L'entrée principale de ce palais s'ouvrait vers le nord; on reconnaît, en outre, les abords d'une terrasse située sur le bord du fleuve. A droite et à gauche de cette terrasse, il y avait des rampes ou des escaliers qui descendaient vers le fleuve.

Dans la grande salle d'entrée se trouvait un autel avec une inscription.

Le palais du nord-ouest forme la principale découverte de M. Layard à Nimroud. Les objets retrouvés ne se composent que de bas-reliefs; les bronzes assyriens, ainsi que les objets en fer, les portes et ustensiles de fonte, proviennent de là. Ces petits débris de l'art assyrien sont très-remarquables, mais peuvent ne pas dater de Sardanapale III. Un vase en verre porte le nom de Sargon, qui a habité ce palais, ainsi que le montre l'inscription de la salle U[1]. Mais on trouve même des objets plus récents, comme le canard de pierre verte servant de poids, et portant la légende :

« Trente mines véritables, du palais de Irib-Mardouk, roi de Babylone. »

TOUR DU CÔTÉ OUEST.

A cinquante mètres de la façade sud du palais de Sardanapale III se trouve un bâtiment plus élevé que le reste du palais. M. Layard ne dit pas s'il a fouillé en bas, pour savoir si cette construction ne formait pas le premier étage conservé d'un édifice, ce qui serait sans analogie. L'explorateur anglais y trouva des peintures assyriennes, et quelques textes qui prouvent que la construction date de Bélochus IV, époux de Sémiramis. Une suite de trois chambres, de vingt-six mètres de longueur, formait tout l'édifice, deux des chambres étaient pavées de plaques portant l'inscription suivante :

« Palais de Bélochus, grand roi, roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, le roi que, « parmi ses fils, a élu le dieu Assour, le maître des dieux (des cinq et des deux); il a rempli « ses mains de la royauté sur les nations. De la grande mer du soleil levant jusqu'à la grande « mer du soleil couchant, s'étendit la puissance de son bras; il régna en maître des tribus.

« Fils de Samas-Hou, grand roi, roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, roi des nations, « le fils de Salmanassar (III), roi des quatre régions, qui dévasta le pays des rebelles, et les « changea en ruines, le petit-fils de Sardanapale (III), le vaillant, le terrible, qui porta plus « loin les frontières du pays.

« Je suis Bélochus, le fort, le majestueux, qu'Assour, Samas, Ao et Mérodach, ont assisté « comme auxiliaires; ils ont agrandi son pays à cause des vertus de Tiglatpileser (III), roi d'As-

[1] La traduction de ce texte se trouve dans les *Inscriptions assyriennes des Sargonides*, p. 34.

« syrie, roi des Soumirs et des Accads, et fils de l'arrière-petit-fils de Salmanassar III, qui a « conservé le temple de Sennaar qui est le berceau du pays (?), et qui fut l'arrière-petit-fils « de Bélitaras, le roi mon aïeul, l'origine de la royauté, et qu'Assour a appelé à l'empire « depuis une époque éloignée. »

Loftus fouilla également cette tour, et découvrit une inscription très-importante du même roi, la seule qui rende compte de ses exploits. Malheureusement elle est brisée, mais, malgré cela, encore très-intéressante :

« Grand palais de Bélochus[1], grand roi, roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, qu'As- « sour, le roi des sept dieux, a élu, en lui remplissant la main de l'empire des nations. Il a « établi son gouvernement comme..... sur tous les hommes d'Assyrie; il a profondément « fondé son trône impérial.

« Réédificateur du Asar (*Bet-ḫira*), sans reproche, élevant la face du *Bet-mat*, il marcha « dans l'obéissance d'Assour, son maître, et soumit à ses lois les princes des quatre régions. « Il alla depuis les pays de Silouna, Misou, la Médie, Girathounda, dans leur ensemble, les « pays de Mounna, Parsoua, Allabria, Abdadana, Nahri, jusqu'à toutes les tribus d'Audiou, « dont le site est lointain, le pays montagneux dans son ensemble, jusqu'à la mer du soleil « levant; à partir de l'Euphrate, la Syrie, la Phénicie entière, les pays de Tyr, de Sidon, de « Houmri, d'Édom, de Palestine (*Palaštav*), jusqu'à la mer du soleil couchant. Il les réunit à « son empire, leur imposa la prestation des tributs.

« Je marchai contre le pays de Syrie, et je pris Marih, roi de Syrie, dans Damas, la ville « de sa royauté. La crainte immense d'Assour, son maître, l'entraîna, il embrassa mes genoux, « fit sa soumission, et je lui imposai deux mille trois cents talents d'argent, vingt talents d'or, « trois mille talents d'airain, mille talents de fer, des étoffes teintes en *bérom* et en safran, « un *iṣ ša* en *ka*, un parasol (?) en *ka* des *aḫzi*, des objets de son trésor qui, sans nombre, « se trouvaient dans Damas, la ville de sa royauté, et dans son palais.

« J'assujettis tous les rois de la Chaldée, je leur imposai des contributions. Babylone, Bor- « sippa, Cutha, les demeures des dieux Bel, Nébo et Nergal, je les pris, je célébrai les sacri- « fices..... »

(Le reste manque.)

Le résultat des fouilles de Loftus n'étant pas encore publié, il m'est impossible de fixer l'étendue de cette tour, qui s'élevait au bord du Tigre, sur la façade occidentale de la plate-forme.

Bélochus reconstruisit également le *Bet-zida* de Calach, qui était au sud-est. C'est là que Loftus trouva les statues de Nébo qui portent le nom de Sémiramis, et dont il sera question plus tard.

[1] Voir *West. As. Inscr.* pl. XXXV, 1.

PALAIS DU SUD-OUEST.

Le palais qui occupe aujourd'hui le coin extrême du sud-ouest de la terrasse de Nimroud est le plus grand après l'édifice de Sardanapale, et fut le premier où M. Layard entama des fouilles. Il mesure quatre-vingt-seize mètres du nord au sud, et soixante-quatre mètres de l'est à l'ouest, ce qui équivaut juste à trois cents et deux cents pieds assyriens. La structure de ce grand palais est des plus simples.

Un escalier monumental conduisait à la façade, tournée vers le midi. On entrait successivement par un double portique dans un triple portail de lions, entre lesquels était placée une paire de sphinx assyriens[1] qui ne se rencontrent que là; puis, après avoir traversé ces deux salles d'entrée, on se trouvait dans une très-grande pièce de soixante mètres de longueur et de trente-deux mètres de largeur, un peu rétrécie vers l'extrémité qui s'ouvrait sur la terrasse. A l'ouest de cette grande pièce se trouvaient quelques autres couloirs et chambres longues qui, du reste, n'avaient aucune communication avec la grande salle de l'édifice.

L'aspect de ce palais, vu du fleuve, qui, dans l'antiquité, entourait ses deux côtés, doit avoir été magnifique. M. Layard a observé, avec raison, que la structure de cet édifice rappelle celle du temple de Salomon, et nous ne sommes pas sûr d'être dans le vrai en appelant cette grande construction un palais plutôt qu'un temple. La partie ouest, qui n'avait aucune communication avec la grande salle, a pu être appliquée aux demeures des prêtres et autres fonctionnaires des sacrifices. Dans les deux portiques, se trouvent encore, à droite et à gauche, huit piédestaux qui peuvent avoir porté les images des dieux. L'opinion émise au sujet de la destination religieuse de cet édifice est corroborée par les légendes qui se trouvent aux entrées, sur le revers des plaques :

« Grand palais[2] d'Assarhaddon, grand roi, roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, « vicaire des dieux à Babylone, constructeur du temple d'Assour, fondateur du temple..... à « Babylone, restaurateur des images des grands dieux, roi d'Égypte, de la ville de Mousin (?), « de Méroé, de Cousch, roi des quatre régions, fils de Sennachérib, roi du monde, roi d'As- « syrie, fils de Sargon, roi du monde, roi d'Assyrie. »

Le vestibule a été complétement détruit par le feu, et présente un aspect assez étrange. Évidemment l'édifice n'a pas été fini; souvent on trouve une plaque de marbre sculptée à côté d'une plaque lisse, sans que le sujet finisse sur la pierre voisine. Souvent les sculptures sont tournées vers le côté du mur en briques crues, et sans doute des matériaux d'autres édifices, tels que l'édifice du centre et du palais du nord-ouest, ont été employés ici. A gauche, en entrant, on voyait six larges plaques de marbre gisant par terre, avec l'inscription de Sardanapale, et, de l'autre côté du mur, dans le second vestibule, on en apercevait autant. Vis-

[1] Layard, *Nineveh and its remains*, vol. I, p. 349. — [2] Cette désignation de *grand palais* ne serait pas contraire à notre opinion.

à-vis de ces dernières, on découvrait, encastrée dans le sol, une inscription de Tiglatpileser IV. Les plaques étaient tellement friables, qu'on ne pouvait les transporter, et nous les vîmes encore dans l'état dans lequel M. Layard les avait trouvées.

La grande salle, la *cella* du temple, si je puis la nommer ainsi, n'avait pas subi l'action du feu, et présentait presque exclusivement des plaques empruntées à un palais de Tiglatpileser IV. Apparemment on avait démoli une demeure de ce roi pour en employer les bas-reliefs. Le roi précédent avait fait graver le récit de ses hauts faits sur une frise de douze lignes de hauteur, qui se continuent d'un morceau de marbre à l'autre. Assarhaddon ou son successeur, en tapissant les murs de son édifice de ces matériaux, ne se préoccupa pas du contenu des tablettes; et ainsi les lignes d'une plaque tirée du couloir des dépendances (mur r) sont continuées sur une pierre qui revêt aujourd'hui la paroi occidentale de la cella (mur *q*). A côté de la plaque du couloir on en trouve d'autres qui font partie de la même inscription, mais qui ne s'y adaptent pas. Tout près de la plaque du mur *q*, dont le texte commence *au milieu d'un mot*[1], se trouve un texte d'un autre roi, qui, probablement, est Salmanassar V, l'ennemi d'Osée[2], le seul indice qui nous soit resté de ce monarque célèbre. Il est possible, même plus que probable, que toutes les sculptures étaient destinées à disparaître, pour faire servir les plaques à des palimpsestes sculpturaux, si je puis m'exprimer ainsi. Il est fort heureux que le temps ait manqué pour exécuter cette œuvre de destruction, qui nous aurait privés de presque tous les textes de Tiglatpileser IV. Car, sans les inscriptions que nous possédons par les fouilles dans l'édifice, nous ne saurions pas même rapporter à un roi quelconque les quelques lignes de ce monarque qui se trouvent au centre de la plate-forme. Les textes de Tiglatpileser trouvés ici sont de la plus haute importance, car justement la plaque n° 1 du mur *r* porte le nom connu du roi Menahem de Samarie. La conservation de ce passage capital est peut-être due à la destruction de Calach, qui suivit immédiatement ou qui précéda la chute de Ninive. Cette circonstance nous engage en même temps à ne pas vouloir croire à la non-existence d'un roi assyrien, s'il ne se trouve pas d'inscription émanant de lui. Ainsi Tiglatpileser IV n'aurait peut-être pas survécu dans ses édits, sans la démolition de son palais; et son fils, Salmanassar, a été confondu avec son père et avec Sargon, parce qu'il avait plu à un de ses successeurs de détruire ses monuments. Cet exemple nous commande de ne pas vouloir l'identifier avec Phul, dont le temps, jusqu'à présent, nous a refusé les documents.

On ne saurait dire avec certitude que cet édifice appartient à Assarhaddon; il peut devoir son existence à Sardanapale, ou Chiniladan, ou le dernier Sardanapale (VII). Néanmoins la place où l'on a trouvé les plaques portant le nom d'Assarhaddon peut faire penser que ce roi a commencé ces édifices, continués sans être achevés par ses descendants.

[1] Comp. Layard, pl. L et LXVII. Nous n'avions jamais rien compris de ce désordre, apporté par la publication anglaise dans la reproduction des inscriptions, avant que nous eussions étudié le plan très-consciencieux de M. Layard; l'exemple est hautement concluant

[2] *Ibid.* pl. LXVI, l. 18.

Les inscriptions de Tiglatpileser IV[1] n'étant conservées que par fragments plus ou moins considérables, nous n'en donnerons pas une traduction complète, quelque intéressantes que soient les données qu'elles nous ont remises. Une relation plus complète, et embrassant dix-sept campagnes, se trouve sur une inscription sur briques, trouvée dans les archives de Koyoundjik; les textes de Calach ne descendent que jusqu'à la neuvième campagne. Nous aurons d'ailleurs la faculté de revenir sur ces textes dans l'exposition du monument au centre de la plate-forme.

Le texte de Tiglatpileser IV, encastré dans le sol, est le seul qui soit complet. La rédaction est antérieure à l'invasion d'Israël, sous le roi Pékah. On y lit :

« Tiglatpileser[2], grand roi, roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, roi des Sounirs et « des Accads, roi des quatre régions, chef (*amir*), pupille des yeux de Bel.

« Je suis le roi qui, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, comptais par myriades les « défaites des ennemis, et qui dominais le monde, gouvernais les hommes des pays du haut « et du bas, qui changeais leurs rois, qui établissais au-dessus d'eux mes mandataires.

« A partir du jour de mon avénement, je gouvernais depuis Dour-Kourigalzi, Sippara, la « ville du soleil, Pasit du pays Douna, jusqu'à Nipour, et depuis les tribus d'Itou, Roubouh, « du peuple d'Aroum, tous habitant les rives du Tigre, du Sourappi jusqu'aux deux Oukni « qui se jettent dans la mer inférieure.

« Près de Tel-Hamri, qu'ils appellent la ville Khoumout, j'ai fait une ville que j'ai nommée « Kar-Assour. J'y plaçai les peuples que mon bras a vaincus, et je mis au-dessus d'elle mon « lieutenant, comme gouverneur.

« Je broyai tout le pays de Bet-Silani, comme du khesbet; je changeai en désert la capi- « tale de Sarrabau. J'en ai emmené les captifs. Je fis monter sur une croix Nabou-yousapsi, « leur roi, à l'entrée de la grande porte de la ville. J'emmenai son peuple, sa femme, ses fils, « ses filles, le contenu de son palais, ses trésors, son palais.

« Je foulai comme une aire à blé le pays de Bet-Amoukkan, et je transplantai en Assyrie « l'élite de ses hommes et ses trésors.

« Je mis en fuite les tribus de Poukoud, de Ilou'ous et de Touhsou; je les arrachai de « leurs demeures.

« Je soumis à mon empire la tribu d'Aroum qui est incomparable, je donnai des royaumes « à leurs rois.

« Je rançonnai Kar-Douniyas, et j'imposai la prestation des tributs à la tribu de Rasari en « Chaldée.

« Je sacrifiai des victimes à Assour, à Sirach, le maître des..... à Nébo, à Tasmit, à « Nana, le souverain de Babylone, à Nergal, à Nibhaz, dans la ville de Chalanné.

[1] Le nom de ce roi a été systématiquement détruit; il ne se trouve qu'une seule fois (Layard, pl. XVII, l. 1) dans l'inscription qui va suivre.

[2] Layard, pl. XVII et XVIII. C'est le passage qui seul donne le nom de Tiglatpileser IV dans une inscription écrite par lui-même.

« Je rançonnai les pays de Bet-Khamban, Zonkharzou, Bet-Barroua, Bet-Zonalzas, Bet-« Matti, la ville de Nikou dans Oumlias, les pays de Tarmazazaï (?), Parsouas, Bet-Kadsi et « la ville Zakrout (?) en Médie. Je mis au-dessus mes lieutenants comme gouverneurs, et « j'imposai un tribut aux chefs des villes de la Médie, jusqu'au pays de Bikni.

« Sarda', l'Arménien, complota contre moi, et se concerta avec Matiel, sur les limites de..... « en Arménie, dans les districts de la ville de Kounoukh; je le mis en fuite. Il laissa son camp « et s'enfuit furtivement vers..... du pays de Khalpi, pour sauver sa vie. Mais, dans la ville « de Thourons, il craignit la puissance de mes armes et s'humilia (?) au milieu de ses grandes « portes. Je plaçai l'image de ma royauté au milieu de sa ville, je fis un massacre dans toute « la contrée de l'Arménie, depuis là jusqu'aux abords de la ville de Kourouspa, sans précé-« dent. Je pris le pays d'Oullouba en entier, et la ville de Bidaun..... Je m'en allai en pré-« levant des tributs. Je transportai les villes de Sardaouri et Dirou, Paris, Tasoukh, Mantou, « Baboutta, Lousia, Bisia..... dans les villes de Sikibrou, Assourdaï, en Assyrie. Dans le « pays d'Oullouba, je pris les..... de l'Arménie..... et je les plaçai dans l'administration « de mon préfet. Je fis une ville, je l'appelai Assourbasa, j'y mis mes lieutenants.

« Je transportai les villes d'Oussournou, d'Ouzourra, Inou, Sassou, Loupsou, Louki, sur « les montagnes, sous la dépendance de mon chef d'esclaves.

« J'annexai à la province d'Assyrie les villes de Kounta, Ourra, Arran, Taba, Oualla, jusqu'à « l'Euphrate, le district des villes de Koumoukh, Kilir, Egieda, Diona-abli, Abbissa, Kharbi-« sinnatair du pays de Soumirs, les villes d'Anganou, Biinzou, les forteresses de l'Arménie, les « fleuves de Kallap et de Soumat..... Je les mis sous la dépendance du Grand Tartan, et « j'étendis la province de Nairi. »

ÉDIFICE DU SUD-EST.

Cet édifice n'égale ceux dont nous venons de parler ni pour la dimension ni pour les matériaux employés. M. Layard fit des excavations dans le haut du tumulus, et n'y trouva que des chambres petites, sans sculptures remarquables, et des briques, où on lit :

« Moi, Chiniladan (*Asur-idil-ilan*), roi du monde, roi d'Assyrie, fils de Sardanapale, roi « du monde, roi d'Assyrie, fils d'Assarhaddon, roi du monde, roi d'Assyrie, j'ai ordonné que « des briques fussent moulées pour la construction d'une tour (*Bet-zida*), située dans la ville « de Calach, dans le désir de prolonger mes jours. »

La partie haute était donc une tour, dont probablement un étage supérieur seul a été découvert. Babylone avait sa tour; celle de Ninive avait été restaurée par Sardanapale; le fils de ce roi pensait à continuer à Calach ce temple de Nébo « qui demeure dans la tour. »

Bélochus IV, époux de Sémiramis, avait déjà orné ce sanctuaire : M. Loftus y trouva six statues de Nébo, dont deux colossales. On y lit la curieuse légende : « Au dieu Nébo (suit « une longue liste d'épithètes), habitant le *Bet-zida* de Calach, maître suprême de mon « maître : au protecteur de Bélochus, roi d'Assyrie, mon maître : au protecteur de Sémiramis

« (*Sammouramat*), la femme du palais, ma souveraine : Je, Bel-ḫaṣi-anma, préfet de Calach « et des pays de Khamidi, Soutgann, Timini, Yalôuna, ai fait faire ceci pour protéger sa « vie, pour prolonger ses jours, pour augmenter ses années, pour faire prospérer sa race. « Qui que tu sois qui vives après moi, fie-toi à Nébo, et tu n'as pas à te fier à un autre dieu. »

Loftus entreprit également des fouilles au nord des excavations de M. Layard, et fut assez heureux pour découvrir un obélisque en grès, couvert d'une inscription du fils de Salmanassar III, Samas-Hou II. Ce monument est important, parce qu'en dehors des faits historiques il nous fournit un texte écrit entièrement en archaïque assyrien. Il présente aussi la mention la plus antique du nom de Diarbekr, d'Amid. Samas-Hou rend compte de la révolte de Sardanapale IV, son frère, contre Salmanassar III, et de la victoire par laquelle il la fit cesser. Le monument raconte les quatre premières campagnes de ce roi, qui régna 14 ans, selon nous, de 864 à 850 avant J. C.

L'inscription commence avec une invocation de vingt-cinq lignes adressée à Ninip-Samdan, et qui est très-difficile. Le dieu est nommé « premier-né de Bel-Dagon, » et « habitant « la ville de Calach, » puis le texte continue ainsi :

« Samas-Hou, roi puissant, roi des légions sans nombre, pasteur du bonheur, qui porte « le sceptre de la justice, le vainqueur sur tous les pays, qui commande à l'ensemble des « nations. Depuis longtemps les dieux ont appelé sa race à la souveraineté. Réédificateur de « *Bet-ḫira*..... relevant les cellules du *Bet-mat*, il s'est appliqué de tout son cœur à restaurer « la splendeur de la Mésopotamie et les temples de son pays.

« Fils de Salmanassar, roi des quatre régions, dont les vassaux sont innombrables, qui foula « aux pieds les pays. Petit-fils de Sardanapale, qui imposa des tributs et des redevances dans « toutes les régions de la terre.

« Je dis : Sardanapale (*Aśur-dunnin-palla*) trama un complot perfide contre son père « Salmanassar, il se fit entraîner à des instincts de vengeance, et séduisit le pays. Il prépara « la guerre, et se concilia les hommes d'Assyrie, de la haute et de la basse; il fortifia les villes « et se prépara à livrer combat et bataille. Les villes de Nisoura, Adia, Sibaniba, Imgan-Bel, « Issabri, Bet-Iuttira, Siuou, Sibhinis, Parnousour, Kipsuuna, Kourban, Tidou, Naboulou, « Kapa, Assour[1], Onsalka, Sallat, Houzirina, Dour-napasti, Dariga, Zahan, Loubdou, Arra- « pha[2], Arbèles et les villes d'Amid[3], Tel-abni, Khindanou, trente-quatre localités et leurs « forteresses se révoltèrent contre Salmanassar, roi des quatre régions, mon père, et se dé- « clarèrent pour Sardanapale. Avec l'aide des grands dieux, mes maîtres, je les soumis à mon « empire[4].

« Dans ma première campagne, je marchai contre le pays de Naïri, et je pris, comme tributs « des chevaux, et comme signe de soumission de tous les rois du pays de Naïri.

« A cette époque, j'ai balayé le pays de Naïri en entier comme un ouragan (?). La souve-

[1] Kala-Sherghat, ou peut-être Ninive même. — [2] Voir p. 299. — [3] Diarbekr. — [4] Cinq ans après la révolte.

« raineté de l'Assyrie alla alors de la ville de Taldira, en Naïri, jusqu'au fort Salmanassar, « qui est devant Circésium; de la ville de Haddi, dans la province d'Accad, jusqu'au pays « de Sonmir-Hinzi; depuis la ville d'Arid jusqu'au pays de Souhi. Par la grâce d'Assour, de « Samas, Ao et Mylitta, les dieux mes aides, tous ces pays reconnurent ma souveraineté.

« Dans ma seconde campagne, j'envoyai Sakalassour, le tartan des..... le chef des..... le « préposé aux *himi*, avec mes *gurdi* et mes tentes vers le pays de Naïri; je le délégnai. Il alla « jusqu'à la mer du soleil couchant. Il prit trois mille villes de Sarsina, fils de Migdiara, onze « villes capitales avec deux cents autres d'Uspina. Il y tua beaucoup de monde, en emmena « les captifs, les trésors, les dieux, les fils et les filles; il détruisit ces villes, il les démolit, il « les brûla par le feu. A son retour, il tua beaucoup de monde en Soumbai, et je reçus des « tributs et des chevaux, comme signe de soumission de tous les rois de Naïri.

« Dans ma troisième campagne, je traversai le Zaban, je descendis vers le pays de Sibar. « et je montai vers Naïri, je reçus les tributs de Dadi, de Houbouska, de Sarsina fils de Mig- « diara, de Sounba, de Van, des Barsou, de Talakla et de chevaux en signe de soumission. La « terreur immense d'Assour, mon dieu, entraîna le pays de Misa, ils craignirent le courroux « de ma terrible puissance et abandonnèrent leurs villes. Ils s'en allèrent sur des montagnes « inaccessibles. Il y a trois montagnes dans les hauteurs, qui est comme... venant du ciel... « et qu'un oiseau ne cherche pas dans son vol. Ils s'y établirent. Je m'élançai à leur poursuite, « je m'approchai des ravins de ces montagnes, et je fondis sur eux comme un oiseau de proie. « Je leur tuai beaucoup de monde. J'en saisis les prisons, les trésors, les butins, les mulets, « les agneaux, les chevaux; je fis descendre des montagnes toutes les juments qui avaient deux « poulains (?) sans nombre. Je détruisis quatre cents villes des environs, je les démolis, je les « brûlai par le feu. Je marchai contre Giratbounda, et j'occupai la ville de Kinaki, je la détrui- « sis, je la démolis, je la brûlai dans le feu. Je..... Je reçus les tributs de Titamaska, de la « ville de Salasa et de Kiara, de la ville de Karsibont, des chevaux en signe de soumission.

« Le pays de Giratbounda avait été entraîné par la peur de ma souveraineté et par les « armes de mes puissantes batailles; ils abandonnèrent leurs villes nombreuses, et se retirè- « rent vers leur capitale Ouras. J'assiégeai et je pris cette ville; je jetai les cadavres des com- « battants comme des troncs d'arbres autour de la ville. J'en tuai neuf mille. Je pris Pirisati, « leur roi, et douze cents de ses soldats. J'emportai les prisonniers, les trésors, les esclaves, « les bœufs, les agneaux, les chevaux, les vases en or et en argent, les *kusi* d'airain sans « nombre. Je détruisis la ville, je la démolis, je la brûlai par le feu.

« J'imposai des tributs à Hingour de Sibar; je fis une grande image de ma royauté, j'y « inscrivis la gloire d'Assour, mon maître, la louange des exploits et le récit des hauts faits « que j'avais exécutés dans Naïri, et je l'érigeai dans Sibar, la capitale de Giratbounda.

« Je marchai contre Mata; ils craignaient la puissance d'Assour, et le combat des ba- « tailles où nous nous montrons incomparables. Ils avaient abandonné leurs villes et s'étaient « retirés vers le pays d'Apisi. Je m'élançai à leur poursuite; je tuai deux mille trois cents

« hommes fugitifs de Muta; je leur pris cent quarante cavaliers, j'emportai leurs trésors et « leurs esclaves. Je détruisis . . . bita, leur capitale et douze cents villes, je les démolis, je « les brûlai par le feu.

« A mon retour, je descendais vers le pays Ekoummonsi (?), je vainquis dans la bataille Mounir- « souarta d'Arazias et cent soixante et dix de ses guerriers, leurs cadavres, je les laissai et j'en rem- « plis la contrée. Les soldats de mes armées se partagèrent les fils, les filles, les esclaves, les tré- « sors, les bœufs et les moutons; je détruisis leurs villes, je les démolis, je les brûlai par le feu.

« Dans ces temps, m'apportèrent leurs tributs : Sirasmi de Babarour, Amakhar de Kharmi- « sanda, Kharisou de Parsani, Kharisou de la ville de Khoumdour, Sanisou de Kilaba-Routak, « Ardara d'Onstassa, Souba de Kinouk, Tatai de Gingizar, Bisira d'Arim, Parousta de Kima- « rous, Aspastatas d'Ouila, Amainas de Kingistilinzaḫar, Tariśhou de Maśiraous, Mamanis « de Louśka, Khanzar de Dimani, Siras de Simgouri, Gista d'Abdan, Adadan d'Aśati, Ourśi « de Ginkhoukhta, Bara de Ginziu, Aroua de Gindoutaous, Dîśanakous, de . . . roua, voi- « sine de Zouzarour, Satizat de Gin. . da, Barzouta de Talakla, Soua de Nani..., Satiriaï et « Artaśirari, tous les rois de Naïri. Avec l'assistance de Samas et d'Ao, les dieux, mes aides, « je leur imposai pour des temps perpétuels des tributs consistant en chevaux.

« Dans ces temps, j'envahis le pays de Silar et les grandes montagnes près de la mer du « soleil couchant, comme le dieu Ao, et je leur inspirai la crainte de ma royauté.

« Dans ma quatrième campagne, au troisième mois, le quinzième jour, je marchai contre « la basse Chaldée. Je franchis le Zaban; près des villes de Zaddi et de Zaban, je descendis « dans les ravins des montagnes, je tuai trois lions. Je soumis le pays d'Ebikh. J'approchai de « la ville de Mi-Tournat, que la crainte immense des dieux Assour et Mérodach, mes maîtres, « avait terrifiée. Les habitants s'humilièrent devant moi, je les fis sortir, eux et leurs trésors « et leurs dieux, et je les envoyai dans mon pays; je les traitai comme les sujets de ma pa- « trie. Je traversai dans des bacs le fleuve de Tournat, je détruisis la capitale Garuié, et « deux cents villes des environs, je les démolis, je les brûlai par le feu. Je soumis le pays de « Ialman. J'assiégai Dihbina; la colère d'Assour les terrifia, ils s'humilièrent devant moi; « j'emportai trois cents villes et leurs habitants, leurs esclaves et trésors, je les enlevai de « cette ville. Je traversai la ville de Datié. J'occupai la ville de ...ya, qui est au delà de la « ville de Ganasoutikan et deux cents villes des environs. Je tuai trois mille trente personnes. « J'emportai les captifs, les esclaves, les trésors, les dieux, je rasai les murs. Je détruisis ces « villes, je les démolis, je les brûlai dans le feu. Les hommes qui s'étaient soustraits à ma « domination terrible s'étaient retirés dans Kiratti et les capitales. J'assiégeai et je pris cette « ville, j'y tuai cinq cents personnes, j'en enlevai les captifs, les esclaves, les trésors, les « dieux, les bœufs et les moutons. Je détruisis la ville, je la démolis, je la brûlai par le feu.

« Les pays d'Arménie (Accad) craignaient le courroux de ma terrible puissance et la force « de mes combats dont la gloire est incomparable. Ils se fortifièrent dans Dour-Kourśou [1],

[1] Ce n'est pas probablement la vraie prononciation.

« leur capitale, qui est comme un *ukak* dans un fleuve, dans les tourbillons des ondes. Ils ne « s'aventurèrent pas à me rencontrer sur le champ de bataille, et se retirèrent dans leurs « quatre cent quarante-sept villes. Je pris la ville à mon passage, je mis hors de combat trois « mille guerriers, je fis monter leurs cadavres comme l'eau autour de leurs villes..... j'en- « tassai les habits de ces soldats et en fis des monceaux. Trois mille tombèrent vivants dans « ma main. J'emmenai de cette ville, le..... de la royauté, le parasol de la royauté, les trésors « et les esclaves du palais, les servantes des palais, les richesses, les dieux, les protecteurs (?) « de ces palais, sans nombre. Les soldats captifs échurent, comme..... des eaux, aux guerriers « de ma patrie. Je détruisis cette ville, je la démolis, je la brûlai par le feu.

« Un nommé Mardoukbalatirib avait confiance en la force de ses armées; il comptait parmi « ses troupes des hommes de Chaldée, d'Élam, de Namri, d'Aram, sans nombre. Il vint vers « moi pour me livrer combat et bataille..... près de la ville de Dour-Koursou, la ville capi- « tale, il étala ses troupes, je lui livrai bataille et le vainquis. Je tuai cinq mille captifs, deux « mille tombèrent vivants dans mes mains. Je saisis deux cents chars; deux cents cavaliers, « les insignes de sa royauté et le..... de son camp. »

PALAIS DU CENTRE.

Les édifices du sud-ouest et du sud-est sont divisés par un ravin qui est probablement le reste d'une ancienne rampe de soixante et dix mètres de longueur. En montant sur la plate-forme par ce ravin, on se trouve en face d'une élévation très-considérable, qui contenait jadis un palais élevé par Salmanassar III, et continué par Tiglatpileser IV. On trouva encore deux taureaux à face humaine, fournissant les annales de Salmanassar jusqu'à la seizième année. Un peu à l'est de cet endroit, M. Layard découvrit la belle relique assyrienne connue sous le nom d'*Obélisque de Nimroud;* ce texte, publié par le savant anglais, raconte les exploits du même roi jusqu'à la trente et unième campagne, en continuant les textes des taureaux, qui sont plus développés néanmoins dans d'autres parties.

La partie ouest contenait des bas-reliefs de Tiglatpileser, avec une frise d'inscription de sept lignes d'écriture de hauteur. Malheureusement, peu de fragments de ces documents sont conservés; car tout le palais a été démoli par Assarhaddon ou par un de ses successeurs, pour bâtir l'édifice du sud-ouest. Il se peut que la partie construite par Salmanassar III ait été épargnée par Sargon et ses descendants, parce que la dynastie ancienne dont ils se disaient les héritiers ne leur était pas odieuse comme l'étaient Tiglatpileser IV, Salmanassar V et Ninip-ilouya. Issus d'une autre race, les prédécesseurs immédiats des Sargonides étaient regardés par ceux-ci comme des usurpateurs. C'est ainsi que nous nous expliquons pourquoi les successeurs du *roi de fait* anéantirent les monuments de monarques dont nous n'aurions aucune notion, sans des circonstances indépendantes de la volonté des Sargonides. Détruire les souvenirs des rois antérieurs était un fait tellement grave et tellement défendu par les imprécations les

plus terribles prononcées par les constructeurs des édifices, qu'Assarhaddon, qui demanda à ses successeurs le respect de ses œuvres, ne se serait pas exposé bénévolement à la vindicte divine, en déplaçant seulement les monuments de l'ancienne dynastie; mais il n'hésita pas à détruire les œuvres de prédécesseurs qu'il regardait comme illégitimes.

Voici le texte de l'Obélisque de Nimroud, qui ornait jadis ce palais :

« Assour, grand roi, roi des légions des grands dieux.

« Oannès (*Anu*), roi des vallées et des hauteurs, maître des pays.

« Bel-Dagon suprême, père des dieux, démiurge.

« Nisroch-Salman, roi des fluides, qui statue sur nos destinées, roi des couronnes, qui « abreuve les *namiri*.

« Ao, le sublime, qui s'éclaire lui-même, qui veille sur la fertilité.

« Samas (Soleil), arbitre du ciel et de la terre, juge des régions.

« Mérodach, seigneur des dieux, maître de l'horoscope.

« Ninip, le terrible, ... des hauteurs, Samdan.

« Nergal, le piétineur, le roi des mêlées.

« Nébo, qui porte le sceptre suprême, le surintendant céleste.

« Mylitta-Taauth, épouse de Bel, mère des grands dieux.

« Istar, souveraine du ciel et de la terre, qui juge sur les exploits de la guerre.

« Voilà les grands dieux qui firent les destinées, qui agrandissent ma royauté.

« Salmanassar [III], roi des légions des hommes, le majestueux, mandataire d'Assour, roi « puissant, roi des quatre régions dans leur ensemble, le soleil des légions des hommes, le « vainqueur de tous les pays.

« Fils de Sardanapale [III], le maître suprême, qui dut sa puissance aux grands dieux, et « qui soumit à son empire toutes les terres.

« Rejeton de Tiglatpileser [III], qui se fit craindre par tous les pays ennemis et les couvrit « de ruines.

« Au commencement de mon règne (en 898 avant J. C.), je m'assis avec magnificence « sur le trône de ma royauté, je comptai les chars de mon armée, et je marchai sur les envi- « rons de Simis. J'occupai Arid, capitale de Ninni.

« Dans ma première campagne, je traversai l'Euphrate dans un bac, j'allai vers la mer du « soleil couchant, j'établis ma puissance sur la mer et je fis des sacrifices aux dieux. Je marchai « sur le mont Amanus, j'y coupai des poutres de cèdre et de cyprès. J'allai dans le pays de « Lallar, et j'y érigeai l'image de ma royauté.

« Dans ma seconde campagne, je m'avançai vers Tel-Barsip, j'occupai le pays d'Akhouni, « fils d'Adini, et je le fis prisonnier dans cette ville. Je traversai l'Euphrate dans un bac, « j'occupai les villes de Dabigou et de Birtou, en Syrie, et les villes environnantes.

« Dans ma troisième campagne, il se passa ceci : Akhouni, fils d'Adini, avait eu peur de « ma puissance formidable et s'était réfugié vers sa capitale Toul-Barsip. Je franchis l'Eu-

« phrate, et je transportai cette ville en Assyrie; je la pris. Le pays environnant, le fleuve « Euphrate, à la hauteur du Nahar-Agammi, que les hommes de Syrie nomment la ville de « Pitrou, fut donné à mes soldats. A mon retour, j'envahis les confins du pays d'Algi, et je « pris les pays d'Alzi, Sou, Dayaini, Noummi, Arzaskoun, la capitale d'Aram l'Arménien, les « pays des Kirzan et de Houbouskia.

« Dans l'année de Dayan-Assour[1], je partis de Ninive, je traversai l'Euphrate dans un bac, « et je poursuivis Akhouni, fils d'Adini. Lui s'était emparé des défilés (?) de l'Euphrate. J'en- « veloppai et j'occupai les ravins des montagnes; j'emmenai Akhouni, fils d'Adini, ses dieux, « ses chars, ses fils, ses filles, ses troupes, et les transplantai en Assyrie.

« Dans la même année, je descendis à Koullar et vers Zamoua, *sabitani;* j'occupai les « villes de Nigdiara, d'Ida et Nigdima.

« Dans ma cinquième campagne, je montai vers Biyari, j'occupai les grandes villes. Je pris « Anbiddi (?) de Mourouri dans sa ville, je lui imposai un tribut considérable.

« Dans ma sixième campagne, je m'avançai vers les villes des rives du Balikh, je tuai « Giammou, le préfet de leur ville. Je m'approchai de Tel-habal-akhi, je traversai l'Euphrate « dans un bac, et je perçus des tributs des rois de Syrie.

« Dans ces jours, Houidri de Damas, Irkhoulina de Hamat et les rois de Syrie et ceux des « rivages de la mer, se fièrent à leurs pieds rapides, et vinrent vers moi, pour me livrer combat « et bataille. Avec l'aide d'Assour, le grand maître, mon seigneur, je combattis avec eux, je « les vainquis. Je leur pris leurs chars, leur cavalerie, leurs armes de guerre, et je mis hors « de combat 20,500 de leurs combattants.

« Dans ma septième campagne, je marchai vers les villes de Khabini de Toul-abni, j'oc- « cupai Toul-abni, sa capitale et les villes environnantes. Je marchai vers la source du Tigre, « l'endroit où ses eaux sortent. J'y célébrai la puissance d'Assour, vouai des sacrifices à mes « dieux, et fis des *nabdan ḫudut.* Je fis une image de ma royauté très-grande, j'y inscrivis la « gloire d'Assour et le récit de mes exploits, de tout ce que j'avais fait dans ces pays, et je le « plaçai au milieu.

« Dans ma huitième campagne se passa ceci : Mardouk-inaddinsou, roi de Tirat-Douniyas, « fut trahi par Mardouk-bil-ousati, son frère... et lui prit des gages. Je marchai pour sou- « tenir le parti de Mardouk-inaddinsou, et j'occupai la ville de Mi-Tournat.

« Dans ma neuvième campagne, je marchai pour la seconde fois vers Accad, j'assiégeai la « ville de Gananat. Mardouk-bil-onsati fut terrifié par la crainte immense d'Assour, mon sei- « gneur; pour sauver sa vie, il s'enfuit dans les montagnes. Je me mis à sa poursuite. Je mis « hors de combat Mardouk-bil-ousati et ses principaux adhérents. Je marchai vers les refuges « des grands dieux, j'offris des sacrifices aux grands dieux, à Babylone, Borsippa et Cutha, « et je leur élevai des autels. Je descendis vers la Chaldée, j'occupai les villes, j'imposai des « tributs aux rois de Chaldée et j'étendis ma gloire jusqu'à la mer.

[1] Dayan-Assour fut l'éponyme de cette année (894).

« Dans ma dixième campagne, je traversai l'Euphrate pour la huitième fois, j'occupai les « villes de Sangar de Karkamis, je m'avançai vers les villes d'Aram, et je pris sa capitale « Arnié et cent de ses villes.

« Dans ma onzième campagne (je m'en allai de Ninive), je traversai pour la neuvième fois « l'Euphrate, j'occupai des villes sans nombre. Je descendis vers les villes de Syrie et de Ha- « math et je pris soixante et dix-neuf villes. Houidri, roi de Damas, et douze rois de Syrie, se « fièrent à leurs pieds légers, je les mis en fuite.

« Dans ma douzième campagne, je franchis l'Euphrate pour la dixième fois; je marchai « contre le pays de Pakar-khouboun, j'en emmenai des captifs.

« Dans ma treizième campagne, j'allai vers Iaïti, et j'en emmenai des prisonniers.

« Dans ma quatorzième campagne, je comptai mon pays (avec cent vingt mille guerriers); « je franchis l'Euphrate dans un bac; alors (Houidri, de Damas, et Irkhoulina, de Hamath, « avec [1]) douze rois, vinrent à ma rencontre; je me battis avec eux, et je les mis en fuite.

« Dans ma quinzième campagne, j'allai aux sources du Tigre et de l'Euphrate; j'érigeai à « ces endroits l'image de ma royauté.

« Dans ma seizième campagne, je franchis le Zab et j'allai au pays des Namri. Mardouk- « moudammik, roi de Namri, s'était enfui pour sauver ses jours; je transportai en Assyrie son « trésor, ses troupes, ses dieux, et j'élevai à la royauté de ce pays Ianzou, fils de Khamban.

« Dans ma dix-septième campagne, je franchis l'Euphrate et je montai vers le mont Ama- « nus, où je coupai des poutres de cèdre.

« Dans ma dix-huitième campagne, je franchis l'Euphrate pour la seizième fois. Hazaël, roi « de Damas, vint à ma rencontre pour me livrer bataille. Je lui pris onze cent vingt et un « chars, quatre cent soixante et dix cavaliers avec son camp.

« Dans ma dix-neuvième campagne, je traversai l'Euphrate pour la dix-huitième fois, je « marchai vers le mont Amanus, et j'y coupai des poutres de cèdre.

« Dans ma vingtième campagne, je franchis l'Euphrate pour la vingtième fois; j'allai vers le « pays de... oui; j'occupai les villes, et j'en emmenai les prisonniers.

« Dans ma vingt et unième campagne, je traversai l'Euphrate pour la vingt et unième fois: « je marchai vers les villes de Hazaël de Damas. Je reçus des tributs de Tyr, Sidon et Byblos.

« Dans ma vingt-deuxième campagne, je traversai l'Euphrate pour la vingt-deuxième fois: « je descendis vers Tabal. Dans ces jours, je perçus les redevances de vingt-quatre rois de « Tabal: je marchai vers ces pays, où il y a des mines d'argent, et vers Mouli, où il y a du plomb.

« Dans ma vingt-troisième campagne, je franchis l'Euphrate et j'occupai Ouëtas, la capi- « tale de Lalla de Milid. Les rois de Tabal arrivèrent, je perçus leurs tributs.

« Dans ma vingt-quatrième campagne, je franchis le Zab inférieur, et j'allai vers Kharkhar. « Je descendis vers le pays de Namri. Ianzou, roi de Namri, avait craint mon immense puis-

[1] Les passages mis entre parenthèses sont tirés de l'inscription des taureaux de Salmanassar, qui racontent ces campagnes avec plus de détails.

« sance, et s'était enfui pour sauver sa vie. Je pris les villes de Sikhisaṣih, Bet-Tamoul, Bet-« Sukki, Bet-Sidi, les capitales. J'y fis un massacre, et j'en emmenai des prisonniers. Je dé-« truisis les villes, je les démolis, je les brûlai par le feu. Les survivants fuirent dans les mon-« tagnes, j'explorai et j'occupai les ravins des montagnes, et j'y fis un massacre, et je ramassai « les prisonniers et leurs propriétés. Je quittai Namri, et j'imposai des tributs à vingt-sept rois « de Parsoua. Je quittai Parsoua, et je descendis sur le terrain des pays d'Amadaï, Arazias, « Kharkhar. J'occupai les villes de Kouakinda, Tarzanabi, Eirmoul, Kimmaplila et les villes « environnantes. J'y fis un massacre, j'en emmenai des captifs, je détruisis les villes, je les « démolis, je les brûlai par le feu. J'érigeai l'image de ma royauté dans le pays de Kharkhar. « J'emmenai Ianzou, fils de Haban, et ce qu'il possédait, ses dieux, ses fils, ses filles, ses « troupes, et je les transplantai en Assyrie.

« Dans ma vingt-cinquième campagne, je traversai l'Euphrate dans un bac, et je reçus des « tributs de tous les rois de Syrie. Je marchai vers le mont Amanus, j'allai vers les villes de « Katiya, de Kaou, j'explorai et j'occupai sa capitale Timour, j'y fis un massacre, j'en em-« menai les captifs, je détruisis des villes sans nombre, je les démolis, je les brûlai dans le feu.

« A mon retour, je donnai à mes guerriers Mourou, la capitale d'Arani, fils d'Araksi, et la « forteresse. J'en délimitai l'enceinte, j'y fondai un palais pour y loger ma majesté.

« Dans ma vingt-sixième campagne, j'attaquai pour la neuvième fois le mont Amanus, et « je marchai contre les villes de Kati de Kaou. J'assiégeai Tanakoun, la capitale de Toulka; « la crainte immense d'Assour, mon maître, l'entraîna et le fit sortir; il s'humilia devant moi, « et je pris de lui des otages. Je lui imposai, comme tribut, de l'argent, de l'or, du fer, des « bœufs et des agneaux. Je quittai Tanakoun, et j'allai vers le pays de Lamina. Les hommes « s'étaient dirigés vers les hauteurs des inaccessibles montagnes. J'explorai et j'occupai les ra-« vins des montagnes; j'y fis un carnage, j'emmenai des captifs, des bœufs, des agneaux, je « les fis descendre des montagnes. Je détruisis les villes, je les démolis, je les brûlai par le « feu. Je marchai vers Tarzi, les hommes s'humilièrent devant moi, et je leur pris, comme « tribut, de l'argent et de l'or. J'élevai à la royauté au-dessus d'eux Kirri, frère de Kati.

« A mon retour, je montai sur l'Amanus, je coupai des poutres de cèdre, je les enlevai et « les emportai en Assyrie.

« Dans ma vingt-septième campagne, je comptai les chars de mon armée. Je déléguai « Dayan-Assour, le grand Tartan de mon armée, à la tête de mes troupes en Arménie, je l'en-« voyai. Il s'avança vers le Bet-Zamāni, et s'en alla vers la ville d'Ambar. Il franchit le fleuve « Arzania. Sidouri, l'Arménien, avait confiance dans la force de son armée nombreuse; il s'en « vint à ma rencontre pour livrer combat et bataille; je combattis avec lui et je le mis en fuite. « Je remplis des cadavres de ses soldats les.....

« Dans ma vingt-huitième campagne il arriva ceci : Lorsque je séjournai à Calach, la « nouvelle arriva que les nomades du pays de Patin avaient tué Loubarna, leur chef, et « avaient élevé à la royauté Sourri, qui n'était pas maître légitime du trône. Je déléguai, j'en-

« voyai Dayan-Assour, le grand Tartan de mon armée, à la tête de mon armée et de mon « camp. Il traversa l'Euphrate sur un bac; il fit dans la ville capitale de Kinaloua une enquête. « Sourri, qui n'était pas maître légitime du trône, fut terrifié par la crainte immense d'Assour, « mon maître..... Les hommes de Patin craignirent le courroux de ma puissance victo- « rieuse; ils prirent les fils de Sourri et ses adhérents et les livrèrent; je mis ces hommes « sur des pals. Sasi, fils d'Ouzza, s'humilia devant moi, je le plaçai comme roi au-dessus « d'eux, et je leur imposai de l'argent, de l'or, de l'étain, de l'airain, du fer, des peaux de « veaux marins sans nombre. Je fis faire une image de ma royauté (en plusieurs exemplaires), « je l'érigeai dans la capitale de Kinaloua, dans le temple de leurs dieux.

« Dans ma vingt-neuvième campagne, je déléguai, j'envoyai les élus de mon camp; j'allai « vers le pays de Kirkhi, je détruisis ses villes, je les démolis, je les brûlai par le feu. Je « changeai ce pays en désert. Je leur inspirai la crainte immense de ma royauté.

« Dans ma trentième campagne, lorsque je séjournai à Calach, je déléguai, j'envoyai Dayan- « Assour, le grand Tartan de mon armée, à la tête de mes troupes. Il franchit le Zab et « s'avança jusqu'à la ville de Houbouska. Je reçus les tributs de Danan de Houbouska. Je quittai « les villes de Houbouska, et je m'avançai vers les villes de Magdabi, de Madakhir; je leur « imposai des tributs. Je me retirai des villes du pays de Madakhir, et m'avançai vers les villes « d'Oudaki de Van. Oudaki de Van craignit le courroux de ma puissance victorieuse, et aban- « donna Zirta, sa capitale. Il s'enfuit pour sauver sa vie. Je me mis à sa poursuite. J'emportai « ses bœufs, ses moutons, ses trésors sans nombre; je détruisis ses villes, je les démolis, je « les brûlai dans le feu. (Le Tartan) se retira de Van et s'avança vers les villes de Louśoun de « Kharrou; il prit sa capitale Maśasourou et les villes des environs. Je fis grâce à Louśoun et « à ses fils; je lui permis de s'en retourner. Je lui imposai, comme symbole de sa soumission, « des tributs en chevaux. (Le Tartan) s'avança vers Sourdira, et je perçus les tributs d'Arta- « śari de Sourdira. Je descendis vers Barśoua, je pris les contributions du pays de Barśoua. « J'occupai les autres parties du pays de Barśoua, qui n'étaient pas amies d'Assour; j'emmenai « les prisonniers et les trésors en Assyrie.

« Dans ma trente et unième campagne, je célébrai pour la seconde fois la fête (?) (*bour*) d'As- « sour et d'Ao. Dans ces temps, lorsque je séjournai à Calach, je déléguai, j'envoyai Dayan-As- « sour, le grand Tartan de mon armée, à la tête de mes troupes et de mon camp. Il s'avança vers « les villes de Data de Houbouska. Je perçus son tribut. Je marchai sur Zapparia, la capitale du « pays de Mousasir; j'occupai Zapparia et quarante-six villes de ce territoire. J'allai vers le pays « d'Arménie, je détruisis quarante-six de ces villes, je les démolis, je les brûlai par le feu. Je « descendis vers le pays de Kirzan, et je reçus le tribut d'Oubou de Kirzan, de Van, de Bouris, « de Harran, de Sakbargan, d'Andia, de ...ra, des bœufs, des moutons, des chevaux, « comme signe de soumission. Je descendis vers le pays..... je détruisis les villes de Pi, Ria, « Sitiouaria, leurs grandes villes et les bourgades environnantes; je les démolis, je les brûlai « par le feu. Je leur inspirai la crainte de ma royauté. (Le Tartan) s'en alla vers Barśoua.

« et prit les capitales Buustou, Salakhaman et Kunkhaman, ainsi que vingt-trois villes des « environs. Je fis un massacre et j'emmenai les prisonniers. Je m'en allai vers Namri; la « crainte immense d'Assour et de Mérodach les entraîna; ils s'échappèrent et s'enfuirent « aux montagnes inaccessibles; je détruisis deux cent cinquante villes, je les démolis, je les « brûlai dans le feu, et je descendis vers les districts de Simisi, vers la naissance du mont « Halvan. »

Salmanassar ne fut roi seul que pendant vingt-neuf ans, et Sardanapale, son fils rebelle, régna cinq ans; plusieurs campagnes ont dû avoir lieu dans la même année. Tous les pays conquis ne sont pas nommés dans cette inscription. Le texte des taureaux est plus explicite: Garparounda, qui paraît dans les légendes circulaires de l'obélisque, ne se trouve pas dans le texte; Iehu manque aussi; mais les documents des taureaux nous démontrent que nous ne devons pas attribuer les légendes détachées à un autre auteur que Salmanassar III, ce qui, d'ailleurs, serait contre tous les précédents, quoiqu'il ait fait représenter son père dans le second registre au-dessous de lui [1]. Voici les légendes explicatives des cinq bas-reliefs :

« Tributs de Soua de Kirzan; je pris de l'argent, de l'or, de l'étain, des instruments en « airain, des sceptres, qui sont la main du roi, des chameaux dont le dos est divisé.

« Tributs de Iehu (*Jahoua*), fils d'Omri; je reçus de l'argent, de l'or, des plats en or, des « *zukut* en or, des coupes en or, des *dalani* en or, des sceptres, qui sont la main du roi, et du « bdellium.

« Tributs de Muṣri; je reçus des chameaux à bosse double, des bœufs du fleuve de Sakeya « (probablement des éléphants), des chevaux *pirâti*, des singes (*baziâti*) et des *udum*.

« Tributs de Mérodach-Baladan de Soukha : je reçus de l'argent, de l'or, des *dalani* en or, « des peaux de veaux marins, du bdellium (*budilhi*), du stibium, des étoffes teintes de *bêrom* « et de safran.

« Tributs de Garparounda de Patin : je reçus de l'argent, de l'or, de l'étain, de l'airain en « barres, des instruments en airain, des peaux de veaux marins et de l'ébène. »

Les taureaux qui ornaient l'entrée de ce palais central proviennent du même roi. Les textes dont ils sont couverts sont plus développés et plus solennels dans leur style que ne l'est la simple exposition de l'obélisque. Du reste, les inscriptions des taureaux et de l'obélisque ne contiennent aucune indication architectonique.

Les documents des taureaux mentionnent les tributs qui ne se trouvent pas dans le corps du texte de l'obélisque. Ces redevances furent souvent offertes sans qu'une campagne victorieuse les imposât aux vaincus; nous trouvons ainsi dans la neuvième campagne la mention de Mousallim-Mardouk, fils d'Oukani (Lay. pl. 15, l. 29), et d'autres.

De beaux et nombreux bas-reliefs de Tiglatpileser IV et de Salmanassar VI ornaient ces palais; quelques restes mutilés sont parvenus jusqu'à nous. Les sculptures étaient accompagnées d'une frise épigraphique de sept lignes de hauteur, où le roi racontait ses exploits contre

[1] M. de Longpérier a signalé ce fait tiré de l'iconographie des rois assyriens.

Digitized by Google

Menahem de Samarie, Ezia et Achaz de Judée, Rezin de Damas, les rois de la Phénicie, et les reines des Arabes Zabibié et Samsié. Mais ces textes sont dans un état tellement fruste, qu'il est impossible d'en donner une traduction d'une suite convenable.

LES AUTRES RESTES ET L'ENCEINTE.

Au nord du palais central s'élevait un édifice dont on voit quelques traces; il y en a d'autres vers l'est de l'enceinte. Le reste semble avoir été employé comme un jardin cultivé.

L'enceinte était défendue par des tours; les vestiges sont encore assez visibles dans des élévations du terrain, dont M. Layard a compté cinquante-huit seulement sur le côté nord. A l'est, il y en avait un nombre presque égal. Le mur ne s'éleva pas beaucoup au-dessus de la plate-forme, qui était déjà défendue par son élévation même.

Nous avons déjà dit que la ville ne renferme pas d'antiquités, quoiqu'elle ait dû être assez considérable, et ait pu renfermer 80,000 habitants. La cité royale de Ninive, les *rues de la ville* (*Rehoboth Ir* de la Genèse), ou la partie rurale de Ninive, les localités des alentours, jusqu'à Calach, furent appelées ensemble par les rois d'Assyrie, *leur ville d'Assour;* et il est plus que probable que ce fait d'une population rurale agglomérée sur le sol environnant la capitale a donné naissance à la légende de la grandeur démesurée de Ninive.

Tout le pays autour de Calach était habité jusqu'au Zab supérieur, et de nombreuses collines témoignent encore de la culture du pays. Les tumulus de *Tell-Kamâ*, et, plus près de l'embouchure du Zab, les collines *Kasr*, *Djaïf* et *Kabibeh*, sont autant de centres assyriens. De Calach un canal souterrain conduisit au Zab, et ce tunnel fut regardé comme une œuvre digne d'être recommandée à la postérité. Un texte très-fruste constate qu'un successeur de Sennachérib fit exécuter ce conduit, qui a plus d'un myriamètre de longueur.

La contrée d'Assour était limitée au midi par le Zab, au nord elle s'étendait jusqu'au Djebel-Makloub et Khorsabad, au nord-ouest jusqu'aux ruines de *Chérif-Khan* et *Mar-Djirdjis*, dont nous parlerons avant de passer à Khorsabad.

Chérif-Khan a été exploré par M. Layard, et ses fouilles ont constaté qu'il y avait jadis une ville *Tarbiṣi* (תרבצי) favorisée par les Sargonides. Des briques du chef de la dynastie se trouvent ici; on a découvert également un temple de Nergal, bâti par Sennachérib :

« Au Dieu Nergal, Sennachérib, roi d'Assyrie, a construit et achevé le grand temple *Lamsit*, « dans la ville de Tarbiṣi, depuis les fondations jusqu'aux faîtes. »

Un autre texte dit :

« Sennachérib, roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, a fait construire et fait reluire « comme le soleil le grand temple *Lamsit*, le temple de Nergal. »

Assarhaddon fit construire ici un palais pour son fils, et cette circonstance, dont nous ne connaissons aucune analogie dans l'histoire des rois d'Assyrie, est avérée par ce texte :

Digitized by Google

« Moi, Assarhaddon, grand roi, roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, vicaire des dieux « à Babylone, roi des Soumirs et des Accads, roi des rois, roi d'Égypte, de Patoumos, de « Cousch, j'ai commencé et achevé le pays (?) dans Tarbiṣi, pour la demeure de Sardanapale, « fils du grand roi, qui est le chef de la descendance, le rejeton de mon cœur. »

Peut-être le roi possédait-il lui-même un palais à Tarbiṣi, car on lit sur une brique :

« Assarhaddon, roi du monde, roi d'Assyrie, j'ai fondé et j'ai construit le palais qui est « dans Tarbiṣi, à partir de ses fondations jusqu'à son faîte. »

L'identification de Mar-Djirdjis avec une localité antique n'a pas encore été possible.

CHAPITRE V.

KHORSABAD.

A mon retour en Europe je passai six semaines à Mossoul et Khorsabad, et j'eus ainsi l'occasion de revoir toutes les fouilles dans leur ensemble, depuis les premières tentatives de M. Botta jusqu'aux plus récentes excavations de M. Place. M. Botta ayant découvert la partie sculpturale, son successeur avait réussi à mettre au jour une tour et les dépendances, qui occupent une étendue trois fois plus considérable que celle-là. Les nouvelles fouilles s'étendaient sur toute la partie méridionale du tumulus du palais. M. Place explora aussi les collines de l'enceinte, qui présente un carré presque régulier, et y découvrit deux portes de la ville, semblables à celle de Ninive; seulement la voûte de l'entrée se trouvait encore avec les décorations en émail bleu et blanc qui bordaient l'arc extérieur de la porte[1]. Une trouvaille heureuse fut celle de la pierre de fondation ou pierre angulaire, consistant en une pierre carrée couverte d'inscriptions[2], et creuse comme une caisse. A l'intérieur de cette caisse se trouvèrent des tablettes en or, en argent, en cuivre, en plomb et en une cinquième matière. Le résultat des fouilles en inscriptions et bas-reliefs était moindre que les efforts tentés ne l'auraient mérité et que la grande quantité de chambres et de galeries découvertes ne l'aurait dû faire attendre; mais au moins les travaux ont pu donner l'idée d'un palais assyrien dans son ensemble.

La ville et le palais de Khorsabad furent fondés par Sargon vers l'année 710, pour remplacer le palais de Ninive, détruit depuis la prise de cette ville en 788. La dynastie qui précéda Sargon semble avoir demeuré seulement à Calach, qui alors était le siége de la royauté.

[1] Ces beaux ornements, consistant en taureaux et lueurs de lions peints en émail bleu, ont été dessinés par M. Thomas, avant la destruction de la voûte.

[2] Cette pierre, trouvée après mon départ, était effectivement aux angles du mur; on a malheureusement négligé de copier le texte qu'elle contenait.

Aussi cette cité fut-elle d'abord habitée par Sargon, qui ne se transporta à Khorsabad, ou *Castel de Sargon* (*Hiçir-Sarkin*, *Dur-Sarkin*), que vers la fin de sa carrière.

Les inscriptions expliquent mieux que ne le feraient les ruines actuelles l'importance de la ville nouvelle que, pendant quelque temps, Sargon substitua à Ninive. Mais, après la réédification du palais des anciens rois par Sennachérib, le *Castel de Sargon* fut délaissé promptement par ses descendants, et en effet nous ne trouvons aucune trace de constructions exécutées par eux. La ville même, entourée par de fortes murailles et s'étendant sur une surface de 3 1 2 kilomètres carrés, semble néanmoins avoir profité de tous les avantages d'une cité nouvelle: et certes une grande partie de la population assyrienne pouvait trouver un abri dans un climat sain et dans une ville puissamment fortifiée. Toutefois elle ne paraît pas avoir existé longtemps après la chute de Ninive, si toutefois elle atteignit à cette époque, et, lorsque Xénophon y passa, il n'y trouva qu'une ville déserte.

Nous avons déjà dit que nous ne pouvons voir dans la Mespila de l'Anabase autre chose que la ville de Sargon, et, pour l'édification du lecteur, nous mettons ici le passage de l'historien grec (*Anab.* III, IV, 10-12):

« De là (de Larissa), ils marchèrent un stathme de six parasanges, jusqu'à ce qu'ils fussent ar-« rivés à une grande enceinte déserte, attenant à une ville. Le nom de cette ville était Mespila; « les Mèdes l'avaient jadis habitée. La base du mur était en pierre lisse et remplie de coquil-« lages, cinquante pieds en largeur et en hauteur. Sur cette substruction, on avait construit « un mur en briques de cinquante pieds en large, et de cent pieds en haut; le pourtour du « mur était de six parasanges. On raconte que Médée, la femme du roi, se réfugia dans cette « ville, lorsque les Perses enlevèrent l'empire aux Mèdes. Le roi des Perses assiégea cette « ville, mais ne pouvait la prendre ni par la force, ni par le temps; mais Jupiter frappa les « habitants de la foudre, et c'est ainsi qu'elle fut prise. »

Il n'y a que le chiffre des six parasanges (34 kilomètres) du pourtour qui ne cadre pas avec la circonférence actuelle; car l'enceinte ne mesure guère qu'une parasange et un tiers, 40 stades à peu près. Mais, si un mur d'une telle dimension avait existé, on en retrouverait des traces aujourd'hui. Et, de plus, ce chiffre de six parasanges, évidemment altéré, ne s'applique pas plus à l'enceinte de Ninive qu'à celles de Nimroud ou de Khorsabad.

L'objection la plus grave qu'on puisse faire à l'identification de Mespila avec Ninive, c'est que Xénophon ne pouvait ignorer le nom de la capitale assyrienne, lui qui connaît Hérodote et cite Ctésias. Le disciple de Socrate n'aurait certainement pas mis sur le compte de Ninive le récit concernant la reine des Mèdes sans nommer expressément cette capitale.

Il est plus que probable, ainsi que nous l'avons déjà fait ressortir, que l'existence de la *ville de Sargon* ne fut pas très-longue. Elle ne survécut pas beaucoup de temps à Ninive, et a peut-être existé au plus pendant deux cents ans. Si, comme nous le supposons, cette localité est Mespila, elle prit bientôt un autre nom, aussitôt que la gloire du roi Sargon commença à

Digitized by Google

s'effacer de la mémoire des populations. Néanmoins ce souvenir ne s'est jamais tout à fait éteint, car, dans les temps de l'islamisme, on savait encore que l'appellation de Khouroustabad (خرستاباد) ou Khorsabad avait succédé au nom plus antique de *Ṣar'oun*, صرعون. Ainsi Yakout, dans son dictionnaire géographique, mentionne cette localité dans ces termes :

« Sar'oun, avec un *fatḥa* sur le *ṣad* et le *ré* quiescent, fut une ville antique dans le district « de Ninive, c'est-à-dire dans celui de Mossoul. Il y a une ruine, et on croit qu'elle contient « des restes d'anciennes églises. On raconte qu'on y trouva tout ce qu'on pouvait désirer; son « histoire et son existence se rapportent à des époques antiques. »

Dans l'article *Khouroustabad*, le même auteur revient sur Sar'oun.

« Khouroustabad avec un *dhamma* sur les premières lettres et le *sin* sans point diacritique « quiescent, et le *té* avec deux points. C'est une ville de la rive orientale du Tigre, dans les « environs de Ninive. Elle a en abondance de l'eau et du vin, et les eaux font mouvoir des « moulins. Dans les champs à côté de la ville se trouve une ville antique, nommée *Ṣar'oun*, « qui est en ruines. »

On remarque encore des moulins sur les rives du Khausser. La ville a dû être considérable autrefois. Le nom de Khorsabad ne se trouve pas encore à cette époque; quant à Khouroustabad, on pourra le traduire par ville aux chacals, si le mot est ancien.

Le village de Khorsabad est aujourd'hui habité par quelques centaines d'âmes, auxquelles les fouilles, pendant quelque temps, ont fourni une occupation lucrative. Il est situé tantôt en dehors, tantôt en dedans de l'enceinte de la ville de Sargon, car les maisons de terre sont construites et abandonnées avec une très-grande facilité.

Les ruines antiques ont été décrites par M. Botta, et il ne peut entrer dans notre intention de nous étendre au long sur ces restes remarquables, qui, d'ailleurs, ont trouvé un si éloquent historien. Néanmoins nous donnerons une description succincte de la ville, d'autant plus que les dernières fouilles de M. Place ont ajouté à nos connaissances.

Le mur de Khorsabad est intact dans ses bases; il constitue un rectangle oblong de 1800 mètres au nord-ouest et au sud-est, de 1700 mètres au nord-est et au sud-ouest. Sa forme est donc assez voisine d'un carré, mais cette régularité, apparemment, n'était pas dans les intentions du constructeur, qui nous donne, à ce sujet, une suite de mesures assez compliquées, et qui ne cherche pas, comme Nabuchodonosor le fait au sujet de Babylone, un chiffre rond et exact en même temps. Huit portes donnaient l'accès à cette ville, ainsi que le démontrent les inscriptions. M. Place examina, sur le côté sud-est, deux tumulus qui constituaient deux des portes de la ville, et trouva, comme nous l'avons dit, la voûte ornée de rosaces et de taureaux exécutés en briques bleues et blanches.

Sur le côté sud-ouest on voyait touchant au mur un rectangle oblong; cette circonvallation renfermait probablement un temple; le côté nord-ouest était interrompu par le château royal, qui s'avançait au delà de la circonvallation.

Au milieu de la plaine en deçà de l'enceinte, on voit encore les traces de grands édifices,

et surtout de beaucoup d'habitations. Cette surface, renfermée par les murs, monte à 320 hectares, et égale presque en étendue la ville actuelle de Mossoul.

Le mur est orienté vers les demi-régions, les angles vers les points cardinaux.

A cheval sur le côté nord-ouest, un peu plus rapproché de l'angle nord, se trouve le château royal. Cette immense ruine, de 570 ares de superficie, a une forme qui rappelle la place aujourd'hui comprise entre le Louvre et les Tuileries : un carré irrégulier auquel s'ajoute un rectangle plus large, ou une figure à huit côtés, avec des angles rentrants de 270 degrés. La partie plus étroite qui s'avance vers le nord-ouest est la partie sculpturale explorée par Botta; le carré oblong qui s'étend à côté de lui contient les dépendances, et occupe à lui seul 340 ares.

La partie sculpturale est pour nous la plus intéressante. M. Botta en a donné le plan avec une remarquable exactitude, et assigné, dans chacune des quinze salles, à chaque bas-relief, à chaque inscription, la place où il les avait trouvés.

Les ruines des dépendances ont été explorées par M. Place. L'aile méridionale était occupée par le harem. L'extérieur de cette partie était bâti en retraits et saillies, comme les édifices de Warka et de Mugheir; les systèmes de ces ornements ne se distinguaient pas de ceux de la basse Chaldée, sauf l'introduction de la demi-colonne ou plutôt d'un demi-pilier rond. A l'intérieur, aucune plaque de marbre n'arrêtait les explorateurs pour les guider dans leurs recherches. Les parois, enduites de chaux seulement, pouvaient facilement être entamées sans que l'excavateur se doutât qu'il perçait un mur. Le déblayement offrait donc ici des difficultés beaucoup plus grandes que dans la partie sculpturale; il faut savoir gré à M. Place de les avoir vaincues après de nombreux efforts, et d'avoir déblayé, dans son ensemble, la demeure du vainqueur de Samarie.

Si, du reste, cette partie du palais n'offrait presque pas de sculptures, elle n'était pas dépouillée de tout ornement. M. Place y découvrit une fresque de 5 mètres de longueur, qui malheureusement n'a pu être conservée. On trouva aussi quatre statues de dieux, en grès, que j'ai encore pu voir à Khorsabad; elles étaient bien faites et d'un style remarquable. Elles ont sombré avec le reste de nos collections. En outre, les deux seules inscriptions nouvelles qu'on doit à M. Place proviennent de cette place; ce sont celles que je nomme *inscriptions du harem*, et que j'ai publiées [1]. Fort heureusement, j'en pus prendre copie et rapporter un estampage, de sorte que ces textes intéressants sont sauvés.

De l'autre côté du tumulus des dépendances, on découvrit, entre autres, une grande cour pavée en briques et ayant une largeur de 64 mètres, c'est-à-dire 200 pieds assyriens. Le côté qui se tournait vers la ville était en partie démoli.

Dans l'angle rentrant vers le midi se trouve une tour à étages que Botta a indiquée, et que M. Place a déblayée. Sa construction ressemble à celle de Nimroud : elle a 43 mètres (80 coudées assyriennes) de côté en bas. Le second étage n'était pas très-élevé au-dessus du

[1] Voir tome II, pages 333 et suiv.

premier. Le mur inférieur était orné des mêmes systèmes de retraits et de saillies dont nous avons déjà parlé.

Les inscriptions de Khorsabad sont nombreuses, néanmoins elles forment moins de catégories qu'on ne pourrait le croire de prime abord. Nous distinguons :

1° L'inscription des Annales, qui donnait les campagnes de Sargon d'une manière très-développée, et d'après l'ordre chronologique. Les salles II, V, XIII et XIV de Botta contenaient ce texte, le plus détaillé de tous. Malheureusement tous les exemplaires sont tellement frustes, qu'ils ne suffisent pas à restituer l'inscription; et il nous manque justement les portions les plus intéressantes, telles que le récit de la prise de Samarie. Ce texte formait une frise au-dessus des bas-reliefs, et faisait le tour des chambres.

2° La grande inscription historique, moins développée que la première, mais de beaucoup la plus considérable de toutes les inscriptions conservées de Sargon. Elle se trouvait aussi comme frise au-dessus des bas-reliefs des salles marquées IV, VII, VIII et X[1].

3° L'inscription des pavés des portes en cent cinquante lignes, dont nous possédons une grande quantité de copies.

4° L'inscription des taureaux. C'est entre les jambes de l'un des taureaux que deux colonnes sont gravées; le texte se continue sur l'autre.

5° Le texte des barils. M. Place trouva quatorze barils d'argile dans les retraits du mur du harem; trois ou quatre de ces documents existent aujourd'hui.

6° Le texte des revers des plaques.

7° Les documents contenus sur le montant des portes, et publiés par M. Botta. Ces textes ne sont pas conservés entièrement, quoique les parties qui nous en restent soient complétement intactes.

8° Les inscriptions des fondations dont nous avons parlé dans le second volume (p. 343).

Beaucoup de monuments plus petits proviennent de Khorsabad; c'est surtout dans la couche de sable, au-dessous des taureaux, que M. Place trouva des cylindres, des amulettes de pierres de toute époque. On déterra aussi un cachet phénicien portant le nom d'Abdbaal; cette trouvaille est très-intéressante parce qu'elle fixe la paléographie phénicienne à une époque très-reculée, par une inscription appartenant au moins au VIIIe siècle.

Le monument qui, en dehors des faits historiques, fournit les plus grands détails sur la construction de Khorsabad, est l'inscription des barils que nous faisons suivre :

« Sargon, mandataire de Bel, lieutenant d'Assour, la pupille des yeux d'Oannès et de « Dagon, le grand roi, le roi puissant, le roi des légions, roi d'Assyrie, roi des quatre régions, « favori des grands dieux et le véritable pasteur à qui Assour, Mérodach, ont confié la royauté « des peuples.

« Me souvenant de mon nom, j'ai déclaré la guerre à l'impiété. J'ai restauré les digues de

[1] Le texte, avec transcription et traduction latine interlinéaires, ainsi que le commentaire, sont publiés dans le *Journal asiatique* (janvier 1863) par M. Ménant et moi.

« Sippara, Nipour, Babylone, j'ai soutenu les faibles parmi les hommes, j'ai puni ceux qui « se rendaient coupables. J'ai révisé les lois de Baalbek qui avaient été altérées. J'ai réuni les « conronnes de Kalou, j'ai annexé les habitants. Arbitre suprême des princes, j'ai sanctionné « les statuts qui régissaient la ville de Harran, j'en ai écrit les règlements en m'aidant « des hommes d'Oannès et de Dagon.

« Puissant et fort, *ḫarir namurrati*, j'ai conduit mes serviteurs à l'anéantissement des re- « belles. Je suis le roi qu'à partir du jour de son avénement ses rivaux n'ont pas dédaigné; « dans les combats et les batailles, je ne me suis pas soustrait en lâche. J'ai broyé toutes les « terres comme la pierre du fard, et j'ai exigé d'elles les symbales de soumission dans les « quatre éléments. J'ai ouvert des forêts innombrables, profondes et d'une grande étendue; « j'ai fait aplanir leurs inégalités. J'ai traversé des vallées tortueuses et arides, qui étaient le « siége de chaleurs mortelles, et, en passant, j'ai fait creuser des citernes.

« J'ai régné à partir de Ras, qui est de la dépendance d'Élam, sur Poukoud, Tamaun, les « villes de Dour-Kourigalzou et de Rapik, le pays de Maskak-ahi jusqu'au grand fleuve « d'Égypte, la Phénicie étendue, la Syrie dans son ensemble. La puissance de ma main s'é- « tendait à partir de Hasmar jusqu'à la ville de Simaspatti en la lointaine Médie au levant « du soleil, la Scythie, l'Albanie, Bet-Hamban, la Parthiène, Van, l'Arménie, la Colchide, « Tubal jusqu'aux Moschiens; j'instituai sur ces pays mes lieutenants comme gouverneurs, et « je leur imposai des tributs comme aux Assyriens.

« Juste et terrible, je me montrai dans les plaines de Kalou avec Houmbanigas, roi d'É- « lam, et je le mis en fuite. J'expulsai les tribus de Tisai, je fus *mupallika gunnisu*. Je dépouillai « le peuple de Touhnoum, je châtiai les tribus de Nasiktoun et j'augmentai le tribut des « Chaldéens. Je combattis Bet-Omri (*Israël*), l'étendue. Je vainquis, dans la ville de Raphia, « l'Égypte, et je conduisis en Assyrie Hanon, roi de Gaza, que j'y avais fait prisonnier. J'at- « taquai les tribus de Tamoud, Ihadidi, Marsimani, Hayapâ, dont quelques parties s'étaient « avancées et avaient envahi le Bet-Omri [1].

« Arbitre des combats, je traversai la mer d'Iamna dans des vaisseaux comme des pois- « sons. J'annexai Koui et Tyr. En roi *itpinu* je brisai les *armah* de la ville de Sinoukhta, j'ai « stupéfié ses princes. Je *ulaita* Kiakkou, leur roi, comme *giginis*. J'éprouvai Bet-Bourontas, « dont le roi Ambarissi ne voulait pas croire à la puissance de Sargon. Il s'était appuyé sur « Ursa, roi d'Arménie, et Mita le Moschien. *Idanḫu ataatti*. J'expulsai Mita, le roi des Mos- « chiens, je rapportai de Koui un large butin, et je portai loin les limites de mon pays.

« Impitoyable, ne permettant pas d'infraction, j'enlevai la racine du pays de Hamath, et « je torturai le roi Houbid et l'écorchai comme un tronc d'arbre. Je n'épargnai pas Circé- « sium (*Karkamis*), et je vainquis (*isir*) Pisiri; ma main l'atteignit, car il avait conspiré pour « révolter. Je déclarai la guerre à l'Arménie; je dépouillai Musasir, après quoi Ursa, roi

[1] *Bet-Omri* est le royaume d'Israël, comme *Jakouda* celui de Judée. L'inscription des Annales (salles II, pl. u. l. 7) dit de Tamoud et des autres nations (arabes) « que « les savants et les sages ne les connaissoient même pas. »

« d'Arménie, dans sa grande terreur, entouré de ses soldats, s'ôta la vie. Je changeai les de-
« meures des villes de Pappa (*Paphos*), Laloukni, Soukkia, Bala, Abilikua, qui, clandestine-
« ment, avaient conspiré avec le pays de Kakmi. Je balayai Andia, Zikartu, et j'exterminai la
« totalité de leurs habitants, et je jetai parmi les rebelles la terreur de la mort. *Mâ' gamir*
« *dunnisu au abari.* Je réduisis en province la Médie, qui ne s'était pas rendue, je soumis les
« hommes de Kharkhar. J'ai agrandi le domaine de l'Assyrie. Je répartis le pays de Van *sabḫi*,
« je rétablis la tranquillité à Illib. Je fortifiai l'empire sur les pays *kilallan*, je *uparrir* son *zikir*.
« Je foulai aux pieds le pays de Kilkhi, j'escaladai les contrées montueuses, rebelles et impies,
« qu'Itti d'Allapour avait excitées à la guerre contre moi. Je subjuguai Karalla en mettant
« au-dessus de ma tête la tiare d'Assourlih, le gouverneur de leur ville, et j'imposai à Ada
« de Sourda le joug d'Assour.

« La ville *magganukti* se trouve au-dessus des plaines, en dehors du district et dans le
« voisinage de Ninive; je l'ai faite pour qu'elle ressemble à Ninive. Trois cent cinquante rois
« environ avaient avant moi exercé l'empire sur l'Assyrie et avaient fait resplendir la domi-
« nation de Bel; mais jamais personne parmi eux n'avait examiné cet endroit, n'avait pensé
« à le rendre habitable, n'avait tenté de creuser un canal. *Ina mirisiya palki sa ina kibit šar*
« *apši bîl nimiḳi tabistasu nu nu va tu ḫulḫâti au ḫiššat uzniya palkâti sa ki šarrâni abutiya il bilit nu*
« *ba us ilin usatiru ḫašîti.*

« Pour rendre habitable cette ville, pour inaugurer les temples où demeurent les grands,
« et les palais où trône ma majesté, je choisis le nom, je dessinai les limites, j'en nommai le
« *ipiš*, d'après mon nom. Car les grands dieux m'ont nommé ainsi (Sarkin), parce que j'ai
« observé les traités et la foi jurée, parce que j'ai gouverné sans injustice et sans opprimer
« les faibles. J'ai présenté aux chefs de la ville les constitutions écrites de la cité, d'après les
« tables de la vérité, consignées sur argent et sur airain. Je leur ai donné ensuite les explications
« indispensables sur la loi, sans arbitraire, la loi de la justice, la loi qui les dirige dans leurs
« actions. J'ai fait avec soin et dans la dévotion, en plusieurs exemplaires, le catalogue des
« architectes au-dessous de l'*uksal* (?), en honneur du dieu de la puissance et du dieu, roi des
« ..... de l'humanité, en indiquant les dates. Pendant les journées, je travaillais au
« milieu de la ville dans la satisfaction de mon cœur et le bonheur; les soirs, je levais mes
« mains dans *sukti rab elam* vers le dieu..... le dieu El, qui fixe les destinées de Ninive.

« Il m'ordonna de me farder la figure, de m'oindre de musc; il inspira les prophètes sublimes,
« mes maîtres, et m'enjoignit de construire la ville et de creuser des canaux. J'eus confiance
« en ses recommandations, auxquelles on ne saurait se soustraire; je comptai toutes mes
« cohortes et je fis apporter la couronne. Dans le troisième mois, nommé *Śiran*, consacré au
« dieu qui règle le parcours des trente mansions diurnes, qui..... qui éclaire les cieux et
« la terre, le régulateur des dieux et qui est Sin; auquel mois, d'après l'instruction d'Oannès,
« de Bel et de Salman-Nisroch, les grands dieux ont donné le nom du *mois de la brique*, parce
« qu'on y moule les briques pour la ville et pour la maison; dans le jour..... qui est consacré

« au maître des sphères magiques, qui est Nébo, le lieutenant des légions, l'inspecteur de « tous les dieux; dans ces temps, je moulai les briques.

« En honneur du dieu des briques, le maître des fondations en briques et le dieu des « grandes sphères, fils de Bel-Dagon, je fis un sacrifice; j'ai attaché le nœud (?), j'ai levé la « main.....

« Dans le cinquième mois, qui est le mois où descend le dieu de feu, qui renvoie les nuées « humides, et met les fondations de la ville et de la maison, j'ai posé les substructions et j'ai « arrangé les briques. J'ai jeté dans le sol des pierres magiques, qui enlèvent une part des « vices de la substruction. En l'honneur de Salman, Sin, Mylitta, Ao, Samas, Ninip, j'ai cons- « truit un palais couvert de peaux de veaux marins, en sandal, en ébène, lentisque, cèdre, « cyprès et pistachier, avec leur assistance suprême, pour y loger ma royauté. J'ai pratiqué « un escalier tournant, comme celui du palais de Syrie, à l'intérieur des portes, et j'ai mis « des poutres de cèdre et de cyprès au-dessous. J'ai établi les dimensions de mur ainsi : 4... « 3... 1... 2 perches; 2... qui contiennent la mention de mon nom; et j'ai enseveli pro- « fondément dans des pierres des montagnes la pierre angulaire.

« En longueur et en largeur, aux angles de la circonvallation, vers les huit directions, j'ai « percé huit grandes portes.

« Le Soleil me permet d'atteindre mes désirs, Ao m'apporte ma prospérité : j'ai nommé « les grandes portes de l'Orient *portes du Soleil et d'Ao.*

« Bel-Dagon pose les fondations de ma ville; Mylitta Taauth triture dans son sein la « pierre du fard : j'ai donné aux grandes portes du Midi les noms de *portes de Bel-Dagon et* « *de Mylitta-Taauth.*

« Oannès active les œuvres de ma main, Istar conduit au combat les hommes : j'ai appelé « les grandes portes de l'Occident *portes d'Oannès et d'Istar.*

« Nisroch-Salman dirige les mariages, la souveraine des dieux préside aux enfantements : « j'ai consacré les grandes portes du Nord à *Nisroch-Salman* et à *Mylitta.*

« Assour perpétue les victoires des rois qu'il a institués, protége les armées de l'enceinte de « la ville, Ninip, qui pose la pierre angulaire, en fortifie jusqu'aux jours reculés le boulevard.

« Les sujets des quatre langues, les hommes exempts de toutes impositions jusque-là, habi- « tant les montagnes et les plaines brûlées par le Soleil, le chef des dieux, maître des sphères, « je les y ai amenés dans le souvenir d'Assour, mon Dieu, dans l'exercice de la justice, je les « y ai fait demeurer séparément et je les y ai installés.

« Les fils d'Assyrie *mudut ini kalama,* je les fis-instruire, par des sages et des savants, dans « mon palais, dans l'art de prendre le butin et dans la crainte du dieu et du roi.

« Les dieux qui habitent cette ville m'ont béni et m'ont accordé pour un temps perpétuel « la construction de la ville, et la durée de ce qu'elle contient!

« Mais celui qui attaque les œuvres de ma main, qui efface mes sculptures, qui enlève les « vases qui contiennent mes richesses, qui dépouille mon trésor, qu'Assour, Samas, Ao et les

« dieux qui habitent cette ville exterminent son nom et sa semence dans ce pays, qu'ils le « fassent pour toujours esclave de ses ennemis! »

Cette dernière imprécation, qui se lit déjà dans le plus ancien monument historique que l'Assyrie nous ait fait jusqu'ici connaître, n'a pas dû protéger la ville nouvelle contre une destruction complète. L'ambitieux monarque voulait perpétuer son nom, en le substituant à ceux de Ninus et de Sémiramis. Mais, comme Séleucie, Ctésiphon, et même Bagdad, n'ont pas pu faire oublier le nom glorieux de Babylone, ainsi le souvenir de la ville de Sargon s'est effacé, et celui de Ninive, lié à des noms presque populaires et immortalisés par le courroux des prophètes d'Israël, a traversé les siècles et a survécu aux nations éteintes.

Était-il écrit, dans le livre du dieu « qui fixe les destinées de Ninive, » que la cité qui jadis avait été la reine du monde devait, après un sommeil millénaire, se dresser de sa tombe pour couvrir de faits nouveaux les pages de l'histoire, pour rappeler au souvenir de l'humanité la culture, les mœurs et les arts d'un grand peuple, frappé d'un oubli immérité, pour avertir les civilisations à venir qu'elles ne seraient pas les premières qui auraient fleuri, et qu'elles ne seraient peut-être pas les dernières qui devraient disparaître?

Ces réflexions, suggérées par la résurrection de la capitale assyrienne, se présentèrent à l'esprit de celui qui écrit ces lignes, lorsqu'il parcourait les restes de la ville de Sargon, dont la découverte a fait de Ninive le Pompéi du XIXe siècle.

CHAPITRE VI.

RETOUR EN EUROPE.

Le 15 avril 1854, je quittai Mossoul en compagnie de M. Pétiniaud, inspecteur de haras, chargé d'une mission du gouvernement, et de madame Tavernier, la femme du consul de Bagdad. Le gouverneur, Helmi-Pacha, nous escorta lui-même pendant deux heures, avec M. Place, après quoi nous prîmes congé de nos hôtes. Nous continuâmes la route jusqu'à Tell-keif, et arrivâmes, après cinq heures, en passant par Batnaïa, à Tell-Eskof, où nous passâmes la nuit.

Le lendemain, dimanche de Pâques, nous voyageâmes, pendant une pluie battante, à travers des endroits habités par des Yézidis, jusqu'à ce que nous arrivâmes, après sept heures et demie, à *Dihh*, village ruiné. En venant d'Europe nous avions choisi une autre route; cette fois nous prîmes celle de *Zakho*, plus courte, mais plus difficile à traverser. En effet, le chemin qui mène à cette ville n'a guère son pareil: les ornières se sont formées dans la pierre par les sabots des bêtes de somme, et l'on se demande combien de siècles ou de milliers d'an-

Digitized by Google

nées ont été nécessaires pour pouvoir faire une route semblable. Enfin, nous réussîmes, après bien des tracas, à franchir la montagne, et nous nous établîmes vis-à-vis de Zakho, sur les bords du fleuve Khabour. Ce ne fut que le lendemain, 18 avril, que nous franchîmes le pont de Zakho, où nous acceptâmes, pendant quelques minutes, l'hospitalité que nous offrit le mutesellim.

Nous eûmes ce jour une traversée bien pénible, surtout à cause du passage sur un torrent à un myriamètre de la ville; ce qui nous prit deux heures, car on eut une très-grande peine à faire passer les chevaux arabes que M. Pétiniaud était chargé de ramener en France. Après une marche de trois heures et demie, nous arrivâmes dans le village de *Kürkeh Badrein*, habité par des chrétiens.

Le lendemain, nous arrivâmes, après cinq heures et demie, à Djezireth-ibn Omar; mais là encore le passage des chevaux offrait de grandes difficultés. Nous vîmes le kaïmakam et fîmes la connaissance d'un médecin turc. Ce ne fut qu'à midi, le 20 avril, que nous quittâmes Djezireth pour arriver, à cinq heures du soir, à *Babil*, et le lendemain nous gagnâmes, après une marche de sept heures, le village jacobite de *Baverdek*, après avoir passé par *Karavan* et *Daroun;* le 22 encore, nous mîmes huit heures pour arriver le soir à Nissibin.

Comme à notre premier voyage, nous nous arrêtâmes dans les ruines de l'ancienne Nisibis. La guerre qui venait d'éclater entre la Russie et les puissances occidentales ravivait les haines existant entre les jacobites et les catholiques. Aussi, le lendemain de notre arrivée, nous eûmes la visite d'un prêtre arménien-uni, qui nous dénonça les prêtres jacobites comme des Moscovites. Il ajouta que les deux communautés étaient en guerre à cause de la reconstruction de la cathédrale de saint Jacques; que le Grand Seigneur avait donné gain de cause aux catholiques en leur permettant de rebâtir leur église, sans leur envoyer néanmoins les fonds nécessaires. Nous vîmes immédiatement à quoi devait aboutir une pareille exposition de faits, et nous prévînmes une demande en nous plaignant de notre propre embarras financier.

Les jours suivants, nous marchâmes huit heures jusqu'à *Gul-harin;* nous passâmes, à une heure et demie de là, par *Gulleh*, et franchîmes la montagne jusqu'à ce que nous arrivâmes dans la charmante vallée de Scheikh-khan, connue par son poisson sacré et son tombeau prétendu de Daoud. L'étape suivante, qui s'étendit jusqu'à *Bakhtari*, dura huit heures, et comprit la traversée rapide de Mardin. Enfin, le 27 avril, nous arrivâmes à Diarbekr, après quatre heures de marche.

Nous établîmes nos tentes à l'intérieur des murs, ce qui nous attira quelques désagréments avec les Turcs. Nous restâmes le lendemain à Diarbekr, que nous quittâmes le 29 avril. A Kodi, où nous arrivâmes après quatre heures de marche, on vulu un cheval aux Arabes; mais nous ne pûmes pas arrêter notre voyage, et cheminâmes résolûment, à travers le terrible chemin nommé le *Djehennem* ou l'*Enfer*, pendant neuf heures. Nous eûmes de la neige à traverser, et non loin de là notre regard fut frappé par des tulipes pourpres qui couvraient la

plaine. Le lendemain, après six heures de marche pendant une pluie torrentielle, nous arrivâmes à Severek, et prîmes notre gîte dans le khan.

A notre premier voyage nous avions cherché à éviter Orfa, que nous traversâmes maintenant. Aussi prîmes-nous le chemin de *Hochein*, par *Hiseh*, que nous atteignîmes, après dix heures et demie. A partir de ce village, d'un site pittoresque, le chemin s'améliore; après avoir passé la nuit suivante à *Tchoulma*, à côté d'un monument funéraire, nous arrivâmes à *Kara Keupri*, situé sur une rivière à deux heures et demie d'Orfa.

Nous entrâmes à Orfa le 4 mai, et nous y restâmes la journée du 5. Orfa, l'ancienne Édesse, est plus proprement bâtie que la plupart des villes d'Orient : quoique encore en Mésopotamie, elle offre beaucoup de réminiscences européennes, à cause du rôle qu'elle joua pendant les croisades. Orfa a la prétention d'être l'ancienne Ur, en Chaldée; aussi montre-t-on beaucoup de souvenirs d'Abraham; il y a encore un endroit sacré nommé le *ziâret Ibrahim*. Ses bazars sont beaux; ses habitants se composent de Turcs, de Kurdes, d'Arméniens très-nombreux, et de quelques Juifs.

Le 6 mai, en arrivant à Tcharmelik, on me dit, à mon grand étonnement, que nous avions été attaqués en route; je n'en avais rien vu, et pourtant je n'avais pas quitté la caravane. De là, il y a huit heures et demie de marche jusqu'à Birédjik. C'est ici que je devais encore une fois voir le fleuve majestueux aux bords duquel j'avais passé plus de deux ans. Jamais il ne m'avait paru aussi grandiose et aussi agité que ce jour, lorsque notre bac fut ballotté par ses vagues.

Nous quittâmes les bords de l'Euphrate, marchâmes trois heures jusqu'à Nizib, et examinâmes le champ de bataille de 1839. Nous y restâmes le 8 mai, et parvînmes par des étapes moyennes jusqu'à Alep. Le 9, nous cheminâmes pendant six heures, par *Mazar*, jusqu'à *Tell-Bachir;* le 10, pendant six heures, jusqu'à *Dachli Bakar;* le 11, pendant quatre heures, jusqu'à *Akhterin*, et arrivâmes, le 12, après cinq heures, à Alep, où nous fûmes logés au consulat, chez M. Geoffroy.

Trois jours furent employés pour revoir la ville et pour renouer d'anciennes relations; enfin, le 16 mai, nous quittâmes Alep à quatre heures du matin. Nous cheminâmes pendant huit heures jusqu'à *Danah*, à travers des villes byzantines ruinées; après treize heures d'une marche rapide nous arrivâmes à *Yenghi Chahr*, la villa délabrée d'un pacha, où nous passâmes la nuit.

Le 17 mai, nous marchâmes neuf heures jusqu'à Antioche. Nous franchîmes l'ancienne porte de la capitale des Séleucides, et arrivâmes à une longue avenue, qui jadis fut une rue de la cité, mais qui, aujourd'hui, ne porte plus de traces d'habitations. Nous entrâmes dans la ville de l'Oronte, mais nous en parcourûmes vite les rues infectées par les tanneries, traversâmes le fleuve, et campâmes à trois heures d'Antioche, dans un village désert.

Le 18 mai fut la dernière journée de notre marche en Asie; mais, ce jour même, je fus menacé de perdre tous mes travaux, car la mule qui portait mes bagages faillit tomber dans l'abîme. Le chemin qui conduit à Alexandrette est pittoresque, mais périlleux, jusqu'à

Digitized by Google

Beylan, que nous traversâmes à neuf heures du matin, après une marche de cinq heures et demie. Alexandrette est à trois heures de là; nous y arrivâmes à midi, et descendîmes chez M. Marius Geoffroy, qui avait succédé à son père.

Peu de moments de ma vie égalent en bonheur le jour où je revis la Méditerranée, après deux ans et demi d'intervalle. Je m'embarquai dès le 19 mai, avec mes compagnons de voyage, sur le bateau autrichien *Austria*, passai par Rhodes et Smyrne, foulai, à Gallipoli, le 21 mai, la terre d'Europe, et restai quelques jours à Constantinople. Je pris ensuite le bateau des Messageries nationales, l'*Indus*, pour Syra et Athènes, où j'attendis pendant cinq jours le bateau pour Messine et Malte. De là j'allai à Naples et à Rome, et j'arrivai à Paris dans la nuit du 1er juillet 1854, avec mes cartes, mes plans, mes notes et les quelques antiquités que j'avais été autorisé à emporter; mais, comme Ulysse, seul, sans les amis avec lesquels j'étais parti pour l'Asie.

J'avais voulu me charger d'une plus grande partie des objets découverts; mais on choisit une occasion qui paraissait plus sûre. Le vaisseau français *le Manuel* devait prendre à Bassora les résultats des fouilles françaises et britanniques. Il y arriva à la fin de mai 1855; mais il ne put charger que les antiquités destinées au musée d'Angleterre et une partie des bas-reliefs trouvés par M. Place. Le reste des trouvailles françaises était englouti, depuis le 23 mai 1855, par les eaux du Tigre, à quelques lieues en amont de sa jonction avec l'Euphrate. Ce fut M. Layard qui, en personne, m'annonça à Londres la perte, peut-être momentanée seulement, de nos trésors archéologiques.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

ADDITIONS ET CHANGEMENTS

DU TOME PREMIER.

P. 20, l. 3. Lisez : (702-680).

P. 48, l. 18. Lisez : *Subabarka*.

P. 71, l. 30 et suiv. L'auteur de cette attaque anonyme est mon compatriote et ami, M. le docteur Mordtmann, ancien chargé d'affaires des villes hanséatiques à Constantinople.

P. 73, l. 6. Lisez : מצרי.

P. 84, l. 25. Lisez : le *Fath*.

P. 96, l. 1. Lisez : en 1256.

P. 116, l. 18. Lisez : retenir, au lieu de retentir.

P. 149, note. Lisez : la ruine, au lieu de la mine.

P. 153, l. 11. Voyez la correction du tome II, p. 294.

P. 208, l. avant-dernière. Lisez : vers le côté nord-est.

P. 231, note 2. Lisez : SIS. RUT. KI.

P. 267, l. 31. Lisez : le roi qui gouverne *les* quatre régions.

P. 268, l. 8 à 13. Lisez : «D'après les ordres impénétrables du dieu Mérodach, le redoutable, j'ai cons-«truit un fort élevé, muni de grandes tours dont les sommets sont hauts comme des montagnes, à la prise «d'eau du Nahar-Hammourabi, la providence des hommes. J'ai nommé ce fort Dour-Oummoubanit (*fort «d'Oummoubanit*), du nom du père qui m'a engendré. J'ai demeuré dans ces régions dans le souvenir «d'Oummoubanit, le père qui m'a engendré.»

Le nom du père de Hammourabi signifie : (*Magna*) *Mater* (*est*)-*creatrix*, Mylitta Taauth est la créatrice (comparez p. 342); ce n'est pas le seul exemple d'un nom d'homme formé d'un pareil élément. La nature même du nom d'Oummoubanit me fit commettre une erreur dans la traduction, qu'un examen réitéré du texte, un peu altéré en cet endroit, me permet de rectifier avec une sûreté absolue.

P. 270, l. 23. Lisez d'Akana, ou lieu de d'Akani.

P. 273, l. 16. Ajoutez : pour conserver nos jours.

P. 274, l. 13. Lisez au commencement : à droite, à gauche, par devant, par derrière, au lieu de : avant, etc. Cette correction est due à M. Hincks.

P. 276, l. 4. Lisez : et faisons suivre les noms, au lieu de et insérons.

P. 277, l. 1. Lisez : de 2017 à 1559.

P. 288, l. 9. Lisez : Bélésys.

P. 297, l. 24. Lisez : mes plaques de marbre, au lieu de mes tables.

P. 344, l. 11. Mettez le point et virgule après pays.

ADDITIONS ET CHANGEMENTS

DU TOME II

Page 11, ligne 18, après , ajoutez : ce monogramme est imité du babylonien .

P. 51. Pour la rectification des valeurs syllabiques polyphones, voyez l'Appendice, p. 107 et suiv.

P. 69, l. 5. Lisez : leur acception, au lieu de son acception.

P. 76, l. 7. Ajoutez : . (Voir p. 265.)

P. 85. Depuis que ces pages ont été rédigées, beaucoup de preuves de détail sont venues corroborer le principe de l'origine touranienne.

P. 88, l. 5. Il n'est pas sûr que le second signe de l'idéogramme de Nergal soit le même que *uk*.

P. 88, n° 2. Ce même idéogramme signifie un métal, probablement l'étain.

P. 89, n° 16. Ce même idéogramme signifie le fer, prononcé ברזל, chaldaïque ברזל, hébreu ברזל. Cette identification est due à M. Ménant.

P. 89, n° 39. *Śihr* est incertain, c'est plutôt *asar* et *aśar*.

P. 90, n° 61. Lisez : , au lieu de .

P. 92, n° 96. Lisez : מָרַת, *marrat*, « mer, » au lieu de שַׁדוּ, *śadû*, « montagne. »

Ibid. n° 102. Lisez : tiare, au lieu de rejeton. (Voir t. I, p. 180, note *h*.)

P. 94, l. 25. *Homo*, qui est *caput*, signifie « prince. »

P. 97, l. 20. *Tila* veut dire « vie. »

P. 98, l. 34. Le signe *ra* est, dans ce cas, le complément phonétique d'un idéogramme qui veut dire « les deux pays. »

P. 104, l. 22. Lisez : *kak lik tur* et *apśi*. *Ibid.* l. 28. Même cette exception n'existe pas; *ḫi iṣ ib* s'écrit *ḫi-śib*, , et non pas *ḫi iś ib*. *Ibid.* l. 29, lisez : étymologique, au lieu d'ethnologique.

P. 105, l. 21. Lisez : *na kak a*.

P. 107. Il faut remarquer que l'usage des lettres comme signes syllabiques a varié selon les temps et les lieux. Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, dans les textes, depuis Tiglatpileser I (1250) jusqu'à Sardanapale III (922 à 898 avant J. C.), le mot *akin*, « je mis, » אכן, s'écrit ; tandis que, deux cents ans plus tard, sous les Sargonides, il est exprimé par . Partout où, sous les Dynastes et les Bélochides, on exprime *kin* par , on choisit, sous la dernière dynastie, l'autre caractère pour indiquer cette valeur syllabique.

Ibid. n° 3. A : *a*, *sam* (*sav*), *śam* (*śav*), ajoutez *kus*.

P. 108, n° 17. *Pit* est la suite d'une confusion avec le n° 174.

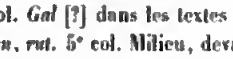
Ibid. n° 19. Lisez : *tuklat*, au lieu de *tiglat*.

Ibid. n° 21, 5e col. Ajoutez : cadavre (*pagar*).

Ibid. n° 31, 5e col. Attaquer (*arab*).

Ibid. n° 34. Au lieu de *du*, *gin*, lisez : *du*. La valeur de *gin* se rattache à l'ordre idéographique. (Voy. p. 94.)

P. 109, n° 38, 4e col. Lisez : *ut*, *tam*. (*tav*), *par*, *lik*, *bus* (*pus*, *pus*, *bus*).

P. 109, n° 45. *Sir*, douteux comme signe syllabique. 5° col. Heure, minute.
Ibid. n° 47. *Dar*, douteux comme signe syllabique.
Ibid. n° 48, 5° col. Nez? (*uppu*), terreur (*puluḫ*), contrée (*kibrat*).
Ibid. n° 49, 4° col. Au lieu de *ak*, *ap*, lisez : *kak*.
Ibid. n° 50, 4° col. Lisez : *miḫ* (*viḫ*). 5° col. Cadavre (*pagar*).
Ibid. n° 57. *Diḫ*, douteux. 5° col. Ajoutez : adhérer (*dabak*).
P. 110, n° 62. 5° col. : précède les monogrammes verbaux.
Ibid. n° 65. Lisez : apporter (*abal*).
Ibid. n° 68, 4° col. Lisez : *ru*, *sup*.
Ibid. n° 71. Voyez syll. pages 57, 58.
Ibid. n° 76. Lisez : *itik*, au lieu de *ilik*.
Ibid. n° 83. *Pan*, douteux comme signe syllabique.
Ibid. n° 85. *Kat*, douteux comme signe syllabique.
Ibid. n° 94, 4° col. *Sim* (*śiv*), douteux. 5° col. Ajoutez : peau (*ma ak*).
P. 111, n° 91, 4° col. *Us*, *sit*.
Ibid. n° 98. *Ḫul*, douteux.
Ibid. n° 99, 5° col. Lisez : âme (*napśat*).
Ibid. n° 104, 4° col. *Kam* (*kav*), *ḳam* (*ḳav*).
Ibid. n° 108, 2° col. Assyrien; lisez : .
Ibid. n° 111, 5° col. Lisez : destinée (*simat*).
P. 112, n° 119, 4° col. *Gal* [?] dans les textes antiques.
Ibid. n° 120. Lisez : *ún*, *rut*. 5° col. Milieu, devant, combat (*ḳabal*).
Ibid. n° 122, 4° col. Lisez : *ḳar*, *mur*, *kin*.
Ibid. n° 125. Lisez : *rik*.
Ibid. n° 125 *a*.  , *dat* [?], *śat* [?].
Ibid. n° 127, 5° col. Ajoutez : couper (*nakaś*).
Ibid. n° 129. Lisez *kat*, *kap*, au lieu de *ḳat*, *ḳap*.
Ibid. n° 131. *Zil*, très-douteux.
Ibid. n° 132, 5° col. Lisez : queue.
Ibid. n° 133, 4° col. Lisez : *kar* (*kir*), *bis*, *pis*, *pas*.
Ibid. n° 134, 4° col. Lisez : *kar*, *mat*, *nat*, *lat*, *sat* (*śat*), *nal* (?).
P. 113, n° 140, 5° col. Lisez : inaccessible (*maraṣ*).
Ibid. n° 145, 5° col. Ajoutez : devenir (*tûr*).
Ibid. n° 150, 5° col. Lisez : égaler (*sû*).
Ibid. n° 152, 5° col. Lisez : vie (*balaṭ*).
Ibid. n° 160, 4° col. Rayez *san*.
P. 114, n° 163, 4° col. Lisez : *duk*, *lut*.
Ibid. n° 174, 5° col. Fort, mur (*ḫiṣir*, *dûr*, *karaḫ*, *aśit*).
P. 115, n° 202, 4° col. Lisez : *nik*, au lieu de *rut* [?].
Ibid. n° 204, 5° col. Lisez : *rus* [?], *ḫul*.
Ibid. n° 209, 5° col. Écrire (*saṭar*).
P. 116, n° 221. Le signe babylonien est semblable au signe assyrien.
Ibid. n° 230, 5° col. Beaucoup (*mâdu*).
Ibid. n° 236. Lisez : *kum*, au lieu de *dum*.

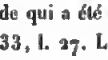
P. 117, n° 237. Rayez *pus*.

Ibid. n° 238, 5e col. Côté (*aṣal*), au-dessous (*nir*).

Ibid. n° 250, 5e col. Beaucoup (*kabitta*).

P. 119, n° 293. Lisez : inspecter (*paḳad*), au lieu de loi (*paḳat*).

Ibid. n° 299. Lisez : œuvre d'art, écriture, et *ibid.* n° 300, lisez : la même chose, *la répétition*, au lieu de l'accolade qui a été mise par erreur.



P. 133, l. 27. Lisez : [cuneiform], *na ap*, au lieu du clou brisé.

P. 137, l. 21. Lisez : *kaḳḳari*. Depuis que les lignes qui suivent ont été écrites, nous avons trouvé pour le signe n° 49 la valeur de *kak*.

P. 138, l. 1 et suiv. à rectifier. Le mot est *ḳaḳḳar*, parent de l'hébreu כִּכָּר.

Ibid. l. 7. Lisez : *Karigalzu*. (Voir t. I, p. 256.)

P. 139, l. 3. Lisez : *ri' ūti*, au lieu de *ribiṭūti*, et *imperandum*, au lieu de *servitutem*.

P. 149, l. 9. Ajoutez : et par [cuneiform], *lil* (n° 209).

Ibid. l. 18. Ou *arki*. Les deux lectures et les deux explications sont possibles; en assyrien, on trouve *arki*, écrit avec le signe ordinaire *ar*.

P. 153, l. 30. Voyez la correction à la p. 139, l. 3.

P. 159, l. 27. Lisez : *ḳaḳḳaru*.

P. 174 fin et p. 175 commencement. L'idéogramme est expliqué par *ḳaḳḳada*, קַקְדָּא, v. p. 284, et signifie réellement *vertex*. (Comparez p. 284, l. 9.)

P. 177, l. 1. M. Holtzmann avait déjà proposé, avant moi, de lire *paçâvadim*, au lieu de *parâvadim*.

P. 206, l. 10. La prononciation du mot assyrien signifiant «peuple» reste toujours obscure.

P. 210, l. 28. Par *ibtaniś*. Mais on devra lire *iptalaḥ*, [cuneiform], au lieu de [cuneiform], qui semble résulter d'une copie fautive; ce sera l'iphteal de בלח «craindre.»

P. 215, l. 5. Au lieu de *śar anir*, lisez *śar a ni ir*, et traduisez : à son roi, *ana śarrisu*.

Ibid. a. f. tamḥar veut dire «mêlée,» et non pas «navire.»

P. 239, l. 36. Lisez : מָצַר au lieu de אַרְשָׁטָא, et p. 245, l. 1, l'Égypte au lieu de l'Arménie.

P. 246, l. 23. Ajoutez : à Arbèles.

Ibid. l. 11 et p. 245, l. 37, p. 248, l. 8. Lisez : contrée au lieu de ville.

P. 258, l. 32. Le mot *kudurr* signifie «tiare, couronne.» (Voir la correction p. 92, n° 102.)

P. 259, l. 19. L'identification avec Israël est devenue très-douteuse.

P. 266, l. 5. Même remarque.

P. 267, l. 15. Néanmoins il y a probabilité qu'il faut lire *paliḥ bil bili*, פָּלַח בְּעַל בְּעָלִי, *adorans dominum dominorum*, qui se trouve aussi ailleurs.

P. 280, l. 20. Lisez : *sadanis*, au lieu de *sadinas*.

P. 284, l. 6. Il y a *ṣalmat ḳaḳḳadi* dans le texte cité, et non *ṣalmat ḳadi*.

Ibid. l. 26. (Voyez t. I, p. 156.)

P. 287, l. 28. Il faut peut-être lire, au lieu de [cuneiform], [cuneiform], le monogramme «fleuve.» Seulement le texte de Londres (col. VII, l. 43) a sûrement [cuneiform], *adi*. Dans ce cas très-probable, le groupe *libil KAN. IK.* ou *libil. KAN. IK. la*, comme lit l'inscription de Londres, ne serait que le nom du canal. En même temps, la seule raison qui permettrait de voir dans *KAN. IK.* l'expression d'un cours d'eau tomberait. Les passages où l'on trouve cet idéogramme s'accordent pour admettre le sens de «fertilité, fécondité.» Le mot finit sûrement en *il*. (Voir p. 96.)

Digitized by Google

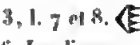
On le trouve remplacé par *ḫi ga la*. *Ḫiga* est l'expression connue pour *tâb*, «bon» (voy. p. 94, Prisme de Tigl. I, col. 8, l. 35, 61, 62), et le groupe *ḫi ga la* n'est autre chose que l'idéogramme «bon», avec le complément phonétique *la*.

Le nom serait donc *Libil KAV IK* «qu'il apporte la fertilité.» Cette combinaison nous met sur la trace de la prononciation, qui semble n'être autre que *bûl* ou *ubul*, «pluie, abondance, fertilité, bonheur,» de יבל, d'où, en hébreu, dérivent tant de mots ayant la même signification, et d'où provient même notre mot *jubilé*. *Libil*, לִיבֵל, est le précatif de יבל. On évitait d'écrire le mot phonétiquement à cause de la similitude avec בּוּל, «urinec.» (T. II, p. 102.) Ce dernier mot se trouve sur le monolithe de Sardanapale. (W. A. I. pl. 27, l. 62; comparez t. I, p. 331, l. 2.)

P. 288. Les lignes 10-23 sont à modifier dans ce sens.

P. 294, l. 15. Lisez: Le fleuve *Libil-ubul* [?] («qu'il apporte la fartilité»), le canal du soleil levant de Babylone, avait, etc.

Ibid. l. 17. Comparez t. I, p. 153.

P. 313, l. 7 et 8.  est *kabittu*, et il faut traduire: *ad commemoranda nomina eorum magnifica, etc.*

P. 316. Les lignes 2-8 sont à modifier dans ce sens.

P. 327, s. f. Comparez t. I, p. 273, note 2.

P. 328, s. f. ou peut-être «roi véritable, roi légitime.»

P. 329. Le nom de Sargon paraît devoir être écrit שַׁרְגִּין.

P. 330, l. 17 et 18. Les briques de Koyoundjik (*Il'est. As. Incer.* pl. VI, n° VII) donnent, pour *lubbur*. *kisa*.

P. 346, l. 32. *Parakki* pourrait aussi signifier «les autels,» car il explique le signe n° 252: dans ce cas, *ırnu parakki* signifierait: «ils érigèrent des autels.»

P. 348, l. 35. L'idéogramme semble dire: mélange d'étain et d'antimoine.

P. 352. Les noms *Aśur-dan-il* et *Aśur-dan-ilan* doivent se lire *Aśur-idil-il* et *Aśur-idil-ilan*. D'abord, dans la troisième forme, il y a *idil* ou *itil*, et, dans le syllabaire K 110, est expliqué par *idlu*.

P. 353, VIII. Le nom de Sardanapale peut aussi s'expliquer par l'impératif: *Aśur-dana-palla*

Ibid. IX. Le nom est probablement *Salman-aśir*. Il est écrit sur un ivoire à Londres *Salman. Aśir* est le participe de אסר, forme employée à côté de סרר «régner.» Le nom signifie «Salman règne.»

P. 354, XII. Le nom de Sennachérib s'explique également mieux par l'impératif סִן־אַחִירִב, *Sin-aḫi-rib* «*Lune, fratres auge.*»

P. 358, l. 17. Lisez *aśḫul*, au lieu de *aśrus*.

Ibid. l. 27 et suiv. Tout cela est superflu, attendu que, dans le cas spécial, le caractère signifie *mul*. Le sens de *multa'tiga* est toujours assez obscur, peut-être «à une de mes chasses de plaisir»

P. 359, l. 6. Il n'y a de sûr dans l'idéogramme *lance* que la signification.

Ibid. l. 19. Lisez *aśḫul*, au lieu de *aśrus*.

P. 360, l. 17. Lisez *aśuk*, au lieu de *aśrut*.

Ibid. l. 18. Lisez *finivi*, au lieu de *signavi*.

P. 361, l. 33. L'étymologie ne peut plus subsister, après la démonstration de la fausse lecture. Le verbe כנן veut dire «accomplir.»

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE. 1

INTRODUCTION. 1

Voyage en Syrie. . . . . *Ibid.*

Malte. . . . . *Ibid.*

Alexandrie. 6

Beyrout et ses environs. 9

Baalbek. 10

Nahr-el-Kelb (fleuve du chien). 18

La ville de Beyrout. 20

Alexandrette et Issus. 26

LIVRE PREMIER.

VOYAGE D'ISSUS À BABYLONE.

CHAPITRE Ier. D'Alexandrette à Alep. 33

CHAPITRE II. Alep. 36

CHAPITRE III. D'Alep à l'Euphrate. 42

CHAPITRE IV. De l'Euphrate à Diarbekr. 45

Severek. 48

Le mont Masius. 49

CHAPITRE V. Diarbekr ou Amida. 50

CHAPITRE VI. De Diarbekr à Djezireh. 57

Nisibin. 60

CHAPITRE VII. Djezireth Ibn-Omar. 63

CHAPITRE VIII. Entrée en Assyrie. 65

CHAPITRE IX. Ninive et Mossoul. 67

CHAPITRE X. De Mossoul à Bagdad. 79

CHAPITRE XI. Bagdad. 87

M. Tavernier. — Namik Pacha. — Vie bagdadéenne. — Bagdad ancien et moderne. — Histoire de Bagdad. — Topographie de la ville. — Mœurs des chrétiens et des juifs. — Prononciation orientale de l'hébreu. — Missionnaires protestants. — Population musulmane. — Abd-allah Pacha, le Kurde. — Histoire du trésor. — Colonie européenne.

CHAPITRE XII. Séleucie et Ctésiphon. 121

CHAPITRE XIII. De Bagdad à Babylone. 130

LIVRE DEUXIÈME.

BABYLONE.

Pages.

CHAPITRE Ier. Hillah 135

CHAPITRE II. Le Kasr (le grand palais) 140

Description des ruines. — Discussion des textes. — Inscription de huit lignes.

CHAPITRE III. Tell Amran Ibn Ali (jardins suspendus) 156

CHAPITRE IV. Babil (tombeau de Bélus) 168

Discussion des textes d'Hérodote qui ne s'appliquent pas à cette ruine. — Réfutation de sir Henry Rawlinson. — Preuve que les descriptions de Diodore et de Strabon s'appliquent à Babil. — Citations de la grande inscription de Londres.

CHAPITRE V. Les autres édifices; les enceintes de la cité royale 183

Petits temples. — Les quais. — Inscription de Nériglissor. — Le pont.

CHAPITRE VI. Birs-Nimroud et les ruines environnantes (Borsippa et la tour de Babel) 200

Preuve que le Birs est Borsippa et le reste de la tour d'Hérodote. — Description de la ruine. — Restauration probable. — Citation d'inscriptions. — Inscription de Borsippa.

CHAPITRE VII. La ville du nord-est (Cutha) 216

CHAPITRE VIII. Les murs de Babylone 220

Preuves de la grandeur de Babylone et traces de son enceinte. — Textes d'Assarhaddon. — Inscription de Nabuchodonosor. — Traduction du baril de Phillipps et du texte des murs. — Discussion des témoignages classiques.

CHAPITRE IX. Ruines détachées de Babylone 235

Temple de Mylitta. — Inscription. — Liste des temples construits par Nabuchodonosor.

CHAPITRE X. Ruines tout autour de Babylone 238

Statue de Nabuchodonosor à Doura.

CHAPITRE XI. Excursion au Kifl 243

CHAPITRE XII. Excursion à Kerbela 247

CHAPITRE XIII. Excursion vers le midi de Babylone 250

Inscription de Zaaleh d'un contenu privé. — Conclusion.

LIVRE TROISIÈME.

DE BABYLONE À NINIVE.

CHAPITRE Ier. Les ruines de la Chaldée 255

Dour Kourigalzou (Akerkouf) ..... *Ibid.*

Digitized by Google

Page.

Chalanaé (Mugheir)..... 258

Textes d'Orcham, d'Ilgi, de Nabuchodonosor et de Nabonid. — Baril de Nabounimtouk.

Orchoé (Warka)..... 263

Briques d'Orcham, de Mardouk-adin-akh, de Sin-Saïd, de Haboub.

Larsam (Senkereh)..... 267

Briques d'Orcham, de Pournapouriyas. — Inscription de Hammourabi. — Grand texte de Nabuchodonosor sur le temple du Jour. — Briques de Nabonid.

Abou Shahrein..... 269

Textes de Haboub et de Hammourabi.

Zerghoul..... *Ibid.*
Nipoor (Niffar)..... 270
Sippara (Sufeirah)..... 271

Grande inscription fragmentée de Nabounimtouk. — Liste de 51 rois chaldéens.

CHAPITRE II. Voyage de Bagdad à Mossoul..... 277

Kerkouk. — Arbèles. — Karamlès. — Inscriptions.

CHAPITRE III. Ninive..... 287

Nom de Ninive. — Inscription de Sardanapale Ier.

Cité royale de Ninive..... 291
Koyoundjik..... 293

Inscriptions de Sennachérib. — Texte des taureaux, du trône. — Traduction du baril de Bellino, de la plaque du mur. — Documents de Sardanapale V (VI), trouvés dans le palais moderne.

Nebbi Younès..... 304

Inscription de Constantinople.

CHAPITRE IV. Calach (Nimroud)..... 308
Palais royaux de Calach..... 310
La Pyramide à étages..... *Ibid.*
Les temples de Calach..... *Ibid.*
Inscription de Sardanapale III..... 311
Palais du nord-ouest..... 331
Tour du côté ouest..... 332

Deux inscriptions de Bélochus IV.

Palais du sud-ouest..... 334

Document de Tiglatpileser IV

Pages.

Édifice du sud-est. 337

Briques de Chiniladan. — Statue de Nébo et inscriptions de Bélochus et de Sémiramis. — Obélisque de Samas-Hou.

Palais du centre. 341

Obélisque de Nimroud.

Les autres restes de l'enceinte. 348

Chérif-Khan.

Chapitre V. Khorsabad. 349

Description des fouilles. — Inscription des barils.

Chapitre VI. Retour en Europe. 357

Additions et changements du tome Ier. 361

——— du tome II 363

VA1 15 A3392

Digitized by Google